



**HAL**  
open science

# LA QUESTION DE LA LANGUE DANS LES MILIEUX DES SAVANTS GRECS AU XIXE SIECLE : PROJETS LINGUISTIQUES ET REFORMES

Petros Diatsentos

► **To cite this version:**

Petros Diatsentos. LA QUESTION DE LA LANGUE DANS LES MILIEUX DES SAVANTS GRECS AU XIXE SIECLE : PROJETS LINGUISTIQUES ET REFORMES. Sciences de l'Homme et Société. EHESS - Paris, 2009. Français. NNT: . tel-01473587

**HAL Id: tel-01473587**

**<https://hal.science/tel-01473587>**

Submitted on 22 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris)

Petros DIATSENTOS

date de soutenance : 15 mai 2009

Thèse pour obtenir le grade de  
DOCTEUR DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

Formation doctorale : Histoire et civilisations

LA QUESTION DE LA LANGUE DANS LES MILIEUX DES SAVANTS  
GRECS AU XIX<sup>E</sup> SIECLE : PROJETS LINGUISTIQUES ET REFORMES

Directeur de thèse : Georges Dertilis

---

Membres du jury:

Sylvain AUROUX, Directeur de recherche, C.N.R.S. (Laboratoire  
d'histoire des théories linguistiques)

Rapporteur

Georges DRETTAS, Directeur de recherche, C.N.R.S. (Laboratoire  
de langues et civilisations à tradition orale)

Examineur

Marie-Elisabeth MITSOU, Professeur à l'Université de Munich  
(Institut für Byzantinistik, Byzantinische Kunstgeschichte und  
Neogräzistik)

Rapporteur

Maurice OLENDER, Directeur d'études (E.H.E.S.S.)

Examineur

Sophie VASSILAKI, Professeur des Universités (INALCO)

Examineur

*À mes parents*

# TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	6
Liste des Abréviations.....	7

## INTRODUCTION

A. Aperçu historique.....	8
1. Du plurilinguisme des Empires vers un monolinguisme national dans les Balkans : quelques repères historiques.....	8
2. Aperçu de la question de la langue avant 1850.....	13
3. Les langues dans le Royaume grec, les langues des Grecs.....	20
B. Objet de recherche.....	25
1. La formation d'une langue nationale, en Grèce, dans la seconde moitié du XIXe siècle.....	25
2. Les acteurs sociaux.....	28
3. Les sources : approche méthodologique et classification.....	31
C. De l'usage de quelques termes et de certains glottonymes dans notre recherche.....	36
1. Démoticisme, démotistes et démotique.....	36
2. « Savants du XIXe » et « intellectuels démotistes du XXe ».....	40
3. La langue nationale.....	42
4. Le grec moderne entre la « diglossia » et la « dimorphia ».....	45

## PREMIÈRE PARTIE

### LE RÔLE DE LA CONJONCTURE SOCIO-POLITIQUE DANS LA CONSOLIDATION DE LA LEGITIMITÉ DE LA LANGUE NATIONALE

I. LA « MISSION DE LA LANGUE GRECQUE » ET LE « DROIT D'INGÉRENCE » DES SAVANTS OCCIDENTAUX.....	52
A. Changements et continuité dans la première moitié du siècle : vers la découverte du grec moderne en Europe.....	53
B. La guerre de Crimée et son impact sur la définition des objectifs nationaux.....	65
C. Le grec « langue véhiculaire » et « langue de civilisation » en Orient : l'émergence d'un projet et le fondement idéologique d'une stratégie.....	73
1. De l'insurrection à une « conquête pacifique » de l'Empire : Markos Renieris et la mission de la langue grecque.....	73
2. Suite et répercussions dans les milieux des lettrés grecs : les « sociétés littéraires » et la « propagation de l'hellénisme à l'Orient ».....	79
D. D'une langue commune de l'Orient à une langue universelle : le cas de d'Eichtal.....	85
1. Le projet de d'Eichtal : objectifs, moyens et acteurs.....	87
2. Le choix du grec : la « langue élue » de l'histoire.....	90
E. « L'universalité du grec » et le cadre historique des années 1860.....	95
1. La « question de la prononciation du grec ancien » : les hellénistes entre la théorie d'Érasme et le grec moderne.....	95
2. G. d'Eichtal : helléniste et saint-simonien.....	100
F. Suite et retentissements du projet de d'Eichtal.....	107
1. Échos de la publication et initiatives.....	108
2. Le débat.....	110
3. L'adoption de la prononciation grecque-moderne et son enjeu idéologique.....	113
G. Le poids des attentes européennes et la « dette grecque ».....	117
1. La fondation de l' Association pour l'Encouragement des Études Grecques et la formation	



d'une conjoncture.....	117
2. « Droits et devoirs » des lettrés grecs.....	120
<b>II. L'ÉMERGENCE DE LA LEXICOGRAPHIE DIALECTALE ET SON IMPACT.....</b>	<b>127</b>
<b>A. Apparition et aspect des recherches.....</b>	<b>127</b>
1. Morphologie de l'activité éditoriale dans la seconde moitié du siècle.....	127
2. L'élan dialectologique de la seconde moitié du siècle.....	131
3. Étendue de la recherche lexicographique et profil des lettrés qui y sont engagés.....	137
4. La construction d'un objet : délimitation du terrain et constitution des corpus.....	140
<b>B. Motifs et objectifs des travaux dans le cadre politique et idéologique de la période en question.....</b>	<b>146</b>
1. La thèse de Fallmerayer et sa dynamique pour le développement des travaux dialectologiques.....	147
2. La topographie de la lexicographie dialectale et le « paradoxe » de la Macédoine.....	150
3. Les études dialectologiques face à l'intérêt des hellénistes pour le grec.....	152
4. Le « trésor lexical » et la langue cible.....	156
<b>C. Origines linguistiques et origine nationale : le cas des régions « excentrées ».....</b>	<b>160</b>
1. Le substrat proto-hellénique de Cappadoce.....	161
2. La Thrace des Pélasges et des Grecs.....	165
3. La transition du grec de l'Asie Mineure à Chypre.....	168
4. La théorie indo-européenne et l'usage du pélasgique dans l'hellénisation des origines linguistiques.....	173
<b>D. L'impact de la dialectologie sur l'image du grec dialectal: parenté synchronique et parenté diachronique.....</b>	<b>179</b>

## **DEUXIÈME PARTIE**

### **HISTOIRE, PHILOGIE ET LINGUISTIQUE : LA VISION DE L'ÉVOLUTION DE LA LANGUE DANS LA PERSPECTIVE DE LA LÉGITIMATION DES OBJECTIFS POLITIQUES ET LINGUISTIQUES**

<b>III. « DÉGÉNÉRESCENCE » ET « RÉGÉNÉRATION » D'UNE LANGUE : LA RÉHABILITATION, ET LE REGARD SUR L'HISTOIRE DU GREC.....</b>	<b>186</b>
<b>A. L'aspect des études historiques du grec.....</b>	<b>188</b>
<b>B. La question de l'évolution du grec au carrefour des différentes disciplines.....</b>	<b>191</b>
1. L'entrée de la linguistique comparée dans l'étude de la langue grecque : un bref aperçu historique.....	191
2. L'historiographie grecque au milieu du siècle.....	195
<b>C. Mutations dans la conception de l'histoire du grec, dans la seconde moitié du siècle.....</b>	<b>202</b>
1. L'Eglise - « Arche de la nation et de la langue ».....	202
2. L'archéologie des langues indo-européennes au service de la pureté linguistique.....	208
3. La « force morale de la nation » et la « puissance assimilatrice » du grec.....	214
<b>D. La cristallisation des mythologies linguistiques.....</b>	<b>223</b>
1. De la « corruption » à l' « immutabilité » et à « l'unicité » du grec moderne.....	223
2. « La particularité historique du grec » et le cas du latin.....	231
3. Enjeux idéologiques et politiques.....	237
4. « Le grec - langue vivante », le latin et l'attitude des hellénistes occidentaux.....	243
<b>E. La conception de l'évolution du grec et son impact sur sa nomenclature.....</b>	<b>252</b>

IV. LA CONCEPTION DE L'ÉVOLUTION HISTORIQUE DU GREC ANCIEN DANS LA LÉGITIMATION IDÉOLOGIQUE DES OBJECTIFS LINGUISTIQUES: L'APPORT DE LA THÉORIE ÉOLODORIENNE.....	259
A. La théorie éolodoriennne et l'origine homérique des dialectes populaires du grec moderne.....	260
1. L'origine et la diffusion de l'approche éolodoriennne.....	260
2. Langue littéraire et langue vernaculaire : les traces antiques de deux chemins parallèles.....	263
3. Le grec ancien au fil des siècles : une écologie linguistique immuable ?.....	266
4. Langue éolodoriennne et langue homérique : l'association du modèle éolodorien à la lexicographie dialectale.....	269
5. Textes homériques et contexte historique.....	272
B. Le modèle éolodorien et son impact sur la réforme de la langue.....	279
1. Appuis scientifiques du modèle éolodorien : les outils de la linguistique historique.....	279
2. La katharevousa comme nouvelle koinè et la « véhicularité » en tant que droit historique.....	283
3. L'autorité des savants comme droit historique.....	285
4. La complémentarité des arguments linguistiques et historicistes.....	287
5. Cadres sociopolitiques et usages idéologiques.....	289

### TROISIÈME PARTIE

#### LA CONCEPTION DE LA RÉFORME : ACTEURS, ACTIONS ET STRATÉGIES

V. LES ÉLITES LETTRÉES FACE À LA RÉFORME DE LA LANGUE.....	296
A. Fixation du grec moderne : l'autorité des savants et le « laisser faire » linguistique.....	296
1. La responsabilité collective de la communauté des lettrés et l'autorité individuelle.....	299
2. Engagement collectif, perspective temporelle ouverte et accomplissement des objectifs nationaux.....	307
3. Fixation et diffusion : deux procédures naturelles et associées .....	311
4. Le processus d'archaïsation comme une contrainte historique .....	316
B. Les concours de l'Université et la mise en place des projets puristes : projets linguistiques et développement des stratégies.....	324
1. L'université, les associations et les revues comme facteur d'alliance et terrain d'action au service des projets linguistiques.....	324
2. Le concours pour « l'histoire de la langue grecque moderne » : cadre et objectif.....	327
3. L'initiative d'Asopios vue en rapport à son projet linguistique et ses objectifs linguistiques.....	330
4. Le courant archaïste, le concours de la poésie et le rôle de Tsokanios dans les projets des puristes modérés.....	332
5. L'enjeu idéologique.....	338
6. Le rôle des concours universitaires, des revues et des associations dans la promotion des projets puristes.....	340
C. Les objectifs de la réforme, les priorités et la langue cible.....	345
1. Vernaculaires et langue commune : une cohabitation possible ?.....	345
2. Définition des priorités dans la réforme du grec.....	352
3. Quelle langue cible ?.....	356
VI. LES ÉLITES LETTRÉES FACE À L'ÉTAT.....	362
A. Politique linguistique de l'Etat grec : la politique du « laisser faire ».....	365
1. Académie des Lettres : une « lacune » dans la réforme de la langue?.....	365
2. Les traces d'une planification linguistique et le rapport des savants avec les institutions de l'État.....	371
B. Langue officielle : témoin identitaire et outil opérationnel pour le pouvoir politique.....	376

1. La formation d'une variété au service de l'appareil de l'État : initiatives privées, responsabilité collective et devoir national.....	376
2. L'efficacité de l'outil linguistique face à l'aspect identitaire de la langue.....	380
C. Les initiatives des autorités institutionnelles et les limites de la fixation.....	384
1. Critères de correction : priorités et enjeux.....	384
2. L'aspect de l'intervention de l'État : actions ponctuelles et encadrement.....	389
D. La réforme du grec moderne entre les élites lettrées et l'État : du « laisser-faire » à l'« interventionnisme », vers la fin du siècle.....	393
1. La réforme de l'appareil éducatif et l'interventionnisme émergent de l'État.....	393
2. La remise en question des fondements de la réforme et la réaction des lettrés.....	395
3. L'Assemblée face à la question de la reconnaissance officielle de la katharevousa.....	399
E. Les stratégies des intellectuels démotocistes face à l'héritage psycharien.....	404
1. Les contradictions du purisme et les limites de la katharevousa.....	404
2. L'émergence du mouvement démotociste : ruptures et continuité.....	407
3. Les nouveaux intellectuels démotocistes : une génération parricide?.....	411

## CONCLUSIONS

A. Récapitulation.....	422
B. L'histoire du grec moderne au XIXe siècle : lacunes et limites de la recherche contemporaine.....	429
C. L'héritage puriste : les « mythes fondateurs » de l'histoire du grec et l'idéologie linguistique.....	442
1. « L'unité inaliénable » et « la continuité ininterrompue » du grec.....	442
2. « Le caractère conservateur du grec ».....	444

BIBLIOGRAPHIE.....	449
--------------------	-----

## ANNEXE

Tableaux et statistiques des publications concernant l'activité éditoriale.....	492
Tableaux des principaux événements politiques et socioculturels.....	494
G. d'Eichtal : « De l'usage pratique de la langue grecque ».....	510
M. Renieris : « De l'impopularité de la cause grecque en Occident ».....	515

## REMERCIEMENTS

Malgré les innombrables heures de travail solitaire, pendant de longs mois, la thèse que je viens d'achever n'aurait ni la forme ni le fond qu'elle a aujourd'hui, sans le soutien et la présence de personnes que j'ai eu l'occasion de connaître et de côtoyer tout au long de ce parcours. Des femmes et des hommes qui m'ont entouré pendant ces années ont contribué, chacun à sa manière, à faire avancer ma recherche doctorale.

Tout d'abord, je tiens à rendre hommage à quelqu'un dont j'aurais souhaité la présence à ma soutenance. Anastasios-Fivos Christidis, bien qu'absent, reste toujours présent dans l'esprit et les cœurs de ceux et celles qui l'ont connu. Même si notre contact fut de courte durée, il a su me faire profiter de sa sagesse, de son expérience et m'a transmis ses valeurs qui ont nettement influencé le parcours de ma recherche.

Après une série de mésaventures académiques qui ont suivi mon DEA, ma recherche doctorale s'est mise en route de manière décisive et définitive grâce au soutien de Madame Andoniadis et à la confiance de Monsieur Dertilis. Je remercie mon directeur de thèse, Monsieur Georges Dertilis, pour sa patience tout au long de ces années, mais surtout pour l'intérêt qu'il a montré, dès le début, pour un sujet qui ne relève pas uniquement du domaine de l'histoire. Je tiens à remercier aussi Hélène pour sa disponibilité, son accueil, et j'aimerais aussi témoigner de la qualité de son contact humain.

De même, je souhaite remercier les personnes avec qui j'ai eu la joie de discuter, d'échanger des opinions, tous ceux et celles qui, par leurs commentaires et leurs critiques, ont permis l'avancement de ma recherche et m'ont fourni une aide précieuse aux différents étapes de ce parcours. Sans prétendre que la liste soit exhaustive, je citerai Tasos Anastasiadis, Chrisanthi Avlami, Anne-Laure Brisac, Hervé Georgelin, Nikos Graikos, Nikolas Manitakis, Babis Orfanos, Alkisti Sofou, Maria Theodoropoulou, Ozgur Turesay.

Je remercie aussi tout particulièrement Mesdames Marilise Mitsou et Sophie Vassilaki, ainsi que Messieurs Sylvain Auroux, Georges Drettas et Maurice Olender qui m'ont fait l'honneur d'être membres de mon jury.

Je tiens à remercier du fond du cœur l'infatigable, la patiente et toujours efficace Françoise Bienfait qui s'est chargée du travail de l'édition de mon mémoire. Son aide est véritablement inestimable. Je suis également très reconnaissant à Mesdames Sylvie Masse et Anne-Marie Bernard qui, par la relecture minutieuse de mon mémoire, m'ont permis de corriger de nombreuses erreurs de présentation.

Enfin, (et je me permettrai de dire *last but not least*) je tiens à remercier du fond du cœur mes proches, qui m'ont épaulé contre vents et marées lors de ce doctorat : mes chères Eliza, Dounia, ma compagne Ioulia.

## **Abréviations:**

AEEGF: *Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*

*Annuaire de l'AEEG: Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France.*

Bulletin du SLHC : *Ο εν Κωνσταντινουπόλει Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος. Σύγγραμμα περιοδικόν [Bulletin du Syllogue Littéraire Hellénique de Constantinople]*

EFA: *École Française d'Archéologie d'Athènes*

INALCO ou *Institut National*: *Institut National des Langues et Civilisations Orientales*

LIA : *Langue Internationale Auxiliaire*

SLHC ou *Sylogue de Constantinople*: *Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως [Sylogue Littéraire Hellénique de Constantinople]*

SPLG: *Σύλλογος προς Διάδοσιν των Ελληνικών Γραμμάτων [Sylogue pour la Propagation des Lettres Grecques]*

## **INTRODUCTION**

*Δεν υπάρχει γλώσσα εκτός ιστορίας,  
όπως δεν υπάρχει ιστορία χωρίς τη γλώσσα.*  
A. F. Christidis, « Ιστορίες της ελληνικής γλώσσας »

## A. Aperçu historique

### 1. Du plurilinguisme initial vers un monolinguisme national dans les Balkans : quelques repères historiques

Pendant les siècles qui ont précédé l'émergence des États nationaux dans les Balkans, dans les grandes formations étatiques comme l'Empire byzantin ou ottoman, nous constatons la coexistence de plusieurs langues au-delà de la *langue officielle*. Il s'agit de langues qui ont une distribution et des fonctions plus ou moins précises dans l'espace social et géographique. Nous savons aussi que cette réalité plurilingue était légitime, et que le multilinguisme social était toléré par l'État byzantin ou ottoman.<sup>1</sup> En ce qui concerne les langues employées par l'État ottoman, nous pouvons constater une coexistence, toute limitée ou ponctuelle qu'elle soit, du turc ottoman avec une série d'autres langues. Nous savons, par exemple, que le grec a été employé de façon systématique, comme langue de la diplomatie ottomane de la fin du XVe jusqu'à la seconde moitié du XVIe siècle. Pendant cette même période, la Porte entretenait des chancelleries où l'on employait le serbe, le grec, l'arabe, le persan ou la langue '*acemi*, en fonction de la langue des sujets auxquels l'administration s'adressait. Ponctuellement, la correspondance interne de l'Empire pouvait se faire en une autre langue qu'en turc ottoman.<sup>2</sup> D'autre part, dans les régions arabophones, la langue des tribunaux était l'arabe, les registres des tribunaux (*kadî sicili*) se tenaient en arabe, tandis qu'on traduisait vers le turc ottoman les documents rédigés en arabe.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> La *loyauté linguistique et l'appartenance nationale*, chez l'individu, s'associent pendant le XIXe siècle. Selon les propos de D. Baggioni « un sujet de sa Majesté n'était pas tenu de parler la langue du roi. Celui-ci s'intéressait en effet beaucoup plus à sa foi religieuse et à ses impôts qu'à sa langue, maternelle ou non. À partir du XIXe siècle, tout membre d'un État-nation est tenu à une connaissance plus ou moins approfondie de la langue nationale ». D. Baggioni, *Langues et nations en Europe*, Paris, 1997, p. 212

<sup>2</sup> En ce qui concerne les langues employées par l'État, et notamment pour le cas du grec, voir N. Vatin, « L'emploi du grec comme langue diplomatique par les Ottomans (fin du XVe début du XVIe siècle) », in F. Hitzel (éd.), *Istanbul et les langues orientales. Actes du colloque organisé par l'IFEA et l'INALCO à l'occasion du bicentenaire de l'École des Langues Orientales*, Paris 1997, p. 41-45.

<sup>3</sup> Voir J. Strauss, « Diglossie dans le domaine ottoman. Évolution et péripéties d'une situation linguistique », in *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 75-76, 1996, p. 226.

Le grec archaïsant qui est utilisé par l'administration ottomane<sup>4</sup> est aussi la langue du Patriarcat oecuménique de Constantinople et, quelles que soient ses variantes,<sup>5</sup> il constitue une langue commune à un groupe de savants, aussi bien laïcs que cléricaux. Il s'agit d'une langue commune écrite, qui est suffisamment codifiée, et qui est utilisée par excellence dans la gestion des affaires de l'Église, dans la liturgie orthodoxe, ainsi que dans les domaines du savoir concernant la théologie et la philosophie. Néanmoins, l'Église de Constantinople fait preuve de tolérance face au multilinguisme de ses fidèles. Les différentes langues, ou variétés d'une même langue, parlées par les orthodoxes de l'Empire, sont tout à fait compatibles avec l'idéologie oecuménique que le Patriarcat véhicule jusqu'au XIXe siècle :<sup>6</sup>

« N'oublions pas que jusqu'à la fin du XIXe siècle la tradition de l'orthodoxie [...] continuait à agir de manière restrictive sur la reconnaissance de l'identité nationale. Au sein de cette tradition, les différents dialectes n'acquerraient pas un poids particulier puisque leur usage n'écarterait pas celui de la langue de l'Église ; cette dernière était employée de façon parallèle, sans être en concurrence avec les dialectes locaux. Quoique la forme de la langue liturgique soit importante dans la tradition de l'orthodoxie, la survie des dialectes locaux et le fait de ne pas utiliser une langue unifiée sont des éléments qui n'ont pas d'importance particulière dans sa vision du monde. »<sup>7</sup>

Au-delà de l'administration et de l'usage officiel, les langues parlées et écrites dans l'Empire ottoman sont nombreuses et occupent un certain nombre de fonctions. Les langues, ou les variétés d'une langue, occupent des places différentes dans des champs de communication tels que l'enseignement, les cérémonies religieuses, le négoce au sein de l'Empire, les marchés urbains, le village, etc. ; elles varient également selon le milieu et l'origine sociale.

---

<sup>4</sup> Notons, tout de même, que l'administration ottomane, d'après les informations de D. Gkinis, fait usage, ne serait-ce que de manière restreinte, de variétés écrites qui sont proches de divers vernaculaires (voir D. Gkinis, *Περίγραμμα ιστορίας του μεταβυζαντινού Δικαίου* [Esquisse d'histoire du droit post-byzantin], Athènes 1966, p. 113).

<sup>5</sup> « La millet grecque orthodoxe (en turc rûm milleti), [...] utilise plusieurs variétés liturgiques et juridiques : grec liturgique, grec biblique, variantes juridiques etc. » G. Drettas, « La "langue fétiche" : pédagogie et réalité langagière dans les Balkans », in *Langue, Société, Histoire : l'Europe du Sud*, Thessalonique, 2002, p. 75.

<sup>6</sup> Par ailleurs, ce grec archaïsant, n'est pas l'unique langue liturgique des orthodoxes de l'Empire ottoman. L'arabe (des Patriarcats d'Antioche et de Jérusalem) et le slavon (serbe ou russe) occupent une certaine place, ce qui indique que « la situation des littéralités confessionnelles [dans l'Empire] est loin d'être simple ». G. Drettas, *ibid.*, p. 75.

<sup>7</sup> Ch. Exertzoglou, *Εθνική ταυτότητα στην Κωνσταντινούπολη τον 19ο αιώνα : Ο Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως (1861-1912) [Identité nationale à Constantinople au XIXe siècle: le Syllogue Littéraire Hellénique de Constantinople (1861-1912)]*, Athènes, 1996, p. 122. Notons, néanmoins, que le changement de l'attitude de l'Église survient, d'après nous, dans la seconde moitié et non pas à la fin du XIXe siècle.



L'écologie linguistique de l'Empire est bouleversée au XIXe siècle en raison du nouveau contexte historique qui se forme à partir du XVIIIe. À la fin du règne du Suleiman I (1566), l'Empire entre progressivement dans une crise prolongée. Lors du passage du XVIe au XVIIe siècle, le déclin de la flotte ottomane, l'ouverture des nouvelles voies maritimes pour le négoce européen, contournant l'Empire, l'affaiblissement du pouvoir central, le surplus démographique, la baisse des revenus fiscaux de l'État et les conflits civils marquent un début du déclin pour l'Empire. D'un point de vue politique et économique, l'État ottoman se transforme, au milieu du XVIIe siècle en un empire périphérique circonscrit aux Balkans, à l'Asie Mineure et aux pays arabes.<sup>8</sup> L'affaiblissement de l'Empire ottoman, qui se poursuit au XVIIIe siècle, favorise les visées expansionnistes de la Russie, d'abord, et bientôt des autres grandes puissances de l'Europe. La victoire de l'armée du Tsar face aux Ottomans et le traité de Koutchouk-Kaïnardji (1774) marquent le début de la question d'Orient et l'ingérence grandissante des Européens dans les affaires de l'Empire. La question d'Orient, close avec le démantèlement de l'Empire à l'issue de la première guerre mondiale, met sur la scène de l'Est méditerranéen les grandes puissances européennes (la Grande-Bretagne et la Russie avant tout, mais aussi l'Autriche, la France et la Prusse), l'Égypte vassale (mais autonome de fait), ainsi que les mouvements nationaux qui donnent lieu à la création des États balkaniques. Cette question concerne la rivalité des puissances européennes, notamment la Russie et la Grande-Bretagne, qui ont pour objectif le contrôle des institutions et de l'économie de l'État ottoman, de ses voies maritimes et terrestres, l'annexion des territoires et qui, d'une manière générale, s'apprêtent à tirer le maximum de bénéfices de l'éventuelle désagrégation définitive de l'Empire. Cet antagonisme se manifeste à travers les guerres et les traités qui se succèdent pendant tout le XIXe siècle, et qui affaiblissent de plus en plus l'Empire. L'émergence des nationalismes dans les Balkans vient s'ajouter progressivement aux visées expansionnistes des grandes puissances. Les projets nationalistes des élites ou des États balkaniques se déploient, pendant le siècle des indépendances dans les Balkans, en fonction des objectifs et de la volonté des grandes puissances sur la question d'Orient. Ainsi, le Royaume grec est né en 1830, suite au traité de Londres, confirmant la volonté des grandes puissances européennes de créer un État indépendant, après neuf années d'hostilités qui ont suivi l'insurrection de 1821. À l'issue de la guerre de Crimée,<sup>9</sup> la Serbie, la Moldavie et la Valachie acquièrent l'indépendance sous la suzeraineté de l'Empire ottoman. Vingt ans plus tard, après une nouvelle guerre russo-turque, le congrès de Berlin (1878) déclare la Bulgarie principauté vassale. Un siècle après la

---

<sup>8</sup> En ce qui concerne le déclin de l'Empire Voir H. Inalcik, *The Ottoman Empire. The Classical Age 1300-1600*, Londres, 1994, p. 41-52.

<sup>9</sup> Close avec le traité de Paris, le 30 mars 1856.

paix de Koutchouk Kaïnardji, l'Empire se retrouve sérieusement rétréci et sous un protectorat *de facto*.<sup>10</sup> Dès le début, les nouveaux États considèrent leurs frontières comme une ligne de séparation provisoire et aspirent à l'annexion de nouvelles régions. La remise en question de la légitimité politique du Sultan et de l'État ottoman sera suivie, parfois, d'une remise en question de la primauté du Patriarcat oecuménique sur les orthodoxes dans les Balkans. C'est dans ce cadre que s'élaborent de nouveaux modèles politiques de gouvernement et de nouvelles identités collectives, tandis que les rapports de production capitalistes se développent, ne serait-ce que lentement, dans l'Est méditerranéen.

À l'aube de cette nouvelle époque et sous le poids des événements qui surviennent tout au long du XIXe siècle, l'écologie linguistique de l'Empire ottoman subit d'importantes transformations. Le désenclavement progressif de la société traditionnelle, qui se produit comme résultat de la globalisation du marché, se traduit par l'élargissement et l'intensification de la communication. Au même moment, les frontières des États nationaux, flottantes pendant tout le XIXe siècle, confinent, de plus en plus, un espace qui avait été politiquement unifié pendant des siècles. De l'autre côté, nous assistons à des migrations de populations, déjà amorcées au siècle précédent, ainsi qu'à une première vague d'urbanisation.<sup>11</sup> Les migrations, mettant en contact les populations de l'Empire, vont s'intensifier tout au long du XIXe, mais plutôt sous forme de mouvements forcés. En outre, nous observons la montée des nouvelles langues communes au niveau du territoire national. L'alphabétisation, c'est-à-dire l'usage de l'écrit et de la lecture, au sein des États nationaux, comme résultat de la scolarisation massive, s'étend au-delà des couches lettrées des siècles précédents, se conjuguant avec la diffusion de l'imprimé. À la fin de la première guerre mondiale, l'Est méditerranéen voit son espace communicatif redéfini. Toutefois, les mutations auxquelles on assiste pendant le XIXe siècle vont dans une direction précise.

Au moment de l'émergence des États nationaux en Europe, et plus particulièrement dans les Balkans, pendant le XIXe siècle et au delà, on assiste à un effort de la part de l'État, des sociétés littéraires, des revues, des élites lettrées pour

---

<sup>10</sup> À la fin 1774, l'Empire ottoman avait perdu la Crimée et l'embouchure du Dniepr ; en 1792, la rive gauche du Dniestr ; en 1812, la Bessarabie jusqu'au Pruth ; en 1829, les bouches du Danube et une partie de l'Arménie : c'étaient les boulevards de l'Empire qui s'écroulaient successivement ; à l'intérieur, la Grèce accédait à l'indépendance ; pendant les mêmes années, les Serbes, et les Roumains, s'étaient donné, sous la protection de la Russie, un gouvernement national, et ne devaient à la Porte qu'un faible tribut. Au congrès de Berlin, Chypre est cédée à la Grande-Bretagne, la Bulgarie se détache de l'Empire et la Grèce annexe des territoires limitrophes.

<sup>11</sup> H. Inalcik, D. Quataert (éds), *An Economic and Social History of the Ottoman Empire, 1300-1914*, Cambridge, 1994, p. 646, 649-650, 781-782, et T. Stoianovich, *A Study in Balkan civilization*, New York, 1967, p. 251.

imposer aux locuteurs qui se trouvent à l'intérieur des frontières des États une seule langue, et, en même temps, une seule variété de cette langue. Cela signifie que l'on a, d'un côté, un effort d'élimination des autres langues parlées et/ou écrites, et de l'autre, l'élimination des multiples variétés d'une langue. En effet, il s'agit de « l'uniformisation d'un espace communicatif sur le plan d'un territoire national par le monolinguisme », ce que D. Baggioni qualifie *d'invention européenne*.<sup>12</sup> De nos jours, dans la plupart des États nationaux formés après la dissolution de l'Empire Ottoman, nous pouvons constater qu'au niveau du pouvoir central, une seule langue est reconnue en tant que langue officielle<sup>13</sup> et que cette reconnaissance est, dans la plupart des cas, formelle, c'est-à-dire que c'est l'État qui reconnaît formellement dans ses textes législatifs une langue en tant que langue officielle. Avec le recul d'un siècle, nous savons que le XIXe est bien l'époque où commence le compte à rebours pour les variétés régionales du grec moderne, ainsi que pour les autres langues se trouvant dans l'État grec ; il s'agit d'un processus qui va se précipiter après 1922. En revanche, le grec moderne commun, déjà formé autour de 1830, dans ses traits morpho-syntaxiques principaux, gagne toujours du terrain face aux variétés dialectales et face aux autres langues. Le grec moderne commun conquerra le pays progressivement, se fixera vers le milieu du XXe siècle, pour acquérir finalement le statut de la langue officielle de l'État grec en 1976.<sup>14</sup>

## 2. Aperçu de la question de la langue avant 1850

La question de la langue émerge avant l'établissement de l'État grec. Ses origines remontent au XVIIIe siècle et aux « Lumières néo-helléniques »<sup>15</sup>. La

---

<sup>12</sup> D. Baggioni, op.cit., p. 76.

<sup>13</sup> Source : R. Renault (responsable de projet) - CNRS, *Base de données en typologie des langues* (fichier langues officielles : <[http://www.unicaen.fr/typo\\_langues](http://www.unicaen.fr/typo_langues)>). Base de données développée au laboratoire de linguistique CRISCO, FRE 2805 du CNRS, Université de Caen.

<sup>14</sup> Le processus de passage du plurilinguisme social au monolinguisme et à l'uniformisation linguistique, en Grèce, a duré plusieurs décennies et nous pourrions dire que cela dure encore, dans la mesure où les langues à moindre diffusion ou certaines variétés régionales du grec moderne n'ont pas complètement disparu. Il va de soi, également, qu'il ne s'agit pas d'un processus qui est linéaire.

<sup>15</sup> « Lumières néo-helléniques » est le nom donné par l'historiographie grecque au mouvement intellectuel mené par des lettrés grecs, dans les principales villes de l'Empire ottoman et dans les centres de la diaspora grecque, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Ce mouvement se manifeste par une augmentation de l'activité éditoriale, la multiplication des livres à caractère scientifique, la traduction d'œuvres illustrant la pensée de Lumières, la fondation d'écoles et le renouveau de l'enseignement ou encore par l'activisme politique qui se développe à la fin du XVIIIe siècle. Au sujet des « Lumières néo-helléniques », voir notamment K. Th. Dimaras, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός [Lumières néo-helléniques]*, Athènes, 1977, du même auteur *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, et P. Kitromilidis *Νεοελληνικός διαφωτισμός. Οι*

question se pose pour la première fois au XVI<sup>e</sup> siècle et revient pendant le XVII<sup>e</sup>, notamment dans les milieux cléricaux, lorsque le *grec vulgaire* fait son apparition dans l'horizon intellectuel des lettrés.<sup>16</sup> Cette « première phase » concerne le débat sur le choix d'une langue pour le catéchisme, la rhétorique, la pensée théologique et plus généralement pour la philosophie. C'est le moment où l'on constate les premières tentatives de grammatisation de la langue orale des élites lettrées grecophones. Nous reviendrons sur ce point dans la troisième partie du mémoire.

La question acquiert une autre dimension au XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment entre le milieu du siècle et la guerre de l'Indépendance (1821). C'est une période pendant laquelle les élites instruites tentent de définir la langue qui pourra être le véhicule d'une éducation ayant comme objectif l'éveil national, une langue perçue comme vecteur indispensable dans l'émancipation politique des Grecs. Cette langue devra également être capable tout à la fois d'exprimer les concepts scientifiques et les idées qui sont en train de naître en Europe, de devenir la langue d'un futur État et *la seule* langue d'une société qui se définit de plus en plus comme *nation hellénique*. La question du choix d'une langue fait donc progressivement partie des projets politiques qui se cristallisent tout au long de cette période.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, E. Voulgaris, humaniste chrétien et fidèle à certains courants de la pensée des Lumières, amorce le débat en formulant de manière explicite le rejet de la langue moderne à l'écrit. Adepte d'une variété atticisante, qui est la seule capable d'après lui d'exprimer la philosophie et les lettres,<sup>17</sup> Voulgaris ne sera pas l'unique savant à s'engager dans cette voie. D'autres soutiennent et adoptent une langue archaïsante dans laquelle les normes morpho-syntaxiques et lexicales du grec ancien sont dominantes.<sup>18</sup> Il s'agit d'un archaïsme, tantôt modéré, tantôt rigoureux, selon les auteurs, et qui peut varier aussi au sein de différents écrits d'un même auteur. Cette langue essaie de reproduire les formes du dialecte attique du Ve siècle ou parfois celles de la koinè hellénistique.<sup>19</sup> Ce courant se donne pour but de cultiver la langue écrite et de la rapprocher du grec ancien, perçu comme l'unique instrument qui pourrait conduire à la renaissance des lettres et des

---

πολιτικές και κοινωνικές ιδέες [*Lumières néo-helléniques. Les idées politiques et sociales*], Athènes, 1996.

<sup>16</sup> P. Kitromilidis, « Γλωσσικός αρχαϊσμός και φιλοσοφική ανανέωση » [« Archaïsme linguistique et renouveau dans la pensée politique »], in M. Z. Kōpidakis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [*Histoire de la langue grecque*], E.L.I.A., Athènes, 2000, p. 222-223.

<sup>17</sup> Cf., K. Th. Dimaras, *Ιστορία της νεοελληνικής λογοτεχνίας* [*Histoire de la littérature grecque moderne*] 9<sup>e</sup> éd., Athenes, 2000 (1<sup>e</sup> 1949), p. 175.

<sup>18</sup> À part E. Voulgaris, les principaux représentants de ce courant sont N. Theotokis, L. Fotiadis, S. Komitas, N. Doukas. Nombreux parmi eux adoptent les idées des Lumières.

<sup>19</sup> Pour les lettrés en question ou pour ceux que nous allons examiner par la suite dans ce mémoire, la koinè hellénistique concerne une variété écrite de l'époque gréco-romaine que l'on trouve notamment dans les textes de la *Septante* et du Nouveau Testament.

sciences chez les Grecs. La résurrection du grec antique leur semble réalisable, puisque, d'après l'opinion de certains lettrés, ce dernier est encore vivant dans les écrits des savants.<sup>20</sup>

Toutefois, l'usage et l'utilité d'une langue atticisante sont critiqués par d'autres érudits : pour eux, il s'agit d'une variété qui n'est pas intelligible au plus grand nombre des locuteurs et qui, par conséquent, n'est pas apte à devenir un instrument efficace pour promouvoir l'éducation. La réforme de la langue écrite devrait être appuyée, d'après eux, sur la langue orale. Ainsi, ils visent au développement et à la promotion d'une langue que l'on nomme *commune, simple, vivante, naturelle, romaiïque*. Bien que nous ne puissions pas parler d'une langue commune pour toutes les populations grecophones, cette forme reproduit de façon assez fidèle les normes dominantes d'un grand nombre de variétés du grec moderne.<sup>21</sup> La préoccupation principale des savants qui optent pour cette forme du grec est d'instaurer la langue orale des élites comme langue des lettres et de l'éducation, ce qui contribuerait « au redressement intellectuel de la nation ». Ce serait en effet une langue vouée à écarter l'enseignement scolastique et à donner l'accès aux idées des Lumières, bref un véritable instrument de transmission des savoirs. D. Catargi, représentant éminent de ce courant, mettra l'accent sur le besoin de traduire les grandes oeuvres européennes des lettres et de la philosophie, ainsi que sur la nécessité de rédiger des grammaires et des manuels, indispensables au perfectionnement de la langue orale.<sup>22</sup> Un autre représentant de ce courant, A. Christopoulos, ira plus loin encore en traçant une lignée généalogique depuis les dialectes éoliens et doriens de l'Antiquité jusqu'aux vernaculaires modernes, ce qui pourrait procurer la légitimité nécessaire au *grec vulgaire*. Ce courant exprime également une foi inconditionnelle dans le rôle joué par l'éducation, une éducation que l'on veut loin de l'élitisme et de l'esprit scolastique. Les idées de ce milieu, ainsi

---

<sup>20</sup> P. Kitromilidis, *Lumières néo-helléniques...*, *op.cit.*, p. 61-63.

<sup>21</sup> Par exemple, les quatre cas, le futur composé, l'élimination du -v final de l'Accusatif singulier au masculin et féminin, etc. Il faut toutefois noter que même au sein de ce courant, nous observons une variation des normes entre ses principaux représentants. Nous pouvons citer, à titre d'exemple, les cas de D. Catargi, I. Misioudax et G. Vilaras: la norme de leurs écrits varie du point de vue de l'orthographe, du lexique et de la morphologie. (Cf., P. Kitromilidis, *Ιώσηπος Μοισιόδαξ: Οι συντεταγμένες της βαλκανικής σκέψης τον 18ο αιώνα* [*Iosipos Misioudax: les dimensions de la pensée balkanique au XVIIIe siècle*], Athènes, 2004, κθ'-λ'.)

<sup>22</sup> C'est dans cette perspective qu'il rédige sa *Γραμματική της Ρωμαίικιας Γλώσσας* [*Grammaire de la langue roméique*]. Sur Catargi et son rapport avec les idées des Lumières, voir K. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, *op.cit.*, p. 26-36.

que le courant littéraire qui se développera bientôt dans l'Heptanèse<sup>23</sup> seront les ferments du mouvement démoticiste, à la fin du XIXe siècle.

Entre ces deux courants, émerge à la fin du XVIIIe un cercle créé autour de A. Coray,<sup>24</sup> qui entrevoit la solution à cette question dans « la voie du juste milieu ». Coray tente d'asseoir l'étude du grec sur une connaissance approfondie des lettres et de la philologie. Il met l'accent sur le besoin de modération et juge nécessaire une approche scientifique de la question de la langue, une approche fortement influencée par la théorie linguistique des idéologues. Ainsi, il sera hostile aux archaïstes et se déclarera opposé aux tentatives de ressusciter le grec ancien. Il soutient qu'outre leur caractère utopique, les efforts de redressement du grec ancien pourraient nuire au projet d'éducation<sup>25</sup> visant à éclairer les Grecs. Toutefois, il considère que la langue orale n'est pas non plus en état d'assumer le rôle d'une langue d'éducation. L'objectif de Coray est une langue qui s'appuierait sur le grec moderne, tout en essayant de débarrasser ce dernier des *barbarismes* et des *formes*

---

<sup>23</sup> Il s'agit du courant littéraire qui se développe dans l'Heptanèse (d'où l'appellation *Heptanisiaki Scholi* [*École Heptanésienne*]) depuis la fin du XVIIIe et pendant tout le XIXe siècle. Nous pouvons principalement observer une production de poésie, de critique littéraire et d'essais, tandis que la prose y est moins représentée. L' *Heptanisiaki Scholi* est contemporaine d'un autre courant littéraire qui se développe à Athènes (*Αθηναϊκή Σχολή* [*École Athénienne*]). Les deux courants littéraires se distinguent par la langue qu'ils emploient (littéralisation croissante de la langue commune dans l'Heptanèse, emploi persistant de la langue purifiée dans les milieux athéniens). L'*Athinaiiki Scholi* est beaucoup plus marquée par le romantisme (dont les principaux représentants sont les frères Soutsos et Ragkavis). Le courant littéraire qui se développe sur les îles ioniennes porte l'empreinte du poète D. Solomos qui a influencé bon nombre d'auteurs. À propos de ces deux courants littéraires, voir notamment K. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature grecque moderne*, op.cit., p. 349-404, du même auteur, *Ελληνικός ρομαντισμός* [*Romantisme grec*], Athènes, 1994, p. 167-254, L. Politis, *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας* [*Histoire de la littérature grecque moderne*], Athènes, 1978, p. 156-164 et 168-179, R. Beaton, *An Introduction to Modern Greek Literature*, 2e éd., New York, 1999 (1ère 1994), p. 34-65.

<sup>24</sup> Adamance Coray, originaire de Smyrne, s'installe à Amsterdam dans les années 1770, où il s'occupera de commerce. Par la suite, après avoir fait des études de médecine et de lettres classiques, il s'installe à Paris, en 1788. Très vite il adopte les principes politiques et idéologiques de la Révolution et milite pour le redressement intellectuel de ses compatriotes. À propos de Coray, son oeuvre, ses points de vue sur la réforme du grec, ses rapports avec les autres savants grecs et avec les Lumières, voir K. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature grecque moderne*, op.cit., p. 301-389.

<sup>25</sup> Coray considère qu'il existe un lien intime entre l'éducation et la liberté. Il estime que la renaissance culturelle des Grecs, fondée sur la morale de l'Antiquité classique et la philosophie moderne, constitue la condition indispensable pour accéder à l'émancipation politique et à la liberté. La transmission des acquis des Lumières se réaliserait à travers les lettres et la philosophie de l'Antiquité grecque. C'est dans cette perspective qu'il entame, en 1805, la publication des textes classiques des anciens (*Ελληνική βιβλιοθήκη*), oeuvre qu'il achèvera en 1827. Sur son rapport avec les idées des Lumières et sur ses orientations politiques, voir également P. Kitromilidis, *Lumières néo-helléniques*, op.cit., p. 387-399.

*considérées comme impures*. Dans cette perspective, le vocabulaire devrait être purifié des mots d'origine turque, italienne ou slave, à la place desquels un grand nombre de néologismes seraient proposés. Le fonds lexical du grec ancien ainsi qu'une partie du lexique des dialectes, considéré comme hellénique, viendraient remplacer les "barbarismes". En même temps, certaines normes morpho-syntaxiques de la koinè pourraient être introduites dans la langue proposée. Le but de la réforme selon Coray ne représente pas un retour au grec ancien, mais une tentative de réhabilitation du grec moderne, qui deviendrait ainsi digne du grec ancien. Coray qui est l'initiateur de ce projet veut un grec moderne fondé sur la langue vivante, purifié des emprunts et des interférences étrangères et en même temps compréhensible en dehors des milieux des lettrés ; bref, il aspire à une langue qui serait capable de donner accès aux différents savoirs.

À partir de 1811, le débat sur la question de la langue prend l'allure d'un conflit ouvert entre les lettrés qui s'alignent sur les positions de Coray et ceux qui soutiennent le retour au grec ancien. Ce conflit se déroule dans les principaux centres de la diaspora grecque, notamment entre Paris et Vienne.<sup>26</sup> La polémique voit le jour à travers la publication de brochures ainsi que dans les colonnes de deux revues de la diaspora grecque, toutes deux publiées à Vienne : *Logios Ermis* et *Calliopi*. Ces deux revues deviendront, pendant presque dix ans, la tribune des partisans des deux positions. Mais outre les désaccords sur la question de la langue, ce débat reflète également la contradiction idéologique qui sépare les deux camps. D'un côté, nous trouvons les représentants d'une catégorie de négociants et de lettrés grecs imprégnés de l'idéologie des Lumières et de l'autre, les milieux proches du Patriarcat ou du pouvoir ottoman qui, au mieux, restent attachés au modèle du despotisme éclairé.<sup>27</sup> La polémique sera close avec le déclenchement des hostilités en 1821.

---

<sup>26</sup> Paris est la ville où habitent et travaillent les deux principaux protagonistes : Coray et Kodrikas. Le second est fils de notables Athéniens. Il se rend très jeune à Istanbul, où il intègre le milieu phanariote. Il y travaille comme haut interprète pour l'administration ottomane ainsi que pour les princes Phanariotes de Moldavie, jusqu'en 1897. Après 1897, il s'installe à Paris, où il complète ses études philologiques et s'occupe de l'histoire et de l'étude de la langue grecque. Sur la « querelle » des années 1811, voir A. B. Daskalakis, *Κοραΐς και Κοδρικός: η μεγάλη φιλολογική διαμάχη των Ελλήνων: 1815-1821* [*Coray et Kodrikas: le grand conflit philologique des Grecs: 1811-1821*], Athènes, 1966.

<sup>27</sup> En dehors de cette polémique, le choix d'une forme de langue ne s'identifie pas automatiquement à des positions idéologiques et politiques « progressistes » ou « conservatrices ». Le renouveau de la pensée grecque du XVIII<sup>e</sup> siècle (positivisme, libéralisme politique, idéaux républicains, etc.) ne s'est pas toujours traduit par des choix privilégiant la langue moderne face au grec ancien.

Au lendemain de la guerre de l'Indépendance, la variété puriste prédominera au sein du nouvel État. Elle est la langue officielle *de facto* et devient aussi la langue des lettres, des journaux et, d'une manière générale, elle domine les échanges écrits.<sup>28</sup> Dans les années 1830, la katharevousa cédera la place au grec ancien dans les écoles. Par ailleurs, le programme scolaire s'orientera très nettement vers les études classiques et le savoir théorique.<sup>29</sup> La demande d'un grec moderne régulier et intelligible, débarrassé des emprunts étrangers, tel que le demandait Coray au début du siècle, cède progressivement la place à une archaïsation sans références temporelles précises et à l'hyper-correction de la langue écrite.

Jusqu'aux années 1850, les « Lumières néo-helléniques » régressent et le mouvement de renouveau amorcé dans la pensée politique, dans l'éducation et dans la culture marque un recul de plus en plus net. Des deux premiers textes constitutionnels, libéraux et républicains, de la guerre de l'Indépendance, on arrive à l'instauration du régime monarchique, prévu par la *Constitution Politique de la Grèce*<sup>30</sup> et reconfirmé par le traité de l'indépendance de 1832. Parmi les représentants des « Lumières néo-helléniques », certains se replient sur des positions conservatrices (K. Ikonomos), tandis que d'autres se voient écartés de la sphère civile (Konstantas), ou même sont persécutés (Th. Kaïris). D'autres encore sont confrontés à l'hostilité des autorités ou de « l'opinion publique » (N. Vamvas, Th. Farmakidis ou même Coray) et certains choisissent de se retirer (Psalidas)<sup>31</sup> Pendant toute cette période, les réflexes de conservatisme religieux s'attisent.<sup>32</sup> La réticence face aux efforts de sécularisation de la société et des institutions se manifeste par l'exaltation du sentiment religieux et par un retour aux valeurs de l'orthodoxie.<sup>33</sup> Les idées du libéralisme politique, léguées aux savants grecs par les

---

<sup>28</sup> Nous examinerons dans le chapitre suivant, de manière détaillée, comment les différentes variétés du grec moderne se répartissent dans les champs de communication.

<sup>29</sup> A. Dimaras, *Η μεταρρύθμιση που δεν έγινε. Τεκμήρια Ιστορίας [La réforme qui n'a pas eu lieu. Preuves historiques]* t. 1, Athènes, 1973-1974, p. λ'-λα' et 60-67.

<sup>30</sup> *Πολιτικόν Σύνταγμα της Ελλάδος*, Argos - Nauplie, 1831-1832.

<sup>31</sup> P. Kitromilidis, *Lumières néo-helléniques...*, op.cit., p. 475-476.

<sup>32</sup> Cf., K. Th. Dimaras, *Romantisme grec*, op.cit., p. 374-376 et P. Kitromilidis, *Lumières néo-helléniques...*, op.cit., p. 476-478

<sup>33</sup> Les événements qui marquent ce phénomène sont nombreux. Sans prétendre dresser une liste complète, nous pouvons mentionner la société secrète *Philorthodoxos Etaireia*, fondée en 1939 pour défendre l'orthodoxie contre des menaces réelles ou imaginaires (cf., J. Petropoulos, *Πολιτική και συγκρότηση κράτους στο ελληνικό βασίλειο 1833-1843 (Politics and Statecraft. in the Kingdom of Greece. 1833-1843)*, Athènes, 1986, p. 365-377), l'acceptation par les autorités politiques et religieuses grecques du « Tome » patriarcal, affirmant la tutelle spirituelle du Patriarcat de Constantinople sur l'Église grecque (cf., A. Ch. Frazee, *Ορθόδοξος Εκκλησία και ελληνική ανεξαρτησία 1821-1852 [Église orthodoxe et indépendance grecque 1821-1852]*, Athènes, 1987, p. 215-243), les persécutions contre l'évangéliste J. King (F. E. H. Haines, *Jonas King. Missionary to Syria and Greece*, New York, 1879, p. 302-317), la persécution de Kaïris



Lumières, sont en régression après 1830.<sup>34</sup> Les notions de *peuple*, de *nation* et d'*unité* deviennent des thèmes de prédilection dans la philosophie (notamment dans la philosophie de l'histoire). Markos Renieris, qui élabore son schéma d'évolution historique sous l'influence du romantisme de Vico, place *le peuple* avant *l'individu* comme garant des vraies valeurs et de la véritable connaissance.<sup>35</sup> Kozakis Typaldos, dans son *Essai philosophique sur le progrès et la chute de la Grèce antique*<sup>36</sup> oscille entre les idées des Lumières et le romantisme politique.<sup>37</sup> *L'unité*, comme concept analytique, servira à Paparrigopoulos pour fonder son interprétation sur la continuité de la nation grecque.<sup>38</sup>

Dans cette nouvelle conjoncture, le culte de l'Antiquité se propage dans la vie sociale et culturelle du pays. La société *helladique*<sup>39</sup> est en train de bâtir un rapport avec son passé, où l'on observe l'exaltation de l'Antiquité, plus polarisée sur ses vestiges formels que sur ses valeurs profondes. À Athènes, nous assistons à un effort systématique pour faire revivre la ville antique.<sup>40</sup> Des toponymes, des noms de revues et des journaux, des noms de famille et parfois même les noms des commerces et des produits acquièrent un aspect hellénique.<sup>41</sup> Le néo-clacissisme domine l'architecture et, d'une façon plus générale, l'esthétique.

Dans le domaine des lettres, le courant littéraire qui se développe pendant ces années à Athènes exprimera les diverses sensibilités du Romantisme. Influencés par

---

(cf., *Ιστορία του ελληνικού έθνους* [*Histoire de la nation grecque*] (collectif) t. 13, Athènes, 1976, p. 141-142), l'agitation du moine Papoulakos (B. Anninos, *Ιστορικά Σημειώματα* [*Notes historiographiques*], Athènes, 1925, p. 379-481.) et d'autres mouvements millénaristes de moindre importance dans les années 1850.

<sup>34</sup> Toutefois, les idées des Lumières ne sont pas complètement éteintes. Tout au long de cette période, des voix s'élèvent pour défendre des positions libérales, de la part de lettrés qui adoptent une attitude anticléricale et qui se montrent fort critiques face à Byzance et son histoire. En ce qui concerne les épigones des « Lumières néo-helléniques » dans le Royaume, voir K. Th. Dimaras, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός* [*Lumières néo-helléniques*], 6e éd., Athènes, 1993, p. 396-400 et K. Th. Dimaras, *Romantisme grec*, op.cit., Athènes, 1994 (1e éd. 1982), pp. 379-382.

<sup>35</sup> Au sujet de l'influence de la pensée de Vico sur la *Philosophie de l'Histoire* de Renieris, voir Dimaras, *Romantisme grec*, op.cit., p. 435-437.

<sup>36</sup> G. Kozakis Typaldos, *Φιλοσοφικόν δοκίμιον περί της προόδου και της πτώσεως της Παλαιάς Ελλάδος*, [*Essai philosophique sur le progrès et la chute de la Grèce antique*], Athènes, 1839.

<sup>37</sup> Cf., R. Argyropoulou, « Ο Γεώργιος Κοζάκης-Τυπάλδος ανάμεσα στον Διαφωτισμό και τον Ρομαντισμό » [« Georgios Kozakis Typaldos entre les Lumières et le romantisme »], in *Actes du Ve colloque ionien*, t. 4, Argostoli, 1991, p. 413-422.

<sup>38</sup> P. Kitromilidis, *Lumières néo-helléniques...*, op.cit., p. 483-484.

<sup>39</sup> Le néologisme *helladique* (de l'adjectif *ελλαδικός* -ή -ό) désigne dans ce mémoire tout ce qui se rapporte à la Grèce telle qu'elle est définie par ses frontières au XIXe siècle.

<sup>40</sup> A. Politis, *Ρομαντικά χρόνια : ιδεολογίες και νοοτροπίες στην Ελλάδα του 1830-1880* [*Les années romantiques: idéologies et mentalités en Grèce dans les années 1830 -1880*], Athènes, 1993, p. 76-85.

<sup>41</sup> Ibid., p. 85-86 et 108.

les romantiques français,<sup>42</sup> inspirés par le passé glorieux de l'Antiquité et attachés à une langue qui veut s'approcher du grec ancien, les auteurs athéniens créent un climat différent de celui de l'*Heptanisiaki Scholi*. La tendance d'archaïsation de la katharevousa dominera progressivement dans leurs choix linguistiques, entre 1840 et 1860. Au début des années 1830, certaines oeuvres voient le jour dans une langue peu éloignée de la langue orale,<sup>43</sup> mais assez vite l'archaïsation prend le relais. Nasos Vagenas observe que « dans la poésie athénienne dominera la katharevousa avec une variation morphologique croissante, allant d'une forme relativement simple à celle qui se rapproche de l'attique »<sup>44</sup> En effet, « au moins jusqu'en 1860, le conflit linguistique [dans le Royaume grec] a lieu entre la “katharevousa” et une langue archaïsante, et beaucoup moins entre le “démotique” et la “katharevousa” ».<sup>45</sup>

### 3. Les langues dans le Royaume grec, les langues des Grecs

Tant dans le Royaume que dans l'Empire, au lendemain de la constitution de l'État (1830), les pratiques linguistiques des Grecs, ou même de ceux qui sont revendiqués comme Grecs par le nouvel État, composent un paysage assez complexe. Dans les paragraphes qui suivent nous essaierons de retracer les grandes lignes de cette réalité, en illustrant notre exposé de quelques exemples.

L'établissement de l'État en 1830, bouleverse, dans les territoires qui constituent le Royaume, une écologie de communication, dominée dans les usages formels par le turc ottoman et le grec de l'Église orthodoxe et dans les usages informels, par la coexistence des dialectes du grec moderne avec d'autres langues. Après 1830 s'instaure progressivement une nouvelle écologie de communication, où l'on observe le recul des variétés régionales du grec et des autres langues aussi, ainsi que l'émergence et la diffusion de deux variétés communes. Au lendemain de

---

<sup>42</sup> K. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature grecque moderne*, op.cit., 9e éd., Athènes, 2000, p. 351.

<sup>43</sup> Voir, à titre d'exemple, *Δήμος κ' Ελένη* [*Dimos et Hélène*] d'A. Ragkavis (1831) et *Ο Οδοιπόρος* [*Le voyageur*] de P. Soutsos (1831). Nous pouvons également observer le cas du remaniement de la langue des poèmes à l'occasion de leurs rééditions (cf., K. Th. Dimaras, *Romantisme*, op.cit., p. 371).

<sup>44</sup> N. Vagenas, « Η γλώσσα της Αθηναϊκής Σχολής » [« La langue de l'École athénienne »], in M. Z. Kopidakis, *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [*Histoire de la langue grecque*], Athènes, 2000, p. 257.

<sup>45</sup> N. Vagenas, « Η γλώσσα της πεζογραφίας (1830-1880) » [« La langue de la prose (1830-1880) »], in M. Z. Kopidakis, *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [*Histoire de la langue grecque*], E.L.I.A., Athènes, 2000, p. 259. Toutefois, il ne faut pas oublier que « the only serious dissent from these views came from the rival centre of Greek culture that had not yet been incorporated into the Greek state, namely the Ionian islands » (R. Beaton, op.cit., p. 308).

l'Indépendance, les variétés régionales du grec<sup>46</sup> dominent l'espace dans les échanges oraux, tant dans le Royaume que chez les populations grecophones de l'Empire. Il s'agit de variétés pouvant être plus ou moins véhiculaires ou strictement confinées à un endroit et dans un groupe de gens : le parler des Grecs d'Istanbul d'un côté, et le tzakonien de l'autre, en sont des illustrations. On peut encore rencontrer des Grecs qui ont comme première langue une autre que le grec moderne, lequel occupe la place de la langue seconde ; les Hydriotes et les Spetziotes, à titre d'exemple, sont albanophones, tandis que le grec est assez souvent leur langue seconde.<sup>47</sup> Le bilinguisme se retrouve, par ailleurs, au-delà des

---

<sup>46</sup> Dans la linguistique grecque existent les catégories du *dialecte* et de l'*idiome*. Le terme *idiome* s'emploie plutôt dans le sens de *parler local*. Les variétés régionales en Grèce, dans la seconde moitié du XIXe, ainsi que celles qui sont parlées par les grecophones qui vivaient en dehors de l'État, varient, selon les auteurs, entre quatre et six (ou certaines fois sept). Certains linguistes distinguent les ensembles *d'idiomes du sud et du nord de la Grèce*, c'est-à-dire ce qui allait devenir l'État grec après la Première guerre. Il s'agit de variétés issues de l'évolution du grec médiéval commun. Ensuite, ils distinguent comme dialectes le pontique, le tzaconien, le cappadocien et le kalabrais. Certains ajoutent le chypriote. Nous pouvons donc, compter quatre, cinq ou six ensembles suivant les auteurs. La thèse sur la répartition des dialectes est l'évolution et le réaménagement de la position de Chatzidakis, concernant l'histoire et la géographie dialectale du grec moderne, que nous trouvons de façon plus nette chez Triantafyllidis, ainsi que chez certains linguistes occidentaux du début du XXe. (Sur la dichotomie entre idiomes du sud et du nord, voir G. N. Chatzidakis, *Μεσαιωνικά και νέα ελληνικά* [*Grec médiéval et moderne*] (tome 1), Athènes, 1905, p. 250 et passim. Sur les ensembles dialectaux du grec, voir G. N. Chatzidakis, *Σύντομος ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [*Concis d'histoire de la langue grecque*], p. 108-111, Athènes, 1915, M. Triantafyllidis, *Νεοελληνική γραμματική. Ιστορική εισαγωγή* [*Grammaire du grec moderne. Introduction historique*], in M. Triantafyllidis, *Άπαντα* [*Oeuvres complètes*], tome 3, Athènes, 1996, N. Kontosopoulos, *Διάλεκτοι και ιδιώματα* [*Dialectes et idiomes*], Athènes, 1994, N. Andriotis, *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας. Τεσσαρις μελέτες* [*Histoire de la langue grecque. Quatre études*], Thessalonique, 1995, p. 95-120, et A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, 1965.

<sup>47</sup> Dans le Royaume existent *d'autres langues que le grec moderne* : une topographie nous permet de repérer l'arvanite (variété de l'albanais) dans l'Attique, la Béotie les îles de Spetze et d'Hydra, ainsi que dans certaines contrées du Péloponnèse ; plus au nord, également, nous retrouvons d'autres variétés de l'albanais, notamment dans des villages de l'Épire annexés en 1881. L'aroumain est parlé en Thessalie, (annexée la même année) ainsi que dans les montagnes de Pinde. Plus tard, au début du XXe siècle et après les annexions de 1912-1913, l'État grec engloba des populations qui parlent le turc, le bulgare, le bulgardo-macédonien, le judéo-espagnol, le romani ou l'arménien. La plupart de ces langues, dans leur dimension locale, remplissent une fonction *vernaculaire* sans que cela les empêche de servir en tant que *véhiculaires* dans d'autres espaces communicatifs et sous d'autres conditions. Il n'existe pas actuellement d'étude d'ensemble consacrée à l'évolution des langues à moindre diffusion, en Grèce. Toutefois, des éléments précieux sur l'histoire récente de ces langues se trouvent dans l'ouvrage collectif, fruit de quatre colloques qui se sont tenus en Grèce en 1998, organisés par K.E.M.O. (*Centre de Recherche sur les Groupes Minoritaires*). Plus précisément, voir L. Empirikos, A. Ioannidou et alii (éds), *Γλωσσική ετερότητα στην Ελλάδα* [*Altérité linguistique en*

langues régionales. Il arrive que les Grecs de 1830 parlent aussi une ou plusieurs langues autres que le grec moderne, et qu'ils écrivent aussi cette ou ces langue(s) : c'est le cas, par exemple, des milieux des savants grecs d'Istanbul qui sont assez souvent bilingues, voire trilingues (grec - turc – français).

Quant à la variété orale commune, il faut tout d'abord situer son « berceau » et le moment historique de sa naissance, afin de cerner sa portée et son évolution pendant le XIXe siècle. Les neuf années d'hostilités de la guerre de l'Indépendance (1821-1830), qui ont rassemblé, dans un même espace géographique, principalement dans le Péloponnèse, des populations de langues et de dialectes différents, ont été le déclencheur de l'émergence d'une nouvelle langue commune.<sup>48</sup> Cette « rencontre » des Grecs (ou de personnes qui allaient le devenir suite aux événements) pendant la guerre de l'Indépendance, tous porteurs de cultures locales<sup>49</sup> et de dialectes/langues différentes, allait s'officialiser avec l'établissement de l'État en 1830. Les différents milieux qui se côtoient les décennies suivantes dans les plus importantes villes grecques aident à la formation et à la consolidation d'une langue commune. Si nous ajoutons qu'Athènes allait devenir, pendant tout le XIXe siècle, un lieu de contact de Grecs de toute provenance géographique et sociale, nous pouvons comprendre les facteurs<sup>50</sup> qui ont contribué à l'émergence et à l'expansion de la nouvelle langue commune.<sup>51</sup> Toutefois, il faudrait noter que la progression et la consolidation de cette langue commune n'ont pas eu lieu de façon linéaire et régulière. La variété commune gagne du terrain, mais elle peut bien coexister avec les vernaculaires dans le cadre d'un bilinguisme dialecte/variété

---

*Grèce*], Athènes, 2001, p. 48-56, 87-96, 152-156, 166-171, 290-296.

<sup>48</sup> « There grew up there [c'est-à-dire dans les territoires insurgés] in those years a new common language, based on the dialects of the Peloponnese, but with a good many Ionian features ». R. Browning, *Medieval and Modern Greek*, Cambridge, 1999, p. 103. « Autour des années 1825-1840, nous avons déjà la formation d'une nouvelle langue orale commune, fondée sur le dialecte du Péloponnèse » (A. F. Christidis, *Γλώσσα, πολιτική, πολιτισμός [Langue, politique, culture]*, Athènes, 1999, p. 38).

<sup>49</sup> Il ne faut pas oublier l'importance de la culture régionale ou de la culture spécifique au milieu social d'où les acteurs de l'insurrection provenaient, comme c'est le cas des *Roumeliotes* et des *Moraïtes* ou bien celui des savants et des militaires respectivement. Ces cultures étaient assez diversifiées les unes des autres et ont joué, comme nous le savons, un rôle fort important pendant et après la lutte pour l'Indépendance.

<sup>50</sup> Ces facteurs qui impliquent le contact, l'échange et la mixité, mettent en place, *inévitablement*, des « laboratoires linguistiques » où se créent *in vivo* et se diffusent des nouvelles variétés. Sur la notion de l'*in vivo* (ou l'*in vitro*) création et diffusion des variétés, voir, entre autres, L.-J. Calvet *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, 1999 (1<sup>e</sup> éd. 1987), p. 107-113, 130-134, 153-161.

<sup>51</sup> « La langue orale commune qui s'était formée au début dans les villes du Péloponnèse et puis dans la nouvelle capitale, c'est-à-dire à Athènes, se diffuse de plus en plus jusqu'à nos jours » note M. Triantafyllidis (op. cit. p. 5-7) dans les années 1930.

commune. Par ailleurs, un autre fait peut être observé au XIX<sup>e</sup> siècle: d'autres véhiculaires, de portée restreinte, coexistent, au sein de régions dialectophones, avec la variété commune.<sup>52</sup> Il est tout de même vrai que dans la bibliographie contemporaine nous ne disposons pas de recherches globales sur le phénomène de la formation et de la diffusion de la langue orale commune, celle qui constituera, après l'intervention des philologues, des linguistes et des auteurs littéraires, le démotique de la fin du siècle. Néanmoins, la plupart des linguistes constatent qu'une nouvelle langue commune commence à se former au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

La variété qui dominera pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle l'écrit et qui servira de langue commune écrite est celle que nous avons l'habitude d'appeler *katharevousa*. Lorsque nous parlons de *katharevousa* en Grèce au XIX<sup>e</sup> siècle, nous faisons, en réalité, une abstraction. Ce que nous observons en effet, c'est que dans le Royaume, au milieu du siècle, il existe, au sein de l'administration, une variété officielle qui jouit d'un minimum de standardisation. D'autre part, il y a les diverses variantes écrites de la *katharevousa* dans la littérature et la presse. Il y a également le grec de l'Église, qui n'est pas homogène non plus. Enfin, il y a une langue scolaire qui oscille entre le grec ancien, qui est à la fois la langue enseignée et la cible à atteindre, et une langue d'enseignement, qui est le moyen à travers lequel on est censé transmettre le savoir scolaire, et qui essaie en réalité d'imiter la *katharevousa*. Ainsi, cette dernière ne présente pas un aspect morpho-syntaxique et lexical homogène, et en outre elle n'est pas employée à l'oral. Il s'agit, en réalité, d'une langue qui puise dans la koiné hellénistique, ou, plus rarement, dans l'attique.<sup>53</sup> Les variantes écrites de cette langue, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, se rangent sous deux tendances, suivant les règles morpho-syntaxiques et les choix lexicaux : l'une suit une grammaire et un lexique assez ou très proche du grec ancien (ou plutôt de la koiné hellénistique), tandis que l'autre est plus ouverte aux emprunts lexicaux de la langue orale et à certains éléments morpho-syntaxiques du grec moderne.<sup>54</sup> Nous pouvons supposer que le public qui s'en sert dans sa communication écrite est

<sup>52</sup> « Il arrive ainsi que se constituent des langues communes dans une aire dialectale, à côté d'une part des parlers locaux, et, de l'autre, du grec démotique commun: H. Pernot avait noté déjà le fait pour Chio; on observe également à Naxos et ailleurs. Cela montre combien est complexe la notion de l'unité linguistique et de la langue commune, et, cela laisse entrevoir le processus de pénétration de la langue commune dans le champ dialectal : il semble qu'il n'y ait pas simple recul par disparition graduelle des particularités locales mais constitution, par étapes, d'états partiellement unifiés, dans une succession des structures, qui admettent d'abord des formes concurrentes comme le montre notamment la production littéraire locale, et qui sont caractérisées ainsi par un excès de richesse, avant d'aboutir aux éliminations ». Voir A. Mirambel, « Les tendances actuelles de la dialectologie néohellénique », in *Orbis*, 2, 1953, p. 463.

<sup>53</sup> Au sujet de son aspect, R. Browning remarque : « This *katharevousa* is not the traditional Atticising Koine of Byzantine culture. [...] The *Katharevousa* was created in the second quarter of the nineteenth century by progressive 'purification' of the new demotic, and introduction of more and more elements from the learned tongue » (R. Browning, *op.cit.*, p. 104).

constitué de fonctionnaires, de rédacteurs de journaux, de professeurs, de politiques, d'auteurs littéraires, de juristes, de scientifiques... En ce qui concerne les pratiques linguistiques des personnes instruites, nous pouvons donc constater plusieurs possibilités qui varient à l'oral, entre l'usage d'un dialecte, de la langue commune, d'une langue autre que le grec, tandis qu'à l'écrit on a recours à la katharevousa, ou, parfois, au turc, ou encore au français.<sup>55</sup>

Pour en terminer avec les usages de l'écrit, il faut noter que le grec moderne, transcrit à l'aide de l'alphabet historique se trouve aussi transcrit, ne serait-ce que de manière marginale, à l'aide d'autres alphabets, selon les endroits, et les milieux. Ainsi, l'alphabet latin qui a été employé dans une partie de la littérature religieuse par les missionnaires catholiques du XVIIe sert de nouveau dans les milieux des *Levantinoi* d'Ismir ou d'Istanbul.<sup>56</sup> La réalité linguistique n'est donc *ni homogène ni uniforme*. L'écologie linguistique devient encore plus complexe si l'on ajoute les autres langues parlées ou écrites dans l'Empire ottoman...<sup>57</sup>

---

<sup>54</sup> À cela nous pouvons ajouter que « dans le cas du grec écrit, appelé katharévusa, on observe un mécanisme archaïsant qui consiste à puiser des modèles dans la pluralité des références normatives : la quantité d'archaïsmes varie sur une échelle du plus au moins, en fonction soit des compétences de l'émetteur dans les divers codes de référence, soit des compétences du récepteur ». G. Drettas « La diglossie : un pèlerinage aux sources » in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 76 (1), 1981, p. 70. Il s'agit, en effet, d'une hétérogénéité qui traverse tout le XIXe siècle et que l'on observe même dans la première moitié du XXe. A. Mirambel note, en 1937, que « l'usage de la langue puriste est loin d'être unifié et l'on rencontre fréquemment dans les textes contemporains des variations, notamment dans les expressions pronominales ». A. Mirambel, *Les "états de langue" dans la Grèce actuelle*, Paris, 1937, p. 27.

<sup>55</sup> Il arrive également qu'on écrive un grec plus ou moins conforme aux normes de la langue qu'on parle, autrement dit, une norme morpho-syntaxique éloignée du grec classique ; cela, est plutôt exceptionnel ou bien restreint, et concerne certains milieux (comme ceux des négociants), ou bien certains registres ou domaines de l'écrit.

<sup>56</sup> E. Z. Papazachariou, « Βαλκανική Βαβέλ. Πολιτική ιστορία των αλφαβήτων που χρησιμοποιήθηκαν στα Βαλκάνια » [« Babel balkanique. Histoire politique des alphabets employés dans les Balkans »], in K. Tsitselikis (éd.), *Γλώσσες, αλφάβητα και εθνική ιδεολογία στην Ελλάδα και τα Βαλκάνια* [*Langues, alphabets et idéologie nationale en Grèce et dans les Balkans*], Athènes, 1999, p. 80-81.

<sup>57</sup> G. Drettas (« La diglossie : un pèlerinage aux sources », art.cit.) donne une illustration de cette réalité complexe parlant des habitants d'un village pontique déplacés après les accords de Lausanne (1923) à un village au nord de la Grèce. Fondé sur les témoignages de ses informateurs, il fait l'analyse de la situation linguistique du village pontique au tournant du siècle (p. 80-85). La complexité de la situation montre, en effet, ce qui se passe à l'échelle des régions ou de l'Empire et des pays balkaniques. La situation devient d'autant plus complexe, si nous la suivons au fil des décennies et en fonction des événements qui surviennent ; à ce propos, il est intéressant de voir l'évolution des pratiques linguistiques du village en question, lorsque une partie de ses habitants se déplacent en Grèce (p. 85-88). Pour une illustration plus détaillée de cette évolution voir également K. Tsitselikis (éd.), *Η ελληνοτουρκική ανταλλαγή πληθυσμών. Πτυχές μιας εθνικής σύγκρουσης* [*L'échange des populations gréco-turc. Aspects d'un conflit national*], Athènes, 2006,

## B. Objet de recherche

### 1. La formation d'une langue nationale, en Grèce, dans la seconde moitié du XIXe siècle

Le présent mémoire se donne pour but d'étudier la manière dont s'est construite la vision de la réforme du grec moderne, ce que nous nommons aussi le projet puriste, dans la seconde moitié du XIXe siècle, en vue de mettre en lumière toute une série de facteurs qui ont conduit la langue puriste à un échec, à l'aube du nouveau siècle. Inscrit dans le mouvement des idées de son époque, ce projet est le fruit du travail d'un ensemble de lettrés et en même temps le produit du contexte historique de son siècle. L'échec du projet puriste et l'impasse dans lequel se retrouve la katharevousa au début du XXe siècle est le résultat de plusieurs facteurs qui agissent dans le contexte historique du XIXe. Des études qui ont vu le jour depuis les années 1970 ont éclairé un certain nombre de facteurs qui ont contribué à faire échouer le projet puriste.

Pour certains chercheurs, la katharevousa a répondu aux besoins d'un système éducatif qui régulaient la mobilité sociale et reproduisait un système de rapports sociaux précis, au XIXe siècle.<sup>58</sup> Devant les mutations qui surviennent au sein des institutions et dans la société grecque, au crépuscule du XIXe, la katharevousa se trouve de moins en moins capable d'assumer le rôle qui lui avait été attribué. La montée de la nouvelle bourgeoisie libérale et les réformes entamées dans les années 1880 (visant l'appareil de l'État, l'économie, l'éducation, le cadre institutionnel et législatif) ont fait émerger une autre conception de la réforme et d'autres solutions à la question de la langue.<sup>59</sup> D'autre part, tout au long du XIXe siècle, un ensemble d'auteurs, précurseurs du mouvement démotociste, ont élaboré une langue littéraire, appuyée sur la langue orale commune.<sup>60</sup> Bien que ce courant littéraire n'ait pas réussi à percer dans le Royaume, il est parvenu à proposer une nouvelle langue littéraire, en créant finalement un autre modèle, une autre variété, qui a puisé sa légitimité dans le domaine des lettres. En revanche, la katharevousa est restée une langue littéraire qui, par sa nature même, ne pouvait promouvoir une

---

notamment p. 205-267.

<sup>58</sup> K. Tsoukalas, *Εξάρτηση και αναπαραγωγή. Ο κοινωνικός ρόλος των εκπαιδευτικών μηχανισμών στην Ελλάδα (1830-1922)* [*Dépendance et reproduction : le rôle social des appareils scolaires en Grèce, 1830-1922*], Athènes, 1992, p. 529-551.

<sup>59</sup> R. Stavridi Patrikiou, *Γλώσσα εκπαίδευση και πολιτική* [*Langue, éducation et politique*], Athènes, 1999 et A. Fragkoudaki, *Εκπαιδευτική μεταρρύθμιση και φιλελεύθεροι διανοούμενοι. Αγονοί αγώνες και ιδεολογικά αδιέξοδα στο μεσοπόλεμο* [*Réforme de l'éducation et intellectuels libéraux. Lutttes vaines et impasses idéologiques dans l'entre-deux-guerres*] (7e édition), Athènes, 1992 (1ère 1979).

<sup>60</sup> Au sujet d'*Heptanisiaki Scholi* et la littéralisation de la langue orale, voir supra.

littérature véritable, une littérature vivante.<sup>61</sup> D'autres études ont également mis l'accent sur les insuffisances et les contradictions du purisme. Les attitudes favorisées par le purisme<sup>62</sup> ont constitué une entrave au développement de l'esprit critique dans le domaine des lettres et dans l'éducation. La katharevousa a étouffé un potentiel d'expression créative, elle n'a pas réussi à véhiculer un savoir essentiel, utile et pratique dans l'enseignement, elle a incarné un esprit scolastique et elle est devenue synonyme d'un style affecté, superficiel, voire pompeux,<sup>63</sup> en perdant progressivement l'aspect d'une langue « naturelle » et « vivante ».<sup>64</sup>

Mais outre les faits que nous venons de mentionner, nous considérons qu'un facteur qui a également contribué à générer l'impasse réside dans la nature même du projet puriste. Il s'agit en effet de la manière précise dont ce projet a été érigé, après l'établissement de l'État. Le projet puriste s'est fondé d'une part sur une conception précise du grec moderne et de son histoire, et d'autre part sur les attentes quant à la future évolution de la langue, qui ont commencé à se forger dès le début du XIXe, et qui se cristallisent au milieu du siècle, dans le cadre politique et socio-culturel que nous décrivons dans la première et la deuxième partie de ce mémoire. Ainsi, dans le cadre de cette recherche, nous nous proposons d'examiner d'abord la consolidation, dans la conjoncture historique des années 1850-1880, d'une idéologie qui appuie et légitime la place d'une variété archaisante du grec moderne (la katharevousa) comme langue nationale, et d'étudier ensuite la formation, dans ce cadre idéologique précis, de projets linguistiques et de stratégies visant à accomplir le processus de construction d'une langue nationale.

Dans un premier temps, il s'agit de définir « le poids » de la conjoncture historique dans la légitimation idéologique de cette variété. Les objectifs posés et les projets que l'État ou les élites élaborent, quant à l'avenir du jeune Royaume, sont en partie redéfinis au milieu du siècle à la suite de certains événements de portée internationale, notamment après *la guerre de Crimée*. L'idéologie nationale qui émerge progressivement pendant les décennies suivant l'Indépendance se cristallise face à ces événements. La façon dont on interprète la conjoncture et la révision des objectifs nationaux renforce la place de la katharevousa ; en même temps, cela lui confère le statut d'une variété ayant la vocation de s'approcher, voire de s'identifier au grec ancien, tôt ou tard. D'autre part, pendant ces années de

---

<sup>61</sup> K. Th. Dimaras, *Romantisme grec*, op.cit., p. 301.

<sup>62</sup> La langue devient un objectif en soi et pas le véhicule de la pensée, d'où la persistance à s'intéresser seulement à son aspect formel. Il s'agit de ce que K. Th. Dimaras décrit comme « la tyrannie du mot », le mot devenu « un reflet rigide et creux » (K. Th. Dimaras, *Romantisme*, op.cit., p 302 et passim).

<sup>63</sup> M. Setatos, « Φαινομενολογία της καθαρεύουσας » [« Phénoménologie de la katharevousa »], Thessalonique, 1973, p. 71-95

<sup>64</sup> A. Politis, *Les années romantiques...*, op.cit., p. 131-134 et A. Mirambel, *Les aspects psychologiques du purisme dans la Grèce moderne*, Paris, 1964.



la toute puissance puriste, nous observons un intérêt accru pour les vernaculaires ; cet intérêt qui se manifeste d'une manière assez précise, fait partie de « l'idéologie puriste » de l'époque ; en d'autres termes, cet intérêt ainsi que la réhabilitation des variétés qu'on croyait jadis corrompues se conjuguent parfaitement avec les objectifs linguistiques des savants puristes.

Nous examinerons ensuite la façon dont un récit concernant l'origine et l'histoire du grec se construit, au carrefour de la linguistique, de la *laographie* et de l'histoire, afin d'observer l'émergence d'un discours faisant partie de l'arsenal de l'idéologie nationale et qui réussit à légitimer une réalité sociale donnée et de renforcer des objectifs politiques et linguistiques précis. Nous observerons ainsi que la nouvelle représentation de la langue et la mise en place du projet puriste répondent à des questions identitaires : identité collective, origine commune, histoire. Elles forgent la légitimité idéologique des projets politiques, et répondent aussi aux besoins de reproduction d'un système de rapports sociaux donnés dans le Royaume grec.

Dans un dernier temps, nous intégrerons les projets et les pratiques linguistiques qui se développent durant la seconde moitié du siècle, dans le cadre idéologique et politique décrit dans les premières parties. Ces projets concernent une série de représentations portant sur l'idée que l'on se fait de la langue cible, de sa fixation et de sa diffusion, de la perspective temporelle de la réforme, ainsi que de la place des acteurs sociaux, ou bien de la place qui est réservée à la langue vernaculaire dans ce processus. Nous allons observer que la perception de l'histoire de la langue grecque et de son rôle au sein de la société, décrite en deuxième partie, a des répercussions sur la façon de définir la langue cible, sur l'orientation de la réforme et la hiérarchisation de ses objectifs. D'autre part, il s'agira d'examiner un ensemble de pratiques qui visent à faire avancer tel ou tel projet linguistique ou la réforme d'une manière générale. En dernier lieu, nous examinerons les attentes et l'attitude des élites lettrées face à l'État, les champs où le pouvoir politique intervient, ainsi que ceux où il reste en retrait, pour esquisser, en guise de conclusion, le cadre au sein duquel émerge le mouvement démoticiste.

De ce que nous venons d'exposer, il devient clair que notre recherche n'est pas fondée sur une approche linguistique, mais qu'elle est avant tout un travail d'historien qui s'appuie également sur les concepts et les approches de la sociolinguistique. Nous considérons que l'histoire du grec moderne est l'histoire des locuteurs de cette langue, de la société au sein de laquelle elle se parle, et des instances du pouvoir politique de cette société. Les hypothèses initiales de notre recherche sont donc régies par cette prémisse. Nous admettons que « les langues n'existent que par leurs locuteurs, elles sont réinventées, renouvelées, transformées, dans chaque interaction, chaque fois que nous parlons ».<sup>65</sup> La langue « n'est pas

---

<sup>65</sup> Louis-Jean Calvet, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, 1999, p. 16.

isolée de la vie sociale ... [mais elle] est une pratique sociale au sein de la vie sociale, une pratique parmi d'autres, inséparable de son environnement ».<sup>66</sup>

Par conséquent, dans le cadre de ce mémoire, il s'agit d'examiner et d'analyser un ensemble de *pratiques*, qui se rapportent directement ou indirectement à la question de la réforme du grec moderne, comme le recueil lexicographique, les concours philologiques, l'élaboration des glossaires et des dictionnaires, les stratégies des associations et des revues littéraires visant à favoriser telle norme ou usage, les alliances et les collaborations entre les organisations ou les institutions rassemblant les lettrés... Plus précisément, notre démarche consiste à examiner ces pratiques comme, à la fois, *partie intégrante et élément du contexte social et politique des Balkans de la seconde moitié du XIXe siècle*, bref, comme le produit de ce contexte socio-historique. L'autre axe de notre recherche réside dans l'examen des *représentations* et des *attitudes* de nos acteurs sociaux, à savoir ce que nos acteurs pensent de leur langue ou, en d'autres termes, ce qu'ils pensent de la façon dont on la parle et dont on l'écrit, ce qu'ils pensent de son histoire, et de l'histoire de ses locuteurs. Bref, il s'agit d'examiner l'influence réciproque entre les pratiques et leurs représentations dans leur cadre historique, afin de se rendre compte de l'évolution du grec pendant la seconde moitié du XIXe siècle.

## 2. Les acteurs sociaux

La standardisation et la diffusion des variétés, la plupart du temps vernaculaires, qui deviennent des langues communes au sein des États, avant et pendant le XIX<sup>e</sup> siècle en Europe, constituent un phénomène qui s'inscrit dans le cadre de la montée des nationalismes. Dans bien des pays, nous assistons alors à l'émergence ou à la stabilisation de langues communes, qui vont dans le sens d'un monolinguisme développé aux dépens des variétés régionales ou des langues minoritaires, dans ce qui se revendique comme espace national. Le processus de passage du plurilinguisme social au monolinguisme et à l'uniformisation linguistique, implique donc *le choix d'une variété* qui serait promue au statut de langue nationale, la *normalisation* et la *diffusion* au plus grand nombre de locuteurs, mais aussi *la légitimation* de cette variété. Il s'agit d'un processus au cours duquel les individus ou les collectivités qui s'identifient à la nation reconnaissent cette variété en tant que langue officielle acceptant pour eux-mêmes et pour autrui son usage comme naturel ou comme nécessaire, et qui admettent sa diffusion dans l'espace géographique et social. Le fait d'opter, au sein d'un État national, pour une langue qui serait imposée comme la seule utilisée par l'État et par la population implique la présence et l'action d'acteurs sociaux procédant au choix et à l'élaboration d'une langue ou d'une variété. En nous appuyant sur la

---

<sup>66</sup> Ibid., p. 32.

bibliographie traitant du mouvement démoticiste, ainsi que sur les études qui examinent le phénomène de l'émergence des nations et des langues nationales aux XIXe-XXe siècles,<sup>67</sup> nous constatons que l'État, d'un côté, et les élites lettrées de l'autre, jouent un rôle capital dans ce processus.

La standardisation d'une langue commune ou la diffusion d'une variété sont stimulées et mises en oeuvre à la fois par les élites lettrées et par les institutions étatiques. Ces acteurs assument aussi les tâches de légitimation idéologique et de reconnaissance formelle d'une variété comme langue nationale. Le rôle principal dans le processus de *fixation*, de *diffusion* et de *légitimation* d'une langue revient donc, pendant ce siècle, aux associations et aux revues littéraires, aux Académies, aux universités, ainsi qu'aux ministères et autres institutions ou services compétents de l'État.

Dans le cadre de ce mémoire, nous observerons l'implication des couches instruites et plus particulièrement des élites lettrées grecques du Royaume ou de l'étranger, dans le processus de la construction d'une langue nationale. Plus précisément, nous nous intéresserons à l'activité éditoriale, associative et politique d'un certain nombre d'écrivains, universitaires, publicistes, philologues,<sup>68</sup> lesquels, pendant cette période, sont conscients d'oeuvrer pour la construction et la consolidation de la langue nationale. Pour paraphraser Jouhaud,<sup>69</sup> nous dirons que

---

<sup>67</sup> La bibliographie qui traite ce sujet est abondante. Certains travaux qui focalisent au rôle de l'État et des élites quant à l'émergence des langues nationales dans le XIXe siècle et qui ont intéressé de près ou de loin notre recherche sont ceux de B. Anderson, *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor des nationalismes*, Paris, 1996 (1ère édition 1983, en anglais), p. 77-91, d'E. J. Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1870*, Paris, 1992 (1ère édition 1990, en anglais), p. 69-84 et 120-129, de D. Baggioni, *Langues et nations en Europe*, op.cit., p. 86-89, 206-213 et 218-220, R. L. Cooper, *Language planing and social change*, Cambridge, 1989, p. 31-45, 183-185. En ce qui concerne le rôle de l'État et des élites lettrées dans la question de la langue en Grèce, nous avons relevé les ouvrages de R. Stavridi Patrikiou, *Γλώσσα εκπαίδευση και πολιτική [Langue, éducation et politique]*, Athènes, 1999, ainsi que ceux de A. Fragkoudaki, *Εκπαιδευτική μεταρρύθμιση και φιλελεύθεροι διανοούμενοι. Άγονοι αγώνες και ιδεολογικά αδιέξοδα στο μεσοπόλεμο [Réforme de l'éducation et intellectuels libéraux. Lutttes vaines et impasses idéologiques dans l'entre-deux-guerres]* (7e éd.), Athènes, 1992 (1ère 1979) et *Η γλώσσα και το έθνος, 1880-1980. Εκατό χρόνια αγώνες για την αυθεντική ελληνική γλώσσα [La langue et la nation, 1880-1980. Cent ans de lutte pour l'authentique langue grecque]*, Athènes, 2001.

<sup>68</sup> Dans l'ensemble des sources consultées, nous avons croisé non seulement les « représentants des élites » tels que les universitaires, les éditeurs ou les écrivains majeurs, mais un ensemble d'individus qui varient en fonction de leur profession et instruction. Il peut s'agir, également, de fonctionnaires, de clercs, de maîtres ou de professeurs, de lexicographes, de médecins, de juristes, des officiers de l'armée, de négociants. La majorité d'entre eux a eu une instruction supérieure, principalement en lettres ou en droit. Il peut s'agir également d'individus qui ont bénéficié d'une instruction supérieure extra-universitaire comme les maîtres d'école, ou le haut clergé.

<sup>69</sup> Ch. Jouhaud, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, 2000, p. 9.

ces philologues, littérateurs, érudits, sont observés en tant qu'acteurs sociaux à l'identité définie par un certain nombre d'activités : production et publication d'écrits de formes diverses et engagement au sein de formations à caractère variable (associations, Université, partis politiques). Leur activité est donc à la fois philologique et politique. Par ailleurs, ceux-là mêmes qui sont impliqués dans ce processus ont la conscience d'œuvrer tant pour des objectifs scientifiques que politiques. L'activité philologique est d'une part étroitement liée à l'activité politique, mais d'autre part ce lien est considéré comme légitime.

En revanche, nous n'avons pas l'intention, dans la présente recherche, d'examiner la présence de l'État comme acteur dans le processus de la formation de la langue nationale. Ce dernier pourrait faire l'objet d'une recherche à part. Néanmoins, la présence et l'action de l'État seront prises en compte dans notre analyse, dans la mesure où sa volonté et ses initiatives se croisent avec les attentes ou l'action des élites savantes. Cela nous permettra de formuler, à la fin de ce mémoire, certaines hypothèses quant à l'implication de l'État dans le processus de la réforme de la langue. D'autre part, ce qui nous intéresse également, c'est « la rencontre » des élites instruites grecques avec certains milieux de savants occidentaux. Nous savons que dès le début du XIXe siècle ont eu lieu des contacts réguliers entre les élites instruites grecques et les savants occidentaux, principalement hellénistes et philhellènes. Ce contact qui, d'après nos indices, s'intensifie dans les années 1850-1870, se concrétise par la formation de réseaux d'érudits qui oeuvrent dans le cadre d'associations littéraires et de revues. Leurs échanges aussi bien que leur activité philologique ou politique nous paraissent jouer un rôle indiscutable dans la cristallisation d'une idéologie affectant l'image du grec moderne, ainsi que dans les efforts de construction d'une langue nationale.

### 3. Les sources : approche méthodologique et classification

Nous nous sommes fondés sur des données bibliographiques<sup>70</sup> et de multiples sources,<sup>71</sup> pour dresser un inventaire non exhaustif des publications de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle portant sur le grec moderne. L'inventaire concerne principalement des livres et des articles rédigés en grec par des savants grecophones.<sup>72</sup> D'autre part, nous avons inventorié certaines publications en langue étrangère, ainsi que quelques publications d'avant 1850, qui nous ont servi d'indice pour formuler certaines de nos hypothèses.

Nos prémisses théoriques, ainsi que la manière précise de définir l'objet de notre recherche, nous ont suggéré aussi bien la nature de nos sources que la méthode pour les aborder. Ce qui intéresse notre recherche, c'est le discours meta-linguistique, et plus précisément le discours sur l'évolution et l'histoire du grec, les appréciations quant à son état au XIX<sup>e</sup> siècle, ou encore les représentations concernant son rôle en dehors des frontières de l'État, la vision de la réforme nécessaire, notamment sa fixation et sa diffusion, et la perception des moyens pour y parvenir. En effet, ce qui constitue la matière première de notre recherche, ce sont les différents points de vue, les interprétations, les appréciations, les croyances, les choix concrets en matière de réforme, ainsi que toute autre information concernant

---

<sup>70</sup> Nous avons recensé environ 220 titres, provenant des fichiers bibliographiques de l'INALCO, du guide bibliographique d'E.L.I.A. (P. Polemi, *Η βιβλιοθήκη του ΕΛΙΑ. Ελληνικά βιβλία 1864-1900 : πρώτη καταγραφή* [La bibliothèque d'E.L.I.A. Livres grecs 1864-1900 : premier recensement], Athènes, 1990), et celui d'E. Legrand, *Collection des monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique, nouvelle série, 2*, Paris 1874. En revanche, nous n'avons pas consulté de guides bibliographiques plus récents ou plus complets (comme la *Ελληνική βιβλιογραφία 1864-1900* [Bibliographie grecque 1864-1900] (Athènes, 2006) de Ph. Iliou et P. Polemi), car notre objectif n'est pas de dresser une liste exhaustive pour la période en question. D'autre part, nous avons consulté trois revues de l'époque (*Pandora*, *Spectateur de l'Orient*, *Bulletin du Syllogue Littéraire Hellénique de Constantinople*), ainsi que des travaux comportant des renseignements sur l'activité éditoriale de l'époque, que nous citons à la première partie du mémoire. Les publications concernant le grec doublent ou parfois triplent, selon nos indices, entre 1870 et 1900. Le tournant se situe dans les années 1860 où nous constatons les premiers signes de développement des publications. Les ouvrages d'avant 1870 portant sur le grec (dialectologie, études comparatives et études de linguistique historique) sont dans une large majorité des publications de savants européens, notamment ceux qui paraissent entre 1830 et 1850. Certes, nous ne pouvons pas nous prononcer sur l'activité éditoriale globale de la philologie et la linguistique de la période ; néanmoins, dans la mesure où d'autres pistes (non quantitatives) renforcent nos observations, nous pensons disposer d'un nombre suffisant d'indices pour dégager des tendances et tirer certaines conclusions.

<sup>71</sup> Outre les fichiers bibliographiques, nous avons complété notre inventaire à l'aide de références sur l'activité éditoriale de l'époque que nous avons trouvées dans des études linguistiques ou historiques récentes, que nous verrons par la suite.

<sup>72</sup> La plupart de titres concernent des ouvrages d'auteurs grecs, à l'exception de quelques livres d'auteurs étrangers qui ont rédigé en grec ou bien de quelques rares traductions.

l'action concrète se rapportant directement ou indirectement à la question de la réforme du grec moderne.

L'ensemble de nos sources, qui sont d'un contenu fort varié, et parfois hétérogène, concerne des publications que nous avons classées de la manière suivante :

- Recueils lexicaux des dialectes, ou études dialectales,
- Livres, articles de presse, et brochures concernant la question de la langue, notamment dans le dernier quart du siècle,
- Traités ou articles concernant la linguistique comparée,
- Dictionnaires, glossaires et grammaires,
- Publications concernant l'instruction, le système scolaire et la langue comme matière d'enseignement,
- Courrier et correspondance des personnalités qui sont activement impliquées dans la réforme de la langue, ainsi que dans la vie politique,
- Livres ou articles concernant l'histoire du grec, l'histoire de la littérature grecque moderne, l'histoire et l'évolution de la phonologie ou, selon le terme de l'époque, de la prononciation du grec, ainsi que des publications de corpus,
- Traductions en grec moderne (katharevousa) d'ouvrages qui sont considérés comme des œuvres majeures à l'époque,
- Discours, communications, conférences, rapports de concours littéraires, critiques de livres,
- Articles de presse, brochures et communiqués concernant l'actualité politique et culturelle de la période.

Notre intérêt ne porte pas sur le contenu proprement linguistique des travaux philologiques ou linguistiques de l'époque. Notre objectif n'est donc pas l'examen du contenu des travaux linguistiques de l'époque, ni la définition de l'aspect linguistique des normes émergentes, celles qui arrivent plus ou moins à prévaloir ou à se diffuser. Toutefois, nous avons examiné globalement le contenu linguistique de nombreux travaux, et nous les mentionnerons, avec des exemples, selon les besoins de notre analyse.

Le discours auquel nous nous intéressons et que nous examinons n'est pas un discours qui porte toujours volontairement sur le sujet ou sur les questions dont nous nous préoccupons. L'auteur d'un dictionnaire, par exemple, inventorie des mots en menant une recherche lexicographique, un publiciste rédige un article portant sur la question de l'Orient, ou bien, un universitaire prononce un discours à l'occasion de l'investiture du nouveau recteur de l'Université. Au premier regard, ces trois personnes n'ont pas l'intention de traiter explicitement tel ou tel aspect de la question de la langue. Or, assez souvent, le discours l'évoque indirectement, ou de manière directe dans des passages plus ou moins courts. La nature de ces

témoignages nous a été parfois plus précieuse qu'un livre dont l'objet est exclusivement ou explicitement consacré à un ou à plusieurs aspects de la question de la langue. Les fragments et les extraits surgissant, souvent involontairement, et de manière aléatoire, apportent des informations sur une vision plus spontanée, moins systématisée et sur une connaissance peut-être stéréotypée, qui pourrait néanmoins être répandue dans des parties considérables des couches lettrées. Il peut s'agir alors d'éléments d'une idéologie diffuse, à différents degrés de cristallisation.

Une autre question qui a servi d'axe à notre recherche concerne l'intégration des témoignages dans leur cadre contextuel, et le rattachement de ces derniers à leur(s) «source(s)». Un ensemble d'opinions, d'appréciations et de commentaires, qui, dans un premier temps, semblent fragmentaires ou isolés, ont, au fil du temps, tendance à se densifier et à se diffuser pour former une image plus ou moins nette. À titre d'exemple, l'*Essai d'histoire de la langue grecque*,<sup>73</sup> qui voit le jour en 1871, avance une série de postulats et une certaine interprétation quant à l'évolution du grec depuis la basse Antiquité. Certains de ces postulats sont vite repris et reproduits par les lettrés qui s'occupent de recueils lexicaux jusqu'à la fin du siècle, et ils deviennent rapidement fort populaires, voire vulgarisés. Il nous est donc indispensable, dans le cadre de notre recherche, d'examiner ces points de vue en rapport avec leur « source », afin de déterminer aussi bien la diffusion que l'assimilation des positions que Mavrofydis avance. En même temps, il s'agit d'étudier l'accueil et l'assimilation de ces points de vue et de ces interprétations nouvelles, au sein des couches lettrées grecques.

Par ailleurs, les ouvrages de synthèse et les publications arrivant à opérer des ruptures au niveau des opinions, ou des interprétations, sont examinés dans un double rapport : il ne s'agit pas uniquement de l'accueil qui leur a été réservé et de leur diffusion, mais aussi du savoir antérieur sur lequel ils se sont fondés, ainsi que des conditions qui étaient réunies au moment de leur production. Plus précisément, une série de thèses, de positions, d'interprétations ou de points de vue arrivent à se synthétiser, dans une conjoncture particulière, à travers une œuvre qui opère une rupture ou qui cristallise la nouveauté. Ainsi, le livre dont nous avons parlé plus haut, quoique novateur, puise sa force dans une synthèse et un développement ingénieux de théories, de points de vue et d'approches antérieures. L'approche « eolodorienne », par exemple, portant sur les origines des vernaculaires, est formulée en 1805.<sup>74</sup> Dès lors, une série de lettrés se penche sur le sujet d'une

<sup>73</sup> D. Mavrofydis, *Δοκίμιον ιστορίας της ελληνικής γλώσσας* [*Essai d'histoire de la langue grecque*], Smyrne, 1871.

<sup>74</sup> A. Christopoulos, *Γραμματική της Αιολοδωρικής, ήτοι της ομιλουμένης τωρινής των Ελλήνων γλώσσας* [*Grammaire de l'éolodorien, ou la langue parlée actuellement par les Grecs*], Vienne 1805. Dans ce livre, l'auteur tente d'interpréter la généalogie des vernaculaires du grec moderne comme l'évolution ininterrompue des dialectes anciens ; son interprétation a été largement adoptée par les lettrés grecs au long du XIXe siècle en passant par le « relais » de l'*Essai*

manière plus ou moins approfondie. Or, c'est D. Mavrofydis qui la met en valeur, en Grèce, l'enrichit, en s'appuyant sur les enseignements de la linguistique comparée, et réussit à l'intégrer dans son propre schéma d'interprétation du grec moderne.

Toutefois, notre souci n'est pas uniquement d'intégrer tel ou tel article, brochure, discours ou monographie dans son cadre contextuel antérieur ou postérieur, mais de le restituer aussi dans son contexte socio-historique. Concrètement, nous avons l'intention d'éclaircir les opinions, d'interpréter les ruptures, d'expliquer le déclenchement d'un débat, en les examinant en rapport avec un événement politique, social, ou culturel précis, ou bien, en rapport avec une suite d'événements survenant à moyen terme. Ainsi, nos sources s'élargissent dans des domaines qui ne concernent pas exclusivement les lettres et la philologie, mais qui s'étendent aux événements sociaux et politiques au sens large. À titre d'exemple, entre la fin des années 1860 et 1880, nous constatons un intérêt appuyé pour les textes et les études homériques. Plus précisément, et en ce qui concerne notre recherche, nous avons observé des interprétations concernant *la nature* de la «langue homérique», son évolution, ainsi que son lien avec le grec moderne. Il est, certes, important de suivre l'évolution des interprétations en rapport avec les œuvres de référence sur ce sujet, et en tenant également compte du débat concernant le rapport entre la *tradition orale* et la *littérature érudite*, qui resurgit en Europe avec les études de Wolf, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour comprendre néanmoins le rebondissement des études homériques tant en Europe que dans la péninsule grecque, au cours des années 1870, ainsi que l'importance particulière de ce débat en Grèce, il faut absolument tenir compte de la découverte du site de Troie, en 1870, qui fait basculer les opinions sur la nature des chants épiques d'Homère. La diffusion, en Grèce, des préceptes de la linguistique comparée en est un autre exemple. La théorie des langues indo-européennes et les prémisses de la linguistique comparée apparaissent, en Grèce, dans des articles ou des livres à partir des années 1840, mais elles ne connaîtront une réelle diffusion que vingt ans plus tard. Nous ne sommes en mesure d'expliquer ce retard apparent qu'en nous référant à certains faits d'ordre politique et social que nous développerons dans le chapitre consacré à ce point. En conséquence, ce que nous évaluons n'est pas uniquement le témoignage qu'une source apporte, mais aussi l'ensemble des témoignages dans un rapport dynamique d'interdépendance, intégré dans le contexte social et politique, ainsi que leur évolution tout au long de la période en question.

En ce qui concerne la translittération des noms propres et des toponymes, compte tenu de la forte variation et dans un souci de clarté pour le lecteur français,

---

*d'histoire de la langue grecque moderne.*



nous emploierons une règle unique, à savoir celle de l'ISO 843 TR.<sup>75</sup> Toutefois, quant aux noms d'auteurs du XIXe siècle, nous ferons une dérogation : pour certains d'entre eux, nous opterons pour *la translittération qui s'est imposée dans l'usage*.<sup>76</sup>

---

<sup>75</sup> L'ISO 843 TR (1997) est fondé sur l'ELOT 743 approuvé par les Nations Unies. (voir <[http://www.eki.ee/wgrs/rom1\\_el.pdf](http://www.eki.ee/wgrs/rom1_el.pdf)>, <<http://transliteration.eki.ee/pdf/Greek.pdf>>). Par ailleurs, il s'agit d'une norme qui facilite le chercheur non grécophone, dans la mesure où elle est en usage dans les bibliothèques et les grands établissements universitaires internationaux.

<sup>76</sup> Ainsi, à titre d'exemple, pour *A. Κοραΐς*, nous avons préféré *A. Coray* au lieu de *A. Korais*. De même, pour les ouvrages grecs qui ont été publiés dans l'Empire ottoman, nous retenons le nom de lieu d'édition choisi par l'éditeur : ainsi, pour *l'Essai d'histoire de la langue grecque* mentionnée ci-dessus, nous optons pour le toponyme *Smyrne* au lieu d'*Izmir*.

## C. De l'usage de quelques termes et de certains glottonymes dans notre recherche

Au cours de notre recherche, nous avons opté pour une série de concepts et de termes qui méritent d'être éclaircis pour une bonne entente concernant les principes et les résultats de notre recherche.

### 1. Démoticisme, démotacistes et démotique

Le terme *démoticisme* est un terme qui apparaît et acquiert du sens, à une période historique précise, à savoir au début du XXe siècle, et dans un contexte social et politique particulier. Plus précisément, il est lié à l'avènement du mouvement démotaciste, notamment dans le Royaume grec au tournant du XXe siècle. D'après Tziovas, le démotacisme a émergé « at the turn of the last century to denote primarily the tendency by certain intellectuals, litterateurs, linguists and pedagogues to impose demotic language as the literary language and as the basic educational instrument. Demoticism, however, cannot be considered as a unified and homogeneous intellectual movement but simply as a movement whose representatives shared some basic principles and assumptions such as the advocacy of demotic language, the recognition of Solomos' poetry and the whole Heptanesian school, along with the exaltation of demotic songs and culture ». <sup>77</sup> Certes, le mouvement démotaciste n'est pas unifié et homogène, notamment après 1920. <sup>78</sup> Toutefois, considérer le démotacisme comme un mouvement essentiellement intellectuel ou linguistique est réducteur. Ce mouvement est avant tout social et idéologique. C'est un mouvement libéral, progressiste et rénovateur qui pose comme objectif prioritaire la réforme scolaire et linguistique. <sup>79</sup> Il faut ajouter qu'il s'agit d'un mouvement idéologique des élites bourgeoises et que l'imposition du démotique en tant que langue nationale constitue l'objectif linguistique de certains milieux qui ont agi à l'aube du XXe siècle.

---

<sup>77</sup> D. Tziovas, *The nationism of the Demoticists and the impact on their literary theory*, (1885-1930), Amsterdam, 1986, p. 8-9.

<sup>78</sup> Sur les origines idéologiques et les différents courants au sein du mouvement démotaciste, voir R. Stavridi Patrikiou *Δημοτικισμός και κοινωνικό πρόβλημα [Démoticisme et question sociale]*, Athènes, 1976, p. κη'-σ' et R. Stavridi Patrikiou, *Ο Γ. Σκληρός στην Αίγυπτο. Σοσιαλισμός, Δημοτικισμός και μεταρρύθμιση [Skliros en Égypte. Socialisme, démotacisme et réforme]*, Athènes, 1988, p. 25-60, ainsi que A. Frangkoudaki, *Ο εκπαιδευτικός δημοτικισμός και ο γλωσσικός συμβιβασμός του 1911 [Le démotacisme dans l'éducation et le compromis linguistique de 1911]*, Jannina, 1977, p. 59-66. En ce qui concerne les mutations qui surviennent au sein du mouvement après 1920, ainsi que pour l'évolution de la réforme scolaire après cette date, voir Frangkoudaki, *Réforme de l'éducation et intellectuels libéraux...*, op.cit., p. 49-55, 59-85.

<sup>79</sup> A. Frangkoudaki, *Le démotacisme dans l'éducation...*, op.cit., p. 71, *Réforme de l'éducation et intellectuels libéraux...*, op.cit., p. 19, R. Stavridi-Patrikiou, *Langue, éducation et politique*, op.cit., p. 15 et 179-185.

Les *démotacistes* sont donc les intellectuels qui incarnent et encadrent ce mouvement, au long de cette période, et se rassemblent autour d'une série d'initiatives à caractère éducatif ou littéraire, autour de certaines associations et d'une série de revues littéraires, politiques ou autres.<sup>80</sup> En outre, ils s'attribuent l'étiquette de *démotaciste*, depuis le début du siècle et sont conscients de constituer un groupe ayant *un minimum* de valeurs et d'objectifs communs. Par conséquent, l'usage des termes *démotacisme* ou *démotacistes* à une période antérieure à la dernière décennie du XIXe siècle constitue une projection qui fait abstraction de la particularité historique qui a généré le mouvement en question. Les initiatives et l'action des savants qui soutiennent *une* ou *des* variétés orales (voire peu littéralisées) du grec moderne, depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle, émergent et se concrétisent dans des conjonctures socio-historiques différentes de celle du début du XXe.<sup>81</sup>

Le *grec moderne commun* est peu littéralisé durant les trois quarts du XIXe siècle et nous ne pouvons pas parler d'efforts sérieux pour sa description et codification.<sup>82</sup> Cette variété du grec moderne est désignée pendant la même période

<sup>80</sup> Des associations telles que *Αδερφάτο της Εθνικής Γλώσσας, Κοινωνιολογική Εταιρία, Εκπαιδευτικός Όμιλος* [Confrérie de la Langue Nationale, Association de Sociologues, Ligue d'Éducation], ou bien *Εργατικό Κέντρο Βόλου* [Centre Ouvrier de Volos], ainsi que des revues comme *Νουμάς, Επιθεώρησις Κοινωνικών και Νομικών Επιστημών, Εργάτης, Μέλλον, Νέα Ζωή* [Noumas, Revue de Sciences Sociales et Juridiques, Ouvrier, Avenir, Nouvelle Vie]. Pour une image détaillée de l'action démotaciste du début du siècle jusqu'en 1917, voir R. Stavridi-Patrikiou, op.cit., 1999, p. 48-111.

<sup>81</sup> Ainsi, il faut rester vigilant face à l'usage que l'on a fait de ce terme, jusqu'à une période très récente, lorsqu'il y a question de courants ou de tendances se situant dans le XVIIIe ou dans le XIXe siècles. Voir à titre d'exemple l'usage du terme par K. Th. Dimaras, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός [Lumières néo-helléniques]*, Athènes, 1977, p. 150, et par A. Kyriakidou-Nestoros, *Η θεωρία της ελληνικής λαογραφίας. Κριτική ανάλυση [La théorie de la laographie grecque. Analyse critique]* (4e éd.), Athènes, 1997 (1ère 1978), p. 63-64 et 81-84. E. Kriaras emploie le terme « démotacisme pré-psycharien » [*προψυχαρικός δημοτικισμός*] (voir E. Kriaras, *Ψυχάρης. Ιδέες - αγώνες. Ο άνθρωπος, [Psychari. Idées - combats. L'homme]* (2e éd.), Athènes, 1981 (1ère éd. 1959), p. 100) pour désigner les tendances ou les courants d'avant 1880. R. Stavridi-Patrikiou, pour sa part, qualifie I. Vilaras, mort au début du XIXe, de « premier érudit démotaciste » [*πρώτος λόγιος δημοτικιστής*] (op.cit., 1999, p. 152). Est aussi révélateur le fait que le néologisme démotacistes [« δημοτικισταί »] apparaît en 1893, tandis que le néologisme « δημοτικίζω » (verbe qui désigne le fait d'employer le démotique) est attesté pour la première fois en 1897 (voir M. Ditsa, *Νεολογία και κριτική [Néologie et critique]*, Athènes, 1988, p. 197).

<sup>82</sup> Lorsque nous parlons de codification d'une langue nous entendons la description exhaustive d'une norme qui domine ou qui tend à dominer. Il s'agit de la description explicite de la phonologie, morphologie, syntaxe et sémantique d'une variété, à l'aide de grammaires, de dictionnaires, de rhétoriques... En même temps, il s'agit d'une prescription, en ce sens que, d'une manière ou d'une autre, on attribue un certain prestige (au niveau symbolique) et une place à part à un ensemble d'usages, du fait qu'on les rend explicites (donc existants d'une certaine façon) et qu'on leur confère le statut de la règle.

à l'aide de plusieurs étiquettes telles *romaine* (ρωμαίικη), *démotique* (δημοτική), *éolodorien* (αιολοδωρική), *γραικική*,<sup>83</sup> *δημώδης* ou *commune* (κοινή),<sup>84</sup> *απλοελληνική*, *απλή γλώσσα*,<sup>85</sup> *λαλούμενη* et *(καθ)ομιλουμένη*.<sup>86</sup> Le terme *démotique* allait prévaloir à la fin du siècle pour se substituer progressivement aux autres étiquettes.<sup>87</sup> Ce même terme désigne également, dans la première moitié du XXe siècle, *la*, ou *les* normes qui se cristallisent à travers la littérature démotiste ou à travers les efforts de description et de codification de la variété commune.<sup>88</sup> En réalité, ce terme va s'identifier définitivement à la norme qui se cristallise pendant l'entre-deux-guerres, à savoir celle de Triantafyllidis, et réussit à ravir le titre de

<sup>83</sup> Le terme *γραικική* est calqué sur la racine *graecus*.

<sup>84</sup> Toutefois, les termes *δημώδης* et *αιολοδωρική* servent à désigner, assez souvent, les variétés dialectales, tandis que le terme *κοινή*, moins précis que les autres, désigne tantôt les dialectes, tantôt une variété véhiculaire orale, et à partir des années 1850, certains l'emploient pour qualifier la variété littéraire qui fait des pas hésitants sous l'influence de la poésie de Solomos et des chants démotiques.

<sup>85</sup> On pourrait traduire *απλοελληνική* et *απλή γλώσσα* par *grec simple* et *langue simple* (de l'adjectif *απλός* -ή, -ό : simple). Toutefois, il faut plutôt entendre le sens de *grec courant* et *langue courante*.

<sup>86</sup> *Λαλούμενη* et *(καθ)ομιλουμένη* sont deux synonymes qui désignent la langue orale. Le terme *καθομιλουμένη* acquiert parfois le sens de *langue courante*, mais il lui arrive aussi de désigner la langue orale des couches lettrées (*καθομιλουμένη* par opposition à *δημώδης*). Sur la multitude des termes employés pour désigner le grec moderne depuis la fin du XVIIIe, voir R. Delveroudi, « Από τη μιξοβάρβαρον στην καθαρεύουσα : η διαμόρφωση ενός όρου » [« De la langue "μιξοβάρβαρος" à la "καθαρεύουσα" : La formation d'un terme »], in M. Théodoropoulou (éd.), *Φως και Θέρμη* (Licht und Wärme), Thessalonique, 2008, p. 354.

<sup>87</sup> D'après P. Mackridge, (*The Modern Greek Language : a Descriptive Analysis of Standard Modern Greek*, Oxford, 1985, p. 7) le terme *démotique* est employé pour la première fois en 1818 et le terme *katharevousa* en 1796.

<sup>88</sup> Nous admettons, pour les besoins de notre analyse, que *la norme* reflète un ensemble de pratiques langagières qui se rapportent aux usages et aux règles d'une variété écrite. Un corpus linguistique ou/et métalinguistique (œuvres littéraires de référence, grammaire, dictionnaires) détermine de manière plus ou moins explicite l'usage et les règles, fixant un cadre au sein duquel se développent les pratiques langagières. La norme ne se réduit pas forcément à une œuvre de grammaire, mais elle doit toujours être considérée comme le reflet d'un ensemble de corpus. Nous proposons cette définition d'une façon conventionnelle, en tenant compte de l'objet de notre recherche, étant donné qu'il est impossible d'entrer dans le détail du débat portant sur le concept de la norme. Rappelons que les tentatives de définir ce concept sont fort nombreuses. Ce dernier, depuis le premier effort de systématisation par le *Cercle Linguistique de Prague* (1932), a fait l'objet d'approches multiples : des approches linguistiques (E. Coseriu, *Sistema, norma, y habla*, Montevideo, 1952, et *L'homme et son langage*, Louvain-Paris, 2001 ; A. Rey, « Usages, jugements et prescriptions linguistiques », in *Langue française*, 16, 1972, p. 4-28) sociolinguistiques (J. A. Fishman, « National Languages and Languages of Wider Communication in the Developing Nations », in *Anthropological Linguistics*, 11, 1969, p. 111-135, D. Baggioni, « Pour un point de vue relativisé et historicisé sur la norme », in *Lengas*, 2, 1977, p. 15-33) sociologiques et anthropologiques (S. Aléong, « Normes linguistiques, normes

l'*hellénique* à la *katharevousa*. Plus précisément, le terme *νεότερα ελληνική*, dans la plupart des cas, pendant le XIXe siècle, sous-entend la langue purifiée,<sup>89</sup> tandis que l'on emploie l'étiquette *δημόδης ελληνική*<sup>90</sup> pour désigner les vernaculaires. Le *démotique* s'identifie au cours du XXe siècle aux termes *ελληνικά*, *νεοελληνική* ou *νέα ελληνική*, ainsi que *κοινή νέα ελληνική*.<sup>91</sup> Peu importe la pertinence ou l'usage de chacun de ces termes, tous les quatre admettent l'emploi du qualificatif *hellénique*, ce qui n'était pas le cas au milieu du XIXe siècle. Par conséquent, dans le cadre de ce mémoire, le *démotique* concerne la variété commune dans le contexte historique qui va de la fin du XIXe siècle jusqu'à l'entre-deux-guerres.

De même, étant donné que le terme *katharevousa* apparaît et prend sens au XIXe siècle,<sup>92</sup> nous désignons par *langue archaïsante* l'ensemble des usages de l'écrit antérieurs à ce siècle. Bien évidemment, il ne s'agit pas « d'une langue » mais plutôt de variétés du grec, ou pour être plus précis, de sociolectes. Nous faisons ce choix terminologique, afin de ne pas confondre la *katharevousa* du XIXe avec le grec liturgique, la variété juridique ou littéraire des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, auxquels nous faisons parfois référence dans notre mémoire.

Dans le cadre de ce travail, il est également indispensable de distinguer le *démotique* de la *langue du peuple* ou *langue populaire*. Parfois, dans la littérature qui traite de la question de la langue, il existe un glissement terminologique du *démotique*, que l'on emploie comme synonyme du terme *langue du peuple*.<sup>93</sup> Tout d'abord, il faut noter que le terme *peuple*, dont le contenu fluctue selon l'auteur ou

---

sociales, une perspective anthropologique » in *La norme linguistique*, Montréal, 1983, p. 255-280, J.-C. Corbeil, « Éléments d'une théorie de la régulation linguistique » in E. Bédard, J. Maurais, *La norme linguistique*, Montréal, 1983, p. 281-303, J.-P. Bronckart, « Fonctionnement langagier et entreprises normatives », in S. Gilbert, J.-P. Bronckart, et alii (eds), *La langue Française est-elle gouvernable?*, Lausanne, 1988, p. 109-132) ou encore sous le point de vue de la didactique des langues (G. Gagné, « Norme et enseignement de la langue maternelle », in *La norme linguistique*, op.cit., 1983, p. 463-509). Ainsi, pour ce qui est de notre recherche et en ce qui concerne le *démotique*, pendant les premières décennies du XXe siècle, nous pouvons parler de la norme d'*Ekpedeftikos Omilos* (ou si l'on veut celle de Triantafyllidis) et la norme de Psychari.

<sup>89</sup> Nous observons aussi l'emploi du terme *Νέα Ελληνική* ou plus rarement *νεοελληνική* ; l'usage de *νεότερα ελληνική* est, néanmoins, de loin le plus répandu. Tous les trois termes se traduiraient par grec moderne. Or, nous verrons dans la deuxième partie de ce mémoire que pour les lettrés du XIXe, ils ne s'identifient pas toujours au terme « grec moderne ».

<sup>90</sup> Ou encore, assez souvent, les termes équivalents *δημόδης γλώσσα* et *δημώδεις διάλεκτοι*, qui désignent des variétés à tradition orale des régions rurales.

<sup>91</sup> *Grec*, *grec moderne*, et *grec moderne commun* respectivement.

<sup>92</sup> Pour plus d'informations sur la formation et la diffusion de ce terme voir R. Delveroudi, art.cit., p. 353-363.

<sup>93</sup> En effet, le terme *langue du peuple* (*γλώσσα του λαού*) s'est imposé comme synonyme du *démotique* ou de la *langue commune* au sein des milieux *démoticistes*, à partir des années 1900, et c'est dans ce sens-là qu'il a été repris par une partie de la bibliographie ultérieure.

la période, relève d'un discours plutôt politique ou idéologique que d'un discours d'historien. La *langue du peuple* est en effet, la langue que l'on attribue à ce qui a été déterminé comme *le peuple grec* par les lettrés grecs dans la seconde moitié du XIXe siècle. Dans ce mémoire, nous employons le terme *langue du peuple* (ou bien *langue populaire*), ainsi que le terme *peuple grec*, lorsque nous rapportons les propos des auteurs examinés ou lorsque nous faisons référence à ces derniers, ou à leur discours, de façon directe ou indirecte. En effet, nous avons déjà expliqué que les populations qui constituent l'État national, ou celles qui sont revendiquées comme grecques, sont des locuteurs dialectophones, des locuteurs de la variété commune des centres urbains, ou bien des locuteurs de langues autres que le grec. La langue du peuple ne correspond donc à aucune réalité observable, tandis que le *démotique*, langue commune parlée dans les centres urbains et langue véhiculaire à la fois, constitue la base et la matière première qui donnera le *grec moderne commun* à travers l'usage et l'élaboration par les démotocistes du début du siècle ou les autres savants et spécialistes qui leur succéderont.

En dernier lieu, il faut préciser que nous avons opté pour l'emploi du couple des termes *grec ancien* et *grec moderne*, au lieu du *grec* et *grec moderne*, car le terme *grec* ou *langue grecque* renvoie non seulement à la langue de l'Antiquité, mais aussi au grec dans sa diachronie, et dans ce cas on risque de le confondre avec le grec moderne. En revanche, lorsqu'on utilise le terme *langue hellénique* (ou bien tout simplement *l'hellénique*), il s'agit toujours du grec ancien.

## 2. « Savants du XIXe » et « intellectuels démotocistes du XXe »

Avant d'avancer dans notre exposé, il convient de définir ce que nous entendons par ces termes : «intellectuels démotocistes» et «savants du XIXe siècle». Tout d'abord, il faut préciser qu'il s'agit d'une dichotomie admise par de nombreux auteurs grecs qui traitent de l'histoire sociale ou de l'histoire des idées en Grèce aux XIXe et XXe siècles. Cette distinction est fondée sur divers critères tels que la place que les *savants* ou les *intellectuels* occupent dans la société, leur rôle et leur fonction, ainsi que la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes.<sup>94</sup>

---

<sup>94</sup> En ce qui concerne la définition et l'usage de ces termes par les auteurs qui traitent du mouvement démotociste, voir R. Stavridi-Patrikiou, op.cit., 1999, p. 15-16, A. Fragoudaki, op.cit., 1992, p. 92-96, P. Noutsos, *Η σοσιαλιστική σκέψη στην Ελλάδα* [La pensée socialiste en Grèce] tome 1, Athènes, 1990, p. 24-27, du même auteur aussi Ψυχάρης : « “Διανοούμενοι” και “Δημοτικισμός” » [« “Intellectuels” et “démotocisme” » ], in G. Farinou Malamatarí (éd.), *Ο Ψυχάρης και η εποχή του. ΙΑ' Επιστημονική Συνάντηση του Τομέα Μεσαιωνικών και Νεοελληνικών Σπουδών του Τμήματος φιλολογίας του Α.Π.Θ.* [Psychari et son temps : XIe rencontre de l'UFR d'Etudes Médiévales et Néo-helléniques de la Faculté de Lettres de l'Université Aristote de Thessalonique], Thessalonique 2005, p. 562-573. L'usage que ces auteurs font de ce terme est largement inspiré par les analyses de Gramsci et de Bourdieu.

Toutefois, entre le type social du savant du XIX<sup>e</sup> siècle (majoritairement puriste) et le type de l'intellectuel démoticiste du début du XX<sup>e</sup>, il nous semble exister une forte continuité. Il est important de noter qu'un savant majeur, tel que Renieris, n'est pas seulement l'expert ou le spécialiste en matière de droit ou de relations internationales. En effet, il dépasse à plusieurs reprises «le champ de sa compétence professionnelle»,<sup>95</sup> pour se prononcer sur des questions majeures concernant la réforme de la langue ou la politique, ou bien, pour s'impliquer activement dans la vie citoyenne ou politique. Il est un acteur engagé dans les «affaires nationales» et son œuvre reflète de façon fidèle son engagement. Or, Renieris n'est pas un cas à part, ou une exception dans son univers. I. Vasiadis, C. Papparigopoulos, Th. Zografos, A. Rangavis, pour en citer quelques-uns, appartiennent à cette couche de la société qui, d'une part, produit *des biens symboliques* et de l'autre, *s'engage activement*<sup>96</sup> dans les affaires de la cité, tout en jouissant d'une autonomie *relative*<sup>97</sup> face au pouvoir institutionnel de l'État ou de l'Église. À notre avis, ce qui différencie les uns des autres est l'idée qu'ils se font de leur place dans la société grecque et de leur rapport avec le pouvoir politique. Les démoticistes se voient comme un groupe autonome (ou prétendant à l'autonomie) au sein de la société grecque, en rupture avec les élites «traditionnelles», séparé et distinct du pouvoir politique. Il agit tantôt comme groupe de pression tantôt comme un adjoint de l'appareil de l'État en vue de réaliser les objectifs démoticistes.<sup>98</sup> En revanche, les savants puristes du XIX<sup>e</sup> ne se reconnaissaient pas comme un groupe autonome, quoiqu'ils aient joui d'une considérable autonomie objective.

La liste des comparaisons pourrait s'allonger, mais nous n'avons pas l'intention ici d'insister davantage sur le sujet. La définition de ce terme est l'objet d'un débat qui fait des rebondissements même de nos jours.<sup>99</sup> Quant à notre

<sup>95</sup> Sur ce terme, voir G. Leclerc, *Sociologie des intellectuels*, Paris, 2003, p. 9

<sup>96</sup> Sur la question de la distinction entre *intellectuels* et *professions intellectuelles*, ainsi que sur *l'engagement de l'intellectuel* et leur rapport au pouvoir politique, voir L. Coser, *Men of Ideas. A Sociologist's View*, New York, 1997, p. xv-xx et 135- 144.

<sup>97</sup> Sur les questions de la constitution, de la légitimité et de l'autonomie du champ intellectuel et artistique, ainsi que sur le concept de la production des biens symboliques, voir P. Bourdieu, « Le marché des biens symboliques », in *L'Année Sociologique*, 22, 1971, p. 50-81.

<sup>98</sup> R. Stavridi-Patrikiou, op.cit., 1999, p. 125-126, 132.

<sup>99</sup> Le terme a acquis des significations et des couleurs différentes selon les courants de la pensée, selon les particularités sociales et culturelles du pays d'où proviennent les différents auteurs, mais aussi en fonction des périodes historiques du XX<sup>e</sup> siècle. Sur les différentes définitions proposées, voir à titre indicatif A. Gramsci, *Gli intellettuali e l'organizzazione della cultura*, Rome, 1991 (1<sup>ère</sup> éd. 1948), p. 3-23, S.-M. Lipset, *Political Man*, New York, 1960, p. 311, L. Coser, op.cit., p. xvi-xx et 3-10, P. Bourdieu art.cit., p. 49-126, E. Shils, *The Intellectuals and the Powers*, Chicago, 1972, p. 3-22, J.-P. Sartre, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, 1972, p. 9-41. Sur une analyse critique des différentes définitions, voir G. Leclerc, op.cit., L. Bodin, *Les*

recherche, nous pouvons reconnaître assez largement aux savants de nos sources les « prophètes des temps futurs » que C. Charle décrit dans la première partie de son essai, en utilisant le terme *intellectuels*.<sup>100</sup> Toutefois, nous n'adopterons pas ce terme. En effet, il a été forgé à partir de l'expérience historique allemande, française, italienne et anglaise du XIXe et il doit passer tout d'abord par le « banc d'essai socio-historique » de la Grèce avant de devenir un concept éligible pour notre recherche, ce qui n'est pas encore le cas, à notre connaissance. Tenter de redéfinir le terme, en tenant compte du contexte socio-historique grec dépasserait bien évidemment les limites de notre recherche. C'est pourquoi nous avons choisi d'employer, d'une façon purement conventionnelle, les termes *savants* ou *érudits* ainsi que *lettrés*,<sup>101</sup> comme synonymes,<sup>102</sup> pour désigner cette partie des couches instruites de la société helladique ou de l'étranger pendant le XIXe siècle.

### 3. La langue nationale

Dans le présent mémoire, nous attribuons au terme *langue nationale*, un sens que nous tenterons de définir dans les lignes qui suivent. Il faut préciser, tout d'abord, que ce terme s'emploie dans la littérature nationaliste du XIXe siècle. Nous aurons l'occasion d'examiner dans la deuxième partie de ce mémoire le sens qui lui est accordé pendant cette période. Mais outre le sens qui lui est attribué dans la littérature nationaliste au XIXe siècle, il faut noter qu'il existe actuellement un autre sens, un sens juridique, qui instaure en effet, au niveau constitutionnel ou bien législatif, une distinction entre langue(s) officielle(s) et langue(s) nationale(s) dans un État.<sup>103</sup>

---

*intellectuels existent-ils ?*, Paris, 1997, p. 28-37, 169-179, ou bien, sous un autre point de vue, C. Charle, op.cit., p. 17-31. Ce dernier note que « ces nouveaux termes [parus depuis la fin du XIXe, tel *intellectuels*, *intellectuals*, *intelligentsia* etc.] et les représentations sociales qui les accompagnent dans la plupart des pays où ils ont cours comportent trois registres [...] : un registre social, un registre culturel, et [...] un registre politique. Chaque définition standard, c'est-à-dire ahistorique, tend, sans s'en rendre compte, à privilégier abusivement l'un des trois registres ou à rabattre l'une ou l'autre des deux dimensions sur la troisième », p. 18-19.

<sup>100</sup> C. Charle, op.cit., p. 35-139.

<sup>101</sup> *Érudit* ou *savant* correspond au terme *λόγιος*, tandis que par *lettré* nous traduisons plutôt le terme *εγγράμματος*.

<sup>102</sup> Toutefois, le terme *lettré* peut avoir un sens plus large désignant des personnes ayant une instruction supérieure, tandis que *savants*, un sens plus restreint désignant, pour nous, un certain nombre de lettrés ayant un statut et une reconnaissance plus élevés (des littérateurs célèbres) ou appartenant aux élites plus ou moins proches aux institutions du pouvoir politique (universitaires), ou bien à des organismes ou à des formations non institutionnelles (éditeurs, rédacteurs en chef d'une revue, présidents d'une association etc.).

<sup>103</sup> Ainsi, nous avons le cas de nombreux pays, comme le Sénégal, Malte, le Cameroun, la Côte d'Ivoire, reconnaissant à la fois, dans leurs textes constitutionnels ou autres, langue(s) officielle(s) et langue(s) nationale(s), ou bien, uniquement des langues nationales (comme la



En ce qui concerne le présent travail, nous convenons de dire qu'une variété constitue la *langue nationale* d'un État lorsqu'elle réussit à répondre à quatre critères :

- Premièrement, il est nécessaire que cette variété soit reconnue, au niveau institutionnel, comme *la* (seule) langue de la nation, de manière implicite ou explicite (reconnaissance officielle). En d'autres termes, il faut qu'elle soit reconnue par un décret, une loi (reconnaissance *de jure*) ou qu'elle soit reconnue *de facto* à travers l'usage dans les différentes instances du pouvoir institutionnel.
- Deuxièmement, l'usage de cette variété doit être senti et accepté comme *naturel* et *légitime* au sein de la communauté nationale où elle est pratiquée. (légitimation)
- Troisièmement, il doit s'agir d'une variété fixée (stabilisée), décrite et prescrite.<sup>104</sup> (fixation)
- En dernier lieu, il faut qu'elle soit une variété qui couvre la majorité des locuteurs (lesquels l'emploient en tant que langue première), ainsi que la majorité, ou la totalité, des champs de communication, unifiant, d'un côté, l'espace géographique et social et écartant, de l'autre, les autres variétés. (diffusion)

Si nous regardons la situation dans l'Europe actuelle, nous pouvons considérer que des langues tels que l'anglais en Grande-Bretagne, l'allemand en Allemagne, l'italien en Italie ou bien le grec pour ce qui est le cas de notre recherche, sont des langues qui arrivent à répondre à ces critères, de sorte que l'on peut parler de *langues nationales* dans ces États respectifs. Néanmoins, il faut noter que l'émergence des langues nationales est un processus long, qui ne suit pas un parcours linéaire. En ce qui concerne les langues occidentales, ce processus commence « au tournant de la Renaissance » et *acquiert son caractère particulier dans le cadre historique du XVIIIe et XIXe siècles*. Quant aux langues nationales émergeant dans les Balkans, ce processus est plus court et accéléré, puisqu'il s'est fait « de façon mimétique et synthétique par rapport au mouvement général

---

Finlande. Voir J. Leclerc, *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, TLFQ, Université Laval, 20 mars 2006, [<http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/index.shtml>], (28 avril 2007). La question de cette distinction, le statut et le sens attribués aux langues *nationales* et *officielles*, ainsi que la comparaison de différents cas mériterait, certes, une étude à part. En ce qui concerne la définition de ces termes, voir à titre indicatif S. Pierré-Caps, « Le statut constitutionnel de la langue nationale et/ou officielle. Étude de droit comparé », in A.-M. Le Pourhiet (éd.) *Langue(s) et Constitution(s)*, Paris, 2004, p. 93-102.

<sup>104</sup> La codification implique l'idée de la stabilisation, c'est-à-dire de la variation minimale d'une langue, ou, sous un autre angle, le ralentissement ou même l'arrêt du changement d'une langue. Certes, la codification n'arrête pas le changement, mais sous certaines conditions et dans des contextes socio-historiques précis elle peut constituer une condition pour le ralentissement du changement et la diminution de la variation.

d'émergence des plus anciens vernaculaires européens comme langues communes, puis nationales... »<sup>105</sup>

Certes, nous ne prétendons pas avancer ici une définition ayant une acception universelle ; en revanche, nous considérons qu'elle s'applique bien au cas que nous allons examiner. Notre définition tient compte de certains schémas et des définitions de la sociolinguistique, concernant les concepts de la normalisation, de la standardisation, de la langue nationale, de la langue commune, mais notre objectif est de nous focaliser sur le contexte socio-historique de l'Est méditerranéen et de l'Europe au XIXe siècle, afin de considérer le cas grec d'une manière plus claire.<sup>106</sup> Ainsi, en ce qui concerne le XIXe siècle grec, la *katharevousa* (qui est considérée tant par les élites que par l'État comme « la langue nationale ») constitue effectivement une variété *ayant la vocation* de devenir la langue nationale grecque. Concrètement, nous pouvons observer que :

1. Elle jouit d'une reconnaissance officielle, quoique implicite, depuis la date de la création de l'État néo-hellénique : elle est la variété dans laquelle sont rédigés les textes législatifs, celle de l'administration, de l'armée, de l'éducation, bref de toutes les institutions de l'État. En revanche, elle n'est reconnue formellement en tant que langue officielle qu'en 1911.
2. Jusqu'aux années 1880, elle jouit d'une acceptation quasi-unanime de la part de couches instruites.<sup>107</sup> Quant aux couches populaires, rurales ou urbaines, nous n'avons pas suffisamment d'indications,<sup>108</sup> mais leur rôle en tant qu'acteur politique reste encore réduit par rapport à l'importance qu'elles acquièrent pendant le XXe siècle.
3. Elle est une variété peu fixée et largement hétérogène tout au long du siècle.

---

<sup>105</sup> Baggioni, op.cit., 1997, p.75. Le caractère « mimétique » de ce processus, concernant le cas grec, sera abordé dans la troisième partie de notre travail.

<sup>106</sup> La littérature linguistique ou sociolinguistique, concernant la définition de ces termes est certes vaste ; l'état de ce débat ne peut toutefois pas entrer dans le cadre de notre mémoire. Il faut néanmoins préciser que la définition que nous avançons se réfère à l'analyse et aux précisions de D. Baggioni (op.cit., 1997, notamment p. 74-77, 213) de E. Haugen, « Dialect, Language, Nation », in *American Anthropologist*, 68, 1966, p. 922-935, J. Fishman, *Language and Nationalisme*, Rowley, 1972, quoique nous ne nous identifions pas tout à fait à ces définitions. Notre souci est de forger, avant tout, un concept qui exprime de façon fidèle le cadre socio-historique que nous étudions.

<sup>107</sup> Toutefois, nous ne parlerons pas d'une acceptation absolue. Dans les îles ioniennes, la *katharevousa* est *rejetée presque unanimement* par les hommes de lettres, avant même la seconde moitié du siècle. L'Heptanèse s'inscrit dans une autre tradition littéraire et dans un contexte socio-historique différent de celui de la Grèce continentale. En ce qui concerne la particularité de l'Heptanèse, nous aurons l'occasion de faire quelques brefs commentaires dans la troisième partie et dans le chapitre des conclusions.

<sup>108</sup> Néanmoins, le peu d'indications que nous pouvons avoir évoquent plutôt une acceptation naturelle de la *katharevousa* comme langue de la nation grecque.

4. Il s'agit d'une variété qui couvre la quasi-totalité des champs de communication de l'écrit, mais qui n'arrive pas à se greffer à ceux de l'oral. La katharevousa constitue une variété commune *écrite*, unifiant, avant tout, les couches instruites, ou d'une manière plus générale, les élites, ou, pour être plus précis, elle est la variété de la communication écrite des élites liées au pouvoir de l'État national. De cette manière, nous la distinguons de la *variété orale commune*, qui commence à gagner du terrain dans les champs de communication de l'écrit à partir des années 1880.

Par conséquent, cette variété aspire au statut de la *langue nationale*, pendant le XIXe siècle, puisqu'*elle remplit certaines des conditions que nous avons décrites plus haut, et qu'aucune autre variété ne conteste sérieusement son statut jusqu'à la fin du siècle*. En parlant de la formation d'une langue nationale en Grèce, pendant ce siècle, nous entendons, bien évidemment, un processus qui est amorcé avant l'établissement de l'État, et qui s'étend au-delà de la période que nous examinons. Au lendemain de l'Indépendance, la katharevousa, comme variété écrite, est *un médium linguistique universel* pour les couches instruites grecques ou grécophones, qui, à la différence du latin du Moyen Age et de la Renaissance, a l'aspiration de conquérir le terrain de l'oral et de devenir la seule variété commune de l'oral, au niveau national. Si nous avançons au-delà de la date que nous nous sommes fixée comme limite pour notre recherche, nous pouvons remarquer que la katharevousa, malgré sa reconnaissance formelle en 1911, perd du terrain dans les champs de la communication écrite, tandis que sa légitimité s'affaiblit progressivement. En revanche, la variété qui réussira à remplir les conditions précédentes, c'est-à-dire la langue orale commune, lui ravira au cours du XXe siècle son statut de langue nationale. Par conséquent, lorsque nous parlons de la construction de la langue nationale, en Grèce au cours du XIXe siècle, nous entendons le processus par lequel une variété arrive à remplir les conditions que nous avons décrites auparavant.

#### 4. Le grec moderne entre la « diglossia » et la « dimorphia »

Considérer le démotique et la katharevousa comme *deux variétés d'une seule langue*, ou comme *deux langues distinctes*, est un sujet qui a préoccupé et continue de préoccuper les auteurs qui se sont penchés sur la question de la langue en Grèce. Etant confronté au problème du choix d'une terminologie nette, nous sommes obligés de porter notre attention à ce débat afin de préciser l'usage que nous faisons de ces termes dans notre mémoire. La question date, au moins, de la fin du XIXe siècle ; elle est évoquée par les intellectuels démotocistes à la fin des années 1880, et, dès lors, elle revient à l'actualité, de temps à autre, jusqu'à une période récente. Le terme grec *diglossia* (διγλωσσία) a été employé par Jean Psychari dans son livre

– manifeste, en 1888.<sup>109</sup> Pendant les décennies qui marquent la montée du mouvement, cette question devient un des sujets du large débat qui oppose les défenseurs des deux camps. C'est un sujet où les uns et les autres expriment des avis opposés. D'après trois ouvrages qui, selon nous, ont marqué la formation de l'argumentation démotociste,<sup>110</sup> le démotique et la katharevousa constituent deux langues distinctes. Cette thèse est appuyée notamment sur des arguments linguistiques : l'argument de base, de façon schématique, consiste à prouver que l'on peut constater deux systèmes morphologiques, mais surtout syntaxiques, distincts l'un de l'autre, ce qui rend évident qu'il s'agit bien de deux langues. Au contraire, les savants puristes qui tâchent de répondre, notamment Chatzidakis, considèrent que l'on a affaire à deux formes d'une seule langue.

Cette question a été reprise, de manière plutôt ponctuelle, pendant la seconde moitié du XXe siècle. Les réponses qui s'y rapportent, développées dans un cadre scientifique plus rigoureux et un contexte social et politique plus serein que celui du début du XXe siècle, recourent notamment à des critères linguistiques pour arriver à l'une ou l'autre conclusion. D'autre part, les analyses sont souvent inspirées par le schéma de A. C. Ferguson ou par l'élaboration faite par J. Fishman, et tiennent compte des prémisses de ces théories. Ainsi, d'après G. Bampiniotis, le démotique et la katharevousa ne sont pas deux langues, mais deux formes parallèles d'une seule et unique langue.<sup>111</sup> Par conséquent, en Grèce, il n'y a pas de *diglossie*, selon la définition de Fishman,<sup>112</sup> c'est pourquoi l'auteur opte pour le terme *dimorphia* (διμορφία). Ce point de vue vient à l'encontre de ce que M. Setatos avait soutenu, quelques années plus tôt, à savoir l'existence de deux langues distinctes et non pas de deux formes.<sup>113</sup> Dans une publication récente, A. Fragkoudaki reprend

---

<sup>109</sup> J. Psychari, *To ταξίδι μου* [Mon voyage], Athènes, 1888. D'après S. Koumanoudis (*Συναγωγή νέων λέξεων...* [Recueil de mots nouveaux...] Athènes, 1900, p. 288), le terme est employé pour la première fois en 1830 par K. Ikonomos (K. Ikonomos, *Περί της γνησίας προφοράς της Ελληνικής γλώσσας* [À propos de la prononciation authentique du grec ancien], Saint Pestersbourg, 1830, p. 1ε).

<sup>110</sup> Il s'agit de *To Ταξίδι μου* (J. Psychari, 1888), *Είδωλα* (E. Roïdis, 1893), *Γλώσσα και ζωή* (E. Gianidis, 1908). L'ouvrage de Roïdis est la première tentative d'exposer de manière systématique et suivant les principes de la linguistique contemporaine, le besoin d'adoption de la langue orale commune. La publication de Giannidis, qui vient quinze ans plus tard, constitue une sorte de vulgarisation des principaux arguments démotocistes de nature linguistique.

<sup>111</sup> G. Babiniotis, *Νεοελληνική κοινή : πέρα της καθαρευούσης και της δημοτικής* [Grec moderne commun: au delà de la katharevousa et du démotique], Athènes, 1979, p. 28. Les extraits cités ici proviennent du même article paru un an plus tôt dans l'œuvre collectif de S. Panou (éd.), *Δημοτική γλώσσα* [Langue démotique], Athènes, 1978.

<sup>112</sup> Il s'agit de la définition qu'il donne dans son article « Bilingualism with and without Diglossia, Diglossia with and without Bilingualism » in *Journal of Social Issues*, 32, 1967.

<sup>113</sup> M. Setatos, « Φαινομενολογία της καθαρεύουσας » [« Phénoménologie de la katharevousa »], in *Επιστημονική Επετηρίδα της Φιλοσοφικής Σχολής του Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης* [Annales

les conclusions de Setatos, en considérant qu'en Grèce nous avons un cas typique de diglossie,<sup>114</sup> jusqu'à la fin du XIXe siècle, et de bilinguisme sociétal à partir de l'entre-deux-guerres.<sup>115</sup> Ainsi, pour elle, le démotique, qui constitue une langue normalisée et standard à partir des années 1930, existe à côté *d'une autre langue*, la katharevousa, dans un rapport diglossique.<sup>116</sup>

Certes, pour la période que nous avons choisi d'étudier, il est clair qu'il ne s'agit pas du démotique, langue standard de l'entre-deux-guerres, mais, comme nous l'avons expliqué plus haut, d'une variété orale commune, implantée notamment dans les centres urbains, à côté d'une autre variété écrite commune chez les couches instruites grecophones. Quant à notre recherche, nous restons critiques face à certaines analyses du récent débat. Tout d'abord, nous parlerons plutôt de *deux variétés du grec moderne*, au lieu de *deux langues*, ou *deux formes* pour les raisons que nous expliquerons par la suite. Deuxièmement, nous ne retenons pas l'usage du concept de la *diglossie*, ou du terme *dimorphia* qu'en font les auteurs en question.

D'après les savants puristes de la fin du XIXe, le démotique, ou même les variétés régionales, d'un côté, et la langue purifiée de l'autre, ne constituent pas des langues distinctes, mais plutôt des formes différentes du grec moderne. Dans la mesure où la majorité des auteurs adoptent ce point de vue, et que ce dernier reste dominant pendant la période en question, nous privilégions *l'appréciation directe des acteurs sociaux* ou, en d'autres termes, ce que les savants pensent ou veulent que les deux variétés soient. Par conséquent, ce terme désigne, dans notre mémoire, non pas deux ensembles morpho-syntaxiques qui ont, ou qui n'ont pas, un certain

---

*Scientifiques de la Faculté des Lettres de l'Université Aristote de Thessalonique*], 12, 1973, p. 71-95. Il s'agit d'un article portant sur la reproduction des formes de la katharevousa dans le discours et les stratégies de communication des individus. Néanmoins, il est difficile de déduire de manière nette le terme exact pour lequel opte M. Setatos. Dans un autre article (« Το γλωσσικό ζήτημα και η καθιέρωση της δημοτικής στα πλαίσια της γενικής γλωσσολογίας » [« La question de la langue et la consécration du démotique dans la linguistique générale »]) in G. Veltsos, K. Despotopoulos, E. Kriaras et alii, *Δημοτική γλώσσα [Langue démotique]* p. 81-83, il traduit le terme *diglossie* (qu'il cite en anglais) par *diploglossia* (διπλογλωσσία) ou *dimorphia* (διμορφία), et il semble admettre la définition de J. Fishman, sans le citer explicitement.

<sup>114</sup> Une diglossie d'après les définitions de C. A. Ferguson et de J. Fishman (A. Frangkoudaki, op.cit., 2001, p. 55).

<sup>115</sup> «... we can describe the Greek case as diglossia, but only up to the 1880s... Starting in the 1880s and for 40 to 50 years (until the 1920s), the Greek situation fits better into transitional diglossia (Fishman 1972: 73-90). And since the interwar period, we definitively have a case of societal bilingualism». A. Frangkoudaki, «Greek Societal Bilingualism of more than a Century», in *International Journal of the Sociology of Language*, 157 (2002), p. 101.

<sup>116</sup> « Le démotique comme langue distincte, grâce à sa description et codification, existe depuis l'entre-deux-guerres. Le processus de la formation du démotique remonte à la période allant du 1880 à 1930 ». Frangkoudaki, op.cit., 2001, p. 57.

rapport de parenté, mais la manière dont ces ensembles deviennent acte social, ou, en d'autres termes, la manière dont ils se réalisent à travers les pratiques langagières qui se manifestent et s'expriment, dans l'espace social. Et afin de saisir les pratiques langagières dans leur globalité et leur dynamique, nous tenons compte de la perception et de la reconstitution mentale des pratiques, ainsi que des effets de la représentation sur les pratiques mêmes. Ce qui nous intéresse donc, *en premier lieu*, ce n'est pas ce qu'un linguiste pourrait déduire à propos de la parenté entre le démotique et la katharevousa, mais ce que les protagonistes pensent de leurs pratiques, ainsi que la façon dont ces idées influencent les pratiques.<sup>117</sup> Comme nous le verrons en dans la troisième partie de notre mémoire, la représentation des pratiques linguistiques, dans la seconde moitié du XIXe siècle, a eu un effet considérable sur les projets linguistiques qui ont été formulés. Par conséquent, nous optons pour ce terme précis tel que nous venons de le définir, car notre objectif est d'exposer les représentations quant au grec moderne et à son histoire, ainsi que la manière dont cette perception intervient dans les intentions de la réforme de la langue.

En outre, nous observons que le débat auquel nous venons de prêter attention est centré autour du rapport entre le démotique et la katharevousa, en faisant abstraction, de manière implicite ou explicite, d'une réalité multilingue et fortement complexe. Par ailleurs, même dans d'autres travaux d'histoire ou de linguistique portant sur le grec moderne, l'émergence de la langue nationale en Grèce est abordée à l'aide du concept de la *diglossie*, tel qu'il a été décrit par Ferguson, ou bien, dans la version de J. Fishman. Contrairement à cette vision, qui perçoit deux langues, ou deux formes d'une langue (katharevousa et démotique) existant dans un rapport diglossique, pour notre part, nous parlerons plutôt d'une réalité linguistique tri-dimensionnelle, où nous distinguons des variétés géographiques du grec moderne, des variétés géographiques appartenant à d'autres familles, ainsi que les différenciations (variations) sociales de ces variétés.<sup>118</sup>

---

<sup>117</sup> La langue, c'est-à-dire les pratiques langagières des locuteurs donnés et le résultat de ces pratiques, est un phénomène objectivement observable ; par conséquent, il est impossible de se passer de l'approche linguistique et de ses conclusions concernant le rapport entre démotique et katharevousa. Or, « ... en dehors du regard "objectif" sur "l'objet langue", il y a aussi *le regard subjectif que les locuteurs portent sur leur situation objective* ». (L.-J. Calvet, « Une ou deux langues? ou le rôle des représentations dans l'évaluation des situations linguistiques », in *Études Créoles*, 19 (2), 1996, p. 71). Ainsi, même si l'on arrive à se mettre d'accord sur la nature d'un phénomène objectivement observable, nous nous trouvons parfois confrontés à des représentations qui sont loin d'être homogènes. Vu les objectifs que nous nous sommes posés dans notre recherche nous portons notre attention à ce regard subjectif pour des raisons méthodologiques.

<sup>118</sup> « Le monde apparaît comme une vaste mosaïque linguistique en trois dimensions, avec deux dimensions des différenciations géographiques (horizontales) et dans la troisième dimension des différenciations sociales (verticales) ». L.-J. Calvet, *La guerre des langues et les politiques*

Sous cet angle, nous avons d'une part les variétés dialectales réparties dans l'espace géographique, ou bien social ; certaines peuvent varier sur l'axe social en jouant le rôle des langues communes régionales, ou bien celui des variétés qui accèdent à la littéralisation. Si nous tenons compte du fait que le multilinguisme est assez marqué par régions, dans ce cas, il faudrait rajouter la présence de variétés de langues autres que le grec, lesquelles, à leur tour, varient éventuellement à l'échelle de l'espace social. Vers la fin du siècle, deux variétés sont détachées de l'usage strictement social, local ou régional : la *katharevousa*, variété commune écrite que l'on voit varier selon le champ de communication, la place sociale des locuteurs, leurs intégrations idéologiques et culturelles et une variété orale commune accèdent à l'écriture en écartant les autres variétés ; la dernière peut varier tant dans l'espace géographique (tel un marchand de Chios et un capitaine Crétois qui parlent la même variété commune marquée par des traits dialectaux) que social (un épicier et un fonctionnaire d'Athènes). Concrètement, cela signifie que chez les locuteurs grecophones, le grec moderne peut coexister avec une ou d'autres langues ; et dans des contextes multilingues, il pourrait occuper la place de première ou de seconde langue chez l'individu. Ainsi, nous pouvons nous trouver devant des « diglossies imbriquées » les unes aux autres,<sup>119</sup> où les différentes variétés se voient acquérir une valeur ainsi que des fonctions différentes selon les situations. Ici, la place d'une variété ne peut être que relative, dans la mesure où elle constitue éventuellement une variété H face à telle variété, et, en même temps, L face à telle autre.<sup>120</sup> Dans ce cadre, le choix et l'usage d'une variété varient en fonction de la situation de communication, ainsi que d'un ensemble de facteurs sociopolitiques. Par conséquent, la réalité linguistique dans l'État grec, ainsi que celle des régions de l'Empire où il y a une présence grecophone, est d'une part *pluridimensionnelle* et d'autre part *dynamique*. Ainsi, pour reprendre les propos de G. Drettas, « le concept descriptif de la *diglossie* est inadéquat à la situation grecque » étant donné « la complexité réelle des situations [linguistiques] ainsi étiquetées ».<sup>121</sup>

*linguistiques*, Paris, 1987, p. 59.

<sup>119</sup> *Diglossies imbriquées*, ou *diglossies enchassées* sont des termes de L.-J. Calvet. Pour une définition détaillée, *ibid.*, p. 47.

<sup>120</sup> Ce qui toutefois n'est pas une particularité grecque. En critiquant ce concept, N. C. Dorian note : « In many parts of the world more than two speech varieties coexist in a single multilingual area, and prestige and power are allocated among them in terms of complex regional, social and economic hierarchies » (voir N. C. Dorian, « Diglossia and the simplification of linguistic space », in *International Journal of the Sociology of language*, 157 (2002), p. 64).

<sup>121</sup> G. Drettas, *art.cit.*, 1981, p. 62. Le terme diglossie comme il note, dans un article publié deux ans auparavant (1979), « ne sert qu'à masquer la complexité des situations réelles dans un rapport fonctionnel avec des grilles typologiques excessivement simplificatrices », G. Drettas, « La diglossie, mythe ou réalité ? » in *Actes du 5ème colloque international de linguistique fonctionnelle*, Paris, 1979, p. 152. Dans ce même article, l'auteur met en avant la réalité linguistique pluridimensionnelle, existant encore pendant les années 1970 dans quelques

---

provinces grecques, et soutient que même les autres critères de définition du concept ne peuvent pas s'appliquer dans le cas de la « diglossie grecque ». Quant aux problèmes de l'emploi de ce concept, pour le cas du grec moderne, voir aussi l'approche que P. Daltas propose dans son article « The concept of diglossia from a variationist point of view », in *Archivum Linguisticum*, 11 (2), 1980, p. 65-72.



## **PREMIÈRE PARTIE**

### **LE RÔLE DE LA CONJONCTURE SOCIOPOLITIQUE DANS LA CONSOLIDATION DE LA LÉGITIMITÉ DE LA LANGUE NATIONALE**

## I. LA « MISSION DE LA LANGUE GRECQUE » ET LE « DROIT D'INGÉRENCE » DES SAVANTS OCCIDENTAUX

Dans cette partie de notre mémoire, nous examinerons la consolidation, dans la conjoncture historique des années 1850-1880, d'une idéologie qui a soutenu et légitimé la place d'une variété du grec moderne (la *katharevousa*) comme langue nationale, pendant la seconde moitié du XIXe siècle. Ainsi, nous porterons notre attention sur la période allant de 1850 à 1880, et notamment sur certains faits qui ont pesé sur l'évolution du processus d'instauration d'une langue nationale en Grèce. Plus précisément, au cours de cette période, nous observons :

- a) Un intérêt accru pour le grec moderne et sa réforme, en Europe.
- b) Un événement politique international (la guerre de Crimée) dont les conséquences amènent à la révision des attentes et des objectifs nationaux, en faisant resurgir aussi bien l'étude que la réforme du grec moderne comme deux enjeux capitaux, dans le processus de construction nationale. Dans ce cadre historique, la participation et la contribution à la réforme seront considérées comme un devoir pour l'ensemble des personnes instruites, et non pas comme une affaire exclusive des élites lettrées.
- c) Un ensemble d'initiatives concrètes en provenance de l'étranger, qui croisent de près ou de loin les attentes et les objectifs grecs pour la langue.

Ainsi, dans les chapitres qui suivent, nous pourrions observer que la formation, la consolidation et la diffusion de la langue nationale ne sont pas une affaire qui concerne exclusivement les élites lettrées grecques. Il s'agit à la fois d'une conviction que ces dernières partagent, et d'un fait historique, émergeant dans la conjoncture sociopolitique à partir de 1850. En outre, l'étude et la réforme du grec moderne deviennent un devoir à la fois politique et scientifique, assumé par tous ceux qui jouissent d'une instruction allant au delà du secondaire et dotés d'une bonne culture générale. Par ailleurs, la formation d'une langue nationale devient une affaire qui ne vise pas uniquement la communauté nationale ; au contraire, le grec moderne commence à être considéré comme une « langue nationale à portée internationale ». Il s'agit ici d'une prémisse idéologique qui est le fruit d'une série de faits sociopolitiques ayant lieu entre 1853 et 1867. Elle se trouve à la base des tentatives de réforme et prend ses racines pendant cette même période. Nous constaterons aussi que l'intérêt et les initiatives des Occidentaux pour le grec moderne et la foi envers la « portée internationale » de la langue sont deux éléments imbriqués, que nous distinguerons seulement pour des raisons méthodologiques.

« Vers le commencement du siècle, on commença à s'apercevoir en Europe qu'il existait encore des Grecs... »

A. de Gobineau, *Deux études sur la Grèce moderne*, 1905

## A. Changements et continuité dans la première moitié du siècle : vers la découverte du grec moderne en Europe

Nous avons noté en introduction que les années 1850 nous paraissent marquer un tournant dans l'histoire de la question de la langue, en raison d'un ensemble de faits d'ordre politique et social qui affectent la vision du grec moderne et sa réforme. Les aspects politiques, idéologiques et culturels du cadre historique émergent progressivement tout au long de la première moitié du siècle,<sup>1</sup> où l'on assiste à une série d'évolutions dont les conséquences se manifestent dans la seconde moitié. Ces évolutions, dont certaines seront commentées par la suite, se résument aux faits suivants :<sup>2</sup>

- L'étude de la langue grecque (ancienne ou moderne), à partir des années 1830, n'est plus uniquement une préoccupation individuelle pour les érudits grecs. Avec la création de l'État, l'activité éditoriale va se développer, tandis que l'on voit naître des associations littéraires et des institutions telles que l'Université d'Athènes où l'École Française d'Archéologie qui vont contribuer, incontestablement, à l'étude du grec. À partir de 1830, le grec moderne, ou au moins une de ses variétés, n'est plus uniquement une langue littéraire, mais elle accède au statut de langue officielle d'un État national indépendant.
- Le courant scientifique de la linguistique comparée et la théorie des langues indo-européennes pénètrent lentement le milieu des lettrés grecs, à partir des

---

<sup>1</sup> Il est bien entendu que ce cadre ne se forme pas dans la stricte délimitation chronologique de la première moitié du siècle. Ses racines remontent à une période antérieure et notamment au XVIIIe siècle; en outre, certains événements majeurs, tels que la guerre de Crimée, concernent des dates allant au delà de 1850.

<sup>2</sup> Nous proposons ici une trame qui introduit *certaines* faits, composant *une partie* du cadre historique de la première moitié du siècle, afin d'aider le lecteur à suivre l'analyse que nous faisons notamment dans la première partie. Nous ne comptons pas entrer dans le détail de ces faits. Nous les développerons davantage dans les pages qui suivent. Le tableau chronologique qui se trouve en annexe pourra contribuer à éclaircir davantage la chronologie des faits que nous mentionnons.

années 1840 ; bientôt, les outils méthodologiques et les schémas interprétatifs de la linguistique moderne auront un impact considérable sur la perception du grec moderne.

- Nous assistons aussi à une intensification des contacts entre les savants grecs et occidentaux, notamment en Europe, contacts qui commencent à germer dans le contexte philhellénique du premier quart du siècle.
- Dès le début du siècle, une partie des hellénistes se penche progressivement sur le grec moderne, qui était un objet méconnu et marginal jusque là. Dès lors, on aborde le grec moderne soit comme un phénomène synchronique, soit dans son évolution historique. Son étude gagne de plus en plus de lettrés occidentaux jusqu'au milieu du XIXe.

Il est admis qu'une réorientation de l'intérêt occidental vers le grec ancien a lieu pendant la Renaissance : effectivement, il est introduit par les premiers humanistes en Italie, très souvent avec le concours des érudits byzantins.<sup>3</sup> Avant même la fin du XVe siècle, nous assistons à la multiplication de l'impression des grammaires grecques, tout d'abord en Italie, puis à Paris, à Bâle, à Cologne, à Louvain... La même tendance s'observe avec les travaux lexicographiques portant sur le grec. On assiste aussi à la fondation, dans plusieurs villes, des « collèges trilingues » (latin, hébreu et grec)<sup>4</sup> ou des collèges grecs uniquement comme celui de Rome, fondé en 1567. L'intérêt pour le grec va de pair avec l'intérêt pour l'hébreu, tous les deux étant les langues sacrées de la religion chrétienne.

Pendant cette même période, nous observons les premiers signes d'intérêt pour le grec moderne dans un contexte historique particulier. Plus précisément, à partir du XVIe siècle, se développent les explorations et l'expansion des pays européens, ce qui, entre autres conséquences, favorise l'orientation des recherches philologiques vers l'étude des langues étrangères, et l'élaboration de manuels, de grammaires ou de dictionnaires. Ainsi, pendant la Renaissance, les savants

---

<sup>3</sup> Sur le retour progressif des lettres grecques dans les villes italiennes, ainsi que sur la contribution des savants byzantins, voir J.-C. Saladin, *La bataille du grec à la Renaissance*, Paris, 2004, p. 41-57, 59-76 et P. Riché, « Le grec dans les centres de culture d'occident » in M. W. Herren (éd.), *The Sacred Nectar of the Greeks: The Study of Greek in the West in the Early Middle Ages*, Exeter, 1988, p. 143-168.

<sup>4</sup> Au sujet des grammaires et des travaux lexicographiques, ainsi qu'à propos des collèges trilingues, voir P. Lardet, « Travail du texte et savoir des langues : la philologie », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques. Le développement de la grammaire occidentale* (tome 2), Liège, 1992, p. 192, et E. Karantzola, « Από τον Ουμανισμό στο Διαφωτισμό. Η διδασκαλία της αρχαίας ελληνικής και της γραμματικής της », [« De l'humanisme aux Lumières. L'enseignement du grec ancien et de sa grammaire »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές ως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à la basse Antiquité*], Thessalonique, 2001, p. 928-931.

occidentaux portent leur attention sur certains aspects « pratiques » de l'étude philologique, et plusieurs manuels et grammaires de langues étrangères voient alors le jour. Le « besoin de communiquer par delà les frontières linguistiques conduit à scruter les procédures de l'échange : des méthodes d'apprentissage des langues, des techniques de persuasion et de traduction sont développées pour répondre à des urgences pratiques : commerciales, missionnaires, diplomatiques, etc. ».<sup>5</sup> Au sein de l'empire ottoman, cet intérêt se concrétise dans l'étude des vernaculaires qui ferait avancer le travail des missionnaires. La présence et le travail des congrégations qui s'implantent sur le sol ottoman à partir du XVI<sup>e</sup> siècle marquent le premier intérêt de l'érudition occidentale pour le grec moderne et se manifestent à travers les premiers travaux qui y sont consacrés.<sup>6</sup> Ces travaux serviront d'outil à la stratégie de conversion entreprise par les congrégations catholiques. Or, cet intérêt, qui s'essouffle quelque cent cinquante ans plus tard, répond à une condition historique très particulière dans l'espace et le temps historique.<sup>7</sup> À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un tout autre intérêt se manifeste pour le grec moderne dans un contexte historique différent.

L'image du grec moderne et de son évolution, existant dans l'horizon intellectuel au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, se compose progressivement à partir du siècle précédent, dans les travaux philologiques des érudits Grecs. Toutefois, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le grec moderne cesse d'être la préoccupation exclusive de ces derniers. À cette époque, il commence à préoccuper des philologues européens formés en lettres classiques, notamment des hellénistes, ainsi que des voyageurs ou des historiens qui feront de brefs commentaires au sujet de la langue, de son évolution et de son état actuel.<sup>8</sup> Nous ne prétendons pas faire, ici, un exposé exhaustif sur l'intérêt européen pour le grec moderne ou sur la rencontre de l'érudition européenne avec les lettrés grecs. Toutefois, nous tenons au bien fondé de notre proposition, puisque l'intérêt européen pour le grec moderne fait partie de

---

<sup>5</sup> P. Lardet, art.cit., p. 188-189.

<sup>6</sup> Notons, à titre indicatif, les œuvres majeures de M. Crusius, *Turcograecia* (Bâle, 1584) et de Ch. du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis* (Lyon, 1688).

<sup>7</sup> Nous aurons l'occasion de développer ce sujet et de compléter la liste des publications avec d'autres ouvrages de même nature dans la troisième partie de ce mémoire.

<sup>8</sup> Les témoignages et les commentaires sur l'état du grec moderne ne manquent pas même pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Au sujet de la représentation du grec moderne chez les voyageurs occidentaux dans l'Empire ottoman au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, ou plus tard en Grèce, voir N. Giakovaki, « Η Ευρωπαϊκή Συνάντηση με την Καθομιλουμένη : Οι Περιηγητές », [« La rencontre de l'Europe avec la langue parlée: Les voyageurs »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές ως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à la basse Antiquité*], Thessalonique, 2001, p. 942-946, ainsi que Sophie Basch, *Le mirage grec, La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, Athènes, 1995, p. 79-128.

l'intérêt plus large manifesté envers les Grecs modernes et du philhellénisme du premier tiers du siècle. En conséquence, nous considérons que l'intérêt pour la langue moderne, pendant cette période, est stimulé, d'un côté, par le souci de la découverte, à travers l'univers grec moderne émergeant, des traces de l'Antiquité, et de l'autre, par le mouvement philhellénique incarné largement par des hommes de lettres.

Le nombre croissant des voyageurs dans l'Empire ottoman, dès la fin du XVIIIe siècle, se traduit, entre autres, par la multiplication des témoignages au sujet de la langue actuelle des Grecs. Mais, ce qui est encore plus important que les témoignages des voyageurs, ce sont *les publications de traités sur le grec moderne* par des philologues européens, conjuguées à *l'intensification des contacts de la philologie européenne avec les savants grecs* de la diaspora. En France, à titre d'exemple, des hellénistes nouent des contacts dès le début du siècle avec les lettrés grecs, notamment avec le cercle de Coray. Ce dernier aura un contact régulier et une collaboration étroite, dans divers projets éditoriaux, avec les hellénistes de Paris, et il ne sera pas le seul.<sup>9</sup> Dans le même temps, un grand nombre d'entre eux suit l'activité éditoriale grecque de la diaspora : J.-B. Ansse de Villosion, helléniste éminent de la fin du XVIIIe siècle, semble être au courant de cette activité, puisqu'au tournant du siècle il publie sa *Notice de quelques ouvrages nouveaux des Grecs Modernes*.<sup>10</sup> Pour citer un autre exemple, Ch.-B. Hase affirme suivre la publication de *Logios Ermis*,<sup>11</sup> et nous pouvons supposer de même qu'il a suivi « la querelle » des années 1816-1821 sur la forme du grec moderne, entre le cercle de Coray et celui de Kodrikas. En 1805, Boissonade salue le début de parution de la « Bibliothèque grecque » de Coray, tandis que l'helléniste Paul-Louis Courier remarque que « les éditions faites [par Coray] pour les Grecs ont enrichi nos études, renouvelé nos méthodes, et réveillé notre Occident »<sup>12</sup>

---

<sup>9</sup> Au sujet du contact des philologues français avec les savants grecs de Paris, voir E. Thomas, *Οι εν Παρισίοις Ελληνιστάι και ο Brunet de Presle* [*Les hellénistes à Paris et Brunet de Presle*], Syra, 1876, p. 3 et passim ; voir aussi W. Brunet de Presle, « M. Hase et les savants grecs émigrés à Paris sous le premier Empire et la restauration », in *Revue des Cours Littéraires*, 2 (20), 1865, p. 322-326. Par ailleurs, d'après E. Thomas, pendant cette période plusieurs lettrés grecs enseignent le grec ancien à Paris (p. 13) ; il cite plusieurs noms que nous avons eu l'occasion de retrouver dans d'autres sources, antérieures ou postérieures. Au sujet des contacts de Coray avec les milieux des hellénistes à Paris, voir R. Canat, *L'hellénisme des romantiques. La Grèce retrouvée* (tome 1), Paris, 1951, p. 81-85. De façon générale, des contacts réguliers semblent avoir lieu à Paris, entre hellénistes et savants grecs depuis le début du siècle.

<sup>10</sup> J.-B.-G. Ansse de Villosion, *Notice de quelques ouvrages nouveaux des Grecs Modernes, et notamment de la traduction en grec vulgaire de la "Philosophie chimique" du conseiller d'État Fourcroy*, Paris, 1798.

<sup>11</sup> Brunet de Presle, art.cit., p. 322-323.

<sup>12</sup> René Canat, op.cit., p. 81-82.

Le grec moderne ne tarde pas à se manifester aussi bien dans les lycées que dans le milieu universitaire, ce qui, d'après nous, exprime l'intérêt pour cette langue ou le désir de se familiariser avec la littérature moderne. Des cours de grec moderne s'organisent au sein de différentes institutions, en France et en Europe. En 1795, à l'initiative d'Ansse de Villosion, a lieu l'inauguration de la chaire de littérature néo-hellénique à l'*Ecole des Langues Orientales Vivantes*.<sup>13</sup> En 1805, il obtient le transfert de la chaire au Collège de France, mais il meurt la même année. La chaire est supprimée mais, en 1815, son élève, C.-B. Hase, est nommé à la chaire de grec moderne, rétablie cette fois-ci à l'*Institut National*, où il restera jusqu'à sa mort, en 1864.<sup>14</sup> Une autre source nous apprend que le professeur de grec ancien, M. Minoïdis, initie ses élèves à la langue et à la prononciation modernes, tandis qu'un autre Grec, R. Neroulos, donne à Genève « un cours de littérature grecque moderne dont le Globe [fait] un vif éloge (1er et 22 avril 1829) ». <sup>15</sup> En 1817, Ambroise Firmin Didot réalise un séjour à Kydonies où il suivra pendant deux mois les cours de grec moderne donnés par Th. Kaïris, à l'école grecque de la ville.<sup>16</sup> Bientôt, de plus en plus d'hellénistes commenceront à apprendre la langue savante,<sup>17</sup> certains feront des traductions à partir de, et vers la katharevousa,<sup>18</sup> et ils ne tarderont pas à se lancer dans des publications consacrées au grec moderne.<sup>19</sup>

---

<sup>13</sup> L'actuel *Institut National des Langues et Civilisations Orientales*, dont le nom a varié selon le changement de régime politique, s'appelait lors de son inauguration (en 1794) *École des Langues Orientales Vivantes*. Nous utilisons désormais le titre abrégé *Institut National* ou INALCO indépendamment de la période à laquelle nous nous référons.

<sup>14</sup> Voir Brunet de Presle, « Grec Moderne », in *Revue Politique et Littéraire*, 7 (34), 1874, p. 800

<sup>15</sup> R. Canat, *L'hellénisme des romantiques, 2. Le romantisme des Grecs*, Paris, 1953, p. 69. Ses cours à Genève ont donné naissance à un ouvrage, *Cours de littérature grecque moderne*, 1827, qui a aussitôt été traduit en allemand (Mayence 1827, Leipzig 1830) et quelques décennies plus tard, en grec (*Ιστορία των γραμμάτων παρά τοις Νεωτέροις Έλλησι*, Athènes, 1870).

<sup>16</sup> Queux de Saint-Hilaire, « Notice sur Ambroise Firmin-Didot », in *Hippocrate*, 6, 1898, p. 164-165. Il s'agit en effet d'une conférence donnée à l'*Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, le 20 avril 1876.

<sup>17</sup> Voir E. Thomas, op.cit., p. 5 et passim, qui cite plusieurs noms d'hellénistes parlant le grec moderne (nous pouvons imaginer un grec moderne proche de la katharevousa), ainsi que des noms de professeurs grecs qui l'enseignent. Parmi eux J. David et Brunet de Presle, élève et successeur de C.-B. Hase à l'*Institut National*, rédigent certaines œuvres ou articles en grec moderne (katharevousa), ou prononcent des discours et donnent des conférences dans la langue des savants grecs.

<sup>18</sup> C'est, par exemple, le cas de W. Brunet de Presle qui fait une première traduction en 1828 (*Les Maximes et réflexions morales de Rochefoucauld*, (*Γνώμαι και σκέψεις ηθικαί του δουκός Λα-Ρωσφουκά, υπό Βλαδιμήρου Βροννέτου*), chez Firmin-Didot ; information fournie par E. Thomas, op.cit., p. 13), et de G. d'Eichtal, dont plusieurs traductions ont été publiées dans ses œuvres complètes publiées après sa mort.

<sup>19</sup> Outre la langue, l'intérêt se porte pour la première fois, dans les années 1820, sur le folklore grec. En 1824-25 voit le jour le recueil remarquable de C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce*

De plus, les voyages s'intensifient avant l'Indépendance dans l'Empire ottoman et, pendant la guerre de l'Indépendance, on assiste à un engagement de plusieurs hellénistes du côté grec<sup>20</sup>. Après la constitution de l'État, quelques-uns seront impliqués activement dans la vie politique et/ou intellectuelle. Il s'agit principalement de lettrés dont l'implication dans la question de la langue se manifeste à partir de 1850. Certains, comme G. Deville, rejoignent l'*Ecole Française d'Athènes*, fondée en 1846, tandis que d'autres, comme G. d'Eichtal, se mettent au service de l'administration grecque. Par ailleurs, même avant la guerre de l'Indépendance, certains Européens font de brefs séjours dans plusieurs régions et s'impliquent dans la vie intellectuelle : Jules David, à titre d'exemple, enseigne en 1820 au Lycée de Chios. L'intérêt commun de tous ces savants est la langue grecque et, pour certains, la culture populaire. Cet intérêt ne manque pas, même de l'autre côté du Rhin où nous constatons une augmentation des travaux<sup>21</sup> relatifs au grec moderne.<sup>22</sup>

L'intensification du contact entre les hellénistes et les savants grecs de la diaspora, ainsi que le développement du mouvement philhellénique forment, en effet, une conjoncture favorable, qui stimulera les publications portant sur le grec moderne. Ainsi, en ce début du XIX<sup>e</sup> siècle, les savants européens, et notamment les hellénistes, deviennent de plus en plus nombreux à s'intéresser à l'existence de cette langue, d'abord dans son rapport avec le grec ancien, et ensuite dans sa synchronie, mais en cherchant toujours la part du grec ancien dans le grec moderne. Il faut, certes, noter que dans le contexte intellectuel du début du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui motive et se trouve au centre des préoccupations, c'est la recherche d'une continuité historique, de la civilisation antique aux populations grécophones contemporaines.

---

*moderne*. Nous expliquerons plus loin l'importance de cette publication pour les érudits grecs (deuxième partie, deuxième chapitre: 5. *Textes homériques et contexte historique*).

<sup>20</sup> Le *Comité Philhellénique de Paris* comprend plusieurs hellénistes, et certains ne tardent pas à prendre des initiatives individuelles, comme J David, qui, à peine les hostilités déclenchées en 1821), publie à Paris son *Appel aux nations en faveur des Grecs, par un citoyen français*.

<sup>21</sup> Il s'agit de publications d'une thématique étonnamment variée, ayant comme axe commun le grec moderne. Voir, à titre d'exemple, C. Iken, *Leukothea*, Leipzig, 1825 et *Eunomia*, Grimma, 1827, Fr. Thiersch, *Ueber die neugriechische Poesie, besonders über ihr rhythmisches und dichterisches Verhältniß zur altgriechischen*, Munich, 1828 et *Ueber die Sprache der Zakonen*, Berlin, 1833, J. M. Heilmaier, *Über die Entstehung der romanischen Sprache unter dem Einflüsse fremder Zungen*, Aschaffenburg, 1834, F. J. Wiedemann, *Einige Bemerkungen über das Neugriechische und sein Verhältniss zum Altgriechischen und zu den romanischen Sprachen*, Reval, 1852.

<sup>22</sup> À part les publications que nous avons pu recenser, nos indications sont trop peu nombreuses pour pouvoir parler d'un phénomène semblable dans les pays germaniques. Pour cela il faudrait une recherche particulière dans les bibliothèques et les archives allemandes, ce qui sortirait, toutefois, du cadre de notre recherche.



Ainsi, l'intérêt que l'on manifeste pour l'état du grec moderne fera émerger *une nouvelle vision du grec* chez les philologues classiques. Il s'agit d'une vision qui n'est certes pas homogène, mais où l'on peut distinguer une série de thèses et d'interprétations qui vont bientôt se répandre dans la philologie européenne. Le grec moderne est vu comme un ensemble composé du *romain* ou *grec vulgaire*<sup>23</sup> et d'une langue littéraire. C'est à travers cette dichotomie que l'on essaie d'interpréter sa généalogie et son rapport avec le grec ancien. Le grec médiéval, pour l'instant, n'est que très rarement objet de préoccupation. La théorie d'Érasme sert encore de modèle pour l'interprétation de l'évolution de la prononciation, tandis que les règles phonologiques du grec moderne commencent à attirer l'attention.<sup>24</sup> De manière générale, on admettra le lien entre la langue littéraire archaïsante et le grec ancien. En ce qui concerne le *grec vulgaire*, il ne fait pas encore l'unanimité : on y voit souvent une langue fort altérée, pour certains même corrompue, ayant perdu une partie de son aspect hellénique, mais demeurant grecque dans ses fondements. Et c'est pour cette raison que la plupart des hellénistes vont opter pour l'étiquette *romain*, en réservant le glottonyme *grec moderne* (ou *néo-hellénique* pour certains) à la katharevousa.<sup>25</sup> En ce qui concerne les variétés dialectales du grec moderne, elles se voient dérivées de la langue ancienne exactement comme les langues romanes du latin. C'est en effet la langue populaire de la basse Antiquité qui a évolué en s'écartant du grec classique, tandis que la variété littéraire y est restée beaucoup plus fidèle. Cela signifie que l'on voit un rapport de parenté du type « langue mère – langues filles », ainsi qu'un degré semblable, mais pas identique, de proximité du grec moderne, ou de l'italien, avec leurs langues-mères respectives. Pour la majorité des hellénistes, le grec ancien, tout comme le latin, est considéré comme une langue morte. Bien entendu, répétons que nous ne nous trouvons pas devant une vision homogène : les nuances et les exceptions ne manquent pas, tant parmi les différents ouvrages que parmi les différentes dates d'édition des œuvres d'un même auteur. De même, au cours de ces années, d'autres lettrés continuent à réfuter le rapport entre la langue antique et le

<sup>23</sup> Il s'agit des étiquettes le plus fréquemment employées pour désigner le grec dialectal.

<sup>24</sup> En 1828 et 1829, deux études sont entièrement consacrées à la prononciation grecque-moderne. Il s'agit, respectivement, du *Traité de prononciation grecque moderne* de Jules Berget de Xivery et de la *Dissertation sur la prononciation grecque*, de Fleury de Lecluse. Notons que le premier devient, en 1821, le précepteur de Brunet de Presle (voir Queux de Saint-Hilaire, « Notice sur M. Brunet de Presle », *extrait de l'Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, Paris, 1875, p. 5). Ce ne sont sans doute pas les premières études de ce genre, mais elles marquent le début d'une période où nous verrons se multiplier des publications portant sur cette question.

<sup>25</sup> Quant aux différentes nomenclatures employées, voir le chapitre *La conception de l'évolution du grec et son impact sur sa nomenclature*, dans la deuxième unité du présent mémoire.

grec moderne, ce qui crée le premier débat où sont impliqués aussi bien les érudits occidentaux que les Grecs.

Pour la plupart des savants occidentaux, la raison apparente de cet intérêt pour le grec moderne, leur *motivation*, en somme, est l'utilité qu'il peut avoir dans l'étude de la littérature et de la langue classiques, quoique certains lui reconnaissent un intérêt même pour l'étude du grec byzantin. C'est en effet ce qui ressort des titres et du contenu de la plupart des ouvrages que nous avons consultés.<sup>26</sup> Il est clair, alors, que les destinataires de ces travaux sont les philologues classiques<sup>27</sup> de l'Europe, et plus particulièrement, les hellénistes. En même temps, l'édition de ces travaux est en quelque sorte la réponse à cette partie des lettrés européens qui voient dans le grec moderne une langue n'ayant pas de rapport avec le grec classique. À en croire les témoignages recueillis dans nos sources, nous pouvons déduire qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, soit le grec moderne était si dénué de tout intérêt scientifique ou littéraire qu'il n'y avait pas de critiques ou de commentaires à ce sujet, soit il était considéré comme une « langue barbare - dégénérée » ayant rompu ses liens avec la langue antique.<sup>28</sup> Par ailleurs, au moment où elle commence

---

<sup>26</sup> Il y a plusieurs exemples, que nous pouvons citer ; à titre indicatif voir C.-B. Hase, *Sur l'origine de la langue grecque vulgaire et sur les avantages qu'on peut retirer de son étude*, Paris, 1816, ainsi qu'un extrait de J. David qui résume notre constatation : « Certains traits, propres à la langue grecque [*i.e.* le grec ancien], ignorés ou à peine connus jusqu'ici, sont sauvegardés dans les usages actuels, et [les hellénistes européens] conclurent, s'ils ne se sont pas laissés emporter par leurs préjugés, que la recherche et l'étude de l'une est fort utile, voire nécessaire, pour déchiffrer l'autre. [...] Nous n'avons, jusqu'ici, aucune œuvre capable de nous démontrer la parenté entre l'ancienne et la nouvelle langue, et de nous guider vers une comparaison critique des deux, en nous appuyant sur la connaissance de la langue moderne pour nous perfectionner dans la langue ancienne, ce qui est l'objectif principal du philologue » ; J. David, *Συνοπτικός παραλληλισμός της ελληνικής και γραικικής ή απλοελληνικής γλώσσης* [*Comparaison sommaire du grec ancien et du grec vulgaire*], Paris, 1820, p. στ', ιγ'-ιδ' respectivement [Πολλά πράγματα ίδια της Ελληνικής, έως τώρα ή αγνοούμενα, ή αμυδρώς γνωρισμένα, σώζονται εις την νυν συνήθειαν, και θέλουν συμπεράνειν, αν δεν είναι κυριευμένοι από προλήψεις, ότι της μίας η σπουδή και έρευνα είναι πολλά ωφέλιμος, μάλλον δε αναγκαία, δια την ακρίβωσιν της άλλης. [...] Δεν έχομεν έως τώρα [...] κανένα έργον το οποίον να ήναι [...] αρκετόν να μας δείξη την συγγένειαν της παλαιάς προς την νέαν γλώσσαν, και να μας οδηγή εις κριτικήν σύγκρισιν και των δύο γλωσσών, μεταχειριζόμενον την γνώσιν της νέας, δια να μας τελειοποιήση εις την παλαιάν το οποίον είναι ο κυριώτερος σκοπός του φιλόλογου].

<sup>27</sup> Le titre qui résume le mieux ces deux points (les motifs apparents de ces travaux et les destinataires de ce discours) est celui du livre de l'helléniste J.-S. Blackie, *The Living Language of the Greeks and its Utility to the Classical Scholar*, Édimbourg, 1853.

<sup>28</sup> Il s'agit notamment des témoignages du début du siècle : Kodrikas en 1802, parle d'un auteur (Cornélius de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, Berlin 1788) qui refuse de reconnaître un quelconque lien entre les deux langues. De manière pareille, en 1820, J. David soutient que « les philologues de l'Europe ignorant cette vérité, [le fait que le grec moderne est apparenté au grec ancien] et percevant la langue grecque comme entièrement barbare, la

à être étudiée, la langue moderne ne constitue qu'un domaine secondaire de recherche, servant surtout à approfondir la connaissance du grec antique. Dans ce contexte, un ensemble de publications portant sur le grec moderne mettra en exergue l'existence d'une langue vivante qui est l'évolution du grec ancien. On considère ainsi rapporter l'existence d'un fait, qui était, jusqu'à là, ignoré.

En ce qui concerne les savants grecs, nous savons que leur intérêt pour la langue moderne s'inscrit, jusqu'en 1830, dans le cadre de l'élaboration des projets politiques, qui ont marqué l'émergence du premier nationalisme balkanique. La perception du grec moderne et les projets de sa fixation, pendant cette époque, ont longuement préoccupé les historiens modernes, et, pour notre part, nous n'insisterons pas sur ce point.<sup>29</sup> Nous voulons uniquement mettre l'accent sur le fait

---

négligèrent jusqu'ici, et dédaignèrent de l'apprendre», op.cit., p. στ' [« οι φιλόλογοι της Ευρώπης αγνοούντες ταύτην την αλήθειαν, και έχοντες την Γραικικήν γλώσσαν ως διόλου βάρβαρον, την παρέβλεψαν μέχρι νυν, και δεν εκαταδέχθησαν να την μανθάνωσιν »]. Mais, même au milieu du siècle des propos semblables viennent contester la continuité du grec. En 1854, K. Asopios nous informe que « B. Ow, se trouvant à Athènes, lui aussi, il y a quelques années, rédigea une critique contre Fallmerayer (*Die Abstammung der Griechen...*, München, 1848). Dans l'annexe de son ouvrage, intitulé *Sur la langue, le peuple et la présence bavaroise en Grèce*, il répliqua courageusement aux Allemands - qui accusaient notre langue d'être envahie par les barbarismes – mettant en avant la pureté de la langue usuelle, et démontra que cette dernière est, de manière incomparable, plus pure que celle de ses accusateurs », K. Asopios, *Τα Σούτσεια, ήτοι ο κύριος Παναγιώτης Σούτσος εν γραμματικοίς, εν φιλολόγοις, εν σχολάρχαις, εν μετρικοίς και εν ποιηταίς εξεταζόμενος* [*Les Soutsseia, ou M. Soutsos étudié du point de vue de grammaire, philologie, métrique et poésie*] Athènes, 1854, p. 79 [« Ο προ ετών ωσαύτως εν Αθήναις ευρεθείς Β. Όου ή Άου (Β. [sic] Ow ), κατά Φαλμεραϊέρου γράφων (*Die Abstammung der Griechen, etc.*· München, 1848), εν παραρτήματι του πονήματος, επιγραφομένω *Περί Γλώσσης, Λαού και Ξενοκρατίας εν Ελλάδι*, υπερασπίζων την καθαρότητα της καθομιλουμένης, γενναίως απήντησεν εις τους επί ξενολογία κατηγορούντας την γλώσσαν ημών Γερμανούς, αποδείξας ότι η κατηγορουμένη γλώσσα είναι ασυγκρίτω λόγω καθαροτέρα της των κατηγορών... »]. Nous pouvons, donc, déduire que ces contestations ont comme destinataires tant les philologues grecs que leurs confrères européens et qu'un débat est engagé, depuis le début du siècle.

<sup>29</sup> La bibliographie sur ce sujet est abondante. Nous pouvons citer ici, à titre indicatif, K. Th. Dimaras, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός* [*Lumières néo-helléniques*], Athènes, 1977, P. Kitromilidis, « Συζητήσεις για τη διαμόρφωση εθνικής γλώσσας στους κόλπους του Νεοελληνικού Διαφωτισμού », in *Θέματα ιστορίας της Ελληνικής Γλώσσας*, Πύλη για την Ελληνική Γλώσσα [Portail électronique pour la langue grecque] [http://www.greek-language.gr/greekLang/studies/history/thema\\_21/index.html](http://www.greek-language.gr/greekLang/studies/history/thema_21/index.html) 31.10.2007 (consulté le 15.11.2007), R. Argyropoulou, « Γλωσσολογικά του νεοελληνικού Διαφωτισμού » [« Questions linguistiques dans les Lumières néo-helléniques »], in Voros F. et alii (éds), *Αφιέρωμα στον Ε. Π. Παπανούτσο* [*À E. P. Papanoutsos*], Athènes, 1980, p. 399-412. Quant aux différents points de vue concernant l'évolution du grec et le rapport entre la langue moderne et l'ancienne, pendant le XVIIIe siècle,

que, dès le début du siècle, la grande majorité des savants considère la réforme de la langue en partant de la thèse que le fonds morpho-syntaxique et lexical du *grec vulgaire* ne peut pas constituer la base d'une réforme. Cette considération est, comme nous le savons, le résultat de l'image qu'ils se font de la langue orale. Les comparaisons entre la littérature classique et le grec dialectal de leur époque, ainsi que l'idéalisation du grec classique par les hellénistes, les amènent à voir dans cette langue une langue appauvrie, dégénérée et bâtarde. C'est le cas de la majorité des savants, c'est-à-dire de ceux qui soutiennent soit l'épuration de la « langue orale » soit le retour au grec ancien. L'exemple le plus marquant est celui de Kodrikas qui voit dans le *grec vulgaire* « un dialecte gréco-barbare » : « Ce monstre mixte et vulgaire, ce que nous appelons ordinairement langue semi-barbare, ce n'est pas la langue commune de notre nation. C'est la langue d'*Erotokritos* et de *Bertoldos* ; monstre hideux, rejeton des monstres les plus hideux ».<sup>30</sup> Selon une opinion alors très répandue et qui survivra longtemps encore, la décadence de la langue est le résultat du long assujettissement de la Grèce. D'après Kodrikas *ce sont les circonstances historiques qui ont produit l'affaiblissement de l'esprit du peuple et de sa langue*. Vingt-quatre ans avant l'édition de sa grammaire, dans la préface de la traduction du livre de Fontenelle, *La pluralité des mondes*,<sup>31</sup> (Vienne 1794) il note:

« Les invasions et les assujettissements successifs qu'elle [la Grèce] subit de la part de diverses nations, Macédoniens, Romains, parfois même les Goths, lui transmirent, selon l'implacable loi morale de l'imitation du maître par son esclave, l'atrocité de leurs mœurs, la barbarie de leurs coutumes et l'infamie de leurs dialectes. Ces faits sont à l'origine de ce mélange monstrueux que l'on appelle la langue roméique, amas chaotique de divers et nombreux mots et phrases étrangers ; la plupart d'entre nous, nous ignorons si le verbe hellénique était en usage chez les Grecs et, même si nous le trouvons, nous ne pouvons pas nous en servir car la majorité ne comprend pas ce nous voulons dire et se sent rebutée par ce style insolite ».<sup>32</sup>

---

voir A. F. Christidis, « Ιστορίες της Ελληνικής Γλώσσας » [« Histoires de la langue grecque »], in Christidis A. F. (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας, από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα* [Histoire de la langue grecque des origines à l'Antiquité tardive], Thessalonique, 2001, p. 3-17.

<sup>30</sup> « Το μεμιγμένον εκείνο χυδαϊκόν έκτρομα, η παρ'ημίν κοινώς λεγομένη Μιξοβάρβαρος Γλώσσα, δεν είναι η κοινή γλώσσα του γένους μας. Είναι γλώσσα του Ερωτοκρίτου και του Μπερτόλδου. Έκτρομα δυσειδές, δυσειδεστέρων εκτροματών απόγονον ». P. Kodrikas, *Μελέτη της κοινής Ελληνικής Διαλέκτου*, Paris 1818, p. 245.

<sup>31</sup> B. de Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Lyon, 1686.

<sup>32</sup> « Αι αλληπάλληλοι έφοδοι και δουλείαι όπου κατά καιρούς εδοκίμασεν από διάφορα έθνη, πότε Μακεδονίων πότε Ρωμαίων, και ενίστε Γότθων, εις αυτήν [αυτήν: la Grèce] μετέδωκαν, κατά τον αναπόφευκον ηθικόν νόμον του να μιμηται ο δούλος τον δεσπότην, και την των ηθών τους αγριότητα, και την των εθών τους βαρβαρότητα, και την των διαλέκτων τους αχρειότητα.

Dans les extraits cités de P. Kodrikas se cristallise un point de vue sur la langue et l'histoire de ses locuteurs que de nombreux savants de l'époque partagent.

Certes, pour les Grecs, l'idée de la corruption, de l'altération et de la décadence n'est pas une idée neuve : elle constitue un objet de réflexion, parfois même, elle stimule des polémiques, dès l'émergence du débat sur la langue. Déjà les siècles précédents véhiculaient l'image d'un grec consistant, d'une part, en un parler « vulgaire – corrompu » que l'on trouve chez les couches populaires et, d'autre part, en une « langue cultivée » des élites.<sup>33</sup> Or, c'est au XVIIIe et au XIXe siècles que les savants observent le grec dans sa diachronie et essaient d'interpréter ses phénomènes, en vue de constituer une langue pour l'éducation du peuple et l'éveil national. Cette image, en somme, régit l'interprétation de l'évolution récente du grec : la langue leur semble sérieusement endommagée après les siècles du « joug ottoman » ou autre, et ce point fait l'unanimité tant chez les lettrés grecs que chez les occidentaux.<sup>34</sup>

L'image qui se compose pendant ces décennies sera de plus en plus le fruit du contact entre l'érudition grecque et les hellénistes. La prise de position et les interprétations des uns ou des autres, quant à l'évolution du grec, se développent dans un cadre particulier : le fait de prendre connaissance de l'actualité philologique ne signifie pas, comme nous le verrons, uniquement une circulation d'informations entre les lettrés de plusieurs pays, mais parfois un contact étroit, et aussi des moments où des débats se nouent entre les uns et les autres. Ainsi, les tentatives de

---

[...] Εκ τούτου προήλθε το τερατώδες εκείνο κράμα της λεγομένης Ρωμαϊκίας γλώσσης, σύμμικτον ως κυκεών από διαφόρους, και πολυαρίθμους ξένας λέξεις, και φράσεις των οποίων η ελληνική έκφρασις ούτε ηξεύρωμεν οι περισσότεροι αν ήτον εις χρήσιν εις τους Έλληνας, ούτε αν την εύρωμεν ημπορούμεν να την μεταχειρισθώμεν, διότι ούτε εννοούν οι πολλοί τι λέγομεν, και αηδιάζουν όλοι δια το ασυνήθιστον », P. Kodrikas, *La pluralité des mondes*, Vienne, 1794, p. 212-213.

<sup>33</sup> Les extraits de sources des siècles précédents, cités par Sathas, (C. Sathas, *Ιστορία του ζητήματος της νεοελληνικής γλώσσης* [*Histoire de la question de la langue grecque moderne*] Athènes, 1870, p. 1-130), sont très intéressants par rapport aux représentations de la langue grecque pendant l'époque ottomane, autant dans l'Empire qu'en Europe.

<sup>34</sup> Quant aux termes qui désignent dans nos sources l'idée de la décadence, nous avons retenu et nous employons dans les pages de ce mémoire les termes « altération » et « corruption ». Ces deux mots que nous avons retenus correspondent aux termes *αλλοίωσις* et *παραφθορά* qui ont l'occurrence la plus élevée dans nos sources. Si nous voulons voir la signification de ces mots hors de leur cadre textuel précis, nous remarquons que, d'après les dictionnaires de l'époque, le premier renvoie à une perte de la nature (ou parfois de la pureté) initiale (« παραποίησης ή νόθευσις »), tandis que le second se réfère à l'action et au résultat du verbe *παραφθείρω* que nous traduirons comme *altérer*, *corrompre* ou *dénaturer*. (Sources : dictionnaires de D. Dimitrakos, *Μέγα λεξικόν της Ελληνικής γλώσσης* [*Grand dictionnaire de la langue grecque*], Athènes 1933-1951 (tomes I et VII), et A. Vlachos, *Dictionnaire grec – français*, Athènes, 1897.)

décrire le grec moderne et d'interpréter son évolution, qui vont s'accroître pendant la seconde moitié du siècle, *se développent dans un cadre qui se caractérise par l'intérêt croissant de la philologie et de la linguistique européenne pour le grec moderne, mais également grâce au contact des élites lettrées grecques avec l'érudition occidentale.*

## B. La guerre de Crimée et son impact sur la définition des objectifs nationaux

La katharevousa, c'est-à-dire la variété qui incarne la langue nationale pendant le XIXe siècle, renforce sa légitimité idéologique dans la conjoncture des années 1850-1880, mais aussi dans un cadre scientifique et idéologique particulier qui se forme lentement avant même 1850. Dans ce chapitre et le suivant, nous examinerons *comment une configuration d'événements* d'ordre politique et social, *a fixé*, à partir de 1855, *le cadre au sein duquel ont été étayés les fondements idéologiques d'une archaïsation renforcée*, en sorte que la variété archaïsante du grec moderne a pu consolider sa place en tant que langue nationale.

Le facteur qui, d'après nous, joue un rôle capital dans cette conjoncture est la redéfinition des objectifs et des véhicules du nationalisme grec dans le nouveau cadre sociopolitique qui se dessine, suite au nouveau rebondissement de la question d'Orient en 1853-1856.<sup>35</sup> Notons que la question d'Orient est un facteur capital dans la vie politique et économique du pays pour la période allant de la constitution de l'État jusqu'à la première guerre mondiale. Cette question, dans son évolution et ses rebondissements au fil des décennies, a une prépondérance particulière dans la formation du cadre socio-historique au sein duquel se forment et s'expriment l'idéologie, les attitudes et les comportements collectifs des élites lettrées. Il faut tenir compte du fait qu'à partir de la fondation de l'État grec (1830) et jusqu'à la première guerre mondiale, chaque décennie apporte un nouvel épisode à la question de l'Orient.<sup>36</sup>

Pendant les vingt-cinq années qui ont suivi l'établissement de l'État, les lettrés grecs admettent que les facteurs qui avaient contribué de façon déterminante à la réussite de la guerre de l'Indépendance étaient la multiplication sur le territoire ottoman de soulèvements des troupes irrégulières, la concurrence diplomatique des grandes puissances, favorable aux Grecs, ainsi que le mouvement philhellénique de l'Europe.<sup>37</sup> Les frontières de l'État sont perçues comme délimitation provisoire, dès

---

<sup>35</sup> Il s'agit de la guerre de Crimée, qui inclut une suite d'événements diplomatiques et militaires commençant avec l'occupation des Principautés par l'armée du Tsar (printemps 1853) et se terminant avec le traité de Paris le 30 mars 1856.

<sup>36</sup> Les deux événements majeurs sont les guerres russo-ottomanes de 1853-1856 et de 1877-1878. Outre ces faits, nous devons aussi relever la crise entre l'Empire et l'Égypte vassale qui aboutit à la guerre des années 1839-41, le soulèvement crétois de 1866-1869, la guerre greco-ottomane de 1897 et le nouveau soulèvement crétois la même année, l'insurrection d'Ilinden en 1903, la « lutte macédonienne » des années 1904-1908, et les guerres balkaniques (1912-1913) qui sont le dernier acte avant la guerre de 14-18.

<sup>37</sup> En ce qui concerne la représentation de la guerre de l'Indépendance dans les années 1830-1862, voir P. Diatsentos, *La Guerre de l'Indépendance hellénique à travers la presse grecque pendant le règne du roi Othon (1833-1862)*, mémoire de D.E.A., E.H.E.S.S, Paris, 1997, p. 43-76.

le lendemain de l'Indépendance. La « Grande Idée »<sup>38</sup> qui dominera l'idéologie nationale jusqu'en 1922, exprimera, entre autres, l'aspiration à la constitution d'un État impérial qui rassemblerait tôt ou tard les peuples chrétiens des Balkans. Pendant la période qui va jusqu'à la guerre de Crimée, se répand la conviction que l'expansion territoriale du jeune royaume sera fondée, d'une manière ou d'une autre, sur les mêmes facteurs qui ont favorisé la réussite du soulèvement de 1821.<sup>39</sup> Le déclenchement des hostilités, en 1853, entre l'Empire ottoman et la Russie et l'implication quasi-simultanée des autres puissances, sont perçus par les Grecs comme une conjoncture favorable à l'annexion de nouveaux territoires. Dans cette perspective, le pays se range du côté de la Russie, et suscite ou assiste les soulèvements dans les régions transfrontalières du nord, en espérant mettre les puissances devant le fait accompli et en tirer profit au moment des négociations qui, tôt ou tard, clôtureraient le conflit.<sup>40</sup> Or, les attentes grecques semblent se démentir assez vite, tandis que les facteurs, qui ont contribué à la réussite de l'insurrection de 1821, ne fonctionnent pas selon leurs souhaits. Ainsi, d'une part, pour les grandes puissances, mise à part la Russie, il s'agit de tenir le Royaume en dehors du théâtre des hostilités, ce que l'on réussit assez tôt.<sup>41</sup> D'autre part, quelques mois après le début de la guerre, au mois de mars 1854, est mis en place *de facto*, à Vienne, le principe de l'intégrité de l'Empire, qui est reconfirmé de façon officielle avec le traité de Paris (1856) qui allait mettre fin à la guerre. Ce traité constitue le principe de la diplomatie européenne jusqu'à la première guerre mondiale.<sup>42</sup> Avec cette guerre, les Grecs prennent en effet conscience que toute

<sup>38</sup> Il s'agit d'un terme que l'on voit naître en 1844, comme l'expression des aspirations qui émergent progressivement après l'établissement de l'État. Ce terme, qui est formulé par le premier ministre K. Kolettis lors d'une séance de l'Assemblée constitutionnelle de 1844, n'a pas un sens homogène et constant au long du XIXe siècle. En ce qui concerne le sens de ce terme, voir à titre indicatif K. Th. Dimaras, *Ελληνικός Ρομαντισμός [Le romantisme grec]* 2e éd., Athènes, 1994 (1ère éd. 1982), E. Skopetea *Το «Πρότυπο Βασίλειο» και η Μεγάλη Ιδέα [Le "Royaume modèle" et la Grande Idée]*, Athènes, 1988 et A. Politis *Ρομαντικά χρόνια : ιδεολογίες και νοοτροπίες στην Ελλάδα του 1830-1880 [Les années romantiques: idéologies et mentalités en Grèce dans les années 1830-1880]*, Athènes 1993.

<sup>39</sup> P. Diatsentos, op.cit., p. 76-80.

<sup>40</sup> En ce qui concerne le chronique des soulèvements, ainsi que le rôle de l'État et de la société helladiques, voir *Ιστορία του ελληνικού έθνους [Histoire de la nation grecque]* (collectif), t. 13, Athènes, 1977, p. 144-165.

<sup>41</sup> Ainsi, suite à la décision des gouvernements britannique et français, la flotte franco-britannique débarque au Pirée, en 1854, et occupe le port pendant trois ans, tandis qu'on impose au roi Otto un gouvernement qui allait garantir la « neutralité » pendant la période de la guerre (ibid., p. 146-148).

<sup>42</sup> Il y aura certes des dérogations à ce principe, comme c'est le cas dans les années 1877-1880. La géopolitique internationale et les conjonctures qui se succèdent pèsent sur le sort de l'Empire. Néanmoins, malgré les rebondissements de la question d'Orient, la diplomatie européenne n'envisage pas sérieusement la désagrégation complète de l'Empire. En ce qui concerne les crises



prétention territoriale aux dépens de l'Empire serait avant tout une revendication face aux puissances européennes.

La Guerre de Crimée, en réalité, met en évidence les multiples défaillances du nouvel État, notamment au niveau militaire, politique et diplomatique. À l'occupation du Pirée (1854-1857) succède un contrôle économique qui, lui, dure beaucoup plus longtemps. La question des emprunts de 1832<sup>43</sup> resurgit à l'initiative de la Grande Bretagne, en vue d'imposer à la Grèce une commission internationale de contrôle financier, dans une perspective temporelle indéterminée. « La Grande Bretagne emploie de manière assidue le “levier de l'emprunt” chaque fois qu'il est nécessaire d'imposer en Grèce des “mesures intérieures” de restriction de ses dépenses (militaires), en d'autres termes, chaque fois que l'irrédentisme grec vient à la rescousse des projets expansionnistes russes, menaçant l'Empire ottoman ».<sup>44</sup> Ainsi, la situation économique et politique du Royaume ne lui permet pas de mettre en œuvre des projets militaires ambitieux et d'assurer un « rôle libérateur » pour les Grecs de l'Empire, selon les aspirations des élites des deux côtés des frontières. À l'issue de la guerre, la réalisation de la Grande Idée dans sa dimension d'annexion des territoires et d'accroissement des populations semble s'évanouir, pour certains, ou s'éloigner selon d'autres.<sup>45</sup> Au même moment, on commence à s'interroger sur le rôle de l'État quant à l'accomplissement des projets irrédentistes.

Toutefois, malgré la mise en question des visées expansionnistes du Royaume, les conséquences de la guerre s'avèrent bénéfiques, sous certains aspects, pour les élites grecques des deux côtés de la frontière. D'une part, on assiste à la normalisation des rapports commerciaux entre la Grèce et l'Empire, avec le traité de 1855,<sup>46</sup> qui garantit aux ressortissants grecs le droit de commercer

---

orientales de 1853-1856 et de 1875-1878 et l'évolution du rapport de forces en Europe et en Orient, voir à titre indicatif A. Gouttman, *La guerre de Crimée, 1853-1856. La première guerre moderne*, Paris, 2003, J. Reid, *Crisis of the Ottoman Empire. Prelude to Collapse : 1839-1878*, Stuttgart, 2000, p. 236-385.

<sup>43</sup> Au sujet des emprunts de 1832 et de leurs conséquences pour les relations du Royaume avec les pays qui se sont portés garants (la Russie, la Grande Bretagne et la France), voir G. B. Dertilis, *Ιστορία του ελληνικού κράτους 1830-1920 [Histoire de l'État grec, 1830-1920]* (tome 1), Athènes, 2005, p. 111-113 et 121-139.

<sup>44</sup> Ibid., p. 320-321.

<sup>45</sup> Au sujet des conséquences de la guerre de Crimée au niveau économique politique et idéologique, voir aussi *Histoire de la nation grecque*, op.cit., p. 166-174, E. Skopetea, op.cit., p. 279-289, G. B. Dertilis, op.cit., p. 289-297 et N. Sigalas « Ελληνισμός και εξελληνισμός : ο σχηματισμός της νεοελληνικής έννοιας ελληνισμός » [« Hellénisme et hellénisation: la formation du concept néo-hellénique d' "hellénisme" »], in *Historica*, 34, 2001, p. 34-46.

<sup>46</sup> Traité bilatéral signé à Kanlidja (Bosphore) au mois de juin 1855. Pour plus de précisions sur le traité de Kalidja voir *Τόρυμα Μείζονος Ελληνισμού* [Fondation du Monde Hellénique] (<<http://www.fhw.gr/fhw/index.php?lg=2>>), « Η συνθήκη του Κανλιτζά και η έναρξη των

librement dans le territoire ottoman, ce qui ouvre également de nouvelles perspectives, même pour les négociants grecs de l'Empire. D'autre part, les réformes entamées dans l'Empire ottoman, en 1839, reviennent à l'ordre du jour sous la pression des événements de la guerre. Le *Hatt-i Humayun* de 1856 ouvre des perspectives et renforce la place des élites grecques de l'Empire, tant au niveau économique qu'au niveau culturel et politique. Ainsi, les réformes qui se succèdent jusqu'en 1876 et les modifications opérées dans l'organisation de l'État<sup>47</sup> facilitent l'accès à l'appareil administratif ottoman pour les élites non musulmanes. Dans la seconde moitié du siècle, nous observons également l'essor des associations. Les associations grecques occupent dans l'Empire une place importante, tant par leur nombre que par leur poids. De plus, le pouvoir séculaire du haut clergé orthodoxe se voit réduit au bénéfice des élites laïques. Les élites grecques tirent également profit, à partir des années 1860, de l'accroissement des activités liées au commerce et à la finance.<sup>48</sup>

Au niveau des relations internationales, nous observons également qu'après cette guerre, la Russie mise, pour la première fois depuis 1774,<sup>49</sup> sur les

---

ελληνοθωμανικών διπλωματικών σχέσεων», [« Le traité de Kanlidja et l'inauguration des rapports diplomatiques greco-ottomanes »] <[http://www.fhw.gr/chronos/12/gr/1833\\_1897/foreign\\_policy/facts/03.html](http://www.fhw.gr/chronos/12/gr/1833_1897/foreign_policy/facts/03.html)>, consulté le 27.11.2007. Notons également que depuis 1830, il n'y a pas de traité ratifié de deux parties concernant les rapports commerciaux entre le Royaume et l'Empire.

<sup>47</sup> Dans la seconde moitié du siècle, nous observons l'expansion de l'appareil administratif ottoman et la « bureaucratisation » de l'État. Pendant cette période, le corps de fonctionnaires s'accroît, et l'État fait de plus en plus appel à la *Mülkiye Mektebi*, (l'École ottomane d'administration) où toutes les communautés ont des contingents proportionnels à leur population. À part les Grecs, toutes les élites, à différents degrés chacune, trouvent donc accès à l'appareil administratif ottoman. Au sujet de la « bureaucratisation » et de la représentation des élites au sein de l'administration dans la seconde moitié du siècle, voir C. V. Findley « The Acid Test of Ottomanism : The Acceptance of Non-Muslims in the Late Ottoman Bureaucracy » in B. Braude et B. Lewis (éds), *Christians and Jews in the Ottoman Empire*, tome 1, New York, 1982, p. 339-368.

<sup>48</sup> En ce qui concerne la période de réformes dans l'Empire, voir à titre indicatif, R. Davison, « The Millets as Agents of Change in the Nineteenth-Century Ottoman Empire », in B. Braude et B. Lewis (éds), *Christians and Jews in the Ottoman Empire*, New York, 1982, p. 409-428 ; B. Lewis, *The Emergence of Modern Turkey*, Londres, 1961, p. 73-125 ; N. Berkes, *The Development of Secularism in Turkey*, Montreal, 1964, p. 89-200.

<sup>49</sup> La guerre russo-ottomane de 1769-1774 inaugure, comme nous le savons, une longue période pendant laquelle la Russie soutiendra les élites, ainsi que les soulèvements grecs, afin de promouvoir sa politique dans les Balkans et le Proche-Orient. Avec le traité du Koutchouk Kanardji la Russie se dote du droit de protéger les sujets orthodoxes du Sultan, ce qui lui sert de prétexte afin d'intervenir dans les affaires de politique intérieure de l'Empire. Avec le traité de Paris, les Russes se trouvent obligés de s'abstenir de toute ingérence qui aurait concerné la protection des orthodoxes (grecs) de l'Empire.

nationalismes concurrents, qui sont en train d'émerger dans les Balkans ou sur ceux qui se sont manifestés récemment. En effet, elle inaugure une politique qui reste cohérente les décennies suivantes. Les appuis ou les prétextes pour une politique interventionniste ne tardent pas à se manifester. Suivant les principes du firman de 1856, donnant le droit aux communautés ethnico-religieuses de s'organiser, les représentants du clergé bulgare, épaulés par les élites laïques, sollicitent auprès du Patriarcat l'autonomie de leur Eglise. En 1860 est fondé un comité bulgare, qui siège à Istanbul et qui devient l'interlocuteur du Patriarcat et de la Sublime Porte. Les négociations qui prennent l'allure d'un bras de fer préoccupent vivement l'État grec. Elles sont observées par la Sublime Porte et entraînent également l'implication du Vatican, de l'Eglise arménienne, ainsi que de la diplomatie russe.<sup>50</sup> Au bout de dix ans de tumulte et de rebondissements, le pouvoir ottoman intervient pour accorder l'autonomie à l'Eglise bulgare, qui acquiert le statut d'Exarchat.<sup>51</sup>

Dès lors, les deux autorités ecclésiastiques (le Patriarcat et l'Exarchat) se livrent à une rude concurrence pour le contrôle des paroisses, notamment dans le sandjak de Monastir. L'affaire du contrôle des paroisses exprime avant tout les aspirations des nationalismes grec et bulgare sur la région de la Macédoine, sans oublier les projets nationaux serbe et roumain qui s'y ajoutent. En effet, le contrôle des églises et des écoles est le moyen d'exercer une influence, une pression en vue de contrôler des populations qui feraient potentiellement partie, dans l'avenir, des territoires annexés à l'un ou à l'autre État. En réalité, le système scolaire grec en Macédoine constitue, dans la seconde moitié du XIXe siècle,<sup>52</sup> une menace pour le projet national bulgare, dans la mesure où les écoles grecques ont oeuvré, pendant longtemps, dans le sens de l'assimilation des élites locales. Rappelons que pendant le XVIIIe siècle, la mobilité sociale des orthodoxes de l'Empire (bulgares, serbes, valaques, et albanais) passe largement par les écoles grecques de l'Empire ; en d'autres termes, *la langue et les lettres grecques* contribuent amplement à cette mobilité. La scolarité dans les écoles grecques et l'acquisition de la langue donnaient un accès potentiel aux réseaux des négociants grecophones qui étaient de

---

<sup>50</sup> Quant à l'attitude de l'État ottoman face aux demandes bulgares et l'implication de l'Eglise arménienne et du Vatican, voir S. Demirci, « Rise of nationalism in the ottoman empire: how did ottoman government respond to the bulgarian national movement 1839-1870? » in *Sosyal Bilimler Enstitüsü Dergisi Sayı*, 22 (1), 2007, p. 425-426.

<sup>51</sup> L'exarchat bulgare a été fondé le 10 mars 1870 par la promulgation d'un firman impérial du sultan Abdül Azîz.

<sup>52</sup> Au sujet de la répartition des réseaux scolaires grec, bulgare, serbe et roumain sur la partie nord-ouest de la Macédoine dans la seconde moitié du XIXe siècle, voir S. Vouri, *Εκπαίδευση και εθνικισμός στα Βαλκάνια. Η περίπτωση της βορειοδυτικής Μακεδονίας 1870-1904* [Education et nationalisme dans les Balkans. Le cas de la Macédoine du nord-est, 1870-1904] Athènes, 1992, pp. 27-38.

plus en plus prospères pendant cette époque et facilitaient aussi l'ascension sociale.<sup>53</sup> À cela il faudrait ajouter que la majeure partie du réseau scolaire était contrôlée pendant le XVIIIe siècle par les autorités ecclésiastiques locales, qui avaient été de nouveau rattachées au Patriarcat, depuis 1767-1768<sup>54</sup> Ce sont ces données historiques, en effet, qui font que les élites bulgares prônent l'« émancipation culturelle » bulgare de la tutelle grecque, dans la seconde moitié du XIXe siècle.

Pour les élites bulgares serbes ou roumaines, l'accomplissement de leurs projets nationaux passe avant tout par l'expansion de l'appareil scolaire, la diffusion de la langue et l'appropriation des paroisses, étant donné que la préparation militaire ou l'affrontement ouvert avec l'Empire ottoman sont peu envisageables. Pour les nationalismes concurrents, le moyen d'avancer dans les régions convoitées, au lendemain de la guerre de Crimée, passe par le contrôle culturel des populations. Il s'agit d'une stratégie à moyen ou à long terme que les quatre nationalismes semblent partager. Les affrontements des milices, les soulèvements, ou encore la bataille rangée contre l'Empire, pratiques que l'on observe jusqu'à la première guerre mondiale constituent en quelque sorte un ultime recours, ou bien les moyens « musclés » qui viennent assister une stratégie plus « pacifique ».

Il convient de noter également qu'au niveau idéologique, l'échec du Royaume dans la guerre de Crimée, porte atteinte à l'image de la « nation révolutionnaire », *une nation hellénique, libérée et libératrice* à la fois.<sup>55</sup> D'après cette image, résultat en quelque sorte de l'insurrection de 1821, la nation grecque a donné la preuve de ses origines antiques et de sa filiation, grâce aux exploits et à l'héroïsme d'un peuple dont l'origine remontait aux héros des guerres persanes. Or, lors des soulèvements de 1854-1855, cette même image des Grecs, libérateurs et descendants des héros antiques, se voit compromise. L'origine de nouveaux Grecs n'est certes pas mise en question à cause de ces événements. Toutefois, « l'humiliation de la Grèce pendant la guerre de Crimée lui enlevait l'apparence du libérateur présomptif des peuples orientaux. [...] Dans tous les cas de figure [envisagés] pour la solution de la question d'Orient, celui de l'Empire [c'est-à-dire

---

<sup>53</sup> T. Stojanovic, « The conquering Balkan Orthodox merchant », in *Journal of Economic History*, 20, 1960, p. 272.

<sup>54</sup> À cette date-là, l'autocéphale des Eglises serbe et bulgare est abolie et elles passent de nouveau sous le contrôle du Patriarcat. Par la suite, le clergé grec encadre très souvent les lieux de culte, tandis que le grec s'impose comme langue liturgique à la place du slavon.

<sup>55</sup> En ce qui concerne la représentation de la « nation révolutionnaire », voir N. Sigalas, art.cit., pp. 41-43.

d'un empire grec siégeant à Constantinople] avait les moindres probabilités de réalisation »<sup>56</sup>.

En conséquence, dans le cadre qui se dessine au lendemain de la guerre de Crimée, deux questions se posent pour les élites grecques. Tout d'abord, il s'agit de savoir quel serait désormais le rôle de l'État, et ensuite, par quels moyens on ferait avancer le projet national. Dans la nouvelle conjoncture qui émerge durant ces années, les Grecs sont amenés à réviser leur projet national et à revoir les moyens qui permettraient l'établissement d'un futur État rassemblant tous les peuples chrétiens de l'Empire. Les décennies qui suivent la guerre sont la période par excellence où l'on voit l'élaboration des projets nationaux fondés sur l'idée d'une « conquête culturelle » de l'Empire, et notamment sur l'hellénisation - assimilation de ses élites orthodoxes allophones. Cette idée arrive progressivement à rejoindre les objectifs des élites bourgeoises grecques de l'Empire, qui renforcent leur place après la guerre. V. Todorov confirme effectivement que « Greek economic interests in the Empire and in the Kingdom influenced the tactics regarding the solution of the national question. In increasing numbers, politicians supported the idea of the peaceful economic and cultural infiltration of Hellenism into the Ottoman Empire and its gradual conquest from within ».<sup>57</sup> Les élites grecques d'Istanbul qui ont bénéficié du *Tanzimat*, notamment après 1856, admettent de façon implicite ou explicite le principe de l'intégrité de l'Empire, comme la condition nécessaire pour renforcer leur place. En effet, elles « ne demandaient de la Grèce qu'une politique prudente, une stabilité élémentaire et le désistement catégorique des visées expansionnistes ».<sup>58</sup> C'est aussi dans ce contexte que l'on voit naître le « dogme d'hellénottomanisme »<sup>59</sup> chez les Grecs de l'Empire, tandis que les élites du Royaume trouveront un compromis à l'idée « du rôle civilisateur de la nation grecque » en Orient. De ce côté de la frontière, après la guerre de Crimée, la cristallisation du dilemme entre la priorité du développement économique et social solide du Royaume ou l'option d'un l'élargissement de ses frontières<sup>60</sup> vient renforcer l'ancrage à une « conquête pacifique » de l'Empire ottoman. De cette manière, le développement économique et social comme alternative à l'élargissement du Royaume ne serait pas introverti, mais il se dirigerait vers l'extérieur. L'échec de l'insurrection crétoise, en 1869, vient consolider cette position.

---

<sup>56</sup> E. Skopetea, op.cit., pp. 289 et 284.

<sup>57</sup> V. N. Todorov, *Greek Federalism During the Nineteenth Century*, New York, 1995, p. 60.

<sup>58</sup> E. Skopetea, op.cit., p. 316.

<sup>59</sup> À propos du « dogme d'hellénottomanisme » voir Skopetea, *ibid.*, p. 309-324.

<sup>60</sup> Il s'agit, en effet, d'un dilemme cyclique : certains considèrent le premier comme condition pour la réussite du second, tandis que d'autres soutiennent qu'un développement intérieur est impossible dans le cadre géopolitique donné.

Plusieurs projets mettant l'accent sur l'idée d'une fédération vont ainsi s'élaborer durant ce demi-siècle.<sup>61</sup> L'idée de l'établissement d'un empire grec cède progressivement la place aux projets fédéralistes. Quoique les projets qui entrent dans le détail de l'organisation politique et des rapports entre les nations soient rares, ou que *les objectifs* politiques ne soient pas toujours identiques chez les différents auteurs, l'assimilation culturelle grâce à *la diffusion des lettres et de la langue grecques* en constitue, néanmoins, *le moyen* par excellence, celui qui n'est jamais remis en question. Durant ces décennies, le nationalisme grec s'appuie donc sur l'idée d'une expansion culturelle, accompagnant la floraison économique de la diaspora, étant donné que, dans le contexte du Proche-Orient, le poids économique et militaire de l'État grec ne permettrait pas un autre mode d'action ou d'autres initiatives de la part du Royaume.

---

<sup>61</sup> Au sujet des projets fédéralistes en Grèce pendant les années 1850-1870, voir V. N. Todorov *op.cit.*, p. 46-59.

## C. Le grec « langue véhiculaire » et « langue de civilisation » en Orient : l'émergence d'un projet et le fondement idéologique d'une stratégie

*“Ce qui avait été légitime et salutaire à l'époque de la guerre d'émancipation, cessait de l'être lorsque, depuis bientôt quarante ans, la situation internationale de la Grèce se trouvait réglée par des traités. J'étais loin de croire que cette situation ne put et ne dût être améliorée; mais elle devait l'être par d'autres voies que celles de l'insurrection”.*

Eichtal (1877), p. 14

### 1. De l'insurrection à une « conquête pacifique » de l'Empire : Markos Renieris et la mission de la langue grecque

Le point de vue concernant le rôle stratégique de la langue et des lettres ainsi que les aspirations culturelles et politiques grecques qui se cristallisent et s'expriment les années suivant la guerre de Crimée sont formulés pour la première fois de manière explicite par Marcos Renieris, dans un article qu'il publie en 1855.<sup>62</sup> Il s'agit d'un texte précurseur, qui dessine les grands traits d'une stratégie et qui est adressé tant aux élites grecques qu'aux hommes de lettres occidentaux. Nous insisterons sur cette publication, car, outre son caractère précurseur, dix ans plus tard, elle se trouvera reprise, prolongée et complétée dans le cadre d'une collaboration qui a lieu entre l'auteur et l'helléniste français G. d'Eichtal.<sup>63</sup> Plus

---

<sup>62</sup> Renieris fait en effet partie d'une série de lettrés qui ont précisé et ont concrétisé la conception de la mission civilisatrice de la Grèce en Orient. La notion d'une mission (ou d'un « devoir moral ») de la Grèce dans le proche Orient commence à émerger avant même la guerre de Crimée. *La Grande Idée*, ce terme initialement vague (1844), s'enracine et acquiert progressivement du sens pour resumer bientôt l'idéologie nationale grecque. En effet, elle constituera un condensé des points de vue, pas toujours homogènes et concordants, concernant entre autres la place et le rôle de la Grèce dans l'Est méditerranéen. Comme nous le verrons dans les lignes qui suivent, l'originalité et l'apport de l'article de Renieris, par rapport à ceux qui l'ont précédé (cf., K. Th. Dimaras, *Romantisme grec*, op.cit., p. 383-388), résident dans le fait *qu'il réussit à définir les moyens de cette mission* dans leurs traits principaux, et qu'il parvient à établir *un lien entre cette conception d'une mission grecque en Orient et le contexte géopolitique et historique du milieu du XIXe siècle*. En outre, à part l'argumentation historiciste qu'il déploie, argumentation que d'autres auteurs développent aussi, il formule *une série arguments d'ordre politique* pour fonder sa thèse

<sup>63</sup> Notons que le nom de l'helléniste français se trouve écrit tantôt comme *d'Eichtal*, tantôt comme *d'Eichthal*. Nous avons retenu l'orthographe *d'Eichtal* qui est celle des fichiers bibliographiques

précisément, le savant français formule une proposition qui constitue en quelque sorte le pivot des aspirations grecques en Europe. Ce dernier réussit à déclencher un débat sur la mission du grec, au moment même où il prend des initiatives pour propager ses idées. Ces initiatives, ayant comme destinataires les lettrés grecs, ont pour conséquence, d'une part, la diffusion en Europe des points de vue grecs par le « relais d'Eichtal », et de l'autre, l'émergence d'attentes et d'objectifs concrets, en Occident.

Marcos Renieris, d'origine crétoise, est né à Trieste en 1815. Il suit une formation en lettres et en droit à Padoue et à Venise. Il arrive dans le Royaume en 1835, où il occupe notamment des postes à l'Université et à la direction de la Banque Nationale de Grèce. Outre ces fonctions, il est actif sur le terrain. Pendant la guerre de Crimée, il se trouve parmi les fondateurs du *Spectateur de l'Orient* ; en 1861, nommé au poste d'ambassadeur à Istanbul, il est chargé de négocier pour l'État grec la possibilité d'une alliance avec la Serbie. Un an plus tard, il fait partie de l'association *Komitato* qui travaille en faveur de l'unification de l'Heptanèse avec le Royaume. En 1867, il s'engage dans le comité de solidarité pour l'insurrection crétoise ;<sup>64</sup> et en 1877 il s'active au sein de l'association *Εθνική Αμυνα* [*Défense Nationale*] avec d'autres personnalités, en vue de promouvoir les intérêts grecs au moment de la guerre russo-turque. En 1869, il fait partie des fondateurs du *Syllogue pour la Propagation des Lettres Grecques*,<sup>65</sup> qui est une association majeure dans le dernier quart du siècle. Tout au long de sa vie, il garde un contact personnel avec des savants et des hommes politiques éminents de son époque, tant dans le Royaume qu'en Occident. Renieris considère *la Grèce moderne comme partie intégrante de la civilisation occidentale*, et de ce fait, il est hostile à l'influence de la Russie. D'après lui, le *destin* de la Grèce actuelle, un destin scellé par l'histoire, est de se rallier aux nations occidentales, afin *d'oeuvrer pour la promotion de la civilisation universelle*. Le rôle particulier que la nation grecque a joué à travers l'histoire lui confère, croit-il, une sorte d'identité historique particulière, et lui dicte sa mission au sein du monde contemporain. Renieris est l'un des acteurs qui vont marquer l'idéologie du jeune État dans la seconde moitié du XIXe siècle, tant comme auteur que comme homme de terrain. D'autre part, à travers son activité éditoriale, ses engagements, et ses contacts personnels, il œuvre pour la convergence de la Grèce avec les pays occidentaux.<sup>66</sup>

---

de l'INALCO, où nous avons effectué une partie considérable de notre recherche.

<sup>64</sup> Il s'agit du *Comité Central pour le soutien aux Crétois* (*Κεντρική υπέρ των Κρητών Επιτροπή*).

<sup>65</sup> Il s'agit de l'association *Σύλλογος προς Διάδοσιν των Ελληνικών Γραμμάτων*, [*Syllogue pour la Propagation des Lettres Grecques*] dont nous parlerons par la suite dans notre mémoire.

<sup>66</sup> Pour des informations plus amples sur sa personnalité et son œuvre, voir *Histoire de la nation grecque*, op.cit., p. 256, 278 et 325, P. Noutsos, «Ο Μάρκος Ρενιέρης ως πολιτικός διανοούμενος» [« Marcos Renieris : intellectuel politique »], in M. Renieris, *Φιλοσοφία της*



Renieris, spécialiste de la question d'Orient, est l'un des premiers à avoir déchiffré la conjoncture de la guerre à tel point qu'il propose très tôt une stratégie qui sera largement admise ultérieurement. Plus précisément, tandis que la guerre de Crimée bat encore son plein, à l'intérieur du Royaume, une poignée de savants essaie de promouvoir les positions politiques grecques en Europe, dans les colonnes du *Spectateur de l'Orient*.<sup>67</sup> C'est en 1855 que Marcos Renieris essaiera de définir, dans un article intitulé « De l'impopularité de la cause grecque en Occident »,<sup>68</sup> publié dans le *Spectateur*, l'enjeu politique et l'importance de la diffusion du grec en Orient. La revue francophone, fondée un an auparavant, accueille dans ses colonnes une série d'articles qui portent sur les éventuelles solutions de la question d'Orient,<sup>69</sup> sur l'apport de la nation grecque dans l'histoire, sur sa particularité et son unicité dans le cadre des Balkans et de l'Orient, ainsi que sur les différents progrès que le peuple ou le pays a accomplis récemment.<sup>70</sup>

Le sujet qui préoccupe l'auteur de cet article est l'éventuelle solution de la question d'Orient, dans la mesure où, depuis le début du XIXe siècle, on perçoit, aussi bien en Europe qu'en Orient, que l'on se dirige vers un nouvel ordre géopolitique dans l'Est méditerranéen. Il est donc question, pour Renieris, de savoir qui sera l'héritier, ou les héritiers, de l'Empire ottoman. Plus précisément, il essaie de donner des réponses à trois questions concrètes : tout d'abord, il s'agit de savoir qui sera le futur « souverain » de l'Orient ; ensuite, quelles sont les raisons sur lesquelles se fonde la légitimité d'une nation à gouverner l'Orient ; et enfin, en quoi consistent les moyens pour réussir à accéder à cette place du « souverain » de l'Orient.

Le rôle du futur « souverain » de l'Orient, selon lui, est avant tout un rôle civilisateur, et ce « souverain inconnu » ne serait autre que la nation grecque.<sup>71</sup> Cette constatation, qui semble prétentieuse et arrogante, si on la sort de son contexte, est fondée sur un ensemble d'arguments à caractère historiciste qui

---

ιστορίας. Δοκίμιον, [Philosophie de l'histoire. Essai] (2e éd.), Athènes, 1999, (1ère 1841), p. IX-XXIX et P. Gennimatas, « Εισαγωγή » [« Introduction »], in M. Renieris, *Τι είναι η Ελλάδα ; [Qu'est-ce que la Grèce?]*, Athènes, 1998, p. 9-42.

<sup>67</sup> Désormais *Spectateur*.

<sup>68</sup> M. Renieris, « De l'impopularité de la cause grecque en Occident » in *Spectateur de l'Orient*, 1855, 35-36, p. 342-360. Voir l'intégralité de cet article dans l'annexe.

<sup>69</sup> La revue rassemble des personnes qui ont une attitude pro-occidentale et s'opposent à une percée de l'Empire Russe dans les Balkans. Ils considèrent que la Grèce doit se compromettre et accepter l'idée de l'intégrité de l'Empire ottoman si l'on ne veut pas voir l'influence russe se répandre dans les pays slaves des Balkans.

<sup>70</sup> D'après E. Skopetea (op.cit., p. 279-280), cette initiative éditoriale constitue une exception dans un climat de passivité des élites grecques face aux événements qui secouent l'Est méditerranéen durant cette période.

<sup>71</sup> « De l'impopularité de la cause grecque... », art.cit., p. 345.

fournissent en réalité la nécessaire légitimité à cette thèse. Renieris soutient que cette place appartient à la nation grecque car, pour lui, elle possède *les qualités particulières* indispensables à accomplir une mission civilisatrice.

Le trait particulier (« l'originalité » selon ses termes) qui peut exister chez un peuple est le signe infaillible d'une mission que ce peuple est appelé à accomplir : « L'originalité est chez les peuples le cachet infaillible d'une grande mission ». <sup>72</sup> En ce qui concerne le peuple grec, « [son] originalité est [son] hellénisme ». <sup>73</sup> Cette spécificité de la nation provient, selon lui, du fait que les Grecs sont les héritiers du génie de la Grèce antique et de la civilisation gréco-romaine et byzantine, <sup>74</sup> génie véhiculé par une langue qui est restée presque intacte depuis deux mille ans. La survie de cet esprit est considérée comme un fait unique dans le contexte du monde contemporain. Ce génie, éteint en Occident à cause des événements du Moyen Age, <sup>75</sup> est resté vivant grâce à une force de résistance exceptionnelle du peuple grec.

Le redressement de l'Occident, selon lui, a eu lieu grâce à son contact avec l'esprit antique. À la fin de cette époque, à savoir le Moyen Age, trois réformes successives ont contribué à son rapprochement avec l'esprit antique. Il s'agit, d'après ses propos, de la réforme religieuse, comme réaction au papisme, des réformes politiques qui ont abouti à davantage d'égalité et de liberté, et d'une *réforme littéraire* consacrée à une recherche du beau et du vrai, inspirée par la langue, la littérature et l'art grecs. Cependant, l'Occident n'est pas encore parvenu à son « idéal » et « la réforme littéraire n'a pas encore atteint son but ». <sup>76</sup> Les Grecs, d'après lui, ont leur rôle dans la recherche de cet idéal : « nous avons l'orgueil [dit-il] de croire que nous pourrions l'aider [l'Occident] puissamment dans cette recherche. Cette noble ambition se fonde sur ce que nous avons moins d'obstacles et de murs de séparation que lui à franchir pour remonter à l'antiquité gréco-chrétienne, pour aspirer son air salubre et fécond ; que nous en sommes plus près par notre langue,

---

<sup>72</sup> Ibid., p. 352-353.

<sup>73</sup> Ibid, p. 353. En ce qui concerne le sens des termes *ελληνισμός* et *ελληνίζω* pendant l'Antiquité et leur glissement sémantique au début de notre ère, ainsi que leur redéfinition dans le XIXe siècle, voir S. Vasilaki, « Ελληνισμός » [« Hellénisme »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας, από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα* [Histoire de la langue grecque des origines à l'Antiquité tardive], Thessalonique, 2001, p. 839-847. Le sens que les lettrés grecs attribuent au terme dans la seconde moitié du XIXe est d'une importance capitale pour la définition des éléments de l'identité nationale, pour déterminer les objectifs et les stratégies du « projet national », ainsi que pour l'orientation de la réforme de la langue en Grèce. Les deux premières questions, quoique assez larges, sont exposées avec clarté dans l'article de N. Sigalas, « Ελληνισμός και εξελληνισμός... », art.cit., p. 34-49.

<sup>74</sup> Ou d'après ses mots « gréco-chrétienne », art.cit., p. 357.

<sup>75</sup> « La conquête barbare de l'Occident a tout changé dans la société ancienne... », ibid., p. 354.

<sup>76</sup> Ibid., p. 357.

notre église, notre histoire, nos traditions sociales et littéraires. Si une poignée de savants grecs a rendu au XV siècle de si grands services à l'Europe, si elle a changé la face du monde, ne pourra-t-on pas, sans être taxés d'une excessive ambition, espérer *quelque chose de grand pour les destinées de l'humanité*, lorsque le peuple grec tout entier, guéri de ses maux séculaires, ne portant plus à ses mains et à ses pieds les empreintes des chaînes de l'esclavage, qui au dire d'Homère enlève à l'homme la moitié de son âme, viendra s'asseoir au grand banquet des peuples civilisés ? ».<sup>77</sup>

L'héritage linguistique et la place des savants grecs dans l'histoire en tant que « gardes des sceaux » de la langue et des lettres antiques sont, en réalité, les arguments sur lesquels l'auteur fonde le droit de la nation à participer à la construction de cet « idéal » du monde occidental. Concrètement, cet héritage signifie que la langue sert de moyen de communication et de contact avec le passé antique, ce qui attribue aux Grecs un statut singulier dans le concert des « nations civilisées ». Ce même grec archaïsant est considéré comme le seul et unique garant du contact non seulement entre ses locuteurs, mais surtout avec leur passé. Bien évidemment, dans le cadre de sa pensée, le refus de reconnaître la survie de la langue hellénique dans le grec moderne aurait impliqué le déni de cet esprit antique chez les Grecs de son époque. Ainsi, dans le cadre d'une « mission civilisatrice », les lettres et la langue antiques acquièrent une place privilégiée, et il devient alors indispensable d'« améliorer » l'outil linguistique, c'est-à-dire la *katharevousa*, et de le rapprocher progressivement du modèle archaïque. De cette manière, il désigne implicitement la cible de la réforme de la langue.

La nation grecque a donc une mission à accomplir au-delà de ses frontières et la langue est l'instrument nécessaire à l'accomplissement de cette mission. Plus précisément, le grec est destiné à devenir l'instrument de diffusion de la civilisation dans les Balkans et au Proche-Orient, comme ce fut le cas en Europe au temps de la Renaissance. Le redressement de l'Orient se passerait d'une manière semblable ou proportionnelle, et, dans le cadre d'une téléologie historique. En réalité, l'interprétation qu'il avance pour l'histoire de l'Europe, notamment en ce qui concerne le rôle « de l'esprit antique » dans le redressement de l'Occident, constitue un des piliers de son argumentation sur la mission de la langue et des lettres grecques en Orient. Le fondement idéologique de la mission civilisatrice réside dans la croyance en la particularité du génie national grec, fondé sur l'héritage de l'esprit antique qui a été véhiculé par la langue et qui dessine ainsi une prédestination historique pour la nation.

L'article complète, en quelque sorte, une série d'articles de ses collaborateurs au sein de la revue, qui tentent de déterminer le rôle du Royaume grec après la

---

<sup>77</sup> Ibid., p. 357-358. Ici, c'est nous qui soulignons.

guerre, ainsi que le rapport des Grecs avec les autres populations balkaniques qui commencent à exprimer leurs aspirations nationales dans la même période. Ces projets ont pour point commun la reconnaissance du rôle unificateur et civilisateur de la nation grecque, ainsi que sa suprématie face aux autres peuples. Pour sa part, Renieris met en exergue le besoin de l'expansion de la langue et des lettres antiques comme condition nécessaire pour accomplir les projets nationaux et pour intégrer le pays à « la famille des peuples civilisés ». Néanmoins, ses aspirations linguistiques n'aboutissent pas pour l'instant à un projet bien concret.

## 2. Suite et répercussions dans les milieux des lettrés grecs : les « sociétés littéraires » et la « propagation de l'hellénisme en Orient »

Dans les années qui suivent, la thèse que Renieris formule se propage tout en se concrétisant pour gagner peu à peu les élites grecques. Son point de vue trouve un terrain favorable et acquiert, au fil des années, une forme de plus en plus précise. Les points de vue qui se développent, progressivement, partent de la perspective d'une dissolution prochaine de l'Empire, et visent à une infiltration « pacifique » qui, étant déjà sentie au niveau économique, devrait se prolonger également au niveau culturel. Dans cette perspective, la tâche de la nation serait de « diffuser la civilisation en Orient », ce qui passerait par l'adoption de la langue et de la culture helléniques.<sup>78</sup> Afin de suivre le sort et la diffusion de ce point de vue chez les élites grecques, nous nous arrêterons sur l'exemple de I. Vasiadis, Président du *Sylogue* de Constantinople, qui est l'un des acteurs qui marque l'idéologie nationale grecque dans la seconde moitié du XIXe siècle, aussi bien comme auteur que comme un homme de terrain.<sup>79</sup>

Le projet pour *l'hellénisation de l'Orient* trouve une expression élaborée et cohérente dans le discours que I. Vasiadis, prononce en 1869. Ce discours<sup>80</sup> ressemble sur bien de points à l'article de Renieris (1855). En effet, Vasiadis tente en premier lieu de bâtir une argumentation sur laquelle fonder les aspirations grecques pour une conquête culturelle de l'Orient. D'après lui, la nation grecque se trouve être l'âme qui donne la vie et l'énergie, en poussant les peuples vivant autour d'elle au développement intellectuel. C'est un trait, dit-il, qui caractérise « la race

---

<sup>78</sup> Au sujet du caractère de ces différents projets, voir V. N. Todorov, op.cit., p. 48.

<sup>79</sup> Iroklis Vasiadis, médecin de profession, est né en Epire. Il fait ses études à *Μεγάλη του Γένους Σχολή* et travaille en tant que professeur, et par la suite comme proviseur d'un des lycées grecs d'Istanbul. Il fait partie des membres fondateurs du *Sylogue Littéraire Hellénique de Constantinople* (1861), il présidera l'association et y restera actif jusqu'à sa mort, en 1890. Vasiadis est également cofondateur d'autres sylogues qui ont siégé à Istanbul (*Ηπειρώτικος Φιλεκπαιδευτικός Συλλόγος*, *Μακεδονικός Συλλόγος*, *Συλλόγος Γυναικών*), fondateur de la bibliothèque *Zografeios*, et, en même temps actif dans la fondation de plusieurs écoles grecques. (Voir Anonyme, « Νεκρολογία. Ηροκλής Βασιάδης » [« Nécrologies. Iroklis Vasiadis »] in K. Skokos (éd.), *Εθνικόν Ημερολόγιον [Almanach National]* (tome 6), Athènes 1890, p. 413-415). Par le terme *sylogue* nous désignons les sociétés savantes grecques du XIXe siècle.

<sup>80</sup> Il s'agit d'un discours que Vasiadis prononce au *Sylogue Littéraire Hellénique de Constantinople* le 16 mai 1869. Ce discours paraît dans *l'Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques*, (I. Vasiadis, « Discours du Président de la Société Littéraire Hellénique de Constantinople M. Hiroclis Basiadis, prononcé le 4/16 mai 1869 » in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 4, 1870, p. 150-183), puis il est réédité (publication bilingue, grec et français) dans le livre de d'Eichtal, *De la réforme progressive et de l'état actuel de la langue grecque*, Paris, 1870. Les extraits que nous citons ici sont tirés de la publication de d'Eichtal.

grecque » depuis vingt-deux siècles.<sup>81</sup> Dans le contexte bien précis du milieu du XIXe siècle, la nation est prédestinée à « ranimer et à régénérer les autres peuples chrétiens » qui l'entourent.<sup>82</sup> En outre, elle est considérée comme la seule nation apte à entreprendre une telle mission, puisque, dans le passé, le contact des nations européennes avec les peuples orientaux a apporté des résultats néfastes pour ces derniers.<sup>83</sup> Vasiadis nous présente en effet, de façon concise mais complète, une thèse qui dominera dans l'idéologie nationaliste grecque, jusqu'à la première guerre mondiale.<sup>84</sup>

Le moyen, et en même temps la base de la stratégie pour accomplir cette mission, est la diffusion de la langue et des lettres grecques en Orient. Ce qui constitue la preuve de la future réussite, d'après lui, c'est que si les trois nations européennes, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, ont atteint un tel degré de développement intellectuel, c'est grâce à leur contact avec la langue et les lettres grecques.<sup>85</sup> Le grec, à son avis, se distingue des autres langues et acquiert sa légitimité en tant qu'instrument de civilisation grâce à des qualités spécifiques.<sup>86</sup> Sur l'échelle de la hiérarchisation des langues, il occupe l'une des premières places, car il contient cette sorte d'énergie qui stimule l'esprit de manière à ce qu'il puisse considérer les choses dans leurs relations plutôt que les choses elles-mêmes.<sup>87</sup> La capacité ou l'aisance que le grec procure à l'esprit pour percevoir un ensemble de relations indique un niveau de perfection supérieur à celui des autres langues. Grâce à cette qualité, il est devenu, au cours de l'histoire, la langue élue de toute « nation civilisée », ancienne ou moderne, en rendant également possible la promotion des sciences, des lettres et de la philosophie dans le monde antique.

Et comme, d'après l'auteur, la langue conduit à un niveau spirituel supérieur, la maîtrise et la connaissance approfondie de celle-ci manifeste, en même temps, l'état de civilisation d'un peuple. En d'autres termes, le niveau d'approfondissement et de maîtrise est le critère de classification d'un peuple dans l'échelle de la civilisation : « C'est pour cela que le degré de civilisation auquel un peuple est arrivé peut se mesurer à la connaissance qu'il a de la langue grecque. Qu'une nation la néglige, qu'elle dédaigne l'étude des lettres grecques, on peut dire hardiment que cette nation n'est pas au premier rang, qu'elle ne marche pas en tête de la

---

<sup>81</sup> I. Vasiadis, « Discours », in G. d'Eichtal, *De la réforme progressive ...*, op.cit., p. 57.

<sup>82</sup> Ibid., p. 57-59.

<sup>83</sup> Ibid., p. 59.

<sup>84</sup> Pour des informations plus amples au sujet de la conception grecque du « redressement intellectuel et spirituel » de l'Orient, voir E. Skopetea, op.cit., p. 309-324.

<sup>85</sup> I. Vasiadis, art.cit., p. 53-55.

<sup>86</sup> Ibid., p. 53.

<sup>87</sup> En l'occurrence il cite (p. 53) les propos de Humboldt quant à la définition de la perfection d'une langue.

civilisation ». <sup>88</sup> Le chemin vers le progrès moral et intellectuel passe donc de manière nécessaire par la langue et les lettres grecques, qui constituent en effet un fonds et un héritage commun <sup>89</sup> pour tous les peuples des Balkans.

L'appropriation de la langue grecque implique également, pour notre auteur, l'idée de responsabilité et de devoirs tant pour les Grecs que pour les autres peuples de l'Orient. Il constate que l'état actuel de l'approfondissement de la langue et des lettres est loin d'être idéal pour les premiers. <sup>90</sup> Néanmoins, ce même état est suffisant pour leur permettre de conduire le processus d'éclairage de l'Orient, tout en luttant pour diffuser cet idéal au sein de la nation. Les peuples visés sont les populations chrétiennes de l'Empire qui sont les seules aptes, pense-t-il, à franchir le pas vers la civilisation. <sup>91</sup>

L'idée des peuples « aptes à accéder à la civilisation » évoque en effet le débat concernant les populations qui feraient potentiellement partie de la nation. Les lettrés grecs réussissent progressivement à apporter une réponse au sujet de l'appartenance nationale des groupes ethnico-religieux de l'Empire ; c'est une question qui préoccupe bien évidemment toutes les élites balkaniques ou autres de l'État ottoman. Une réponse limpide à cette question est déjà formulée dans les années 1850, par l'historien C. Paparrigopoulos. Ce dernier, dans un article du *Spectateur*, où il défend l'émancipation des « races chrétiennes » dans l'Empire, note qu'« autour de cet élément principal du monde chrétien de l'Orient [c'est-à-dire des Grecs] sont groupées trois ou quatre autres races [chrétiennes]. [...] Malgré la différence des dénominations, et jusqu'à un certain point des dialectes, la race *zinzare* et la race *albanaise* appartiennent évidemment à la famille hellénique. Le reste des populations chrétiennes de ces contrées se rattache à la nationalité hellénique par des rapports bien propres à compenser la diversité de leur origine. Elles sont liées [...] par l'identité de l'idiome dans lequel les croyances religieuses sont professées presque partout en Orient. Ce n'est pas une langue morte, ainsi qu'il arrive dans le monde catholique ; c'est une langue vivante, qui, par cela seul qu'elle est en même temps une langue sacrée, est étudiée, comprise et parlée en *Bulgarie* et dans *les pays slaves*, surtout par les classes supérieures, tout aussi bien que dans les pays purement grecs ». <sup>92</sup> Ainsi sont cités les noms des populations chrétiennes auxquelles Vasiadis fait allusion, et la définition de leur lien avec les Grecs.

---

<sup>88</sup> Ibid., p. 53.

<sup>89</sup> Ibid., p. 51.

<sup>90</sup> Ibid., p. 59-61.

<sup>91</sup> Ibid., p. 59.

<sup>92</sup> C. Paparrigopoulos, « Explications préliminaires », in *Spectateur de l'Orient*, 1, 26 août 1853, p. 5. Ici, c'est nous qui soulignons.

Il faut préciser que, selon Vasiadis, les peuples qui manifestent des signes de réticence envers les lettres et la langue, seront ramenés à la raison à un moment donné, et accepteront « la culture des lettres grecques ».<sup>93</sup> L'idéal que l'orateur dessine pour les nations avoisinantes, lequel se verra réalisé dans « un temps peu éloigné », consiste en une société future où tous les peuples vivront dans la paix et la fraternité et où l'aspect culturel et linguistique qui prédominera sera « l'hellénisme », gage et objectif de ce processus civilisateur : « [Notre association] peut se promettre, pour un temps peu éloigné, le triomphe et le règne dans tout le Levant de notre langue hellénique, alors que les peuples voisins, familiarisés avec la culture des lettres grecques, feront reposer sur cette culture la vraie civilisation, et, travaillant en commun pour le salut commun, poursuivront dans cette voie les améliorations intellectuelles et morales ».<sup>94</sup> Or, ce projet d'allure culturelle a un caractère explicitement politique qu'il a énoncé quelques années auparavant. Dans un texte de 1862, intitulé *Manifeste (Προκήρυξις)*,<sup>95</sup> il note : « La propagation des lettres grecques en Orient aboutira à son hellénisation totale, elle fera triompher partout la souveraineté spirituelle de l'hellénisme et assurera son empire ; elle préparera tous les peuples de confession commune [c'est-à-dire les orthodoxes] de l'Orient à une union fraternelle et indissoluble *et à la mise en place d'un régime commun et solide* ».<sup>96</sup> Il ajoute alors, que la diffusion des lettres helléniques en Orient « se fera par le biais de la fondation à Athènes d'une Commission Educative Panhellénique », ainsi que par la multiplication de toute initiative susceptible de promouvoir la langue et les lettres grecques en Orient, à savoir la fondation d'écoles, d'associations littéraires, ainsi que la multiplication des conférences, des éditions et des bibliothèques.<sup>97</sup> Lors de son discours, en 1869, il précise de nouveau que « pour stimuler le zèle et l'émulation, il est nécessaire de multiplier comme autant de foyers lumineux, les centres de la culture hellénique ».<sup>98</sup>

Effectivement, la fondation du *Sylloge Littéraire Hellénique de Constantinople*,<sup>99</sup> en 1861,<sup>100</sup> s'inscrit dans cette perspective. Après une courte période de transition, *le Sylloge de Constantinople* se fixe comme objectif

<sup>93</sup> I. Vasiadis, art.cit., p. 74.

<sup>94</sup> Ibid., p. 75.

<sup>95</sup> I. Vasiadis, *Προκήρυξις [Manifeste]*, Istanbul 1862. Les extraits que nous citons ici sont tirés de l'article de N. Sigalas, « Hellénistes, hellénisme et idéologie nationale », in Ch. Avlami (éd.), *L'Antiquité grecque au XIXème siècle*, Paris, 2000, p. 259.

<sup>96</sup> I. Vasiadis, op.cit., p. 259. Ici, c'est nous qui soulignons.

<sup>97</sup> Ibid., p. 260.

<sup>98</sup> Art.cit., p. 63.

<sup>99</sup> Désormais *Sylloge de Constantinople ou SLHC*.

<sup>100</sup> N'oublions pas que Vasiadis n'est pas seulement un des fondateurs de l'association, mais un de ses protagonistes, tout au long de sa vie.



explicite la diffusion des lettres grecques en Orient,<sup>101</sup> à travers la mise en place et l'expansion d'un réseau scolaire grec. Dans la même perspective, on voit naître le *Syllogue pour la Propagation des Lettres Grecques*<sup>102</sup> à Athènes, en 1869, qui jouera un rôle actif dans le financement du réseau scolaire grec de l'Empire. Les années suivantes seront une période où les « sociétés littéraires pour la propagation et la conservation de l'Hellénisme en Orient »<sup>103</sup> se multiplieront.

Par conséquent, le seul moyen - linguistique et culturel - d'accéder à la civilisation, pour les peuples balkaniques, réside dans la langue et les lettres grecques, qui prépareront en effet le terrain à la légitimation et à l'instauration d'un régime politique grec. D'après lui, la langue, dont l'étude a été considérée comme indispensable pour les nations civilisées, antiques ou modernes, est certes le grec ancien. C'est cette langue, par ailleurs, qui comporte les qualités que l'orateur mentionne dans son discours. Parmi toutes les langues balkaniques ou orientales, c'est donc le grec archaïque ou archaïsant qui doit être promu au statut de langue commune balkanique, car c'est lui qui conduira ses locuteurs à un niveau supérieur de civilisation. D'après la croyance commune des érudits grecs de l'époque, dans la mesure où aucune des variétés du grec moderne n'a fait ses preuves dans la production scientifique ou littéraire et puisqu'elles ne peuvent pas égaler la langue antique, elles ne sont pas aptes à acquérir un statut autre que celui de « langue orale ordinaire ». Si nous voulions pousser ce raisonnement plus loin, nous dirions que les maîtres de cette *marche vers la civilisation* seront ceux qui maîtrisent et qui ont approfondi la langue et les lettres grecques. Bien évidemment, c'est le travail par excellence des savants grecs et, en même temps, il s'agit du rôle et de la mission qu'ils s'attribuent dans les projets qu'ils développent.

Dans la perspective que Vasiadis dessine, l'objectif de ce processus est d'inculquer aux populations concernées l'identité nationale grecque qui préparera, d'après les considérations du savant istanbuliote, la mise en place d'un régime politique grec. C'est ainsi qu'il réussit à déterminer la langue comme véhicule de l'éducation hellénique qui arrivera à diffuser l'identité grecque en Orient. Cette stratégie d'hellénisation appuie également les prétentions territoriales au nord du Royaume grec, au moment où « les cartes et les statistiques constituées d'après le

---

<sup>101</sup> Voir Ch. Exetzoglu, *Εθνική ταυτότητα στην Κωνσταντινούπολη τον 19ο αιώνα : Ο Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως (1861-1912)* [*Identité nationale à Constantinople au XIXe siècle: le Syllogue Littéraire Hellénique de Constantinople (1861-1912)*], Athènes, 1996, p. 21-22.

<sup>102</sup> Il s'agit du *Σύλλογος προς Διάδοσιν των Ελληνικών Γραμμάτων*. Desormais SPLG.

<sup>103</sup> M<sup>is</sup> de Queux de Saint-Hilaire, « Des syllogues grecs et du progrès des études littéraires dans la Grèce de nos jours », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 11, 1877, p. 286 (désormais *Annuaire de l'AEEG*). Il s'agit de la périphrase dont Queux de Saint-Hilaire se sert pour définir le terme « syllogue », au début de son article.

critère ethnolinguistique inond[ent] les Balkans. [...] Cette singulière stratégie intellectuelle, consistant à extrapoler la nationalité de différentes populations, en grande partie agricoles, de la civilisation des élites hellénisées de quelques villes balkaniques, constitu[e] un discours typique que les Grecs ne se lass[ent] pas de répéter, tout au long de la deuxième moitié du XIXe et au début du XXe siècle ».<sup>104</sup> Par l'assimilation des élites allophones, les élites s'identifiant au projet national grec espèrent compenser la faiblesse arithmétique des populations grécophones dans certaines régions de l'Empire ottoman. À travers les propos de Vasiadis, on voit s'exprimer également les milieux qui commencent à prospérer dans l'Empire après le *Tanzimat*, et notamment les élites grecques d'Istanbul, qui, en s'inspirant très largement de « l'hellénisme » et de son bagage conceptuel, « ambitionn[ent] de récupérer sur un plan nationaliste et de prolonger, grâce aux écoles, les résultats de l'hellénisation économique ».<sup>105</sup> La conception du rôle de la nation, de la culture et de la langue antiques concerne, d'une manière générale, non seulement les élites grecques, mais aussi la classe politique du Royaume, qui met alors à la disposition des associations et de ses consulats les moyens financiers pour la réussite de ces objectifs.

Par conséquent, à partir des années de la guerre de Crimée, la diffusion de la langue et des lettres grecques dans l'Empire ottoman acquiert progressivement une importance stratégique pour les élites grecques. La concrétisation de ce projet tant au niveau du discours des élites grecques que dans la pratique de la fondation d'associations littéraires, d'écoles, de bibliothèques, ainsi que l'ancrage à une archaïsation constante de la langue purifiée sont également liés à un ensemble d'événements qui se produisent dans l'Occident européen, dans les années 1860. En effet, entre l'article de Renieris, en 1855, et le discours de Vasiadis, en 1869, nous observons un intérêt concret pour le sort de la langue purifiée, et la place de la langue et des lettres antiques dans le monde contemporain, provenant de certains milieux de lettrés européens.

---

<sup>104</sup> N. Sigalas op.cit., 2000, p. 263.

<sup>105</sup> Ibid., p. 259.

## D. D'une langue commune de l'Orient à une langue universelle : le cas de d'Eichtal

*Timeo Danaos et dona ferentes*

*Virgile, Énéide, liv. II, v. 49*

Dans les lignes qui suivent, nous allons observer la cristallisation et la concrétisation progressive du point de vue qui s'exprime en 1855 en rapport avec des événements se déroulant dans un espace qui dépasse le cercle des élites grecques. Il s'agit, en effet, de certains milieux d'hellénistes, d'un ensemble d'anciens philhellènes, ou parfois de linguistes, d'auteurs littéraires ou des publicistes.

Au milieu du XIXe siècle, dans les milieux hellénistes que nous avons évoqués plus haut, le grec moderne est déjà étroitement lié, voire apparenté, au grec ancien, considéré comme une grande langue de civilisation. D'autre part, la langue moderne suscite de plus en plus l'intérêt des philologues classiques en Europe, en sorte que son étude dépasse les frontières du Royaume. Lorsque Renieris et le cercle autour du *Spectateur* s'écartent de l'idée d'une expansion militaire de l'État pour mettre l'accent sur le rôle de la langue et des lettres comme moyen de « conquête pacifique », ils lancent avant tout un appel aux élites savantes occidentales. N'oublions pas que le *Spectateur de l'Orient* s'adresse tout d'abord à elles. Dans les années 1860, les attentes grecques pour l'hellénisation de l'Orient, mettant en avant la diffusion de la langue, rejoignent sur le terrain le projet de l'helléniste français, G. d'Eichtal, visant à faire du grec une langue internationale auxiliaire.<sup>106</sup> Son projet voit le jour en 1864, avec la collaboration de Renieris, dans une brochure, éditée chez Hachette, à Paris. Au même moment, elle est traduite en grec, par ce dernier, et publiée chez le même éditeur.<sup>107</sup> En réalité, le savant français

---

<sup>106</sup> Pour être plus précis, il faut dire que d'Eichtal emploie le terme *langue universelle* et non pas langue internationale auxiliaire. Toutefois, le sens qu'il donne à son projet ressemble beaucoup aux projets des langues internationales auxiliaires (désormais LIA) des décennies suivantes. Par ailleurs, le terme de *langue universelle* est un terme déjà établi, tandis que le terme *auxiliaire* pour une langue internationale est introduit pour la première fois en 1855 par E. Courtonne, selon les informations données par Couturat et Léau (voir L. Couturat et L. Léau, *Histoire de la langue universelle*, Paris, 1903, p. 272. )

<sup>107</sup> G. d'Eichtal, *De l'usage pratique de la langue Grecque*, Paris, 1864 (voir l'article intégral à l'annexe) et *Περί της πρακτικής χρήσεως της ελληνικής γλώσσης*, Paris 1864, respectivement. La version française, à part le « manifeste » de d'Eichtal, comprend (p. 13-19) un extrait de l'article de Renieris dont nous avons parlé plus haut (M. Renieris, « De l'impopularité... » art.cit.), ainsi qu'un commentaire de d'Eichtal, intitulé « Note » (p. 21-24). Il est important de noter que l'extrait de l'article de Renieris ne reprend pas le titre original de 1855, mais s'intitule « De l'avenir du peuple grec et de la langue grecque ». La traduction grecque de la brochure

est le premier à proposer l'instauration du grec comme langue internationale,<sup>108</sup> à une époque où les premières expérimentations des Langues Internationales Auxiliaires ont lieu.

La publication amorce, en effet, une série d'efforts de son auteur visant, selon lui, à « servir [...] politiquement, les intérêts du peuple grec »<sup>109</sup> à travers la diffusion de son point de vue sur le rôle du grec, tant en France que dans d'autres pays d'Europe. L'helléniste français semble avoir saisi l'enjeu des propos de Renieris dans son article de 1855, et il le déclare clairement quelques années plus tard : « J'étais loin de croire que cette situation [la situation politique et sociale de la Grèce dans les années 1860] ne pût et ne dût être améliorée ; mais elle devait l'être par d'autres voies que celles de l'insurrection. C'était surtout en faisant de plus en plus connaître et aimer la Grèce passée et présente, en montrant quels étaient ses titres à l'admiration et à la reconnaissance des nations, en rappelant ce qu'elle avait fait pour l'établissement de la liberté dans le monde, pour le perfectionnement des arts, des sciences et des lettres, c'était, dis-je, par cette sorte de propagande, que l'on pouvait le plus utilement servir, même politiquement, les intérêts du peuple grec ». <sup>110</sup> Ce passage montre clairement que d'Eichtal partage la vision de Renieris, une vision qui gagne du terrain dans les années 1860 chez les élites grecques.

Néanmoins, le projet dont G. d'Eichtal a l'initiative se concrétise dans un tout autre contexte : ce sont, en effet, les échos universalistes des soulèvements de 1848, tels qu'ils se concrétisent à travers les premiers projets des langues internationales auxiliaires, qui feront germer l'idée de faire du grec une langue universelle. La proposition que d'Eichtal formule s'inscrit, en effet, dans une double perspective : tout d'abord, dans l'horizon idéologique de son auteur qui est fortement marqué par le mouvement saint-simonien, mais aussi dans une perspective d'engagement

---

comprend, mis à part le texte de d'Eichtal, une préface de Renieris (en grec, p. 3) et la traduction grecque de l'extrait d'article que nous avons mentionné ci-dessus (Ρενιέρης, « Περί του προορισμού του ελληνικού έθνους και της ελληνικής γλώσσας » p. 15-21). Les deux traductions sont faites par Renieris, selon les informations fournies par d'Eichtal (d'Eichtal, 1864 (1), p. 12) Ces textes se trouvent également dans l'édition *post-mortem* qui comprend l'intégralité de textes (y compris les inédits) que d'Eichtal a rédigés à propos du grec (voir G. d'Eichtal, *La langue grecque. Mémoires et notices, 1864-1884*, Paris, 1887).

<sup>108</sup> Exception faite, d'après d'Eichtal, d'un article de Voltaire datant de 1770 (G. d'Eichtal, « De la prononciation nationale du grec et de son introduction dans l'enseignement classique », in *Annuaire de l'AEEG*, 3, 1969, p. 94.

<sup>109</sup> G. d'Eichtal, « Notice sur la fondation et le développement de l'association pour l'encouragement des études grecques en France (avril 1867 - Avril 1887) », in *Annuaire de l'AEEG*, 11, 1877, p. 14. Il s'agit d'un discours prononcé le 5 juillet 1877 lors du 10ème anniversaire de la fondation de l'association ; il paraît pour la première fois dans l'*Annuaire de l'AEEG*, avant de faire un tirage à part la même année chez Maisonneuve.

<sup>110</sup> Ibid., p. 14.

auprès des élites grecques afin de soutenir le projet national grec. Sous cet angle, d'Eichtal se place dans la lignée des philhellènes des années 1820.

### 1. Le projet de d'Eichtal : objectifs, moyens et acteurs

L'objectif de son projet est d'instaurer une variété du grec, à savoir la koinè, comme langue seconde, commune au sein de toutes « les nations civilisées ». Dans le cadre de cette vision, le grec ancien, ou plus précisément la koinè, doit cesser d'être considéré comme une langue morte et une matière d'enseignement théorique ; il ne doit pas non plus servir uniquement d'instrument pour aborder la littérature antique. Bien au contraire, il doit reconquérir la production intellectuelle, se répandre à l'oral et constituer un moyen de communication et d'entente entre les peuples.<sup>111</sup> Le fait que la nation grecque, une fois redressée, a réussi à ressusciter une forme approximative de cette langue (katharevousa) constitue, d'après lui, la preuve que le grec ancien n'est pas mort et signifie que désormais le projet visant à la rendre universelle est réalisable. En énumérant « les conséquences de la restauration de la Grèce », il note, entre autres, que « ce qui est d'un intérêt bien plus grand encore, d'un intérêt non plus seulement national, mais universel, [c'est que] cette restauration a doté notre monde d'un instrument de civilisation devenu aujourd'hui indispensable. Elle a mis à notre disposition une langue ayant tous les caractères, remplissant toutes les conditions d'une langue universelle ».<sup>112</sup> La nation grecque, selon ses propos, *a sa part dans la construction de la société universelle*, en faisant revivre la langue antique et en léguant celle-ci à l'humanité. Ainsi, par le biais de la « reconstruction » du grec, la nation réintègre, d'après l'auteur, l'histoire universelle.<sup>113</sup>

La réussite de cet objectif « est subordonnée à l'introduction générale dans les établissements d'instruction publique d'une prononciation uniforme du grec, de la prononciation hellénique ».<sup>114</sup> Sur un plan pratique donc, un des moyens indispensables à la réalisation du projet est donc de rétablir la « prononciation nationale » dans l'enseignement du grec en Europe. D'autre part, il faut opter pour l'enseignement du grec moderne (en réalité la katharevousa), comme première langue étrangère précédant l'enseignement du grec ancien. Cela se traduit par

---

<sup>111</sup> G. d'Eichtal, *De l'usage pratique...*, art.cit., p. 10-11.

<sup>112</sup> Ibid., p. 4-5.

<sup>113</sup> Ibid., p. 5.

<sup>114</sup> G. d'Eichtal, « Lettre à un membre du comité du club Cobden à Londres et considérations préliminaires sur une langue internationale universelle », in *Annuaire de l'AEEGF*, 5, 1871, p. 135. Dans les lignes qui suivent, nous exposons le point de vue qu'il développe dans sa brochure, en nous appuyant également sur d'autres textes (ultérieurs ou antérieurs) qui nous paraissent préciser ou compléter sa thèse.

l'introduction du grec moderne (katharevousa) dans l'enseignement secondaire : « Il s'agit seulement de développer ce qui existe et d'entrer résolument dans une direction pratique. Sous ce rapport, la première mesure à adopter serait l'introduction du grec moderne dans l'enseignement scolaire, comme premier degré d'enseignement de la langue grecque [...] Cela signifie lecture d'ouvrages familiers et adoption de la prononciation nationale. [...] Il y a d'ailleurs un point spécial et du plus grand intérêt pour lequel l'introduction du grec, comme langue internationale universelle, aurait une importance toute particulière ; nous voulons parler de l'établissement dans nos sociétés modernes, d'un système vraiment rationnel d'instruction publique. Sous le régime actuel le nombre des langues que l'on est conduit à enseigner, en vue des nécessités de la vie pratique, s'est déjà partout considérablement accru et tend à s'accroître encore. De plus, il n'existe aucun lien entre cet enseignement pratique et l'enseignement classique, religieux, moral, littéraire, fondé sur l'étude des littératures hébraïque, grecque et romaine, enseignement qui, sous les auspices du Christianisme, a été et doit continuer à être la base de notre civilisation. Eh bien, avec l'adoption du grec comme langue internationale universelle, tous ces inconvénients disparaissent ».<sup>115</sup> Le grec assure donc un double rôle : au sein de l'éducation, il est enseigné comme langue vivante et sert de langue pour les matières théoriques ; dans le cadre de l'univers contemporain, il est la langue commune entre les nations.

D'après lui, les acteurs qui feront avancer ce projet sont, d'une part, les instances de l'État qui sont compétentes pour procéder à des réformes dans l'éducation, et d'autre part, les savants qui se chargeront d'adopter la « prononciation nationale » du grec.<sup>116</sup> D'Eichtal fonde son projet sur le fait que le grec antique (classique ou hellénistique) est encore à l'époque non seulement enseigné dans le secondaire, mais aussi présent dans les Facultés des lettres et de droit notamment, et qu'une partie non négligeable des élites instruites a déjà eu contact avec celui-ci.<sup>117</sup> Ce qui lui manque pour qu'il acquière un intérêt pratique, c'est l'adoption d'une prononciation uniforme dans tous les pays, ce qui signifierait qu'il pourrait servir d'instrument de communication entre locuteurs de langues premières différentes.

À travers ce manifeste, nous observons que d'Eichtal réserve au grec moderne une place privilégiée dans l'enseignement secondaire. Toutefois, cette proposition pourrait prêter à confusion. Aussi faut-il préciser que le grec qu'il

---

<sup>115</sup> G. d'Eichtal, *De l'usage pratique...*, art.cit., p. 8-9.

<sup>116</sup> Ibid., p. 10.

<sup>117</sup> Ibid. p. 10 ; il ajoute également « qu'à titre de langue classique, le grec est déjà universellement adopté ».

souhaite voir comme langue universelle n'est ni le grec dialectal, ni la katharevousa des journaux.<sup>118</sup> D'après ses propos, le « grec moderne proprement dit » est l'évolution de la koinè hellénistique, plus ou moins modifiée, employée à l'écrit et à l'oral par la classe lettrée. Le grec actuel, dit le savant français, doit parcourir encore un bout de chemin et se réformer jusqu'au moment où il atteindra définitivement la koinè. Dans un commentaire portant sur un article de Nefftzer,<sup>119</sup> il reprend cette idée : « Nous avons déjà suffisamment expliqué que par grec moderne nous entendons la langue moderne entièrement ramenée aux formes normales de la grammaire hellénique ».<sup>120</sup> Concrètement, cela signifie que le devoir des philologues grecs est de procéder à l'élaboration de leur langue pour arriver progressivement à ces « formes normales de la grammaire hellénique ». Par conséquent, son projet instaure une sorte de contrat, définissant comme partenaires d'une part, les hellénistes et les instances éducatives des États de l'Europe, et d'autre part, les savants grecs. En effet, sa réussite se fonde non seulement sur la réforme morpho-syntaxique de la katharevousa, ce qui est le devoir des savants grecs, mais aussi sur l'introduction du grec moderne et de sa prononciation dans les écoles européennes, tâche qui concerne les lettrés et les ministères occidentaux.

L'autre volet de ce contrat est l'attribution d'une place et d'une voix aux lettrés grecs, au sein de « l'Assemblée des philologues » occidentaux. Le devoir de la réforme, du côté grec, et l'adoption de la « prononciation nationale », du côté des érudits occidentaux, sont les moyens de consolider le pont entre les élites grecques et les lettrés maîtrisant le grec ancien. La collaboration entre les lettrés occidentaux et les savants grecs est une condition indispensable pour la réalisation de ce projet : « Mais, si large qu'on veuille faire la part à l'hellénisme étranger dans cette œuvre de conservation, cela ne peut aller jusqu'à supprimer l'intervention et le concours du peuple grec », sans lequel on a fait « fausse route » dans le passé, en se condamnant « d'avance à un insuccès final ».<sup>121</sup> La contribution du « peuple grec », sollicitée par Renieris neuf ans auparavant, rejoint également la demande formulée par d'autres hellénistes dans un passé récent, et se verra à nouveau exprimée les années suivantes. Un nombre grandissant d'hellénistes, dont nous parlerons plus loin,

---

<sup>118</sup> Il faut noter ici que la langue de la plupart des journaux de l'époque n'est pas surchargée d'emprunts archaïques. Il s'agit d'une katharevousa s'adressant à un grand nombre des personnes instruites, qui reste proche des formes et de la syntaxe de la langue orale.

<sup>119</sup> Nefftzer publie dans le journal *le Temps*, (2 août 1864, n° 1183, p. 1-2), un article où il expose son opinion concernant la brochure de d'Eichtal. L'article est repris dans l'édition de 1887 sous le titre « Du grec moderne comme langue internationale universelle », (G. d'Eichtal, *La langue grecque...*, op.cit., p. 137-140), où les remarques et autres critiques de d'Eichtal apparaissent en bas des pages.

<sup>120</sup> G. d'Eichtal, *La langue grecque...*, op.cit., p. 139.

<sup>121</sup> G. d'Eichtal, « De la prononciation nationale... », art.cit., p. 68-69.

soutient la même position, à savoir la nécessité de la participation des savants grecs au projet de la restauration et de la diffusion du grec dans le monde.

## 2. Le choix du grec : la « langue élue » de l’histoire

Le fait que les deux hommes de lettres publient conjointement, au même moment et en deux langues, les textes que nous venons d’examiner, nous indique qu’ils partagent le même point de vue quant à l’histoire du grec et quant à son rôle dans le monde. En réalité, d'Eichtal reprend et complète l’argumentation de Renieris afin de prouver le bien fondé de sa position. Son aspiration à faire du grec une langue universelle est fondée sur fait qu’il le considère comme *une langue qui, par sa nature et son parcours à travers l’histoire est prédestinée à accomplir cette mission*. Dans son article, il tâche de déterminer les spécificités du grec, qui, en dernière instance, le rendent unique face à d’autres langues qui pourraient prétendre à la même place. Ces spécificités sont d’une part *un ensemble des qualités internes* et d’autre part *sa place unique dans l’histoire de la civilisation universelle*, ce qui constitue en effet la preuve de ses qualités. Ainsi, d’après ses propos, le grec comporte une série de qualités inaliénables dont une vitalité primitive, une plasticité parfaite, un caractère logique ainsi qu’une euphonie notable. Il s’agit de traits qui le caractérisent depuis ses origines, et c’est par ces mêmes origines qu’il s’identifie à la civilisation.<sup>122</sup> Notons toutefois que la vision de la quasi-perfection du grec, que nous retrouvons même dans les écrits des savants grecs, n’est pas une nouveauté ni de d'Eichtal ni du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>123</sup>

Cet aspect archaïque, ainsi que les éléments qui composent la langue (vocabulaire, morphologie, etc.) se maintiennent inaltérés. D’après lui, grâce à ces qualités, le monde civilisé l’a choisie comme langue de la haute culture et de l’éducation supérieure. Ainsi, elle se trouve omniprésente à travers les différentes

---

<sup>122</sup> G. d'Eichtal, *De l’usage pratique...*, op.cit., p. 6-7.

<sup>123</sup> Cette image du grec constitue une sorte d’héritage qui s’est bâti peu à peu dans les générations précédentes de philologues. La plupart des auteurs auxquels nous ferons référence ont suivi un cursus de philologie classique et en même temps se sont informés des travaux contemporains et antérieurs, relatifs au grec. En ce qui concerne le présent mémoire, il faut citer l’apport de Humboldt, dans la mesure où ses ouvrages semblent être connus, au moins par les savants grecs de Constantinople. « Humboldt présente la langue comme un vestige important dans l’ensemble des vestiges littéraires que nous a laissés la Grèce. [...] Ce qui ressort de l’exposé de 1793 [Über das studium], c’est la quasi-perfection du grec, qui tient à sa pureté (peu d’emprunts sur le plan lexical, à des langues étrangères, aucun sur le plan morphologique et syntaxique), à son harmonie avec le caractère des locuteurs, à quoi s’ajoute une unité remarquable entre une abondance en métaphores (témoignage d’une riche imagination) et, pourtant, l’aptitude à dire des concepts abstraits et universels (preuve d’un entendement sain) » (J. Quillien, *G. de Humboldt et la Grèce. Modèle et histoire*, Lille, 1983, p. 75).



époques historiques, donnant la preuve d'une existence et d'un progrès constants. D'autre part, sa souplesse et sa force d'adaptation lui ont permis de conquérir tous les champs de communication : « Or il est une langue qui, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, est devenue un élément nécessaire de l'éducation de tout homme lettré ; une langue qui, par ses origines, touche aux origines mêmes de la civilisation, de même que par ses dernières créations, elle en représente les plus récents progrès ; qui dans l'intervalle est intervenue à toutes les phases de l'histoire, et y a dignement rempli sa mission ; qui non seulement n'est restée étrangère à aucune des grandes manifestations de l'esprit humain, dans la religion, dans la politique, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, mais en a été le premier instrument, et en quelque sorte la *matrice* ; qui a été la langue d'Homère et d'Hésiode [...] ; qui a défrayé la littérature, la théologie, la jurisprudence byzantines ; qui, dans ce travail de près de trente siècles, n'a rien perdu de sa vitalité primitive, a conservé son vocabulaire complet, et a gardé sa puissance plastique aussi parfaite qu'au premier jour ; la langue logique à la fois et euphonique entre toutes ; qui, momentanément altérée dans une servitude de près de quatre cents ans, une fois la liberté réapparue, a essuyé sa rouille, s'est refaite, réparée, repolie, et quelles que soient les améliorations dont elle puisse encore avoir besoin, s'est mise en quelques jours en état de remplir la tâche nouvelle qui lui a été assignée, et a suffi à la régénération de la Grèce moderne, maintenant admise au concert des nations ».<sup>124</sup>

La *vision organique* et en même temps *providentielle* de la langue est fortement présente dans ce passage : le grec a une mission à accomplir, en intervenant dans les différentes phases de l'histoire. Il a été élu pour entreprendre cette mission grâce à ses qualités internes, inaliénables au cours des siècles. Ce « plus magnifique instrument qui ait été donné à l'intelligence et à la parole humaine »<sup>125</sup> a la mission de promouvoir la perfection de l'esprit humain dans ses différentes manifestations. La langue grecque est l'instrument et en même temps le gage, assurant la qualité des créations de l'esprit humain, ou, d'après ses propos, « une langue générale appropriée à tous les besoins de l'activité et de la pensée humaines ».<sup>126</sup> Ce qui apparaît, bien que de manière implicite, c'est qu'il ne s'agit pas d'une langue qui a véhiculé une littérature importante, mais d'une langue éminente qui a généré une littérature considérable. Ainsi, ce qui est admis implicitement, c'est que la langue, dans ses différentes étapes historiques, n'est pas le reflet des rapports sociaux et de la production intellectuelle des sociétés respectives, mais qu'elle a des qualités internes inaltérables, au-delà du contexte où elle s'est produite, lesquelles la rendent singulière en dehors du temps et de

---

<sup>124</sup> D'Eichtal, *De l'usage pratique...*, op.cit., p., 6-7.

<sup>125</sup> D'Eichtal, « De la prononciation nationale... », art.cit., 1869, p. 68.

<sup>126</sup> D'Eichtal, *De l'usage pratique...*, op.cit., p. 10.

l'espace. De cette manière, le facteur socio-historique s'écarte de sa vision de l'évolution du grec.<sup>127</sup>

L'hébreu comme « langue matrice », qui avait préoccupé aussi bien les philosophes de la Renaissance que les premiers linguistes du siècle, semble être remplacé, ici, par le grec, dans un nouveau « grand récit » de l'évolution des langues.<sup>128</sup> Le grec comme « premier instrument » ou comme « matrice » intervient dans l'évolution des langues avoisinantes qui, à partir de l'ère chrétienne, seront façonnées à son modèle : « comme langue évangélique, elle me paraît avoir fourni à l'humanité le type le plus parfait d'une langue vulgaire, type dont tous les idiomes modernes se sont logiquement rapprochés, en même temps que les sociétés elles-mêmes se rapprochaient moralement du type religieux chrétien ».<sup>129</sup>

D'après d'Eichtal, il s'agit donc d'une langue à qualités internes uniques, *d'une langue modèle*. Le « rapprochement » dont il parle est un phénomène se situant en effet à la Renaissance. Or, l'approche et l'interprétation qu'il propose soustraient, en réalité, l'historicité de ce phénomène. En effet, le « rapprochement » des autres langues vers le grec est dû à un certain volontarisme exprimé par les couches lettrées et par un ensemble d'institutions dans un contexte socio-historique précis, à savoir celui de la Renaissance, et non pas à une « langue matrice ». Les « idiomes » en question se sont rapprochés pendant la période de la grammatisation des vernaculaires. En d'autres termes, l'outillage théorique du grec ancien, forgé dans la basse Antiquité, mais également pendant la Renaissance, sert à l'analyse et à la description du latin, d'abord, puis par le biais du latin, à l'analyse des

---

<sup>127</sup> Nous retenons cette vision a-historique du grec et nous y reviendrons dans la suite de notre mémoire, afin de suivre la construction progressive d'un mythe, ainsi que la cristallisation ou la consolidation de stéréotypes qui accompagneront la représentation de la langue grecque jusqu'à nos jours.

<sup>128</sup> Pour un courant de la tradition kabbaliste du haut moyen âge, la « langue matrice » s'identifiait à la Torah éternelle et aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque. « Les 22 lettres de l'alphabet hébraïque représentent les sons idéaux qui doivent présider à la création de chacune des soixante-dix autres langues existantes ». (Voir U. Eco, *La recherche de la langue parfaite*, Paris, 1994, p. 48-50) D'après les kabbalistes, qui sont suivis par les érudits de la Renaissance, l'hébreu est considéré comme la langue-mère du genre humain. Cette langue est le *protolangage*, la langue du paradis, qui existait jusqu'à la séparation des langues de Babel, et qui a disparu en cédant sa place à soixante-dix autres langues. Ce *protolangage* (la langue hébraïque) était considéré comme la condition *sine qua non* pour la formation des autres langues. Sans l'existence de celle-ci, ces dernières n'auraient pas vu le jour, d'où un des fondements idéologiques des théories du monogénisme des langues. (À ce sujet, voir M. Olender, *Les langues du Paradis*, Paris, 1989, p. 39-57). Il est évident que d'Eichtal a une connaissance approfondie de ces questions, comme le montrent ses préoccupations antérieures et ultérieures au grec. (Voir ses publications sur le *Texte primitif du premier récit de la création*, ainsi que sur le *Nom et le caractère du Dieu d'Israël*, en 1875 et 1880 respectivement.)

<sup>129</sup> G. d'Eichtal, *De l'usage pratique...*, op.cit., p. 9.

vernaculaires qui accèdent progressivement au statut de langues communes, en Occident, sans oublier la grammatisation du slavon pendant le Moyen Age. Concrètement, il s'agit d'un savoir métalinguistique fondé avant tout sur l'œuvre de Denys de Thrace et d'Apollonius qui se transmet du grec au latin à partir de la basse Antiquité<sup>130</sup> et qui se renouvelle à la Renaissance<sup>131</sup>. « À la Renaissance, les acquis byzantins – particulièrement en ce qui concerne le grec - viendront se joindre à la culture linguistique de l'Occident »,<sup>132</sup> ce qui donnera en effet « l'unité théorique gréco-latine ».<sup>133</sup> À l'époque de la grammatisation des vernaculaires en Europe, nous observons la constitution d'un métalangage commun, fondé sur le bagage métalinguistique du grec ancien et du latin. « Ce métalangage [...] aura à peu près la même structure que n'importe quel autre apparu dans les mêmes conditions, il y aura une certaine équivalence entre les grammaires des différentes langues rédigées dans n'importe lequel des vernaculaires en usage ».<sup>134</sup> N'oublions pas non plus qu'il est aussi question des emprunts lexicaux au grec ancien qui inondent progressivement ces « nouvelles » langues.<sup>135</sup> Par conséquent, il ne s'agit pas du nécessaire et immanquable « moulage » des vernaculaires dans la « matrice » d'une langue parfaite, mais de la configuration des facteurs historiques et sociaux qui produit ce phénomène. Dans la mesure, donc, où les lettrés de la Renaissance puisent dans le grec ancien et non pas dans l'hindi, dans le mandarin ou dans l'arabe, il devient évident que ce « rapprochement logique » que d'Eichthal évoque se fait en relation avec le grec ancien.

Ainsi, le grec comme langue matrice prend la place de l'hébreu - langue parfaite, langue du paradis, et en même temps langue divine, si recherchée durant les siècles précédents par les érudits de la Renaissance. Et dans la mesure où la

<sup>130</sup> Voir R. H. Robins, « Les grammairiens byzantins », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques. Le développement de la grammaire occidentale* (tome 2), Liège, Mardaga, 1992, p. 14-64, p. 66-74.

<sup>131</sup> Voir J-Ch. Saladin, *La bataille du grec...*, op.cit., p. 41-57, 310-316, E. Karantzola, « Από τον Ουμανισμό στο Διαφωτισμό. Η διδασκαλία της αρχαίας ελληνικής και της γραμματικής της » [« De l'humanisme aux Lumières. L'enseignement du grec ancien et de sa grammaire »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές ως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à la basse Antiquité*], Thessalonique, 2001, p. 928-934 et P. Diatsentos, « Οι τύχες της αρχαίας ελληνικής » [« Le sort du grec ancien en Occident »] [http://www.greek-language.gr/greekLang/studies/history/thema\\_10/index.html](http://www.greek-language.gr/greekLang/studies/history/thema_10/index.html), in *Πύλη για την ελληνική γλώσσα* [*Portail Electronique pour la Langue Grecque*], consulté le 15.03.2008.

<sup>132</sup> S. Auroux, « Le processus de grammatisation et ses enjeux », in Auroux, *Histoire...*, op.cit., 1992 p. 18.

<sup>133</sup> Ibid., p. 58

<sup>134</sup> Ibid., p. 18.

<sup>135</sup> Ce phénomène s'amorce progressivement pendant la Renaissance et se développe au cours du XVIIIe et XIXe siècle. Il concerne notamment les néologismes formés à partir du grec ancien depuis le temps de la révolution scientifique et technique.

linguistique historique a effacé à jamais le rêve de l'hébreu - langue-mère et en même temps langue matrice et parfaite, ce vide a été comblé par d'autres langues, aussi hypothétiques que lui, telles que l'indo-européen.<sup>136</sup> Or, en l'occurrence, d'Eichtal opte pour une langue dont l'existence est bien attestée : le grec hellénistique. Elle est, pour lui, la langue matrice de l'univers chrétien et des autres langues de l'Europe, et aussi la langue parfaite qui, momentanément fléchie et menacée de disparition, a été revivifiée et qui est prête à retrouver son ancienne perfection. Peut-être notre auteur espère-t-il voir revivre avec elle son monde idéal, c'est-à-dire la civilisation gréco-romaine, cosmopolite et transnationale, exprimée à travers « une langue qui ne froisse pas la diversité des génies nationaux ».<sup>137</sup>

Ainsi, le grec est appelé à accomplir sa mission de langue universelle, en raison de ses qualités et de son rôle historique, qui le rendent, en dernière instance, héritage universel : « Elle n'est pas seulement le patrimoine du peuple de qui elle émane, mais elle appartient aussi au domaine commun de l'humanité »<sup>138</sup> Nous pouvons entrevoir dans cette déclaration le double enjeu qu'elle comporte pour les Grecs. Les savants qui travaillent à aligner la langue sur le grec ancien et, en même temps, à l'utiliser comme langue vivante dans les différents champs de communication, œuvrent, en réalité, non seulement au service de la nation grecque mais au service de l'humanité tout entière et de son avenir : « La langue grecque n'est pas seulement le patrimoine de la Grèce ; elle est celui du monde civilisé tout entier ; *et tout ce qui peut contribuer à lui rendre son ancienne splendeur*, et en même temps l'adapter aux besoins de la civilisation moderne, *s'accomplit non seulement au bénéfice de la Grèce, mais aussi au bénéfice de l'humanité* ».<sup>139</sup>

---

<sup>136</sup> « Le fantôme de la civilisation et des langues de souche aryenne se dresse contre l'image de la civilisation et de la langue hébraïques » U. Eco, op.cit., p. 126-127. Au sujet du « passage » de l'hébreu au sanskrit et aux langues indo-européennes voir aussi, Olender, op.cit., p. 20-26.

<sup>137</sup> C'est une expression de M. Nefftzer, dans son article aux *Temps* du 2 août 1864.

<sup>138</sup> G. d'Eichtal, « De la prononciation nationale... » art.cit., p. 68.

<sup>139</sup> G. d'Eichtal, *De la réforme progressive...*, op.cit., p. 38-39. C'est nous qui soulignons.

## E. « L'universalité du grec » et le cadre historique des années 1860

Le point de vue concernant la mission du grec en Orient réussit, dans les années 1860, à dépasser la « frontière » des élites grecques et à se diffuser, dans une certaine mesure, parmi les élites lettrées de l'Occident. Le point de vue de Renieris se voit conforté dans la conjoncture politique des années 1853-1857 et s'intègre dans le cadre de la révision de la stratégie du « projet national ». Outre le fait qu'il se diffuse progressivement chez les élites grecques, il se fait connaître en Europe dans la version élaborée par d'Eichtal et, comme nous le verrons, ce dernier s'active pour le propager avant tout en France. Ses efforts interviennent à un moment où le contexte culturel, idéologique et scientifique semble être favorable à son initiative. Avant de se pencher sur le sort du projet de d'Eichtal et à son retentissement, nous allons examiner le cadre au sein duquel il émerge. Dans la brochure de 1864, d'Eichtal évoque *trois questions* qui préoccupent déjà, de près ou de loin, une partie des lettrés occidentaux. Tout d'abord, il y a *la question de la prononciation du grec ancien*, ensuite, celle d'une *langue véhiculaire universelle*, et enfin, *la question des études grecques en Europe*, question toutefois moins explicite que les précédentes.

### 1. La « question de la prononciation du grec ancien » : les hellénistes entre la théorie d'Érasme et le grec moderne

La question de la prononciation du grec ancien a constitué, pendant la seconde moitié du siècle, un sujet capital, pour la philologie grecque, en ce qui concerne d'une part la représentation de l'évolution de la langue et d'autre part, la perception de sa place et de son rôle en dehors des frontières de l'État néo-hellénique. Cette question comporte aussi pour les Grecs un enjeu politique qui émerge de façon très concrète dans la conjoncture.

En parlant de la « question de la prononciation du grec ancien », nous entendons les critiques, les contestations et le débat concernant la thèse d'Érasme sur cette prononciation, tels qu'ils se manifestent au XIXe siècle. Il s'agit d'une question qui voit le jour dès le début du siècle à travers certains ouvrages de philologues grecs qui ont tenté de réfuter la théorie érasmiennne.<sup>140</sup> Le débat existait

---

<sup>140</sup> Pour la période avant l'Indépendance, nous disposons les traités de A. Georgiadis, *Tractatus de elementorum graecorum pronuntiatione*, Paris, 1812, ou de M. Minoïdis, *Calliope, ou traité sur la véritable prononciation de la langue grecque*, Paris, 1825. Notons que le sujet a préoccupé les lettrés grecs bien avant, car l'on observe des publications ayant un caractère plutôt ponctuel, dont la plus significative est celle de A. Helladius, « Διάλογος περί της εν Ευρώπη ελληνικής προφοράς » [« Dialogue sur la prononciation grecque en Europe »], publié en 1712 dans une brochure portant sur la grammaire du grec, présentée sous forme de dialogue (voir A. Helladius,

néanmoins depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, chez les hellénistes qui avaient pris position pour ou contre le système érasmien.<sup>141</sup> Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la nouveauté réside cependant dans l'intégration au débat des philologues grecs et dans la redécouverte<sup>142</sup> du grec moderne et de ses règles phonologiques, par un grand nombre d'hellénistes. Ces règles ont servi d'appui à de nouvelles hypothèses concernant l'évolution de la prononciation antique.

Pendant une longue période qui s'étend jusqu'aux années 1890, on assiste à la parution régulière de divers ouvrages grecs qui essaient de réfuter la thèse d'Érasme. D'après les savants grecs, la prononciation de la langue moderne ne diffère pas de celle du grec ancien, ne serait-ce que par quelques détails insignifiants. Cette position fait l'unanimité dans l'érudition grecque jusqu'à la fin du siècle, période où certaines voix se lèvent pour contester cette thèse. Compte tenu de cette unanimité des savants à ce sujet, il devient évident que les ouvrages ou les articles grecs sur la prononciation (dont un nombre considérable est écrit en d'autres langues que le grec) sont destinés aux savants qui adoptent la théorie d'Érasme. Par ailleurs, si nous regardons les commentaires faits dans les introductions des livres consacrés à ce sujet, nous constatons souvent un discours explicite s'adressant directement aux philologues européens.<sup>143</sup> Leur objectif est de démontrer la pertinence de leur thèse et d'agir aussi pour sa diffusion. Dans ce

---

*Σταχυολογία τεχνολογική της Ελλάδος φωνής ήτοι Γραμματική Ελληνική κατ'ερωταπόκρισιν*, [Compilation technique du verbe grec, c'est-à-dire grammaire grecque sous forme dialoguée] Nuremberg, 1712). Notons également qu'il s'agit d'un texte qui est rédigé entièrement en grec ancien. Quant aux décennies qui ont suivi l'Indépendance, nous pouvons citer l'ouvrage de K. Ikonomos, *Περι της γνησίας προφοράς της Ελληνικής γλώσσης* [À propos de la prononciation authentique du grec ancien], St Petersburg, 1830, ou celui de A. Christopoulos, *Ελληνικά αρχαιολογήματα* [Recherches sur l'Antiquité grecque], Athènes, 1855, qui est une œuvre posthume, rédigée en 1844.

<sup>141</sup> La question de la prononciation du grec ancien est soulevée au début du XVI<sup>e</sup> siècle chez les humanistes qui animent la *néacadémia* d'Alde Manuce, à Venise. Plusieurs traités voient le jour dans la première moitié de ce siècle. Néanmoins, celui qui s'impose est le *De recta latinograecique sermonis pronuntiatione dialogus* d'Érasme qui paraît en 1528, à Bâle. Pendant les décennies, voire les siècles qui ont suivi, le nouveau modèle se répand dans les universités. Les réactions, les critiques et les régressions sont à l'ordre du jour et parfois d'autres « traditions » se développent comme celle qui remonte à Reuchlin. Sur l'histoire des différentes « écoles » qui se développent de la Renaissance au XIX<sup>e</sup> siècle, voir E. V. Petrounias, « Η προφορά της αρχαίας ελληνικής στους νεότερους χρόνους » [« La prononciation du grec ancien aux temps modernes »], in A. F. Christidis, *Histoire de la langue grecque...*, op.cit., Thessalonique, 2001, p. 947-957 et I. Bywater, *The Erasmian Pronunciation of Greek and its Precursors*, Londres, 1908.

<sup>142</sup> Nous parlons d'une redécouverte, puisque la prononciation du grec de la haute époque byzantine se fait connaître à l'Ouest européen, par les érudits byzantins qui y ont enseigné le grec ancien.

<sup>143</sup> Voir à titre indicatif, l'introduction de K. Ikonomos, où il développe un long réquisitoire contre le système érasmien et les savants qui l'ont adopté (K. Ikonomos, op.cit., p. β'-ιη').

cadre, nous aurons des initiatives plutôt isolées en Europe, pour soutenir la thèse de ce que les Grecs appellent « la prononciation nationale ».

D'après certains témoignages, vers le milieu du siècle, la majorité des philologues européens<sup>144</sup> se conforme à la théorie d'Erasme. Néanmoins, nous avons déjà mentionné l'intérêt pour la prononciation moderne, manifesté dans deux publications, en 1828 et en 1829. Autour des années 1850, certains philologues occidentaux semblent remettre en question le modèle érasmien. Dans une série de publications qui voient le jour entre 1844 et 1853,<sup>145</sup> il sera soutenu que le système érasmien ne tient plus, et qu'il faut prendre sérieusement en considération la prononciation grecque moderne, si l'on veut se rapprocher de la véritable prononciation antique. Quelques années plus tard, la contestation s'amplifie avec la demande persistante de certains milieux d'hellénistes de rétablir la prononciation moderne pour les textes anciens. C'est en effet au début des années 1860 que nous assistons à une multiplication des initiatives en Europe, visant à réformer la prononciation du grec ancien. D'après un bon nombre d'hellénistes, les règles phonologiques du grec moderne pourraient tout à fait s'appliquer à la lecture des textes en grec ancien, avec quelques adaptations là où la prononciation moderne ne serait pas conforme. Ainsi, en 1861, des hellénistes allemands mettent à l'ordre du jour la question de la prononciation, au cours d'un colloque qui se tient à Francfort :<sup>146</sup> la question est de savoir s'il faut adopter et appliquer la prononciation du grec moderne pour les textes antiques. Les membres du colloque se prononcent,

---

<sup>144</sup> Voir d'Eichtal, « De la prononciation nationale du grec et de son introduction dans l'enseignement classique », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques*, 3, 1869, où le savant français nous fournit beaucoup de renseignements sur le positionnement des hellénistes et sur la diffusion de deux thèses (cf. p., 70-76). Par ailleurs, il faut tenir compte du fait que les différentes adaptations du système érasmien s'emploient, en Europe pendant le début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans l'écrasante majorité des établissements où l'on enseigne le grec.

<sup>145</sup> Voir G. T. Pennington, *An Essay on the Pronunciation of the Greek Language*, Londres, 1844, F. D. Deheque, *Théorie de la véritable prononciation du grec*, Paris, 1846, E. Renan, *Eclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*, Paris, 1848, J.-S. Blackie, *The Pronunciation of Greek - Accent and Quantity*, Édimbourg 1852, J. Telfy, *Studien über die Alt- und Neugriechen und über die Lautgeschichte der griechischen Buchstaben*, Leipzig, 1853, ainsi que le discours de l'Allemand Ellissen, en 1851, devant une assemblée des philologues à Goettingue ; ce fait est rapporté par M. Bartholdy dans *Heidelberger Jahrbücher*, 9, 1865.

<sup>146</sup> Le fait est rapporté dans l'article de M. Bartholdy, cité ci-dessus. La même information est fournie par les rédacteurs de *Pandora*, où nous avons appris qu'il s'agit d'un rassemblement annuel de « philologues, linguistes et orientalistes ». Il semble que la revue suit, pendant cette période, les travaux de ce colloque puisque, dans les années 1860-1862, nous trouvons des résumés dans ses colonnes (voir notamment t. 11 (1860), p. 404-406 et t. 13 (1862), p. 355-357).

finalement, en faveur de l'adoption des règles phonologiques modernes, malgré quelques réserves sur la prononciation de certaines lettres.

Cette même année, Beulé, rapporteur de la commission de l'Ecole Française d'Archéologie d'Athènes, remet, lors d'une séance de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, un rapport sur le cadre de l'activité de l'Ecole. L'un des objectifs qu'il prône est d'étudier les variations de la prononciation dans toutes les contrées grecques afin d'établir les éventuels relations avec la prononciation des dialectes anciens. Le but de la recherche est d'établir des corpus et de trouver les moyens qui permettront de mettre fin au désaccord existant entre le système érasmien, utilisé dans les écoles de l'Occident, et la prononciation du grec moderne.<sup>147</sup> En effet, Beulé entend trouver une solution à la question en réadaptant la prononciation érasmiennne aux normes du grec moderne.

Les raisons qui ont motivé une partie des hellénistes à adopter cette position sont diverses. Mettre fin aux multiples prononciations érasmiennes qui existent en Europe et qui sont représentées de manière péjorative est l'une des raisons qui motive les hellénistes étrangers, d'après leurs propres témoignages. Beaucoup croient trouver dans le grec moderne une solution au problème de la multitude des normes de la prononciation : John-Stuard Blackie, par exemple, voit dans cette multitude de normes la tour de Babel.<sup>148</sup> Pour lui, adopter la « prononciation nationale » n'est pas une innovation, mais un fait qui existe depuis environ deux millénaires, et qui aide l'érudit à reconnaître les fautes des copistes de manuscrits.<sup>149</sup> Les altérations qui sont survenues expriment, nous dit l'auteur, une véritable prédisposition nationale. Il s'agit aussi de la base commune de compréhension parmi tous les savants aussi bien que parmi les particuliers qui maîtrisent le grec ancien.

L'aspect utilitaire de la réforme de la prononciation est également reconnu par d'autres hellénistes. Brunet de Presle, en qualité de professeur de grec moderne à l'*Institut National*, met en avant le fait que l'apprentissage de la prononciation érasmiennne dans les Lycées est une entrave pour les étudiants en grec moderne, qui, une fois confrontés aux règles phonologiques du grec moderne, sont vite démotivés.<sup>150</sup> Littré lui-même, qui ne s'identifie pourtant pas aux positions grecques, parle de « prononciations vicieuses » et « d'une horrible barbarie »<sup>151</sup> en

<sup>147</sup> Il s'agit de la séance du 6 décembre 1861 de l'Académie, dont le compte rendu se trouve publié dans la *Revue de l'Instruction Publique*, 21 (41), 1862, p. 644-645.

<sup>148</sup> « An altogether barbarous conglomerate made up of modern national peculiarities and scarps of Erasmian Philology » J.-S. Blackie, op.cit., p. 12.

<sup>149</sup> J.-S. Blackie, op.cit., p. 82.

<sup>150</sup> W. Brunet de Presle, « Grec Moderne », in *Revue Politique et Littéraire*, 34, 1874, p. 801.

<sup>151</sup> E. Littré « De l'usage pratique de la langue grecque de M. G. d'Eichtal » in *Journal des Débats politiques et littéraires*, 13.05.1865, p. 2. Il s'agit d'un article, dont nous verrons plus tard certains



se référant à l'enseignement du grec en Europe : « l'érudition occidentale [...] admet que si, dans la prononciation moderne, tout n'est pas de bon aloi, il lui reste assez de parties correctes pour représenter un vrai grec, bien qu'entaché de certaines déficiences. Devant ce vrai grec<sup>152</sup> ne peut tenir le faux grec des prononciations occidentales ». Le fait que sa prononciation varie selon la phonétique de la langue maternelle de ceux qui l'étudient constitue une sorte de sacrilège : « C'est un véritable chagrin (l'expression n'est pas trop forte [...]) de sentir qu'on estropie misérablement toutes ces articulations d'une langue riche et sonore ». <sup>153</sup> Pour Littré, qui met l'accent sur l'aspect esthétique, le grec ancien est revêtu d'un caractère sacré.

Par conséquent, selon les auteurs qui critiquent la prononciation érasmiennne, l'adoption de la « prononciation nationale » implique la correction des thèses erronées du système érasmiennne, l'uniformisation de la prononciation du grec ancien en Europe, le rapprochement de l'enseignement du grec ancien avec le grec moderne, et le respect de l'évolution historique de la langue. Mais au-delà de l'aspect philologique ou académique de la question, il existe aussi un aspect idéologique. Pour un grand nombre d'adeptes de la « prononciation nationale », le motif est aussi de mettre en contact les hellénistes occidentaux avec le pays et les savants grecs. Pour citer un exemple parmi d'autres, J. S. Blackie soutient que l'introduction de la prononciation byzantine<sup>154</sup> « contribuera à familiariser les professeurs de grec étrangers avec les Grecs, et ce rapport n'est pas indifférent, ni pour la paix en Europe, ni pour le progrès de la philologie scientifique ». <sup>155</sup> Par ailleurs, un grand nombre d'hellénistes occidentaux sont proches des philologues grecs, collaborent avec des revues grecques et sont les véritables pionniers des études néo-helléniques en Europe. Ces philologues s'inscrivent, sans aucun doute, dans la lignée du philhellénisme. Certains se retrouvent même impliqués dans des

---

extraits, où il critique vivement les savants grecs qui prétendent une continuité fidèle et absolue de la prononciation du grec.

<sup>152</sup> Dans ce passage, il faut entendre plutôt « cette prononciation qui rend le grec vrai ».

<sup>153</sup> Ibid., p. 2.

<sup>154</sup> « La prononciation byzantine » est un terme que l'helléniste écossais emploie souvent pour désigner la prononciation du grec moderne.

<sup>155</sup> «Θα συντείνει εις το να οικειώση τους ξένους Καθηγητάς της Ελληνικής γλώσσης προς τους Έλληνας και η τοιαύτη σχέσις δεν είναι βέβαια αδιάφορος ούτε προς την ειρήνην της Ευρώπης ούτε προς την πρόοδον της επιστημονικής φιλολογίας». Il s'agit d'un discours de J.-S. Blackie à la *Royal Society of Edinburgh*, en 1865. Comme nous n'avons pas réussi à accéder aux archives de la société écossaise afin de faire les vérifications nécessaires, nous citons à partir de sa traduction qui se trouve dans la revue *Pandora* (Anonyme, « Περὶ προφοράς της Ελληνικής γλώσσης » [« Sur la prononciation de la langue grecque »], in *Pandora* 16 (363), 1865, p. 60). Les positions que Blackie développe dans ses livres ne nous laissent pas de doutes sur la nature du point de vue que nous citons.

initiatives philhelléniques, agissant, en 1866, en faveur du mouvement insurrectionnel crétois.<sup>156</sup> En résumé, nous pouvons dire que ces philologues constituent un noyau qui incitera d'autres savants occidentaux à s'occuper de questions portant sur le grec moderne. La *question de la prononciation*, ainsi formulée à partir des années 1850, devient alors un terrain d'entente et de collaboration entre les savants grecs et une partie des philologues de l'Europe.

## 2. G. d'Eichtal : helléniste et saint-simonien

Le début des années 1860, vit donc un climat favorable à une réforme de la prononciation du grec ancien en Europe. G. d'Eichtal s'empare de la question de la « prononciation nationale », en 1864, et l'introduit comme argument pour la réussite de son projet. Mais, si nous voulons comprendre pourquoi sa demande dépasse la simple introduction de la prononciation grecque-moderne, et pour quelles raisons il surenchérit sur le projet de Renieris, il faut examiner comment ses origines intellectuelles et son parcours, l'amènent, à ce moment précis, à rejoindre les quêtes intellectuelles et politiques du *mouvement des langues internationales auxiliaires*.<sup>157</sup> En d'autres termes, nous observerons comment se concrétise la rencontre d'un saint-simonien libéral avec les quêtes du mouvement émergent des LIA, pour aboutir à la brochure qu'il publie en 1864.

Avant de se convertir aux lettres grecques, au début des années 1860, G. d'Eichtal fait un bref parcours dans le mouvement saint-simonien qui est en pleine effervescence à la fin des années 1820. Il participe alors au cercle du Père Enfantin et à l'expérimentation saint-simonienne de la rue Monsigny.<sup>158</sup> C'est dans le même cadre de préoccupations qu'il connaîtra le Royaume grec en 1832, lorsqu'il accepte un poste dans l'administration grecque,<sup>159</sup> créée pour le redressement économique du pays. En effet, peu après la dissolution de la communauté de la rue Monsigny, plusieurs personnes, qui avaient suivi le Père Enfantin, prennent le chemin de l'Orient, et, dans l'esprit saint-simonien, elles s'impliquent activement dans la vie des pays d'accueil (avant tout en Egypte), notamment dans des travaux d'utilité publique, en mettant leurs compétences au service de ce qu'ils considéraient être le

---

<sup>156</sup> Il s'agit, entre autres, de Beulé, qui participe activement au comité franco-grec de Paris soutenant les insurgés de Crète; deux ans plus tard, il sera membre fondateur de *l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*.

<sup>157</sup> Désormais LIA.

<sup>158</sup> Au sujet de la personnalité et des activités du Père Enfantin, voir J.-P. Alem, *Enfantin le Prophète aux Sept Visages*, Paris, 1963 et *Dictionnaire de biographie française*, Paris, 1970, t. 12.

<sup>159</sup> Il s'agit du *Bureau d'Economie Politique*, cf. P. A. Larousse, *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle*, t. VII.

progrès de l'humanité. D'Eichtal, pour sa part, opte pour le pays qui venait de d'être créé et qui constituait, d'après lui, un terrain par excellence, pour mettre en œuvre ses idéaux.

Son immersion dans les idées universalistes saint-simoniennes conduira ses quêtes intellectuelles vers l'étude de l'Antiquité gréco-romaine qu'il perçoit comme un modèle de société universelle, surgi dans le cadre de la rencontre entre le christianisme et le génie de l'Antiquité grecque. Ainsi, l'auteur se penche longtemps sur l'histoire du monde gréco-romain et sur la contribution des deux religions monothéistes dans l'émergence de la civilisation moderne.<sup>160</sup> La publication de sa brochure en 1864 sera précédée et suivie de deux ouvrages d'histoire et de philosophie, portant sur l'Antiquité gréco-romaine.<sup>161</sup> L'auteur est donc, de ce point de vue, plus proche de la littérature et de l'histoire gréco-romaines que de l'époque, ou des textes, de l'âge d'Or.

D'autre part, il est adepte d'une économie de libre-échange et d'une confédération mondiale des nations, en vue d'une paix et d'une coopération permanentes, et il participe à des activités<sup>162</sup> ou à des initiatives qui ont parfois un caractère transnational. Ainsi, son implication dans l'organisation de l'exposition universelle de Paris, en 1864, sera pour lui l'étincelle qui déclenchera son projet linguistique : d'après le témoignage de son ami, le Marquis de Saint-Hilaire « en 1864, on se préoccupait beaucoup déjà de la prochaine exposition universelle qui devait avoir un éclat particulier que les autres tentatives du même genre n'ont pu égaler. En ce moment aussi, on avait en France la généreuse utopie de la fraternité des peuples et de l'union universelle des nations. [...] Mais alors, on s'occupait activement de la composition de ces différentes commissions internationales d'où

---

<sup>160</sup> Notons que d'Eichtal tire ses origines d'une famille de banquiers juifs convertis au catholicisme, ce qui explique en partie son intérêt pour le rapport entre les deux religions. Sur sa biographie, voir Queux de Saint Hilaire « Notice sur les services rendus à la Grèce et aux études grecques par M. Gustave d'Eichtal », in *Annuaire de l'AEEG*, 21, 1887, p. 1-103 ; quant à ses origines, voir *ibid.*, p. 3-4.

<sup>161</sup> Il s'agit des livres, *Les Evangiles : Examen critique et comparatif des trois premiers Evangiles*, paru en 1863, ainsi que *Les trois grands peuples méditerranéens et le Christianisme*, qui a vu le jour en 1865. Les trois grands peuples sont, d'après lui, les Romains, les Juifs et les Grecs, ce qui fait à notre avis allusion à l'identité et aux idéaux de d'Eichtal. Notons aussi que *Socrate et notre temps* est un autre texte qui nous aide à tracer ses origines intellectuelles et son rapport à la pensée antique et aux deux religions (G. d'Eichtal, « Théologie et doctrine religieuse de Socrate. Socrate et notre temps », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 14, 1880 p. 225-320).

<sup>162</sup> En 1848, il a participé à la rédaction du journal *Le Crédit* qui préconisait « une république humaine, intelligente et libérale, défendue par les prolétaires et créditée par les banquiers ». (Cf. Queux de Saint-Hilaire, « Notice sur les services rendus ... » art.cit., p. 74). De même, il a gardé jusqu'à la fin de ses jours un contact avec les milieux saint-simoniens.

devaient sortir, en économie politique, le libre échange, l'union monétaire, l'union postale et télégraphique, etc. - On comprend qu'au moment où l'on s'occupait ainsi de multiplier les moyens de communication des différents peuples du monde entier entre eux, la question d'une langue internationale répondît à une pensée générale ». <sup>163</sup>

Toutefois, la question d'une langue internationale ne préoccupe pas seulement les organisateurs de l'exposition internationale. Il s'agit, en effet, d'une question qui a surgi peu d'années auparavant et qui est le fruit de la conjoncture économique et politique de la seconde moitié du siècle. <sup>164</sup> Ce milieu du siècle est marqué par les premières initiatives pour introduire et instaurer une langue commune au niveau mondial. Ces initiatives ont un caractère nouveau par rapport aux tentatives semblables qui ont eu lieu les siècles précédents. Plus précisément, en 1855, la *Société Internationale de Linguistique*, fondée à Paris, tient un colloque qui a pour objectif d'examiner « de manière impartiale, les différents projets d'une langue universelle ». Au cours de ses travaux, elle formule les prémisses théoriques, nécessaires pour une langue qui aspire à ce statut, tout en examinant les différents projets antérieurs des langues internationales auxiliaires. <sup>165</sup>

Le projet de d'Eichtal, bien que semblable sur certains points aux autres projets de LIA alors en vogue, s'en écarte cependant en prônant le choix d'une langue naturelle, qui n'est pas considérée comme une « langue neutre ». <sup>166</sup>

---

<sup>163</sup> Marquis de Saint-Hilaire, *ibid.*, p. 78.

<sup>164</sup> Il suffit de noter que pendant le « long XIXe siècle » nous assistons à la globalisation du marché et de l'activité économique, à l'accroissement des organismes internationaux, à l'expansion et la transformation du système des transports et des communications, et l'émergence des idéologies universalistes ou internationalistes. En ce qui concerne la naissance de ces projets et les conditions socio-économiques qui ont marqué l'émergence des LIA, voir A. Large, *The Artificial Language Movement*, Londres, 1985, et plus particulièrement p. 87-89, et E. Hobsbawm, *The Age of Capital, 1848-1875*, Londres, 1975, p. 48-68 et 251-276, S. Auroux, « Les langues universelles », in S. Auroux *Histoire des idées linguistiques. L'hégémonie du comparatisme* (t. 3), Liège, 2000, notamment p. 378-392.

<sup>165</sup> A. Large, *op.cit.*, p. 59.

<sup>166</sup> D'autres initiatives du même ordre voient le jour par la suite, au sujet de l'anglais, de l'allemand, du français, de l'espagnol, et du latin. À ce sujet, voir A. Large, notamment le chapitre *Modified Natural Languages*, (*op.cit.*, p. 95-97). Il est aussi à noter que d'Eichtal se trouve à mi chemin entre les savants des Lumières, cherchant à définir une *langue universelle*, et les instigateurs des *langues internationales auxiliaires* de la fin du XIXe. En schématisant, les premiers étaient en quête d'une langue qui exprimerait de la meilleure manière la philosophie et les sciences, qui serait l'instrument parfait de la pensée humaine, et qui serait, pour certains d'entre eux, le résultat de l'amélioration d'une langue naturelle. Les seconds mettaient l'accent sur l'aspect *pratique et utilitaire* dans les « relations habituelles de la vie sociale » et dans les « échanges commerciaux », ainsi que sur la réduction du temps d'apprentissage de la langue destinée à devenir internationale et sur sa diffusion au plus grand nombre de locuteurs. À ce sujet,

Toutefois, son projet, tout comme par ailleurs les autres projets de langues internationales qui naissent à l'époque, prétend à une langue commune existant parallèlement aux langues nationales, dans le respect de ces langues et des particularités nationales et culturelles. Dans une vision semblable à celle des autres adeptes des LIA et dans un climat d'optimisme diffus chez les pionniers des langues artificielles, d'Eichtal soutient que le grec aura pour vocation d'exprimer des vérités suprêmes universelles et de favoriser ainsi l'entente et la fraternité entre les peuples.

C'est, en effet, dans l'épilogue de sa brochure que d'Eichtal met en avant ses idéaux saint-simoniens et manifeste cet optimisme ambiant, qui va s'évaporer peu de temps après, avec la guerre franco-prussienne : « Que tous les peuples marchent aujourd'hui à une commune organisation, à une société universelle, c'est ce dont il n'est plus possible de douter. La religion, la politique, la philosophie, les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, conduisent également à cette conclusion. Mais si tel est l'avenir, l'avenir prochain peut-être de l'humanité, la conséquence première de ce grand événement doit être l'établissement d'une langue commune, qui, tout en laissant subsister les idiomes nationaux, signe et gage de l'individualité des peuples, soit cependant le *médium* des relations internationales entre les peuples et entre les individus ; qui en même temps aussi serve à l'expression de ces vérités suprêmes, qui sont à la fois et le principe, et le lien commun des sociétés, et à ce titre doivent partout revêtir une forme identique et universelle. [...] Il s'agit de décider si ces pensées d'organisation universelle, qui sont le trait caractéristique de notre époque [...] ne peuvent recevoir, même en dehors de la diplomatie, une première réalisation, qui ne manquerait pas d'en assurer le succès définitif. Nous croyons le moment venu d'entretenir le public de ces questions; car la société humaine tout entière est aujourd'hui engagée dans une crise dont elle ne peut évidemment sortir que par un vaste et puissant effort d'organisation ».<sup>167</sup>

C'est ainsi qu'une katharevousa réformée, ou la koinè, devient la seule langue parfaitement adaptable à son idéal universaliste. Pour lui, la koinè est le grec qui dérive d'un attique façonné dans une large mesure à travers la littérature classique des élites. Cette langue, qui a été initialement créée par les élites, a finalement

---

voir S. Auroux, op.cit., p. 380.

<sup>167</sup> D'Eichtal, *De l'usage pratique...*, op.cit., p. 5-6, 11. G. d'Eichtal, ou encore les instigateurs des langues auxiliaires qui suivent « n'ont pas contrevenu à quelque principe de base de l'organisation linguistique de l'humanité, ils ont négligé une loi fondamentale de l'organisation des sociétés humaines : leur utopie consiste principalement à avoir cru que l'on pouvait extirper la violence de l'histoire. Aujourd'hui, nous voyons que la langue auxiliaire qui s'est imposée n'est pas une langue différente de celle de l'un des États préexistants ; elle ne doit pas son triomphe à la paix et à la concorde universelle, mais comme autrefois le latin, au triomphe de l'impérialisme » cf. S. Auroux, « Les langues universelles », op.cit., p. 388.

atteint les masses dans l'Est du bassin méditerranéen, sous la forme de la koinè. De même, la présence de la koinè coïncide avec l'époque de l'effervescence de la philosophie et de la naissance du christianisme dont elle devient le véhicule. C'est pourquoi d'Eichtal la favorise face à l'attique, même si cette dernière lui paraît plus parfaite : « ... cette *langue commune*, comme l'ont justement nommée les contemporains, naît avec Aristote et reçoit de lui son caractère logique précis, pratique [...]. Moins ingénieuse, moins délicate, moins pondérée que l'attique, elle se distingue par un caractère plus simple, plus logique plus universel, plus *humain* »<sup>168</sup> Notons également que cette langue coïncide avec une période de paix durable, la *Pax Romana*, et avec une coexistence relativement sereine entre les diverses civilisations cohabitantes au sein de l'Empire romain. Elle acquiert donc pour notre auteur l'aspect d'une langue idéale, au sein d'une société qui le fascine particulièrement. Un autre argument qui prévaut également d'après lui est que la koinè combine les qualités d'une langue qui peut servir dans les sciences et la littérature, puisqu'elle remonte à l'attique, tout en étant apte à devenir l'instrument d'expression populaire, puisque c'est la langue qui a véhiculé les Évangiles.<sup>169</sup> Elle est donc « le type le plus parfait d'une langue vulgaire », mais aussi « la plus belle langue littéraire et populaire à la fois que le génie humain a créée ».<sup>170</sup>

L'idéal de d'Eichtal, c'est-à-dire une katharevousa réformée, proche ou identique à la koinè, comme langue commune des élites lettrées en Europe, n'est pas plus utopique que les autres projets contemporains de langue universelle. La diffusion restreinte de cette forme de grec constitue un fait, si l'on en croit les témoignages de certains hellénistes qui attestent comprendre sans beaucoup de difficulté la langue des journaux et de la littérature grecque.<sup>171</sup> Par ailleurs, le grec moderne que l'on enseigne à l'époque en France est la katharevousa dans une version plus ou moins archaïsante. C'est d'abord dans cette langue que d'Eichtal

---

<sup>168</sup> G. d'Eichtal, *De la réforme progressive et de l'état actuel...*, op.cit., p. 36.

<sup>169</sup> En écartant l'attique, d'Eichtal, s'éloigne de l'idéal de « la langue parfaite », tant recherchée aux siècles précédents, et songe à un instrument de communication qui n'est pas destiné exclusivement aux élites. N'oublions pas qu'en allant de l'idéal d'une *langue universelle* (fin du XVIIIe siècle) à celui d'une *langue internationale* (seconde moitié du XIXe), la quête des savants était moins la langue parfaite pour les sciences et la philosophie, qu'un outil pratique de communication dans la nouvelle société, en train d'émerger, dans cette période de révolution industrielle.

<sup>170</sup> D'Eichtal, *De l'usage pratique...*, op.cit., et « Lettre à un membre du comité du club Cobden... », art.cit., p. 9 et p. 135 respectivement.

<sup>171</sup> « Les lettrés de l'Occident, qui n'ont jamais appris que le grec ancien, lisent avec facilité, souvent avec plaisir, quelques fois avec admiration, les œuvres récentes de la Grèce ressuscitée. Les journaux mêmes, écrits pour le grand public, leur sont parfaitement intelligibles ». F. Dubner, « L'usage pratique de la langue grecque » in *Revue de l'instruction publique*, 24 (31), 1864, p. 484.

voit la preuve que le grec ancien est vivant : « Au milieu de nos confrères hellènes, je pouvais journalièrement entendre le grec employé [...] dans les conférences publiques, dans l'enseignement de l'école, dans la célébration du culte religieux : c'était donc une langue vivante que j'avais devant moi... »<sup>172</sup>

La vision d'un grec ancien vivant et en plein essor vient, en effet, consolider une certaine conception de la réforme de la langue en Grèce, ainsi que les aspirations politiques des élites grecques. Le projet de G. d'Eichtal, ainsi que les aspirations grecques pour l'hellénisation de l'Orient ont, à certains égards, un objectif commun, à savoir la diffusion d'un grec archaïsant. Néanmoins, ils s'inscrivent dans deux ensembles de motivations différents. L'idée de la « puissance civilisatrice de l'hellénisme », à laquelle croit Renieris et que l'on trouve explicitement formulée chez Vasiadis, est présente même chez d'Eichtal. Or, ce dernier insiste plutôt sur l'idéal d'une fédération universelle de nations, tout en proclamant le « respect de génies nationaux ». À l'encontre du projet de d'Eichtal, la vision des lettrés grecs est loin de désigner un projet de « langue universelle ». Tout d'abord, les diverses spéculations sur la mission du grec se réfèrent à un cadre géopolitique plus ou moins précis, et posent comme objectif l'hégémonie de la langue grecque. Ces projets visent à inculquer aux populations balkaniques une identité nationale dont l'un des véhicules serait la langue.

D'un autre côté, si l'on intègre l'initiative de d'Eichtal ou des savants grecs dans le contexte des projets de LIA, il en ressort un certain nombre de similitudes. En effet, l'idée dominante de l'époque est que l'instauration d'une langue commune internationale peut être le résultat d'une initiative collective et préméditée et doit faire l'objet d'une planification. Dans ce même esprit, certains critères de sélection existent et consistent en une série de traits linguistiques qui doivent qualifier une langue en vue d'accéder au statut de langue internationale auxiliaire.<sup>173</sup> C'est dans ce cadre qu'émerge l'effort de mettre en relief les traits historiques et des « qualités » du grec. De ce point de vue, la conception de Vasiadis ne diffère pas de celle de d'Eichtal ou de Renieris, qui considèrent la langue hors de son contexte socio-historique, inaltérable dans ses traits essentiels, étant, de plus, la condition nécessaire pour la réussite de la production intellectuelle. Cette démarche, à savoir la description des « qualités » d'une langue, ainsi que les efforts de déterminer son niveau de perfection, sont des préoccupations bien antérieures au mouvement des LIA. L'idée de la perfection, de la noblesse et du caractère antique d'une langue a fait un long chemin à travers

---

<sup>172</sup> D'Eichtal, « Lettre à un membre du comité du club Cobden... », art.cit., p.128.

<sup>173</sup> « It must have a scientific character and should also be clear, simple easy, rational, logical, philosophical, rich, harmonious, flexible... » ; il s'agit des critères que la *Société Internationale de Linguistique* définit au cours de son colloque (A. Large, op.cit., p. 59).

l'Europe depuis la Renaissance, et continue d'être présente, cette fois ci dans la philologie nationaliste du XIXe siècle.



## F. Suite et retentissements du projet de d'Eichtal

*Lorsque la prononciation nationale du grec aura été admise en Europe, lorsque les Grecs eux-mêmes seront complètement revenus à leur ancienne grammaire, lorsque chez eux (aussi bien que chez nous) les dernières traces des tristes innovations auront été effacées, alors il sera permis de travailler pour un meilleur avenir, de préparer cette mission universelle de la langue grecque indiquée par M. d'Eichtal.*

M. Bartholdy.

Le projet du savant français vise, comme nous l'avons vu, à ce que le grec cesse d'être une matière purement théorique, préoccupant un cycle restreint de lettrés, au sein des universités. Au delà de la « mission » dans l'Est méditerranéen, d'Eichtal vise à ce que le grec devienne le véhicule des lettres, des sciences et de la communication populaire dans le monde contemporain. De même, nous avons observé que la publication de d'Eichtal ne constitue pas un fait isolé, mais qu'elle fait écho aux requêtes d'une partie des hellénistes et elle répond à la demande de considérer le grec dans son rapport avec la langue moderne, tout en tenant compte de ses locuteurs. D'Eichtal, qui en est parfaitement conscient, ne va pas se contenter d'une publication, mais il va tenter de propager ses thèses et de concrétiser son projet. C'est dans ce cadre qu'il lance un appel à la communauté des lettrés afin qu'ils s'expriment sur ses propositions, tout en essayant de mobiliser les autres érudits ainsi que les instances du pouvoir, en vue de procéder à des réformes. Les débats et les réactions qu'on observe alors en Europe et que nous résumerons dans les pages qui suivent, ne semblent pas avoir, à première vue, un lien direct avec la question de la réforme de la langue chez les érudits grecs. Or, nous pensons que la publication de d'Eichtal, l'action concrète qu'il a engagée, ainsi que le débat suscité font partie d'un ensemble d'événements qui, dans les années 1860, fixent progressivement une attente concernant la démarche et l'axe de la réforme de la langue en Grèce. En outre, cette attente s'est répercutée dans les milieux des lettrés grecs, ce qui nous fournit de nouvelles pistes qui nous aident à comprendre le phénomène de « l'hyper-archaïsation du grec » pendant cette période.

## 1. Échos de la publication et initiatives

Peu de temps après sa publication, d'Eichtal remet au ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy, sa brochure sur *l'usage pratique de la langue grecque*, en insistant auprès de lui, sur l'introduction de la « prononciation nationale » dans les écoles. D'après les propos de d'Eichtal, le ministre « était disposé à entreprendre une réforme dont il reconnaissait toute l'utilité ». <sup>174</sup> Effectivement, il tient compte de sa demande puisque, peu de temps après, il soumet à l'Académie des Inscriptions une question concernant l'introduction de la prononciation grecque moderne dans les cours de grec dans les écoles françaises. <sup>175</sup> La commission chargée d'étudier la question est composée de huit hellénistes, tous membres de l'Académie. Dans leur rapport au ministre de l'Instruction publique, ils donnent un avis favorable à l'introduction de la prononciation moderne, et la considèrent comme la seule pertinente pour les cours de grec ancien. <sup>176</sup> Outre l'aspect linguistique, le comité met l'accent sur l'intérêt pratique de la question : <sup>177</sup> il souligne l'existence politique de la nation grecque, les relations entre les deux États, ainsi que la fondation de l'École Française d'Athènes. Il faut noter ici que, trois ans plus tard, sur les huit membres du comité, cinq se retrouveront avec le ministre de l'Éducation, parmi les membres fondateurs <sup>178</sup> de *l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, <sup>179</sup> association qui jouera un rôle important dans les contacts et la collaboration entre lettrés grecs et français.

L'année suivante, le projet de d'Eichtal sera diffusé et débattu tant en France que dans d'autres pays. En même temps, il dépassera, pendant une courte période, le milieu des spécialistes du grec, pour gagner d'autres lettrés, des scientifiques, et

<sup>174</sup> Voir G. d'Eichtal, « Notice sur la fondation et le développement de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France », in *Annuaire de l'AEEG*, 10, 1877, p. 12.

<sup>175</sup> Notons ici que la démarche de d'Eichtal a été soigneusement préparée. D'après son témoignage, avant de contacter le Ministre, il avait déjà sondé les membres de l'Académie, en s'assurant de leur accord de principe. Par la suite, lors de sa rencontre avec le Ministre, il lui a rapporté ce fait afin de dissiper ses éventuelles hésitations (cf., d'Eichtal, *ibid.*, 12).

<sup>176</sup> Toutefois, cette réforme ne semble pas, d'après d'Eichtal, se concrétiser durant les années suivantes (d'Eichtal, « De la prononciation nationale... », *art.cit.*, p. 67).

<sup>177</sup> En ce qui concerne l'aspect linguistique de la question, d'Eichtal mentionne que les membres de la commission reconnaissent « qu'en fait, les Grecs avaient conservé, au moins en grande partie, la prononciation ancienne », sans qu'il donne davantage d'informations sur les arguments développés. Quant aux objections qui sont formulées, il note l'avis d'un membre (M. Munk), qui met en exergue l'incompatibilité de l'accent moderne avec la métrique ancienne (d'Eichtal, *ibid.*, p. 66 et 66-67 respectivement).

<sup>178</sup> Il s'agit de W. Brunet de Presle, Ch. Alexandre, Naudet, E. Egger, F. D. Dehèque. Brunet de Presle, d'Eichtal et Beulé prennent l'initiative et convoquent les autres hellénistes, qui, au bout de quelques réunions, décident de fonder l'association (voir G. d'Eichtal, « Notice sur la fondation... », p. 28-35).

<sup>179</sup> Désormais AEEGF.

des hommes politiques. En 1864, lorsque la brochure paraît en France, deux journaux grecs l'insèrent dans leurs colonnes,<sup>180</sup> en plus de la traduction grecque de Renieris. Dans ce climat, les érudits grecs de la diaspora vont multiplier leurs efforts pour faire avancer le projet d'instauration de la « prononciation nationale » dans les cours de grec ancien, dans les écoles, en Europe. Le coup d'envoi est donné par le professeur I. Valettas,<sup>181</sup> à Londres. Informé des actions menées par des philologues en Allemagne et de la proposition de d'Eichtal, il publie, d'après nos indices, en 1865, dans le *Times*, deux lettres dans lesquelles il demande aux autorités compétentes du gouvernement britannique la réforme de la prononciation du grec ancien.<sup>182</sup> Ces articles réussissent à susciter l'intérêt de certaines personnalités britanniques. D'après l'écho qui arrive en Grèce,<sup>183</sup> où les publicistes observent avec beaucoup d'attention ces événements, la majorité des intervenants sera d'accord avec cette proposition.

La même année, John-Stuard Blackie procède à une nouvelle édition du livre *The Pronunciation of Greek*, où il essaie de démontrer la pertinence de l'application de la prononciation du grec moderne aux textes anciens.<sup>184</sup> Il critique la prononciation proposée par Erasme et soutient qu'à cette dernière se sont ajoutés des éléments phonologiques des langues modernes, selon le pays où le grec est étudié. Par ailleurs, lui-même enseigne le grec à l'université d'Edimbourg, selon les règles de prononciation du grec moderne.<sup>185</sup> Outre la publication de son livre, il donnera, la même année, une conférence sur la prononciation du grec, devant le public de la *Société Royale d'Edimbourg*, où il aura l'occasion de communiquer son point de vue à un public plus large.<sup>186</sup> De même, dans l'introduction de son discours, il précise qu'il donne cette conférence, car il a été motivé par l'initiative du ministre français de soumettre la question de la réforme de la prononciation à l'Académie. De son côté, G. d'Eichtal ne se limitant pas à sa rencontre avec le

---

<sup>180</sup> Tout d'abord c'est la revue *Clio* de Trieste, et ensuite l'*Efimeris ton Filomathon* (n° 535, 1864) d'Athènes.

<sup>181</sup> Professeur grec de lettres, originaire de Santorin, qui enseigne depuis 1859 à l'école de la communauté grecque, à Londres.

<sup>182</sup> Comme nous l'avons expliqué plus haut, n'ayant pas accès aux archives électroniques du journal *Times*, nous rapportons ce fait, fondé sur des témoignages indirectes ou sur les extraits des lettres en question, qui voient le jour dans d'autres ouvrages (voir à titre d'exemple, G. d'Eichtal, *La langue grecque...*, op.cit., p. 173).

<sup>183</sup> Il s'agit des informations que la revue *Pandora* fournit dans l'article (anonyme) « Περί προφοράς της Ελληνικής γλώσσης », 16, 1865, p. 58. Parmi ceux qui répondent dans les colonnes de *Times* se trouve J.-S. Blackie.

<sup>184</sup> Rappelons que la première édition voit le jour en 1852 à Edimbourg.

<sup>185</sup> *Pandora*, art.cit., p. 59. Il faut noter ici, que de plus en plus d'hellénistes appliquent ces règles, depuis le début du siècle dans le cadre de l'enseignement universitaire.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 60.

ministre de l'Éducation, donnera plusieurs conférences sur ce même sujet, au sein de l'APLGF et, entre 1865 et 1870, il essaiera de diffuser son idée aux membres de *Cobden Club* à Londres.<sup>187</sup> Ainsi est-il visible que, durant ces années, les diverses initiatives prises dans les trois pays, malgré leur caractère individuel, ne sont pas isolées les unes des autres, et confirment l'existence de contacts entre lettrés de différents pays.

## 2. Le débat

Durant les mois qui suivent la publication, de nombreuses personnes, dont certaines personnalités des lettres et de la politique,<sup>188</sup> s'expriment dans la presse et les revues littéraires. D'après ces articles, recueillis dans le *Mémoires et notices* de d'Eichtal,<sup>189</sup> nous constatons que les intervenants dans le débat relèvent dans son manifeste deux questions distinctes : d'une part, la question du grec comme langue universelle et, d'autre part, celle de la prononciation du grec ancien.

En ce qui concerne l'instauration du grec comme langue universelle, tous les savants ne se retrouvent pas sur la même position. Certains s'y montrent favorables et souhaitent la future réalisation du projet. D'autres manifestent un « pragmatisme », en mettant l'accent sur les conditions sociopolitiques nécessaires à l'aboutissement du projet,<sup>190</sup> sur l'enjeu politique qu'une telle proposition comporte, sur les objectifs de l'auteur,<sup>191</sup> ou sur la pertinence du choix du grec

---

<sup>187</sup> Le Cobden Club de Londres est fondé en 1865 pour promouvoir des idées qui se rapprochent des idéaux saint-simoniens de d'Eichtal. D'après son témoignage, il s'agissait « d'un ordre d'idées auquel mon passé ne m'a pas laissé étranger, et des sympathies communes [...] m'avaient rapproché à Londres de quelques-uns des principaux membres du nouveau club. Les questions internationales offraient à nos entretiens un sujet tout naturel, et c'est ainsi que je fus conduit à appeler leur attention sur celle de ces questions qui, dans un temps prochain, me paraît devoir primer toutes les autres, encore bien qu'en ce moment elle paraisse reléguée au pays des rêves ; je veux dire la question d'une langue internationale universelle ». Eichtal, « Lettre à un membre du comité du club Cobden... », art.cit., p. 125-126.

<sup>188</sup> Entre autres, nous trouvons Michelet, E. Littré, M. Bartholdy.

<sup>189</sup> Comme nous l'avons mentionné, *La langue grecque: Mémoires et notices* (Paris, 1888) rassemble les publications de l'auteur portant sur le grec. Dans ce volume paraissent également les réactions et les commentaires sur la publication de 1864. En dehors des articles recueillis dans ce volume, nous n'en avons pas repéré d'autres, dans la presse française des années 1864-1865.

<sup>190</sup> Mendelsson Bartholdy note que l'instauration du grec comme langue universelle ne passe pas seulement par les qualités de la langue et par la bonne volonté des Grecs ou de quelques hellénistes, mais par l'acceptation unanime des autres peuples, ce qu'il considère comme peu probable. Il s'agit d'un article dans *Heidelberger Jahrbücher*, n° 9, 1865, traduit et publié dans le livre G. d'Eichtal, *La langue grecque...*, p. 165-172.

<sup>191</sup> A. Nefftzer, considère qu'une langue universelle ne peut pas être, à elle seule, la condition pour le progrès de l'esprit humain («Du grec moderne comme langue universelle internationale») in *Le*

comme langue commune mondiale.<sup>192</sup> Nous retenons aussi que pour certains *le fait que le grec soit une langue qui n'est pas encore fixée est un obstacle à ce projet*.<sup>193</sup> Nous verrons, par la suite, le poids de cette appréciation sur l'attitude des lettrés grecs. Même ceux qui n'émettent pas d'objections relèvent l'aspect utopique du projet, ce que résume bien Michelet dans une lettre adressée à d'Eichtal : « C'est ingénieux et raisonnable en soi. - Est-ce praticable ? Je ne sais. Tout ce que vous dites sur la supériorité de cette langue est vrai et profond ». <sup>194</sup>

Sur l'autre volet de la question, c'est-à-dire la réforme de la prononciation du grec dans l'enseignement, les intervenants sont unanimes. Cependant, les arguments évoqués pour appuyer cette thèse ne sont que rarement d'ordre linguistique. Ce qui est mis en exergue, c'est le fait qu'avec l'adoption de la « prononciation nationale » on arrive à établir *un pont* entre l'État et les lettrés grecs, d'une part, et les élites instruites Européennes, d'autre part. Ainsi, plutôt qu'une « langue de communication entre les peuples » - ce qui constitue un objectif explicite chez d'Eichtal - on cherche à mettre en place une langue véhiculaire des élites : « Par cette prononciation on se met en rapport avec toute une nation » ;<sup>195</sup> « [son adoption] serait un lien entre le peuple grec et les hellénistes étrangers, à quelque nation qu'ils appartiennent, un lien entre les hellénistes eux-mêmes ». <sup>196</sup> De plus, le fait d'employer cette prononciation rapproche la langue qu'ils étudient ou enseignent d'une langue vivante, au moins sous son aspect de langue écrite commune. Prononcer d'après les règles phonologiques du grec moderne c'est, en quelque sorte, donner un souffle de vie à la langue antique : « Prononçons le grec

---

*Temps*, 2 août 1864, n° 1183, p. 2).

<sup>192</sup> Littré se pose la question de savoir s'il ne serait pas plus opportun d'attendre le moment précis où « la tendance » (il faut plutôt entendre *un ensemble des conditions*) va manifester « une faveur exceptionnelle » pour une langue, qui pourra être le grec ou bien une autre langue, et qui fera « capituler les langues modernes » (E. Littré, « De l'usage pratique de la langue grecque de M. G. d'Eichtal » in *Journal des Débats politiques et littéraires*, 13.05.1865, p. 3).

<sup>193</sup> M. Bartholdy, art.cit., p. 165.

<sup>194</sup> Rapporté par M. de Saint-Hilaire, « Notice sur les services rendus à la Grèce et aux études grecques par M. Gustave d'Eichtal », art.cit., p. 84.

<sup>195</sup> Il s'agit d'une phrase de Deheque (Deheque, « Théorie sommaire de la véritable prononciation du grec » in *Gazette de l'Instruction Publique*, août 1846) que Dubner reprend dans son article (« L'usage pratique de la langue grecque », in *Revue de l'Instruction Publique*, 1864, p. 484). Toutefois, quoique la prononciation moderne jouisse d'une certaine homogénéité, Dubner, dans ce passage, ignore la réalité plurilingue que nous avons évoquée dans notre introduction et, en outre, il fait abstraction de la distinction entre d'une part le *romainique* qui désigne en Europe les variétés dialectales, et d'autre part, la variété purifiée des élites grecques. En somme, les règles phonologiques du grec moderne, appliquées au grec ancien rapprocherait, en réalité, les hellénistes aux élites grecques et non pas aux couches populaires grecques.

<sup>196</sup> D'Eichtal, « *De la prononciation nationale du grec...* », art.cit., p. 94.

comme les héritiers de Sophocle et de Platon, et ce sera une langue *vivante* que nous apprendrons ». <sup>197</sup>

Sur un plan purement scientifique, pendant cette période, plusieurs personnes reconnaissent l'écart entre la prononciation contemporaine et celle de l'Antiquité, mais il s'agit d'un inconvénient que « l'aspect pratique du grec » <sup>198</sup> arrive à atténuer : « Mais, si l'on veut échapper à une controverse inextricable, il est bon d'accepter, malgré ses défauts, cette prononciation, qui est la tradition de tout un peuple, et qui nous met en communication facile avec les Hellènes régénérés ». <sup>199</sup> Pour d'autres, l'existence d'un État, d'une langue et d'une littérature néo-grecs suffit à justifier l'adoption de la prononciation moderne; comme l'écrit J.-S. Blackie : « It is purely as a practical man, and with a direct practical result in view, that I venture to put forth a few words on the vexed question of the PRONUNCIATION OF GREEK. [...] Taking the Greek language as it appears in the works of the learned commentator Corais, in the poetry of the Soutzos and Rangabe, in the history of Perraebus [...] and in the publications of the daily press at Athens; and taking the new kingdom for no greater thing than the intrigues of meddling diplomatists [...]; it is plain that to disregard the witness of such a speaking fact, standing as it does upon the unbroken tradition and catholic philological succession of eighteen centuries, would be, [...] to "exercise a despotism over a free language" such as no man has a right to claim ». <sup>200</sup> D'après lui, le fait de refuser la prononciation grecque moderne revient ainsi à rejeter une tradition vieille de dix-huit siècles. L'autre élément qui se dégage de l'extrait cité est que le grec moderne se réduit à la langue écrite des journaux et de la littérature savante. Il s'agit, en effet, d'un cercle d'hellénistes et de philologues qui ne se préoccupent que du grec moderne sous sa forme savante.

Le débat lancé avec la brochure de d'Eichtal perdra peu à peu de l'ampleur, mais il restera ouvert jusqu'aux années 1880. Par la suite, le climat sera inversé, au moins en France. <sup>201</sup> Le dernier témoignage que nous avons pu recenser est celui de K. Rados, en 1890, qui dit avoir entrepris une considérable campagne en France,

---

<sup>197</sup> F. Dubner, art.cit, p. 484.

<sup>198</sup> Il faut entendre ici « l'aspect pratique de l'adoption de la prononciation moderne et de la diffusion de la langue grecque ». Nous devons noter que l'expression « l'aspect pratique du grec » qui est lancée par d'Eichtal, revient régulièrement pendant cette période.

<sup>199</sup> E. Egger, *L'hellénisme en France*, Paris, 1869, p. 468.

<sup>200</sup> J. S. Blackie, *The pronunciation of Greek...*, op.cit., p. 5-7.

<sup>201</sup> En 1887, Marquis de Queux de Saint-Hilaire nous renseigne que non seulement la question n'a pas avancé et que le débat a fléchi, mais que désormais les lettrés français sont plutôt défavorables à cette idée. En revanche, il nous informe que cette initiative est reprise en Allemagne où émerge une campagne contre la prononciation érasmiennne. Voir Queux de Saint Hilaire, « Notices sur les services rendus en Grèce par G. d'Eichtal », art.cit., p. 94-95.

pour prouver que la langue antique est une langue vivante et pour réfuter le « système érasmien ». <sup>202</sup> Malgré le débat qu'il a déclenché, le projet de d'Eichtal en reste après tout au niveau des déclarations, et ne prend jamais de forme concrète, ni en France ni dans d'autres pays. Mais l'idée demeure et revient régulièrement lors des conférences, dans des articles ou des correspondances, jusqu'à la fin des années 1870. Alors que le débat semble fléchir en France, à cette époque, un groupe d'hellénistes allemands fera une tentative pour relancer le même projet, sans toutefois parvenir à des résultats concrets. <sup>203</sup>

De ce débat se dégage donc un consensus concernant la réforme de la prononciation du grec ancien, une attente, ou un espoir de voir le grec ancien régénéré, ainsi qu'une volonté, chez certains, de tenir compte des efforts des Grecs pour réformer leur langue.

### 3. L'adoption de la prononciation grecque-moderne et son enjeu idéologique

Ce que les témoignages cités nous rapportent, c'est que l'adoption de la prononciation grecque moderne s'appuie moins que l'on ne pourrait le penser sur un besoin de nature linguistique - scientifique. La réforme de la prononciation constitue plutôt *le pont qui met en communication l'Occident avec les élites grecques*. En réalité, l'attitude des hellénistes qui s'intéressent au grec moderne - quelle que soit sa variété - après 1850, se traduit par une volonté de tenir compte de la Grèce moderne, d'entretenir des liens, de permettre à l'érudition grecque d'intégrer le large domaine des « sciences occidentales de l'Antiquité » et d'utiliser sa langue pour mettre en contact les élites européennes. Pendant cette période, *l'enjeu* de cette attitude *est capital*, non seulement pour les lettrés grecs mais *pour le pays tout entier*. Cette attitude ne se forme pas d'emblée, mais elle se bâtit progressivement. N'oublions pas qu'au même moment, d'autres spécialistes refusent l'apport des lettrés grecs sur les diverses questions concernant le grec ancien, ou sur son rapport avec la langue moderne. Il s'agit en effet d'une attitude qui remonte au passé et qui persiste encore au milieu du siècle. Prenons, à titre d'exemple, le point de vue de l'helléniste Sir John Cheke <sup>204</sup> que J. S. Blackie rapporte : le premier « assert that the living Greeks are not a nation and a people

---

<sup>202</sup> K. Rados, *O εν Γαλλία περι της ελληνικής γλώσσης αγών*, [La lutte pour la langue grecque en France], Athènes, 1890, p. 8.

<sup>203</sup> C'est A. Large (op.cit., p. 196) qui fournit cette information. Effectivement, au cours de cette décennie, des ouvrages en allemand voient le jour, évoquant le grec comme langue internationale. Voir notamment Ludwig Kuhlenbeck, *Das Problem einer internationalen Gelehrten. Sprache und der Hellenismus der Zukunft*, Leipzig, 1889, et August Boltz, *Hellenisch, die allgemeine Gelehrtensprache der Zukunft*, Leipzig 1888,

who have a right to be heard on the question, of how their own language [voir plutôt le grec ancien] is to be pronounced ».<sup>205</sup> Dans les propos de Sir John Cheke que Blackie rapporte, se pose avant tout la question de la légitimité des lettrés grecs à se prononcer au sujet des lettres et de la langue antiques. Dès lors, d'autres savants allaient adopter la même attitude.

La question comporte en effet deux aspects : tout d'abord, il s'agit de savoir sur quoi se fonde la légitimité des savants occidentaux et, ensuite, comment les Grecs eux-mêmes accèdent-ils à cette légitimité. En d'autres termes, il est question de savoir si les Grecs ont une voix valable sur la prononciation du grec ancien et au nom de quoi ils fondent le droit de se prononcer. Sur le premier point, on considère que les Occidentaux ont fait leurs preuves, depuis la Renaissance, à travers les éditions critiques des anciens, la publication d'études approfondies, les recherches sur la littérature antique, les débats, etc. C'est donc sur cet héritage solide qu'ils fondent leur légitimité à statuer sur la question de la prononciation ou sur d'autres sujets. Les lettrés grecs, quant à eux, ne peuvent pas évoquer un héritage semblable. Misioudax, Voulgaris, Katartzis, ou Asopios ne font ou n'ont pas fait autorité en Occident. Les générations précédentes, elles non plus, n'ont pas fait partie de la Renaissance. Toutefois, les Grecs accèdent à la légitimité par deux autres voies : premièrement, ils se perçoivent comme les héritiers d'une langue qui est restée inaltérée au fil des millénaires. Ils ont donc bel et bien *le droit de se prononcer sur leur langue qui n'est autre que le grec ancien dans une nouvelle étape de sa vie*. D'autre part, ils se reconnaissent comme les descendants des érudits byzantins qui ont été à l'origine de la Renaissance. N'oublions pas que les deux arguments sont explicitement formulés dans l'article de Renieris et connaissent une large diffusion jusqu'à la fin du siècle : les savants grecs, héritiers de la langue hellénique, sont les nouveaux missionnaires et, de même que leurs ancêtres byzantins ont suscité la renaissance européenne, de la même manière, les contemporains stimuleront la renaissance de l'Orient. Il faudrait néanmoins que les savants occidentaux soient persuadés du bien fondé des droits des Grecs. Et c'est *exactement ce débat* qui apporte aux Grecs l'affirmation tant recherchée et la reconnaissance qu'ils ont la légitimité de se prononcer et qu'ils font partie de la communauté des spécialistes de l'Antiquité. Toutefois, l'enjeu ne se résume pas à une question de « statut » pour les lettrés grecs, mais il porte sur la place de « la nation » dans le monde occidental.

Les réactions et les commentaires à la brochure de d'Eichtal expriment, en réalité, l'idée que les Grecs font désormais partie de ces nations qui bâtissent la

<sup>204</sup> Sir John Cheke (1514-1557) est un helléniste britannique qui a enseigné le grec à l'université de Cambridge de 1540 à sa mort. Il s'inscrit dans le courant de la Réforme et il introduit avec Thomas Smith un nouveau système de prononciation du grec, influencé par Érasme. Son système a prévalu progressivement en Angleterre.

<sup>205</sup> J.-S. Blackie, *The pronunciation of Greek...*, op.cit., p. 7.



civilisation universelle : « Je ne serai pas non plus démenti [dit Littré dans son article] quant je féliciterai l'Occident d'avoir retrouvé le peuple grec, et le peuple grec d'avoir confondu ses destinées dans celles de la civilisation universelle. [...] S'il [l'Occident] est fils politique de Rome, il est fils intellectuel de la Grèce. Il avait l'Italie ; la Grèce lui manquait ».<sup>206</sup> C'est au sein de ce milieu de lettrés que la langue et les lettres modernes constitueront, à petits pas, un domaine de recherche en soi, où l'on verra se croiser tant les chants épiques populaires du haut Moyen Âge que les diverses proses écrites en katharevousa.<sup>207</sup> C'est de cette manière également que ce milieu devient le porte parole des lettrés grecs en Occident.

Ce milieu d'hellénistes envisage donc la possibilité, forte aux yeux de certains, de voir le grec ancien renaître. Ce qui se passe en réalité, c'est qu'on interprète une série d'événements politiques et culturels comme un signe de redressement du grec ancien. Les acteurs de cet événement historique sont les élites ou, à en croire nos auteurs, « le peuple grec ». Outre leurs commentaires admiratifs sur « le progrès du grec » depuis quelques décennies, un progrès qui se traduit par son rapprochement avec le grec ancien, d'après leurs témoignages, ils peuvent lire et comprendre les textes de la katharevousa sans grande difficulté. Le problème auquel ils sont confrontés est celui de la compréhension orale qui se heurte, selon eux, à la prononciation érasmiennne. Dans la perspective d'une éventuelle renaissance du grec ancien, au sein d'un peuple que beaucoup d'entre eux considèrent comme un peuple prodige, le fonds de la connaissance acquise se révélera utile et fructueux, voire pratique, à condition de réformer la prononciation du grec ancien, ce qui les mettra en communion avec les héritiers naturels de cette langue, ainsi qu'avec l'esprit antique.

La brochure du savant français, dépassant momentanément le cercle des hellénistes, réussit à susciter l'intérêt d'autres savants français ou européens. La conséquence de la publication et des initiatives de d'Eichtal est que, durant ces années, le grec moderne et sa réforme sont inscrits à l'ordre du jour de la philologie européenne, en dépassant la frontière des acteurs directs, c'est-à-dire l'État et les élites savantes grecques, qui sont directement et naturellement liés à l'affaire de la réforme de la langue. En même temps, s'instaure une sorte de dialogue entre les uns et les autres, dans la mesure où le grec moderne constitue une préoccupation commune. Les publications et le débat, dans lesquels les uns et les autres se trouvent impliqués, mettent en évidence l'importance que l'on attribue à

---

<sup>206</sup> E. Littré, art.cit., p. 3.

<sup>207</sup> Il est aussi caractéristique que depuis 1872 la liste annuelle des travaux publiés au sujet du grec, qui paraît dans les dernières pages de *l'Annuaire de l'Association pour la Encouragement des Études Grecques*, comporte une catégorie de travaux concernant la langue et la littérature de la *Grèce Moderne*.

l'archaïsation de la langue, ainsi qu'à l'assimilation linguistique et culturelle des élites allophones de l'Empire.

## G. Le poids des attentes européennes et la « dette grecque »

Dans la brochure de 1864 se cristallisent trois tendances, formant un cadre qui favorise les pratiques d'archaïsation du grec moderne tout en consolidant la légitimité de la *katharevousa*, durant cette période.

Tout d'abord, cette publication participe à *l'intérêt croissant pour le grec moderne*. Il s'agit d'un intérêt ayant un sens particulier : le grec moderne n'est pas perçu comme une langue à part entière et un domaine de recherche en soi. Au contraire, il est appréhendé comme une prolongation, en quelque sorte, de la langue ancienne. D'autre part, *l'orientation de la réforme de la langue se voit étroitement liée à des questions identitaires, voire politiques*. Par le biais de la langue, les Grecs réaffirment leur place dans le monde occidental et leurs revendications politiques, pendant une période où le scepticisme succède à l'enthousiasme européen des années 1820. En effet, les insurgés de 1821, ont été perçus dans un passé proche comme les descendants des Hellènes grâce à leur héroïsme et à leur amour pour la liberté. À présent, au sein de certains milieux de savants, c'est à la sauvegarde d'une langue qui est un héritage universel, qu'il doivent la réaffirmation de leur origine. En d'autres termes, à part la lutte pour la liberté, la sauvegarde de la langue ancienne constitue un autre argument qui les rend dignes de rejoindre le concert des « nations civilisées ». De même, la collaboration entre d'Eichtal et Renieris, ainsi que le débat qui se développe, expriment *le rapprochement des élites instruites grecques avec les milieux d'hellénistes en Europe*, notamment en France. C'est ainsi que l'on tend la main à l'érudition grecque, en l'invitant à intégrer la communauté des savants occidentaux et à œuvrer pour bâtir la « civilisation universelle ». Le rapprochement entre les élites instruites grecques et les milieux d'hellénistes en Europe, ainsi que l'intérêt accru pour le grec moderne se concrétisent à travers l'activité de *l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*.

### 1. La fondation de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques et la formation d'une conjoncture

*L'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France* joue un rôle fort important dans ce rapprochement, ainsi que dans la formation d'une conjoncture qui pèse sur les pratiques grecques en matière de réforme de la langue dans les années 1867-1880. Afin de mieux comprendre son influence regardons tout d'abord comment elle a été fondée et quelles sont ses rapports avec la Grèce et les Grecs.

L'association est fondée en 1867 sur l'initiative de G. d'Eichtal, de Ch.-E. Beulé qui est un ancien membre de l'École Française d'Archéologie d'Athènes,<sup>208</sup> et de W. Brunet de Presle. Lors de la réunion qui aboutit à sa fondation, le débat porte, entre autres, sur les questions suivantes :

- « 1. L'enseignement du grec doit-il ou non continuer à faire partie des études classiques?
2. Admettant l'affirmative, faut-il conserver l'usage de la prononciation dite érasmienne, ou bien adopter la prononciation nationale du grec?
3. La langue moderne peut-elle être complètement ramenée au vocabulaire et aux formes grammaticales de la langue ancienne? »<sup>209</sup>

Cette formation rassemble initialement des hommes de lettres français, qui essaient de donner un nouveau souffle aux études grecques en France et d'élargir le terrain de la recherche dans le domaine du grec moderne. Parmi les trente membres fondateurs, on trouve deux personnes qui font partie de l'Académie des Sciences, quinze membres de l'Académie des Inscriptions, sept anciens membres de l'École Française d'Athènes,<sup>210</sup> ainsi que les Grecs A.-R. Rangavis et D. Vernardakis. Peu de temps après sa fondation, l'Association s'élargit avec vingt nouveaux membres. Parmi eux, on compte E. Burnouf, qui est l'ancien directeur de l'EFA, A. Firmin-Didot, C. Mélas (de la Maison des négociants des frères Mélas à Marseille), V. Duruy qui est toujours ministre de l'Instruction publique en 1867, I. Valettas et Delyannis, qui est alors ambassadeur de la Grèce en France. À ceux-ci viennent s'ajouter quatre mois plus tard cinquante et un souscripteurs appartenant à la communauté grecque de Marseille. Le 1er juillet 1867, quatre mois après l'assemblée constituante, l'association compte 520 souscripteurs. « Sur ce nombre total, le cinquième à peu près se composait d'Hellènes établis à Marseille, à Londres, à Paris, à Athènes. Au bout de quelque temps, cette proportion allait être doublée... »<sup>211</sup> On doit donc compter autour de 100 personnes à ses débuts, et de 200 un peu plus tard. Dès sa fondation, l'association accueille dans ses rangs, outre les hellénistes des institutions prestigieuses, d'anciens philhellènes, des membres de l'EFA, ainsi que des Grecs de la diaspora appartenant à des milieux de négociants, des lettrés européens ou même des politiques.

---

<sup>208</sup> Désormais EFA.

<sup>209</sup> Les sources de cet exposé historique sont l'article de d'Eichtal, « Notice sur la fondation et le développement... », art.cit., l'article du Marquis de Queux de Saint-Hilaire, « Notice sur les services rendus à la Grèce... » (1887), ainsi que les seize premiers numéros de l'annuaire de l'Association. Les questions débattues sont rapportées dans l'article de d'Eichtal, p. 31.

<sup>210</sup> Eichtal, art.cit., p. 32.

<sup>211</sup> Ibid., p. 33-35.

Les Grecs de l'Empire ou du Royaume ne tardent pas à rejoindre l'Association. À la fin de 1868, Istanbul compte plus de cent souscripteurs. La même année l'Université d'Athènes adresse elle aussi sa souscription. Les années suivantes, le *Syllogue Littéraire Hellénique de Constantinople*, ainsi que le *Syllogue pour la Propagation des Lettres Grecques* feront de même. Bientôt, tous les plus grands savants grecs se retrouvent inscrits sur ses listes. Le financement de l'Association sera assuré, dans une large mesure, par les riches négociants grecs de la diaspora,<sup>212</sup> ainsi que par les dons de la Banque nationale de Grèce,<sup>213</sup> de l'Université d'Athènes et de quelques lycées grecs de la diaspora.

En 1882, l'Association entretient des relations avec dix-sept syllogues grecs, se situant principalement dans l'Empire et le Royaume.<sup>214</sup> Toutefois, ses partenaires privilégiés sont le *Syllogue de Constantinople* et le SPLG à Athènes. Quant au premier, il suit l'Association de près dès sa fondation. Les démarches des fondateurs, pendant les quatre premiers mois de l'existence de l'Association, sont connues et suivies par le SLHC, et nous apprenons que le 22 juin 1867, l'association française reçoit les « félicitations sympathiques » d'Istanbul, par l'intermédiaire de Brunet de Presle.<sup>215</sup> Par ailleurs, certains membres d'honneur du syllogue stanbuliote, tels les hellénistes Saint-Marc Girardin, Villemain, Egger, Brunet de Presle, se trouvent parmi les fondateurs de l'association française. En 1870, Christakis Zografos, membre de SLHC, dote l'Association d'un fonds qui lui permet de créer un prix annuel portant son nom. Lors de ce concours littéraire, il est permis de soumettre des ouvrages écrits aussi bien en grec ancien qu'en katharevousa. Les deux sociétés littéraires vont collaborer aussi dans des projets d'édition, tandis que le *Syllogue de Constantinople* se charge d'envoyer chaque année une partie des nouvelles publications grecques à la bibliothèque de l'AEEGF. Pendant cette période, l'association française devient le terrain de collaboration par excellence entre les Grecs et leurs confrères français ou parfois britanniques et allemands.

La présence non négligeable des institutions grecques et des hommes influents grecs tels que des universitaires et des politiques, ainsi que le financement de l'association non seulement par les négociants, mais aussi par l'Université d'Athènes ou la Banque Nationale, nous laissent croire que « les intérêts grecs » y

---

<sup>212</sup> D'après nos calculs un peu moins de la moitié des donateurs sont des Grecs, principalement de la diaspora. Les plus représentés parmi eux sont les Grecs de Taganrog, Odessa, Marseille, Istanbul, et Londres. Les informations concernant les donateurs sont recueillies à partir des annexes de l'*Annuaire* de l'association (années 1870-1882) où paraissent les listes des donateurs.

<sup>213</sup> Le fait que la Banque Nationale de Grèce se trouve parmi les donateurs n'est pas un hasard, si l'on songe que pendant cette période M. Renieris se trouve à la tête de cet établissement financier.

<sup>214</sup> Voir « Sociétés correspondantes » dans l'*Annuaire* de l'AEEG, 16e année, 1882, p. LV-LVI.

<sup>215</sup> D'Eichtal, art.cit., p. 34.

sont représentés. L'association garde, certes, son indépendance, mais, durant les quinze premières années de son existence, elle assume un rôle informel d'ambassade culturelle grecque en Occident et elle fonctionne souvent en tenant compte des intérêts politiques grecs.

Par ailleurs, bien que l'AEEGF ne devienne pas le porte-parole d'un projet linguistique précis, elle légitime et propage pendant ces années, en Europe, l'idée d'un retour au grec ancien, tandis qu'elle fixe une attente bien précise, même pesante, qui s'adresse avant tout aux savants grecs. Cela concerne les années 1864-1880, pendant lesquelles, il y a une effervescence de publications et d'initiatives allant dans ce sens, en partie suscitées et soutenues par G. d'Eichtal. À notre avis, quoique l'*Association* n'ait pas été créée pour travailler sur la question de la réforme du grec moderne, et qu'elle ne se soit jamais donné un tel objectif, elle a réussi néanmoins à influencer la formation d'une conjoncture favorable aux lettrés grecs qui œuvraient pour légitimer une « archaïsation à perpétuité » de la katharevousa.

## 2. « Droits et devoirs » des lettrés grecs

Grâce à la fondation de l'AEEGF, l'entrée de l'érudition grecque dans le « foyer » des sciences et des lettres en Occident dépasse le niveau des déclarations d'intention et devient, dans une certaine mesure, effective. Néanmoins, au même moment où ces milieux d'hellénistes accueillent l'érudition grecque en leur sein et qu'ils se penchent sur les lettres et la langue grecques modernes, ils formulent un certain nombre d'attentes, implicites ou explicites, sur l'avenir du grec moderne.

Plus précisément, ceux qui se trouvent dans le cercle des fondateurs de l'AEEGF partagent le même espoir de voir le grec ancien renaître, ils travaillent pour la promotion de la langue puriste et de la littérature grecque-moderne, et ils sont conscients d'œuvrer aussi pour les intérêts politiques grecs. D'un autre côté, comme le grec moderne devient une affaire commune, on formule des attentes sur son avenir. Nous avons déjà vu que d'Eichtal formule de façon explicite en 1864 certaines demandes destinées aux savants grecs.<sup>216</sup> Quelques années plus tard, il n'hésitera pas à mettre la barre encore plus haut. Lors de la publication d'un traité sur l'évolution de la prononciation grecque,<sup>217</sup> il demande plus de concessions de la part des Grecs. Dans cet ouvrage, il constate que la prononciation grecque a subi un

---

<sup>216</sup> Nous rappelons qu'il appuie son projet, d'une part sur la réforme morpho-syntaxique de la katharevousa, qu'il considère comme le devoir des savants grecs, et d'autre part sur l'introduction de la prononciation grecque moderne, qui est la tâche des philologues occidentaux et des instances politiques.

<sup>217</sup> Il s'agit de « La prononciation nationale du grec... », qui voit le jour en 1869.

petit nombre de mutations, mais que celles-ci sont loin d'être négligeables.<sup>218</sup> D'après sa conclusion, il faut tenir compte de ces changements et essayer de les éliminer :

« Qu'en présence de cet avenir on demande aux Grecs, et qu'eux mêmes se demandent si, après qu'ils se sont occupés depuis quarante ans de l'amélioration grammaticale de leur langue, il ne conviendrait pas de porter leur attention et leurs efforts sur l'amélioration de la prononciation, d'en rechercher les défauts, d'en essayer le perfectionnement ; ce serait là sans doute une tentative à laquelle les amis du langage hellénique, à quelque nation qu'ils appartiennent, ne sauraient qu'applaudir ».<sup>219</sup>

Par conséquent, outre la tâche de « corriger » l'aspect morpho-syntaxique et lexical de la langue, il faudrait que les érudits grecs adoptent un certain nombre de « corrections » concernant leur prononciation.<sup>220</sup> Ce serait le moyen de se rapprocher davantage du modèle de la koinè, tel que le savant français l'avait déterminé, et de donner une chance aux philologues occidentaux d'adopter le grec, étant donné qu'ils ne pourraient pas admettre de reproduire ce « petit nombre de changements qui sont néanmoins assez importants ».<sup>221</sup> Il est intéressant de noter ici que cet effort de « correction » est parfois senti comme une tâche commune des uns et des autres. Brunet de Presle, dans une lettre adressée à I. Vasiadis à propos de l'activité éditoriale du SHLK, remarque qu'au lieu de procéder à de nouvelles éditions des auteurs classiques, il vaudrait mieux faire des « réimpressions et des notes appropriées à l'état des études en Grèce dans lesquelles on fera ressortir les rapprochements entre la langue ancienne et moderne ».<sup>222</sup>

D'autre part, le débat sur la récente évolution de la langue et sur « ses derniers progrès », qui, dans les années 1870, est concentré autour de l'AEEGF, renforce chez une partie d'hellénistes la tendance à percevoir le grec moderne d'après le critère de sa proximité avec grec ancien. *L'Annuaire* de l'association française ainsi que les ouvrages de certains auteurs indiquent clairement pendant ces années que *l'on est en train de contrôler « le progrès » du grec moderne*, un progrès qui est mesuré suivant le degré de son rapprochement au grec ancien. De même, pour un certain nombre d'hellénistes, la littérature moderne représente moins le véhicule de la pensée des élites instruites grecques, qu'un objet de

<sup>218</sup> Dont le fameux *iotacisme*, qui est senti, pendant longtemps par les savants grecs, comme une reproche.

<sup>219</sup> D'Eichtal, « De la prononciation nationale... », art.cit., p. 95.

<sup>220</sup> Egger fait la même remarque quatre ans auparavant lors d'un article dans la *Revue des Cours Littéraires*, or, lui, il n'exige pas que cette réforme dépasse le cadre de l'enseignement du grec. Voir E. Egger, *L'hellénisme en France*, op.cit., p. 469-470.

<sup>221</sup> D'Eichtal, « De la prononciation nationale... », art.cit., p. 94.

<sup>222</sup> Voir Saint-Hilaire, « Des syllogues grecs... », art.cit., p. 295.

commentaires stylistiques et linguistiques, qui en seront nombreux et prépondérants lorsque des critiques de livres grecs voient le jour en Europe.

Pour citer un exemple, lorsque l'ouvrage de Valettas, *Lettres de Photius*,<sup>223</sup> voit le jour, A. Miller note que ce qui donne de la valeur à cette publication, c'est que « la langue employée par M. Valetta est une langue pure, élégante et très agréable à lire. Aucune concession n'y est faite au grec moderne dont toutes les formes récentes ont disparu ».<sup>224</sup> Nous pouvons supposer qu'à cause de ce commentaire, Valettas aurait dû purifier davantage la forme de sa langue écrite, afin de s'adapter aux attentes de ses lecteurs, dans ses publications ultérieures. Dans tous les cas, son style aussi bien que la langue employée semblent supplanter le contenu de son travail. En 1867, lorsqu'il publie à Londres une autre étude,<sup>225</sup> le journal londonien *Atenaeum*,<sup>226</sup> l'accueille favorablement, en remarquant que « ce sera pour les hellénistes un vrai plaisir de comparer cet idiome moderne avec l'ancien, et de voir combien ils sont près l'un de l'autre. M. Valettas écrit avec une pureté vraiment classique, et, *quels que puissent être pour la gloire d'Homère les résultats de son travail*, il aura eu en tout cas le mérite incontestable d'avoir contribué à la restauration du grec ».<sup>227</sup> Le contenu de son traité et le point de vue qu'il déploie dans son livre restent secondaires, pour le rédacteur de l'article, et ne constituent pas une contribution aussi essentielle que le style et la langue qu'il emploie.

L'auteur de l'ouvrage *Vie et poèmes d'Homère* est bien conscient de ce que ses lecteurs, anticipent comme résultat des travaux des philologues grecs. En réalité, « l'apport des élites instruites grecques à la civilisation universelle », que nous avons évoqué plus haut, ne réside pas dans « l'élévation de la philosophie, de la science et des lettres » à travers un travail original, pionnier ou rigoureux, mais plutôt dans la revivification du grec ancien, en alignant la langue moderne sur les formes antiques. Du côté de la philologie européenne, l'appel pour l'adoption de la « prononciation nationale » crée *une réciprocité*, dont les lettrés grecs sont bien conscients.

---

<sup>223</sup> I. Valettas, *Φωτίου του σοφωτάτου και αγιοτάτου Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως επιστολαί*, [*Lettres du sage et Tout-Saint- Patriarche de Constantinople Photios*], Londres, 1864. Valettas, directeur du lycée grec de Londres, est un érudit qui est membre de APLGF et qui semble avoir un contact régulier avec G. d'Eichtal.

<sup>224</sup> M. Miller, « Lettres de Photius, suivies de deux opuscules, par J.-M. Valetta », in *Revue critique d'histoire et de littérature*, 13, 1866, p. 201. Par ailleurs, Miller est explicite dès la première phrase de son article: « La nouvelle édition [...] que nous annonçons ici est remarquable par la correction et par l'élégance typographique », *ibid.*, p. 201.

<sup>225</sup> I. Valettas, *Ομήρου βίος και ποιήματα* [*Vie et poèmes d'Homère*], Londres, 1867.

<sup>226</sup> *Atenaeum*, 24 août 1867. Extrait de la critique est aussi cité dans d'Eichtal, *De la réforme progressive...*, *op.cit.*, p. 10.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 10. Ici, c'est nous qui soulignons.



Au moment même où les travaux de Valletas sont lus et commentés en France et en Grande-Bretagne, ce dernier se met en contact avec d'Eichtal et lui déclare que « lorsque les Français, les Allemands, les Anglais prononceront notre langue [en effet le grec ancien] comme nous [nous devons entendre : comme nous, nous prononçons le grec ancien], nous, de notre côté, mettrons plus d'empressement à débarrasser au plus tôt notre langue des formes modernes qu'elle garde encore, et à y établir les anciennes, afin de la rendre plus compréhensible et plus agréable aux hellénistes étrangers. Nous arriverons, ainsi plus promptement à ce qu'elle ne forme plus qu'une seule et même langue avec l'ancienne. »<sup>228</sup> Notons tout d'abord que dans les passages de cette lettre où il commente la question de la prononciation, Valettas parle en son nom et emploie la première personne du singulier : quelques lignes avant le passage cité, l'emploi du « je » est constant.<sup>229</sup> Or, quand il fait sa déclaration d'intention, il parle au nom d'une collectivité, ou d'un groupe,<sup>230</sup> que nous pouvons bien identifier comme étant celui des savants grecs, à moins qu'il ne parle au nom de toute la nation, ce qui pourrait être aussi possible.

Nous avons vu auparavant que l'objectif de la restauration de la langue antique, pour Vasiadis ou pour Renieris, était, entre autres, la communion des Grecs modernes avec le génie antique, ainsi que la mission civilisatrice de la nation en Orient. Ici, dans un discours qui est plus personnel et qui n'est pas destiné au public, l'auteur nous apprend que le but supplémentaire de l'archaïsation perpétuelle de la langue est de la rendre « plus compréhensible et plus agréable aux hellénistes étrangers ».<sup>231</sup> Or, l'intention qu'il déclare, à savoir écrire et parler d'une façon qui serait compréhensible et agréable aux oreilles des hellénistes, ou plus généralement pour les savants de l'Europe, est en même temps pour lui, la preuve apportée à ces derniers, du maintien du caractère national ; c'est en effet l'indice qui situe la nation dans un contexte bien précis : « Mais moi, maintenant libre, et élevé en homme libre, je remplace successivement chaque jour ces mots et ces formes par les vrais mots et les vraies formes helléniques, basé sur l'unique grammaire de ma langue, son lexique et ses auteurs immortels. Rendu à moi-même, j'ai rejeté peu à peu toutes les habitudes barbares que la servitude m'a laissées. [...] Et *j'ai ainsi montré, à ceux qui veulent et peuvent me juger*, que “ je ne suis pas devenu un barbare au milieu des barbares ” ».<sup>232</sup> Ce qui est destiné à « ceux qui veulent et peuvent [le] juger » ce n'est pas uniquement une langue embellie et ayant de « vraies formes

---

<sup>228</sup> G. d'Eichtal, *La langue grecque...*, op.cit., p. 177.

<sup>229</sup> « Pour moi, je ne crains pas... », ibid. p 177.

<sup>230</sup> Il dit bien « Nous, de notre côté... », ibid. p 177.

<sup>231</sup> Ibid., p. 177.

<sup>232</sup> Il s'agit d'une autre lettre de Valettas de la même année, insérée, en grec et en français, dans l'article de d'Eichtal, « Observations sur la réforme progressive ... », art.cit., p. 125-126.

helléniques », mais ce sont aussi toutes les connotations qui accompagnent cette langue, ses locuteurs, ainsi que leur passé.

Il ne serait pas exagéré de dire que l'érudition grecque se sent, dans une certaine mesure, tributaire des hommes de lettres occidentaux. Les savants grecs se fixent comme objectif la consolidation d'une forme précise du grec qui serait à la fois la preuve de leur « hellénisme » et le gage d'une haute mission. En ce qui concerne le projet puriste, d'après certains, cette langue allait se répandre naturellement dans les couches populaires ; selon d'autres, loin de supplanter les dialectes elle serait une langue commune au-dessus des « particularismes » linguistiques locaux.

La résonance des discussions sur le grec, dans les milieux d'hellénistes semble s'être amplifiée durant cette période. Cependant, sans qu'on puisse parler d'un vrai débat, en Europe, nous trouvons déjà au milieu du siècle un groupe de savants qui attendent de voir le grec moderne ramené à sa forme antique et ceux qui se prononcent en faveur d'une fixation de la langue sur la base des vernaculaires. Parmi les premiers, un nombre important se retrouvera au sein de l'AEEGF. Toutefois, pendant la même période, les positions, qui, en Occident, s'écartent du cadre fixé par la brochure de 1864, ne sont pas propagées dans un public très large. Egger, helléniste majeur qui s'est intéressé au grec moderne, ou Deville, qui s'est consacré aux dialectes modernes,<sup>233</sup> font partie de l'*Association*, mais ils s'opposent à l'idée du retour au grec ancien. Mais eux ne cherchent pas à défendre un projet comme c'est le cas de d'Eichtal, et ne sollicitent pas non plus la mobilisation des autres savants. Ainsi, nous pourrions dire que ceux qui s'écartent de la vision de d'Eichtal ne s'engagent pas comme lui en prenant des initiatives et en instaurant un débat visant à proposer une réforme du grec sur la base de ses dialectes. Les opinions allant dans ce sens s'expriment assez souvent, mais elles restent toutefois isolées.

---

<sup>233</sup> G. Deville est l'un des premiers néo-hellénistes français qui a soutenu le grec parlé et a critiqué l'attitude des érudits grecs qui voulaient ramener à l'usage (écrit et oral) le grec ancien. Sa thèse de doctorat (1863), ainsi que d'autres recherches de terrain portent sur le Tzakonien. La majeure partie de ses publications se situe entre 1860 et 1870.

## Récapitulation

Pour résumer, nous pouvons dire qu'au cours de ces années, l'érudition grecque, de concert avec les hellénistes, fabrique l'image d'une langue unique et singulière dans l'histoire, destinée à promouvoir *la civilisation universelle*. Le fait de cette collaboration ainsi que l'objectif fixé constituent des arguments fondamentaux soutenant d'une part les efforts d'archaïsation, et d'autre part, les projets politiques du nationalisme grec. L'espoir de certains milieux d'hellénistes et en même temps l'attente d'une fixation du grec moderne selon les normes de la langue antique rejoignent, grâce la brochure de d'Eichtal, le projet grec pour l'hellénisation de l'Orient, un projet qui émerge dans la conjoncture de la guerre de Crimée. Le manifeste de 1864, de caractère culturel et d'aspiration universaliste, acquiert une dimension manifestement politique pour les Grecs. La perspective de la diffusion du grec au delà du milieu des philologues classiques, embrassant de façon plus large les élites, constitue un fait capital pour les aspirations nationales grecques, d'autant plus que l'on attribue à la Grèce la place de partenaire légitime dans le projet.

Ainsi, à notre avis, plusieurs facteurs appuient et renforcent l'ancrage des savants grecs à une langue archaïsante : le sentiment d'un devoir moral envers l'érudition occidentale qui formule une attente concernant le grec, la conviction d'une revivification prochaine de la langue et des lettres helléniques, ainsi qu'un optimisme persistant, concernant la diffusion de la langue grecque, ce qui se passerait dans le cadre de l'hellénisation de l'Orient. D'autre part, les attentes des savants occidentaux, quant à l'avenir de la langue grecque, s'appuient, dans une large mesure, sur la conviction, forte pendant ce siècle, que le grec classique constitue un *héritage universel* et pour une partie d'entre eux, une *langue vivante*. Mais, l'effort d'archaïsation exprime, avant tout, la conviction des élites lettrées grecques d'une prochaine résurrection de la langue et des lettres helléniques dans leur berceau, ce qui est le pas nécessaire et la démarche incontournable pour accomplir le projet national. D'un autre côté, la langue et la culture populaires ont un rôle auxiliaire, consistant à transmettre des éléments linguistiques qui rendront au grec réformé son caractère de langue réelle et vivante, et à « l'hellénisme » son aspect de culture actuelle. C'est ce que résume très bien Miller, lorsqu'il dit que pour faire revivre le grec ancien il faut le « soumettre aux exigences et aux mobilités progressives de la vie quotidienne, des idées et découvertes modernes ». <sup>234</sup> Nous verrons par la suite que l'étude de la langue et de la culture populaires vient aussi satisfaire une série d'autres objectifs.

Le fait que les efforts des Grecs pour fixer la langue soient influencés dans une large mesure par les attentes d'une série de savants européens constitue *la*

---

<sup>234</sup> Miller, art.cit., p. 201.

*particularité du cas grec*. En effet, la formation des langues nationales en Europe, pendant ce siècle, reste l'affaire des élites qui s'identifient à un projet national précis. En revanche, dans le cas grec, nous observons qu'un groupe d'autres lettrés non Grecs formulent des attentes et participent à la fixation des objectifs linguistiques. Ce phénomène, d'après nous, s'inscrit dans un contexte plus large. En effet, nous savons que, depuis la constitution de l'État grec, certains milieux européens formulent un discours portant sur l'avenir et le destin de la société et de l'État néo-helléniques.<sup>235</sup> Une partie de ce discours concerne également le grec moderne.

---

<sup>235</sup> À ce sujet, voir les travaux d'E. Skopetea : *H δύση της Ανατολής* [*Le crépuscule de l'Orient*], Athènes, 1992, p. 53-92, ainsi que *Le "Royaume modèle"*, *op.cit.*, p. 163-170.

## II. L'EMERGENCE DE LA LEXICOGRAPHIE DIALECTALE ET SON IMPACT

À partir de la période que nous venons d'examiner, c'est-à-dire les années 1850, l'intérêt que l'on porte à la variété puriste et à son rôle en dehors des frontières de l'État, s'élargit à l'ensemble du grec moderne et à son évolution historique. En réalité, la démarche d'archaïsation se conjugue d'une manière particulière avec l'intérêt accru pour les variétés dialectales du grec moderne et leur histoire. Cet intérêt se manifeste à travers ce que nous nous convenons d'appeler *la lexicographie dialectale du XIXe siècle*. Pendant ces années de l'effervescence archaïste, nous aurions pu nous attendre à une « mise à l'écart » du grec moderne. Néanmoins, l'intérêt que l'on porte à ce dernier fait partie de l'état d'esprit qui se cristallise au milieu du siècle.

L'objectif du présent chapitre est d'examiner comment l'intérêt dialectologique émerge dans les années 1850 et s'intègre dans le courant archaïste. Il s'agit également de déterminer les facteurs qui stimulent cet intérêt, les critères et les méthodes suivant lesquels les lettrés délimitent leur objet d'étude et abordent le terrain, ainsi que l'étendue de la recherche dialectologique. Ensuite, en nous fondant sur une série d'études de lexicographie dialectale du XIXe siècle, nous exposerons ce qui nous semble motiver la recherche de terrain et les objectifs énoncés ou implicites des publications. Notre but est de relever certains indices quant à l'impact des travaux dialectologiques sur les représentations concernant le grec moderne et ses locuteurs.

### A. Apparition et aspect des recherches.

#### 1. Morphologie de l'activité éditoriale dans la seconde moitié du siècle

À partir de l'inventaire des travaux dialectologiques du XIXe siècle que nous avons établi,<sup>236</sup> nous pouvons nous apercevoir que les livres ou les articles de ce

---

<sup>236</sup> Ce relevé fait partie de l'inventaire général des publications philologiques dont nous avons parlé dans notre introduction. Il est donc fondé sur les mêmes sources. En ce qui concerne la dialectologie, la plus grande partie des références en question remonte aux fichiers thématiques de l'INALCO et au recensement des travaux laographiques de la seconde moitié du XIXe de D. V. Ikonomidis, (« Βιβλιογραφία Ελληνικής Λαογραφίας 1800-1906 » [« Bibliographie de laographie grecque 1800-1906 »], in *Επετηρίς του Κέντρου Ερεύνης Ελληνικής Λαογραφίας* [Annuaire du Centre de Recherche de Folklore Hellénique], Académie d'Athènes, 23, 1973-1974, p. 63-270), ainsi qu'à la bibliographie de D. Vayacacos, dans son livre intitulé *Le grec moderne, les dialectes néo-helléniques et le dictionnaire historique de l'Académie d'Athènes* (Athènes, 1972). L'objectif de ce relevé (voir annexe, tableau n° 3) n'est pas de dresser un inventaire

genre commencent à paraître à partir des années 1855-56. Jusqu'en 1862, on assiste à un accroissement spectaculaire et annuel des publications, puis à une baisse de ce rythme pendant dix ans. Mais les années 1872-73 donnent lieu à une explosion des travaux de lexicographie dialectale.<sup>237</sup> Il faut noter que dans l'ensemble des titres que nous avons inventoriés, le nombre d'articles parus est quatre fois plus élevé que celui des livres édités, selon nos statistiques.<sup>238</sup> Pendant la même période, les études dialectales des savants étrangers, portant sur le grec moderne, sont peut-être moins nombreuses que celles des philologues grecs, mais elles sont néanmoins loin d'être négligeables.<sup>239</sup>

En ce qui concerne le classement des études selon la localité étudiée, la grande majorité concerne les populations grecophones vivant à l'extérieur du Royaume grec. La cartographie des régions ou des localités étudiées révèle un intérêt pour les îles (îles ioniennes, Crète et Cyclades notamment) pour l'Asie Mineure et Chypre. Le Royaume, dans ses frontières de 1900 comprend le Péloponnèse, la Sterea Hellas, les Cyclades, la Thessalie, l'Eptanèse et un tiers de l'Épire. Les études dialectales portant sur les contrées du Royaume sont très peu nombreuses, en comparaison de celles qui sont consacrées aux régions de l'Empire à populations grecophones, bien que les régions les plus compactes de la grecophonie se trouvent à l'intérieur du pays. Hormis les Cyclades, l'Eptanèse et la Tsakonie,<sup>240</sup> on ne compte que sept études dialectales pour le reste du pays, y compris l'étude faite par l'Allemand A. Thumb sur l'île d'Égine. En ce qui concerne la *Sterea Hellas* et la Thessalie nous n'avons que quatre études et deux pour le Péloponnèse. En Macédoine également, les publications sont rares : on en relève trois seulement, dont une concernant Thessalonique. Quant aux Cyclades, nous avons cinq publications, mais nous dirions que cela entre dans le cadre d'un

---

complet ou de tirer des statistiques exhaustives. Notre but était de répertorier la majorité de ces publications, ce qui nous a permis de déceler une série de tendances de ce courant de lexicographie dialectale, pendant la période en question.

<sup>237</sup> Pour le rythme des publications voir annexe, tableau n° 1. Quant aux facteurs qui ont conduit à cette explosion, nous en parlerons dans les pages qui suivent.

<sup>238</sup> Une grande partie des études qui voient le jour pendant cette période sont publiées dans les revues, et notamment dans *Efimeris ton Filomathon* et la revue du *Sylloge de Constantinople*. D'autre part, le *Zografion Diagonisma* (le concours instauré au sein de l'association istanbultote avec le financement de Ch. Zografos ; voir annexe, tableau n° 2) joue un rôle important en incitant d'un côté les lettrés à participer aux recherches de lexicographie dialectale, tout en offrant une tribune à tous ceux qui veulent publier les résultats de leur travaux.

<sup>239</sup> Sur une totale de 109 publications recensées, 77 sont grecques et 32 étrangères. Parmi les dernières, la plupart portent sur le tsakonien et les dialectes de l'Italie méridionale (voir annexe, tableau n° 3).

<sup>240</sup> La Tsakonie est un enclave dialectophone à l'Est du Péloponnèse, d'où l'intérêt accru pour cette contrée.

intérêt accru pour les îles de la mer Égée, de manière générale. La Tsakonie suscite très tôt l'intérêt avec onze publications, dont sept proviennent de savants étrangers qui se penchent sur ce dialecte assez tôt. Mis à part la Crète, nous avons recensé vingt-trois publications sur les îles de la mer Égée, ce qui s'explique par l'engouement croissant pour ces îles, de manière générale, pendant le XIXe siècle.<sup>241</sup>

L'Asie Mineure attire aussi l'intérêt des lettrés, mais pas dans sa globalité. Pour l'ensemble de l'Asie Mineure, nous avons recensé douze publications. Elles concernent notamment le Pont et la Cappadoce, et à un moindre degré la Lycie. En revanche, aucune publication ne concerne la côte ouest et nord ouest de l'Asie Mineure. Le Pont suscite une curiosité croissante et qui perdure jusque dans les années 1970 : nous avons recensé autour de quatre-vingt publications sur le pontique durant cette période. Quant au chypriote, on dénombre six études dans cette dernière partie du XIXe siècle. Tout comme le pontique, le chypriote attire l'intérêt des spécialistes grecs pendant tout ce siècle.

Un autre pôle de recherche dialectale est constitué par les parlers grecs de l'Italie méridionale, pendant le XIXe siècle. Toutefois, la totalité des études<sup>242</sup> qui voient le jour sont réalisées essentiellement par des Italiens, et aussi par des Allemands, des Britanniques et des Français. Ces dialectes de l'Italie méridionale, ainsi que le pontique et le chypriote constituent donc très tôt un centre d'intérêt privilégié de la part des lettrés, pendant le XXe siècle.<sup>243</sup>

Lorsque nous parlons de « régions » étudiées, il faut préciser qu'il s'agit de zones de dimensions très variables sur le plan géographique. Le terrain que l'on prétend étudier couvre des aires qui peuvent concerner un simple village, un territoire relativement limité où l'on trouve quelques bourgs ou villages, ou bien des régions couvrant des dizaines de villages ou de villes. À titre d'exemple, en 1874, G. Ch. Maragos publie un glossaire du village *Komilio* de Leucade, dans la revue du SLHC.<sup>244</sup> La même année et dans la même revue, on trouve deux autres études,

---

<sup>241</sup> Il s'agit de vingt-huit publications, pour les îles de la mer Égée, la Crète incluse.

<sup>242</sup> Il s'agit de treize études, ce qui est considérable par rapport aux autres régions.

<sup>243</sup> La question qui est soulevée lorsqu'on se penche sur ce phénomène est de savoir quelle interprétation nous pourrions donner de la répartition géographique de ces études. À cette étape de notre mémoire, nous n'avancerons pas d'interprétation. Il faut néanmoins noter que ce qui attire l'attention du chercheur, c'est la rareté des études sur une partie de la Grèce continentale, sur un espace partant du Péloponèse traversant la Stera Hellas et la Thessalie pour aboutir à la Macédoine.

<sup>244</sup> G. Ch. Maragos, « Γλωσσάριο Λευκάδιας διαλέκτου » [« Glossaire du dialecte de Leucade »], in *Δελτίον του Ελληνικού Φιλολογικού Συλλόγου Κωνσταντινουπόλεως* [*Bulletin du Syllogue Littéraire Hellénique de Constantinople*], 8, 1874, p. 455-464. Désormais *Bulletin du SLHC*.

dont l'une porte sur le dialecte de l'île de Symi, tandis que l'autre s'intitule « Dialecte de Chios ». <sup>245</sup> D'autres publications encore peuvent avoir comme objet le dialecte de régions entières comme le Péloponnèse ou le Ponte. <sup>246</sup> À quelques exceptions près, les auteurs sont tous originaires des endroits ou des régions qu'ils étudient.

La plupart de ces études sont des répertoires de mots, recueillis sur le terrain. Les mots publiés sont suivis d'une définition, avec la citation fréquente de synonymes, parfois la traduction en français, ainsi que de l'étymologie du mot. Cependant, les études des faits linguistiques spécifiques, tels que la déclinaison, l'aspect verbal ou la phonologie d'une variété dialectale sont exceptionnelles du moins jusqu'aux années 1880. Même ce qui paraît être un recensement *lexical* n'est pas toujours l'objet exclusif d'un article ou d'un livre. À part les *glossaires* <sup>247</sup> qui traitent uniquement du vocabulaire, nous avons recensé des publications où l'exposé lexical ne représente qu'une partie du travail effectué. La partie lexicale est souvent précédée ou suivie de corpus commentés très diversifiés : chants, contes, devinettes, strophes satyriques, proverbes, berceuses, vœux, serments, injures, prières, etc. L'exposé lexical peut, également, constituer l'un des aspects d'une étude ethnographique.

À vrai dire, jusqu'à la fin des années 1870 nous n'avons pas une délimitation rigoureuse d'un objet de recherche, et des méthodes de travail bien définies. Ainsi, les articles et les ouvrages qui voient le jour peuvent varier entre, par exemple, un glossaire d'Épire <sup>248</sup> et une étude sur les mœurs, les coutumes, l'histoire et la langue de l'île de Kythnos. <sup>249</sup> Ce que nous appelons par convention *dialectologie* n'est pas

---

<sup>245</sup> Le premier article est de D. Chaviaras, « Συμαϊκή διάλεκτος, γλωσσάριον, παροιμιαί, ανίγματα » [« Dialecte de Symi, glossaire, proverbes, devinettes »] in *Bulletin du SLHC*, 8, 1874, p. 464-490, tandis que le second (« Χιακή διάλεκτος » [« Dialecte de Cios »] in *Bulletin du SLHC*, 8, 1874, pp. 490-495) est anonyme.

<sup>246</sup> I. Valavanis, « Νέα συλλογή ζώντων μνημείων της ιδιωτικής του Πόντου » [« Nouveau recueil de monuments vivants du dialecte de Pont »], in *Bulletin du SLHC*, 14, 1884, p. 278-291 et P. Papazafirooulos, *Περισυναγωγή γλωσσικής ύλης και εθίμων του ελληνικού λαού, ιδία δε του της Πελοποννήσου, παραβαλλομένων εν πολλοίς προς τα των αρχαίων Ελλήνων*, [Recueil du matériel linguistique et de coutumes du peuple grec, particulièrement dans le Péloponnèse, comparés avec ceux des Grecs anciens], Patras, 1887.

<sup>247</sup> Nous avons opter pour le terme *glossaire* dans la mesure où la plupart des publications reprennent le terme *γλωσσάριον όρων* dans leur intitulé.

<sup>248</sup> I. Pagounis, « Ηπειρωτική διάλεκτος » [« Dialecte Épirote »], in *Bulletin du SLHC*, 8, 1874, pp. 580-608.

<sup>249</sup> A. Vallindas, *Κυθνιακά, ήτοι της νήσου Κύθνου χωρογραφία και ιστορία μετά του βίου των σύγχρονων Κυθνίων (ήθη και έθη και γλώσσα και γένη κλπ.)*, [Kythniakes, ou géographie et histoire de l'île de Kythnos avec la description de la vie de Kythniotes (mœurs et coutumes et langue et origines etc.)], Ermoupoli, 1882.



un domaine défini avec des critères proprement scientifiques, c'est pourquoi elle n'est pas distincte de la *laographie*.<sup>250</sup> Nous parlerons plutôt, au moins jusqu'aux années 1880, d'une « discipline » du folklore qui étudie la culture populaire rurale comme un ensemble, sans définir la langue en tant qu'objet de recherche distinct. La *dialectologie* ne constitue pas alors un objet à part, mais elle est intégrée dans cette « discipline » du folklore.<sup>251</sup> En réalité, c'est une motivation politique, dont nous reparlerons, qui stimule l'émergence de la laographie et de la dialectologie pendant cette période. Le contenu ou même parfois les titres des études publiées témoignent de cet esprit. Lors de l'institutionnalisation des disciplines de la linguistique et de la laographie, dans les années 1880, G. Chatzidakis et N. Politis essaieront d'instaurer une certaine rigueur dans la définition et les méthodes de ces disciplines.<sup>252</sup> C'est dans ce cadre que la science de la linguistique s'appropriera le recueil lexical. Les auteurs des recueils lexicaux, par ailleurs, se présentent encore comme des *philologues* (*φιλόλογοι*) ou des *érudits* (*λόγιοι*), quoique la nouvelle discipline de la linguistique se fasse connaître à partir des années 1850.

## 2. L'élan dialectologique de la seconde moitié du siècle

Les toutes premières études dialectologiques voient le jour dans les années 1840, grâce à des initiatives privées, notamment celles des philologues étrangers. Le premier à montrer de l'intérêt pour les dialectes du grec moderne est F. Thiersch qui publie, en 1833, un ouvrage sur le tzakonien.<sup>253</sup> Ce même intérêt pour les dialectes modernes se manifeste quelques années plus tard, cette fois-ci à l'intérieur du Royaume, de la part d'un autre érudit allemand, L. Ross. Ce savant, formé en philologie classique, s'installe dans le pays avec l'arrivée de l'administration bavaroise et réside tout au long des années 1830. Il occupe d'abord le poste *d'éphore général des antiquités*,<sup>254</sup> puis, en 1837, il rejoint le premier corps d'enseignants à l'Université, où il donne des cours d'archéologie.<sup>255</sup> Il sera licencié après les événements de 1843-1844 qui entraînent le renvoi de l'administration

---

<sup>250</sup> Nous avons opté pour le terme grec (laographie – λαογραφία) car l'étude du folklore et de la culture populaire au XIXe siècle en Grèce ne s'identifie pas à la discipline de l'ethnographie.

<sup>251</sup> À ce sujet, A. Mirambel note que « ce sont les étrangers, plus que les grecs eux-mêmes, qui ont d'abord contribué à faire connaître les richesses du folklore hellénique, et par là à diriger l'attention sur les faits dialectaux, car c'est du folklore, et non de la linguistique, qu'est née la dialectologie néo-hellénique. » A. Mirambel, « Les tendances actuelles de la dialectologie néo-hellénique », in *Orbis*, 2, 1953, p. 449.

<sup>252</sup> Pour plus de précisions sur la constitution de la dialectologie grecque au tournant du XIXe - XXe siècle, voir A. Mirambel, *ibid.*, p. 453.

<sup>253</sup> Fr. Thiersch, *Ueber die Sprache der Zakonen*, Berlin, 1833.

<sup>254</sup> R. Canat, *L'hellénisme des romantiques. 2. Le romantisme des Grecs*, Paris, 1953, p. 68.

bavaroise.<sup>256</sup> L. Ross publie, en 1839-40 un travail en trois volumes, intitulé *Inselreisen*,<sup>257</sup> portant sur les dialectes insulaires du grec moderne et notamment sur ceux des Cyclades et du Dodécanèse. Dans cet ouvrage, il soutient que les dialectes du grec moderne ont un aspect incontestablement hellénique et remontent directement aux dialectes éoliens et doriens. En effet, il n'est pas le premier à avancer cette thèse, mais son point de vue est intéressant, dans la mesure où ce schéma interprétatif, développé et enrichi par la suite, dominera tout au long de la seconde moitié du siècle. Le savant allemand devient aussi un fervent partisan du grec moderne dans son pays, où il défend à chaque occasion la langue des nouveaux Grecs. Le travail de L. Ross, est apparemment connu par les savants grecs, étant donné que son nom est cité à plusieurs reprises dans la littérature philologique de l'époque. Quant à ses positions sur le grec moderne, le premier témoignage que nous avons pu relever est celui de K. Asopios, professeur à l'Université, qui semble avoir lu ces travaux et le mentionne, en 1853: « connaissant le grec ancien et le grec moderne [parlé], après avoir considéré et étudié la nature de chacun d'eux il prouva, fondé sur des arguments incontestables, leur ressemblance et l'a reconnu [le grec moderne] comme parfaitement hellénique ».<sup>258</sup>

---

<sup>255</sup> Voir Panayotis G. Kimourtzis, *Πανεπιστήμιο Αθηνών (1837-1860) : οι πρώτες γενιές των διδασκόντων* [Université d'Athènes (1837-1860) : les premières générations de professeurs] tome 2, thèse de doctorat, Université d'Athènes, 2001, p. 102. Par ailleurs, L. Ross finira ses jours en se suicidant en 1859, en Saxe (ibid., tome 1, annexe, sans numéro de page).

<sup>256</sup> Rappelons que la transition vers la monarchie constitutionnelle de 1843-1844 a facilité l'accès des élites grecques aux institutions du pouvoir politique et a favorisé, notamment, les milieux « autochtones ». Tout au long de ses années s'opère, en réalité une redéfinition du rapport de forces entre les élites grecques, tandis que les bavarois qui ont encadré, depuis 1833, une partie de l'administration et de la cours se trouvent, dans leur majorité, dépossédés de leurs postes. À ce sujet, voir, à titre indicatif, *Ιστορία του ελληνικού έθνους* [Histoire de la nation grecque] (collectif), tome 13, pp. 105-117, I. Dimakis, *Η πολιτειακή μεταβολή του 1843 και το ζήτημα των αυτοχθόνων και ετεροχθόνων*, [La réforme du régime en 1843 et la question des autochtones et des hétérochtones], Athènes, 1991 et J. A. Petropoulos, *Πολιτική και συγκρότηση κράτους στο ελληνικό βασίλειο (1833-1843)* [titre original : *Politics and Statecraft. in the Kingdom of Greece (1833-1843)*], tome B', Athènes 1986 (1ère éd. en anglais, 1968), pp. 585-597.

<sup>257</sup> Le titre complet d'après la réédition de 1912-13 est *Inselreisen. Nach dem Handexemplar des Verfassers berichtigte und revidierte Ausgabe*, Stuttgart.

<sup>258</sup> «... γνωρίζων και την παλαιάν και την νέαν [ομιλουμένη] εκατέρας την φύσιν διιδών και μελετήσας, δι αναντιρρήτων επιχειρημάτων αποδείξας την αμφοτέρων ομοιότητα, ομολόγησεν αυτήν ελληνικωτάτην». K. Asopios, *Τα Σούτσεια, ήτοι ο κύριος Παναγιώτης Σούτσος εν Γραμματικοίς, εν φιλολόγοις, εν σχολάρχαις, εν μετρικοίς και εν ποιηταίς εξεταζόμενος* [Les Soutseia, ou M. Soutsos étudié du point de vue de grammair, philologie, métrique et poésie], Athènes, 1853, p. 78. Plus loin (p. 155), il cite le *Reisen auf den griechischen Inseln des Aegäischen Meers. Dritter Band*, de L. Ross. Nous pouvons dire avec certitude qu'il connaît bien le contenu de cet ouvrage. Asopios maîtrise l'allemand, il suit les publications de la philologie

Effectivement, c'est à cette période que le linguiste A. Mirambel repère les débuts de la dialectologie grecque qui s'annonce avec « l'esquisse de Thanasakis Ikonomos sur le tzakonien en 1846 (*Πραγματεία της λακωνικής γλώσσας*)<sup>259</sup> [...] En 1856 et en 1858, ce sont deux articles assez courts sur les parlers grecs de l'Italie du sud, respectivement de Pott et de Kind. En 1858 paraissent également les remarques de Zampelios sur le parler d'Otrante<sup>260</sup>, précédant l'étude plus complète de Comparetti en 1863. Ajoutons encore, cette même année 1863, les remarques de Pagounis sur le *dialecte épirote*, de Stamatelos sur celui de *Leucade*, et, en 1866, celles de Triantaphyllidis sur le *parler du Pont* ».<sup>261</sup>

Toutefois, il ne s'agit pas de publications ponctuelles, mais, plutôt, d'une succession d'initiatives qui marquent l'émergence de l'intérêt dialectologique tant dans le Royaume que dans l'Empire.<sup>262</sup> Ainsi, en 1855, le ministère de l'Instruction publique, adresse une circulaire aux enseignants en leur demandant de recueillir « les trésors de la langue », dans les diverses contrées du pays.<sup>263</sup> Les mois suivants, le journal littéraire *Efimeris ton Filomathon* devient le relais du ministère, en relançant cet appel, et bientôt ce dernier commence à publier les résultats des recherches allant dans ce sens. En 1856, l'Université d'Athènes publie la proclamation d'un concours qui a comme objet l'histoire et les origines du grec moderne.<sup>264</sup>

---

allemande, et, par ailleurs, il est une des rares personnes qui ont lu, pendant ces années, les travaux de Fallmerayer.

<sup>259</sup> Il s'agit d'un travail sur le tzakonien, qui voit le jour à Athènes et dont le titre complet est Th. Ikonomou, *Πραγματεία περί της λακωνικής (Τσακωνικής) γλώσσας* [*Traité sur la langue laconienne (tzakonienne)*], Athènes, 1846.

<sup>260</sup> Il s'agit de l'article intitulé « Περιπέτεια της ημετέρας καθομιλουμένης » paru dans la revue *Pandora*, 8, 1857, pp. 105-108. Par ailleurs, il faut noter qu'il ne s'agit pas des remarques de Zampelios, mais d'une lettre que lui adresse un certain I. Kirkolonis ; S. Zampelios transmet, cette lettre, accompagnée d'un court commentaire, à *Pandora*, qui la publie en 1857.

<sup>261</sup> A. Mirambel, « Quelques problèmes de dialectologie néo-hellénique », in *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, Paris (juillet-octobre 1966), pp. 422-423. Au sujet des premières publications dialectologiques grecques, voir aussi A. Mirambel, « Les tendances actuelles... », art.cit., pp. 448-472.

<sup>262</sup> L'intérêt dialectologique va de pair avec la multiplication des recueils et des études de chants populaires, qui sont perçus comme faisant partie « des trésors grecs ». Les premières publications voient le jour sur l'initiative de savants étrangers avant 1850, puis les lettrés grecs prennent le relais, au milieu du siècle.

<sup>263</sup> Circulaire n° 1959 du 22.06.1855. Voir S. M. Parisi, *Ανωτέρα και μέση εκπαίδευσις, ήτοι συλλογή των διεπόντων την ανωτέραν και μέσην εκπαίδευσιν Νόμων, Β. Διαταγμάτων και Εγκυκλίων του επί των Εκκλησιαστικών και της Δημοσίας Εκπαιδύσεως Υπουργείου από του 1833-1884*, [*Éducation secondaire et supérieure, ou recueil des lois, décrets royales et circulaires du Ministère de l'instruction publique et de l'Église, regissant l'éducation secondaire et supérieure*], Athènes, 1884, pp. 263-264.

<sup>264</sup> On trouve la proclamation du concours, qui date du 18 juillet 1856, dans l'introduction du livre

La même année, S. Zampelios lance un appel à tous les grecs pour recueillir le lexique populaire, en laissant aux érudits la partie la plus pointue de la recherche : « Suivant l'exemple des autres langues nobles, il est nécessaire, pour nous aussi, de constituer une réserve de mots, de phrases, d'idiomatismes de l'usage quotidien, sans aucune discrimination ». <sup>265</sup> D'après ses propos, cette réserve servira aux érudits qui élaboreront des corpus déjà établis. Lorsqu'il lance cet appel, il incite en réalité les lettrés à entrer dans la même démarche que celle qui a été suivie par les couches instruites de l'Europe. Il devient tout à fait explicite lorsqu'il demande de suivre l'exemple de la France, de l'Italie et de l'Espagne qui « emploient toutes leurs forces afin de récolter la matière nécessaire à cette tâche ». <sup>266</sup> Zampelios, qui passe une grande partie de sa vie à l'étranger, rapporte aux lecteurs de la revue l'« explosion lexicographique » qui a lieu en Europe, dont il est, lui-même, le témoin.

D'ailleurs, son appel ne reste pas sans écho puisque, comme nous l'avons constaté, plusieurs auteurs y répondent les années suivantes. Ainsi, un an plus tard, N. Dragoumis publie dans les numéros 186-192 de *Pandora* le lexique qu'il a recueilli dans les diverses régions grecophones. D'après son témoignage <sup>267</sup>, ce lexique avait été recueilli bien avant, mais il a pris l'initiative de le publier grâce à l'appel de Zampelios. D'autre part, il félicite le ministère de l'Instruction publique qui a pris l'initiative, peu de temps auparavant, de lancer un appel semblable, destiné aux instituteurs. En même temps des lettrés envoient des études lexicales, certains étant motivés, d'après leurs témoignages, par l'article de Zampelios et d'autres par le travail de Dragoumis. De 1856 à 1860, les colonnes de *Pandora* <sup>268</sup> et

---

de D. Mavrofydis, *Δοκίμιον ιστορίας της ελληνικής γλώσσης* [*Essai d'histoire de la langue grecque*], Smyrne, 1871.

<sup>265</sup> S. Zampelios, « Φιλολογικές τινές έρευναι της νεοελληνικής διαλέκτου » [« Recherches philologiques sur le grec moderne »], in *Pandora*, 7 (160), 1856, pp. 369.

<sup>266</sup> C'est-à-dire la matière lexicale des variétés vernaculaires. («...καταγίνονται παντί σθένι εις το να κατανεώσι την προς τουτο χρειώδη ύλην », Zampelios, *ibid.*, p. 369.)

<sup>267</sup> « Alors, j'ai abandonné mes notes, et je ne voulais plus y penser, mais l'étude de Monsieur S. Zampelios sur la langue moderne allait me faire revenir sur ce sujet » [« Άφηκα λοιπόν παρερρημένας τας σημειώσεις μου, ουδ'ήθελον πλέον αναπολήσει αυτάς, ειμή ανεθύμιζε μοι τα περι τούτων η περι της καθ'ημάς γλώσσης μελέτη του Κ. Σ. Ζαμπελίου »], N. Dragoumis, « Γλωσσάριον της καθ'ημάς ελληνικής » [« Glossaire du grec actuel »], in *Pandora*, 8 (186), 1857, p. 420.

<sup>268</sup> Dans le numéro 193 de *Pandora*, nous trouvons une autre publication portant sur le lexique du dialecte de l'Épire (« Γλωσσικές παρατηρήσεις » [« Glossaire de l'Épire »], 9 (193), 1858, p. 7). Une note de la rédaction nous précise que le travail lexicographique de N. Dragoumis « publié dans les derniers numéros, a motivé certains érudits qui se sont mis à écrire des études semblables et à nous les adresser ». Par ailleurs, dans les numéros 192 et 200 de la même revue, les auteurs de deux autres études (l'une à caractère lexicographique, et l'autre à caractère phonologique) nous informent qu'ils répondent aux appels lancés dans les colonnes de la revue en vue de recueillir le

de *Efimeris ton Filomathon*<sup>269</sup> seront régulièrement occupées par des études similaires. En 1860, la revue littéraire *Filistor* devient le troisième relais pour les études de lexicographie dialectale. Comme nous l'avons remarqué, ces publications diminueront peu à peu les années suivantes. Effectivement, certains témoignages de cette période viennent confirmer nos données statistiques. En 1862, *Filistor* évoque la circulaire du ministère, en incitant de nouveau les maîtres d'école, à recueillir les mots du grec dialectal.<sup>270</sup> Malgré ce rappel, nous pouvons considérer que six ans après la publication de la circulaire, le zèle initial semble fléchir. Les mêmes propos seront répétés en 1866 dans l'*Efimeris ton Filomathon*.<sup>271</sup>

L'explosion de recueils lexicaux qui a lieu à partir des années 1870 est en grande partie encouragée par l'inauguration d'un Concours annuel portant sur « les monuments vivants de la langue grecque », organisé par le Syllogue Hellénique Littéraire de Constantinople, en 1873.<sup>272</sup> Même si c'est à Athènes que la plupart des livres publiés voient le jour, le *Syllogue de Constantinople* joue un rôle capital avec son *Concours*, en rassemblant chaque année plusieurs études dialectologiques. L'objectif du *Concours*, d'après le comité qui le met en place, est de recueillir et de sauvegarder les éléments linguistiques et ethnographiques des variétés régionales des populations grecophones vivant dans l'Empire ottoman ou ailleurs. Ce concours s'adresse à tous les lettrés grecs qui ont la possibilité d'étudier leur région d'origine, afin de rédiger des recueils portant sur les aspects linguistiques et culturels de leur société locale.<sup>273</sup> Dix ans après son inauguration, plus de cinquante

---

lexique des dialectes du grec (Th. K. Trapezountios, « Σημείωσις γλωσσογραφική » [« Notice à propos de la langue »], in *Pandora*, 8 (192), 1858, p. 562, et V. D. Kallifron, « Γλωσσογραφικά σημειώσεις » [« Notices à propos de la langue »], in *Pandora*, 9 (200), 1858, p. 185-187, respectivement). N. Dragoumis revient en 1859 avec un supplément à ce qui a déjà publié (numéros 234 et 235 de *Pandora*, 1859 et 1860), tandis qu'en 1861, il entreprend la publication d'un lexique de Cythère qui occupera les colonnes de la revue pendant un an (22 parutions dans les numéros 276-336, entre 1861 et 1862).

<sup>269</sup> Sous le titre « Φιλολογικά σημειώσεις » la revue commence à publier les résultats des recherches des maîtres d'écoles portant sur les parlars locaux. Nous avons recensé 17 publications pour la période allant de juin 1857 à février 1858. Il s'agit, essentiellement, des recueils provenant de différentes régions du Royaume.

<sup>270</sup> A. Kyprianos, « Προτροπή εις σύνταξιν ιδιωτικών της Νέας Ελληνικής Γλώσσης » [« Incitation à la rédaction d'études dialectales du grec moderne »], in *Filistor*, 3, 1862, p. 1-28.

<sup>271</sup> D. Mavrofydis, « Προς τους Διδασκάλους τους συλλέγοντας γλωσσικήν ύλην » [« À l'attention des professeurs qui recueillent du matériel linguistique »], in *Efimeris ton Filomathon*, 14 (613), 1866, p. 1087-1088.

<sup>272</sup> Il s'agit bien de *Zografios Diagonismos*, qui est un concours à caractère philologique et ethnographique financé par Ch. Zographos (d'où le nom du concours).

<sup>273</sup> Exertzoglou Ch., *Εθνική ταυτότητα στην Κωνσταντινούπολη τον 19ο αιώνα : Ο Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως (1861-1912)* [Identité nationale à Constantinople au XIXe siècle : le Syllogue Littéraire Hellénique de Constantinople (1861-1912)], Athènes 1996, p.

recueils sont présentés, et leur nombre augmente encore les années suivantes. Entre les années 1878-1893, d'après les chiffres d'Exertzoglou, c'est un peu plus de cent recueils qui sont soumis au *Concours*.<sup>274</sup> Le terrain d'étude par excellence est celui de l'Asie Mineure, de la Thrace, de l'Épire ainsi que certaines îles de la mer Égée. Exertzoglou fait remarquer que si le nombre de recueils est considérable, les localités examinées sont, elles, relativement délimitées, ce qui est imputé au fait que les mêmes auteurs rédigent plusieurs recueils.<sup>275</sup> L'inauguration du *Concours* est précédée d'un autre appel, lancé en 1871, semblable à celui de 1855 : « A. Koumoundouros, alors Ministre des affaires étrangères, fait parvenir aux Consuls grecs de l'Empire une circulaire étonnante par le détail de la description et par son pragmatisme sur les moyens qu'il fallait mettre en œuvre au niveau local afin de jalonner l'espace national. Ces instructions s'adressent en fait aux enseignants, qui devraient étudier le pays “ non seulement du point de vue historique mais également archéologique, géographique et ethnologique ”, l'objectif étant “ d'élaborer des monographies [...] à la publication desquelles concourront très certainement les notables des communautés, les dignitaires de l'Église et, en général, tous ceux qui connaissent l'importance du savoir historique pour la survie matérielle et morale des peuples ” ».<sup>276</sup> La contribution des maîtres est donc de nouveau sollicitée à cette époque, mais cette fois, elle ne concerne pas uniquement l'établissement de recueils lexicaux, mais aussi un travail de laographe et d'historien des communautés locales. Bien entendu, la publication de travaux comme ceux que nous avons décrits plus haut en fait partie.

*La fin des années 1850 marque donc l'intérêt croissant des érudits grecs pour les variétés dialectales.* Pendant cette période, les recherches sont encadrées par d'autres associations et revues littéraires,<sup>277</sup> tandis qu'aux recherches grecques viennent s'ajouter celles des philologues occidentaux.<sup>278</sup> Grâce aux premiers travaux

---

105.

<sup>274</sup> Ibid., page 125.

<sup>275</sup> Ibid., pp. 126-127.

<sup>276</sup> Voir N. Sigalas « Hellénistes, hellénisme et idéologie nationale. De la formation du concept d'hellénisme en grec moderne », in Ch. Avlami (éd.), *L'Antiquité grecque au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2000, pp. 285-286. L'extrait de la circulaire est cité dans le livre de K. Bonidis, *Οι ελληνικοί φιλεκπαιδευτικοί σύλλογοι ως φορείς εθνικής παιδείας και πολιτισμού στη διαφιλονικούμενη Μακεδονία 1869-1914*, [*Les associations éducatives comme facteurs de l'éducation et de la civilisation nationale dans la Macédoine des années 1869-1914*], Thessalonique, 1996.

<sup>277</sup> À propos de l'initiative du ministère, ainsi que celles des revues de l'époque, voir aussi M. Ditsa, *Νεολογία και κριτική [Néologie et critique]*, Athènes, 1988, pp. 18-25.

<sup>278</sup> Si nous ajoutons aux travaux soumis à *Zografios Diagonismos*, entre 1878 et 1892, les autres publications dialectologiques, grecques ou étrangères, le chiffre total des travaux dialectologiques pourrait paraître colossal.

publiés et aux appels persistants, de plus en plus de lettrés s'engagent dans ce travail de terrain. Si le ministère semble bien être l'initiateur de cette entreprise, *le relais est aussitôt pris par le milieu associatif et les revues* qui agissent en quelque sorte comme « l'organe exécutif » du pouvoir politique. Malgré le second appel du ministère des Affaires étrangères, en 1871, l'État n'est pas impliqué de manière active, quoique certaines institutions directement liées à ce dernier, comme l'Université, soient partie prenante de ces évolutions. Par conséquent, le recueil lexical, la recherche en philologie, en ethnographique ou dans d'autres domaines, d'une façon plus large, constituent des objectifs importants pour le pouvoir politique, mais leur réalisation est prise en charge par un réseau qui se trouve en dehors de ses instances officielles.

### 3. Étendue de la recherche lexicographique et profil des lettrés qui y sont engagés

La quantité de recueils publiés pendant cette période, nous oblige à nous arrêter sur l'étendue de cette entreprise lexicographique. Certes, il ne faut pas oublier que depuis les premiers appels, l'invitation à la recherche ne s'adresse pas à un cercle restreint de spécialistes et que plusieurs revues ouvrent leurs colonnes aux lettrés de tout bord. Le ministère choisit de s'adresser directement aux instituteurs sans passer par l'intermédiaire de l'Université ou d'autres institutions de spécialistes. D'autre part, l'encadrement des maîtres par « les notables, les dignitaires de l'Église » et d'autres personnes instruites est vivement conseillé. Le message de S. Zampelios va d'ailleurs dans le même sens : il y a, certes, une division des tâches, mais le travail de terrain, c'est-à-dire le recueil et le recensement de mots s'effectue avec *le concours de toute personne lettrée*. Ce sont les spécialistes qui, selon lui, vont effectivement prolonger le travail, avec une élaboration scientifique des recueils.

Ainsi, les maîtres, les professeurs, et les directeurs de lycées sont nombreux à être impliqués dans « l'entreprise » qui démarre à la fin des années 1850. Or, ce ne sont pas les seuls lettrés à y participer. Si nous voulons esquisser le profil du lettré qui y est impliqué, nous nous rendons compte que ses traits ne sont pas nets. Pour en donner un exemple, qui illustre bien la situation au long de ces années, prenons le cas du *Glossaire de Chios* de A. Paspatis, qui voit le jour en 1888.<sup>279</sup> Il faut d'abord préciser que l'auteur, qui exerce le métier de médecin, est un érudit qui participe activement au SLHC en donnant des conférences et en publiant des articles. Entre 1862 et 1867, il donne une série de conférences portant sur les Tziganes, ainsi que sur la langue et la littérature de l'Inde.<sup>280</sup> Il semble assez bien maîtriser, au moins depuis les années 1860, la théorie des migrations indo-

<sup>279</sup> A. Paspatis, *To Χιακόν γλωσσάριον, ήτοι η εν Χίω λαλουμένη γλώσσα* [*Glossaire de Chios, ou la langue parlée à Chios*], Athènes, 1888.

européennes, les ouvrages de référence pour la nouvelle science du langage, et la littérature sanskrite. Il déclare connaître également l'œuvre de l'indologue pionnier D. Galanos,<sup>281</sup> et publie des recherches sur les migrations des Roms, fondées sur les méthodes de lexicographie comparée.<sup>282</sup> Ce philologue autodidacte semble donc posséder des bases théoriques relativement solides. Dans son *Glossaire*, il informe le lecteur qu'une partie du vocabulaire recueilli est le fruit de ses efforts, tandis qu'une autre est due à d'autres lexiques qui lui ont été remis par d'autres lettrés. Il fait donc référence à d'autres travaux à partir desquels il a tiré une partie du contenu de son livre. Certains de ces travaux sont publiés, d'autres sont présentés au Concours du SLHC, tandis qu'une partie est restée inédite. D'après les informations données par Paspatis, les auteurs sont un négociant - amateur des lettres - un évêque, le directeur d'un lycée, le médecin d'un village, ou bien un érudit local, etc.<sup>283</sup> Ceux-ci ont composé des recueils de chants, de contes, de proverbes, de devinettes ou des lexiques spécialisés. Ainsi, au moment de la publication de son *Glossaire*, en 1888, nous pouvons dénombrer une dizaine d'autres essais moins connus qui ont été réalisés à Chios, qui suivent à peu près les mêmes objectifs, ou bien des travaux qui passent complètement inaperçus.<sup>284</sup>

<sup>280</sup> Notons, à titre indicatif, les conférences sur l'ancienne Inde et plus particulièrement sur le sanskrit (« Περὶ Ἰνδικῶν μελετημάτων » [« Études indiennes »], in *Bulletin du SLHC*, 1 (3), 1863-1864, p. 136-137 et 189-191) qui ont lieu lors des séances 62 (14 juin 1862) et 79 (4 février 1863) du *Syllogue* ; ou encore celles sur la langue et la culture des Roms (cf. *Bulletin du SLHC*, tome 4, 1865-70 : « Εθνογραφικά μελετήματα περὶ Ατσιγγάνων » (séance ΠΟΓ' du 12 décembre 1866), p. 197, « Περὶ τῶν μέχρι τοῦδε εκδοθέντων κυριωτέρων συγγραμμάτων τῶν ἀφορώντων τοὺς Ατσιγγάνους » (séance Ρ4Δ' du 30 octobre 1867), p. 209 et « Περὶ τῆς γλώσσης τῶν Ατσιγγάνων » (séance Ρ4Η' du 27 novembre 1867), p. 210).

<sup>281</sup> Dimitrios Galanos, né à Athènes en 1760, fait des études à Missolongi et à Patmos, puis il part aux Indes en 1786, où il mourra en 1833. Il consacre son temps à étudier la langue et la littérature sanscrites et le persan, et il effectue de nombreuses traductions en grec moderne.

<sup>282</sup> Outre les conférences au SLHC, Paspatis rédige un ensemble d'articles intitulés « Περὶ τῶν Ατσιγγάνων καὶ τῆς γλώσσης αὐτῶν » [« À propos des Gitans et de leur langue »] qui commencent à paraître à Pandora, en 1857 (tome 8, pp. 217-221, 241-247, 265-272, 285-293 et 309-313) et qui donnent la même année le livre homonyme (A. Paspatis, *Μελέτη περὶ τῶν ατσιγγάνων καὶ τῆς γλώσσης αὐτῶν*, [Étude sur les Gitans et leur langue], Constantinople, 1857).

<sup>283</sup> A. Paspatis, *Glossaire de Chios...*, op.cit., pp. 25-29.

<sup>284</sup> Pour la majorité des auteurs existe un nombre de travaux de référence qui servent d'outils à leur analyse. Les préceptes de Coray semblent revenir d'actualité, et les *Atakta* constituent le premier ouvrage de référence pour la plupart des auteurs et un outil de travail, tant par son contenu que par sa valeur symbolique. Rappelons que Coray est l'un des premiers savants des « Lumières néo-helléniques » à lancer un appel pour répertorier le vocabulaire des couches populaires rurales, et qu'il est le premier à réaliser un tel recueil. Rédigé en 1806, il comprend des mots tirant leur étymologie du grec ancien, issus de toutes les régions grécophones. Un demi-siècle plus tard, les érudits grecs le reprennent, l'utilisent comme une œuvre de référence, le consultent et s'en inspirent. On voit dans Coray l'initiateur des recherches lexicographiques, et



Nous pouvons aussi observer qu'à part les œuvres que nous avons pu recenser dans les catalogues ou fichiers bibliographiques, il existe de nombreux autres travaux qui ont une certaine diffusion à l'époque, même restreinte, dans le milieu des savants. En regardant de près les introductions des publications les plus connues, nous pourrions citer plusieurs autres exemples allant dans ce sens. Les œuvres qui voient le jour sont partiellement fondées sur d'autres recueils, assez souvent inédits. Chaque auteur semble compléter sa recherche de terrain à l'aide de travaux antérieurs, ou en s'appuyant sur les travaux que d'autres savants mettent à sa disposition. Nous pouvons donc supposer qu'outre les travaux qui trouvent une maison d'édition, qui sont présentés au *Concours* du SHLK ou qui voient le jour dans les colonnes d'une revue, un nombre peut-être considérable de recueils ne sont jamais publiés.

Par ailleurs, ceux qui s'attellent à un recueil lexical sont très rarement des spécialistes formés à ce genre de travail. Depuis 1859, nous assistons aux efforts de philologues confirmés, qui tentent d'indiquer les techniques du travail de terrain et de transcription, visant à mettre ce savoir-faire à la disposition de tous. Dimitrios Mavrofydis, par exemple, publie un article, en 1859, à l'attention de toute personne ayant l'intention d'effectuer un travail similaire.<sup>285</sup> En 1861, A. Kyprianos fournit des indications sur les méthodes de travail, tandis qu'un peu plus tard, S. Koumanoudis vient compléter l'article de son confrère.<sup>286</sup> En 1866, *l'Efimeris ton Filomathon* publiera de nouveau l'article de Mavrofydis.<sup>287</sup> Par conséquent, des lettrés assez nombreux apportent leur contribution, sans être toujours formés. Dans le même temps, certains spécialistes tâchent de dessiner les principes et le cadre de la recherche lexicographique, afin d'améliorer les résultats de ce travail. Les informateurs directs ou indirects de Paspatis, des philologues confirmés, des

les lettrés qui se rendent sur le terrain pour recueillir du lexique se considèrent comme ses disciples et ses continuateurs. Sa conception de la réforme revient ainsi à l'actualité, même si l'usage qu'on en fait s'éloigne souvent du principe du « juste milieu » que le dernier avait initié. Notons que ces « disciples » ont très souvent des points de vue linguistiques et idéologiques fort éloignés les uns des autres, et que certains s'écartent même considérablement du modèle philologique de leur maître. De manière générale, l'œuvre et l'image du savant des « Lumières néo-helléniques » seront récupérées pendant l'époque en question, par un grand nombre de lettrés ayant des orientations scientifiques et politiques très diverses. La majorité des ouvrages que nous avons cités ou que nous citerons dans ce chapitre font des références plus ou moins longues aux *Atakta* ou à Coray lui-même.

<sup>285</sup> D. Mavrofydis « Προς τους Διδασκάλους τους συλλέγοντας γλωσσικήν ύλην » [« À l'attention des professeurs qui recueillent du matériel linguistique »], in *Aion*, 31/10/1859, n° 1807.

<sup>286</sup> A. Kyprianos, art.cit., p. 7, et de S. Koumanoudis « Παρατηρήσεις τινές εις το περί συντάξεως ιδιωτικών της νέας ελληνικής γλώσσης άρθρον του Αριστείδου Κυπριανού » [« Des remarques sur l'article d'Aristidis Kyprianos concernant la rédaction d'études dialectales du grec moderne »], publié dans la même revue, à savoir *Filistor*, (3 (2), 1862, p. 135-139).

<sup>287</sup> D. Mavrofydis, « À l'attention des professeurs... », art.cit., pp. 1087-1088.

savants mineurs représentent, après tout, la mosaïque des lettrés qui sont impliqués dans « l'entreprise lexicographique ». D'autre part, les revues accueillent sans distinction aussi bien les travaux des savants majeurs que ceux des personnes instruites tout court, en contribuant ainsi à une sorte de « démocratisation » de la recherche lexicographique.

En effet, l'intérêt pour la lexicographie dialectale prend une ampleur considérable et devient une affaire non pas de spécialistes, mais de personnes lettrées de tout bord. Il semble que l'appel de Zampelios exprime une tendance, qui se précise d'année en année, et qui incitera de plus en plus de lettrés à se mettre à l'oeuvre. Il s'agit d'une pratique qui va en effet dominer toute la seconde moitié du siècle, marquant le cadre dans lequel naît la dialectologie grecque. Par ailleurs, comme nous le verrons, très peu d'œuvres se distinguent par leur méthode rigoureuse ou par une base scientifique solide ; un nombre considérable relève de l'improvisation philologique bien que tous les auteurs fassent appel aux principes de la linguistique. Ainsi, nous pouvons dire qu'il s'agit davantage *d'une sorte de campagne de la part de personnes engagées pour une cause précise que d'une recherche scientifique proprement dite.*

#### 4. La construction d'un objet : délimitation du terrain et constitution des corpus

Les publications qui nous ont servi d'indicateur pour dégager le profil et les motivations des divers auteurs font partie des travaux présentés au Concours du SLHC. Mais dans les pages qui suivent, nous allons nous référer notamment à des œuvres publiées en dehors du *Concours*, en raison de la richesse du discours qui accompagne les résultats de ces recherches. Précisons cependant qu'une partie des travaux en question est présentée au *Concours* ou paraît dans les colonnes de sa revue mensuelle, avant de prendre le chemin d'une publication à part entière.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la majorité des travaux dialectologiques sont des monographies et non des études dialectales globales ; elles sont orientées, dans leur grande majorité, vers le recensement lexical des parlars locaux. L'objet qui est analysé reste toujours le vocabulaire, à savoir la définition et l'étymologie des mots, en passant parfois par l'analyse de certains phénomènes morphologiques. L'analyse morphologique reste néanmoins marginale, et les questions syntaxiques ou phonologiques sont plutôt exceptionnelles.

Les informateurs sont des personnes dialectophones, en principe non instruites et réparties dans un espace qui varie selon les choix de chaque auteur. Par ailleurs, nous ne trouvons pas de topographie exposant la répartition de la variété par rapport à d'autres langues, et le dialecte en question est l'objet exclusif de

l'analyse. Les auteurs n'ignorent pas, bien entendu, les autres langues locales, mais ils prétendent s'intéresser uniquement au grec. En conséquence, lors des publications portant, par exemple, sur le dialecte de l'Épire, de la Cappadoce ou de la Thrace, nous n'avons pas d'information sur la répartition des populations grécophones parmi les locuteurs de l'albanais, du bulgare ou du turc, autrement dit, parmi les locuteurs des langues qui ont une forte représentation dans ces régions. D'autre part, les questions de bilinguisme, voire plurilinguisme, chez les personnes interrogées ne sont pas examinées non plus.

En outre, à l'intérieur de cet espace, lorsqu'il s'agit d'une région, on n'examine pas toutes ses contrées ou bien, quand elles le sont, cela n'est pas effectué de la même façon. Plus précisément, nous avons constaté que certains auteurs opèrent un tri explicite entre villages, bourgs ou villes qu'ils ont l'intention d'étudier ou d'exclure de leur champ de recherche. Le critère de ce choix est dans la plupart de cas ce qui est appelé « la pureté du dialecte ». Cela signifie que la variété dialectale qui retient l'attention doit d'une part être débarrassée le plus possible de « barbarismes » et de l'autre, doit reproduire, autant que faire se peut, les racines et les phénomènes du grec ancien. Ainsi sont écartés les lieux, villes ou villages, qui ne correspondent pas à ce critère. L'exemple le plus significatif est celui de A. Paspatis qui, dans son *Glossaire* mentionné plus haut, est tout à fait explicite quant à ses critères de choix des villages étudiés et de la sorte de langue qui est ciblée :

« Peu d'entre nous, encore moins les étrangers, se rendent dans les villages de Chios qui se trouvent loin de la capitale de l'île et dont la majorité est inaccessible à cause des rochers et des sentiers impraticables. Ces villages, tous encore intacts, préservés de tout mélange avec les étrangers, non-chrétiens et non nationaux, ont gardé leur parler d'origine. [...] Voilà pourquoi j'ai essayé de recueillir les mots sauvegardés dans les villages du sud et du nord de Chios, et non ceux de la ville et de la plaine, car la langue qui s'y parle, comme j'ai mentionné plus haut, est mêlée jusqu'à saturation de mots italiens et turcs. En conséquence, comme je l'ai déjà dit, la langue orale parlée par les campagnards est incompréhensible pour la plupart des gens de la ville ».<sup>288</sup>

---

<sup>288</sup> « Τα χωρία της Χίου μακράν της Χώρας και απρόσιτα τα πλείστα, ένεκα των σκολιών και δύσβατων ατραπών, ολίγοι μεν εξ ημών επισκέπτονται, ξένοι δε σπανιότατα... Έμειναν άπαντα [αυτά] τα χωρία αμιγή ξένων αλλοθρήσκων και αλλογενών, διατηρήσαντα αγνήν την λαλιά αυτών. [...] Ένεκα τούτων, προσεπάθησα ίνα συλλέξω κυρίως, τα εν τοις νοτίοις και βορείοις χωρίοις της Χίου σωζομένας λέξεις και ουχί τας της πόλεως και του κάμπου, ένθα λαλείται γλώσσα, ως ανωτέρω ανέφερα, κατακόρως μεμειγμένη μετά πολλών Ιταλικών και Τουρκικών λέξεων. Εκ τούτου ως προείπων ακατανόητος είναι η λαλουμένη και προφερομένη γλώσσα των χωρικών εις τους πλείστους της χώρας ». A. Paspatis, op.cit., pp. 23-25.

Par ailleurs, le même auteur parlant des érudits qui auraient l'intention de mener des travaux de ce genre, propose, en guise de principe méthodologique, d'étudier la langue parlée loin des Ottomans ou des Italiens :

« La langue grecque, dont les nouveaux mots que l'on découvre chaque jour enrichissent nos dictionnaires et éclaircissent les ouvrages antiques, ne doit pas être étudiée en Grèce ou en Turquie, où le mélange avec les Turcs et les Italiens l'a altérée, mais dans des endroits situés à l'écart des étrangers allophones. [...] Selon moi, le chercheur qui travaille sur la langue est à même de découvrir un vaste échantillon, qui vaut la peine d'être étudié, loin des Ottomans et des Italiens. Certains îlots à côté de l'Asie Mineure, jamais convoités par des aventuriers à cause de leur pauvreté et leurs terres arides, maintiennent aussi bien la langue grecque à l'état pur que la signification de beaucoup de mots grecs, lesquels sont jusqu'ici ignorés et non répertoriés dans les dictionnaires ».<sup>289</sup>

Cette suggestion qui n'est pas une nouveauté, en 1888, constitue déjà le critère du choix du terrain de plusieurs savants. Ces propos pourraient bien être un indice nous expliquant, par exemple, intérêt pour les localités isolées et pour certaines îles. Les localités isolées attirent l'attention et, parfois, le rapprochement d'un dialecte moderne avec le grec ancien est interprété en termes d'isolement de ses locuteurs au cours de siècles.

Même dans le cas où un auteur inclut l'ensemble d'une région dans son champ de recherche, il intervient de manière à ce que le résultat final soit conforme à une norme de langue pure. Ainsi, A. Sakellarios, un savant originaire du Péloponnèse, qui part étudier le chypriote, s'élève contre la pratique courante de son époque, qui consiste à exclure des corpus les locuteurs grecs des centres urbains. Pour sa part, il entreprend de « réaménager » la morphologie de son corpus selon les règles du grec ancien afin qu'il acquière un aspect plus « noble » :

« Nous avons rencontré des difficultés énormes, nous dirions presque insurmontables, dans notre travail de transcription des chants populaires, des contes et, en général, des textes chypriotes qui se trouvent dans ce livre, à cause de la quantité d'élisions de lettres ou même de syllabes au début ou à la

---

<sup>289</sup> « Η ελληνική γλώσσα της οποίας νέαί λέξεις ολημέραι ανευρίσκονται, πλουτίζουσαι τα ημέτερα λεξικά και διαλευκαίνουσαι αρχαία συγγράμματα, δέον να μελετηθή ουχί εν Ελλάδι ή εν Τουρκία, ένθα η επιμιξία Τούρκων και Ιταλών εστρέβλωσεν αυτήν, αλλ'εν τόποις μακράν των αλλογλώσσων ξένων. [...] Κατ'εμέ, πλουσίαν και αξίαν μελέτης συλλογήν δύναται ν'ανεύρη ο μελετών γλώσσαν εν τόποις μακράν Οθωμανών και Ιταλών. Νησίδια τινά παρά την Μικράν Ασίαν, των οποίων την πενίαν και άγονον γην ουδέίς τυχοδιώκτης ωρέγετο, διατηρούσιν αμιγή ελληνικήν γλώσσαν και πολλών ελληνικών λέξεων σημασίαν, μέχρι τούδε άγνωστον εν τοις λεξικοίς αθησαύριστον ». Ibid., pp. 24-25.

fin d'un mot, si bien que, suite à ces élisions, crases, synérèses, etc., la plupart de ces textes apparaissent comme les décombres d'un édifice splendide détruit depuis des siècles, ou bien comme les haillons d'un vieux tissu précieux. Pour tous ces mots, nous avons fait tout notre possible, en ayant toujours comme base notre langue ancienne ».<sup>290</sup>

Le travail de purification d'une variété est opéré même dans les cas où le savant ne fait pas ou ne mentionne pas un choix précis d'endroits où le travail de terrain a été effectué. Même si le chercheur a travaillé sur l'ensemble d'une région, le corpus établi fait l'objet d'un tri parfois très minutieux. Là aussi, tout ce qui ne correspond pas à la règle (exclure les « barbarismes » et inclure les mots ayant des racines grecques) est éliminé. Dans la préface du « Glossaire d'Épire » d'Aravantinos,<sup>291</sup> nous apprenons que presque tous les mots « étrangers », à savoir ceux dont les racines ne remontent pas au grec ancien, ont été exclus excepté les mots pour lesquels l'auteur n'avait pas la certitude d'avoir affaire à une racine étrangère. En outre, *le fond lexical commun* entre le dialecte Épirote et les autres dialectes grecs a été également écarté. D'après l'auteur, la partie du vocabulaire qui est commune à l'ensemble de la famille du grec moderne n'a pas sa place dans le recueil lexical du dialecte ce qui correspond à une opinion partagée par la plupart des savants de l'époque. Ainsi, l'aspect morpho-syntaxique d'un dialecte se présente, dans de nombreux cas, uniquement dans ses divergences par rapport au grec moderne commun. Par ailleurs, l'usage du *Dictionnaire du Grec Commun*<sup>292</sup> de S. Vyzandios, qui sert d'œuvre de référence, à ces auteurs, vise au tri entre un fond lexical commun et un autre propre au dialecte.

---

<sup>290</sup> « Μεγάλας δε δυσκολίας και σχεδόν ειπείν ανυπερβλήτους απηντήσαμεν εις την γραφήν των δημοτικών Ασμάτων, Παραμυθίων και εν γένει των εν τω βιβλίω τούτω Κυπριακών κειμένων, της πληθύος ένεκα των αποκοπών γραμμάτων και ολοκληρών συλλαβών εν αρχή ή και εν τέλει των λέξεων, ώστε αι πλείσται αυτών ως συντρίμματα τινά να φαίνονται καταστραμμένου υπό των αιώνων λαμπρού οικοδομήματος, ή ως ράκη πεπαλαιωμένου πολυτίμου υφάσματος· έτι δε των εκθλίψεων, των κράσεων, των συνιζήσεων κτλ. Εν απάσι δε τούτοις επράξαμεν ό,τι δυνατόν, βάσιν πάντοτ'έχοντες την αρχαίαν ημών γλώσσαν » A. Sakellarios, *Ta Κυπριακά, ή η εν Κύπρω γλώσσα*, [Études chypriotes ou la langue à Chypre], t. 3, Athènes, 1868, p. ε'.

<sup>291</sup> P. Aravantinos, *Ηπειρωτικόν γλωσσάριον* [Glossaire d'Épire], Athènes, 1909, p. 2. Cet ouvrage se fonde sur le travail lexicographique de Panayotis Aravantinos. Il est publié en 1909 par son fils, qui a retravaillé le corpus initial. P. Aravantinos a entrepris le recensement du lexique épirote en 1861 et a publié ses résultats dans *Pandora*. Par ailleurs, ce recueil a été présenté au *Concours* du SLHC.

<sup>292</sup> Il s'agit du *Λεξικόν της καθ'ημάς Ελληνικής διαλέκτου, μεθρημνηνευμένης εις το αρχαίον ελληνικόν και εις το Γαλλικόν* [Dictionnaire du grec actuel traduit en grec ancien et en français] qui voit le jour en 1835, à Athènes. Il sera complété et réédité à trois reprises jusqu'à la fin du siècle. Nous avons traduit le titre par « Dictionnaire du grec actuel » en suivant les explications de l'auteur et le sens qu'il donne à ce titre, dans l'introduction de son ouvrage. (p. κθ')

Nous pouvons considérer que les principes et les méthodes que nous venons d'exposer ont tendance à dominer. Un examen attentif des recueils envoyés à *Efimeris ton Filomathon* entre 1857 et 1858 fait apparaître des interventions abusives dans les corpus. D'autre part, nous avons déjà mentionné la parution régulière des articles qui tentent de fixer des critères scientifiques à l'attention de toute personne qui s'attelle à ce travail. Les auteurs de ces articles semblent connaître, dès la première heure, les méthodes qui dominent chez les lettrés grecs :

« [La transcription doit être] d'une très grande précision, non seulement en ce qui concerne la terminaison des mots, mais aussi la prononciation des lettres et l'accentuation, car c'est ce qui permet souvent de déceler la prononciation et l'accentuation propres à chaque dialecte. C'est pourquoi il est nécessaire d'éviter la mauvaise habitude de transcrire le mot en ne pensant que l'attique. Moyennant quoi, on peut espérer répondre à beaucoup d'interrogations concernant les dialectes, ou encore, dresser, peut-être, les frontières géographiques à l'intérieur desquelles sont sauvegardés jusqu'à nos jours les vestiges des dialectes et des peuplades antiques ».<sup>293</sup>

D'autre part, ces articles prennent souvent le ton d'un « rappel à l'ordre » :

« Il faut donc que tout cela [les éléments linguistiques découverts sur le terrain] soit transcrit dans le dialecte et avec la prononciation d'après laquelle les hommes et les femmes du peuple, qui d'habitude ne sont instruits, les disent, les écrivent et les récitent. [...] C'est pourquoi on demande instamment à ceux qui recueillent le matériel dialectal de s'abstenir de toute zèle intempestif et dangereux visant à corriger et à embellir des termes ou des formes considérés comme vulgaires, ou à helléniser ce qui semble être ou est un barbarisme. Qu'ils soient aussi très attentifs à la transcription fidèle et précise de la prononciation, n'ajoutant ni  $\nu$  ni  $\zeta$ , “sans omettre un iota” ».<sup>294</sup>

---

<sup>293</sup> «Η δε ακρίβεια έστω πολλή όχι μόνον περί την κατάληξιν των λέξεων, αλλά και περί την προφοράν των γραμμάτων και τον τονισμόν διότι εν τούτοις ενυπολανθάνει πολλάκις προφορά και τονισμός κατά διάλεκτον· δι' αυτό είναι χρεία να αποφεύγει τις πάσα μηχανή να καταγράφη την λέξιν προς την αττικήν γλώσσαν αποβλέπων. Ούτω πως υπάρχει ελπίς να λυθώσι πολλάί διαλεκτικάί απορίαί, ίσως δε στηθώσι και όρια γεωγραφικά, εν οίς διεσώθησαν μέχρι της σήμερον λείψανα των αρχαίων διαλέκτων και φυλών». A. Kyprianos, art.cit., p. 7.

<sup>294</sup> «Πρέπει δε ταύτα πάντα να αναγράφονται εν η διαλέκτω και προφορά τα διηγούνται, λαλούσι και γράφουσιν άνδρες ή γυναίκες του δήμου, συνήθως απαίδευτοι. [...] Όθεν επιμόνως παρακαλούνται οι συλλέγοντες γλώσσας ν' απέχωσι πάσης καθ' ημάς ακαίρου και επικινδύνου φιλοτιμίας περί την διόρθωσιν και κάλλυνσιν των τυχών χυδαίων νομιζομένων και εξελληνισιν των φαινομένων ή όντων βαρβαρικών ή ξενικών όρων ή τύπων. Ας προσέχωσιν ακόμη πολύ εις την πιστήν και ακριβή απόδοσιν της προφοράς μηδέ προσθέτοντες είτε  $\nu$  είτε  $\sigma$  “ιώτα εν η μία κεραϊαν”», D. Mavrofydis, « À l'attention des professeurs... », art.cit., pp. 1087-1088. Rappelons que l'article est publié deux fois, en 1859 et en 1866.

Il ressort donc de cette démarche que, de l'ensemble des phénomènes et des aspects d'un dialecte, on ne retient, le plus souvent, que son lexique. Nous pourrions dire que ce lexique représente un seul aspect de la variété des couches non instruites, des régions rurales; et, étant donné le tri qui s'effectue avant la publication, le résultat final de ce travail est la mise en valeur de l'aspect hellénique d'un dialecte. Cet aspect est, comme nous le verrons, habilement extrapolé à l'ensemble du « grec populaire », en sorte qu'une image des variétés régionales, copieusement falsifiée, commence à émerger après 1860. Le fonds hellénique ou hellénistique du grec moderne est incontestablement présent ; toutefois, la démarche des lettrés illustre la tendance à réduire la richesse d'une langue afin de mettre en valeur un aspect particulier, et cela, à des fins qui se montrent explicitement idéologiques.

## B. Motifs et objectifs des travaux dans le cadre politique et idéologique de la période en question

D'après ce que nous venons d'exposer, il est patent que nous sommes loin d'une discipline académique, d'un travail de spécialistes en linguistique ou en philologie, ou encore d'une activité où l'intérêt scientifique primerait face aux enjeux idéologiques ou politiques. Or, il faut souligner que cette situation n'est pas spécifique à la Grèce, car cet élan dialectologique et les motifs qui l'ont déclenché sont attestés, pendant la même période, dans d'autres pays des Balkans et en Europe.<sup>295</sup> Cette dynamique fait partie des mouvements nationaux et s'inscrit dans le cadre de l'émergence des langues nationales. En Grèce, néanmoins, l'effervescence dialectologique, si ordinaire qu'elle puisse paraître dans le cadre du XIXe siècle, présente de nombreuses particularités, tout en soulevant des questions. Des travaux récents d'histoire et de linguistique, s'appuyant sur une étude des faits depuis la Renaissance, ont mis en évidence le fait que l'intérêt pour les vernaculaires en Europe a servi de ferment à la construction des variétés littéraires et à l'émergence de langues communes.<sup>296</sup> Toutefois, en ce qui concerne la Grèce, il est difficile de percevoir de quelle façon cet intérêt pour les vernaculaires et les pratiques respectives s'inscrivent dans le projet puriste. Comme nous l'avons constaté, une langue littéraire est bien en place, elle constitue une variété commune à l'écrit et en même temps une *scripta* pour l'État grec. De l'autre côté, les élites lettrées aspirent à la diffusion d'une variété que l'on s'efforce de ramener au grec ancien.

D'autres questions sont, également, soulevées lorsqu'on se penche sur la répartition de ces travaux dans l'espace géographique. À première vue, le choix d'une « aire dialectale » dépend de l'origine du chercheur : dans la majorité des cas, le savant recueille le lexique dans sa région d'origine ; et, comme nous l'avons mentionné plus haut, les appels lancés pour constituer des recueils lexicaux vont dans ce sens. Toutefois, la répartition topographique des localités étudiées révèle des zones suscitant un intérêt accru, face à d'autres qui attirent beaucoup moins l'attention. L'accumulation des travaux concernant telle région et l'absence relative

---

<sup>295</sup> Sur le caractère des travaux dialectologiques, en Europe, leurs méthodes leurs objectifs, voir S. Pop, *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques* (2 vol.), Louvain, 1950. Le travail de Pop qui couvre tout le XIXe siècle et une grande partie de l'Europe révèle que cet élan dialectologique grec présente beaucoup de traits communs avec des mouvements semblables en Europe.

<sup>296</sup> Voir à titre indicatif D. Baggioni, *Langues et nations en Europe*, Paris, 1997, p. 95-104, S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques. Le développement de la grammaire occidentale* (tome 2), Liège, 1992, p. 313-386 et B. Cerquiglini, *La naissance du français*, Paris, 1991.



de recherches sur telle autre sont source d'interrogations. En effet, l'implantation des associations et des écoles grecques qui révèle la présence de lettrés grecs n'est pas toujours compatible avec la répartition des travaux lexicographiques. Pour la région de la Macédoine, par exemple, où siègent au moins trois associations littéraires et où les écoles se multiplient dans la seconde moitié du siècle, nous n'avons relevé que deux études.<sup>297</sup> En revanche, pour la Cappadoce ou le Dodécanèse, deux régions n'ayant pas une concentration particulière d'écoles ou d'associations,<sup>298</sup> les travaux en sont plus nombreux.<sup>299</sup> Certes, l'origine de l'érudit est un facteur important pour le choix d'une localité. Mais, il faudrait aussi examiner une série d'autres facteurs si l'on veut comprendre le choix et la délimitation d'une « aire dialectale », ou bien le cumul et la nature des travaux au fil des années. En outre, l'absence de travaux grecs avant 1855, et le fort intérêt dialectologique qui se manifeste au courant des années 1855-1860 et au-delà, nous amènent à nous demander dans quelle mesure cet élan s'inscrit dans le cadre politique et idéologique que nous avons analysé dans le chapitre précédent. L'examen de certaines publications de lexicographie dialectale, en rapport avec la conjoncture d'où elles ont émergé nous aidera à éclairer ces interrogations.

### 1. La thèse de Fallmerayer et sa dynamique pour le développement des travaux dialectologiques

Il est admis que la recherche ethnographique, linguistique et historique, au XIXe siècle grec, a été largement stimulée par les travaux de Jakob Philipp Fallmerayer,<sup>300</sup> portant entre autres sur l'origine des Grecs modernes.<sup>301</sup> Une première remarque qui s'impose donc est que le nombre important des travaux,

---

<sup>297</sup> En 1862, I. Pantazidis publie dans la revue *Filistor* son lexique de « Λέξεις Μακεδονικά » [« Des mots macédoniens »], (t. 3, pp. 118-135), tandis que d'après l'information de Mirambel (A. Mirambel, « Les tendances actuelles ... », art.cit., p. 450), A. Vallindas publie, en 1859, un travail sur le vocabulaire des parlers limitrophes de Grèce et de Bulgarie (*Μελέται επί του Κυθηριακού και Βαρναϊκού γλωσσαρίου* [Études sur le vocabulaire de Kythnos et de Varna]).

<sup>298</sup> Sur les écoles et les sociétés savantes implantées dans la région de la Macédoine, en Cappadoce ou dans le Dodécanèse, voir *Ιστορία του ελληνικού έθνους*, [Histoire de la nation grecque], tome 13, pp. 385-387, 419, 432-434, G. Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours*, Paris, 1881 pp. 386-389, 465-469, 498-525 et S. Vouri, *Εκπαίδευση και εθνικισμός στα Βαλκάνια. Η Περίπτωση της βορειοδυτικής Μακεδονίας 1870-1904*, [Éducation et nationalisme dans les Balkans. Le cas de la Macédoine du nord-est, 1870-1904], p. 19-38.

<sup>299</sup> Nous avons pu recenser sept études pour la Cappadoce et huit pour le Dodécanèse.

portant sur les parlers des diverses contrées grecophones est dû à la remise en question de l'origine hellénique des populations locales, formulée par Fallmerayer dans les années 1830. La réfutation de l'origine historique des Grecs modernes dans l'œuvre du savant allemand<sup>302</sup> est fondée sur un ensemble d'arguments de nature raciale, linguistique, et culturelle. Les preuves qu'il apporte sont empruntées à des documents historiques ou étayées sur la situation culturelle et linguistique des Grecs de son époque. Alors que les réactions grecques tardent à se manifester, les premières critiques émises dans les années 1830, proviennent, en revanche, de philologues ou d'historiens européens. En 1831, Theodor Kind réplique avec une œuvre qui est fondée sur des arguments linguistiques et ethnographiques,<sup>303</sup> et, jusqu'en 1850, il publiera d'autres études portant sur le folklore grec.<sup>304</sup> Nous dirions que T. Kind est un des premiers à proposer l'étude du folklore comme une voie de réfutation des thèses de Fallmerayer.

---

<sup>300</sup> Jakob Philipp Fallmerayer, né à Tyrol en 1790, a été formé en littérature, histoire et philosophie à l'université de Salzburg. Il s'est vite intéressé à l'histoire, ainsi qu'à la philologie classique et orientale. En 1824, il a été primé par l'Académie royale danoise pour son *Histoire de l'Empire de Trebizonde*. En 1830, il a fait connaître ses thèses sur le sort de la civilisation hellénique. Dans les années 1830, il se trouve confronté aux critiques des ses confrères, notamment Allemands, et il est impliqué dans un long débat qui le conduit en 1833 dans l'Est méditerranéen et en Grèce. Quoique ses études tombent vite dans l'oubli en Europe, sa personnalité et ses thèses obsèdent les Grecs pendant plusieurs décennies.

<sup>301</sup> Les positions de Fallmerayer sont en réalité *un des facteurs* qui stimule les recherches historiques, ethnographiques et linguistiques, contribuant à l'émergence des disciplines universitaires de l'histoire et de la *laographie*. Cette dernière va inclure à ses débuts la dialectologie. Sur l'influence et le rôle des positions de Fallmerayer quant au développement des recherches ethnographiques et dialectologiques grecques, voir notamment les travaux de G. Veloudis, *O Jacob Philipp Fallmerayer και η γέννηση του ελληνικού ιστορισμού* [*Jakob Philipp Fallmerayer et la naissance de l'historicisme grec*], Athènes 1982, de E. Skopetea, *Le "Royaume modèle"* op.cit., Athènes 1987, de A. Kyriakidou-Nestoros, *Η θεωρία της ελληνικής λαογραφίας. Κριτική ανάλυση* [*La théorie de la laographie grecque. Analyse critique*], Athènes, 1977.

<sup>302</sup> Il s'agit des livres *Geschichte der Halbinseln Morea während des Mittelalters*, Stutgard, 1830, et *Welchen Einfluss hatte die Besetzung Griechenschaft durch die Slaven auf das Schicksal der Stadt Athen und der Landschaft Attika?*, Stutgard, 1835.

<sup>303</sup> Th. Kind, *Beiträge zur besseren Kenntnis des neuen Griechenlands in historischer, geographischer und litterarischer Beziehung*, Noystaat, 1831. G. Veloudis cite ce livre parmi les réponses allemandes qui influenceront le développement des études historiques et ethnographiques grecques. (G. Veloudis, op.cit., p. 42).

<sup>304</sup> Voir notamment Th. Kind, *Neugriechische Poesien, ungedruckte und gedruckte, mit Einleitung*, Leipzig, 1833, *Neugriechische Anthologie 2te Ausg. Original und Übersetzung*, Leipzig, 1847, et *Μνημόσυνον, Neugriechische Volkslieder, in den Originalen mit deutscher*, Leipzig, 1849.

Les premières réactions grecques datent, en fait, des années 1842-43, où voient le jour quatre ouvrages attaquant les thèses de l'historien allemand.<sup>305</sup> Une publication qui présente de l'intérêt pour nous est celle de A. Lefkias, car il est le premier savant à appuyer entièrement sa thèse sur l'argument de la survivance de la langue et de la culture helléniques au sein du peuple grec contemporain. Parmi ceux qui tentent de répondre et de réfuter cette théorie les années suivantes, c'est C. Paparrigopoulos qui, en s'appuyant sur la recherche historique, formule la réponse la plus systématique et cohérente.<sup>306</sup> Lui aussi met l'accent, entre autres, sur l'importance du facteur linguistique.<sup>307</sup> Au début des années 1850 l'idée d'une réfutation de la position de Fallmerayer fondée sur la continuité de la culture et de la langue populaires entre la Grèce antique et la Grèce moderne devient de plus en plus concrète. L'archéologue K. Pittakis fait paraître, en 1852, dans la *Journal d'Archéologie* [*Εφημερίς Αρχαιολογική*] un recueil de coutumes anciennes et modernes sous le titre « Matériaux pour servir à démontrer que les habitants actuels de la Grèce sont les descendants des Grecs anciens ».<sup>308</sup>

La circulaire du ministère de l'Éducation et l'appel de Zampelios, que nous avons mentionnés auparavant, servent de déclencheur, tandis que les revues *Pandore* et *Efimeris ton Filomathon* deviennent les tribunes qui faisaient défaut. Dix ans, donc, après les premières tentatives pour réfuter Fallmerayer, le signal semble être donné : les érudits vont sur le terrain afin d'apporter la preuve linguistique et ethnologique de la continuité historique des Grecs. Les recueils proposés aux revues ou aux éditeurs prétendent explicitement apporter des preuves allant à l'encontre des thèses du savant allemand. Comme nous pouvons le constater dans ces travaux, l'objectif principal de la plupart des publications philologiques ou folkloriques est de prouver les origines des populations en question, origines que l'on fait remonter à la Grèce ancienne. En effet, la publication de recueils lexicographiques dans les deux revues, s'inscrit dans ce cadre de motivations. Leurs auteurs, ainsi que la direction des revues insistent sur le fait qu'en multipliant ce

---

<sup>305</sup> Cf. G. Veloudis, op.cit., pp. 50-59.

<sup>306</sup> Il s'agit d'une série de livres et d'articles qui voient le jour de 1843 à 1858. Le premier en date s'intitule *Περί της εποικήσεως σλαβικών τινών φυλών εις την Πελοπόννησον* [*À propos de la colonisation de tribus slaves dans le Péloponnèse*], Athènes 1843. En 1853, il revient sur la question avec le manuel scolaire d'histoire qu'il rédige (*Ιστορία του Ελληνικού έθνους από των αρχαιωτάτων χρόνων μέχρι της σήμερον* [*Histoire de la nation grecque de la haute Antiquité à nos jours*]). En 1854, il publie dans le *Spectateur* un article intitulé « L'opinion grecque sur le système de Fallmerayer » (n° 31, pp. 252-264), tandis qu'il complète sa thèse dans le *Ιστορικαί πραγματεΐαι* [*Traité d'histoire*] (tome 1) qui voit le jour en 1858 à Athènes.

<sup>307</sup> G. Veloudis, op.cit., p.74.

<sup>308</sup> K. Pittakis, « Ύλη ίνα χρησιμεύση προς απόδειξιν, ότι οι νύν κατοικούντες την Ελλάδα εισίν απόγονοι των αρχαίων ελλήνων » [*« Matériaux visant à démontrer que les habitants actuels de la Grèce sont les descendants des Grecs anciens »*], in *Efimeris Archeologiki*, 30, 1852, p. 644-664.

genre de travaux, ils apporteront les preuves nécessaires à réfuter les théories de Fallmerayer. La méthode de travail qui est privilégiée et qui domine pendant ces années est la comparaison des corpus modernes et anciens principalement au niveau lexical.

Mais, tandis que le nom de Fallmerayer est souvent évoqué, l'événement majeur de la période, c'est-à-dire la guerre de Crimée, ne semble pas avoir un rapport explicite avec la fièvre dialectologique des premières années. Or, d'après nous, *la guerre de Crimée joue un rôle déterminant* dans le déclenchement de la lexicographie dialectale, pendant ces années. Rappelons qu'à ce moment-là, le nationalisme grec est en quête d'appuis idéologiques face aux revendications bulgares qui émergent, étant appuyées, en outre, par l'Empire russe. Ainsi, les doutes qui planent, dans le milieu des érudits européens avant 1853, sur l'origine ethnique des populations du sud de la péninsule, se transforment pour les Grecs en réel danger, dans le nouveau contexte politique. L'argument historique « de populations slaves, grécisées pendant le Moyen Age », sortant du domaine du débat académique et dépassant le cercle des érudits, devient un argument potentiel qui légitime les thèses politiques des nationalismes concurrents dans la nouvelle conjoncture. Au moment même où les revendications grecques d'annexion de territoires sont rejetées par la France et la Grande-Bretagne, et où les nationalismes slaves trouvent l'appui politique russe, la refondation d'une identité hellénique pour les couches populaires devient à la fois *une urgence et une responsabilité collective* de l'ensemble des personnes instruites. C'est dans ce cadre que se dégage nettement *l'enjeu politique* de l'étude des dialectes, et qu'au même moment, *la langue devient un argument stratégique dans le processus d'unification de l'espace national* et de légitimation des objectifs politiques du nationalisme grec. Pendant ces années, se manifeste donc le besoin d'apporter les preuves de la continuité des vernaculaires, méprisés jusqu'alors. Cette continuité est certes un fait incontestable pour la linguistique, mais au fil de ces années, elle sera bâtie sur un terrain qui est destiné à accueillir avant tout les aspirations du projet national grec.

## 2. La topographie de la lexicographie dialectale et le « paradoxe » de la Macédoine

Nous constatons, donc, que le souci d'apporter une réponse aux positions de Fallmerayer donne naissance, dans la conjoncture de la guerre de Crimée, à des efforts pour étudier les variétés dialectales du grec, efforts qui seront également stimulés par l'intérêt parallèle des philologues étrangers. Dans ce contexte, nous pouvons nous attendre à ce que *la question de la Macédoine*,<sup>309</sup> dans le dernier

<sup>309</sup> Rappelons que *la question de la Macédoine*, concernant une région convoitée par les Serbes, les Grecs et les Bulgares devient actuelle après la guerre russo-ottomane de 1877-78 et le traité de San Stefano (1877). Cette guerre est suivie par la montée progressive de la concurrence entre

quart du siècle, stimule l'accroissement des études allant dans ce sens. Mais, comme nous l'avons déjà mentionné, la seconde moitié du siècle est caractérisée par une lacune apparente de travaux dialectologiques grecs concernant cette région. Les quelques pistes que nous avons croisées au cours de notre recherche, nous permettent de formuler une hypothèse expliquant ce qui semble être un paradoxe.

Notons tout d'abord, que les populations convoitées par les Grecs, en Macédoine, ne sont pas toutes grecophones. Ainsi, dans la littérature nationaliste grecque de la période, certaines populations parlant le bulgare sont considérées comme des « nationaux » ayant perdu leur langue maternelle, ou ayant une conscience nationale grecque.<sup>310</sup> Quant aux populations grecophones, elles ne sont pas toutes récupérables par le nationalisme grec, dans la mesure où certaines ne s'identifient pas forcément aux projets politiques grecs. La grecophonie, quoique incontestable dans certaines contrées, est implantée dans des environnements multiethniques avec un fort multilinguisme aussi bien social qu'individuel. Nous pouvons prendre, au hasard, le témoignage d'un érudit bulgare, J. Moravenov, qui, en 1870, remarque « l'émiettement de la communauté hellénophone de Plovdiv ». Il parle de Gudili (Bulgares hellénisés), des Cincari (Aroumains du Pinde ou de la Macédoine), des Arnauti (Albanais orthodoxes d'Épire), des Langeri (originaires des villages grecs des environs de Plovdiv) etc.<sup>311</sup> Ou, si nous voulons un témoignage historique plus impartial, nous pouvons citer l'exemple des groupes paramilitaires valaques de la Thessalie qui agissent du côté bulgare au tournant du siècle.<sup>312</sup> La grecophonie des Valaques de la région du Pinde n'est pas mise en question,<sup>313</sup> alors que les pratiques de certains de ces groupes mettent en évidence que leur appartenance nationale n'est pas acquise pour les Grecs. Par conséquent, l'appartenance linguistique et l'étendue de la grecophonie, pour la région convoitée, paraissent constituer un argument plutôt douteux pour les aspirations du nationalisme grec.

De même, certains savants grecs du XIXe prennent eux-mêmes conscience de ce fait. C'est le cas de C. Paparrigopoulos, qui, en tant que président du *Syllogue*

Grecs et Bulgares (les Serbes et les Roumains sont impliqués à un moindre degré) pour le contrôle des paroisses et des écoles. Le début du XXe siècle est marqué par la confrontation armée des milices, principalement grecques et bulgares, en Macédoine, qui se terminera en 1908.

<sup>310</sup> S. Vouri, *Éducation et nationalisme dans les Balkans...*, op.cit., p. 52.

<sup>311</sup> Cf. B. Lory, « Immigration et intégration sociale à Plovdiv au XIXe siècle », in *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, (Les Balkans à l'époque ottomane - numéro spécial), 66, 1992, p. 96) Des statistiques et des analyses de ce genre, provenant de toutes les parties impliquées, seront à l'ordre du jour les dernières décennies du siècle.

<sup>312</sup> Cf. *Histoire de la nation grecque*, op.cit., t. 14, p. 248-254.

<sup>313</sup> Il s'agit en effet de populations bilingues (valaque et grec) dans leur majorité. À ce sujet, voir L. Empirikos, A. Ioannidou et alii (éd.), *Γλωσσική ετερότητα στην Ελλάδα*, [*Altérité linguistique en Grèce*], Athènes, 2001, p. 90.

*pour la Propagation des Lettres Grecques*, adresse une note au ministre des Affaires étrangères, en 1883, pour mettre en garde les autorités contre la publication et la circulation des cartes qui établissent un rapport entre la langue parlée et l'appartenance nationale, car, déclare-t-il, « cela s'avérera certainement nuisible à nos revendications, au demeurant fort raisonnables ». <sup>314</sup> En revanche, ce vide des travaux et des cartes dialectologiques est comblé, pendant ces mêmes années, par des statistiques qui rangent toutes les populations orthodoxes de la Macédoine et de l'Épire, du côté grec. Bien plus, en contournant même le critère de la religion, les cartes qui voient le jour dénombrent les écoles grecques « liées au Patriarcat - “ foyers et citadelles de l'hellénisme ” comme un élément ethnologique comparable à celui de la langue vernaculaire, mais de loin plus essentiel. [...] De cette façon, les Grecs essayèrent de contrer les cartes et statistiques constituées d'après le critère ethnolinguistique, qui inondèrent à cette époque les Balkans et qui étaient défavorables à leurs ambitions ». <sup>315</sup>

Par conséquent, si la lexicographie dialectale et ses conclusions servent d'appui idéologique aux aspirations grecques, elles ne constituent pas pour autant un « passe-partout » pour toutes les régions grécophones. L'argument linguistique est, certes, primordial, mais là, où sa force semble faiblir, il se voit remplacé par d'autres arguments, fondés sur d'autres domaines de la connaissance. Nous pourrions considérer que la lexicographie progresse dans les contrées où d'autres arguments, d'ordre historique, ou archéologique par exemple, ont du mal à tenir ; nous pouvons également observer le phénomène inverse : lorsque la preuve de l'appartenance linguistique reste faible, on met en avant la présence d'institutions culturelles. Il devient alors évident que pendant ces décennies *la topographie dialectale de l'univers grécophone est, entre autres, le résultat d'un ensemble de motivations d'ordre politique et idéologique.*

### 3. Les études dialectologiques face à l'intérêt des hellénistes pour le grec

L'image du grec moderne dialectal corrompu et barbare, dominant au début du siècle, rattrapé par la thèse que ses locuteurs sont des slaves grécisés au cours de l'histoire, conduit, au milieu du siècle, à *une sorte d'impasse idéologique* et se heurte aux aspirations des élites grecques. Toutefois, l'expansion de la lexicographie dialectale, qui voit le jour pendant la guerre de Crimée, est stimulée

---

<sup>314</sup> Au sujet de cette note, voir Sofia Vouri, op.cit., p. 65.

<sup>315</sup> N. Sigalas, « Hellénistes, hellénisme et idéologie nationale », op.cit., p. 262-263. Par ailleurs, l'auteur montre avec clarté, dans cet article, comment l'identification de « l'hellénisme » aux écoles et aux associations éducatives est parvenu à former un argument efficace face aux statistiques mettant en question les prétentions grecques.

et se développe dans un climat favorable, grâce à *l'intérêt des philologues étrangers pour le grec dialectal*.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que dans les années 1860, se dessine l'intérêt des savants occidentaux pour la langue littéraire des Grecs modernes. Cet intérêt est motivé par l'espoir de voir le grec ancien renaître ou par l'aspiration à faire de cette langue un instrument de communication universelle. Néanmoins, à partir des années 1850, des lettrés européens, en nombre croissant, commencent à s'intéresser également aux vernaculaires et à leur histoire. Avant même que les publications étrangères ne commencent à s'accroître, dans les années 1860,<sup>316</sup> s'exprime une demande pour des études de lexicographie dialectale. Comme cette « matière lexicale » sert souvent aux philologues européens à approfondir la connaissance du grec ancien, les études de lexicographie dialectale constituent pour eux un outil précieux. Cet intérêt retentit souvent et de manière explicite en Grèce : « Beaucoup de philologues allemands trouvaient les matériaux publiés dans le journal *Efimeris ton Filomathon* fort utiles pour leurs propres études, et en faisaient tel ou tel usage, tout en étant intéressés par la continuation de ce travail. C'est pourquoi lorsque la source s'est tarie, ils ont commencé à blâmer notre négligence ».<sup>317</sup>

Les philologues étrangers prennent bientôt le relais et leurs recherches de terrain se trouvent encadrées, dans une large mesure, par certaines institutions qui siègent sur le sol grec. La première, l'École Française d'Archéologie créée en 1846, se donne comme objectif, outre l'étude du grec ancien, la recherche sur la langue moderne. À l'origine de la fondation de l'EFA, se trouve un enjeu politique explicite. Les instances politiques françaises estiment en effet que l'implantation de cette école leur permettrait de rattraper leur perte d'influence diplomatique en Grèce, effective depuis la crise orientale des années 1839-1841. Rappelons que la France, pendant cet épisode de la question d'Orient, est écartée des négociations de la Quadruple Alliance de Londres et qu'elle échoue en outre à apporter son soutien

---

<sup>316</sup> Il s'agit principalement d'études portant sur les dialectes de l'Italie méridionale, ainsi que sur la Tsakonie, telles que les publications de D. Comparetti (*Saggi dei dialecti greci dell'Italia meridionale raccolti ed illustrati*, Pisa, 1866), de G. Deville, (*Étude du dialecte Tzacorien* (Thèse soutenue en 1866) Paris 1866), d'A. Krampe, (*De dialecto Laconica*, Monasterii, 1867), ou encore d'autres comme celle de K. Brandes, (*Die neugriechische Sprache und die Verwandtschaft der griechischen Sprache mit der deutschen*, Lemgo, 1862) qui s'inscrivent plutôt dans le domaine de la linguistique comparée.

<sup>317</sup> « Πολλοί των κατά την Γερμανία φιλολόγων ευρίσκαν την εν τη Εφημερίδι των Φιλομαθών δημοσιευομένην ύλην χρησιμοτάτην εις τας ιδίας μελέτας, και μετεχειρήζοντο αυτήν ο μεν προς ταύτην ο δε προς εκείνην την χρήσιν και πολύ ενδιαφέροντο εις εξακολούθησιν του έργου. Δι'αυτό άμα εστείρευσεν η πηγή, ήρχισαν να μέμφονται την αμέλειαν ημών... » A. Kyprianos, art.cit., p. 1-2.

aux soulèvements grecs de la Crète.<sup>318</sup> Ainsi, la « création essentiellement politique », selon Sophie Basch, « a comme premier but d'affirmer le prestige de la France et de détrôner les puissances rivales, à commencer par l'Angleterre ».<sup>319</sup> Dans le cadre d'une décision émanant de la politique culturelle française, la fondation de l'École sera « présidée de cinq conceptions ». L'une parmi elles, selon les propos de G. Radet, est que « l'étude du grec ancien [en France] ne sera régénérée [...] que par celle du grec moderne ».<sup>320</sup> Par conséquent, on porte attention au grec moderne, même si l'objectif consiste à approfondir la connaissance de la langue ancienne. C'est sous l'égide de l'EFA que travailleront, entre autres, Beulé et Deville, et leur intérêt se porte respectivement sur la phonologie du grec moderne et le tzakonien. L'intérêt pour le grec dialectal se concrétise, par ailleurs, avec les consignes de Beulé, en 1861, qui fixent un cadre pour la recherche des vernaculaires.<sup>321</sup>

Cet intérêt extérieur pour les dialectes se conjuguera souvent avec des doutes ou des contestations quant à la direction de la réforme de la langue. Un certain nombre de philologues étrangers qui se penchent sur grec dialectal se montrent très sceptiques face aux pratiques grecques d'archaïsation. Quelques-uns émettent l'idée d'une réforme fondée sur le fonds morpho-syntaxique commun du grec dialectal. Certes, dans le climat d'euphorie que l'initiative d'Eichtal suscite, des opinions similaires se voient rejetées aussitôt par les lettrés grecs. Un lettré grec d'Istanbul nous apprend que quelque peu avant 1867, certains hellénistes ont vivement critiqué la langue archaïsante des lettrés grecs, tout en soutenant la « langue parlée ».<sup>322</sup> L'une des personnes visées dans cet article est G. Deville. Un autre savant, qui se manifeste à plusieurs reprises, lorsqu'il est question de réforme du grec moderne, est E. Egger. L'année même où d'Eichtal fait paraître sa brochure, en 1864, Egger publie un ouvrage où, en abordant la question de la langue moderne, il remarque : « mieux vaut pour elle [la langue moderne] se résigner aux révolutions accomplies et ne pas tenter sur le grec populaire une réforme trop radicale ».<sup>323</sup> Quelques années plus tard il ajoutera : « le grec ancien, que cherchent à nous parler

<sup>318</sup> Au sujet du rapport des forces pendant et après la crise orientale des années 1839-1841, voir J. Hajjar, *L'Europe et les destinées du Proche-Orient. Mohammed Ali d'Égypte et ses ambitions syro-ottomanes, 1815-1848*, Damas, 1988, p. 272-324.

<sup>319</sup> Sophie Basch, *Le mirage grec, La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, Athènes, 1995, p. 45, et notamment les pages 54-57 où elle cite des sources appuyant sa thèse.

<sup>320</sup> Les cinq principes fondateurs que G. Radet expose dans son article sur « Le cinquantième de l'École française d'Athènes » (in *Revue générale des sciences pures et appliquées*, IX, 1898, p. 207-228) sont rapportés par S. Basch (op.cit., p. 51-52).

<sup>321</sup> À ce sujet, voir le rapport de Beulé à l'Académie des Inscriptions (6 décembre 1861), dont le compte rendu se trouve publié dans la *Revue de l'Instruction Publique*, 21 (41), 1862, p. 644-645.

<sup>322</sup> M. J. Stavridis, « Ολίγα τινά περί της λαλουμένης ελληνικής γλώσσης » [« Quelques remarques sur la langue grecque parlée »], in *Clio*, n° 325, 20.09.1867, Trieste, p. 1-2.



quelques Hellènes trop patriotes, est une langue dépaysée au milieu de notre Europe d'aujourd'hui ». <sup>324</sup> La traduction grecque du livre d' Egger, en 1865, <sup>325</sup> comporte une réponse implicite aux ambitions d'Eichtal aspirant à voir le grec ancien renaître. D'Eichtal, de son côté, avoue, en 1870, que presque tous ceux qui s'opposent à la réforme et à la purification du grec sont des philologues étrangers. <sup>326</sup> À cela, il faudrait ajouter que ces « opposants » fondent leur opinion sur la conception d'une langue nationale bâtie avec la « matière linguistique » des dialectes. Nous reviendrons sur ce point dans la seconde partie du mémoire, afin de voir comment cette conception est détournée par les savants puristes au profit de la katharevousa. Notons pour l'instant, que l'intérêt croissant pour le grec dialectal se rattache souvent aux objections contre l'archaïsation de la langue, ce qui se ressent très fort en Grèce à partir des années 1860.

L'attention que portent les occidentaux aux variétés dialectales du grec, <sup>327</sup> l'intérêt pour la réforme de la langue, ainsi qu'une série de critiques formulées à propos de la démarche puriste, constituent donc pour les érudits grecs des motifs qui les amènent sur le terrain de la dialectologie afin d'apporter leurs propres réponses, ou de compléter les questions qui sont traitées à l'étranger. Les propos de A. Sakellarios, dans la préface de son livre illustrent bien la façon dont certains érudits réagissent face à l'intérêt des philologues européens pour le grec dialectal. Il y précise en effet qu'il a écrit cet ouvrage, incité par d'autres érudits, car au même moment l'Occident commence à soulever la question de la langue grecque et notamment celle du grec populaire. <sup>328</sup> De même, il explique que c'est la raison pour laquelle il a choisi de publier dès à présent ce qui aurait dû être le troisième volume, en remettant à plus tard le deuxième volume consacré à l'histoire de Chypre. Sakellarios est donc lui aussi stimulé par le fait que de plus en plus de savants occidentaux commencent à s'intéresser au grec moderne, et il accentue ses

<sup>323</sup> E. Egger, *De la langue et de la nationalité grecques, réflexions sur quelques documents historiques du temps de la prise de Constantinople par les Turcs*, Paris, 1864, p. 21.

<sup>324</sup> E. Egger « Η αθανασία της ελληνικής γλώσσας ή ανεύρεσις της ομηρικής γλώσσας εν ταις δημόδεσι διαλέκτοις της συγχρόνου ελληνικής, υπό Κ. Κοντοπούλου » [compte rendu du livre de K. Kontopoulos], in *Journal des Savants*, août 1880, p. 512.

<sup>325</sup> E. Egger, *Περί της γλώσσας και του έθνους των Ελλήνων*, Athènes, 1865.

<sup>326</sup> G. Eichtal, « Observations sur la reforme progressive et sur l'état actuel de la langue grecque », in *Annuaire de l'AEEG*, 1870, p. 126.

<sup>327</sup> Quant à la stimulation de la recherche par les savants occidentaux, A. Mirambel remarque que la période de 1866 à 1907 est « la période où commence véritablement l'étude des parlers néo-grecs pour eux-mêmes [et que] là-encore, l'impulsion est venue du dehors et ce sont des savants étrangers qui ont tenté les premières monographies dialectales » (A. Mirambel, « Les tendances actuelles... », art.cit., p. 451).

<sup>328</sup> « En Occident, on évoque de nouveau notre question de langue et notamment la question de la langue populaire ». A. Sakellarios, op.cit., 1e édition, p. γ'.

efforts pour terminer sa recherche, afin de participer, lui aussi, au débat qui se développe durant ces années. N'oublions pas non plus, qu'un an avant cette publication, on assiste à la fondation de l'*Association pour l'Encouragement des Études Grecques*, ce qui a dû avoir aussitôt un fort retentissement parmi les lettrés grecs.

Le contact, donc, et la collaboration particulière entre savants grecs et européens, dont nous avons parlé dans chapitre précédant, se manifestent également, à certains égards, dans le domaine de la dialectologie. L'intérêt pour les vernaculaires et leur rapport avec grec ancien ainsi que leur place dans l'histoire du grec et dans la réforme deviennent des sujets de préoccupation communs et de débat, ce qui fournit une piste supplémentaire, si l'on veut comprendre l'essor de la lexicographie dialectale dans la seconde moitié du siècle.

#### 4. Le « trésor lexical » et la langue cible

Nous avons donc observé qu'un nombre croissant de lettrés, notamment en France, se prononcent sur la forme que le grec moderne doit revêtir en tant que langue nationale des Grecs. Pendant ces années, nous avons d'un côté des lettrés occidentaux qui se consacrent au grec moderne et à ses variétés, et de l'autre, quelques personnalités de la philologie européenne, proches des savants grecs, qui se positionnent sur la question d'un éventuel retour au grec ancien et sur la place du grec dialectal dans la réforme de la langue. Par conséquent, l'intérêt dialectologique se rattache à la question de la réforme du grec et constitue une préoccupation commune aux uns et aux autres. La lexicographie dialectale soulève ainsi la question de la place qu'il faudrait faire aux vernaculaires. À cet égard, le débat porte également sur *l'utilité et l'usage pratique des variétés régionales du grec moderne*, pas seulement comme un paramètre de l'identité nationale et un argument de continuité historique, mais aussi *comme matière première dans le processus de construction de la langue nationale*.

En effet, la langue savante puise dans le fonds du grec ancien, mais au cours de la période en question, on commence à prendre conscience de la nécessité de prendre aussi en compte le grec dialectal. Dans ce cadre, l'étude des variétés régionales du grec moderne constitue, d'après l'opinion de nombreux savants, une étape nécessaire pour fixer la langue nationale. Elle est, en réalité, un moyen qui sert à atteindre *deux objectifs*. Tout d'abord, la recherche de terrain et les recueils lexicaux ont pour but de *contribuer* à la formation d'une norme de langue, calquée sur le modèle morpho-syntaxique de la langue ancienne, mais en tenant compte, *dans une certaine mesure*, des aspects des vernaculaires qui remontent au grec

ancien. Dans cette perspective, ils se tournent vers le grec dialectal en empruntant principalement des racines pour les adapter à une morphologie archaïsante. Par ailleurs, la découverte du fonds archaïque des vernaculaires serait aussi bien un outil qu'un argument dans certains milieux puristes qui s'opposent à l'archaïsation perpétuelle du grec. Mais, même pour les adeptes d'une archaïsation poussée, les « découvertes » de la lexicographie trouvent un accès pour entrer dans le projet d'archaïsation. Certains insistent sur le fait que, puisque l'aspect archaïque est bien présent dans une partie du grec moderne, il faut se tenir au plus près de « ces éléments antiques de la langue contemporaine » ; d'autres pensent qu'il faut partir des racines du grec dialectal pour constituer un modèle qui tiendrait compte du grec moderne et qui, en dernière instance, fournirait à la variété puriste, l'aspect d'une langue vivante.

Même si la *katharevousa*, dans ses différents degrés d'archaïsme, ne semble pas prête à faire des concessions aux aspects phonologiques ou morpho-syntaxiques du grec dialectal, elle se montre toutefois capable d'assimiler des mots dialectaux dans son propre système. Par ailleurs, la conjoncture qui se dessine après la constitution de l'État semble favorable à une telle pratique : le besoin de créer de nouveaux mots ou d'en helléniser d'autres déjà existants se fait sentir tout au long de cette période. L'État nomme à plusieurs reprises des comités de spécialistes ayant pour tâche d'élaborer les termes et les mots nécessaires dans les différents domaines de l'exercice du pouvoir. Ces comités, qui sont constitués majoritairement d'universitaires et de spécialistes, fixent comme objectif l'hellénisation des mots déjà existants ou parfois la traduction d'autres à partir des langues étrangères.<sup>329</sup>

Le recueil du lexique dialectal s'avère alors un travail préalable et indispensable pour enrichir et revivifier la langue. D'après la conception que la plupart des lettrés partagent, il s'agit d'un cumul nécessaire d'éléments linguistiques d'où sortira, progressivement et de manière syncrétique, dans l'avenir, un nouveau modèle de langue. Ainsi, dans la mesure où l'on découvre l'aspect hellénique des vernaculaires, il sera question de sauvegarder et de maintenir ce qui est conçu comme un capital pour la nation. Dans cette perspective, chaque lettré se donne pour tâche de dresser un inventaire lexical,<sup>330</sup> ne serait-ce que partiel, fondé sur la variété de sa région, qui servirait à des travaux plus complets. Nous observons donc chez les couches instruites un sentiment diffus, d'après lequel chaque lettré serait capable et en même temps obligé de contribuer à titre individuel au *trésor* qui est en train de se constituer, d'où une norme définitive émergera dans l'avenir. D'après

<sup>329</sup> Ces comités ont travaillé sur l'ordre de différents ministères afin d'établir des *glossaires* pour les douanes, la marine marchande, l'armée etc. Au sujet de ces comités et des pratiques des érudits quant aux néologismes, voir M. Ditsa, op.cit., p. 55-71.

<sup>330</sup> N'oublions pas l'appel explicite de Zampelios (art.cit.) en 1856 pour la constitution « d'une réserve de mots, phrases, idiomatismes de l'usage quotidien ».

Aravantinos, un érudit qui s'intéresse aux parlars de sa région d'origine, l'objectif d'un recueil lexical est, entre autres, d'apporter de la matière première qui permettra de rédiger, dans l'avenir, le dictionnaire du grec moderne :

« ... que les érudits de chaque province grecque étudient avec tout leur zèle ce recueil de tous les mots non répertoriés mais utilisés par le peuple, de manière à ce qu'on rassemble et que l'on emmagasine le matériel [linguistique]. Ainsi, lorsqu'apparaîtra dans l'avenir le savant qui rédigera le dictionnaire complet du grec moderne, il sera capable de dresser cet édifice panhellénique de façon parfaite ». <sup>331</sup>

En même temps, la transcription de ce qui n'existe qu'à l'oral est considérée comme un besoin urgent puisque d'après la constatation des philologues ce « trésor de la langue grecque » est en train de disparaître. La recherche lexicale suit donc un double but : établir le fonds lexical du grec moderne qui servira ultérieurement à la rédaction du « Dictionnaire », tout en préservant les « richesses antiques » en voie de disparition.

Le second objectif auquel la recherche dialectale devrait parvenir est en effet l'approfondissement de la connaissance du grec ancien, étant donné que ce dernier constitue le modèle de la plupart des « corrections » que la langue savante subit. Ainsi, pour certains érudits, le recueil des « trésors du grec » signifie l'étude pertinente du grec moderne et s'identifie à la recherche et à la découverte de la langue ancienne :

« Selon Curtius Baxmuth, la précision dans l'étude du grec moderne ou la recherche et la découverte de la langue antique, dans la Grèce actuelle, est une question fort importante et utile. Car, à vrai dire, celle-ci [la langue moderne] ne rendra pas seulement la compréhension de la langue ancienne plus aisée, elle apportera aussi l'éclairage sur les zones obscures de l'histoire et de la mythologie de nos ancêtres, et elle contribuera considérablement à la formation de notre langue moderne». <sup>332</sup>

---

<sup>331</sup> «Να σπεύσωσιν οι λόγιοι εκάστης Ελληνικής επαρχίας, ίνα μετά ζήλου ασχοληθώσιν εις την τοιαύτην περισυλλογήν όλων των εν χρήσει παρά τω λαώ αθησαυρίστων λέξεων, ώστε να συγκεντρωθή ούτω και αποταμιευθή το υλικόν, δι ου, όταν ευρεθή ο μέλλον να συντάξη το πλήρες Λεξικόν της Νεοελληνικής, θα δυνηθή να ανεγείρη το πανελλήνιον τούτο οικοδόμημα τέλειον». P. Aravantinos, op.cit., p. ζ'.

<sup>332</sup> «Η ακριβής σπουδή της νέας ελληνικής γλώσσης ή η εν τη νυν Ελλάδα αναζήτησις και ανεύρεσις της αρχαίας, κατά τον Κούρτιον Βάξμουθ, είναι το σπουδαιότατον και ωφελιμότατον ζήτημα. [...] Διότι αυτή αληθώς ου μόνον την κατάληψιν της αρχαίας γλώσσης θα καταστήση ευχερεστέραν, αλλά και την διαφώτισιν των σκοτεινών της πατρίου ιστορίας και μυθολογίας μερών θα επενέγκη, έτι δε και εις διαμόρφωσιν της νεωτέρας ημών γλώσσης ου μικρόν θα συντελέση», M. Petalas, *Ιδιωτικόν της θηραϊκής γλώσσης*, [*Aspects dialectaux de la langue de Thera*], Athènes, 1876, p. ε'-στ'.

Ce qui ressort de cet extrait, c'est qu'en effet « la meilleure connaissance du grec ancien » se hisse au rang de premier objectif d'une recherche de terrain. Dans cette perspective, la fixation du grec moderne passe automatiquement par le retour à la langue antique. Dans tous les cas, l'étude et la fixation du grec moderne sont fortement attachées, à l'époque, à l'étude du grec classique ou hellénistique. Les deux langues, c'est-à-dire le grec ancien et le grec moderne, *se voient liées de façon organique, en sorte qu'elles ne peuvent pas être examinées séparément*. La lexicographie dialectale se donne donc deux autres tâches : la fixation de la langue en empruntant « la matière linguistique dialectale archaïque » pour l'adapter à la morphologie de la katharevousa, et la maîtrise de la langue antique dont il faudra se rapprocher dans l'avenir.

### C. Origines linguistiques et origine nationale : le cas des régions « excentrées »

L'objectif de la réforme du grec moderne, tel qu'il se dessine pendant ces années, aussi bien que la conjoncture politique d'après 1854 vont donc stimuler l'accroissement des travaux de lexicographie dialectale. Ces travaux, qui continuent à voir le jour jusqu'au début du XXe siècle, exprimeront souvent la tentative de « rattacher » à l'entité nationale une série de régions et de populations qui ne sont pas liées directement aux revendications territoriales du nationalisme grec. Plus précisément, une partie des élites grecophones, qui s'identifie à l'ensemble national mais qui tire ses origines loin du centre national, aspire à prouver l'origine hellénique de sa région, ainsi que son lien à l'entité nationale. Dans la mesure où les nouvelles identités collectives sont encore fluides, au milieu du siècle, et que l'espace national reste à déterminer, la question des origines linguistiques sert à inclure ou à exclure de l'ensemble national les populations de diverses régions. Toutefois, l'aspect identitaire ne constitue pas l'enjeu exclusif de la question. Parfois, la recherche dialectologique répond à des questions plus immédiates et concerne le rapport de forces des élites dans le Royaume, ou le contrôle des institutions telles que l'université. La contestation de la citoyenneté des *hétérochtones*, à titre d'exemple, est un fer de lance politique contre les élites « de la dernière heure »<sup>333</sup> et elle s'appuie souvent sur cette fluidité. Durant ces décennies, la lexicographie dialectale servira à démontrer qu'une région, souvent excentrée, ainsi que ses populations font partie de la nation et de l'histoire des Grecs. Concrètement, nous constatons qu'un ensemble de lettrés, natifs de contrées éloignées du « centre national », vont tenter d'inventer l'origine grecque de leur région, en se fondant principalement sur des données linguistiques.

---

<sup>333</sup> Le terme *hétérochtones* [ετερόχθονες] désigne cette partie des élites grecques qui tire son origine des régions se trouvant à l'extérieur du Royaume et qui a encadré jusqu'à une certaine mesure l'appareil d'État durant les années 1833-1843. Leur place a été fortement contestée pendant la période de la transition constitutionnelle (1843-1844) et dans les années qui ont suivi cet événement, on observe un rééquilibrage de forces entre les « élites locales » et les « nouveaux venus ». Au sujet du conflit entre *autochtones* et *hétérochtones*, voir I. Dimakis, *Η πολιτειακή μεταβολή του 1843 και το ζήτημα των αυτοχθόνων και ετεροχθόνων*, [La réforme du régime en 1843 et la question des autochtones et des hétérochtones], Athènes, 1991, p. 17-180 et J. A. Petropoulos, *Πολιτική και συγκρότηση κράτους στο ελληνικό βασίλειο (1833-1843)* [titre original : *Politics and Statecraft. in the Kingdom of Greece (1833-1843)*] tome 2, Athènes, 1986, p. 607-624

## 1. Le substrat proto-hellénique de Cappadoce

Ainsi, au début des années 1860, les populations orthodoxes de la Cappadoce, fortement turcophones, ne sont pas toujours vues comme partie intégrante de la nation. De même, les quelques enclaves grecophones de la région semblent être ignorées. En 1862, dans le Royaume grec, un « accrochage » entre deux hommes de lettres, sous prétexte de diverses critiques grammaticales, nous donne le ton et les attitudes de ces années : A. Sakellarios que nous avons cité plus haut, subit une critique, relativement sévère, de la part de D. Mavrofydis (né en Cappadoce), à propos d'un de ses livres portant sur les règles de la grammaire du grec. Sous prétexte que Mavrofydis n'est pas un locuteur natif, A. Sakellarios conteste sa compétence, tout en remettant indirectement en cause l'origine grecque de Mavrofydis, ainsi que l'appartenance nationale des Cappadociens.<sup>334</sup> Dans sa réponse, Dimitrios Mavrofydis fait savoir que son interlocuteur n'est pas le premier à lui reprocher le fait de ne pas avoir le grec comme langue maternelle et d'être privé d'une compétence équivalente à celle des autres philologues, qui sont nés dans des milieux grecophones et immergés dans cette langue.<sup>335</sup> On lui reproche aussi, dit-il, le fait que le « verbe grec » n'est pas naturel chez lui, en remettant en question à la fois « l'hellénisme » et l'identité des Cappadociens.<sup>336</sup> Bien que ces reproches visent plutôt la chaire à l'Université, qu'il a acquise un an auparavant, l'essentiel de ce discours porte sur le fait que les Cappadociens ressortent de cette querelle comme des membres vulnérables d'un ensemble en construction, vu que leur « hellénisme » reste à confirmer.<sup>337</sup>

---

<sup>334</sup> Sakellarios lui reproche que lorsqu'il est arrivé à Smyrne il ne connaissait pas du tout le grec. Avec le temps, il a réussi à apprendre davantage, mais il n'a jamais pu s'exprimer à l'oral ou à l'écrit avec aisance, même lorsqu'il s'est installé à Athènes. Comme il parlait et écrivait jusqu'à une période très récente le turc et que le grec est à peine acquis chez lui, il ne faut pas qu'il se précipite dans ses critiques. La sagesse du Sanskrit s'acquiert avec le temps, chez les personnes instruites *qui ont été allaitées avec la langue grecque*. A. Sakellarios, *Ανταπάντησις εις την υπό Δ. Μαυροφρύδου δημοσιευθήσαν απάντησιν περί των Ανωμάλων Ρημάτων Α. Α. Σακελλάριου*, [Réponse à la critique de D. Mavrofydis portant sur les "Verbes irréguliers" de A. A. Sakellarios], Athènes, 1862, p. 4-6.

<sup>335</sup> « D'autres avant toi ont brandi cette épée nue, en voulant m'atteindre » [« Το όπλον τούτο ολόγυμνον επρότειναν και άλλοι προ σου, και θέλησαν να με τρώσωσιν »] dit-il dans les colonnes de *Filistor* (D. Mavrofydis, « Απάντησις προς Αθ. Σακελλάριον » [« Réponse à M. Ath. Sakellarios »], in *Filistor*, 3, 1862, p. 231).

<sup>336</sup> Ibid., p. 231.

<sup>337</sup> Mavrofydis proteste contre le fait que certains de ses contemporains réduisent « l'hellénisme à l'intérieur de la [...] frontière [...] du petit Royaume » (« τον ελληνισμόν εντός [...] των ορίων [...] του μικρού Βασιλείου » ; *ibid.*, p.231). Il ne faut pas oublier non plus « la querelle » entre autochtones et hétérochtones, qui a eu lieu dans un passé très proche ; son souvenir reste encore présent, tant que la nouvelle génération n'a pas pris le relais.

En 1863, hors du Royaume cette fois-ci, deux publications du savant allemand Mordtmann<sup>338</sup> soulèvent la question des origines ethniques des populations grecophones de Cappadoce. Cela se passe au sein du SLHC, où un long débat va préoccuper les érudits du *Syllogue* pendant des mois.<sup>339</sup> La position de Mordtmann, qui fait l'objet du débat, part du constat que la langue grecque n'a jamais été la langue du peuple dans cette région et qu'elle n'a été que la langue de l'Église orthodoxe et des élites.<sup>340</sup> Par ailleurs, il considère la langue antique de la Cappadoce comme une langue phrygo-arménienne.<sup>341</sup> Ce sont donc les origines ethniques des populations de la Cappadoce qui sont remises en question. L'argument principal sur lequel l'érudit allemand appuie sa thèse et qui suscite les contestations grecques, concerne la langue ou plutôt *les* langues parlées et écrites dans cette région depuis l'Antiquité. Des positions semblables à celle de Mordtmann, et notamment celle qui soutient que les populations en question sont d'origine irano-arménienne, ont été formulées auparavant par d'autres savants ou voyageurs.<sup>342</sup> Ce point de vue priverait en effet les érudits grecs d'Istanbul d'un argument capital, leur donnant droit de prétendre à l'appartenance ethnique grecque de ces populations et de leurs élites. En conséquence, il y aurait intérêt pour eux à se pencher sur les questions des « origines raciales » et de l'hellénisation de ces populations. Et c'est ce qui va effectivement se passer dans les années qui suivent.<sup>343</sup> Les lettrés grecs découvrent en effet, certains isolats où l'on parle une sorte de dialecte grec. L'enquête sur la date et l'étendue de l'hellénisation de la population de la Cappadoce fixe le cadre dans lequel s'inscrivent plusieurs travaux de lettrés istanbuliotes.<sup>344</sup> Parmi les diverses études qui voient le jour par la suite, nous retiendrons celle de P. Karolidis, qui est postérieure au débat, et tient à

<sup>338</sup> A.-D. Mordtmann, *Die Belagerung und Eroberung Constantinopels durch die Türken im Jahre 1453, nach den Original-Quellen bearbeitet*, Stuttgart – Augsburg 1858, et *Die Troglodyten von Kappadokien in B. der Kön. Bayer. Akad. der Wissensch.*, 1861 ; œuvres citées in I. Anagnostakis, E. Balta, *Η Καππαδοκία των «Ζώντων Μνημείων»*, [La Cappadoce des « Monuments Vivants »], Athènes, 1990, p. 25.

<sup>339</sup> Il s'agit des séances 62, 64, 72 et 73 du SLHC, en 1863.

<sup>340</sup> Sur le débat et les diverses positions développées, voir I. Anagnostakis, E. Balta, *ibid.*, p. 25-30.

<sup>341</sup> Cf. P. Karolidis, *Γλωσσάριον συγκριτικόν ελληνοκαππαδοκικών λέξεων* [Glossaire comparatif des mots gréco-cappadociens], Smyrne, 1885, p. 15.

<sup>342</sup> Les savants en question sont, d'après Karolidis, Lassen, P. Lagarde et Freret (*ibid.* p. 13-15). D'autres savants (Jablonsky, Adelung et Heeren), selon lui, ont classé cette langue antique, ainsi que le peuple qui la parlait du côté de la famille sémitique ; plus précisément, elle a été considérée comme une langue proche de l'Assyrien (*ibid.* p. 10-13).

<sup>343</sup> « Les années suivantes les îlots grecophones de Cappadoce deviendront les régions préférées des ethnographes et des linguistes ». I. Anagnostakis, E. Balta E., *op.cit.* p. 28.

<sup>344</sup> Nous entendons bien ici, les savants, en principe grecophones, d'identité grecque. Nous employons le terme « istanbuliotes » pour des raisons de commodité.



prouver « l'origine raciale » et l'hellénisation de Cappadoce, fondée sur « l'outil linguistique ».

P. Karolidis publie, en 1885, un livre intitulé *Glossaire comparatif des mots gréco-cappadociens, soit le dialecte oral de Cappadoce et les traces sauvegardées de la langue antique de Cappadoce*. Le but de cette publication est de démontrer l'origine phrygo-pélasgique de la langue et des populations de la région, en admettant que celles-ci ont été hellénisées pendant la période alexandrine. Plus précisément, il reconnaît que pendant la basse antiquité, le grec remplace dans une large mesure la langue phrygo-pélasgique de la région. Néanmoins, en dépit de cette mutation, le grec continue à garder des traces de la langue qui a précédé. L'objectif de l'auteur est *d'écarter les thèses qui établissent une origine non arienne*, ou irano-arménienne pour la langue et des habitants de l'ancienne Cappadoce.<sup>345</sup> Ces populations phrygo-pélasgiques de la haute Antiquité représentent, d'après lui, une étape dans la migration d'une partie des Indo-européens, qui s'installeront, par la suite, sur la péninsule grecque, constituant les Hellènes de l'Antiquité. La population phrygo-pélasgique de l'ancienne Cappadoce est par conséquent, l'ancêtre des Grecs antiques :

« La vérification de l'origine des peuples installés pendant la haute Antiquité [en Asie Mineure] [...] se fait en déterminant, notamment, la famille linguistique à laquelle la langue de chaque peuple appartient. [...] La civilisation, d'une manière générale, et les langues des peuples qui ont habité [l'Asie Mineure], plus particulièrement, constituent le point d'unité entre les Arias de l'Asie et les Italo-Pélasges de l'Europe ; en conséquence, les langues anciennes de l'Asie Mineure s'apparentent de manière égale, d'un côté au grec et au latin et, de l'autre, aux langues ariennes de l'Asie, et elles constituent le lien entre les Arias asiatiques et les langues italo-pélasgiques».<sup>346</sup>

Le titre du livre, qui est assez significatif, nous renseigne facilement sur le choix de ses méthodes. S'appuyant sur un corpus de la variété grecque de la Cappadoce, cet auteur essaie de prouver que la langue antérieure au grec hellénistique était bel et bien le phrygo-pélasgique. Étant donné qu'aucune langue n'est alors connue sous cette étiquette, l'auteur tâche de la situer à la frontière des

<sup>345</sup> P. Karolidis, op.cit., p. 11-17.

<sup>346</sup> «Η εξακρίβωσις της καταγωγής των αρχαιότατα οικησάντων αυτήν [l'Asie Mineure] λαών [...] γίνεται ιδίως δια του καθορισμού της γλωσσικής οικογενείας, εις ην υπάγονται αι γλώσσαι των λαών τούτων. [...] Ο πολιτισμός εν γένει και αι γλώσσαι ιδιαιτέρως των οικησάντων αυτήν λαών αποτελούσι το σημείον της ενότητος μεταξύ των Ασιανών Αρίων και των Ιταλοπελασγών της Ευρώπης, επομένως αι αρχαίαι γλώσσαι της Μ. Ασίας συγγενεύουν εξ ίσου προς τε την Ελληνικήν και την Λατινικήν και προς τας Αρίας γλώσσας της Ασίας και αποτελούσι τον δεσμόν της ενότητος των Ασιατικών Αρίων προς τας ιταλοπελασγικάς γλώσσας», *ibid.*, p. 9-10.

autres langues antiques d'origine indo-européenne.<sup>347</sup> Ainsi, ses comparaisons étymologiques comprennent, à part le grec, le sanskrit, le latin, le slavon et l'arménien. La partie principale de son ouvrage concerne des comparaisons successives entre les mots contemporains de cette variété et des mots ou des racines considérés comme phrygo-pélasgiques. D'importants vestiges de cette langue apparaissent aussi, d'après lui, lorsqu'on examine les toponymes et les noms propres de la région.<sup>348</sup> Le cumul des mots comparés, combiné avec des faits et des théories historiques, apporte, selon lui, en dernier lieu, la preuve de la ascendance des Cappadociens du XIXe siècle :

« Cette langue, [celle qui était parlée avant la diffusion du grec hellénistique], alors, [...] selon les conclusions de mes recherches, était un dialecte arien apparenté d'une part au grec et au latin, plus proche peut-être de ce dernier, d'autre part au sanskrit, au persan et à l'arménien... Cet aspect du cappadocien nous permet de supposer que celui-ci était l'un des dialectes frygo-pélasgiques de l'Asie Mineure, constituant le lien entre les langues ariennes orientales et les [langues] gréco-italiennes ».<sup>349</sup>

De même, il met en relief dans son introduction le fait que les populations phrygo-pélasgiques, qui seront par la suite hellénisées, ont dominé les peuples qui les ont précédées : ces derniers se sont acculturés ou ont disparu par la suite.<sup>350</sup> Quant au recul du grec, il insiste sur la *perte récente* de la langue grecque dans une partie considérable de ces populations<sup>351</sup>. Or, le grec était auparavant la langue parlée aussi bien dans les villes que dans les campagnes.<sup>352</sup> Ainsi, l'auteur, en excluant les thèses qui insistent sur le lien irano-arménien ou sémitique des populations antiques, les rattache aux Pélasges, c'est-à-dire à une population antique, hypothétique ou réelle, qui a une connotation très particulière aux yeux des philologues et des historiens grecs de l'époque. Pour lui, comme pour d'autres savants également, une branche des Pélasges, habitant le nord de la péninsule grecque, serait à l'origine du peuple et de la civilisation helléniques. Ainsi, les

<sup>347</sup> Toutefois, vu le nombre des références à l'oeuvre d'Adelung, nous dirions que notre auteur emprunte l'idée d'une famille « thraco-pélasgico-greco-latine » au premier, pour situer et étiqueter son objet.

<sup>348</sup> Ibid., p. 4, 13-18 et 31.

<sup>349</sup> « Η γλώσσα λοιπόν αυτή [...] κατά το εξαγόμενον των ερευνών μου, ήταν Αρία τις διάλεκτος συγγενής ένθεν μεν προς την Ελληνικήν και την Λατινικήν, ίσως δε συγγενεστέρα προς την τελευταία, ένθεν δε προς την Σανσκριτικήν και την Περσικήν και την Αρμενικήν... Ο τοιούτος χαρακτήρ της Καππαδοκικής επιτρέπει ημίν να υποθέσωμεν ότι αυτή ήτο μία των φρυγοπελασγικών διαλέκτων της Μ. Ασίας, αίτινες απετέλουν τον δεσμόν της ενότητος μεταξύ των ανατολικών Αρίων γλωσσών και των Ελληνοϊταλικών», *ibid.*, p. 24.

<sup>350</sup> Ibid., p. 10 et 18.

<sup>351</sup> Ibid p. 30 et 37.

<sup>352</sup> Ibid., p. 26.

populations grecophones de la Cappadoce de son siècle, offrent « l'image intéressante et instructive à la fois, d'un peuple qui est grec non seulement de par son origine et sa religion, mais aussi grâce à sa langue ». <sup>353</sup>

Les Cappadociens, donc, au fil des années rejoignent la « communauté imaginaire » que l'on est en train de bâtir tout au long du XIXe siècle. Les doutes que l'on pouvait émettre vingt ans auparavant, ne serait-ce que ponctuellement, sont définitivement balayés, et les populations orthodoxes de Cappadoce intègrent l'ensemble national, à l'appui des « certificats » d'une langue dont l'origine est antérieure au grec classique.

## 2. La Thrace des Pélasges et des Grecs

Tandis que les publications de Mordtmann (en 1858 et en 1851) suscitent l'intérêt des érudits pour les populations de Cappadoce, les événements politiques des décennies suivantes orientent le regard vers d'autres régions peuplées de grecophones. Après 1880, les trois pays balkaniques voisins commencent à envisager l'annexion des territoires macédoniens, face à un Empire qui semble se désintégrer. La lutte des groupuscules armés en Macédoine sera accompagnée, du côté grec et bulgare, de nombreuses publications polémiquant au sujet de l'appartenance ethnique des diverses populations. Toutefois, d'autres régions comme celle de la Thrace semblent lointaines pour entrer éventuellement dans les projets politiques grecs d'annexion de territoires. Cela n'empêche pas le développement de l'activité d'associations éducatives <sup>354</sup> et d'écoles, dans le cadre du projet de l'assimilation culturelle que nous avons évoqué précédemment. Forger des élites grecophones et inculquer l'identité grecque constitue un enjeu important pour les Grecs, d'autant plus que la Thrace pourrait éventuellement être annexée à un futur État bulgare, ce qui sera effectivement le cas pendant la période entre le traité de San Stefano (1878) et les accords de Berlin (1880). En même temps, la propagande bulgare prétend qu'une partie des populations grecophones ou orthodoxes des territoires revendiqués n'appartient point à l'ensemble national grec. Ainsi, dans cette lutte idéologique pour l'appropriation de populations, la langue vernaculaire devient, pour les savants grecs, un argument entre autres pour fonder l'origine antique et l'autochtonie des populations grecophones. En réalité, c'est avec l'appui théorique de la linguistique que l'on arrive à intégrer la région, dans l'histoire de l'Antiquité hellénique.

---

<sup>353</sup> « ... το περίεργον άμα και διδακτικότατον θέαμα λαού Ελληνικού ου μόνον το γένος και το θρήσκευμα, αλλά και την γλώσσαν », *ibid.*, p. 30.

<sup>354</sup> Tel le *Syllogue des Thraces*, où la question de l'origine ethnique des Thraces sera soulevée au début des années 1870.

Un exemple qui illustre bien cette démarche est celui de Kondylis, érudit grec, originaire de Dydimotichos, qui publie un ouvrage portant sur la variété dialectale de la Thrace. L'objectif de son étude est d'établir l'origine raciale des populations grecophones de la Thrace, en s'appuyant sur la recherche philologique.<sup>355</sup> D'après son exposé, les populations grecques de la Thrace sont des autochtones, descendant, pour lui aussi, des Pélasges.<sup>356</sup> Son corpus consiste en un ensemble de chants populaires de la Thrace sur lesquels il opère une analyse « linguistique », afin de rendre évidentes les traces de la langue pélasgique qu'il considère avoir précédé la langue grecque de l'ère hellénistique. Ainsi, dans le corpus qu'il présente, il tâche de séparer la partie du vocabulaire et de la morphologie qui sont nettement helléniques de celle qui a une origine antérieure, révélant la langue pélasgique. D'autre part, il procède assez souvent à des comparaisons avec la variété de Lesbos qu'il considère être aussi dérivée du pélasgique. Ses rapprochements vont parfois jusqu'à des comparaisons morphologiques avec le latin ou l'albanais. Il insère, lui aussi, des références toponymiques, pour renforcer sa thèse.<sup>357</sup>

Dans sa perception de l'évolution linguistique, Kondylis fait remonter la langue des populations grecophones de la Thrace, la langue laze de l'Asie Mineure et la variété grecque de Lesbos, à une langue pélasgique de la haute Antiquité.<sup>358</sup> D'après lui, cette langue a évolué pour aboutir au grec ancien. Or, son évolution n'a été ni uniforme ni linéaire pour toutes les populations qui la parlaient. Ainsi, le grec a émergé à partir du pélasgique, d'abord au sud de la Grèce. Par ailleurs, les populations de la Thrace et de Mytilène continuaient à parler le pélasgique, même après la formation du grec dans les cités helléniques. Le pélasgique de la haute Antiquité a continué à exister jusqu'au moment où il a commencé, au cours des

---

<sup>355</sup> A. D. Kondylis, *Περί γλώσσης και καταγωγής των Θρακίων* [*À propos de la langue et de l'origine des Thraces*], Athènes, 1905. Bien que légèrement postérieur à la date que nous avons fixé comme limite de notre recherche, ce livre s'inscrit parfaitement dans la lignée de travaux précédents de ce genre, par sa méthode, sa matière première, ainsi que par l'idéologie qui y est véhiculée.

<sup>356</sup> Ibid., p. 5.

<sup>357</sup> Il faut noter qu'une part non négligeable des indices, servant à établir l'existence du pélasgique, concerne des toponymes et des anthroponymes. Nous avons ici une démarche que d'autres philologues ou linguistes suivent afin de décrire une langue qui n'est connue que de façon indirecte.

<sup>358</sup> Tout comme Kondylis, Karolidis note également la parenté de la langue laze avec le pélasgique. Plus précisément, il considère que le laze et le pontique ont suivi le destin de la langue Cappadocienne : tous les trois remontent au dialecte hellénistique de la Cappadoce, et qu'avant sa diffusion, les populations antiques des ces régions parlaient la même langue phrygo-pélasgique de l'ancienne Cappadoce (Karolidis, op.cit. p. 31-32).

décennies ou des siècles, à évoluer vers le grec.<sup>359</sup> C'est en effet ce qui s'est passé, depuis l'époque hellénistique jusqu'à la haute période byzantine, avec les habitants de Mytilène d'abord, puis ceux de Thrace, qui ont transformé le pélasgique en grec. En d'autres termes, leur langue, au terme d'une certaine évolution, a été transformée en s'alignant sur celle du reste des Grecs. En revanche, les peuplades pélasgiques de la Mer Noire, appelées actuellement Lazes, parlent la langue laze qui est, en effet, le résultat de l'évolution du pélasgique.<sup>360</sup>

Kondylis et Karolidis s'occupent des variétés (les dialectes de la Thrace et de la Cappadoce) qui sont apparentées au reste du grec moderne. Il s'agit de deux variétés dont on peut prouver la continuité depuis, au moins, l'ère gréco-romaine. Mais ces deux auteurs feront remonter l'origine de ces variétés à une époque antérieure, voire hautement antique. Le pélasgique, considéré comme langue mère, acquiert une place importante dans leurs schémas interprétatifs concernant l'évolution historique de ces dialectes. Les deux philologues reproduisent, en effet, une thèse répandue à l'époque, d'après laquelle un certain nombre de langues de l'Est méditerranéen, langues vivantes ou mortes, attestées à travers des corpus, sont apparentées à une langue antérieure qu'on ne connaît qu'indirectement, et qui n'a laissé aucune trace écrite. Concrètement, le pélasgique est considéré comme antérieur au grec classique, au dialecte antique de Thrace ou de Cappadoce, ou au latin. Ainsi, la langue pélasgique est perçue comme une sorte de *ursprache* d'où le grec et le latin émergent, pendant le deuxième et premier millénaire avant notre ère. Cette quête d'une origine pélasgique nous paraît s'imposer dans ces deux ouvrages, dans la mesure où le lien entre la Grèce classique ou homérique et la Cappadoce et la Thrace moderne n'est pas établi.

Par ailleurs, le pélasgique comme langue-mère, ainsi que l'argument de l'évolution asymétrique (nord - sud de la péninsule grecque) constituent une thèse qui a été soutenue, quelques décennies plus tôt, par les savants qui se sont penchés sur la question des origines de la langue albanaise.<sup>361</sup> A. Pykaios, qui « engagea ses qualités de philologue et de linguiste amateur » au service de la cause albanaise, est l'un des premiers qui tente d'apparenter l'albanais au grec. À travers la publication du journal *Pélasgos* qui « se voulait un journal " philologique " et " ethnologique " [il] se proposait de prouver la parenté entre les Grecs et les Albanais » en se fondant sur l'étude du « monument infaillible de leur langue ».<sup>362</sup> Si les Albanais

---

<sup>359</sup> Kondylis, op.cit., p. 7.

<sup>360</sup> Ibid. p. 26.

<sup>361</sup> Voir N. Sigalas, *La question des origines et les intellectuels grecs au XIX siècle*, mémoire de DEA, EHESS, Paris, 1999 p. 74-75.

<sup>362</sup> Voir N. Sigalas, op.cit., p. 73.

n'ont pas été hellénisés au cours de l'histoire, ils sont apparentés aux Grecs par leur langue issue du pélasgique et par leur origine raciale (illyro-pélasgique). Dans ce cas, la *race* des Pélasges représente en quelque sorte l'état archaïque des deux nations. À une époque où le nationalisme albanais naissant avance en tâtonnant, des hypothèses semblables sont examinées par plusieurs autres savants.<sup>363</sup>

### 3. La transition du grec de l'Asie Mineure à Chypre

La tentative de contourner l'âge classique ou homérique et d'établir une parenté qui remonte à une époque antérieure représente une démarche intellectuelle que l'on retrouve dans d'autres études de lexicographie dialectale. Lorsque des dialectes modernes ne peuvent pas prétendre à une lignée qui remonte à l'Antiquité classique, les lettrés puisent, assez souvent, dans les conclusions de la linguistique comparée et de la théorie indo-européenne pour bâtir une parenté encore plus antique. Dans d'autres cas, on fera remonter les dialectes modernes aux dialectes doriens et éoliens de l'Antiquité. L'axe commun de ces études, c'est l'effort d'apporter les preuves de la pureté et du maintien d'un aspect hautement antique du dialecte.

Les recherches de Sakellarios sur le dialecte chypriote illustrent bien cette démarche. En effet, au début des années 1850, il entame un travail sur la littérature, l'histoire et la langue de l'île de Chypre. Les premiers résultats de sa recherche ayant paru dans la revue *Pandora*, il publie le premier tome portant sur la littérature chypriote en 1855. Treize ans plus tard, il fait publier directement le troisième volume sans passer par le deuxième. Le motif explicite de la publication n'apparaît pas être le même que celui des auteurs que nous venons d'examiner. Toutefois, sa démarche s'inscrit dans le même cadre. Avant qu'il n'expose les résultats de sa recherche, il tient à préciser l'origine de la variété chypriote. Il s'agit plutôt de déterminer l'époque de son apparition et la forme initiale du grec qui a été parlée sur l'île. Or, ce qu'il expose à ce sujet, en 1866, semble révisé vingt ans plus tard, lorsque'il procède à la réédition de son livre. Dans la préface de la première édition, il admet que le grec n'est pas la première langue à être parlée à Chypre et que les Grecs y ont apporté leur langue lors de la colonisation du XI<sup>e</sup> siècle avant notre ère : « D'après les témoignages dont nous disposons, la première langue parlée à Chypre [...] semble être celle des Phéniciens ».<sup>364</sup> Ceux-ci sont suivis par

---

<sup>363</sup> Pour une image plus complète des efforts des érudits albanais afin de déterminer leur histoire nationale et linguistique voir N. Sigalas, op.cit., ainsi que S. Skendi, « Beginnings of albanian nationalist trends in culture and education (1878-1912) », in *Journal of Central European Affairs*, 12 (4), 1953.

<sup>364</sup> « Η πρώτη γλώσσα, ήτις εν Κύπρω ελαλήθη, καθ'ας έχομεν μαρτυρίας [...] φαίνεται ότι είνε η των Φοινίκων », A. Sakellarios, op.cit., p. 1α'.

les Assyriens et les Égyptiens qui, sans doute, n'ont pas influencé la langue parlée. Après la guerre de Troie ce sont les Grecs qui s'installent sur l'île et la langue grecque prédomine finalement face à la langue phénicienne.<sup>365</sup> Toutefois, bien qu'elle arrive à prédominer avec la colonisation grecque, elle ne supprime pas définitivement les autres langues :

« Mais, même après la colonisation de Chypre par les Grecs, la langue phénicienne continuait à être parlée. [...] À part le phénicien, on parlait, très probablement, d'autres langues, notamment dans les contrées adjacentes en Asie [*i. e.* au nord de l'île]. Toutes ces langues ont corrompu, comme il sera démontré par la suite, la pureté de la langue que les colons Grecs avaient apportée avec eux. Mais, même après les altérations qu'elle a subies [...], la langue des Chypriotes est tout de même restée grecque, car la classe la plus noble de ceux-ci, qui s'occupait des lettres et de la vie de la cité, et même les négociants érudits parlaient la langue grecque de façon pure et soignée ».<sup>366</sup>

Le grec, donc, a subi des corruptions, de par son contact avec les autres langues. Mais la langue n'a pas perdu son caractère hellénique grâce aux élites instruites de l'île qui ont continué à la préserver. Par conséquent, si nous voulons résumer en quelques lignes la position de Sakellarios, nous dirons que le grec vient s'implanter à Chypre avec les colons grecs qui s'installent au milieu d'autres populations parlant d'autres langues. Leur langue prédomine, mais la présence des autres langues exerce une influence négative sur le grec. Si ce dernier est sauvegardé par les élites, ce n'est pas du tout le cas dans les couches populaires, semble dire l'auteur. Un autre facteur expliquant l'altération de la langue est sans doute lié aux pratiques des marchands grecs de l'île.<sup>367</sup>

Lors de la seconde édition, en 1891, cette première thèse est complètement révisée par Sakellarios qui fonde désormais son argumentation sur le fait que la première langue constatée à Chypre, pendant l'Antiquité, n'était pas le phénicien, mais le grec :

« La première langue parlée à Chypre [...] était le grec, et elle était même une langue apparentée au dialecte des Arcadiens et de Pamphyliens ; les

<sup>365</sup> Ibid., p. ια'-ιβ'.

<sup>366</sup> « Αλλά και μετά την των Ελλήνων της Κύπρου εποίκισιν και η Φοινικική γλώσσα ελαλοίτο. [...] Εκτός δε της Φοινικικής και άλλαι γλώσσαι πιθανώτατα εν Κύπρω ελαλούντο και μάλιστα των παρακειμένων ασιατικών χωρών. Άπασαι δ'αυταί έφθειραν ως κατωτέρω δειχθήσεται, την καθαρότητα της γλώσσης ην επένεγκον εν αυτή οι εποικίσαντες Ελληνες. Αλλά και μετά τας αλλοιώσεις, ας αυτή έπαθε [...] η γλώσσα των Κυπρίων έμεινε και ούτω πάλιν Ελληνική· διότι η ευγενεστέρα αυτών μερίς η εις τα γράμματα και την πολιτείαν ασχολουμένη, και αυτοί έτι οι λόγιοι έμποροι βεβαιώτατα επιμελώς και καθαρώς την Ελληνικήν γλώσσαν ελάουν », *ibid.* p. ιγ'.

<sup>367</sup> Ibid. p. ι'.

Arcadiens, ainsi que les premiers habitants grecs de Chypre qui en étaient parents [c'est-à-dire proches des Arcadiens] ont transporté la langue dans leur nouvelle patrie, depuis leur berceau, [qui se trouvait] en Asie Mineure. Il apparaît aussi que les Chypriotes, se trouvant au milieu de la mer et pour ainsi dire isolés, comme par ailleurs les Arcadiens qui, retranchés dans des montagnes inaccessibles, se mêlaient très peu aux autres Grecs, ont préservé, dès le début, le dialecte de l'Asie Mineure et l'ont transporté [à Chypre] avec certaines altérations inévitables à cause du temps et de circonstances particulières ». <sup>368</sup>

Dans ce cas, les premiers habitants de l'île sont des Grecs qui n'arrivent pas de l'arrière-pays grec, mais d'Asie Mineure. Ainsi, selon Sakellarios, entre la fin des migrations helléniques qui se dirigent d'Est en Ouest, <sup>369</sup> et avant les premières colonisations, une peuplade grecque a habité l'île, amenant avec elle un grec archaïque que l'on trouve aussi en Arcadie, dans le Péloponnèse. Il s'agit, bien évidemment, du dialecte arcado-chypriote antique dont l'auteur semble bien connaître l'existence <sup>370</sup> et sa parenté avec la variante du Péloponnèse. Or, ce parler, d'après lui, n'arrive pas du continent grec, mais il tire son origine d'Asie Mineure.

---

<sup>368</sup> « Η πρώτη γλώσσα, ήτις εν Κύπρω ελαλήθη [...] ήτο η ελληνική, και μάλιστα συγγενής τη διαλέκτω των Αρκάδων και Παμφυλίων, ην οι τε Αρκάδες και οι πρώτοι την Κύπρον εικήσαντες [sic] συγγενείς αυτών Ελληνες εκ της πρώτης αυτών εν τη Μικρά Ασία κοιτίδος των εις τας νέας πατρίδας των μετήνεγκον. Φαίνεται δε ότι και οι Κύπριοι ως εν μέση θαλάσση ευρισκόμενοι και ούτως ειπείν απομονωμένοι, ως και οι Αρκάδες εν δυσπροσίτοις όρεσιν οχυρωμένοι και μικράν επιμιξίαν έχοντες προς τους άλλους Ελληνας, διετήρησαν ην εξ αρχής διάλεκτον εκ της Μικράς Ασίας [και] μετήνεγκον μετά τινών αναποφεύκτων δια του χρόνου και των ιδιαιτέρων περιστάσεων και αλλοιώσεων », A. Sakellarios, op.cit., 2<sup>e</sup> édition (1891), p. θ'.

<sup>369</sup> Il est important de noter ici que nous sommes à une période où l'histoire des migrations helléniques et les origines de cette civilisation sont remises en question en Europe, tandis que de nouvelles interprétations sont proposées. La thèse des migrations de l'Est vers l'Ouest, fondée notamment sur les récits des historiens antiques, semble écartée en faveur d'une interprétation qui trace un chemin du Nord au Sud, en redéfinissant ainsi l'origine et les influences de l'univers grec antique. Les échos de ce débat ne tardent pas à arriver en Grèce où l'on voit certains savants adopter les nouvelles interprétations. Toutefois, il est évident que « l'ancien modèle » répond mieux aux quêtes intellectuelles et idéologiques des auteurs qui tirent leur origine de la Thrace, des régions anatoliennes ou du Chypre. Karolidis, lui aussi, admet que « les peuples grec et italien tirent leur origine de l'Asie et constituent la division du sud-ouest de la grande famille des peuples de la même race, auxquels a été donné le nom d'Ariens ou Indo-européens » [« Οι Ελληνικοί και Ιταλικοί λαοί έλκουσι την καταγωγήν εξ Ασίας και αποτελούσι την νοτιοδυτικήν μοίραν μεγάλης οικογενείας ομοφύλων λαών εις ους εδόθη το όνομα Άριοι ή Ινδοευρωπαίοι... »], P. Karolidis, op.cit., p. 8. Au sujet de la réinterprétation des origines ethniques et culturelles de la Grèce antique, au XIX<sup>e</sup> siècle, et le retentissement de ce débat chez les érudits grecs voir respectivement M. Bernal, *Black Athena: les origines afro-asiatiques de la civilisation classique*, Paris, 1996 (1<sup>e</sup> éd., 1988, en américain), p. 49-57), et L. Poliakov, *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, 1971.



La lignée de l'arcado-chypriote ne remonterait donc pas au grec de la civilisation mycénienne, mais au dialecte de Pamphylie. Il s'agit, en réalité, des populations grecques de cette contrée, qui ont migré à Chypre et dans le Péloponnèse à une époque antérieure à la guerre de Troie, c'est-à-dire à l'ère des migrations indo-européennes. Le XII<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles de l'Antiquité sont considérés comme l'époque d'une seconde migration, provenant cette fois de Grèce continentale. Ainsi, il reconnaît la parenté entre les variétés arcado-chypriote et pamphylique, mais il ne s'agit pas, d'après lui, de dialectes synchroniques. Le pamphylique, qui est antérieur, a évolué en donnant l'arcado-chypriote, suite à la migration des populations venues d'Asie Mineure ; et, étant donné l'aspect archaïque de ce dernier, il est facile de conclure qu'il s'agit d'un grec qui a transité avec les migrations des tribus helléniques, détachées du tronc des Indo-européens. Concrètement, cela signifie que quelques tribus helléniques ou proto-helléniques se sont installées à Chypre, tandis que d'autres marchaient vers la Grèce.

Ainsi, l'auteur réussit à interpréter le fait que le chypriote moderne, réputé comme un dialecte archaïque par rapport aux autres, doit son aspect, non pas à l'attique ou à la koinè, mais à une variété encore plus antique. En outre, à part son origine, le chypriote préserve son aspect morpho-syntaxique, grâce au fait qu'il ne s'est pas mélangé avec les autres dialectes grecs. La position géographique de Chypre, qui est une île très éloignée du continent, appuie en effet cette thèse. Mais comment Sakellarios prend-il en compte, dans cette deuxième édition, les colonisations grecques constatées durant les siècles suivants, et la présence des autres peuples ? En effet, l'isolement insulaire n'empêche pas complètement le mélange avec les autres Grecs, et ces derniers subissent, en quelque sorte, l'assimilation linguistique :

« Après la guerre de Troie, des Grecs ont quitté la Grèce et colonisé Chypre, chassant les Phéniciens de Pafos et d'Amathonte. Et bien que venus de tribus différentes, les colons n'ont pas seulement acquis le dialecte chypriote, ils l'ont également transmis à la ville phénicienne de Kitios où ils sont restés très longtemps »<sup>371</sup>

Par conséquent les « nouveaux Grecs » acquièrent non seulement la variété présente sur l'île, mais ils la répandent parmi les populations allophones qu'ils n'arrivent pas à chasser. Par rapport à la précédente édition, l'auteur envisage donc

---

<sup>370</sup> Toutefois, rares sont les philologues qui font référence à ce dialecte lorsqu'ils traitent la langue antique.

<sup>371</sup> «Την Κυπριακήν δε ταύτην διάλεκτον και οι μετά τον Τρωικόν πόλεμον εις Κύπρον εκ της κυρίως Ελλάδος αποικήσαντες Έλληνες και τους Φοίνικας εκ της Πάφου και Αμαθούντος εκδιώξαντες, καίπερ διάφοροι κατά φύλα όντες, ου μόνον παρέλαβον, αλλά και εις αυτόν έτι το επί πολύν χρόνον φοινικικών διαμείναν Κίτιον μετέδωσαν». A. Sakellarios, 2e éd., op.cit., p.θ.

ici une hellénisation complète des origines antiques. Il n'est plus question d'Assyriens ou d'Égyptiens, et quant aux Phéniciens présents, soit ils sont chassés par les nouveaux colons grecs, soit ils sont assimilés du point de vue de la langue. De plus, en ce qui concerne la présence phénicienne à Chypre, l'auteur omet d'expliquer au lecteur d'où elle provient et quand elle se manifeste. Ce que nous observons en définitive, c'est que dans ce cas, les autres langues - celles qui, dans la précédente édition étaient susceptibles de corrompre le grec - cessent d'exister dans l'édition de 1891. De même, l'autre facteur (les pratiques langagières des négociants) qui aurait agi sur la corruption du grec populaire, semble s'atténuer :

« Les Grecs de Chypre, en tant que peuple de marchands, naviguant avec leurs bateaux en Méditerranée, en Mer Noire et notamment le long des côtes d'Asie et d'Afrique adjacentes à l'île, importaient chaque jour de nouveaux mots dans leur langue, à cause du commerce. Entretenant des relations commerciales avec plusieurs pays et désirant communiquer avec des allophones, ils étaient obligés d'employer leurs langues et retenaient de celles-ci ce qu'ils jugeaient utile à leur correspondance. De cette manière, la pureté de leur langue s'altérait peu à peu, de façon imperceptible ».<sup>372</sup>

Par conséquent, d'après la préface de 1891 la variété chypriote contemporaine maintient un aspect archaïque provenant d'un dialecte de la haute Antiquité. L'auteur laisse entendre que *l'aspect est préservé non seulement chez les élites, et grâce à elles-mêmes, mais chez tous les locuteurs du dialecte*. Ce phénomène s'explique, d'après lui, par la domination linguistique et ethnique des Hellènes face aux Phéniciens dans l'Antiquité et par l'assimilation linguistique des colons grecs venus par la suite. C'est ainsi, en effet, que Sakellarios bâtit la pertinence de la thèse qu'il avance au début de sa préface : « ... au fil des siècles et après tant d'épreuves politiques successives, les Chypriotes d'aujourd'hui sont restés de purs Grecs même d'un point de vue linguistique, en sauvegardant un nombre considérable de précieux témoignages des dialectes grecs anciens ».<sup>373</sup>

---

<sup>372</sup> « Οι εν Κύπρω Έλληνες, ως λαός εμπορικός, παραπλέοντες μετά των πλοίων των άπασαν την Μεσόγειον θάλασσαν και τον Εύξεινον Πόντον και μάλιστα τα παρακείμενα τη νήσω των μέρη της Ασίας και της Αφρικής, και νέας λέξεις δια του εμπορίου εις την γλώσσαν των καθ'εκάστην εισήγον. Έχοντες δ'αυτοί μετά πολλών χωρών εμπορικήν επιμιξίαν και επιθυμούντες να ανταποκρίνονται προς αλλογλώσσους ανθρώπους ηναγκάζοντο να κάμνωσι χρήσιν των γλωσσών αυτών, εκ της μίας εις την άλλην ό,τι χρήσιμον χάριν της της εμπορικής των αλληλογραφίας αναγράφοντες. Ούτω δε κατά μικρόν και ανεπαισθήτως εφθείρετο η καθαρότης της εαυτών γλώσσης », *ibid.*, p. ι' ; ici, c'est nous qui soulignons.

<sup>373</sup> « ... οι νύν Κύπριοι μετά τοςάντας αλλεπαλλήλους πολιτικός δοκιμασίας έμειναν αείποτε και κατά την γλώσσαν γνήσιοι Έλληνες, πλείστας όσας πολυτίμους διαλεκτικής ειδήσεις των αρχαίων της Ελληνικής γλώσσης διαλέκτων διασώζοντες ». *Ibid.* p. γ'.

Ainsi, en 1891, lorsque la recherche des « monuments vivants » bat son plein, et la découverte de l'aspect antique des dialectes remplace l'image du grec vulgaire corrompu, Sakellarios admet à son tour que le trésor hellénique a été sauvegardé même dans la « langue populaire » de l'île.

#### 4. La théorie indo-européenne et l'usage du pélasgique dans l'hellénisation des origines linguistiques

L'île de Chypre de Sakellarios, dans sa première édition, comme nous l'avons constaté, fait face à une mixité originelle. L'élément grec vient s'implanter dans l'île pour dominer, en dernière instance, les autres populations. Par ailleurs, d'après les données historiques connues au XIXe siècle, la Cappadoce ou la Thrace, depuis la haute antiquité et jusqu'à l'Age d'or, n'ont pas de « certificats helléniques » comme c'est le cas de l'Ionie, des îles égéennes, du Péloponnèse ou de l'Italie du sud. En revanche, elles rejoindront la grecophonie plus tard, à une époque où la langue et la culture helléniques dominent l'Est du bassin méditerranéen. Il s'agit d'une période, où d'autres cultures feront partie de l'héritage politique et culturel grec et latin. Toutefois, cette lecture du passé historique aurait impliqué que les populations des contrées excentrées, revendiquées comme grecques au XIXe siècle, ne soient pas « d'origine grecque », mais le produit d'une hellénisation qui a eu lieu pendant l'ère gréco-romaine. Or, ce que nous avons constaté, en analysant les extraits des travaux cités auparavant, c'est que les auteurs arrivent à apporter *la preuve d'une origine hautement antique* de ces populations, en contournant le domaine de l'histoire ou de l'archéologie. La linguistique comparée qui se fait connaître chez les lettrés grecs au milieu du siècle et, plus précisément, l'intérêt pour les langues indo-européennes fournissent, en effet, les outils nécessaires et appuient les conclusions de nos auteurs. Les thèses ou les hypothèses sur la formation du grec ancien, le point de vue sur l'évolution du pélasgique, du phrygo-pélasgique, des dialectes proto-helléniques et les connaissances concernant les migrations indo-européennes deviennent des outils pour helléniser des périodes de l'histoire antique et pour attribuer une origine « pure » et « hautement antique » aux populations visées.

Le point de vue de certains philologues sur l'hellénisation de populations pendant l'Antiquité hellénistique et romaine, nous aide à mieux comprendre l'usage de la théorie des langues et des migrations indo-européennes. Il faut d'abord noter que le fait de l'adoption du grec par des populations allophones, pendant l'Antiquité, est largement reconnu. Or, en règle générale, il est admis que ces populations, en majorité, constituent d'autres « races », « tribus » ou « nations » ne s'identifiant pas aux Grecs. Les « nouveaux dialectes grecs » qui ont émergé, principalement lors de la rencontre des allophones avec le grec pendant la période

gréco-romaine,<sup>374</sup> comportaient en effet un génie étranger, revêtu d'une apparence hellénique: « ... à part le dialecte des Grecs de souche d'Alexandrie, ces dialectes hellénistiques étaient [...] des génies étrangers revêtus d'une apparence hellénique».<sup>375</sup> D'un autre côté, les locuteurs des trois dialectes antiques du grec, à savoir l'ionien, le dorien et l'éolien, ont transformé, eux aussi, leur parler respectif, sous l'influence de l'attique, *mais sans que l'esprit de la langue soit affecté*, dans la mesure où il s'agissait d'un mélange de parlers helléniques. La transformation des anciens dialectes était, en réalité, la réattribution d'une nouvelle forme au génie grec, puisque ceux-ci étaient l'instrument linguistique des populations grecques depuis toujours. En revanche, en ce qui concerne les populations hellénisées pendant l'Antiquité, leurs parlers grecs n'ont pas véhiculé le mode de pensée et le génie hellénique. Nous pouvons facilement comprendre ce que la dernière constatation pourrait impliquer, chez nos auteurs, quant à la considération des descendants contemporains de ces populations.<sup>376</sup>

Néanmoins, cette même constatation ne semble pas concerner les populations qui étaient des locuteurs d'une langue directement apparentée au grec, comme le pélasgique. Le grec hellénistique vient, en effet, s'implanter au sein des populations parlant une langue (pélasgique, frygo-pélasgique) qui s'identifie à la proto-langue qui a généré le grec. Dans ce cadre, nous pouvons comprendre que l'invention de la langue et des populations pélasgiques pendant la haute Antiquité, en Cappadoce ou en Thrace, sert à mettre en évidence le fait qu'avant l'hellénisation existait une population et une langue pré-, ou mieux, proto-helléniques. Le grec hellénistique s'y est donc naturellement implanté, comme une sorte de processus nécessaire et inévitable. En même temps, le point de vue sur la provenance et la direction des migrations indo-européennes attribue une valeur relative au « berceau de l'hellénisme », en créant un centre de gravité mobile dans l'histoire de la Grèce antique, qui se déplace au fil des siècles, de l'Est méditerranéen vers le sud de la péninsule grecque. Ainsi, lorsqu'on affirme que telle ou telle variété remonte à des parlers qui ont précédé le grec ancien, on arrive en réalité à contourner l'obstacle de l'histoire de la haute ou de la moyenne Antiquité qui n'attribue pas une place nettement hellénique à certaines régions ou à certaines populations.

<sup>374</sup> Nous verrons plus loin dans ce mémoire que nos auteurs font une distinction entre la koinè, considérée comme la langue commune des élites lettrées, et un autre ensemble de dialectes du grec à caractère populaire.

<sup>375</sup> «... ήσαν δε αι ελληνιστικαί αυταί διάλεκτοι εκτός της των γνησίων Ελλήνων της Αλεξανδρίας [...] αλλόφυλοι διάνοιαι εξωτερικούς ελληνικούς τύπους περιβεβλημένοι ». D. Mavrofydis, *Essai d'histoire ...*, op.cit., p. 15.

<sup>376</sup> Nous verrons par la suite ce que cette dernière constatation pourrait impliquer chez nos auteurs en ce qui concerne les descendants contemporains de ces populations. Sur l'importance de la continuité *du mode de pensée grecque* à travers la langue voir infra *La question de l'altération : de la " corruption " à l' " immutabilité " du grec*.

Par conséquent, nous pouvons dire que pour un certain nombre de savants, les Pélasges tiennent lieu, en dernière instance, de substrat proto-hellénique qui fonctionne comme signe distinctif au moment où une large partie des populations de l'Est méditerranéen est hellénisée. Ainsi, parmi les peuples hellénisés, les Thraces et les Cappadociens intègrent ou réintègrent leur nation, ayant comme instrument une langue qui véhicule, effectivement, le génie grec. La Thace et la Cappadoce, calquées sur l'exemple de l'histoire de Macédoine d'Otto Abel,<sup>377</sup> où les Macédoniens, race proto-hellénique, seront hellénisés et rejoindront leur nation,<sup>378</sup> suivront le même destin, dans les travaux de philologues grecs. L'interprétation de Mavrofydis, citée plus haut, fait en quelque sorte écho aux propos d'Otto Abel sur le destin de l'hellénisme en Orient: « [l'hellénisme] n'a pas pu s'enraciner dans les peuples sémitiques et la nation Zendique, tandis qu'il est devenu la nationalité propre des Phrygiens et des Pélasges, en Asie Mineure et dans les Balkans, car ces peuples lui étaient parents ».<sup>379</sup> Mavrofydis qui complète ses études en Allemagne, et qui transfère l'historicisme allemand dans ses œuvres,<sup>380</sup> a pu prendre directement connaissance de l'ouvrage d'Abel à Leipzig, en 1847, avant même la parution de sa traduction grecque de 1860.

Bien qu'une telle interprétation de l'origine linguistique puisse paraître quelque peu hasardeuse pour le chercheur actuel, elle est néanmoins explicable si nous examinons le développement et l'usage de l'hypothèse pélasgique dans le cadre de la linguistique historique qui domine les recherches de cette période. L'histoire des langues indo-européennes, qui voit le jour à partir des travaux de la linguistique comparée, fournit en effet un paradigme d'où l'on peut conclure qu'il est possible d'affirmer l'existence d'une langue antique et de ses locuteurs, même si cette langue n'a pas laissé de traces à l'écrit. La thèse d'une proto-langue indo-européenne s'est appuyée principalement sur la parenté d'un ensemble de langues que l'on a supposé, de manière plausible, être dérivé de l'indo-européen, étant donné qu'il n'est pas possible de faire remonter l'une à l'autre. Cette thèse sert en effet de modèle afin d'interpréter l'évolution de certaines langues dans l'Est du bassin méditerranéen. Dans le cas que nous examinons, le pélasgique prend la place de l'indo-européen en devenant l'*ursprache* des langues grecque, albanaise et latine qui sont perçues comme ses langues filles. En admettant aussi l'aspect indo-européen du pélasgique, on le situe automatiquement à une étape intermédiaire

---

<sup>377</sup> O. Abel, *Makedoniens vor König Philipp*, Leipzig, 1847. Selon l'information de Sigalas (op. cit. p. 269), ce livre est traduit en grec et paraît en 1860.

<sup>378</sup> Sur la place de Pélasges dans l'histoire de la Macédoine d'Abel, voir N. Sigalas, *La question des origines...*, op.cit., p. 55-58.

<sup>379</sup> O. Abel, op.cit., p. 280. La citation en français provient de N. Sigalas, « Hellénistes, hellénisme et idéologie nationale », p. 268.

<sup>380</sup> G. Veloudis, op.cit., p. 7-8.

entre la proto-langue des Ariens et le grec ancien. La démarche nécessaire, qui aide nos auteurs à corroborer l'hypothèse du pélasgique est en effet la comparaison entre les langues qui sont censées être dérivées de celui-ci. C'est pourquoi les savants en question iront jusqu'à des comparaisons avec l'albanais et le latin.<sup>381</sup> Et puisque le pélasgique, dans sa périphérie, présente des ressemblances avec d'autres langues indo-européennes,<sup>382</sup> on est obligé de tenir compte, lors des comparaisons, des langues comme le persan, l'arménien, ou même le slavon. Ainsi, un certain nombre de mots ou de racines, qui ne font pas partie du système morphologique ou phonologique du dialecte, mais qui présentent des similitudes avec le latin ou l'albanais, ne sont pas interprétés comme l'effet d'emprunts réciproques, mais comme les traces d'une langue qui serait à l'origine de ceux-ci.

D'autres facteurs ont également contribué à la diffusion de la thèse pélasgique. Le fait qu'il n'y ait pas à cette époque un ensemble de preuves linguistiques, historiques et archéologiques capables de définir, de façon positive, une réalité historique et socio-linguistique précise,<sup>383</sup> nous semble avoir favorisé - au lieu d'en dissuader - des thèses ou des hypothèses semblables. Les indices linguistiques dispersés dans un large espace géographique,<sup>384</sup> ainsi que les témoignages divergents ou même contradictoires des historiens de l'Antiquité, fournissent aux contemporains une « matière » assez fluide, capable de se couler dans des moules différents. Ainsi, le peuple et la langue pélasgique ne servira pas uniquement aux savants grecs de la Thrace ou de l'Asie Mineure, mais aussi à

---

<sup>381</sup> Par ailleurs, la proximité entre les trois langues avait été mise en exergue antérieurement, de la part de linguistes qui à l'époque faisaient autorité sur les questions des langues indo-européennes. Rask et Schleicher, par exemple, « mettent l'albanais dans un rapport particulièrement étroit avec le latin et le grec ». (H. Pedersen, *The discovery of Language. Linguistic Science in the Nineteenth Century*, Bloomington, 1962, p. 71.)

<sup>382</sup> Voir par exemple le phrygo-pélasgique de Karolidis.

<sup>383</sup> Même de nos jours, les preuves restent faibles et insuffisantes pour soutenir de façon positive la thèse de l'existence d'une ou plusieurs langues pélasgiques. Des articles comme celui d'A. Morpurgo Davies, « The Linguistic Evidence: is there any? » (G. Cadogan (éd.), *The End of the Early Bronze Age in the Aegean*, Leiden, 1986, p. 93-123) ou celui de Y. Duhoux, « Προελληνικές γλώσσες : έμμεσες μαρτυρίες » [« Langues pre-helléniques : témoignages indirectes »], (in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές ως την ύστερη αρχαιότητα [Histoire de la langue grecque des origines à la basse Antiquité]* Thessalonique 2001, p. 175-179), nous montrent bien la prudence et la modération avec lesquelles de tels sujets sont abordés aujourd'hui.

<sup>384</sup> Les chercheurs qui ont tâché de répondre à la question de l'existence du pélasgique se sont appuyés sur des indications toponymiques et lexicales d'un espace géographique assez large couvrant la mer Égée, la Thrace, la Macédoine et la côte de l'Asie Mineure. Au sujet des diverses « thèses pélasgiques », leur méthode et leur développement, voir D. A. Hester « "Pelagian" - A New Indo-European Language? » in *Lingua*, 13, 1965, p. 340-349.

d'autres lettrés étrangers, notamment albanais,<sup>385</sup> qui y verront les origines nationales d'autres peuples balkaniques.

L'étude des enclaves grecophones que l'on découvre loin du « centre national » répond, entre autres, à la demande formulée à partir des années 1860 pour la sauvegarde des « trésors de la langue ». Il est également vrai que les régions du Pont, de la Cappadoce ou de Chypre ne sont pas visées par l'irrégentisme grec et qu'il n'est pas toujours question de revendications territoriales lorsque l'intérêt se porte sur ces régions excentrées. Parfois même on est loin des visées expansionnistes ou des enjeux de la politique internationale, comme, par exemple, lorsqu'on débat sur la grecophonie de Calabre ou bien quand on découvre le village grecophone de Cargèse en Corse.

Toutefois, nous constatons que la multiplication des travaux portant sur les régions excentrées rend progressivement la « frontière linguistique » de la nation plus floue et moins visible. En effet, ces travaux contribuent, jusqu'à un certain point et sans que ce soit un objectif explicite, à bâtir l'image d'une nation dont la frontière culturelle et linguistique n'est pas confinée dans un espace géographique précis et délimité. De cette manière, la découverte et la mise en avant de cette grecophonie à la fois excentrée et isolée *consolide l'image de « la force vitale » du grec ainsi que le stéréotype de la persistance exceptionnelle et de l'étendue de l'hellénisme à travers l'histoire*. Ce fait, accompagné par l'implantation des institutions éducatives et culturelles, renforce au niveau idéologique aussi bien la conviction de la primauté culturelle grecque que l'argument pour « la mission civilisatrice de l'hellénisme ». En somme, nous dirions que la manière dont la lexicographie dialectale se développe dans la seconde moitié du siècle, contribue à forger le concept de l'hellénisme, concept qui s'élabore et se cristallise dans les travaux des historiens grecs du XIXe siècle.

Sous un autre angle de vue, l'invention d'origines hautement antiques n'est pas toujours, ou pas exclusivement, une question de construction d'identité et d'idéologie nationale. Pour les élites qui se trouvent loin du centre national ou pour celles du Royaume qui tirent leur origine de l'une de ces régions, il peut s'agir souvent de construire une légitimité idéologique, en inventant une origine et une histoire qui leur soient propres. N'oublions pas que nous nous trouvons dans une période où les différentes élites essaient de se faire une place dans le creuset national, ou bien d'acquérir les titres qui leur permettront de jouer d'égal à égal pendant une période où les rapports de force sont encore fluides. L'exemple de Mavrophrydis que nous avons mentionné plus haut est assez révélateur. Lorsque

---

<sup>385</sup> Quant aux savants albanais, voir N. Sigalas, *La question des origines ...*, op.cit., p. 69-84.

ses compétences linguistiques et sa grécophonie sont remises en question, ce qui est en cause, en réalité, c'est son poste à l'Université. Au même moment, les critiques de Sakellarios visent, ne serait-ce qu'indirectement, le cercle de professeurs qui l'ont soutenu. L'invention progressive d'une Cappadoce hellénique qui tire ses origines de la haute antiquité établit en effet un « certificat » d'une valeur symbolique particulière qui sert aux hommes de lettres, sur un terrain qui est tout autre de celui des enjeux de portée nationale ou internationale.

L'exemple de Mavrophrydis n'est pas un cas isolé. Les événements postérieurs à la promulgation de la Constitution de 1844, la redéfinition du rapport des forces entre élites indigènes et élites hétérochtones, de même que le rôle des élites grecques de Constantinople ou de Smyrne dans la seconde moitié du siècle et leurs relations avec le Royaume, mettent clairement en évidence que les rapports entre les différentes élites est un enjeu important et que chacune d'entre elles se dote des moyens nécessaires pour s'imposer sur un terrain où se repartit le pouvoir politique, économique ou symbolique.<sup>386</sup> Derrière les enjeux politiques, économiques ou autres, importants ou de faible portée, qui mettent sur le devant de la scène les diverses élites, on trouve un fond idéologique et un discours de légitimation qui puisent, entre autres, dans un savoir qui est en train de se constituer et qui porte sur l'histoire de la langue grecque.

---

<sup>386</sup> Bien entendu, il ne s'agit pas toujours d'un « jeu » perpétuel de concurrence. L'antagonisme et l'affrontement entre les élites, ou bien, la collaboration et l'équilibre sont des états qui se succèdent ou qui se trouvent imbriqués, dans la diachronie.



#### D. L'impact de la dialectologie sur l'image du grec dialectal: parenté synchronique et parenté diachronique

Nous avons longuement insisté jusqu'ici sur le fait que le motif et en même temps l'objectif de ces travaux étaient d'établir la parenté d'une ou de plusieurs variétés avec le grec ancien ou à défaut avec une langue proto-hellénique. D'après les critères que l'on applique pour choisir l'endroit à étudier ou les informateurs, et étant donné le tri du vocabulaire avant la publication d'un ouvrage, il devient évident que nous avons affaire à des travaux normatifs. Plus précisément, les lettrés ne visent pas à décrire, mais plutôt à construire une image des variétés du grec. En effet, ce que l'on appelle « le grec populaire » ou « les dialectes populaires du grec moderne » renvoie plutôt à une partie lexicale et à certains phénomènes morphologiques des variétés rurales. En d'autres termes, on examine des éléments ou des phénomènes qui sont conformes aux normes du grec ancien, en écartant tout ce qui semble être incompatible avec les objectifs de la recherche.<sup>387</sup> Ainsi, nous dirions que l'image que les travaux dialectologiques de l'époque véhiculent nous paraît être celle d'un ensemble de variétés synchroniques qui sont apparentées, avant tout, à une langue antique. Cette perception particulière du grec dialectal qui est en train de se construire, de façon volontaire ou inconsciente, aura un double impact : d'une part, le *fond morphosyntaxique commun* des dialectes est laissé à l'arrière plan au profit de leur *fond lexical archaïque commun* et, d'autre part, ces variétés acquièrent progressivement un *caractère hellénique incontestable* aux yeux des lettrés.

Nous avons déjà noté que dans l'élan dialectologique des années 1860, et jusqu'en 1890 environ, on écarte plus ou moins consciemment tout élément linguistique qui relèverait du grec moderne commun, et tout d'abord son vocabulaire. En réalité, le fonds morpho-syntaxique et lexical commun qui existe entre les variétés régionales est absent des travaux, ou il est mis en retrait. Le but de l'étude dialectale est, en réalité, de relever les points morpho-syntaxiques et lexicaux communs entre chacun des dialectes et leur source unique.<sup>388</sup> Ainsi, la parenté des variétés régionales du grec moderne apparaît beaucoup moins comme une parenté morpho-syntaxique, lexicale et phonologique existant dans la synchronie. En revanche, les dialectes s'apparentent entre eux dans la mesure où

---

<sup>387</sup> Répétons ici que le caractère et les conclusions de la dialectologie, la définition de l'objet ou la motivation des personnes qui s'engagent dans ce domaine présentent de fortes ressemblances avec le courant dialectologique qui se développe dans les Balkans ou en Europe, pendant ces années.

<sup>388</sup> Plus rarement, on examine aussi les mots ou les aspects grammaticaux qui survivent dans plusieurs dialectes en même temps.

l'on établit le lien qui les unit à une langue antique. En fin de compte, ils ne sont pas vus dans leur rapport au grec moderne commun, mais uniquement par rapport au grec ancien. Pour les philologues en question, il s'agit du même ensemble de variétés, à savoir la famille du grec moderne, mais en réalité il n'est pas question de convergences ou de divergences synchroniques entre ces variétés. Dans cette perspective, les études dialectologiques se réduisent à une surenchère d'archaïsmes et de comparaisons diachroniques, principalement au niveau lexical. En réalité, le caractère archaïque d'une langue ou d'un de ses dialectes est représenté comme une valeur en soi. Cela signifie que le volume archaïque du lexique ou de la morphologie fonctionne comme une valeur ajoutée pour la variété examinée. L'influence de la linguistique comparée dans l'étude des dialectes, que nous avons constatée auparavant, constitue un élément important si l'on veut comprendre la démarche des lettrés. Avant de revenir plus tard sur ce point, notons seulement pour le moment que la mise en retrait du fonds synchronique commun des vernaculaires, ainsi que le choix des dialectes dits « archaïques », répondent à une tendance plus large partagée par les philologues occidentaux. Quant aux travaux de ces derniers, Mirambel considère que l'« on a affaire là, à des exposés d'ensemble, qui portent sur les parlers néogrecs le plus divergents de la langue commune, et dont les auteurs s'efforcent de souligner l'éloignement, en marquant la relation de ces parlers avec le passé, dans la mesure où le développement qui leur a donné naissance s'écarte de celui du grec commun ». La préoccupation principale de ces auteurs, d'après lui, était la recherche « de la continuité historique, et c'est en fonction du grec ancien, voire médiéval, que l'on s'intéresse à tels parlers modernes, particulièrement riches en archaïsmes ».<sup>389</sup>

D'après nous, cette manière de percevoir la réalité linguistique apporte un double bénéfice au projet puriste : tout d'abord, la parenté entre les dialectes modernes est fondée en se référant presque exclusivement à la langue dont ils sont dérivés. Cette langue, c'est-à-dire le grec ancien devient en réalité le facteur d'unification de l'espace grécophone, en déterminant en même temps l'orientation de la réforme du grec moderne. D'autre part, dans cette optique, les éventuelles divergences entre les dialectes, qui sont parfois fortes à l'époque, s'éclipsent du champ de vision. Notons que l'espace grécophone qui se veut unifié par une langue est en même temps fragmenté par ses variétés locales. Cette fragmentation est mise en exergue d'autant plus que les dialectes véhiculent parfois des cultures locales fort diversifiées voire très différentes les unes des autres. Or, la manière d'aborder les dialectes, dans la seconde moitié du siècle, laisse ces divergences dans l'ombre. Le fait que le tzakonien et le pontique ou le cappadocien et le calabrais soient fort éloignés les uns des autres passe ainsi à l'arrière-plan. La découverte des

---

<sup>389</sup> A. Mirambel, « Les tendances actuelles... », art.cit., p. 451-452.

populations et des régions grécophones s'accompagne donc d'une interprétation de la réalité linguistique et culturelle qui révèle un espace homogène, sans toutefois, affirmer de manière positive la proximité synchronique de ses composants.

En effet, ce seront les démotocistes de la fin du siècle qui vont déplacer le centre d'intérêt vers la langue commune et qui examineront les dialectes dans leur fond morpho-syntaxique et lexical commun. La nouveauté apportée par les savants puristes après 1850, c'est qu'ils débarrassent progressivement les variétés régionales des qualificatifs, qui les désignaient comme « barbares », « monstrueuses », « corrompues », etc. La lignée entre elles et la langue antique est donc établie dans la seconde moitié du siècle. À présent, ce qui reste à effectuer aux démotocistes, c'est d'atténuer leurs particularismes morpho-syntaxique et lexical et de les intégrer comme branches sur le tronc d'une langue commune.

### Récapitulation

L'espace géographique où se repartissent les variétés du grec n'est pas nettement circonscrit au milieu du XIXe siècle, pour les lettrés grecs. Les œuvres qui commencent à voir le jour, avant même le milieu du siècle, composent progressivement la mosaïque de la grécophonie. Les premiers témoignages sur les populations grécophones et les enclaves dialectales proviennent, comme nous l'avons constaté, des savants européens. Ce qui n'est pas connu par les lettrés du Royaume au lendemain de la constitution de l'État devient une évidence cinquante ans plus tard. Les régions, villes ou villages grécophones sont mentionnés dans les bibliographies, et, les études se multiplient d'année en année. Toute personne instruite est appelée à contribuer à cet effort qui se déploie pendant la seconde moitié du siècle, et nous constatons que des lettrés de tout bord participent au travail de terrain, ainsi qu'aux débats qui s'engagent dans les colonnes des périodiques et au sein des associations littéraires. L'élan qui se développe prend plus la forme d'un devoir patriotique que d'un engagement académique ou scientifique. D'un autre côté, la repartition des tâches, la division du travail en quelque sorte, entre les lettrés est bien précise. Le cumul des travaux dialectologiques, ainsi que les informations ponctuelles qui arrivent de la périphérie,<sup>390</sup> servent pendant la seconde moitié du siècle à composer une image de

---

<sup>390</sup> À part les travaux de terrain, nous avons recensé une série de témoignages directs ou indirects qui mentionnent des populations grécophones loin de la masse principale de la grécophonie. Voir, à titre d'exemple, la lettre de Zampelios que nous avons citée plus haut (Kirkolonis I., Zampelios S., « Les aventures... » art.cit.), ou bien le témoignage que Karolidis rapporte dans son livre, concernant une série des « communes grécophones », situées à Pyramos et au-delà, jusqu'en Mésopotamie (Karolidis, op.cit., p. 32).

l'univers grecophone, sans toutefois donner un aperçu dialectologique précis de l'espace grecophone ni dresser des cartes dialectales.

Dans cette même période, en revanche, les chercheurs observent une grande activité dans les pays voisins, où l'on dresse des atlas dialectologiques et où l'on procède à des travaux de synthèse. Les études portant sur les variétés régionales du grec moderne, au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, sont limitées et fragmentaires : c'est un fait reconnu, et R. Delveroudi y revient dans un article consacré à la question de la langue : « The piecemeal and in comparison with other countries, limited-study of the dialects made it impossible to produce a linguistic atlas of Greek, and difficult to define and group them. »<sup>391</sup> Effectivement, alors que s'accumulent les travaux de manière impressionnante, leur répartition et leur nature empêchent d'en tirer des œuvres de synthèse. Toutefois, d'après ce que nous venons d'exposer, il devient clair que ce phénomène n'est pas le fruit du hasard et qu'il n'est pas dû au manque de moyens ou d'intérêt. Au contraire, il répond à une série d'objectifs souvent liés aux enjeux politiques que l'on rencontre dans les Balkans, pendant le dernier quart du siècle. Le travail de la lexicographie dialectale ne vise pas à constituer des atlas dialectologiques, mais, en dernière instance, il contribue à définir les frontières linguistiques du concept de *l'hellénisme*.

Ce qu'il faut également retenir du présent chapitre, c'est que la « découverte » des variétés du grec réaménage le contenu de la notion de langue populaire. Ainsi, à partir des années 1850, une autre image du grec dialectal commence à se construire, et elle va peu à peu supplanter celle d'une langue *corrompue* et *gréco-barbare*, image qui a persisté pendant plusieurs siècles. Le développement de la lexicographie dialectale répond, en réalité, au besoin de la refonte de l'identité et de l'histoire des couches populaires rurales, dans une conjoncture historique particulière. Il est important aussi de noter que le pas décisif pour la réhabilitation de la langue vernaculaire est fait par les savants puristes. Pendant cette période (1850-1880), où les chercheurs d'aujourd'hui ont l'habitude de voir en Grèce l'omniprésence des lettres classiques et la toute-puissance de l'archaïsme, se manifeste, en réalité, un intérêt systématique et régulier pour la langue et les lettres modernes.<sup>392</sup>

---

<sup>391</sup> R. Delveroudi, « The language question and the modern Greek dialects », in “ *Strong ” and “ Weak ” Languages in the European Union : Aspects of Linguistic Hegemonism*, tome 2, Thessalonique, 1997, p. 562.

<sup>392</sup> Au cours de ces années, nous constatons, outre la vague dialectologique, un intérêt accru pour les origines et l'histoire de la littérature moderne. A. Papadopoulos Vretos publie en 1854 un inventaire des ouvrages grecs qui ont vu le jour depuis 1453 (A. Papadopoulos Vretos, *Νεοελληνική Φιλολογία, ήτοι κατάλογος των από της πτώσεως της Βυζαντινής αυτοκρατορίας μέχρι εγκαθιδρύσεως τής εν Ελλάδι Βασιλείας τυπωθέντων βιβλίων παρ'Ελλήνων εις την ομιλουμένην, ή εις την αρχαίαν ελληνικήν γλώσσαν*, [*Littérature néo-hellénique, c'est-à-dire*

La « vague dialectologique » poursuit également l'objectif de rapprocher la langue moderne de l'ancienne. De cette manière, l'intérêt pour le grec moderne dialectal intègre parfaitement les objectifs puristes tels qu'ils se dessinent pendant ces années. Comme nous avons eu l'occasion de le constater dans le précédent chapitre, l'objectif du retour au grec ancien et l'archaïsation « à perpétuité » de la katharevousa répondent, entre autres, à un besoin identitaire. La découverte de l'aspect hellénique des vernaculaires ne fait que renforcer le contenu que l'on attribue à cette identité. D'un autre côté, ce fonds hellénique des vernaculaires n'est pas perçu comme base pour bâtir une langue nationale, mais il sert à alimenter la langue puriste.

En somme, nous dirions que la lexicographie dialectale aboutit à dégager une image des vernaculaires conforme aux objectifs linguistiques des savants puristes, ainsi qu'aux nouveaux besoins identitaires. La nouvelle image du grec et de son histoire qui se dégage sera bientôt dominante chez les lettrés grecs.<sup>393</sup> L'activité

---

*répertoire des livres imprimés en grec ancien ou en langue orale par des Grecs, de la chute de l'Empire byzantin à l'instauration de la royauté en Grèce*], Athènes, 1854). Le catalogue de Vretos prétend mettre en évidence la présence d'une littérature grecque-moderne, que l'on veut mixte en ce qui concerne sa langue (langue savante et langue populaire). L'auteur entend par là qu'à côté de la littérature antique, le peuple grec dispose, de livres dans sa propre langue, tout au long des derniers siècles d'existence nationale. En même temps, il considère son catalogue inachevé et fait appel à la contribution des lettrés pour compléter cet inventaire. Effectivement, dans les années qui suivent cette publication, la revue *Pandora* accueille dans ses colonnes les articles de ceux qui mettent en lumière l'existence d'autres titres non mentionnées par Vretos. En 1866, D. Mavrofydis publie des corpus datant du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, dont un long extrait de *Ptochoprodromos* (D. Mavrofydis, *Εκλογή μνημείων της νεοτέρας ελληνικής γλώσσας* [*Recueil des monuments de la langue grecque moderne*], Athènes, 1866). C. Sathas, et d'autres savants feront de même. En somme, pendant ces années, on observe une tentative d'émancipation par rapport aux éditions et aux commentaires des textes antiques. Quant au contenu des corpus qui sont recueillis, nous constatons qu'au moins jusqu'aux années 1880, il s'agit de textes qui n'ont pas de contenu littéraire au sens propre du terme. En ce qui concerne le contenu de ce terme en Grèce, D. Tziovas note que « while in Europe the concept of literature emerged at the turn of the eighteenth century, in Greece the prevalent term during the nineteenth century and even at the beginning of the twentieth was "filologia", which was sometimes used to signify literary texts along with scholarship which included a wide body of written texts. To this term, the adjective national was attached very often in order to denote the national literature. The term "logotecnia" first appeared in 1886 in an article appeared in ESTIA by J. Pantazidis » (D. Tziovas, *The Nationism of the Demoticists and the Impact on their Literary Theory, (1885-1930)*, Amsterdam, 1986, p. 19).

<sup>393</sup> Même les philologues européens eux-mêmes, notamment les hellénistes, auront une large place dans cette procédure de reconstruction de l'image du grec. Nous avons vu dans le premier chapitre qu'au début du siècle, plusieurs déclarent que le grec est encore vivant à travers le *grec moderne*. À petits pas, le *romain*, aussi, attirera de plus en plus l'attention des hellénistes, qui seront les premiers à étudier les dialectes du grec moderne. En outre, le milieu des néo-hellénistes

associative, le rôle des revues littéraires dans la stimulation et l'orientation de l'activité philologique, la façon dont progresse la lexicographie dialectale, la formation de certaines disciplines académiques et l'intensification des contacts des savants grecs avec leurs confrères occidentaux, tous ces éléments constituent ainsi un cadre d'où l'on voit émerger une représentation du grec moderne, conforme aussi bien à l'identité collective qu'on est en train de bâtir, qu'aux aspirations politiques du nationalisme grec.

---

qui émerge parmi les hellénistes va interagir pendant toute cette période avec les milieux des érudits grecs, tout en influençant les attitudes de ces derniers sur la question de la langue.

## **DEUXIEME PARTIE**

### **HISTOIRE, PHILOGIE, ET LINGUISTIQUE : LA VISION DE L'ÉVOLUTION DE LA LANGUE DANS LA PERSPECTIVE DE LÉGITIMATION DES OBJECTIFS POLITIQUES ET LINGUISTIQUES**

### III. « DÉGÉNÉRESCENCE » ET « RÉGÉNÉRATION » D'UNE LANGUE : LA RÉHABILITATION, ET LE REGARD SUR L'HISTOIRE DU GREC

*Mais la langue de Platon, de Lucien, de Chrysostôme, a-t-elle jamais cessé de l'être? L'étude de son histoire en montrerait la perpétuité, et c'est bien de cette langue qu'on peut dire comme du phénix: "Una est quae repararet seque ipsa reseminet"*

F. D. Dehèque

Dans la conclusion de la première partie de ce mémoire, nous avons pu établir que la langue devient, dans la conjoncture socio-politique que nous avons analysée, un élément capital dans le processus de construction des nouvelles identités collectives, et qu'en même temps, elle constitue un argument stratégique pour les aspirations du nationalisme grec. Une configuration d'événements, d'ordre politique et social, ainsi qu'un cadre scientifique et idéologique particulier ont contribué à ce que la katharevousa renforce sa légitimité idéologique et que le retour progressif au grec ancien acquière une place capitale dans le processus de la réforme de la langue.<sup>1</sup> D'autre part, les vernaculaires, ainsi que leurs locuteurs rejoignent le passé hellénique. Nous avons aussi observé qu'au même moment la langue est perçue comme un *témoin identitaire*, et comme un *moyen* pour faire avancer une *politique culturelle* en Orient. Ces faits constituent des axes sur lesquels se développent les schémas interprétatifs de l'évolution du grec. Les conclusions de la dialectologie et les spéculations sur l'évolution du grec ancien font progressivement émerger une image concernant la « nature » et l'histoire du grec moderne : d'un côté, il y a un ensemble de variétés à tradition orale, qui sont perçues comme *inaltérées dans l'essentiel* qui est considéré être leur génie, et elles manifestent ainsi un caractère incontestablement hellénique ;<sup>2</sup> de l'autre, il existe une variété cultivée, commune, en pleine mutation, qui constitue, pour les Grecs comme pour les autres peuples balkaniques, le véhicule les conduisant au progrès et à la civilisation.

Cette partie sera, dans une large mesure, consacrée à l'examen des fondements scientifiques et de l'apport des théories linguistiques et historiques dans l'édifice idéologique de la katharevousa. Notre souci sera de suivre

---

<sup>1</sup> Nous avons aussi noté qu'à partir des années 1850 se consolide la croyance que le grec ancien est une langue vivante qui pourra dans l'avenir proche s'épanouir et revivre pleinement.

<sup>2</sup> Nous verrons que les opinions et les interprétations proposées se nuancent et varient parfois les unes des autres. Néanmoins, malgré les nuances ou la variation, on admet généralement le sauvegarde essentiel du grec (le maintien du génie de la langue), même si l'on interprète différemment l'évolution.



l'adaptation des méthodes et des préceptes de la linguistique comparée, ainsi que des modèles interprétatifs de l'historiographie grecque, dans les travaux des philologues grecs. D'autre part, nous nous pencherons sur *le double usage* de l'histoire du grec ancien : nous verrons que cette histoire se construit non seulement dans le but de fournir les arguments nécessaires à la réhabilitation du grec dialectal mais aussi dans la perspective de consolider la place de la langue littéraire comme langue nationale, dans le pays. Nous observerons également comment les conclusions des travaux dialectologiques servent à corroborer le modèle interprétatif de l'histoire du grec qui en train d'émerger, ainsi que l'adaptation des schémas et des concepts de la linguistique comparée dans ce modèle. En outre, nous exposerons la façon dont les interprétations proposées répondent au contexte socio-historique de la seconde moitié du siècle, et comment elles se rattachent à certains enjeux politiques et idéologiques de cette conjoncture, ou aux stratégies des élites lettrées concernant la réforme linguistique pendant cette même période.

Nous considérons que les fondements scientifiques qui sont établis et les interprétations qui se cristallisent pendant ces années, *servent à consolider la légitimité et la prédominance d'une variété du grec moderne* et à *fournir un appui scientifique à un ensemble de thèses d'ordre politique et idéologique*, qui répondent à la conjoncture de la seconde moitié du siècle. Le contexte socio-historique forme un cadre au sein duquel on fixe les objectifs de la réforme tandis qu'on voit émerger une nouvelle représentation du grec moderne. C'est dans ce cadre que les postulats concernant l'histoire du grec se cristallisent, en formant une *frontière idéologique* que la philologie grecque ne dépassera pas, au moins jusqu'à la fin des années 1880. Durant cette période, l'histoire de la langue grecque sera effectivement bâtie sur le principe de la continuité de l'ensemble du grec, continuité qui implique son caractère inaltérable, l'évolution lente, et la sauvegarde du grec ancien, de l'Antiquité à nos jours.

## A. L'aspect des études historiques du grec

Si nous voulons esquisser le cadre dans lequel sont inscrites les tentatives de décrire et d'expliquer l'évolution du grec, il faut tout d'abord examiner certains éléments concernant la nature des travaux qui portent sur l'histoire de la langue. Ainsi, lorsque nous parlons des « travaux portant sur l'histoire de la langue », il faut noter qu'il s'agit d'une sorte d'euphémisme pour une longue période. En effet, en ce qui concerne l'histoire de la langue grecque, nous avons recensé à peine quelques études traitant globalement du sujet, pour la période allant du début du siècle aux années 1880. Il en est de même pour les monographies de nature linguistique, portant sur des questions précises : très peu de travaux spécialisés voient le jour au XIXe. En revanche, pour cette période, la plupart des publications concernant l'histoire du grec proviennent d'Europe occidentale.<sup>3</sup> À partir des années 1880, nous assistons à la multiplication des publications, qui n'aura tout de même pas l'ampleur des travaux de la lexicographie dialectale. Cette période est inaugurée, en 1885, avec le travail de J. Psychari sur la formation de l'aspect morpho-syntaxique du grec moderne. Dans ses *Essais de grammaire historique néo-grecque*, l'auteur offre une esquisse de l'émergence et de l'évolution du grec moderne.<sup>4</sup> Deux ans auparavant, G. Chatzidakis l'a précédé avec deux études consacrées à l'évolution historique de certains aspects du grec moderne.<sup>5</sup> Parallèlement, le recueil et la publication des corpus historiques du grec moderne deviennent systématiques : C. Sathas entreprend la publication de textes médiévaux et post-médiévaux, écrits en « grec populaire ».<sup>6</sup>

---

<sup>3</sup> Voir entre autres J. M. Heilmaier, *Ueber die Entstehung der romanischen Sprache unter dem Einflüsse fremder Zungen*, Aschaffenburg, 1834, F. W. Mullach, *Grammatik der griechischen Vulgärsprache in historischer Entwicklung*, Berlin, 1856, L. Meyer, *Griechische Aoriste, ein Beitrag zur Geschichte des Tempus- und Modusgebrauchs im Griechischen*, Berlin, 1879, K. Dieterich, *Untersuchungen zur Geschichte der Griechischen Sprache*, Leipzig 1898.

<sup>4</sup> L'ouvrage voit le jour, en deux volumes, entre 1886 et 1888. Les études, qui constituent le premier volume sont publiées à partir de 1885, dans des revues grecques ou françaises. Nous trouvons, entre autres, une étude portant sur l'émergence de la morphologie et la phonologie grecques modernes dans la langue byzantine, dans le *Bulletin de la Société des Études Grecques* (*Επετηρίς της Εταιρίας των Ελληνικών Σπουδών*) en 1885.

<sup>5</sup> G. N. Chatzidakis, *Περί φθογγολογικών νόμων* [*À propos des lois phonétiques*] et *Περί των εις -ους συνηρημένων της β' κλίσεως και των εις -ος ουδετέρων ονομάτων της γ' εν τη νέα ελληνική* [*À propos des substantifs neutres du grec moderne : les contractés en -ους de la deuxième déclinaison et les neutres en -ος de la troisième*], Athènes, 1883.

<sup>6</sup> Ses publications commencent dans les années 1860 avec le *Χρονικόν ανέκδοτον Γαλαξειδίου* [Chronique inédit de Galaxidi], Athènes 1865 et *Ελληνικά ανέκδοτα* [Textes grecs inédits], Athènes 1867. La *Bibliothèque de Moyen Âge* (*Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*) constitue l'oeuvre majeure de Sathas. Il s'agit d'un recueil de textes byzantins inédits dont la publication commence en 1872 à Venise et s'achève en 1894. *Les exploits de Digenis Akritas* (1875) et la *Chronique de Chypre* (1882) sont le fruit de sa collaboration avec E. Legrand et E. Miller.

Jusqu'en 1880, les interprétations globales, fondées sur des recherches linguistiques originales portant sur des périodes de plusieurs siècles, sont donc rares. Les monographies concernant l'histoire du grec ne sont guère plus fréquentes. L'œuvre de référence pour cette période est l'*Essai d'histoire de la langue grecque* de D. Mavrofydis<sup>7</sup> qui constitue néanmoins une publication exceptionnelle. Sa recherche est menée dans le cadre d'un concours universitaire, tandis que des publications semblables émanent d'initiatives privées, durant tout le XIXe siècle. Par ailleurs, son travail se distingue par la rigueur méthodologique et dépasse la frontière de la philologie pour s'inscrire nettement dans la nouvelle discipline de la linguistique.

Par conséquent, si nous voulons examiner comment nos auteurs construisent *l'histoire de la langue*, nous avons à notre disposition très peu références bibliographiques portant sur l'évolution historique du grec. En revanche, les passages, les extraits, les annotations concernant l'histoire du grec sont nombreux, au sein de travaux à caractère multiple. Il ne s'agit pas de recherches linguistiques en soi, mais d'une série d'*interprétations fragmentaires*, parfois stéréotypées, ainsi que des reprises d'analyses de savants occidentaux au sujet de l'histoire de la langue. Un ensemble de travaux de la philologie européenne (ou plus rarement grecque) qui examinent de façon systématique soit l'histoire du grec,<sup>8</sup> soit l'évolution des langues indo-européennes,<sup>9</sup> offriront aux lettrés grecs des modèles interprétatifs et serviront de base théorique à une série d'appréciations globales quant à l'évolution du grec. Ce sujet est toutefois traité de façon partielle, voire aléatoire, dans de nombreuses publications ayant d'autre objet que l'histoire du grec. Par ailleurs, les auteurs qui traitent de l'histoire de la langue, pour la plupart formés en philologie classique, rattachent pendant longtemps leur sujet à l'histoire de la littérature, en sorte que l'histoire de la langue constitue un domaine de la philologie.

Ainsi, l'évolution de la langue est un sujet omniprésent dans plusieurs travaux de diverse nature : monographies portant sur l'évolution d'un aspect de la langue, études de lexicographie dialectale, ouvrages traitant un sujet philologique

---

<sup>7</sup> D. Mavrofydis, *Δοκίμιον ιστορίας της ελληνικής γλώσσης* [*Essai d'histoire de la langue grecque*], Smyrne, 1871. L'*Essai* de Mavrofydis voit le jour à Smyrne en 1871, mais sa préface a déjà été publiée dans la revue *Filistor*, dix ans auparavant (voir D. Mavrofydis, « Σύνοψις της εξωτερικής ιστορίας της Ελληνικής γλώσσης » [« Concis de l'histoire extérieure de la langue grecque »], in *Filistor*, 3, 1861, p. 116-131, 166-182 et 289-295). L'ouvrage en question constitue le travail que Mavrofydis a remis au concours de l'Université, en 1860 (*Tsokaneios Diagonismos*). Le sujet du concours a été publié en 1856 et nous pouvons supposer que l'essentiel de son travail a été réalisé entre ces deux dates.

<sup>8</sup> Notamment les travaux de F. W. Mullach (op.cit.), de Deffner et ses recherches sur le tzakonien, ou encore l'étude de Mavrofydis sur l'histoire du grec moderne.

<sup>9</sup> Voir les travaux de Bopp sur la grammaire comparative des langues indo-européennes, d'Émile et d'Eugène Burnouf sur la langue et la littérature sanskrites ou ceux de Pictet que nous verrons par la suite.

plus large. Dans la première catégorie, nous avons inventorié un ensemble de travaux qui traitent de l'évolution de la prononciation depuis l'Antiquité jusqu'au XIXe siècle ; dans la deuxième, la recherche des origines lexicales d'un dialecte fait surgir un discours portant sur la question de l'évolution du grec, d'une manière globale. L'histoire du grec peut aussi apparaître sous l'aspect de la comparaison (morpho-syntaxique et lexicale) entre grec ancien et grec moderne. Dans ce cas, l'auteur examine le rapport entre la *langue populaire* ou la *langue écrite* des savants<sup>10</sup> et le grec ancien.<sup>11</sup> Il ne s'agit pas à proprement parler de traités d'histoire de la langue grecque, dans la mesure où toute la période intermédiaire (à savoir l'ère byzantine et ottomane) est très souvent omise. Enfin d'autres auteurs examinent l'histoire du grec moderne en parallèle avec celle de la littérature. Dans ce cas aussi, il n'y est pas vraiment question de l'histoire du grec, mais il s'agit d'une démarche courante dans la mesure où la linguistique n'est pas encore détachée de la philologie traditionnelle.

Par conséquent, comme l'histoire de la langue ne constitue pas un objet de recherche en soi,<sup>12</sup> nous nous trouvons devant des exposés qui ne sont que rarement linéaires et complets. L'ensemble de ces éléments compose une image de l'histoire du grec, même si elle ne se cristallise pas à un moment précis ou dans une œuvre particulière. En règle générale, nous pouvons dire que les références à l'histoire du grec et les interprétations respectives sont abondantes malgré le nombre limité des travaux spécialisés.<sup>13</sup> Les ouvrages que nous citons dans le cadre de ce chapitre constituent des textes de référence, dans la mesure où ce que nous avons relevé dans plusieurs autres publications apparaît de façon relativement intégrale et condensée dans ceux-ci. Toutefois, nous n'excluons pas d'examiner un ensemble d'autres extraits qui pourraient éventuellement compléter ou enrichir notre exposé.

---

<sup>10</sup> Les termes *langue populaire* et *langue écrite des savants* correspondent, respectivement, aux termes *δημώδης γλώσσα* et *φιλολογική/γραπτή γλώσσα* qui étaient en usage à l'époque.

<sup>11</sup> Il s'agit notamment des livres traitant de la question de la langue d'un point de vue historique. C. Sathas (*Ιστορία του ζητήματος της νεοελληνικής γλώσσας* [*Histoire de la question de la langue grecque moderne*], Athènes, 1870) ou N. Konemenos (*Το ζήτημα της γλώσσας* [*La question de la langue*], Corfou, 1873), à titre d'exemple, avancent leurs interprétations sur l'évolution du grec à travers un schéma qui met face-à-face la *langue littéraire* et la *langue populaire*. Nous n'y insisterons pas davantage, car nous traiterons cette question notre prochain chapitre.

<sup>12</sup> Par ailleurs, même pour la dialectologie, son objet n'est pas, comme nous l'avons vu, bien distincte de celui de l'ethnographie.

<sup>13</sup> Ces références sont constatées tout au long de la période en question. Étant donné leur degré de diffusion, nous pouvons dire que certaines de ces interprétations, ou parfois stéréotypes, tendent à dominer, tandis que d'autres restent en retrait.

## B. La question de l'évolution du grec au carrefour des différentes disciplines

La question nationale stimule la recherche dans les différents domaines cognitifs, tandis que la rigueur scientifique n'est pas toujours à l'ordre du jour. À l'origine du développement des études dialectologiques se trouvent, comme nous l'avons noté, des questions plus larges, à savoir celles de l'unité et de la continuité de la nation grecque. Il s'agit de questions portant sur la synchronie et la diachronie à la fois, qui génèrent, en effet, « le questionnaire » des « disciplines nationales demandant à légitimer l'héritage national ».<sup>14</sup> Une série d'articles récents ont mis l'accent, de manière très pertinente, sur le fait que les interprétations concernant *l'histoire du grec*, qui se développent pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, s'intègrent dans le cadre des efforts des élites lettrées grecques pour déterminer l'espace et le temps nationaux, avec le souci de cristalliser une nouvelle identité collective.<sup>15</sup> De cette démarche, il ressort que la langue, l'histoire ou la culture ne sont pas toujours des objets d'étude en soi, alors que l'un des principaux objectifs des recherches sur le grec, après 1850, est d'apporter des réponses à des questions d'ordre idéologique. C'est dans ce cadre intellectuel que se forment les disciplines académiques de l'histoire, d'abord, et ensuite de la *laographie* et de la linguistique. Ainsi émerge dans ce décor l'interprétation de l'évolution de la langue grecque, qui, dans une large mesure, tire ses postulats des enseignements de la recherche dialectale, des conclusions de l'historiographie grecque, ainsi que des préceptes de la linguistique comparée.

### 1. L'entrée de la linguistique comparée dans l'étude de la langue grecque : un bref aperçu historique

Jusqu'au début, voire le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'approche des phénomènes du grec est fondée sur l'acquis théorique des traités du grec ancien remontant à l'époque gréco-romaine et byzantine. Il est significatif de constater que la *Τέχνη Γραμματική* de Denys de Thrace ou les traités de syntaxe d'Apollonius le Dyscole,

---

<sup>14</sup> « ...“national disciplines” seeking to legitimize the national heritage », E. Gazi, *Scientific National History : The Greek Case in Comparative Perspective (1850-1920)*, Frankfurt, 2000, p. 113.

<sup>15</sup> Au sujet de la conscience linguistique en Grèce au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, dans son rapport avec les représentations de l'histoire nationale, voir à titre indicatif l'article de A. Liakos, « “Εξ'Ελληνικής εις την Ημών Κοινήν Γλώσσαν” » [« “De l'hellénique à notre langue commune” »] in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές ως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à la basse Antiquité*], Thessalonique, 2001, p. 963-971. Sur le développement des postulats de l'historiographie linguistique grecque dans le cadre de l'idéologie nationaliste du XIX<sup>e</sup> siècle, voir A. F. Christidis, « Ιστορίες της Ελληνικής Γλώσσας » [« Histoires de la langue grecque »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας, από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à l'Antiquité tardive*], Thessalonique, 2001, p. 3-17.

sont des œuvres incontournables parfois même dans la seconde moitié du XIXe siècle.<sup>16</sup> L'organisation du savoir concernant le grec moderne est fondée sur les modèles théoriques forgés depuis le début de notre ère, et nous dirions même que toute la pensée philologique est construite sur les catégories formées depuis la basse Antiquité. Au contraire, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, ces modèles vont basculer avec l'introduction des méthodes et des préceptes de la linguistique comparée. Dans ce contexte historique, « l'infiltration » de la linguistique moderne va modifier la vision du grec moderne, de son évolution, de son rapport avec le grec ancien, ainsi que la perception de son rôle dans l'instauration d'une langue nationale. Le nouveau savoir va nourrir les traités, les thèses scientifiques et les positions idéologiques, aussi bien des savants puristes que des intellectuels démotocistes de la fin du siècle.

L'apparition de la littérature sanskrite, à Athènes, vers le milieu du siècle, est un des premiers témoignages qui nous renseigne sur le contact des lettrés grecs avec la linguistique comparée. Entre 1845 et 1853, la Bibliothèque Nationale grecque entreprend la publication de plusieurs textes sanskrits que le savant D. Galanos a traduits et commentés. La question que nous allons nous poser ici est de savoir dans quelle mesure le public grec prend connaissance de ces publications, qui contiennent également une esquisse de la théorie des langues indo-européennes. Selon le témoignage d'A. Paspatis,<sup>17</sup> les livres de Galanos ont rendu accessibles « les trésors du Sanscrit », or jusqu'en 1857, les lettrés ne les ont pas particulièrement appréciés.<sup>18</sup> Nous pouvons donc supposer que jusqu'à cette date, l'oeuvre de Galanos n'a pas été lue et connue de façon approfondie. Ses travaux seront lus et discutés au début des années 1860, au sein du SLHC, ainsi que dans les colonnes de la revue *Filistor*.

Quant aux principaux postulats de la théorie indo-européenne, les témoignages de savants du Royaume laissent penser qu'ils commencent à être connus à partir des années 1840. En 1845, le directeur de la Bibliothèque Nationale grecque, G. K. Typaldos, qui dirige l'édition des manuscrits de Galanos, écrit dans la préface du premier tome que « la parenté entre le sanskrit et le perse, le grec, le latin, l'allemand et le vieux slave est de nos jours considérée comme établie »<sup>19</sup>.

---

<sup>16</sup> Trois autres œuvres de référence, qui reprennent largement les principes des deux auteurs antiques, font autorité non pas seulement parmi les Grecs, mais dans toute l'Europe, depuis la Renaissance : *Ερωτήματα* [Erotemata] de Chrysoloras, *Επιτομή των οκτώ του λόγου μερών* [Compendium octo orationis partium] de C. Lascaris, ainsi que la *Grammaire* de Th. de Gaza. Il s'agit de travaux qui ont été publiés pour la première fois à la fin du XVe siècle et qui font l'objet de dizaines de rééditions les siècles suivants.

<sup>17</sup> En ce qui concerne A. Paspatis, voir première partie : *L'émergence de la lexicographie dialectale et son impact*.

<sup>18</sup> A. G. Paspatis, « Περί των Ατσιγγάνων και της γλώσσης αυτών » [« À propos des Gitans et de leur langue »], in *Pandora*, 8 (179), 1857, p. 244.

<sup>19</sup> D. Galanos, *Ινδικών μεταφράσεων πρόδρομος* [Avant propos à des traductions indiennes], p. η', Athènes, 1845.

Quatre ans auparavant, un article relatif à la philosophie de la langue, de N. Livadefs, philologue et lexicographe confirmé, nous indique que les postulats de la théorie indo-européenne, bien qu'établis, sont loin d'être assimilés par les savants grecs. Son discours est encore dominé par la ancienne conception de la généalogie des langues en Europe, et certains passages semblent montrer qu'il a une connaissance très rudimentaire de la nouvelle interprétation avancée par les pionniers de la linguistique comparée.<sup>20</sup>

Pour les années 1840, nous ne disposons pas d'indices sur le degré de diffusion de cette interprétation dans les milieux savants. Toutefois, au milieu des années 1850, nous trouvons dans les journaux et les revues grecs des extraits ou des articles de plus en plus nombreux, qui témoignent d'une connaissance de la théorie des langues indo-européennes et des fondements de la linguistique comparée. Ce sont en effet les savants majeurs de l'époque qui font connaître ses conclusions à un public plus large. En 1854, Paparrigopoulos, lors de son cours inaugural à l'université,<sup>21</sup> admet l'origine indo-européenne des grecs anciens et la parenté avec d'autres peuples européens. En 1856, S. Zampelios semble bien connaître la linguistique comparée qu'il nomme *συγκριτική φιλολογία*. D'après ses propos, il s'agit d'une *science*, et il considère, par ailleurs, ses *enseignements* comme nécessaires pour la recherche philologique.<sup>22</sup> D. Mavrofydis, dans la préface de son *Essai d'histoire de la langue grecque* cite le schéma généalogique des langues indo-européennes, afin d'expliquer l'apparition du grec.

Les principales thèses, ainsi que les méthodes de la linguistique comparée seront diffusées dans le Royaume, notamment grâce aux articles de D. Mavrofydis dans la revue *Filistor*. Dans l'Empire Ottoman, le *Syllogue de Constantinople* devient le relais pour les nouvelles théories. À partir de 1864, nous pouvons relever une série d'articles et de conférences, au sein du SLHC, qui abordent diverses questions : la question du foyer et des migrations indo-européennes, l'histoire de la philologie, la généalogie et les questions morpho-syntaxiques des langues indo-européennes, l'origine commune des « principales nations européennes », l'origine raciale et la langue des Roms, la mythologie des peuples qui ont dérivé des *Arias*, le rapport entre le théâtre antique en Inde et en Grèce. Le *Syllogue de Constantinople* devient en effet le terrain où se discutent, s'élaborent et se réadaptent un ensemble de notions ou de théories, que l'on retrouve ensuite dans les travaux grecs portant sur la langue.<sup>23</sup> Les premiers travaux des hellénistes

<sup>20</sup> N. Livadefs, « Φιλοσοφία » [« Philosophie »], in *Evropaïkos Eranistis*, 3, 1841, p. 253-258.

<sup>21</sup> C. Paparrigopoulos, « Το εν πανεπιστημίω μάθημα της ιστορίας του ελληνικού έθνους » [« Le cours sur l'histoire de la nation grecque à l'Université »], in *Pandora*, 5 (119), 1855, p. 555-560.

<sup>22</sup> S. Zampelios, « Φιλολογικά τινά έρευναι της νεοελληνικής διαλέκτου », in *Pandora*, 7 (160), 1856, p. 371-373.

<sup>23</sup> Les sujets que nous venons de citer sont publiés dans la revue du SLHC (*Ο εν Κωνσταντινουπόλει Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος, Σύγγραμμα Περιοδικόν*) à partir de 1864. Le débat autour de la linguistique comparée au sein du *Syllogue* pourrait constituer un chapitre à

consacrés au grec moderne constituent aussi un pivot pour les préceptes de la nouvelle science. Un grand nombre de ces travaux, dont plusieurs ont été évoqués plus haut, appliquent au grec les méthodes et citent les thèses de la linguistique comparée. Certains de ces travaux connaissent une large diffusion dans les milieux grecs et quelques-uns deviennent des oeuvres de référence dans les études théoriques ou pour la recherche de terrain.<sup>24</sup> Ainsi, jusqu'à la fin des années 1860 les principes de la nouvelle science semblent constituer un lieu commun dans le milieu des lettrés grecs.

Il faudra attendre les années 1870 pour voir l'introduction des méthodes de la linguistique moderne dans les recherches de terrain, notamment lorsqu'il s'agit du recueil lexical. Nous avons déjà cité les propos de certains philologues grecs qui essaient d'imposer des principes scientifiques à la recherche lexicographique, durant les années 1860. Même plus tard, en 1880, E. Egger nous informe du retard des Grecs pour adopter les méthodes et les principes de la linguistique moderne : « [...] nos amis les Hellènes sont restés longtemps en arrière des progrès qu'a faits la linguistique en notre siècle. Feu [sic] Mavrophrydès et M. Pantasidès sont presque les premiers qui aient étudié l'histoire de leur langue au point de vue de la vraie linguistique »<sup>25</sup>. Les deux auteurs mentionnés par Egger sont en effet des chercheurs dont les principaux ouvrages voient le jour à la fin des années 1860.<sup>26</sup> Ces mêmes auteurs sont, comme nous l'avons vu, parmi ceux qui essaient de diffuser les nouveaux principes de la linguistique dans la communauté des lettrés, lesquels, pendant ce temps, multiplient leurs efforts pour inventorier le « trésor lexical » du grec.

Les questions que soulève alors la linguistique comparée stimulent le débat

---

part, mais nous n'y insisterons pas davantage. Néanmoins, il est important de noter que les noms des linguistes européens qui sont cités dans les articles ou lors de débats sont ceux de Max Müller, de F. Bopp, de Scheicher, de Leo-Meyer, H. Weber, de A. Pictet, de Fick, de Steinthal, de Lazarus, et de Miklosich. Étant donné que plusieurs de ces noms réapparaissent dans d'autres travaux grecs et cités souvent par des savants mineurs, nous pouvons supposer que les articles de la revue constituent, pendant cette période, un corpus important de vulgarisation de la linguistique comparée, pour la masse des lettrés qui s'occupent en amateurs des questions de philologie et des linguistique.

<sup>24</sup> Notons parmi d'autres ceux de Müller Max, (*Lectures on the Science of Language*, Londres 1994, (1<sup>e</sup> éd. 1861), M. Bréal, (*Introduction à la grammaire comparée des langues indo-européennes de M. Fr. Bopp*, Paris, 1866), Émile Burnouf, (*Histoire de la littérature grecque*, Paris, 1869), F. Bopp, (*Über das Conjugationssystem...*, Frankfurt, 1816) que l'on trouve plus souvent citée dans sa traduction française.

<sup>25</sup> E. Egger « Η αθανασία της ελληνικής γλώσσας ή ανεύρεσις της ομηρικής γλώσσας εν ταις δημόδεσι διαλέκτοις της συγχρόνου ελληνικής, υπό Κ. Κοντοπούλου » [compte rendu du livre de K. Kontopoulos], in *Journal des Savants*, août 1880, p 509.

<sup>26</sup> Il s'agit de l'*Essai d'histoire... de Mavrofydis* qui voit le jour en 1871, et du *Λεξικόν Ομηρικόν* ([*Dictionnaire homérique*], Athènes, 1872) de Pantazidis, qui est la traduction du dictionnaire du grec ancien de G. Ch. Crusius (*Vollständiges griechisch-deutsches Wörterbuch über die Gedichte des Homeros und der Homeriden*, Hanovre, 1836).



qui porte sur les nouvelles méthodes et approches en linguistique et en philologie. Néanmoins, les méthodes et les postulats de la linguistique comparée dépassent rapidement les débats théoriques pour s'adapter, voire s'assimiler, aux schémas interprétatifs qui portent sur l'évolution du grec. De même, la théorie des langues indo-européennes trouve sa place dans l'histoire du grec tant au niveau du récit des origines du grec qu'au niveau de l'adoption des concepts théoriques et des méthodes qui ont accompagné cette théorie. Parmi la vaste littérature de la linguistique comparée de la seconde moitié du siècle, ce qui retient l'attention des Grecs, ce sont les questions de l'évolution de la langue, de la parenté des variétés d'une famille linguistique, ainsi que les volets de la théorie indo-européenne concernant le grec.

## 2. L'historiographie grecque au milieu du siècle

Dans la première moitié du XIXe siècle, nous assistons à *une évolution de la conception du passé historique*, ainsi qu'à la cristallisation progressive d'un récit concernant l'histoire grecque. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle le récit du passé préoccupe principalement les milieux des érudits cléricaux. Les récits des chroniqueurs véhiculent une conception du passé historique qui s'inscrit dans la longue tradition des chroniques byzantines. C'est dans cette même période que les premiers travaux historiographiques grecs voient le jour. Mais il s'agit en grande majorité de traductions ou de compilations d'ouvrages étrangers. L'écriture d'une histoire *générale* ou d'une histoire *universelle* ne semble pas encore préoccuper les esprits, et le terrain reste occupé, avant tout, par les histoires locales et les monographies, ou bien par l'histoire antique.<sup>27</sup> Dans la seconde moitié du XVIIIe on assistera également en Europe à la publication de certains ouvrages *d'histoire universelle*, qui constitueront des travaux de référence aussi bien en l'Occident que dans le cercle des érudits grecs. C'est dans ce cadre que s'inscrit *l'Histoire de l'Empire romain* de Gibbon qui voit le jour à partir de 1776.<sup>28</sup> Ce livre sera un repère pour les Grecs pendant plusieurs décennies, ainsi que le point de départ de la recherche historiographique.

À partir du milieu du XIXe siècle, deux faits marquent l'historiographie grecque. Tout d'abord, on passe définitivement *de la chronique à l'essai historique* et d'une vision providentielle à une conception rationaliste du passé historique. Certes, la transition n'est ni automatique ni linéaire : l'essai d'histoire que nous rencontrons dans le XIXe siècle garde les traces d'une conception providentielle ; pour certains, cette conception reste même le fil conducteur de leur récit.<sup>29</sup>

<sup>27</sup> G. Veloudis, *O Jacob Philipp Fallmerayer και η γέννηση του ελληνικού ιστορισμού* [*Jacob Philipp Fallmerayer et la naissance de l'historicisme grec*], Athènes, 1982, p. 9-11.

<sup>28</sup> E. Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, t. 1-6 (1776-1788). L'histoire de Gibbon sera traduite en grec en 1840.

<sup>29</sup> Voir à titre indicatif A. Frantzis, *Επιτομή της Ιστορίας της αναγεννηθείσης Ελλάδος* [*Histoire de*

Deuxièmement, nous passons de l'histoire du *millet* (*genos*) à l'histoire de la nation. Durant ces décennies, nous assistons à la « nationalisation “de l'histoire de la Grèce” (c'est-à-dire d'un espace géographique qui n'est pas strictement délimité), ce qui signifie l'appropriation de cette histoire par la “nation des Grecs”, et sa transformation en “histoire de la nation grecque”. Dans le cadre de cette dernière, c'est-à-dire d'une histoire des Grecs, l'acteur des faits de l'histoire sera désormais la nation grecque, et l'objet de l'étude historique son action à travers les siècles... »<sup>30</sup> Le terme « histoire de la nation grecque » fait son apparition au milieu du siècle, alors qu'auparavant, il s'agissait de *l'histoire de la Grèce* ou des traités d'histoire d'une période historique précise. « La transition d'une “Histoire de la Grèce” à une “Histoire de la nation grecque” ne relève pas tant du choix d'un titre que de la prédominance totale d'une nouvelle conception historique : la conception nationale de l'histoire, ce qui présuppose l'acceptation explicite d'un postulat historique et ontologique précis : la “nation”, existant dans la diachronie, est le protagoniste central, ou même absolu, des événements qui ont lieu dans son territoire ; un territoire qui lui appartient “depuis la nuit des temps du temps”, [...] même s'il est conquis par d'autres peuples, même s'il “quitte le devant de la scène politique” ».<sup>31</sup>

L'historiographie grecque se développe, jusqu'à un certain point, comme une réponse aux thèses qui voient le jour en Occident, et qui traitent souvent de l'origine historique des Grecs actuels. Les historiographes occidentaux, qui ont porté leur intérêt à l'histoire allant au-delà de l'Antiquité, stimulent souvent la recherche historiographique grecque et suggèrent, d'une certaine manière, le questionnaire de cette recherche. Avec Gibbon et Fallmerayer, d'un côté, Zinkeisen et Emerson, de l'autre, la recherche historiographique grecque se trouve obligée de répondre aux uns ou de surenchérir sur les autres.<sup>32</sup> C'est dans ce cadre précis que s'inscrira la recherche de la continuité de la nation grecque.

La filiation de la civilisation antique, ainsi que la continuité entre les Grecs actuels et ceux de l'Antiquité ne sont ni données ni établies dans l'historiographie occidentale au début du XIXe siècle. Néanmoins, c'est à peu près pendant la même période que certains historiens occidentaux avancent la thèse d'une continuité, liant

*la Grèce régénérée*], 4 vol., Athènes, 1839-1841, G. Pentadis Darbaris, *Δοκίμιον περί σπουδής της ιστορίας* [*Essai sur l'étude de l'histoire*], Athènes, 1842.

<sup>30</sup> I. Koubourlis, « Όταν οι ιστορικοί μιλούν για τον εαυτό τους : ο ρόλος του εθνικού ιστορικού στους πρωτοπόρους της ελληνικής εθνικής σχολής » [« Lorsque les historiens parlent d'eux mêmes: Le rôle de l'historien national chez les pionniers de l'école nationale grecque »] in P. Kitromilidis, T. E. Sklavenitis (éds), *Ιστοριογραφία της νεότερης και σύγχρονης Ελλάδας, 1833-2002* [*Historiographie de la Grèce moderne et contemporaine, 1833-2002*] tome A, Athènes, 2004, p. 81

<sup>31</sup> Ibid., p. 82

<sup>32</sup> Cf. I. Koubourlis, *ibid.*, 81-82, G. Veloudis, *op.cit.*, p. 17 et 44-46 et M. Sakellariou, « Νεοελληνικές Ιστορικές Σπουδές. Ιστορικό και κριτικό σχεδιάγραμμα » [« Études neo-helléniques d'histoire. Esquisse historique et critique »], in *Nea Estia*, 35, 1943, p. 158-162.

l'Antiquité au monde grec contemporain,<sup>33</sup> alors que des tentatives semblables venant des savants grecs verront le jour vers le milieu du siècle. Ces savants constituent « une “génération” de philosophes de l'histoire, d'historiographes et de chartistes, qui commence à produire son œuvre à peu près au début des années 1840 pour atteindre sa première maturité dix ans plus tard ».<sup>34</sup> Outre les deux historiographes majeurs, à savoir S. Zampelios et C. Paparrigopoulos, qui publient à partir du milieu du siècle, nous trouvons aussi les travaux de G. Kozakis Typaldos qui apparaît comme le précurseur, à la fin des années 1830,<sup>35</sup> ceux de M. Renieris sur la philosophie de l'histoire,<sup>36</sup> et Pentadis Darvaris<sup>37</sup> qui reste, néanmoins attaché à une conception providentielle du passé historique.<sup>38</sup>

À partir des années 1850, les publications historiques se multiplient. Des études et des monographies récentes ont très pertinemment mis en évidence les répercussions des publications de Fallmerayer quant au déclenchement de la recherche historiographique, linguistique et laographique en Grèce.<sup>39</sup> Le besoin d'apporter les preuves contre les positions du savant allemand oblige, au moins au début, à remonter au passé byzantin et à le considérer dans son rapport avec le monde antique. La recherche historiographique et les critiques de l'œuvre de Fallmerayer à l'étranger, dans les années 1830, constituent un fondement solide sur lequel se développe, dix ans plus tard, la riposte grecque. L'apport des travaux de Zinkeisen et d'Emerson, qui mettront l'accent sur le lien entre les Grecs anciens et modernes, sera fort important. Zinkeisen, qui contribue à ce débat, annonce son projet d'écrire une Histoire de la Grèce des origines jusqu'à nos jours, en mettant l'accent sur l'unité et la continuité du monde grec. Zinkeisen n'achevera pas son travail, mais la thèse sur « la continuité de la nation grecque » est bel et bien énoncée et son *Geschichte Griechenlands* se fait connaître en Grèce. Les historiens grecs prennent progressivement le relais, en vue de consolider cette thèse.

---

<sup>33</sup> Il s'agit principalement des publications de J. W. Zinkeisen, *Geschichte Griechenlands vom Anfange geschichtlicher Kunde bis auf unsere Tage*, Leipzig, 1832-1840 et de J. Emerson, *The History of Modern Greece from its Conquest by the Romans B.C. 146 to the Present Time*, Londres, 1830.

<sup>34</sup> I. Koubourlis, art. cit., p. 82.

<sup>35</sup> G. Kozakis Typaldos, *Φιλοσοφικόν δοκίμιον περί της προόδου και της πτώσεως της Παλαιάς Ελλάδος* [*Essai philosophique sur le progrès et la chute de la Grèce antique*], Athènes, 1839.

<sup>36</sup> M. Renieris, *Φιλοσοφία της Ιστορίας* [*Philosophie de l'histoire*], Athènes, 1999 (1<sup>ère</sup> éd. 1841).

<sup>37</sup> G. Pentadis Darvaris, op.cit.

<sup>38</sup> En ce qui concerne son *Essai sur l'étude de l'histoire*, voir le commentaire de G. Veloudis, op. cit., p. 52-53.

<sup>39</sup> Nous pouvons citer entre autres G. Veloudis, op. cit., qui fait le premier effort systématique dans ce sens, K. Th. Dimaras, *Ιστορία της νεοελληνικής λογοτεχνίας* [*Histoire de la littérature grecque moderne*], Athènes, 1968 (1<sup>ère</sup> 1949), p. 263-266, A. Kyriakidou Nestoros, *Η θεωρία της νεοελληνικής λαογραφίας* [*La théorie de la laographie grecque*], Athènes, 1978 p. 24-25, 151, 156, E. Skopetea, *Φαλμεράνερ. Τεχνάσματα του αντίπαλου δέους* [*Fallmerayer. Astuces de l'adversaire*], Athènes, 1999.

Répondre à Fallmerayer devient bientôt un *devoir national*. Même s'il n'est ni le premier ni le seul à avoir affirmé la disparition des Hellènes, il s'agit d'un érudit perçu comme « provocateur », visant directement ses contemporains qui prétendent être les descendants des Hellènes. En outre, ce savant pousse à l'extrême les points de vue exprimés par d'autres historiens avant lui.<sup>40</sup> *L'Histoire de l'Empire Romain* de Gibbon, publiée cinquante ans plus tôt, reproduit l'idée, répandue à l'époque chez les savants, concernant l'apogée et la chute de la civilisation grecque antique, ainsi que la longue décadence qui a suivi la fin de l'ère antique. Ainsi, l'histoire du monde grec était perçue comme faisant partie de l'histoire de la longue décadence de l'Empire Romain ; les Grecs du Moyen Âge, loin des Hellènes de l'Antiquité, ne sont qu'un peuple emporté par la dégénérescence du monde Antique. À l'aube du XIXe, cette conception du passé historique est fort présente chez les Grecs, en affectant aussi la représentation de l'évolution du grec. Kodrikas ou le courant archaïste ne sont pas les seuls à interpréter ainsi la décadence de la langue.<sup>41</sup> D'autres savants majeurs, tels que Coray ou Catargi, exprimeront le même point de vue :

« La langue grecque était à son apogée jusqu'au moment où les Romains ont conquis la Grèce, ou bien un peu au delà. Dès lors, elle a commencé à décliner et à se mélanger au latin. [...] Dans les provinces, le grec a commencé à se dégrader, d'abord à cause des Arabes et des Sarazins [...]. Ensuite, les Bulgares ont conquis une partie de la Roumélie et les Persans l'Asie Mineure ; à la fin [de l'ère byzantine] les Latins et les Turcs [ont achevé la conquête][...]. À travers tant de bouleversements, les écoles ont disparu, la nation est tombée dans l'ignorance, elle s'est transformée, et sa langue s'est altérée progressivement. Elle a cessé d'être parlée avec perfection et, par la suite, elle a été oubliée jusqu'à sa prosodie. Le romain, que nous parlons aujourd'hui, a été formé à partir de la langue grecque [ancienne], et a remplacé celle-ci... ».<sup>42</sup>

<sup>40</sup> La réfutation de l'origine hellénique des Grecs modernes ne concerne pas seulement des historiens. Des philosophes, des littérateurs ou des voyageurs porteront leur attention aux populations du sud de la péninsule balkanique, depuis le début du XVIIIe siècle, afin de déceler leur rapport avec les Hellènes. Plusieurs d'entre eux (voir G. Veloudis, op.cit., p. 24-26) refusent de reconnaître ce lien, bien avant ou après Fallmerayer.

<sup>41</sup> En ce qui concerne Kodrikas et l'attitude du courant archaïste face au grec moderne, pendant cette époque, voir supra « Vers la découverte du grec moderne en Europe ».

<sup>42</sup> « [...] η ελληνική γλώσσα ήτανε στην ακμή της ώστε που υπόταξαν την Ελλάδα οι Ρωμαίοι ή και κάτι περαιτέρω· έκτοτε όμως άρχισε να ξεπέφτη, και ν' ανακατώνεται με τη λατινική[...]. Στες επαρχίες άρχισε να χαλνά η ελληνική γλώσσα πρώτ' απ' τους Άραβες και Σαρακηνούς [...]. Κατόπ' οι Βούλγαρ' υπόταξαν ένα μέρος της Ρούμελης, κ' οι Πέρσαι τη Μικρή Ασία· τέλος οι Λατίνοι και Τούρκοι [...]. Λοιπόν σε τόσαις και τόσαις μεταβολαίς αφανίστηκαν τα σκολειά, και πέφτοντας το έθνος σ' αμάθια, εμεταβάλληκε, κ' εδιεφθάρηκ' από λίγο λίγο η γλώσσα, κ' έπαυσε με τελειότητα ν' αλαλιέται, κι ακολούθως εξεχάστηκε μέχρι προσωδίας· κι απ' την ελληνική, κι αντίς την ελληνική, φορμαρίστηκε η ρωμαίικια, που τώρα λαλούμε... » K. Th. Dimaras (éd.), *Δ. Καταρτζή. Τα ευρισκόμενα [D. Katarzis. Oeuvres retrouvées]*, Athènes, 1970, p. 10.

L'histoire de la langue fait donc partie de la conception de l'histoire grecque et est perçue comme évoluant dans le même sens que cette dernière. Au milieu du siècle, nous assistons à la révision de la conception du passé historique, conception plus ou moins commune chez les lettrés grecs dans le XVIIIe, ainsi qu'à un effort pour répondre à certains historiens étrangers. L'histoire du grec fera partie de cette révision d'autant plus que la langue acquiert une place de plus en plus importante aussi bien dans la conception de l'histoire nationale que comme argument stratégique dans le projet national tel qu'il se dessine dans la seconde moitié du siècle. Une nouvelle conception du passé historique se consolide dans les décennies qui suivent la guerre de Crimée ; dans le schéma historique qui émerge, la langue tiendra une place privilégiée.

Ainsi, l'histoire nationale et l'histoire du grec se trouvent progressivement imbriquées tout en étant liées à des enjeux politiques. Zampelios et Paparrigopoulos vont œuvrer pour l'appropriation et l'hellénisation du passé de l'Empire byzantin. Ils mettront en avant la suprématie grecque à tous les niveaux, pendant l'ère byzantine et le rôle hégémonique des Grecs, malgré les apparences d'un vernis romain, en réussissant, en dernière instance à revaloriser le Moyen Age grec. Le fait de s'approprier l'histoire byzantine et de la faire entrer dans l'histoire de la nation grecque signifierait la légitimation des *revendications nationales* et des objectifs politiques du nationalisme grec du XIXe siècle. La *suprématie grecque* dans les Balkans et la *mission civilisatrice* de la nation s'appuient avant tout sur des droits historiques. C'est pourquoi derrière la lecture et l'interprétation de l'histoire byzantine, il y a un enjeu politique capital.<sup>43</sup> Le grec vernaculaire de l'époque byzantine, ne pourrait donc pas avoir subi le même sort que les autres langues qui ont disparu avec les peuples qui les parlaient. Le schéma interprétatif que les deux historiens majeurs avancent détermine dans une large mesure le cadre où se forment les réponses de ceux qui se préoccupent de l'histoire de la langue grecque du Moyen Age.

Dans l'œuvre de Paparrigopoulos *la langue est le témoin de la survie de la civilisation grecque* à travers les millénaires. Il s'agit d'une langue qui préserve largement sa pureté originelle. Les Grecs d'aujourd'hui parlent, dit l'auteur, une langue héritée de leurs ancêtres, à l'encontre des autres nations européennes dont les langues nationales ne sont pas celles de leurs ancêtres.<sup>44</sup> Paparrigopoulos va au-delà de l'interprétation raciale, en mettant l'accent sur la continuité *d'une culture*, pour employer un terme actuel. Dans sa préface de l'édition de 1853, il note que

---

<sup>43</sup> Cf. I. Koubourlis, op. cit., p. 87.

<sup>44</sup> Voir C. Paparrigopoulos, « L'opinion grecque sur le système de Fallmerayer » in *Spectateur de l'Orient*, 31, 1854, p. 256-258. La date de parution de l'article (1854), la revue où il est inséré (*Spectateur de l'Orient*), ainsi que le point de vue de Paparrigopoulos sont des éléments qui indiquent nettement la parenté idéologique et la proximité des positions et des opinions entre lui et Renieris. Dans tous les cas, les deux savants admettent le même schéma interprétatif concernant l'histoire et le rôle de la langue grecque.

« toutes les personnes qui parlent la langue grecque comme leur propre langue »<sup>45</sup> font partie de la nation grecque. Trois ans plus tard, il ajoutera que la prédominance de la langue grecque dans les régions qui sont supposées habitées par des Slaves ou des Albanais, prouve que le peuplement était très faible.<sup>46</sup> Paparrigopoulos réserve une place particulière à la langue dans une œuvre historiographique qui constituera bientôt le phare non seulement de la recherche proprement historique, mais aussi de la linguistique et la laographie. Il définit la langue grecque comme *la loi immuable de l'histoire nationale*.<sup>47</sup> Il considère que la langue constitue une qualité particulière de la nation étant donné qu'elle (c'est-à-dire la langue) a assuré sa survie à travers un passé agité et c'est uniquement à travers elle qu'on sera capable « d'accomplir notre futur mandat civilisateur ».<sup>48</sup>

En somme, Paparrigopoulos définit la langue comme le témoin identitaire déterminant pour la nation grecque. Elle constitue le facteur par excellence qui assure l'unité dans l'histoire et dans l'espace géographique. « Le fil conducteur dans le continuum temporel et spatial, c'est la langue et tout ce qui en découle (us et coutumes, civilisation, sentiment d'appartenance) ».<sup>49</sup> Le sens précis qu'il attribue à l'identité nationale acquiert une importance particulière à partir de 1875. Rappelons qu'en 1870 nous avons la proclamation unilatérale de l'indépendance de l'Église Bulgare, tandis que dans les années 1877-1879, à la suite de la guerre du Tsar contre la Porte, on assiste la création du premier État bulgare. Les régions de la Macédoine et de la Thrace qui sont convoitées par deux, voire trois États, ont une forte hétérogénéité ethnique. En outre, les populations grecophones sont loin d'être

---

<sup>45</sup> « *Ελληνικόν έθνος ονομάζονται όλοι οι άνθρωποι, όσοι ομιλούσι την Ελληνικήν γλώσσαν, ως ιδίαν αυτών γλώσσαν* », C. Paparrigopoulos, *Ιστορία του Ελληνικού έθνους από των αρχαιωτάτων χρόνων μέχρι της σήμερα* [*Histoire de la nation grecque de la haute Antiquité à nos jours*], Athènes, 1853, p. 1. Par les termes *sa propre langue*, il faut entendre *une langue première* par opposition à *une langue étrangère*.

<sup>46</sup> C. Paparrigopoulos, « *Λόγος εκφωνηθείς εν τω Πανεπιστημείω Οθωνος κατά την 20 Μαΐου 1857* » [« *Discours prononcé à l'Université d'Otto le 20 Mai 1857* »], in *Ιστορικάί πραγματεΐαι. Μέρος Α'* [*Traitées d'histoire. Première partie*] Athènes, 1858, p. 247-249.

<sup>47</sup> C'est l'une de deux lois immuables de l'histoire nationale, l'autre étant la patrie (la terre des ancêtres). D'après lui, il en existe d'autres, qui sont néanmoins des lois subissant des mutations dans l'histoire (Voir C. Paparrigopoulos, « *Ποίον το εκ της Ιστορίας όφελος και πώς δέον να σπουδάζομεν αυτήν* » [« *Quel bénéfice que peut-on tirer de l'Histoire et comment doit-on l'étudier* »], in K. Th. Dimaras, *Κ. Παπαρρηγόπουλος* [C. Paparrigopoulos], Athènes, 1986 (1ère 1872), p. 270-271).

<sup>48</sup> Ibid., p. 271.

<sup>49</sup> Il s'agit de ce que S. Karavas résume en parlant à propos des efforts de Paparrigopoulos pour constituer l'arsenal des arguments historiques concernant les revendications politiques de l'État grec dans les Balkans. S. Karavas, « *Ο Κωνσταντίνος Παπαρρηγόπουλος και οι εθνικές διεκδικήσεις* » [« *Constantin Paparrigopoulos et les revendications nationales* »], in P. Kitromilidis, T. E. Sklavenitis (éds), *Ιστοριογραφία της νεότερης και σύγχρονης Ελλάδας, 1833-2002* [*Historiographie de la Grèce moderne et contemporaine, 1833-2002*], Athènes, 2004, p. 159

majoritaires en dépit des prétentions des savants. Or, lorsque les statistiques ont du mal à forger un argument convaincant, les droits historiques viennent au secours des revendications nationales. Dans ce cadre, le passé indique une assimilation efficace des Slaves à travers une hellénisation progressive et une perte définitive de leur langue, voire de leur identité. D'autre part, dans le contexte de l'époque, « la puissance imbattable de la langue, ainsi que la supériorité intellectuelle, commerciale et industrielle »<sup>50</sup> font de l'hellénisme, aux yeux des élites grecques, le « maître moral » de la Macédoine. Le concept de l'hellénisation (dans sa version linguistique), la foi dans la supériorité morale, et dans la force assimilatrice de la civilisation grecque deviennent des outils idéologiques capitaux à la fois pour l'interprétation du passé historique et pour la légitimation des objectifs politiques. La recherche historique mettant l'accent sur l'unité et la continuité de la nation grecque à travers les millénaires, et la définition de la langue comme le « fil conducteur dans le continuum temporel et spatial » déterminent le cadre où se développera l'interprétation de l'évolution de la langue. L'histoire de la langue sera en effet calquée sur le schéma que l'historiographie du XIXe siècle lui fournira : c'est ainsi que se forme progressivement l'idée de la *continuité* et de l'*unité inaltérable* d'une langue *indivisible à travers les millénaires*.

---

<sup>50</sup> C. Paparrigopoulos, *Ιστορία του ελληνικού έθνους* [*Histoire de la nation grecque*], t. 5, Athènes, 1874, p. 583. Extrait cité in S. Karavas, op. cit. p. 157.

## C. Mutations dans la conception de l'histoire du grec, dans la seconde moitié du siècle

Le « bagage théorique » du grec se constitue sous l'influence des disciplines de la linguistique et de l'histoire. En effet, les conclusions de *l'historiographie grecque*, le recours aux *outils méthodologiques* et aux *nouveaux concepts de la linguistique comparée*, la recherche *laographique* sont autant d'éléments qui contribuent à la mise en place d'une certaine conception de son rôle dans l'univers contemporain et de son évolution historique, en fournissant en annexe une mythologie linguistique.

La conception de l'histoire du grec évolue donc entre le début et la fin du siècle. Le grec moderne, tout comme son histoire sont abordés selon le schéma dichotomique de *variété littéraire puriste – variétés vernaculaires*. Comme nous l'avons déjà noté, l'idée dominante jusqu'au milieu du siècle est que la langue antique est maintenue dans la première variété, tandis que les secondes sont dans un état de décadence et d'altération. Après 1850, on observe le recul progressif de cette conception. Afin d'illustrer cette évolution, nous avons choisi de nous appuyer sur trois textes de référence, en ce sens qu'ils rassemblent, d'une manière ou d'une autre, les arguments qui paraissent de façon fragmentaire ou ponctuelle dans plusieurs autres travaux. Le premier concerne les préfaces des différentes éditions du dictionnaire de S. Vyzantios qui voit le jour dans années 1840. Le deuxième est un recueil de textes de K. Kontopoulos, qui voit le jour en 1884 et synthétise bien les points de vue développés dans les années antérieures, avec le déclenchement de la lexicographie dialectale. Quant au dernier, il s'agit d'un livre de P. Drakoulis, paru en 1897, qui porte sur l'histoire de la littérature grecque. Nous l'avons retenu car nous pouvons y déceler l'assimilation de nouveaux schémas qui émergent de l'œuvre des deux grands personnages de l'historiographie grecque du XIXe, à savoir S. Zampelios et K. Paparigopoulos.

### 1. L'Église - « Arche de la nation et de la langue »

Dans les divers récits de l'histoire récente des Grecs, qui voient le jour pendant la période en question, l'Église est représentée comme l'Arche qui a abrité la nation pendant « les longs siècles de l'esclavage ». <sup>51</sup> L'Église, comme l'Arche de la communauté chrétienne, est également perçue comme l'enceinte protectrice et le facteur principal de la sauvegarde de *la véritable* langue de la nation. D'après cette conception, pendant « ces sombres siècles », l'Église a défendu les lettres et la

---

<sup>51</sup> Il s'agit d'une représentation qui se forme durant les décennies qui suivent l'Indépendance. À ce sujet, voir P. Diatsentos *La Guerre de l'Indépendance hellénique à travers la presse grecque pendant le règne du roi Othon (1833-1862)*, mémoire de D.E.A., E.H.E.S.S, Paris, 1997, p. 55-57.



langue helléniques, ainsi que la foi, en sorte que la nation est parvenue de sortir vivante grâce à sa protection. Or, dans la mesure où l'on considère souvent que le déclin du grec débute beaucoup plus tôt, le rôle protecteur de l'Église ne se réduit pas seulement à l'époque ottomane. Dans le cadre de cette interprétation, la langue est préservée au cours des siècles dans les textes sacrés du clergé orthodoxe et dans la pratique religieuse. D'après cette vision, où l'on admet la déchéance et la dégénérescence du grec au fil des siècles, il devient évident que la partie de la langue qui reste intacte est la variété écrite de l'Église et, par extension, la *langue savante* contemporaine. Nous nous trouvons donc ici devant une vision qui présente l'évolution de la langue à travers le prisme de l'opposition entre un grec littéraire pur et une langue populaire dégénérée.

Au cours des premières décennies suivant l'établissement de l'État, certains dictionnaires voient le jour : l'un de leurs objectifs est de fournir aux institutions la matière linguistique nécessaire pour la rédaction et la traduction des textes administratifs. Dans les lignes qui suivent, nous allons tracer une esquisse de ce point de vue, à travers les préfaces des travaux de S. Vyzantios, un savant qui s'est longuement penché sur des questions lexicographiques. Ce lexicographe éminent de l'époque tente, dans les préfaces des éditions qui se succèdent après 1835,<sup>52</sup> d'interpréter l'évolution du grec à travers un schéma où l'Église détient un rôle capital :

« La langue de Platon mourut et, après avoir revêtu des formes diverses à l'époque de Ptolémé et de César, elle finit par devenir un monstre hideux dans les vers de Ptochoprodromos et de Georgilas. Mais la religion était là : la traduction de la Septante, le saint Évangile, les discours de Chrysostome, l'Église, en d'autres termes l'Église et le Patriarcat, étaient vivants. La flamme régénératrice de l'hellénisme couvait dans les écrits de ce dernier et cent ans à peine après la prise de Constantinople, le patriarche Joasaphe Kokkas enseignait la langue grecque au Patriarcat. Cent ans plus tard, les Mavrokordato intronisaient le grec en Dacie. Un siècle plus tard, le grand Eugène [Evgenios Voulgaris] l'instituait -par le biais de ses ouvrages- comme langue des enseignants et des élèves. Toutefois, un fossé fut creusé entre cette langue et la langue parlée, et la première finit par être réservée aux érudits, jusqu'au jour où l'on proféra l'injure que la langue grecque était morte et que sa résurrection relèverait d'un miracle. [...] Cependant, la réaction des *puristes* avait été bénéfique au grec : grâce à leur persistance et malgré les moqueries des esprits éveillés, la langue retrouva progressivement sa beauté antique. [...] La première préoccupation, ou plutôt le premier besoin de la nation grecque régénérée fut la résurrection de sa langue. Lorsque le besoin

---

<sup>52</sup> Il s'agit, en effet, de deux dictionnaires (*Λεξικόν της καθ'ημάς Ελληνικής διαλέκτου, μεθρημηνευμένης εις το αρχαίον ελληνικόν και εις το Γαλλικόν* [Dictionnaire du grec actuel traduit en grec ancien et en français] Athènes, 1835 et *Dictionnaire grec-français et français-grec*, Athènes, 1846) qui feront plusieurs éditions entre 1835 et 1860.

d'effectuer des traductions se fit sentir, notamment des traductions du français, nous eûmes recours aux dictionnaires et fûmes impatients de transmettre à notre langue ce qui lui manquait ; nous puisâmes dans la richesse intarissable de nos ancêtres. [...] Honneur et gloire aux pionniers qui ouvrirent la voie ! Reconnaissance éternelle à notre mère l'Église, l'Arche de salut de tous nos espoirs, de tout l'avenir! ».<sup>53</sup>

Pendant la basse époque byzantine, d'après notre auteur, l'attique de l'Age d'or, mort au cours des siècles qui ont marqué la fin de l'Antiquité a cédé sa place à la langue que l'on trouve dans les textes de la littérature populaire byzantine. Ce grec constitue *déjà*<sup>54</sup>, d'après ses paroles, un « monstre hideux ». Notons au passage que les corpus auxquels il se réfère seront considérés bientôt comme les premiers textes de la littérature *néo-hellénique*.<sup>55</sup>

L'Église orthodoxe constitue, d'après l'auteur, le seul îlot où la langue

<sup>53</sup> « Απεβίωσε και η γλώσσα του Πλάτωνος, και, μετενδυθείσα διαφόρους μορφάς, υπό τους Πτολεμαίους και Καίσαρας, κατήντησεν αποφώλιον έκτρωμα εις του Πτωχοπροδρόμου και Γεωργιλά τους στίχους· αλλ' η θρησκεία ήτον εκεί, και των Εβδομήκοντα η μετάφρασις, και το ιερόν Ευαγγέλιον, και του Χρυσοστόμου οι λόγοι, η Εκκλησία, με άλλας λέξεις, η Εκκλησία και το Πατριαρχείον έζη, και εν τοις του Πατριαρχείου εγγράφοις υπεθάλπετο το ζώπυρον του ελληνισμού, και εκατόν ευθύς από της αλώσεως έτη ο Πατριάρχης Ιωάσαφ ο Κόκκας εδίδασκεν αυτός εν τω Πατριαρχείω την Ελληνικήν γλώσσαν οι δε Μαυροκορδάτοι, μετά εκατόν άλλα έτη, ενεθρόνιζον αυτήν εν Δακία ο δε μέγας Ευγένιος, μετ' άλλην εκατονταετηρίδα, ενομοθέτει ταύτην δια του εαυτού παραδείγματος ως γλώσσαν των διδασκάλων και μαθητών. Εσχηματίσθη όμως εν τούτοις μεταξύ αυτής και της λαλουμένης χάσμα, και κατήντησεν η πρώτη κτήμα εξααιρετικόν των λογίων, άχρως ότου εξεφωνήθη τέλος η βλασφημία, ότι η Ελληνική γλώσσα απέθανε, και η ανάστασις αυτής είνε θαύματος μόνον έργον [...] Χάρις όμως εις τους μακαρονίζοντας, εις την επιμονήν των οποίων, καίτοι μυκτηριζομένων υπό των ευφυών, οφείλεται η αντιδρασις, ήτις επενήργησε σωτηρίως επί της Ελληνικής γλώσσης, και την επανέφερε βαθμηδόν επί το αρχαίον κάλλος· [...] Η δε πρώτη φροντίς, η πρώτη μάλλον ανάγκη του Ελληνικού έθνους αναβίωσαντος, υπήρξεν η της γλώσσης αυτού ανάστασις, και, επελθούσης της ανάγκης των μεταφράσεων, από της Γαλλικής ιδίως, εβιάσθημεν όλοι 'να προσδράμωμεν εις τα λεξικά, και από του προγονικού ακενώτου πλούτου 'να μετοχετεύσωμεν εις την γλώσσαν ημών ό,τι έλειπεν. [...] Τιμή και δόξα λοιπόν τοις προλεάνασι την οδόν! Ευγνωμοσύνη αίδιος προς την μητέρα Εκκλησίαν, την σωστικήν ταύτην Κιβωτόν όλων των ημετέρων ελπίδων, όλου του μέλλοντος! », S. Vyzantios, *Dictionnaire grec-français et français-grec*, Athènes, 1857 (1e éd. 1846), p. β'-γ'.

<sup>54</sup> *Déjà à cette époque*, en ce sens que l'auteur ne situe pas forcément le phénomène de la décadence à l'époque ottomane comme plusieurs autres savants le font.

<sup>55</sup> Lorsque Papadopoulos Vretos fait paraître, dans les années 1850, son répertoire des livres publiés en grec moderne depuis 1453 (*Νεοελληνική Φιλολογία, ήτοι κατάλογος των από της πτώσεως της Βυζαντινής αυτοκρατορίας μέχρι εγκαθιδρίσεως της εν Ελλάδι Βασιλείας τυπωθέντων βιβλίων παρ' Ελλήνων εις την ομιλουμένην, ή εις την αρχαίαν ελληνικήν γλώσσαν* [Littérature néo-hellénique, c'est-à-dire répertoire des livres imprimés en grec ancien ou en langue orale par des Grecs, de la chute de l'Empire byzantin à l'instauration de la royauté en Grèce] Athènes, 1854), ou encore au moment où Sathas procède à l'édition des corpus de la basse époque byzantine, il s'agira, pour tous les deux, des textes ou d'une littérature *néo-helléniques* (νέα ελληνική ou νεοελληνική) et non pas *grecque* ou *romaine* (γραικική ou ρωμαϊκή).

antique, « la flamme régénératrice de l'hellénisme », n'a pas été éteinte. Au moment où commence la décadence du grec, l'Église préserve une langue peut-être déchuë, mais qui, néanmoins, n'est pas le grec *dégénéré* du X<sup>e</sup> ou XI<sup>e</sup> siècle. Ce moment qui marque l'intervention de l'Église pour sauvegarder la langue se situe à l'ère hellénistique où le grec commun véhiculera la traduction de Septante et, plus tard, le Nouveau Testament. Certes, l'Église orthodoxe et le Patriarcat n'existent pas encore, mais, d'après l'auteur, il s'agit de *la religion* qui agit<sup>56</sup> et qui s'identifie, lorsqu'il parle de Jean Chrysostome, à *l'Église et au Patriarcat*.<sup>57</sup> Par conséquent, la fondation de l'Église et plus précisément le Patriarcat de Constantinople sauvegardent dans leurs écrits une langue proche du grec classique pendant l'époque byzantine.

Toutefois, l'auteur, qui semble avoir une excellente maîtrise du grec ancien et de la littérature de l'Église orthodoxe, n'explique pas les deux traditions écrites qui caractérisent les premiers corpus auxquels il fait référence. Nous savons que la Septante et le Nouveau Testament reflètent la variété orale commune de leur époque. En revanche, Jean Chrysostome est l'un de ceux qui introduisent la variété littéraire atticisante, au sein de la jeune Église pendant le IV<sup>e</sup> siècle, en consolidant ainsi la « diglossie antique ». Le fait que l'Église adopte le grec atticisant, au moment de son institutionnalisation et qu'elle accueille alors une large partie des élites lettrées proches du pouvoir politique, constitue un événement<sup>58</sup> que notre auteur ne semble pas ignorer. Or, en évitant toute référence au changement d'attitude de l'Église face à la variété orale et ses réalisations écrites, il laisse entendre que la hiérarchie de l'Église a toujours eu la même attitude face aux variétés du grec, ainsi qu'une pratique linguistique unique et homogène tout au long de son histoire : en d'autres termes, elle a accueilli en son sein, dès le premier instant et jusqu'à nos jours, une langue *pure*,<sup>59</sup> en la préservant de la décadence et de la disparition. Ce que ses propos impliquent aussi, c'est que l'instrument linguistique des savants de son époque, la *katharevousa* dans ses diverses versions, s'identifie à la variété préservée par l'Église et par les élites instruites de la nation, durant les siècles passés.

Lorsqu'il se réfère à l'époque ottomane, il reconnaît que la variété orale est effectivement dégénérée, mais après tout elle se redresse progressivement grâce à la

---

<sup>56</sup> « ... ἀλλ'ἡ θρησκεία ἦτον ἐκεῖ », nous dit-il (S. Vyzantios, op.cit., p. β).

<sup>57</sup> « ... με ἄλλας λέξεις, ἡ Ἐκκλησία καὶ τὸ Πατριαρχεῖον » (ibid., p. β)

<sup>58</sup> R. Browning note à propos de cela que « The great fourth-century fathers, most of them members of the upper classes who had received a traditional education, like Basil, Gregory of Nazianzus, John, Chrysostom, all unhesitatingly rejected the spoken language of their time as a vehicle for writing and preaching, and chose the archaising literary language which was the lingua franca of the educated classes », (R. Browning, *Medieval and Modern Greek*, Cambridge, 1999 (1ère 1969), p. 49-50).

<sup>59</sup> Une *langue pure* c'est pour nos auteurs une *langue propre* (*καθαρή, αποσκορακισμένη*) et proche de son état originel, à savoir à celui du Ve siècle avant notre ère, et même plus tôt.

présence de l'Église orthodoxe et des savants. Pendant le siècle qui a précédé la guerre de l'Indépendance, certains savants ont travaillé à la correction de la langue, en ouvrant la voie à ce qui a suivi ultérieurement, à savoir l'effort systématique pour son rapprochement avec le grec antique. Par conséquent, le grec (il faut entendre ici le grec ancien) n'est pas mort, malgré l'écart qui s'est produit entre ce dernier et les variétés à tradition orale. Au lendemain de l'Indépendance, la langue des savants et de l'Église était donc prête à retrouver sa « beauté antique ». L'Église, « l'Arche des espoirs de la nation », est en même temps l'Arche de la langue. Par conséquent, le grec a été préservé à travers l'histoire, sous la protection de l'Église, et à l'aide d'une fraction de lettrés ou des notables érudits. Le reste de la langue a été corrompu ou même dégénéré. La partie sauvegardée n'étant pas celle de l'Age d'or, bien que proche, elle devait être perfectionnée pour atteindre le modèle souhaité.

Par ailleurs, nous devons retenir ici deux repères chronologiques qui constituent un élément important : l'un est la période hellénistique où débutent la dégénérescence et la corruption ; l'autre, ce sont les siècles suivant la chute de Constantinople, où l'auteur situe la régénération progressive de la langue. Il est intéressant de noter que l'époque où, d'après les linguistes de la fin du XIXe siècle, on repère les premiers aspects morpho-syntaxiques du grec moderne est considérée par Vyzantios comme le point de départ de la décadence de la langue. D'autre part, tandis qu'à l'époque ottomane s'achève la déchéance de la langue vernaculaire, notre auteur constate les premières tentatives, de la part d'une minorité de lettrés, pour son redressement.

Quant aux causes de la décadence, il ne fait qu'une allusion qui nous révèle, toutefois, sa vision concernant les variétés à tradition orale :

« La plupart de nos compatriotes qui sont soumis au pouvoir ottoman parlent un grec mâtiné de turc, tandis que d'autres parlent un grec pur. À cause du mélange direct [des Grecs] avec cette nation [les Turcs], j'insiste sur le fait que les auteurs ou les traducteurs doivent tenir compte non seulement des 800.000 – 850.000 habitants de la Grèce indépendante, mais aussi des deux à trois millions des Grecs qui se trouvent en Turquie. [...] Grand nombre de proverbes ou de locutions de notre langue ne sont que des turcismes ».<sup>60</sup>

Le grec dialectal n'est pas encore *la langue hellénique* que l'on voit dans la seconde moitié du siècle, mais un mélange avec le turc qui est dû au brassage ethnique entre les premiers et les secondes. Là, où les philologues grecs verront

---

<sup>60</sup> « ... επιμένω ότι, δια την άμεσον μετά του έθνους τούτου επιμιζίαν μας, δια την πληθήν των ομογενών μας, όσοι τελούσιν υπό το Οθωμανικόν σκήπτρον και ομιλούν, πολλοί άμικτον, οι πλείστοι δε ανανεμιγμένην, την Τουρκικήν μετά της Ελληνικής, πρέπει οι γράφοντες ή οι μεταφράζοντες να έχουν υπ'όψιν όχι μόνον τας 800-850 χιλιάδας της αυτονομουμένης Ελλάδος, αλλά και τα δύο τρία εκατομύρια των Ελλήνων των υπό την Τουρκίαν. [...] Πλήθος παροιμιών, πλήθος φράσεων της γλώσσης μας δεν είνε άλλο παρά Τουρκισμοί », S. Vyzantios, op.cit., p. θ'.

bientôt les « monuments vivants » de la langue et de l'Antiquité hellénique, Vyzantios ne distingue pour l'instant que de turcisimes. N'oublions pas que ses thèses se trouvent formulées dans la préface d'une édition de 1846, date qui pourrait expliquer le point de vue de son auteur.<sup>61</sup> S. Vyzantios produit le plus gros volume de son travail de lexicographie entre 1834 et 1860, c'est-à-dire à une époque où la nouvelle conception du « grec populaire » n'est pas encore diffusée, quoique dans les rééditions des décennies suivantes, les nouvelles préfaces n'apportent aucune nouveauté. D'autre part, il faut tenir compte du fait que l'auteur provient du milieu phanariote, ce qui privilégie dans ses interprétations le rôle de ses congénères et du Patriarcat.

À cet égard, le point de vue de S. Vyzantios n'est pas une dissonance à cette période. La nouvelle image du grec moderne et de son évolution historique qui émerge est comme une mosaïque prenant forme progressivement. Pendant ce temps cohabitent des interprétations qui semblent incompatibles les unes avec les autres ou même nettement opposées. De plus, un tel schéma prévaudra de moins en moins dans les années suivantes, mais il ne sera pas complètement effacé. Il sera absorbé, en quelque sorte, par d'autres schémas interprétatifs.

En attribuant la perpétuation du grec à l'Église et à une partie des élites de la nation, S. Vyzantios n'est pas un cas unique de cette période. D'autres savants mettent eux aussi l'accent sur le rôle primordial de l'Église dans le maintien de la religion, de la langue et de « l'esprit national ». D'après nous, cette place particulière attribuée à l'Église et aux chefs de l'Église notamment, reproduit des bribes d'une conception providentielle de l'histoire et de la société,<sup>62</sup> dans un récit qui reste fondamentalement rationaliste. En effet, les chefs de cette institution religieuse préservent la langue puisque, désignés par Dieu, ils garantissent l'ensemble de l'existence physique et morale des fidèles qui sont naturellement soumis à l'autorité de son ambassadeur.<sup>63</sup> Néanmoins, lorsque, sous l'emprise

---

<sup>61</sup> Un autre dictionnaire qui voit le jour en 1842 reproduit le même schéma : corruption progressive à partir de l'ère hellénistique, décadence aux siècles byzantins et mélange linguistique suite aux conquêtes franque et ottomane ; de l'autre côté, le Patriarcat et les princes Daces assurent la survie de la langue hellénique (voir A. Rangavis, A. Samourkasis et I. N. Livadefs, *Λεξικόν Γαλλοελληνικόν (Dictionnaire grec-français)*, Athènes, 1842, p. ζ'). Nous dirions donc, qu'il s'agit d'un *moyen stéréotypé* pour expliquer l'évolution du grec, qui est bien présent dans la littérature de la période.

<sup>62</sup> Sur la conception providentielle de la société et du temps historique, ainsi que sur son impact dans les récits historiques, voir N. Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse. Millénaristes révolutionnaires et anarchistes mystiques au Moyen Âge*, Paris, 1983. Sur cette conception dans la conjoncture de 1821, voir N. Theotokas, « Παράδοση και νεωτερικότητα : Σχόλια για το Εικοσιένα » [« Tradition et modernité : commentaires sur le 1821 »], in *Historica*, 17, 1992, p. 352-361.

<sup>63</sup> La conception providentielle de l'histoire est par ailleurs explicite dans les propos de Vyzantios, lorsque son discours porte sur la renaissance nationale : « La renaissance de la nation grecque n'est pas l'aboutissement de circonstances imprévues, ce n'est pas le fruit du hasard, mais le

d'autres schémas de conception du temps historique et de la société, on commence à considérer la continuité de la *langue hellénique* comme l'affaire de la nation toute entière, l'Église ne perdra pas sa place dans les nouveaux récits, mais elle ne sera considérée que comme *l'un des facteurs* qui contribuent à la sauvegarde de la langue. Dans une vision plus séculière, *le millet orthodoxe*<sup>64</sup> et ses chefs cèdent la place à la « nation ». La force qui meut l'histoire, ce sera désormais *la force vitale de l'hellénisme* et non pas la providence divine. À partir du moment où les savants feront entrer les couches populaires comme sujet actif dans les nouveaux récits historiques et où ils élaboreront les nouvelles identités collectives, en tenant compte des éléments culturels du « peuple », la langue vernaculaire ne sera plus mise à l'écart comme corrompue. Rappelons le cas des deux éditions de Sakellarios : dans sa première préface (1868) la sauvegarde de la langue est l'affaire des élites lettrées, tandis que dans la seconde (1891), le grec est préservé au sein du peuple chypriote tout entier.<sup>65</sup> En effet, l'effort pour réhabiliter le grec dialectal aide à rendre évident que la continuité et la pureté nationales ne se réduisent pas seulement aux élites, mais qu'elles concernent aussi la continuité de l'ensemble national, dont le peuple est l'autre composante.<sup>66</sup> D'autant plus, que dans la conjoncture d'après 1854, la pureté ethnique et linguistique deviennent un enjeu capital pour les élites grecques.

## 2. L'archéologie des langues indo-européennes au service de la pureté linguistique

Pendant la période qui se situe entre le moment où l'on a les premières réactions grecques à la publication des travaux de Fallmerayer et la diffusion du schéma historiographique de Paparrigopoulos,<sup>67</sup> l'histoire du Moyen Âge byzantin est pour les savants grecs l'objet de diverses interprétations, ayant comme objectif commun d'attester la continuité historique de la nation. Pour l'historien allemand, la disparition de la civilisation grecque, pendant l'ère byzantine, résulte du mélange et de la prédominance raciale - notamment slave - qui a été suivie de l'adoption progressive du grec par les nouveaux venus, dans la péninsule. Dans un premier temps, les savants grecs tâchent de répondre aux thèses de Fallmerayer par des

résultat inévitable d'une série et d'un enchaînement d'événements dont l'un entraîne naturellement l'autre : c'est-à-dire qu'elle est l'œuvre de la volonté divine », [« ... του Ελληνικού έθνους η αναγέννησις δεν είνε σύμβαμα περιστάσεων απροόπτων, δεν είναι τύχης έργον, άλλα άφευκτον αποτέλεσμα σειράς και αλληλουχίας πραγμάτων, ων το εν συνεπέφερε φυσικώς το έτερον, είναι δηλονότι έργον των βουλών του Υψίστου »] S. Vyzantios, op.cit., p. α'.

<sup>64</sup> Il s'agit du « rum milleti » ou « Ορθόδοξο γένος » de l'ère ottomane.

<sup>65</sup> Voir supra « La transition du grec de l'Asie Mineure à Chypre ».

<sup>66</sup> L'entrée du « peuple grec » dans le récit historique et la revalorisation de la langue populaire *ne sont pas l'effet singulier d'une nouvelle conception de l'évolution historique et linguistique*. Elles sont surtout et avant tout l'effet d'une série de mutations au niveau politique et social. Notons, entre autres, le rôle important de la démocratisation progressive du régime politique, et le rôle des mouvements populaires pendant le XIXe siècle en Grèce ou ailleurs.

<sup>67</sup> Nous pouvons considérer que son modèle d'interprétation se fait connaître à un public plus large et se diffuse dans le dernier quart du siècle.

arguments de même nature. Concrètement, on s'efforce de démontrer que les populations slaves n'étaient pas aussi nombreuses, ou qu'elles n'ont pas dominé l'espace ou bien que *l'élément grec* n'a pas reculé jusqu'à sa disparition. Par ailleurs, on cherche aussi parfois à montrer que le grec d'aujourd'hui n'est pas le verbe des slaves hellénisés par l'administration et le clergé byzantins, mais la langue des populations autochtones qui remontent à la plus haute antiquité.

Suite au retentissement des publications de Fallmerayer, « la pureté raciale et linguistique », pendant l'ère byzantine, constitue une question d'intérêt national pour les philologues et les historiens de tout bord. Pour un grand nombre de travaux l'idée d'un quelconque mélange entre les Grecs et les peuples voisins est rejetée.<sup>68</sup> L'objet de préoccupation devient le rapport entre les Grecs et les autres peuples au long de ces siècles, ainsi que la nature du contact entre les uns et les autres. L'objectif est d'examiner les éventuelles conséquences des faits historiques sur l'évolution de la langue et d'expliquer la manière dont ce « trésor antique », préservé dans le grec vernaculaire, est parvenu jusqu'au XIXe siècle. La recherche de la *pureté ethnique et linguistique* se trouvera en effet au centre d'une partie des interprétations concernant les populations grécophones de l'époque byzantine. L'argument linguistique, comme nous l'avons déjà évoqué dans la première partie, rejoint les thèses qui soutiennent une origine hautement antique des populations grécophones et une continuité ininterrompue au fil des siècles.

Un livre qui illustre bien ce point de vue est celui de K. Kontopoulos, qui s'intitule *L'immortalité de la langue grecque*.<sup>69</sup> Ce livre est publié en 1884 à Athènes ; il contient trois études lexicales concernant la comparaison entre les « dialectes populaires du grec moderne » et la « langue homérique ». La première étude voit le jour à Odessa, en 1880.<sup>70</sup> Quelques mois plus tard, E. Egger publie une critique portant sur cette étude, dans le *Journal des Savants*<sup>71</sup>. En 1884, l'érudit grec rassemble ses études dans le livre en question. Les trois études sont précédées de sa réponse à la critique d'Egger, tandis que les résultats de sa recherche constituent, à son avis, le fondement empirique du fait que les *dialectes populaires du grec moderne* sont la preuve de la survie et du maintien d'une langue à la fois hellénique

---

<sup>68</sup> Voir à titre indicatif les travaux cités par G. Veloudis, op.cit., p. 52-63.

<sup>69</sup> K. Kontopoulos, *Η Αθανασία της Ελληνικής γλώσσας: Η ανεύρεσις της ομηρικής γλώσσας εν ταις δημωδέσι διαλέκτοις της συγχρόνου ελληνικής* [*L'immortalité de la langue grecque. La découverte de la langue homérique dans les dialectes populaires du grec moderne*], Athènes, 1884. D'après le peu de références que nous avons réussi à rassembler, l'auteur est un savant grec d'Istanbul qui s'active au sein du SLHC. Son nom est cité de façon alléatoire dans la revue du *Syllogue*. En 1883, il occupe la place du rapporteur de *Zografios Diagonismos*.

<sup>70</sup> Étude intitulée *Η αθανασία της ελληνικής γλώσσας ή ανεύρεσις της ομηρικής γλώσσας εν ταις δημώδεσι διαλέκτοις της συγχρόνου ελληνικής* ; d'après les informations de Kontopoulos, *ibid.*, p. 23.

<sup>71</sup> E. Egger « Η αθανασία της ελληνικής γλώσσας ή ανεύρεσις της ομηρικής γλώσσας εν ταις δημώδεσι διαλέκτοις της συγχρόνου ελληνικής, υπό Κ. Κοντοπούλου » [compte rendu du livre de K. Kontopoulos], in *Journal des Savants*, août 1880, p. 504-512.

et hautement antique. Le discours de K. Kontopoulos illustre clairement le souci que partagent de nombreux érudits pour apporter une réponse aux questions de la pureté de la langue et de l'origine des couches populaires, tout en formulant une interprétation concernant l'évolution de la langue grecque.

Regardons de plus près l'objectif de son travail et le développement de ses arguments, afin d'en dégager le schéma théorique qu'il reproduit dans son étude. La partie principale de la publication consiste en un travail de lexicographie comparative des variétés régionales du grec. Son but est double : d'une part, démontrer *l'unité des Grecs* modernes avec leurs ancêtres homériques, et d'autre part, rendre évidente *l'existence des mots homériques dans les dialectes populaires et déchiffrer le sens d'une partie du lexique des chants épiques*.<sup>72</sup> L'étude des *dialectes populaires* en eux-mêmes n'est pas en effet l'objectif de la publication. Les variétés du grec moderne sont étudiées, soit pour reconstituer et reinterpréter le grec homérique, soit pour fonder le fait qu'elles sont aussi archaïques que la nation même.

D'après l'auteur, l'aspect de la langue est resté identique au fil des siècles. De même, il rejette l'idée des mélanges ethniques à travers l'histoire. Il considère que *si l'on admet* que ces mélanges ont eu lieu, ils ne se sont pas produits en un seul flux, mais dans une sorte de lent goutte à goutte ; ce phénomène resterait donc marginal dans l'histoire grecque. Or, les arguments qu'il donne afin d'appuyer sa thèse ne sont pas fondés sur l'historiographie, mais plutôt sur la linguistique comparée. La preuve de la pureté qu'il prétend démontrer s'appuie sur le fait que l'ensemble dialectal du grec maintient un aspect fort archaïque, ce qui exclut la possibilité de mélanges ethniques ou raciaux :

« Le mélange des nations qui eut lieu sur une échelle plus ou moins grande était inévitable au fil des siècles. Aucune nation actuelle de l'Europe ne peut se vanter de la pureté de ses origines. Les barrières nationales tombèrent à cause du christianisme, des migrations et d'autres changements qui déplaçaient perpétuellement les nations. Le mélange [survenu] altéra largement le caractère de nombreux peuples et il introduisit dans les langues de beaucoup d'entre eux autant d'éléments étrangers – ou il les a même entièrement dévastées – de sorte que *seule la nation grecque est capable de présenter une origine raciale et linguistique plus pure et plus propre que celle des autres nations*. [...] Cette grande vérité est due d'une part à *la science linguistique qui démontre l'aspect archaïque des formes considérées comme vulgaires ou corrompues*, et de l'autre au *rapprochement entre la langue*

---

<sup>72</sup> Ce livre se présente comme une tentative de synthèse d'une série de travaux de lexicographie dialectale, déjà publiés. Notons que les objectifs qu'il se fixe sont inscrits dans le cadre des objectifs de la lexicographie dialectale que nous avons esquissés dans la première partie. En ce sens, Kontopoulos se situe dans la même lignée que ses confrères qui se sont consacrés aux variétés régionales du grec moderne, pendant cette période.



*homérique et les dialectes populaires, d'où sont avérés la vitalité [de la langue] et le lien entre la nation grecque et sa langue* ». <sup>73</sup>

À première lecture, l'extrait en question semble fournir un argument tautologique : le grec dialectal reste intact dans le fond, car il n'y a pas eu de mélange entre les Grecs et les autres peuples à travers l'histoire. L'absence de mélange est prouvée du fait que le grec reste intact : le volume des archaïsmes se trouvant dans les dialectes en sont la preuve. Nous pourrions supposer que l'auteur se trouve devant l'impossibilité de fournir des arguments historiques, afin de prouver la thèse de la *pureté nationale et linguistique*, ce qui le conduit à une tautologie. Mais, ce qui ressort en réalité de son exposé, c'est une vision qui *identifie l'évolution raciale, ou bien nationale, à l'évolution de la langue*. Le fait d'adopter cette prémisse amène l'auteur à éviter, délibérément ou non, la preuve historique, qui dans ce cas précis pourrait porter atteinte à la pertinence de sa thèse.

Plus précisément, au terme de son premier exposé, l'auteur tient à démontrer l'importance et l'utilité de ses conclusions en tant qu'arguments qui établissent, outre la continuité de la nation grecque, une critique efficace aux thèses de Fallmerayer. Par ailleurs, d'après lui, les « dialectes populaires du grec moderne » ne comportent pas seulement des formes grammaticales, syntaxiques et lexicales que l'on retrouve dans la langue homérique, mais aussi des formes et des mots qui remontent à cette langue pré-homérique dont on a jusqu'alors seulement des indices, fournis par les études comparatives des langues indo-européennes. Les « dialectes populaires » comportent donc, dans une certaine mesure, des formes et des racines d'une langue pré-homérique et la comparaison faite entre le grec moderne et le Sanskrit en donne la preuve. <sup>74</sup> L'utilité de cette étude comparative, d'après son auteur, est que l'on réussit à éclaircir les débuts et la création de la langue grecque dans son ensemble, ainsi que ses dialectes anciens et modernes. « Les formes supposées de la langue préhistorique », fondées sur la comparaison entre les dialectes modernes et la langue homérique, « deviennent une certitude, et

---

<sup>73</sup> « Αι των εθνών επιμιξίαι εν μείζονι ή ελάττονι μοίρα υπήρξαν κατά πάντας τους αιώνας αναπόφευκτοι. Ουδέν των σημερινών ευρωπαϊκών εθνών δύναται να καυχηθή επί αγνότητι καταγωγής. Των εθνικών φραγμών αρθέντων απ'αιώνων δια του χριστιανισμού, και της μετοικεσίας και λοιπών μεταβολών αεννάως μετατοπιζουσών τα έθνη, η επιμιξία ηλλοίωσε εν πολλοίς τον χαρακτήρα πολλών λαών και εις πολλών εξ αυτών την γλώσσαν εισήγαγε τοσαύτα ξενικά στοιχεία, ή άρδην κατέστρεψεν αυτήν, ώστε μόνον το Ελληνικόν έθνος υπολείπεται όπως παρουσιάση καταγωγήν φυλετικώς αμιγεστέραν και γλωσσικώς καθαρωτέραν της των άλλων. [...] Η δε μεγάλη αυτή αλήθεια οφείλεται εξ ενός εις την γλωσσολογικήν επιστήμην καταδεικνύουσαν τον αρχαϊσμόν των χυδαίων και εφθαρμένων νομιζομένων τύπων, και εξ άλλου εις τον παραλληλισμόν της ομηρικής γλώσσης προς τας δημόδεις διαλέκτους, δι'ου αποδεικνύεται η ζωτικότητα και ενότης του τε Ελληνικού έθνους και της γλώσσης αυτού ». Κ. Kontopoulos, op.cit., p. 127-128. C'est nous qui soulignons.

<sup>74</sup> Kontopoulos, comme plusieurs de ses confrères aussi, n'hésite pas à remonter le temps, afin d'établir une lignée avec des variétés hautement archaïques ou bien avec des langues qui ne sont attestées qu'indirectement.

peuvent servir d'arguments à l'ethnologie ». Et il conclut que « si l'on accepte que la pureté et l'ancienneté d'une langue doivent être considérées comme mesure de pureté nationale », dans ce cas, « les Grecs actuels sont la nation la plus ancienne de l'Europe ». <sup>75</sup>

Par conséquent, d'après lui, l'état morpho-syntaxique ou lexical d'une langue et son rapport avec la langue d'où elle dérive sont les indices, ou même les preuves de l'évolution raciale et culturelle de ses locuteurs. L'auteur s'inscrit donc dans ce courant de philologues qui font une ethnologie historique, en s'appuyant sur les méthodes de la linguistique comparée. <sup>76</sup> Les références que Kontopoulos fait à A. Pictet manifestent ses choix théoriques de manière limpide. <sup>77</sup> Ce dernier, dans un livre publié en 1859, <sup>78</sup> essaie de faire une « archéologie indo-européenne » en retraçant le lieu du premier foyer aryen, ainsi que le profil culturel de ce peuple virtuel, en se fondant sur la recherche linguistique des langues antiques. Dans la préface de son livre, il observe que « la langue d'un peuple présente l'image la plus fidèle de toute sa manière d'être, et elle renferme, comme en dépôt, les témoignages les plus certains de son histoire physique et morale. [...] Les mots durent autant que les os ; et, de même qu'une dent renferme implicitement une partie de l'histoire d'un animal, un mot isolé peut mettre sur la voie de toute la série d'idées qui s'y rattachaient lors de sa formation ». <sup>79</sup>

Par ailleurs, cette prémisse que Pictet formule régit l'interprétation de Kontopoulos : dans son exposé, l'histoire nationale et l'état actuel du peuple sont examinés en rapport avec l'évolution des dialectes du grec ancien. Pour lui, l'absence d'une quelconque rupture de continuité de la nation dans son berceau historique (il faut entendre ici le Péloponnèse et la *Sterea Hellas*) s'appuie sur la parenté qui lie les dialectes du grec moderne les plus dispersés dans l'espace, avec

---

<sup>75</sup> Ibid., p. 124.

<sup>76</sup> Au sujet de l'émergence de l'indo-européanisme et de son impact sur les théories de la généalogie des peuples et des langues en Europe, voir L. Poliakov, *Le mythe arien*, Paris, 1987 (1<sup>e</sup> éd. 1971), p. 209-243, M. Olender, *Les langues du Paradis*, Paris, 1989, p. 24-44, M. Bernal, *Black Athena: Les origines afro-asiatiques de la civilisation classique. L'invention de la Grèce antique*, Paris, 1996, p. 277-290.

<sup>77</sup> D'autre part, l'hypothèse de travail et l'approche de Kontopoulos sont nettement influencées par le traité d'Ernst Curtius, *Σημαντικότης της νεωτέρας ελληνικής προς τε την αρχαίαν γλώσσαν και προς την συγκριτικήν γλωσσολογίαν* [*L'importance du grec moderne pour la langue ancienne et pour la linguistique comparée*] Trieste, 1867 (voir notamment p. 3-5), qui voit le jour en allemand en 1858.

<sup>78</sup> A. Pictet, *Les origines indo-européens ou les Aryas primitifs, Essai de paléontologie linguistique*, Paris, 1859. Adolphe Pictet est un érudit genevois polyvalent qui a donné une oeuvre multiple au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour des informations plus amples sur son oeuvre, son activité et sa personnalité, voir M. Olender, op.cit., p. 177-180.

<sup>79</sup> A. Pictet, op.cit., p. 6 et 14. Sur ce dernier extrait M. Olender observe que Pictet « prenant pour modèle la nouvelle analyse des fossiles, veut faire parler les vestiges du vocabulaire arien comme on reconstitue la vie d'un animal, ses habitudes et ses modes alimentaires, à l'aide de quelques ossements », Olender, op.cit., p. 182.

ceux du berceau de la Grèce. Les dialectes les plus éloignés<sup>80</sup> gardent les mêmes aspects archaïques que les dialectes du « berceau de l'hellénisme ». Il est bien connu, d'après l'auteur, que les locuteurs de ces dialectes éloignés sont les descendants des quelques poignées de Grecs qui y sont arrivés des siècles auparavant. De même, il est connu que ces communautés ont vécu longtemps en dehors des « frontières de l'hellénisme », isolées de leur berceau, sans aucun contact avec celui-ci pendant plusieurs siècles. Ainsi, *l'aspect archaïque commun* qui existe entre les dialectes éloignés du grec et ceux du berceau historique de l'hellénisme, isolés les uns des autres, prouve qu'en réalité ils ont *la même origine antique et que leur présence est ininterrompue* au fil des siècles. De même, les locuteurs de ces dialectes remontent à la même souche antique. L'hypothèse d'une interruption de la continuité linguistique ne peut être fondée, car, selon l'auteur, une langue disparue pendant une génération est une langue disparue à jamais, d'autant plus qu'en l'occurrence il s'agit des dialectes qui se transmettent par la voie de la tradition orale.<sup>81</sup> Dans ce cas, lorsque la langue, ou l'un des ses dialectes, a cessé d'être parlée, elle ne peut plus réapparaître et, naturellement, il en va de même pour ses locuteurs.<sup>82</sup>

En réalité, notre auteur se sert de certains postulats de la linguistique comparée et du « récit indo-européen », pour fonder ses conclusions. En observant attentivement les propos de Kontopoulos, nous constatons que le schéma interprétatif qu'il développe est emprunté à Pictet. Lorsqu'un mot, écrit Pictet, qui est en effet « un signe, arbitraire par lui-même, se trouve être identique dans des idiomes séparés depuis des siècles, et que les analogies s'étendent à tout l'organisme du langage, il devient impossible d'en rendre compte autrement que par *une transmission continue à partir de l'origine*. Du moment que l'on admet que tous les rameaux d'une même race proviennent d'une source commune, il faut bien l'admettre aussi pour les langues qu'ils portent toujours avec eux et dont *ils n'ont jamais pu cesser de se servir*. Les différences dialectales s'expliquent fort bien par

---

<sup>80</sup> D'après son exposé, il faut entendre le pontique et le cappadocien.

<sup>81</sup> Kontopoulos, op.cit., p. 125-126.

<sup>82</sup> Ici il s'agit d'une réponse presque point par point à la thèse de Fallmerayer. D'après le savant allemand, une large partie du sud de la Grèce continentale a été privée de ses populations grecques pendant une longue période, tandis qu'à leur place sont venus s'installer des colons Slaves et Albanais. La disparition des langues que les colons ont apportées avec eux était d'une part le résultat de la domination grecophone de Byzance sur ces régions, et d'autre part la conséquence d'une communication intense avec les régions grecophones avoisinantes, ainsi que l'effet de la déportation de populations depuis et vers le Péloponnèse et notamment entre le Péloponnèse et l'Asie Mineure. Il s'agit en effet du point de vue que Fallmerayer développe dans son traité *Welchen einfluss hatte die besetzung griechenlands durch die slaven auf das schicksal der stadt Athen und der landschaft Attika?* Stuttgart, 1835). Au sujet de ce livre voir D. Lithoxoou, *Μειονοτικά ζητήματα και εθνική συνείδηση στην Ελλάδα*, [*Questions de minorités et conscience nationale en Grèce : malversations de l'historiographie grecque*], Athènes, 1992, p. 59-62.

les influences *du temps* et de *l'éloignement* comme les différences de constitution physique et d'aspect extérieur pour les effets du climat ; mais elles n'intéressent en rien l'unité primitive dont l'existence réelle n'en est pas moins certaine dans le passé »<sup>83</sup>. Si plusieurs mots donc survivent au fil des siècles, nous parlons d'une transmission ininterrompue à partir de l'origine. Les dialectes qui ont été parlés « à perpétuité » proviennent d'une source commune, de la même manière que leurs locuteurs.

Dans le cadre interprétatif que Kontopoulos propose, en suivant les pas de Pictet, l'argument historique est mis en retrait au bénéfice des preuves linguistiques et, en même temps, sont écartées les osmose culturelles ou les influences des langues avoisinantes. Les « dialectes populaires du grec moderne » ont donc hérité de l'aspect morpho-syntaxique et lexical de la langue antique et ce volume archaïque démontre bien qu'il n'y a guère de mélanges ethniques à travers l'histoire qui auraient pu affecter la langue. C'est par cette voie en effet que la langue et le peuple grecs d'aujourd'hui s'avèrent, d'après lui, les champions de la pureté et de la proximité aryenne, parmi toutes les nations européennes.

Le travail de Kontopoulos,<sup>84</sup> pourrait être révélateur des thèses des milieux des savants grecs d'Istanbul. Le *Syllogue de Constantinople* devient, pendant ce temps, la « plaque tournante » des théories comparatistes qui façonnent la conception de l'évolution du grec. Un nombre de concepts de la linguistique historique que l'on trouve dans les écrits de Kontopoulos nous renseignent en effet, sur une vision plus globale de la langue chez les savants grecs. Le *primitivisme*, la recherche de *la langue mère*, la filiation des peuples perçue à travers *la parenté des langues*, le degré d'altération de celles-ci et la continuité linguistique, ainsi que *la classification hiérarchique* des langues selon leur structure intérieure sont autant de concepts qui préoccupent la linguistique occidentale depuis le début du siècle.<sup>85</sup> Ces mêmes concepts parviendront à défaire bien des stéréotypes sur le grec, en en créant cependant d'autres...

### 3. La « force morale de la nation » et la « puissance assimilatrice » du grec

Nous avons déjà noté que la conception de l'évolution du grec qui se cristallise à la fin du siècle est due, dans une large mesure, à l'influence de la recherche historiographique. La linguistique comparée continue à occuper une

---

<sup>83</sup> A. Pictet, op.cit., p. 44-45. C'est nous qui soulignons.

<sup>84</sup> Notons que Kontopoulos est le rapporteur de « *Zografios Diagonismos* pour le recueil des monuments vivants de la langue grecque » du *Syllogue de Constantinople* un an avant la publication de son livre.

<sup>85</sup> À propos de la formation des concepts de la linguistique comparée voir S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques. L'hégémonie du comparatisme*, (notamment troisième et quatrième chapitres) tome 3, Liège, 2000, et G. Mounin, *Histoire de la linguistique : des origines au XXe siècle*, 5e éd (1e 1967), Paris, 1996, chapitres III et IV.

place importante dans la seconde moitié du siècle, mais l'argument historique prend progressivement le dessus. Pendant la période où le cercle des savants grecs d'Istanbul élabore les concepts de la linguistique comparée,<sup>86</sup> en les adaptant à un schéma interprétatif de l'histoire du grec, Constantin Paparrigopoulos publie son *Histoire de la nation grecque* à Athènes.<sup>87</sup> Face à des thèses qui insistent sur la pureté nationale, excluant toute présence étrangère, toute mixité ou osmose culturelle, l'historien grec formule une interprétation différente. En effet, lui-même ne fait pas le décompte des Slaves et des Grecs pendant le Moyen âge et il ne parle pas non plus en termes de pureté raciale. Son argument se fonde plutôt sur la coexistence des populations qui aboutit progressivement à l'assimilation culturelle et linguistique, grâce à la « puissance civilisatrice » de l'hellénisme byzantin. Sans nier la présence des populations slaves ou albanaises dans la péninsule grecque pendant le Moyen Age, il arrive à couper le noeud gordien qui contrariait jusqu'à lors les historiens grecs. Paparrigopoulos fonde son paradigme, dans ce dernier quart du siècle, en jetant les bases pour le développement des études historiques dans cette direction. Ce paradigme, d'une puissance heuristique singulière, va influencer aussi les études laographiques et philologiques.

En ce qui concerne l'histoire de la langue grecque, les conclusions de l'historiographie aident, en réalité, à conjuguer deux faits apparemment incompatibles : d'un côté, il s'agit de la pureté hellénique des dialectes modernes, découverte pendant la seconde moitié du siècle ; de l'autre, il est question d'une série d'événements historiques datant de l'époque byzantine et ottomane<sup>88</sup> qui auraient pu mettre en question cette pureté. Ainsi, dans le dernier quart du siècle, les interprétations se nuancent, et l'argument historique acquiert une place capitale dans les schémas interprétatifs. Pour mieux illustrer notre point de vue, nous avons choisi un ouvrage paru en 1897, date à laquelle les conclusions de Zampelios et de Paparrigopoulos sont largement diffusées dans le public des érudits grecs. Dans une publication, qui tâche d'interpréter l'évolution de la littérature et de la langue grecque-modernes,<sup>89</sup> depuis la période hellénistique, P. Drakoulis fournit un abrégé de l'histoire du grec.

---

<sup>86</sup> Les articles et les monographies commencent à paraître dans les années 1863-64, allant jusqu'à la fin des années 1870.

<sup>87</sup> Rappelons que le premier tome de son *Histoire* paraît en 1860, tandis que *l'Histoire de la civilisation hellénique*, constituant l'abrégé de son œuvre en français, voit le jour à Paris en 1878.

<sup>88</sup> N'oublions pas que *la présence étrangère, la soumission au conquérant, et le mélange au long des siècles* sont des faits reconnus par les érudits grecs jusque dans la première moitié du siècle et sont considérés comme des facteurs de décadence de la langue et de dégénérescence du peuple.

<sup>89</sup> P. Drakoulis, *Νεοελληνική γλώσσα και φιλολογία* [*Langue et littérature grecque-modernes*], Athènes, 1897, p. 7. Platon Drakoulis (1858-1942), originaire d'Ithaque, formé en droit à l'université d'Athènes, a été influencé par les mouvements sociaux de son siècle. Il s'est impliqué dans la vie politique et éditoriale et il a été actif dans les premiers cercles socialistes en Grèce. Pendant ses jeunes années, il a vécu entre la Grèce et la Grande Bretagne. Par ailleurs, il a occupé le poste de professeur de lettres grecques à Oxford pendant une courte période.

La publication de P. Drakoulis concernant *la langue et la littérature grecque-modernes*, quoique tardive dans le cadre chronologique de notre étude, est à notre avis fort représentative du déploiement de l'argumentation historiciste. D'après lui, le récit historique constitue un moyen d'accomplir une étude de philosophie de l'histoire linguistique et de la littérature modernes, plutôt que l'étude de l'histoire proprement dite. Par ailleurs, il prétend explicitement que la configuration des faits historiques est le moyen qui aide à déchiffrer le sens de l'histoire littéraire et linguistique.<sup>90</sup> À l'encontre de Kontopoulos, il parle d'une identité entre le grec moderne et le grec ancien qui n'est pas essentiellement morpho-lexicale, mais, d'après ses propos, il s'agit d'une « identité de fond entre le grec moderne et le grec ancien ».<sup>91</sup> Le grec, d'après lui, a évolué lentement ; sa manière d'évoluer, nous dit l'auteur, est en réalité le témoignage de l'histoire nationale.<sup>92</sup> Le nombre des altérations morpho-lexicales, ainsi que l'état actuel du grec sont le résultat d'un ensemble des facteurs historiques, linguistiques ou raciaux, qui ont opéré au fil des siècles.

Au commencement de l'histoire de la langue et de la littérature modernes, qu'il situe à l'ère hellénistique, l'auteur constate le déclin de l'hellénisme. D'après ses propos, l'hellénisme est présent dans les germes de la philosophie humaniste, ainsi que dans l'expression de cette philosophie. La condition nécessaire pour l'expression de la philosophie humaniste est l'éducation, la nature et la langue helléniques.<sup>93</sup> Son déclin commence au moment de sa diffusion en Asie par Alexandre le Grand. Ce déclin entraîne l'affaiblissement des lettres et de la langue grecques. En ce qui concerne le récit de cette déchéance, nous retiendrons deux éléments. Premièrement, la philosophie tardive (néoplatonicienne et stoïcienne) ouvre le chemin à l'adoption du christianisme par le peuple grec. Deuxièmement, la

<sup>90</sup> D'après ses propos, « La configuration des faits historiques est la clef qui nous permet de saisir le sens de l'histoire linguistique et littéraire de la Grèce moderne » [« Ο ιστορικός συνδυασμός είναι η κλειδί της δύναμης να εισέλθουμε εις το νόημα της γλωσσικής και φιλολογικής ιστορίας της νεωτέρας Ελλάδος »], *ibid.*, p. 10.

<sup>91</sup> Il s'agit, dans le texte, d'une « κατ'ουσίαν ταυτότης της νεοελληνικής μετά της αρχαίας » *Ibid.* p. 7. Au contraire, d'après lui, les changements morphologiques ou phonologiques ont affecté seulement l'aspect extérieur de la langue, sans jamais menacer son unité.

<sup>92</sup> « Les altérations linguistiques témoignent de l'histoire de la race [grecque] » [« Αι γλωσσικαί αλλοιώσεις προμαρτυρούσι τη φυλετική ιστορία »] *Ibid.*, p. 7. La présence des concepts de la linguistique comparée est loin d'être écartée. Comme nous le verrons, les nouveaux schémas interprétatifs vont associer « la preuve linguistique » à l'argument historique. Notons également qu'à l'époque le terme « race » [φυλή] s'emploie souvent dans le sens « nation » [έθνος].

<sup>93</sup> « Mais je dois tout de suite dire que par *hellénisme* j'entends les germes de la philosophie humaniste et l'expression de celle-ci qui se produit chez nous grâce à l'éducation grecque, la nature grecque et la langue grecque, langue considérée comme un tout depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours » [« Αλλά δέον ευθύς εξαρχής να είπω ότι Ελληνισμόν λέγων εννοώ τα σπέρματα της ανθρωπιστικής φιλοσοφίας, και της εκφράσεως αυτής οία παράγεται ημίν διά της ελληνικής μαθήσεως, της ελληνικής φύσεως και της ελληνικής γλώσσης θεωρουμένης ως εν όλον από αρχαιοτάτων χρόνων μέχρι της σήμερον »] ; *ibid.*, p. 10.

langue perd certaines de ses qualités sans toutefois être privée de sa nature.<sup>94</sup> L'avènement du christianisme constitue pour la nation la suite, en quelque sorte naturelle, de l'hellénisme.<sup>95</sup> Bien que ce dernier semble avoir disparu vers le huitième siècle, il se trouve en effet dans une sorte d'hibernation. En réalité, la langue porte en elle l'esprit de l'hellénisme, à travers une présence ininterrompue. C'est en effet, un contexte historique propice, celui du XVIIIe siècle en Europe,<sup>96</sup> qui redonnera son souffle à l'hellénisme :

« Après une période de léthargie survenue à cause d'une lutte longue et pénible durant laquelle l'Église se présentait comme un rempart, l'hellénisme reprit progressivement conscience de lui-même jusqu'au moment où, autour du milieu du XVIIIe siècle, il revendiqua vivement son existence ».<sup>97</sup>

Dans le cadre de sa réémergence, la langue trouve un nouvel épanouissement. D'après Drakoulis, deux facteurs ont contribué à ce que le grec reste intact dans le fond :

« Tout d'abord [...] l'élément grec, tout au long de son histoire, dans ses contacts, éventuellement conflictuels, avec d'autres éléments, *refusa l'anéantissement* : tantôt il les hellénisa, tantôt il les repoussa. *D'où la sauvegarde de la langue*. Deuxièmement, [...] le christianisme, qui avait acquis dès sa naissance une forte allure grecque, abrita la race face à ses ennemis, il *sauvegarda la langue* pour la protéger de l'extinction, il stimula l'activité littéraire et participa aux efforts de la nation ».<sup>98</sup>

---

<sup>94</sup> « Tout en sauvegardant l'essentiel de son caractère, elle avait perdu depuis longtemps sa pureté et son élégance. [...] Les changements ultérieurs n'étaient plus sous l'empire de l'esprit créatif antique ». [« Αλλ'ενώ ούτω διέσωσεν τον ουσιαστικόν χαρακτήραν της, ενωρίς ήδη είχεν απωλέσει την καθαρότητα και την γλαφυρότητα αυτής. [...] Μεταβολαί επηκολούθησαν, αίτινες δεν ήσαν πλέον υπό το κράτος του αρχαίου καλλιτεχνικού πνεύματος »] ; *ibid.*, p. 12.

<sup>95</sup> « Tandis que l'hellénisme continuait à décliner de siècle en siècle, le christianisme renforçait son influence extérieure. Lorsque l'hellénisme déchet, le christianisme était déjà la religion nationale de la Grèce invisible ». La nouvelle religion a conquis la nation grecque en remplaçant le génie dépouillé de la Grèce antique. Le stoïcisme et le néo-platonisme avaient prédisposé la nation de manière à ce qu'elle accueille le christianisme comme le symbole parfait de la philosophie grecque en voie de disparition. [« Ενώ ο Ελληνισμός επί αιώνας εξακολουθεί να εκπίπτει, ο Χριστιανισμός εξηκολούθει να ισχυροποιήται κατά το εξωτερικόν γόητρον. Όταν ο Ελληνισμός έπεσεν, ο Χριστιανισμός ήτο ήδη εθνική θρησκεία της αφανούς Ελλάδος »] ; *ibid.*, p. 10-11.

<sup>96</sup> Plus précisément, il fait référence aux Lumières et à la Révolution, mais aussi aux idéaux républicains.

<sup>97</sup> « Κατόπιν σταδίου τινός νάρκης προκουπάσης εκ μακρού κοπιώδους αγώνος, και κατά την διάρκειαν της οποίας νάρκης η Εκκλησία εχρησίμευσεν ως στέγη και ως ασπίς- ο Ελληνισμός βαθμηδόν ανέλαβε συνείδησιν εαυτού, μέχρις ου περί τα μέσα του δεκάτου ογδόου αιώνος, ούτω εντόνως διεξεδίκησε την ιδίαν εαυτού ύπαρξιν », *ibid.*, p. 10.

<sup>98</sup> « Πρώτον [...] το ελληνικόν στοιχείον, καθ'όλην την ιστορίαν αυτού ηρνήθη να εκμηδενισθή υπό άλλων στοιχείων μεθ'ων ήλθεν εις επαφήν ή σύγκρουσιν, αλλά άλλοτε μεν εξελλήνισεν, άλλοτε δε απώθησεν αυτά. Εντεύθεν η διάσωσις της γλώσσης. Δεύτερον [...] ο Χριστιανισμός,

Par conséquent, la langue n'a pas subi de changements de fond parce que la nation a pu rester présente au fil des siècles, grâce à une force qui l'a épargné de tout anéantissement ou assimilation. Les « aventures nationales », dans la mesure où elles n'ont pas menacé l'existence de la nation, n'ont pas non plus emporté sa langue.

Ce que l'auteur reconnaît comme cause de ce phénomène, c'est *la supériorité de la force morale de la nation*, trait qui qualifie à la fois le caractère national et sa langue. Dans la mesure où cette force ne fléchit pas, le fond de la langue reste intact. Ainsi, pendant l'ère romaine l'hellénisme sort triomphant grâce à sa spiritualité supérieure, à l'opposé du matérialisme romain. Aux siècles suivants, il résiste face aux barbares qui « ne pensent qu'à la catastrophe », <sup>99</sup> encore une fois grâce à sa force morale qui contribue, pendant le Moyen Age, à l'assimilation des populations étrangères, contrairement à ce qui s'est passé en Europe occidentale. Par la suite, la même force morale l'empêche d'être assimilé par la « nation ottomane ». L'histoire donc de la nation et de sa langue est caractérisée par une série d'affrontements avec des envahisseurs qui menacent de l'anéantir. La nation sort victorieuse d'une manière ou d'une autre : tantôt elle reste imperméable face aux envahisseurs, tantôt elle devient assimilatrice envers eux, tout en gardant intacts ses traits nationaux et sa langue. Par ailleurs, la langue suit un chemin semblable : elle s'affronte à d'autres langues qui la menacent d'extinction, mais elle reste en principe imperméable, tandis que pendant certaines périodes historiques elle manifeste une tendance à assimiler de nouveaux éléments. En revanche, le trait vital qui qualifiait la nation et la langue des Romains n'a pas empêché sa fragmentation, sa transformation radicale ou sa disparition définitive. <sup>100</sup>

Le *facteur général* donc, qui détermine la vie et la mutation d'une langue sont les traits qui composent le caractère national, lequel, trouve son expression à travers la langue :

« Après la domination macédonienne, l'esprit [antique] cessa de revitaliser [la littérature]. La race grecque se déposséda de sa dynamique ancienne, [idées,

---

όστις εν τη γενέσει του είχε λάβει ισχυρώς ελληνικήν χροιάν, εστέγασε την φυλήν κατά των εχθρών της, διεφύλαξεν την γλώσσαν από αποσβέσεως, διεκέντησε φιλολογικάς δράσεις, και συνειργάσθη μετά εθνικών προσπαθειών », *ibid.*, p. 5-6 (ici, c'est nous qui soulignons). Dans cet extrait, par « élément grec », il faut plutôt entendre « nation grecque ».

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 21-22.

<sup>100</sup> D'après les propos de Drakoulis, « cela explique les raisons pour lesquelles le latin, contrairement au grec, est mort, ou bien se transforma en de nouvelles langues, celles de l'Europe centrale. Il fut absorbé sous de nouvelles influences, tandis que le grec d'une part absorba les éléments étrangers et, de l'autre, les repoussa, en restant toujours hellénique et vivant comme n'importe quel organisme intact », [« Τοῦτο ἐξηγεῖ διατί ἡ λατινική γλώσσα ἀντιθέτως πρὸς τὴν ἐλληνικήν ἀπέθανεν ἢ μετεμορφώθη εἰς τὰς νεωτέρας γλώσσας τῆς κεντρικῆς Εὐρώπης. Ἡ Λατινική ἀπερροφήθη ὑπὸ νέων ἐπιδράσεων, ἀλλ' ἡ Ἑλληνική το μὲν ἀπερρόφησε τὰ ξένα στοιχεῖα το δε ἀπόθησεν αὐτὰ μείνασα πάντοτε ἐλληνική και ζῶσα ὅσον οἰοσδήποτε ἀπαράβλαπτος οργανισμός. ».] ; *ibid.*, p. 21-22.



sentiments, originalité] mais ne perdit pas sa propre existence et sa propre essence, si nous pouvons représenter l'essence par la langue et la dynamique par les lettres. Lorsqu'une nouvelle force morale fut sur le point de naître avec l'apparition du christianisme, l'ancien esprit grec réapparut pour accomplir son œuvre de précurseur... ».<sup>101</sup>

Lorsque la dynamique qui donnait le souffle aux lettres a disparu, la *race grecque* ne s'est pas privée de son génie dont le témoin est la langue. Ce génie a survécu grâce à « l'alliance » de la nation avec le christianisme. Le *second facteur* est donc le christianisme, qui fonctionne au fil des siècles comme un toit protecteur pour la nation et la langue.

Un *troisième facteur*, plus implicite que les deux premiers, réside dans la nature de la structure interne de la langue. D'après notre auteur, les altérations morphologiques et phonologiques survenues au cours de l'histoire ont affecté seulement l'aspect extérieur de la langue et elles présentent deux caractéristiques : d'abord elles ont été lentes et ont suivi les « aventures nationales », et ensuite, l'évolution (voire l'altération) a suivi certaines règles de changement qui avaient régi la langue depuis l'Antiquité. Le changement, en effet, n'est pas fortuit, il n'est pas dû, non plus, à des facteurs comme l'infiltration « d'éléments étrangers » dans le corps de la langue, mais il est régi par des règles précises qui agissent tout au long de son histoire et que l'on est capable de repérer si l'on observe les toutes premières mutations du grec :

« Ces altérations qui ont été très lentes dans leur ensemble et ont suivi les aventures de la race, sont fondées sur les mêmes lois linguistiques qui régissaient l'évolution du grec ancien. À titre d'exemple, sous l'emprise de l'antipathie pour les consonnes finales (une antipathie qui caractérise le grec tout au long de son histoire), nous avons en grec moderne des conséquences qui produisent la distinction entre les formes modernes et les formes antiques, tandis qu'elles [ces différences de forme] représentent une seule et unique fonction. Ainsi, de nos jours, on rejette d'habitude les consonnes finales que les anciens toléraient comme exception ».<sup>102</sup>

---

<sup>101</sup> « Το πνεύμα όπερ εξωογόνει έπαυσεν μετά την μακεδονική επικράτησιν. Η ελληνική φυλή απώλεσεν την αρχαία δυναμικήν της, αλλά δεν απώλεσε την ιδίαν αυτής υπόστασιν και ουσίαν, εάν δυνάμεθα να παραστήσωμεν την ουσίαν δια της γλώσσης και την δυναμικήν δια της φιλολογίας. Όταν νέα τις ηθική δύναμις έμελε να εγκαινιασθή δια της εμφανίσεως του Χριστιανισμού το παλαιόν ελληνικόν πνεύμα εφάνη περατώσαν το προδρομικόν έργον του... », *ibid.*, p. 22.

<sup>102</sup> « Αι αλλοιώσεις αυτάί αίτινες εν συνόλω υπήρξαν λίαν βραδείαι, επόμεναι ταις φυλετικαίς περιπετείαίς, βασίζονται επί των αυτών γλωσσικών κανόνων οίτινες εδέσποζον της προόδου της αρχαίας ελληνικής. Παραδείγματος χάριν υπό το κράτος της αντιπαθείας προς τα τελικά σύμφωνα –αντιπαθείας ήτις χαρακτηρίζει την ελληνικήν καθ'άπασαν την ιστορίαν της– παράγονται εν τη νεοελληνική αποτελέσματα άτινα διαστέλλουσι τύπους νεωτέρους από αρχαίων, αλλά εκπροσωπούσι μία και την αυτή λειτουργείαν. Ούτω σήμερον αποβάλλομεν

Par conséquent les causes de l'altération, pour lui, seraient les « aventures nationales »; or, la nature de ce changement, la manière dont la langue évolue, ne dépend pas directement de la cause : la nature du changement est due à la nature de la langue même qui contient les règles de son évolution, règles qui dictent, en dernière instance, un mode de changement précis. Ici, il s'agit d'un argument qui n'est pas tout à fait nouveau : trente ans auparavant, D. Mavrofydis nous fournit la même interprétation dans son *Essai d'histoire de la langue grecque* :

« Le grec moderne [est] la toute nouvelle étape, ou le tout dernier palier du grec ancien, à laquelle ce dernier a abouti calmement, à travers de longs siècles, pas brusquement ou par hasard, mais par ses propres moyens, selon des lois indispensables résidant dans *sa propre nature* ». <sup>103</sup>

La surenchère des comparaisons entre les vernaculaires modernes et le grec ancien que nous avons déjà constaté à la première partie du mémoire amène régulièrement les philologues à la même conclusion.

La question des « aventures nationales », qui a conduit Kodrikas, plus d'un demi-siècle auparavant, à considérer le grec vernaculaire comme un « germe demi barbare », <sup>104</sup> ou même d'autres savants à le qualifier plus tard de « monstre hideux », <sup>105</sup> entre désormais dans un cadre interprétatif où, loin de nier la présence étrangère, ethnique et linguistique, on arrive à neutraliser son aspect « corrosif ». En d'autres termes, les contraintes historiques qui, selon les propos de Kodrikas, ont amené le peuple grec à changer peu à peu ses moeurs, son caractère et sa langue, en s'enfonçant dans la barbarie et la dégradation, sous l'effet des invasions successives, du long esclavage et de sa coexistence à côté de peuples barbares, toutes ces contraintes n'aboutissent plus aux mêmes résultats, d'après les savants de la fin du XIXe. Traverser les siècles en étant à côté des « barbares » ou même être envahi par eux n'a affecté ni les moeurs ni la langue, grâce à *la force morale* ou *le génie* qui restait constamment vif, un génie qui s'est exprimé de façon fidèle à travers une langue inébranlable, résistant aux influences étrangères. En 1897, P. Drakoulis se trouve très éloigné non seulement de Kodrikas, mais aussi de l'historiographie grecque du milieu du siècle, encore tâtonnante, qui avait du mal à s'accorder sur un schéma interprétatif satisfaisant de l'histoire nationale. Du milieu jusqu'à la fin du siècle, les travaux de Zampelios et de Paparigopoulos posent en effet les fondements sur lesquels viendront se construire les interprétations concernant l'évolution d'autres phénomènes sociaux.

---

συνήθως τελικά σύμφωνα άτινα οι αρχαίοι επέτρεπον λόγω εξαίρέσεως », *ibid.*, p. 6-7.

<sup>103</sup> « ... η δε νεοελληνική μόνον νεώτατη φάσις ή εσχάτη προς ημάς ηλικία της αρχαίας, εις ην αυτή κατήντησεν ήρεμα, δια μακρών αιώνων, όχι βιαίως ή τυχαίως, αλλ'οίκοθεν κατ'αναγκαίους τη *ιδία φύσει* εγκειμένους νόμους ». D. Mavrofydis, *Essai d'histoire...*, *op.cit.*, p. 32. C'est nous qui soulignons.

<sup>104</sup> Voir supra, première partie : « Vers la découverte du grec moderne en Europe ».

<sup>105</sup> Tel est le cas de Vyzantios auxquels nous avons fait référence au début du chapitre.

Toutefois, des bribes d'anciens modèles interprétatifs continuent encore longtemps à faire preuve de longévité, dans les nouvelles publications. Même si la conception providentielle de l'histoire qui se dégage lorsqu'on se penche sur les préfaces des dictionnaires de Vyzantios cède la place à un récit positiviste et rationnel, l'Église et le rôle qu'elle a joué dans l'histoire grecque continuent à occuper une part du récit. D'une façon ou d'une autre, elle acquiert de nouveau une place dans les nouvelles interprétations, ce que nous constatons par ailleurs même dans l'ouvrage de P. Drakoulis. Néanmoins, lorsque ce dernier admet le rôle de l'Église quant à la sauvegarde du grec, il est plus nuancé. En effet, à l'encontre de Vyzantios, il admet à la fois l'aspect hellénique et archaïque du « grec populaire », mais il n'est plus question de volonté divine dans son schéma interprétatif. D'autre part, il parle du christianisme, ou parfois de l'Église, en évitant toute référence au Patriarcat, à la hiérarchie ecclésiastique ou aux personnages historiques de l'orthodoxie. Pour mieux comprendre ses choix notons que Drakoulis adopte les idées d'un socialisme réformateur, et qu'il manifeste une certaine méfiance envers les institutions ecclésiastiques.<sup>106</sup> D'après lui, le christianisme,<sup>107</sup> en acquérant un fort aspect hellénique depuis ses débuts, a protégé des ennemis une nation dont la force morale n'a jamais cessé de s'affirmer dans l'histoire ; l'apport de la religion, qui est désormais une religion *nationalisée*, réside dans le fait d'avoir contribué à conserver vivant l'esprit antique.

Le fond hellénique des dialectes modernes ou la pureté de langue des savants ne sont pas pour Drakoulis des preuves en soi pour fonder la continuité nationale, comme c'est le cas de Kontopoulos, mais plutôt l'effet d'un phénomène. L'aspect ou plutôt le fond hellénique de la langue actuelle est vu à la fois comme le résultat de *la nature du grec* et des facteurs qui ont agi dans l'histoire : d'un côté, c'est le génie grec qui s'est exprimé à travers la force assimilatrice de l'hellénisme (la preuve de cet esprit réside dans l'histoire byzantine) et, de l'autre, c'est le christianisme qui a agi comme un terrain favorable pour la sauvegarde de l'hellénisme. Treize ans séparent les publications de Kontopoulos et de celle de Drakoulis et les efforts, jonglant avec des arguments parfois douteux en vue de réfuter la présence des populations slaves et albanaises ou le contact des dernières avec les grecophones de l'Empire, semblent se raréfier. Le concept de l'*hellénisme*, ainsi que l'idée de la *force morale*, voire la *force civilisatrice* de la nation, sont posés comme postulats dans les interprétations portant sur des questions historiques, ethnologiques ou

---

<sup>106</sup> Dans la pensée de Drakoulis, K. Moskof observe une association entre théosophie, humanisme, positivisme et socialisme fabien (K. Moskof, *Εισαγωγικά στην ιστορία του κινήματος της εργατικής τάξης*, [Introduction à l'histoire du mouvement ouvrier], Athènes, 1988, p. 182-183).

<sup>107</sup> L'idée du christianisme comme véhicule de l'hellénisme, au moment de l'assujettissement de la nation, est une interprétation avancée et développée à partir des années 1850 par S. Zampelios et C. Papanigopoulos. Drakoulis réussit à bien l'adapter à son schéma interprétatif portant sur l'évolution du grec.

linguistiques. De cette façon, on réussit à interpréter le sauvegarde de la langue grecque sans toutefois nier le contact, le mélange ou l'assujettissement du peuple. Ces événements entrent dans l'histoire, en y acquérant un sens précis. Le génie grec se voit tantôt assimilateur tantôt imperméable, parfois affaibli, mais toujours vivant, à travers son alliance avec le christianisme. Cet arsenal théorique qui est mis en oeuvre pour expliquer l'histoire de la nation et de sa langue sert également, comme nous l'avons déjà constaté dans la première partie, à fonder un projet politique qui se dessine dans les années 1855-1870. La construction donc des nouvelles identités collectives, d'une histoire qui se veut nationale, ainsi que les objectifs du nationalisme grec affectent les premières tentatives d'interpréter l'évolution de la langue grecque.

## D. La cristallisation des mythologies linguistiques

D'après ce que nous venons d'exposer, il devient clair que la conception du grec moderne change progressivement au cours de la seconde moitié du siècle. La linguistique comparée, l'historiographie grecque et la vague de la lexicographie dialectale tracent des nouvelles voies dans l'étude du grec. Les conclusions qui se dégagent progressivement sont également construites à l'aide des exemples historiques que les autres langues européennes fournissent. Plus précisément, il n'est pas seulement question de comparer les vernaculaires modernes avec le grec ancien, mais aussi de comparer le grec aux autres langues européennes ou encore de mettre en parallèle l'évolution historique des différentes langues et celle du grec. Dans ce climat comparatiste qui est dominé par des concepts empruntés aux sciences exactes et notamment à l'anthropologie et à l'anatomie, le grec est à maintes reprises mis en regard des autres langues, afin de mesurer ses *traits organiques* et ses *qualités*.<sup>108</sup> « Dans cette anatomie du langage qu'opère la grammaire comparée, en forgeant une théorie de la parenté, en procédant par classification des langues dans de familles linguistiques, comme on faisait des espèces végétales ou animales, en privilégiant l'étude de leur structure interne (ou de leur "organisme" qui est le terme courant à l'époque), en s'accrochant à la flexion ou à la typologie des diverses sonorités, la conception de la langue grecque ne pouvait pas rester inchangée ; elle s'est donc pliée devant ces nouvelles exigences grammaticales ». <sup>109</sup> À travers tous ces efforts pour retracer l'histoire de la langue et sous l'effet des nouveaux courants de l'historiographie grecque et de la linguistique, nous constatons la cristallisation de certains postulats qui acquièrent rapidement l'aspect de mythes fondateurs dans le récit de l'histoire du grec.

### 1. De la « corruption » à l' « immutabilité » et à « l'unicité » du grec moderne

La constatation de la longévité du grec constitue un point de départ, pour établir la vitalité ou la vigueur organique de la langue. Le fait d'attester une histoire de plus de deux millénaires attribuée au grec une place à part, parmi les autres langues. Certes, la longévité du grec est un fait incontestable. Or, la particularité de ce point de vue réside en réalité dans l'interprétation que l'on propose de ce phénomène, ainsi que dans l'usage qu'on en fait afin d'expliquer des faits ou de défendre des visées, allant au delà du domaine de l'histoire et de la linguistique. Il

---

<sup>108</sup> L'approche historiciste que nous avons exposée auparavant s'inscrit, d'ailleurs, parfaitement dans le cadre de la linguistique du XIXe, car la nouvelle science est à la fois *comparée* et *historique*.

<sup>109</sup> Ch. Avlami, *L'Antiquité grecque à la Française : modes d'appropriation de la Grèce au XIXe siècle*, thèse de Doctorat, E.H.E.S.S., Paris, 1998, p. 355-356.

s'agit d'une interprétation qui met à l'écart l'historicité de la langue, en insistant sur ses traits organiques :

« Seul l'exemple de la longévité, l'unique peut-être exemple dans l'histoire, suffit à susciter une juste admiration, et d'autant plus, si on remonte au passé et si on fait le décompte des langues qui ont totalement cessé d'être parlées, telles que le celte, le sanskrit, le latin qui est notamment le produit du dialecte éolien, enrichi plus tard par les dialectes limitrophes à savoir le turinois ou le sabin ; et même les nations [qui parlaient ces langues] ne sont plus connues de nos jours ». <sup>110</sup>

Tout d'abord, notons que l'auteur de cet extrait n'envisage pas le fait que l'italien, le gallois ou l'hindi constituent « la dernière étape » du latin, du celte ou du sanskrit ; ces langues anciennes ont changé au point de perdre leur vitalité et de disparaître, *en cédant la place à d'autres langues*. Toutefois, il soutient que le grec, restant inaltéré au fil des siècles, a réussi à maintenir sa vitalité, avec un nombre infime de changements.

Dans l'ouvrage de P. Drakoulis que nous avons examiné au chapitre précédent, l'auteur compare les rythmes du changement (*altération*) du grec et de l'anglais, en considérant que la quantité des mutations survenues dans la langue anglaise au cours de quatre derniers siècles (du XIVe au XIXe) sont équivalentes à des mutations enregistrées sur une période de deux mille deux cents ans pour la langue grecque :

« Si l'on compare l'évolution de l'anglais, de Saucer jusqu'à Tennyson, aux alterations que le grec a subies, on serait obligé de tracer une ligne beaucoup plus longue pour le grec, pour trouver la même quantité d'altérations. On serait obligé de remonter jusqu'à Aristote pour trouver le point de départ des altérations équivalentes. [...] L'ensemble des forces qui ont agi pour l'altération de l'anglais, au cours des derniers siècles, est égal à l'ensemble des forces qui ont agi pour l'altération du grec, durant les vingt ou vingt-deux derniers siècles [...] La conclusion qui en découle est que depuis Aristote jusqu'à nos jours le grec est unique et ininterrompu de la même manière que l'anglais est unique et ininterrompu, de Saucer jusqu'à nos jours ». <sup>111</sup>

<sup>110</sup> « Το παράδειγμα μόνον της μακροβιότητας το όλως ίσως ενιαίον εν τη Ιστορία, αρκεί να προκαλέση τον δίκαιον θαυμασμόν, εάν μάλιστα αναδράμωμεν εις το παρελθόν και αναλογισθώμεν πόσαι γλώσσαι έπαυσαν δια παντός να ακούγονται ως η Κελτική, η Σανσκριτική, η Λατινική, ήτις κυρίως είναι γέννημα της Αιολικής διαλέκτου πλουτισθείσα βραδύτερον από τας ομόρους, την Τυρρηνικήν και Σαβινικήν, και τα έθνη αυτών ούτε ίσως γνωστά πλέον υπάρχουν εις ημάς », S. Konstantinidis, *Περί ελληνικής γλώσσης [À propos de la langue grecque]* Athènes, 1895, p. 9.

<sup>111</sup> « Εάν συμπαραβάλωμεν την ανέλιξιν της αγγλικής γλώσσης από του Σώσσερ μέχρι του Τέννυσον προς την γραμμήν των αλλοιώσεων ας υπέστη η ελληνική γλώσσα θα αναγκασθώμεν να χαράξωμεν πολύ μακροτέραν γραμμήν προκειμένου περί της ελληνικής ίνα εύρωμεν ισοδύναμον ποσόν αλλοιώσεων. Θα αναγκασθώμεν να ανατρέξωμεν μέχρι του Αριστοτέλους

L'idée d'une présence longue et constante et celle d'un changement minime au fil des siècles seront établies et elles connaîtront une large diffusion, à travers la multiplication des exemples qui permettent d'établir une comparaison du nombre d'altérations dans le grec, par rapport aux autres langues européennes. Or, comme nous le verrons par la suite, les langues qui servent d'exemple afin d'établir la comparaison ne sont pas choisies au hasard. D'autre part, les preuves linguistiques concrètes et détaillées semblent superflues pour fonder une conclusion aussi explicite. À travers les sources que nous avons examinées, les arguments et les exemples d'ordre morpho-syntaxique, phonologique ou lexical sont minces, et nous n'avons guère de travaux comparatifs complets traitant ce sujet spécifique.<sup>112</sup>

Naturellement, les vernaculaires du grec moderne n'échappent pas, elles non plus, à cette conviction d'une *évolution lente* et d'une *quasi-immuabilité du grec*. Comme nous l'avons déjà constaté, les philologues admettent de moins en moins l'altération et la présence d'aspects et de phénomènes « non helléniques ». La langue grecque survit dans son intégralité, malgré la présence marginale de quelques phénomènes qui sortent de ce qui est considéré comme la règle. D'après les propos de K. Kontopoulos, qui a une position radicale sur ce sujet, outre la « langue savante », les variétés dialectales maintiennent l'aspect morphologique, ainsi que la signification antique des mots. Quant à leur morphologie, elles sont identiques à celle de la koinè : « La forme des mots grecs implique aussi leur déclinaison selon la grammaire antique commune ».<sup>113</sup> Au contraire, les champs sémantiques sont beaucoup plus antiques : pendant la période hellénistique « beaucoup de mots homériques étaient sauvegardés par endroit dans la langue du peuple, ils ont été transmis jusqu'à nous à travers les dialectes du grec moderne et sont vivants avec la signification qu'ils avaient dans l'antiquité homérique ».<sup>114</sup> Ainsi, tant la « forme » (la morphologie) que le « contenu » (le lexique et les champs sémantiques) du grec ancien continuent, d'après lui, à exister. L'auteur en apporte la preuve en dressant une liste où il compare un ensemble de mots dialectaux du grec moderne avec des mots du grec ancien. Les corpus, dont il se

---

όπως εύρωμεν το σημείον της αναχωρήσεως γραμμής αντιστοιχων γλωσσικών αλλοιώσεων εν τη αγγλική [...] Το σύνολον των δυνάμεων αίτινες έδρασαν προς τροποποίηση της αγγλικής γλώσσης εντός των τελευταίων αιώνων ισούται με το σύνολον των δυνάμεων αίτινες έδρασαν προς τροποποίηση της ελληνικής εντός των τελευταίων είκοσι ή εικοσιδύο αιώνων. [...] Το εντεύθεν συμπέρασμα είνε ότι από του Αριστοτέλους μέχρι σήμεραν υπάρχει μία και συνεχής ελληνική, ακριβώς όπως από του Σώσσερ μέχρι σήμεραν υπάρχει μία και συνεχής αγγλική ». P. Drakoulis, op.cit., p. 7.

<sup>112</sup> Toutefois, lorsqu'il est question d'assimiler l'exemple de l'évolution du latin à celui du grec, les arguments de ce genre abondent.

<sup>113</sup> « Η μορφή των Ελληνικών λέξεων συνεπάγεται και την κλίσιν αυτών κατά την αρχαίαν κοινήν γραμματικήν ». K. Kontopoulos, op.cit., p. 29-30.

<sup>114</sup> Pendant la période hellénistique « πολλάί Ομηρικάί λέξεις [...] εσώζοντο κατά τόπους εν τη γλώσση του λαού και διεβιβάσθησαν μέχρις ημών δια των συγχρόνων Ελληνικών διαλέκτων και ζώσι μετά της αρχαίας αυτών Ομηρικής σημασίας », *ibid.*, p. 165.

sert pour faire ses comparaisons, sont des travaux présentés au Concours du SLHC, qui concernent, en principe, les variétés du Pont, de la Cappadoce et du Dodécane. <sup>115</sup> D'après cette vision donc, l'élément mis en avant est *l'invariabilité morpho-syntaxique* de l'Antiquité jusqu'au XIXe ; par ailleurs, cette *stabilité* constitue, selon lui, le facteur qui assure l'intercompréhension des locuteurs natifs.

La présence d'emprunts n'est toutefois pas niée en bloc. Mais, même si ces emprunts existent, ils n'altèrent pas le caractère de la langue et ne nuisent pas non plus à son esprit. Ce qui prévaut est le maintien du mode de pensée, qui est resté identique depuis des millénaires, malgré les altérations morphologiques ou autres ; et ces dernières n'étaient pas dramatiques au point d'anéantir l'esprit antique. L'altération concerne des éléments limités ou périphériques, qui sont présents sans s'être réellement enracinés dans le corps de la langue. C'est pourquoi nous observons tout un discours, récurrent dans nos sources, portant sur l'idée d'*αποσκωρακισμός* <sup>116</sup>, et de restauration de la langue. Des éléments « étrangers », non intégrés, aux variétés dialectales subsistent, donc, et il est possible de s'en débarrasser, de la même manière que l'on nettoie la rouille ou toute autre trace d'usure *déposée* sur un objet, afin de lui rendre finalement son aspect *d'origine*. <sup>117</sup>

Dans ce cadre, les vernaculaires, qualifiés de « monstres » au début du siècle par ce savant éminent que fut Kodrikas, se trouvent, quelque soixante-dix ans plus tard, être plus archaïques que la langue des savants. Cela est dû, d'après un point de vue assez répandu, non pas à un effort conscient des élites qui ont visé à l'épurer, mais à un processus naturel qui a lieu au fil des siècles :

« La langue des uns et des autres [en l'occurrence des Grecs modernes et de leurs ancêtres homériques], en l'espace de trente siècles à peu près, reste la

---

<sup>115</sup> À part le fait qu'il appartient au milieu des savants de Constantinople, rappelons qu'en 1883, un an avant la publication de son livre, il se trouve au poste du rapporteur du Concours du SLHC, ce que lui donne un accès facile à ces travaux.

<sup>116</sup> Le mot *αποσκωρακισμός* renvoie à l'action de nettoyage de la rouille posée sur un objet.

<sup>117</sup> Il faut néanmoins préciser, pour dissiper les malentendus, que l'objectif n'est pas la purification des dialectes en vue d'un emploi optimal et généralisé dans chaque champ de communication, *mais* l'aspiration d'un certain fond lexical ou parfois morphologique, afin de fixer la langue archaïsante. D'autre part, la réhabilitation du grec dialectal, comme nous l'avons déjà constaté, vise aussi à satisfaire d'autres objectifs. La nouvelle image du grec dialectal se forge dans le souci de rendre évident que la continuité nationale ne se réduit pas à celle des élites et qu'elle concerne *la continuité de l'ensemble national, dont le peuple est l'autre composante*. N'oublions pas que le nationalisme, au moins jusqu'en 1848, prétend à la démocratisation des régimes politiques et mobilise les couches populaires à plusieurs occasions. Pendant qu'on avance dans la modernité et que les conditions historiques et l'idéologie changent, les couches populaires n'acquièrent pas d'importance seulement dans le discours des savants, mais elles deviennent aussi un acteur social à part entier. (Au sujet du rôle des couches populaires dans la construction nationale, voir notamment E. Hobsbawm, *The Age of Revolution : Europe 1789-1848*, Londres, 1977, notamment les chapitres « Révolutions » et « Nationalism », p. 138-178, ainsi que *L'ère du capital*, Paris, 1978, notamment le chapitre « Le printemps des peuples », p. 25-48).



même et parfois dépasse même l'ère homérique, en laissant en arrière l'attique. Comment était-il possible qu'un tel événement se produise, sans que la langue homérique ne se transmette aux Grecs d'aujourd'hui à l'oral, de père en fils et de génération en génération? Seule la nation grecque est capable de présenter des origines raciales et linguistiques plus pures que celles des autres. Et *ce n'est pas de la langue des érudits*, éprouvant naturellement du dégoût pour les barbarismes, *mais la langue ordinaire*, celle qui a été accusée autant dans le passé aussi bien par les Grecs que par les étrangers, *qui est plus archaïque dans bien de points que celle des érudits* ». <sup>118</sup>

Et lorsque le grec populaire se montre plus archaïque que la langue savante, c'est qu'il manifeste *un génie populaire inaltérable*. En 1858, dans l'introduction de son *Essai d'histoire de la langue grecque*, où il compare la « langue savante » à la « langue populaire », D. Mavrofydis constate :

« Le *vocabulaire* [du grec dialectal] est plus *réduit* [...] plus *matérialiste*, mais c'est pour cette raison précise qu'il est plus *archaïsant*. [...] Cet archaïsme est dû au fait que le peuple, non instruit pendant des siècles, reste inaltérable dans ses moeurs, ses habitudes et ses représentations, ne subissant pas d'influences extérieures. [...] [D'autre part] le vocabulaire [de la langue des savants] est plus riche, plus spirituel ; c'est pourquoi il est plus moderne, car il se développe et va de pair avec la partie la plus distinguée de la nation, suivant les arts les sciences et la culture » <sup>119</sup>

À part l'héritage archaïque d'une langue moderne qui reste fort ressemblante au grec ancien, on met en avant un autre élément qui demeure identique, en dépit des éventuelles mutations morpho-syntaxiques. Le rythme de l'évolution n'a pas seulement préservé les « trésors antiques » mais, ce qui est encore plus important, c'est qu'il a été le gage de la survie de l'esprit antique, véhiculé à travers cette

---

<sup>118</sup> « ... η γλώσσα αμφοτέρων εν διαστήματι τριάκοντα περίπου αιώνων διατελεί η αυτή και ενιαχού υπερπηδά και αυτούς τους ομηρικούς χρόνους, την Αττικήν πολλώ οπίσω απολείπουσα έν τισιν. Πώς ηδύνατο να συμβή τούτο, ει μη η ομηρική γλώσσα προφορικός από πατρός εις υιόν και από γενεάς εις γενεάν μετεδίδοτο εις τους σημερινούς Έλληνας; [...] μόνον το Ελληνικόν έθνος υπολείπεται όπως παρουσιάση καταγωγήν φυλετικώς αμιγεστέραν και γλωσσικώς καθαρωτέραν της των άλλων, ουχί διότι η γλώσσα των λογίων του Ελληνικού έθνους αποστρέφεται τους ξενισμούς αλλά διότι αυτή η κατ'οίκον γλώσσα, η τοσούτον άλλοτε κατηγορηθείσα παρ'Ελλήνων τε και ξένων, εστίν αρχαιότερα εν πολλοίς και αυτής των λογίων », K. Kontopoulos, op.cit., p. 125-128 ; ici, c'est nous qui soulignons.

<sup>119</sup> « Το λεξικόν [είναι] *πενιχρότερον* [...] *υλικότερον* αλλά δι'αυτό τούτο και πολλαχού *αρχαιότερον*. [...] Προέρχεται δ'ο αρχαισμός ούτος εκ του ότι ο απαίδευτος δήμος δια μακρών αιώνων εμμένει αναλλοίωτος εν τοις αυτοίς ήθεσι και τρόποις υπό την επιρροήν των αυτών έξωθεν εντυπώσεων και μετά του αυτού κύκλου των παραστάσεων. [...] Το δε λεξικόν [le vocabulaire de la langue des savants] [είναι] *πλουσιώτερον*, *πνευματικώτερον* και δια ταύτα νεοτερικώτερον καθό συμβαδίζον και συναναπτυσσόμενον τη εκλεκτοτέρα μερίδι του έθνους κατά τέχνας και επιστήμας και την καθ'όλου παιδείαν », D. Mavrofydis, op.cit., p. 21-22.

langue. Ce fait sera mis en exergue par plusieurs autres savants. La survie de cet esprit antique constitue le contrepoids aux éventuelles mutations morpho-syntaxiques que l'on pourrait attester dans le grec moderne. Dans un discours prononcé devant le public de l'association *Athinéon* d'Alexandrie, S. Konstantinidis admet que des changements sont effectivement survenus dans la prononciation ou la morphologie de la « langue parlée », depuis l'Antiquité :

« Mais, il ne faut pas oublier que dans la langue orale est sauvegardée une énorme quantité de mots qui dérivent du grec ancien, ce qui prouve, bien évidemment, que la langue usuelle n'a pas rejeté entièrement ces éléments qui composent la langue antique. Les changements survenus dans la prononciation *et dans la forme* sont compréhensibles si l'on tient compte de notre histoire et de notre existence nationale. Aucune autre nation ayant subi tant de tourmentes, et d'une nature semblable aux nôtres, n'a réussi à sauvegarder inaltérable son existence nationale. Toutefois, *les formes des mots restent similaires à celles du grec ancien* et très souvent nous utilisons un langage archaïsant sans le savoir ». <sup>120</sup>

En réalité, l'auteur met l'accent sur le fait que l'usure ou l'altération que l'on constate est en réalité un phénomène très relatif, si on le compare avec d'autres cas parallèles. Ainsi, si l'on considère la très petite quantité de mutations morphologiques, phonologiques ou autres, par rapport à celles que les langues des autres nations existantes ont subies, il devient évident qu'on se trouve devant un *phénomène* à la fois *unique* dans l'histoire des nations et particulier aux Grecs. Les « monuments vivants de la langue » témoignent, effectivement, que le mode antique de la perception des choses a été préservé : les dialectes populaires manifestent un mode de perception purement hellénique, une représentation des choses qui, en réalité, est restée inchangée depuis l'Antiquité :

« Les monuments vivants de la langue, les dialectes de chaque contrée témoignent qu'un mode de perception pur et hellénique a été préservé ; les représentations restent presque les mêmes dans tous les dialectes. Les preuves se présentent de façon nette, pour ceux qui étudient minutieusement les divers aspects de la langue et fouillent les racines des mots en faisant des rapprochements avec les racines antiques, notamment homériques ». <sup>121</sup>

---

<sup>120</sup> « Αλλά δεν πρέπει να λανθάνη ημάς, ότι και εν τη λαλουμένη διασώζονται λέξεις, το πλήθος άπειροι, κατά τι μεταβεβλημένα, αίτινες παράγονται εξ αρχαίων τοιούτων, τουθ'όπερ αποδεικνύει φαινότερον ηλίου, ότι η καθωμιλημένη δεν απέβαλεν εξ ολοκλήρου τα συστατικά εκείνα τα αποτελούντα την αρχαίαν ελληνικήν γλώσσαν. Επήλθον μεταβολαί εν τη προφορά, μεταβολαί εν τοις σχηματισμοίς, και ευλόγως εάν λάβομεν υπόψιν τον ιστορικόν, τον εθνικόν ημών βίον, όστις τοσαύτας και τηλικαύτας υπέστη περιπετείας ομοίας των οποίων η ιστορία δεν αναφέρει περί ουδενός άλλου έθνους κατορθώσαντος να διατηρήση αναλλοίωτον την εθνικήν αυτού ύπαρξιν. Αλλ'εν τούτοις ο τύπος ύπάρχει παρεμφερής προς τον αρχαίον και πολλάκις ανεπιγνώστως αρχαίζομεν », S. Konstantinidis, op.cit, p. 17-18. C'est nous qui soulignons.

<sup>121</sup> « Τα ζώντα μνημεία της γλώσσης, αι εκασταχού διάλεκτοι προδίδουσιν, ότι διεφυλάχθη ο

En conséquence, ce qui reste identique, immuable en quelque sorte, ce n'est pas la morphologie, la syntaxe ou les champs sémantiques des mots, mais le mode de pensée grecque, préservé dans la « langue ordinaire », à travers les siècles, et malgré une certaine altération de cette dernière. Le degré de changement est d'ailleurs très limité,<sup>122</sup> ce qui atteste en réalité la sauvegarde du mode de pensée et ce qui a évité au grec le sort des autres langues antiques. En somme, « le droit au changement, reconnu comme une évolution pour toutes les autres langues, était refusé au grec, en vertu de l'axiome que toute altération subie par l'essence immuable de son génie ne pouvait être que néfaste »<sup>123</sup>.

Ainsi, plus nous avançons vers la fin du siècle, plus nous constatons que l'idée d'une pureté quasi absolue devient relative, dans la mesure où les nouveaux modèles interprétatifs admettent la présence et le contact des peuples et langues différentes à côté du grec. Ce qui a empêché l'entrée massive d'éléments linguistiques étrangers, c'est *une qualité propre au grec* qui l'a effectivement préservé. Il s'agit de ce qui sera bientôt nommé *le caractère conservateur de la langue*, qui se manifeste à travers une *altération excessivement lente* au cours des siècles.

Dans le cadre d'une vision organiciste de la langue et sous l'emprise de certains concepts des philosophes allemands,<sup>124</sup> l'érudition grecque reste fortement ancrée sur le concept du *génie de la langue*, ce qui l'empêche de percevoir l'évolution du grec comme un produit de l'histoire : une fois l'idée du génie du *grec antique* forgée dans la littérature linguistique et philologique occidentale, les lettrés grecs la reprennent aisément à leur compte. Or, en présentant ce génie comme une qualité organique, on parvient à « neutraliser », ou même à supprimer de l'analyse les facteurs historiques et sociaux. En d'autres termes, « le génie du grec ancien » n'est pas considéré comme le produit historique d'une société donnée de l'Antiquité, mais comme un trait diachronique.<sup>125</sup> Ainsi, l'objectif devient la recherche d'une langue si proche du grec classique, pour qu'elle puisse retrouver ses « qualités originelles ». Cela signifie qu'une fois arrivée à un niveau perfectionné, la langue fera revivre pleinement le génie antique et deviendra l'instrument donnant libre cours à l'inspiration des savants :

« Lorsque, par le développement chaque jour plus avancé de l'instruction

---

αρχαίος τρόπος της αντιλήψεως, ο γνήσιος Ελληνικός, και η παράστασις εν πάσι τούτοις είναι η αυτή σχεδόν. Εις τον μετ'επιστάσεως ερευνώντα τα διάφορα χαρακτηριστικά της γλώσσης, τον ανασκαλεύοντα τας ρίζας των λέξεων και αντικρίζοντα ταύτας προς τας αρχαίας και ιδία τας ομηρικός πρόκεινται σαφή τα τεκμήρια », *ibid.*, p. 17-18.

<sup>122</sup> Il parle d'une morphologie *semblable, proche*.

<sup>123</sup> S. Basch, *Le mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, Athènes, 1995, p. 144.

<sup>124</sup> Notamment de Herder et de ses épigones.

<sup>125</sup> Nous avons, néanmoins certains linguistes occidentaux, dont nous parlerons par la suite, qui tiennent compte de la dimension historique du grec.

populaire, les formes normales de la langue seront devenues familières à tous [...] et, sous l'influence du génie antique, l'inspiration aujourd'hui comprimée prendra son libre essor ; comme elle visite déjà quelques-uns, elle se répandra sur tous ». <sup>126</sup>

L'épanouissement de la production intellectuelle dans la société grecque s'effectuera donc sous « l'opération du génie antique », revigoré au fur et à mesure qu'on avance vers une langue qui s'identifie de plus en plus au grec ancien. Nous pouvons constater ici une vision plus large concernant le rôle des lettres et de la langue antiques dans la revivification spirituelle et intellectuelle. <sup>127</sup> Rappelons que, d'après Renieris ou Vasiadis, le développement des lettres et des sciences en Occident, depuis la Renaissance, est le résultat du contact avec l'esprit antique, qui, par le biais des lettres et de la langue antique, a favorisé l'éclosion de la production intellectuelle aux XVIe et XVIIe siècles. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, d'autres savants majeurs adopteront ce schéma interprétatif, portant sur le rôle joué par le génie de la langue antique dans le progrès national.

Les extraits que nous avons eu l'occasion d'examiner font donc ressortir que le grec évolue selon un rythme fort lent. Mise à part la katharevousa, ce que les variétés régionales ont en commun, c'est un noyau morpho-syntaxique et lexical antique. Ce noyau constitue, selon la conception qui se forme dans la seconde moitié du siècle, *le véhicule du mode de pensée antique* et, en même temps, il attribue un caractère particulier aux dialectes. C'est en effet l'esprit ou le génie antique que beaucoup de savants voient préservé, qui survit aussi bien dans l'ensemble dialectal que dans la langue savante, ou ce que certains d'hellénistes nomment « l'hellénisme vivant ». <sup>128</sup>

---

<sup>126</sup> G. d'Eichtal, *De la réforme progressive...*, op.cit., p. 16).

<sup>127</sup> La prise de conscience du rôle des lettres antiques qui a lieu au XVIIIe siècle est mise en valeur par Coray, au début du XIXe (notamment entre 1811 et 1814). Pour le savant grec, l'accueil et le développement des lettres grecques sont indispensables pour transmettre les acquis de la civilisation occidentale au monde grec. Le véhicule et le bénéficiaire de cette transmission, qu'il appelle le « transvasement » (μετακένωσις), serait la langue (A. Coray, *Αλληλογραφία [Correspondance]* tome 3, Athènes, 1979, p. 156-157 et *Προλεγόμενα στους αρχαίους Έλληνες συγγραφείς [Prolégomènes aux auteurs grecs anciens]*, Athènes, 1986, p. 561-567).

<sup>128</sup> Nous pouvons entrevoir ici le poids de la vision de la linguistique allemande concernant les rapports entre une langue et ses locuteurs. Il serait superflu d'en parler davantage, mais rappelons que d'après la vision de Humboldt, auteur qui est souvent cité dans nos sources grecques, « la langue est le souffle, l'âme d'une nation; elle est la seule dimension d'un peuple en laquelle son caractère soit déposé en entier. Aussi le mot est-il toujours une réalité propre et pas seulement un signe pour une chose ou un concept, et la langue l'ensemble des mots, constitue un véritable univers ». (Extrait cité in J. Quillien, *G. de Humboldt et la Grèce, Modèle et histoire*, Lille, 1983, p. 75). Nous comprenons donc la raison pour laquelle la preuve de la survie du génie de la langue est plus essentielle que la quantification d'une série de mutations morpho-lexicales.

## 2. « La particularité historique du grec » et le cas du latin

*Η Νεωτέρα γλώσσα δεν είναι Θηγάτηρ της παλαιάς Ελληνικής ως η Ιταλική της Λατινικής είναι η ίδια η παλαιά, της οποίας το απaráμιλον κάλλος παρήλαξεν ολίγον ο χρόνος.*

S. Trikoupis <sup>129</sup>

Dans cette fièvre comparatiste, qui tourne à l'obsession pour certains, le cas du latin et de son évolution historique constituera un chapitre à part. En effet, l'exemple de la langue latine préoccupe considérablement les Grecs, et des analyses particulièrement longues lui sont très souvent consacrées. La raison principale de ce phénomène tient au fait que le récit de l'évolution du latin pourrait remettre en question la cohérence du schéma interprétatif de l'histoire du grec, ce qui aurait également un impact négatif sur certains principes de l'idéologie nationale<sup>130</sup> grecque. La question concrète qui se pose, pour les philologues grecs, est de savoir si l'on peut considérer que l'évolution du latin est semblable à celle du grec. Cette question qui a été posée très tôt par des hellénistes et par les différents ouvrages de la linguistique comparée européenne aboutit en résumé aux constatations suivantes :

- Le grec ancien comme le latin sont des *langues mortes*.
- Au cours de leur évolution, elles se sont *transformées* en donnant naissance à d'autres langues. Il y a la famille dialectale du grec moderne, d'un côté, et la famille des langues romanes, pour le latin.
- Même si le grec moderne a une plus grande proximité avec la langue ancienne, il s'est *détaché* de cette dernière, laquelle, en fait, constitue la langue-mère du grec moderne.

Ces positions constituent une thèse largement diffusée chez les philologues

---

<sup>129</sup> Il s'agit d'un extrait de S. Trikoupis, placé comme épigraphe à la préface du livre de l'helléniste écossais J. S. Blackie, intitulé *On the Living Language of the Greeks and its Utility to the Classical Scholar*, (Edimbourg, 1853), où il expose l'utilité de la maîtrise du " grec vivant ", pour les philologues classiques. L'extrait de Trikoupis est cité dans le texte.

<sup>130</sup> Au sujet des usages idéologiques et de l'enjeu des comparaisons entre le grec et le latin, voir également A. F. Christidis, « Ιστορίες της Ελληνικής Γλώσσας » [« Histoires de la langue grecque »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας, από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα* [Histoire de la langue grecque des origines à l'Antiquité tardive], Thessalonique, 2001, p. 3-17.

Allemands, Français ou Anglais au milieu du XIXe siècle.<sup>131</sup> D'après les conclusions de la linguistique européenne, l'origine du grec moderne est un fait établi, ce qui laisse entendre qu'au moins du point de vue linguistique, le lien des nouveaux Grecs avec les anciens n'est pas contesté. Toutefois, ce modèle peine à être accepté par les savants grecs. Ce qui est principalement contesté, c'est que le grec antique est considéré comme une langue morte et que la langue moderne est vue comme « langue-fille » de la première. Ce point de vue entraîne en effet des conséquences tant sur *la vision de l'évolution du grec* qu'au niveau des *projets linguistiques* qui sont élaborés dans la seconde moitié du siècle, ce qui affecte également *la nomenclature de la langue*.

À travers les textes examinés, nous avons pu dégager trois questions qui préoccupent, de manière systématique, les lettrés grecs. Tout d'abord, il est question de savoir quel est le rapport entre l'italien et le latin, d'une part, et le grec moderne et ancien, d'autre part. La deuxième interrogation porte sur les différences entre l'évolution du grec et celle du latin. La dernière concerne les causes de ces différences.

En ce qui concerne l'ensemble de la langue italienne, une interprétation de son évolution historique est déjà formulée à la Renaissance par des savants italiens qui se sont fixés comme objectif l'élaboration d'une nouvelle langue littéraire distincte du latin. Cette interprétation s'appuie sur la thèse de la déchéance et de la dégénérescence du latin qui, au bout du compte, se transforme en une autre langue, polie de nouveau à travers son élaboration littéraire. Plus précisément, depuis les premières efforts de fixation de l'italien, à savoir à partir de la publication de la *Prose de la volgar lingua* de P. Bembo<sup>132</sup> « la formation de la langue vulgaire est expliquée comme l'effet des invasions barbares sur le latin, à partir de la crise de l'empire romain. Cette théorie de la genèse de l'italien, qui avait été déjà avancée par Biondo Flavio [...] dominera chez presque tous les savants de la Renaissance. [...] Bembo pensait que la langue latine, après sa déchéance, s'était transformée en une autre langue, et que cette dernière avait acquis une nouvelle noblesse ». <sup>133</sup> Jusqu'au XIXe siècle, ce point de vue se répand au-delà du cercle des érudits italiens, partiellement revu notamment par l'introduction du concept du *latin vulgaire*, et nous pouvons supposer qu'au milieu du XIXe siècle, les élites savantes

---

<sup>131</sup> Nous pouvons citer, entre autres, Max Müller, E. Egger, G. Deville, E. Littré, A. Schleicher. En ce qui concerne le regard des lettrés occidentaux sur le grec moderne et sa relation avec le grec ancien, voir S. Basch, op.cit., p. 35-78, et N. Giakovaki, « Η Ευρωπαϊκή Συνάντηση με την Καθομιλουμένη: οι Περιηγητές [« La rencontre de l'Europe avec la langue parlée: Les voyageurs »], in A. F. Christidis (éd.), *Histoire de la langue grecque...*, op.cit., p. 942-946.

<sup>132</sup> Bembo publie en 1525, à Venise, la *Prose de la volgar lingua*, une des premières grammaires de *la langue vulgaire* qui sera une étude fondatrice pour l'italien.

<sup>133</sup> Voir C. Marazzini, « Les traditions nationales. Italie », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, tome 2, Liège, 1992, p. 314-315.

grecques en connaissent au moins les grandes lignes.<sup>134</sup> D'autre part, il ne faut pas négliger que ce point de vue sur l'histoire du latin, à savoir sa déchéance et sa transformation progressive, fait partie d'une longue tradition philologique, non seulement en Italie, mais aussi en Espagne et en France. Elle trouve ses racines dans la pensée des savants de la Renaissance, qui considèrent les langues romanes comme le résultat de la corruption, de la déchéance et de l'éclatement du latin. Une part importante de ce processus est attribuée aux invasions qui ont abouti au démantèlement de l'empire romain.<sup>135</sup> Malgré la révision progressive du « chapitre » concernant l'histoire de l'italien, surtout sous l'influence de la linguistique moderne, il paraît que le modèle de l'évolution du latin semble toujours peser sur la pensée linguistique des philologues grecs au milieu du XIXe siècle.

En effet, la thèse des Italiens sur l'apparition de leur langue moderne jette le trouble dans les *a priori* concernant l'histoire du grec moderne. En d'autres termes, toute ressemblance entre les deux cas pourrait entraîner des répercussions, beaucoup plus importantes, sur la conception de l'histoire nationale grecque. N'oublions pas les événements marquants qui font partie de l'histoire grecque : l'arrivée, pendant la période byzantine, de tribus bulgares et albanaises dans les territoires du sud des Balkans, la décadence et le rétrécissement de l'empire byzantin, puis l'entrée des Ottomans dans les Balkans et, enfin, la chute de Constantinople. Il s'agit, en effet, *d'éléments historiques qui se prêtent à des comparaisons*, et qui auraient pu suggérer aux savants grecs des conclusions semblables à celles des philologues italiens. Or, à partir du moment où les Italiens admettent cette thèse pour l'évolution du latin, les Grecs ressentiront le besoin de démontrer, par tous les moyens, la divergence entre les deux cas, en tentant de dégager les éventuelles différences entre l'évolution historique du grec moderne et celle de l'italien.

De fait, la thèse soutenue en Grèce est que la langue actuelle a un rapport avec le grec ancien, qui est différent de celui que le latin a avec les langues romanes. La façon d'interpréter les rapports entre le grec moderne et l'ancien ne varie pas sensiblement d'un auteur à l'autre, et l'idée centrale qui se dégage est que le grec moderne n'est pas une langue-fille issue du grec ancien mais une *une variété diachronique* de ce dernier :<sup>136</sup>

---

<sup>134</sup> D'après nous, il est superflu de débattre de ce dernier point, puisque pendant toute la Renaissance, il y a une présence constante des lettrés et des écoles grecs en Italie, parfois même une interaction entre les milieux savants grecs et italiens. Par ailleurs, un nombre non négligeable de savants majeurs du XIXe siècle, tels Zampelios ou Asopios, sont nourris des lettres italiennes lors de longs séjours en Italie.

<sup>135</sup> À ce sujet, voir S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, op.cit., les articles concernant les trois langues (italien, espagnol et français, p. 313-338 et 359-386) et notamment p. 320-322, 331-333

<sup>136</sup> Ce point de vu n'est pas tout à fait nouveau; il existe depuis le début du siècle et nous le

« Depuis l'époque macédonienne et romaine jusqu'aux conquêtes des Abares et des Ottomans, plusieurs éléments, variés, eurent une influence indubitable sur la langue grecque. Mais l'influence étrangère ne fut jamais aussi efficace ou néfaste que celle exercée sur les autres langues modernes. Le rapport de l'italien avec le latin n'est pas le même que le rapport du grec parlé avec l'ancien. Pendant le VI<sup>e</sup> siècle le latin ne se parlait plus. Le linguiste est capable de déterminer avec précision le moment où ce dernier a commencé à disparaître. Il a été maintenu informe, laid et plein de barbarismes dans la langue du peuple. En revanche, la langue grecque n'a jamais été une langue morte comme le latin, mais elle était parlée pendant les siècles obscurs de l'ignorance et de l'humiliation. Les sujets de l'empereur byzantin (dit Gibbon), au pire moment du joug et de la corruption, possédaient la clef d'or qui donnait accès aux trésors du monde antique, c'est-à-dire à cette langue harmonieuse et riche qui inspire l'âme dans le monde matériel, et met en chair et en os les idées abstraites de la philosophie. Effectivement, en Grèce la langue grecque n'a jamais été morte ».<sup>137</sup>

Dans ces propos de C. Sathas, nous pouvons retenir quatre éléments que nous développerons plus loin. L'auteur note d'abord que les facteurs qui ont agi sur le grec ou qui l'ont influencé apparaissent pour la première fois à l'époque hellénistique et qu'ils ont, depuis, une présence quasi-constante. Nous apprenons ensuite que ces influences n'ont pas été pas *fatales*, comme ce fut le cas pour d'autres langues. Quant au latin, d'une part, il s'éclipse en tant que langue orale « des gens de la nation », tout en restant « difforme et inélégant » au sein de la « populace ». Enfin, malgré les influences qu'il a subies, le grec n'a jamais été une langue morte.

Ce qui ressort à première vue, c'est que la différence entre les deux cas est dans un premier temps d'ordre linguistique. La morphologie, la syntaxe, la

---

trouvons pour la première fois dans la grammaire de l'éolodorien d'A. Christopoulos, en 1806.

<sup>137</sup> « Από της εποχής των Μακεδόνων και των Ρωμαίων μέχρι της Αβαρικής και της Οθωμανικής κατακτήσεως πολλά αναμφιβόλως και διάφορα στοιχεία επενήργησαν επί την γλώσσαν την ελληνικήν. Αλλ'η ξένη αυτή επίδρασις ουδέποτε υπήρξεν τοσοούτον τελέσφορος ή ολεθρία όσον εις τας άλλας νεωτέρας γλώσσας. Άλλη η σχέσις της ιταλικής προς την λατινικήν και άλλη η της καθομιλουμένης προς την αρχαίαν ελληνικήν. Κατά την έκτην εκατονταετηρίδα η λατινική δεν ελαλείτο πλέον| ο γλωσσολόγος δύναται να ορίση ακριβώς την στιγμήν καθ'ην η γλώσσα εκείνη ήρξατο εκλείπουσα εκ του στόματος του έθνους, διετηρήθη δε άμορφος, ακαλλής και πλήρης βαρβαρισμών εν τω στόματι του όγλου. Η ελληνική τουνάντιον ουδέποτε υπήρξε γλώσσα νεκρά ως η λατινική, αλλ'ελαλείτο επί των ζοφερών της αμαθείας και της ταπεινώσεως αιώνων. Οι υπήκοοι τού βυζαντινού θρόνου (λέγει ο Γιββόν) εν τη εσχάτη δουλεία και εξαχρώσει κατείχον την χρυσήν κλείδαν δι'ης ήνοιγον τους θησαυρούς του αρχαίου κόσμου, την εναρμονίαν δηλαδή και πλουσιοτάτην γλώσσαν ήτις εμπνέει μεν την ψυχήν εις τα υλικά αντικείμενα, χορηγεί δε σάρκα εις τας αφηρημένας ιδέας της φιλοσοφίας. Τω όντι εν Ελλάδι ουδέποτε η ελληνική γλώσσα απέθανεν », C. Sathas, *Ιστορία του ζητήματος της Νεοελληνικής γλώσσης* [*Histoire de la question de la langue grecque moderne*], Athènes, 1870, p. 5-6.



sémantique des mots et la phonologie du grec ancien n'ont pas changé au point de former une nouvelle langue, comme ce fut le cas du latin. Au contraire, le fonds antique du latin n'a pas survécu dans les langues romanes, qui sont fort éloignées de ce dernier :

« Mais seule la sauvegarde des racines n'accorde pas le droit à l'immortalité. La vie consiste en la sauvegarde de la forme des mots. À part cela, les langues romanes sont séparées depuis des siècles. *Personne ne nourrit d'espoir de fusion en une seule langue ni ne rêve de la réapparition des formes antiques du latin.* Pendant le processus de leur formation et de leur développement, chacune de ces langues suivit son propre chemin et il n'est plus possible qu'elles se rejoignent. Les peuples qui les parlent sont si éloignés les uns des autres qu'ils ne se comprennent plus sans interprète ; et ils comprennent encore moins la langue d'où leurs langues dérivent. [...] [Mais mis à part le maintien des racines dans le grec moderne,] la forme des mots grecs implique leur flexion selon la grammaire antique. En revanche, la forme des mots néo-latins, ayant subi des dégâts irréparables, généra une multitude de grammaires néo-latines bâties sur de nouveaux fondements. [...] Les mots homériques, qui sont sauvegardés jusqu'à nos jours, n'ont pas seulement maintenu la forme, mais aussi leur sens initial ».<sup>138</sup>

L'élément qui différencie les deux langues au cours de l'histoire, c'est la morphologie des mots. Les langues romanes ont préservé les racines du latin, mais elles se sont éloignées au niveau de la morphologie ; en effet, la morphologie du latin n'a pas été maintenue dans les langues romanes. La grammaire du latin a cédé la place à plusieurs autres grammaires. Au contraire, « la phase moderne du grec »<sup>139</sup> préserve non seulement les racines et la morphologie de la langue hellénique, mais aussi la signification des mots et le vocabulaire. Bref, elle présente une continuité non seulement morphologique, mais aussi sémantique. En dernière instance, cette différence signifie que le grec ancien est présent dans les formes et le fond d'une langue vivante, tandis que le latin constitue une langue morte. La

---

<sup>138</sup> « Αλλά μόνον η των ριζών διάσωσις ουδέν δικαίωμα παρέχει εις την αθανασίαν. Η ζωή έγκειται εν τη διασώσει της μορφής των λέξεων. Εκτός τούτου αι Νεολατινικαί γλώσσαι απ'αιώνων εχωρίσθησαν απ'αλλήλων και ουδείς ουδεμίαν τρέφει ελπίδα περί της συγχωνεύσεως απασών εις μία, ή περί της υπ'αυτών ανακτήσεως των αρχαίων λατινικών τύπων. Εν τη αναπτύξει και μορφώσει αυτών αι γλώσσαι αυταί, ιδίαν εκάστη ακολουθήσασα πορείαν, αδυνατούσι του λοιπού να συναντηθώσιν. Οι λαλούντες αυτάς λαοί τοσοούτον απέστησαν απ'αλλήλων ώστε ουδαμώς εννοούσιν αλλήλους άνευ διερμηνέων, πολλώ δε ελάττον την γλώσσαν, εξ'ης κατάγονται τα ιδιώματα αυτών. [...] [Mis à part le maintien des racines] ... η μορφή των Ελληνικών λέξεων συνεπάγεται και την κλίσιν αυτών κατά την αρχαίαν κοινήν γραμματικήν, εν ω η των Νεολατινικών λέξεων υποστάσα ανεπανορθώτους βλάβας παρήγαγε πληθύν Νεολατινικών γραμματικών επί νέων βάσεων θεμελιουμένων. [...] Αλλ'αι διασωθείσαι μέχρις ημών Ομηρικαί λέξεις διετήρησαν ου μόνον την μορφήν, αλλά και την αρχικήν σημασίαν », K. Kontopoulos, op.cit., p. 29-30 et p. 42. Dans cet extrait c'est nous qui soulignons.

<sup>139</sup> Dans le texte, « Η νεωτέρα φάσις της Ελληνικής ».

« forme » (morphologie) ou bien le « contenu » (lexique et champs sémantiques des mots) du grec ancien continue d'exister dans une nouvelle étape de vie, qui est le grec du XIX<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, cette différence d'ordre linguistique, pour le latin, est le reflet d'un écart et d'une séparation aussi bien synchronique que diachronique entre les peuples qui parlaient le latin et ceux qui parlent les langues romanes. En d'autres termes, les populations parlant les langues romanes sont éloignés du latin et, en outre, elles n'ont pas assez de proximité entre elles pour se ranger au sein d'une seule nation. En revanche, ce phénomène ne s'est pas produit pour le grec. La proximité morpho-sémantique, qu'elle soit réelle ou imaginaire, sert en effet à étayer la thèse de la particularité historique des Grecs modernes dans l'univers de l'Occident européen. D'après l'extrait que nous venons de citer le fait que le latin constitue une langue morte implique que les peuples parlant les langues romanes ne se comprennent pas, et que chacun d'entre eux ne comprend pas le latin ; ce dernier est donc une langue étrangère pour eux. En revanche, chez les locuteurs du grec l'intercompréhension est un fait réel, malgré la présence des dialectes : l'auteur sous-entend en effet que les variétés régionales de son époque sont mutuellement intelligibles. En outre, dans un autre passage, Kontopoulos écrit que les textes antiques sont, dans l'ensemble, compréhensibles pour tous ceux qui ont eu une éducation élémentaire.<sup>140</sup>

Il faut ajouter qu'il n'émet aucune réserve sur la question de l'intercompréhension spatiale et temporelle des Grecs. Étant donné qu'à l'époque certaines variétés, comme celles du Ponte, de la Cappadoce, de la Tzakonie et de Calabre sont connues et étudiées dans une certaine mesure, l'auteur écarte la possibilité qu'il y ait des entraves à la communication entre populations dont les variétés divergent considérablement. Dans cette même fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des voix se lèvent, parmi les savants grecs, pour soutenir que « les dialectes ne sont que relativement intercompréhensibles » et que sur le terrain, les locuteurs des différents dialectes sont susceptibles de rencontrer des difficultés, ou même des entraves réelles de communication. Partant de motifs différents, certains soutiennent que le fond lexical et morphologique commun ne donne pas pour autant une langue commune, et qu'il n'abolit pas la fragmentation dialectale de l'espace grec.<sup>141</sup>

---

<sup>140</sup> Voir p. 46, où il explique que les Évangiles et les textes de Xénophon sont parfaitement compréhensibles pour tous ceux qui ont suivi l'école primaire.

<sup>141</sup> Voir R. Delveroudi « The language question and the modern Greek dialects », in A. F. Christidis (éd.), *“ Strong ” and “ Weak ” Languages in the European Union : Aspects of Linguistic Hegemonism*, tome 2, Thessalonique, 1997, p. 564-566 ; voir aussi R. Delveroudi, « La question de la langue et les dialectes du grec moderne », in *Revue des Études Néohelléniques*, 5 (2), 1996, p. 221-239, où l'auteur développe les mêmes questions de manière plus circonstanciée.

Dans l'extrait cité, Kontopoulos soutient implicitement que le grec, en tant qu'instrument de communication, assure bien le contact à deux niveaux : la langue permet à ses locuteurs de communiquer non seulement entre eux, mais aussi avec leur passé. Ils communiquent entre eux, car ils sont rapprochés par une seule et unique langue, et ils *accèdent à leur passé antique* grâce à cette langue qui est commune entre eux et leurs ancêtres. Au contraire, pour les peuples « au verbe néo-latin », l'Antiquité romaine est en quelque sorte leur préhistoire, car, d'après lui, ces peuples sont issus du mélange qui a eu lieu au début de l'ère chrétienne, avec les migrations qui ont suivi. Ces propos sont un bon reflet de l'interprétation dominante sur les causes qui ont engendré la différence entre les deux cas. Si nous prolongeons ce raisonnement, nous pouvons entendre que ces peuples, contrairement aux Grecs, n'ont pas accès à un passé qui, bien que commun, n'est pas leur propre passé, car leur véritable histoire commence avec « les invasions barbares ». Plus précisément, l'Antiquité romaine, fonds commun de plusieurs peuples, n'est pas un passé historique qui leur est propre, dans la mesure où leur langue, leur caractère particulier (voire le *caractère national* selon la formule courante à l'époque) et leur histoire ne commencent à se former qu'à la fin de l'Antiquité.

Ainsi, l'opinion citée dans l'épigraphe de ce chapitre, loin d'être exceptionnelle, aura une large diffusion au point de constituer un lieu commun, ainsi qu'un *a priori* pour la recherche linguistique pendant les décennies suivantes. De même, elle sera une position incontestable pour les lettrés grecs, et elle constituera une sorte de prémisse théorique dans une grande partie des interprétations avancées sur l'histoire du grec. Ce point de vue acquiert une force exceptionnelle au point de constituer un postulat qui a survécu jusqu'à nos jours et qui, pendant longtemps, a presque été érigé en axiome, car rares sont les personnes à émettre des doutes sérieux et des critiques solides. Il constitue en même temps le principe sur lequel s'est fondée, à plusieurs reprises, l'orientation de l'enseignement linguistique à l'école.<sup>142</sup>

### 3. Enjeux idéologiques et politiques

Le fait de considérer le grec ancien comme une langue morte, tout comme le latin, aurait de sérieuses répercussions en ce qui concerne l'interprétation de la continuité historique de la nation, interprétation qui est en train de se bâtir dans la seconde moitié du siècle. Ce qui embarrasse en réalité les érudits, c'est le rapport entre l'Empire Romain et les nations de l'Europe moderne, ou plutôt avec les

---

<sup>142</sup> L'article de A. F. Christidis, « Histoires de la langue grecque », op.cit., p. 3-17, reprend ce postulat d'un point de vue critique et met l'accent sur le fond idéologique d'une thèse revêtue pendant longtemps d'un habit scientifique.

peuples modernes parlant les langues romanes, issus des migrations qui ont eu lieu depuis la fin de l'Antiquité. Ces migrations ont en effet conduit à la *destruction* tant de l'Empire que de sa langue. Les Français, les Italiens ou les Espagnols sont considérés comme le fruit du contact entre les anciens peuples de l'Empire Romain et « les barbares », et il est sous-entendu que ces derniers ont, en fin du compte, envahi, dominé sa partie occidentale et *éliminé* la langue et la civilisation des anciens habitants. Cela présuppose aussi que les peuples d'Europe ont été coupés de leur passé antique. Dans le XIXe siècle, ce point de vue rencontre une très large diffusion parmi les lettrés grecs. L'histoire des langues romanes implique donc une vision de l'histoire politique qui a un sens bien précis chez les savants grecs : *le latin a disparu parce que la civilisation romaine a été écrasée et anéantie sous le poids des invasions barbares*. Par conséquent, soutenir que le grec antique est une langue morte impliquerait une interprétation incompatible avec le sens que les savants grecs essaient d'attribuer à l'évolution historique grecque.

Cet argument, qui devient un lieu commun dans le XIXe siècle, est explicite dans l'article de Renieris que nous avons eu l'occasion d'analyser en première partie de ce mémoire : le grec moderne n'est pas une langue-fille du grec ancien (comme c'est le cas de l'italien par rapport au latin), mais il est le grec ancien « sous une forme nouvelle ». Selon lui, la langue est restée intacte et a maintenu son caractère antique, car la nation grecque a évité les mélanges que les autres nations de l'Europe ont subis au cours de l'histoire. D'après ses propos, « ce témoignage irrécusable [c'est-à-dire l'identification du grec moderne au grec ancien] prouve que la race grecque a subi moins de transformations et de mélanges que les autres races occidentales, qu'elle a retenu mieux que les autres races une grande part de l'état de société qui existait avant l'invasion des barbares. [...] Voilà, d'après nous, le caractère distinctif et saillant de la civilisation grecque, ce qui la distingue de la civilisation occidentale ».<sup>143</sup> D'après lui, l'Occident a rompu avec l'Antiquité pendant le Moyen Âge et il essaie de renouer avec elle depuis les siècles récents, alors que les Grecs n'ont jamais vraiment rompu ce lien. Les « invasions barbares » ont tout transformé en Occident : « la langue, les lois, les mœurs, le sang, l'organisation de l'Église elle-même ».<sup>144</sup> La « race grecque », en revanche, est « le dernier débris de la société ancienne, sous la forme que lui avait donnée l'empire gréco-romain » à la veille de la chute de Constantinople. Contrairement aux Occidentaux, les Grecs n'ont pas perdu leurs caractéristiques nationales : ils ont sauvé « leur langue, leur organisation municipale, leurs mœurs, leurs églises, leurs traditions littéraires et sociales ».<sup>145</sup>

Le fait de nier *l'inséparabilité* du grec et *le caractère singulier* de la langue

---

<sup>143</sup> M. Renieris, « De l'impopularité de la cause grecque en Occident », in *Spectateur de l'Orient*, 35-36, 1855, p. 353-354.

<sup>144</sup> Ibid., p. 354.

<sup>145</sup> Ibid, p. 354.

dissocierait ses locuteurs, en l'occurrence l'ensemble national grec, de leurs aïeux, ce qui aurait comme résultat qu'en définitive l'identité nationale néo-grecque serait dépourvue du contenu que les savants forgent pendant ces années. La thèse que le grec ancien, tout comme le latin, est une langue morte impliquerait alors la prépondérance des facteurs socio-historiques, elle réfuterait *la force assimilatrice de la nation* et sous-entendrait que le brassage ethnique et culturel pendant le Moyen âge était semblable, aussi bien à l'Ouest qu'à l'Est de l'Europe, ce qui, en dernière instance, remettrait en question la survie du *génie antique*. P. Drakoulis résume bien dans ses propos ce lien étroit entre l'histoire nationale et l'évolution linguistique, ainsi que l'unicité du paradigme grec dans le contexte historique de l'Europe :

« Les millions qui envahirent l'Europe occidentale produisirent l'effet contraire : là-bas, ils assimilèrent les Romains, tandis qu'en Europe orientale ils furent assimilés par les Grecs. Ce fait explique pourquoi le latin, contrairement au grec, mourut ou prit la forme des nouvelles langues de l'Europe centrale. Le latin fut assimilé en raison de nouvelles influences qu'il subit, alors que le grec d'une part assimila les éléments étrangers, et d'autre part il les repoussa, en restant de tout temps vivant et hellénique comme n'importe quel organisme intact ».<sup>146</sup>

Nous comprenons alors que *la nature* de la langue ainsi que son évolution, telles qu'on les définit à la fin du siècle, sont les gages qui assurent la place du pays dans le concert des « nations civilisées » en Europe. Refuser le fait que le grec antique soit vivant se traduit, en réalité, par la réfutation des origines anciennes de la nation et par une rupture avec l'héritage antique. Or, cela impliquerait au niveau idéologique, une autre forme de rapport avec l'Occident européen : dans ce cas, les peuples qui ont traversé la Renaissance resteraient *les seuls héritiers légitimes de la Grèce antique* et, en outre, *l'Occident s'acquitterait*, de cette manière, de sa « dette »<sup>147</sup> envers les Grecs modernes.

Nous constatons également que la persistance à identifier le grec moderne à la langue ancienne est mise en avant de façon prononcée, notamment dans une

---

<sup>146</sup> « Εν τη δυτική Ευρώπη τα εισβάλλοντα εκατομύρια παρήγουν αντίθετα αποτελέσματα. Εκεί απερρόφων τους ρωμαίους ενώ εν τη ανατολική Ευρώπη απερροφώντο υπό των ελλήνων. Τούτο εξηγεί διατί η λατινική γλώσσα αντιθέτως προς την ελληνικήν απέθανεν ή μετεμορφώθη εις τας νεωτέρας γλώσσας της κεντρικής Ευρώπης. Η λατινική απερροφήθη υπό των νέων επιδράσεων, αλλ'η ελληνική το μεν απερρόφησε τα ξένα στοιχεία το δε απώθησεν αυτά μείνασα πάντοτε ελληνική και ζώσα όσον οιοσδήποτε απαράβλαπτος οργανισμός », P. Drakoulis, op.cit., p. 21-22.

<sup>147</sup> Comme la sortie du Moyen Âge et le redressement intellectuel de l'Occident se voient effectués avec le concours des savants byzantins et des lettres helléniques, l'accomplissement du projet national grec devrait avoir lieu avec le soutien de l'Europe. « Le point de vue que l'Europe devrait monnayer sa dette intellectuelle sur le terrain politique est profondément enraciné [...] en 1876 », E. Skopetea, *To « Πρότυπο Βασίλειο » και η Μεγάλη Ιδέα [Le « royaume modèle » et la Grande Idée]*, Athènes, 1988, p. 168.

période où le rôle politique du pays dans le contexte balkanique et proche-oriental est contesté par les États européens. À cet égard, il est très significatif que les propos de Renieris soient publiés dans le *Spectateur d'Orient*, revue grecque et francophone à la fois, au moment où l'État grec est impliqué dans la guerre de Crimée. Quelque trente-cinq ans plus tard, lorsque la Crète cherche à accéder à l'autonomie et que l'on entre dans la phase de la « lutte macédonienne », le volet politique de la question de la langue revient à l'ordre du jour. La remise en question de certains aspects du schéma dominant, par les premiers démotocistes, soulève de vives réactions. La négation de l'inséparabilité du grec, qui implique la rupture avec le passé antique, fait planer des doutes quant aux revendications nationales dans le contexte balkanique et proche-oriental ; c'est là, en effet, que l'enjeu politique des interprétations proposées remonte à la surface. L'enjeu d'une telle position est ressenti par les Grecs tout au long de cette période, et apparaît de façon très explicite dans le dernier quart du siècle :

« Nous ne pouvons pas concevoir comment on a permis l'implantation parmi nous d'un assemblage de mensonges qui réfutent tout ce qui soutient notre existence nationale. Des mensonges qui enseignent que notre nation n'est pas grecque, mais tout simplement néo-grecque, et que par conséquent notre continuité historique a été rompue ; que notre tradition littéraire et linguistique a été aussi rompue, ce qui implique que la langue ancienne n'est pas la langue maternelle, mais une langue mère morte, comme le sanskrit [...] Quelle arme nous reste-il alors face aux autres peuples qui nous combattent en Orient ? De même que nous, en tant que nation néo-grecque, nous formulons des prétentions sur une Constantinople grécisée, de la même manière les Roumains, qui sont une nation néo-latine, pourraient aussi formuler des prétentions sur la Nouvelle Rome ».<sup>148</sup>

Ce texte de Rados qui aborde le caractère explicitement politique d'une question apparemment philologique, est publié en 1890, c'est-à-dire à une date charnière : d'un côté la question nationale semble stagner, alors que la tension

---

<sup>148</sup> « Ἄπορον τη ἀληθεία εἶναι πως ἐπετρέπη ἡ ἐν μέσῳ ἡμῶν ἐγκαθίδρυσις ομάδος ψευδολογίων ἀρνούμενων πάντα ἐκεῖνα ἐφ'ὼν ἀκριβῶς στηρίζομεν τὴν ἐθνικὴν ἡμῶν ὑπαρξιν, διδασκόντων ὅτι τὸ ἔθνος ἡμῶν δὲν εἶναι ἐλληνικόν, ἀλλ' ἀπλῶς νεοελληνικόν καὶ συνεπῶς ἡ ἱστορικὴ ἡμῶν παράδοσις διεσπᾶσθη, ὅτι διεσπᾶσθη καὶ ἡ φιλολογικὴ καὶ γλωσσολογικὴ τοιαύτη καὶ κατ'ἀκολουθίαν ἡ ἀρχαία γλῶσσα δὲν εἶναι γλῶσσα μητρικὴ καὶ ζῶσα ἀλλὰ νεκρά μήτηρ ὡς ἡ σανσκριτικὴ [...] Ποῖον λοιπὸν ὄπλον ἀπομένει ἡμῖν κατὰ τῶν ἐτερογενῶν καὶ πολεμίων ἡμῶν ἐν Ἀνατολῇ στοιχείων; Μήπως καὶ οἱ Ρουμάνοι τότε, νεολατινικόν ἔθνος, δὲν δύνανται οὕτω νὰ διατυπώσωσι καὶ αὐτοὶ ἀξιώσεις ἐπὶ τῆς *Νέας Ρώμης*, ὡς ἡμεῖς ἐπὶ τῆς ἐξελληνισθείσης Κωνσταντινουπόλεως ὡς νεοελληνικόν; », K. Rados, *Ὁ ἐν Γαλλία περὶ τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης ἀγὼν* [*La lutte pour la langue grecque en France*], Athènes, 1890, p. 83. L'auteur tâche de répondre à ce que Psychari expose en 1884 (J. Psychari, « Aux origines de la grammaire historique néo-grecque », in *Quelques travaux de linguistique, de philologie et de littérature helléniques 1884-1928*, Paris, 1930) sur le rapport entre le grec ancien et la langue moderne.

monte entre les nationalismes balkaniques.<sup>149</sup> Par ailleurs, les premières pressions démotocistes apparaissent à l'horizon et menacent la légitimité de la katharevousa. Dans cet extrait, l'auteur met l'accent sur trois éléments :

Premièrement, contester la survie du grec ancien équivaut à approuver le fait que la continuité historique et littéraire grecque est rompue. Or, les revendications territoriales de la nation acquièrent leur légitimité grâce au fait que la langue antique et, par extension, « la nation antique » sont actuellement vivantes. De même, la question de l'étiquette - « néo-hellénique » que l'on choisit tant pour la langue que pour la nation confère un sens très précis à leur histoire :

« Psycharis essaie de démontrer dans tous ses ouvrages que le grec ancien est une langue complètement différente de la nôtre. Il l'appelle « néogrecque », suivant, selon toute apparence, ces Allemands qui ont nommé « néogrec » tout ce qui est de notre époque, et même notre nation (neugriechische). Cependant, notre nation n'est pas néogrecque, mais véritablement hellénique. Elle constitue le rare exemple d'un peuple qui n'a pas été dénaturé au cours des siècles. Notre nation a existé comme *grecque ancienne*, *grecque postérieure* et *grecque moderne*, mais jamais comme néogrecque... Notre langue est, pour l'essentiel, le grec ancien même ».<sup>150</sup>

L'auteur fonde la définition du grec sur sa conception de l'évolution nationale et perçoit la langue grecque moderne et ancienne comme *une seule unité*. Il s'agit,

---

<sup>149</sup> En 1885, la Bulgarie annexe la Roumelie Orientale. Tandis que la question soulevée par cet acte est close rapidement avec le consentement des pays européens, le gouvernement grec commence la mobilisation des effectifs et les préparatifs militaires en vue d'une annexion de territoires en Épire. La mobilisation, qui n'est pas suivie de déclaration de guerre, dure neuf mois et se termine sous la pression des chancelleries européennes. À partir de ces années, on constate un début d'agitation en Macédoine, qui se transforme bientôt en guerre de milices, des Églises et d'écoles en Macédoine, entre Grecs et Bulgares où seront impliqués, dans un moindre degré, les Serbes et les Valaques.

<sup>150</sup> « [Ο Ψυχάρης] δι'ων πάντων [των έργων του] πειράται ν'αποδείξει ότι άλλη όλως η αρχαία των Ελλήνων γλώσσα και άλλη εντελώς η ημετέρα, ην και νεοελληνικήν αποκαλεί, επόμενος προφανώς τοις Γερμανοίς εκείνοις, οίτινες πάντα τα ημέτερα νεοελληνικά απεκάλεσαν, και αυτό το ημέτερον έθνος νεοελληνικόν (neugriechische). Αλλά το ημέτερον έθνος νεοελληνικόν δεν είναι, αλλά αυτόχρομα ελληνικόν, σπάνιον εν τη ιστορία παράδειγμα αποτελούν λαού δια τοςούτων αιώνων μη κατ'ουσίαν αλλοιωθέντος. Το έθνος ημών υπήρξε παλαιόν ελληνικόν, μεταγενέστερον ελληνικόν, νέον ελληνικόν (moderne) ουδέποτε όμως νεοελληνικόν. [...] [Η] ημετέρα γλώσσα ... κατ'ουσίαν είναι αυτή η αρχαία ελληνική », Rados, op.cit., p. 23. La critique de Rados se rapporte à un passage de l'article de Psychari (art.cit., p. 46-57) qui fait écho à la thèse de Krumbacher, sur le rapport entre grec moderne et ancien (voir K. Krumbacher, *Beiträge zu einer Geschichte der griechischen Sprache*, Weimar, 1884). Plus précisément Psychari considère que « le néo-grec (grec médiéval et grec moderne) est bien, en effet, une langue *nouvelle* qui est au grec ancien ce que sont au latin les langues romaines. Il a ses lois et sa constitution propres. Il faut se garder d'en faire une langue identique au paléo-grec. Cette vérité, aussi simple que fondamentale, a toutes les peines à se faire accepter encore aujourd'hui », Psychari, art.cit., p 47.

d'après lui, du même *cycle de vie* qui commence à la haute Antiquité et qui continue jusqu'à nos jours. Le grec de son siècle n'inaugure point un autre cycle de vie. Dire que la langue antique est morte et choisir le glottonyme « néo-hellénique » pour désigner le grec moderne impliquent donc le fait que la tradition littéraire, linguistique et historique a été rompue, comme cela s'est produit pour les nations néo-latines. Dans ce cas de figure, les autres nations néo-latines, en l'occurrence la Roumanie, auraient autant de légitimité que les Grecs dans leurs revendications nationales sur Constantinople. Or, puisque les Grecs n'ont pas rompu avec leur passé antique, contrairement aux autres peuples, qui, tout simplement, n'en ont pas, ils sont *les seuls* à proclamer de façon légitime, leurs revendications nationales, ils sont *les seuls* dignes d'être appelés les descendants d'un peuple antique, comme le signale Rados :

« Le rapport entre la langue que nous parlons aujourd'hui et l'ancienne, dit-il [J. Psychari], est le même que le rapport entre le français et le latin. Or, cela est faux. La nation romaine, les Romains, les Latins s'éteignirent. La langue latine tomba entre les mains des tribus étrangères : Celtes et Ibères, Francs et Normands, Ostrogoths et Visigoths. J'espère que le linguiste Monsieur Psycharis sait mieux que moi que n'importe quelle langue adoptée par une nouvelle peuplade subit toujours des altérations, au moins au niveau de la prononciation, à cause d'habitudes différentes de l'appareil phonatoire. *Est-on Grecs ou pas ? Voilà la question.* Dira-t-on que notre nation a le même rapport avec la Grèce antique que les nations franque ou espagnole ont avec Rome ? »<sup>151</sup>

Il ne peut nous échapper non plus que l'héritage du grec ancien implique, comme nous l'avons vu, la survie de l'esprit antique chez les Grecs modernes : ce signe distinctif et unique de la nation dans son univers contemporain est aussi le garant des aspirations nationales. Étant donné la date où cet ouvrage voit le jour, nous pouvons bien deviner la montée du discours qui marquera, les décennies suivantes, la querelle entre les puristes et les démotocistes. Discours qui a par ailleurs dominé les deux tiers du XXe siècle : les arguments d'ordre linguistique céderont bientôt la place aux accusations de trahison de la nation, d'immoralité, d'athéisme et de *slavophilie*, tandis que les enjeux politiques deviendront l'objet par

---

<sup>151</sup> « Η νυν λαλουμένη ελληνική γλώσσα, λέγει ούτος [en l'occurrence J. Psychari], σχέσιν έχει προς την αρχαίαν οίαν η γαλλική προς την λατινικήν. Τούτο δεν είναι αληθές. Το Ρωμαϊκόν έθνος, οι Ρωμαίοι, οι Λατίνοι εξειλήφθησαν· η δε λατινική γλώσσα περιέπεσεν εις χείρας ξένων φυλών, Κελτών και Ιβήρων, Φράγκων και Νορμανδών, Οστρογόθων και Βισιγόθων ελπίζω δε να γινώσκη κάλλιον εμού ο γλωσσολόγος κύριος Ψυχάρης, ότι οιαδήποτε γλώσσα μεταβαίνουσα εις το στόμα νέας τινός φυλής, υφίσταται πάντοτε, τουλάχιστον εν τη προφορά αυτής, αλλοιώσεις οφειλομένας εις τας διαφορετικάς έξεις του φωνητικού οργάνου. *Είμεθα ή δεν είμεθα Έλληνες; Ιδού το ζήτημα.* Η μήπως η φυλή ημών έχει τοιαύτην σχέσιν προς την αρχαίαν Ελλάδα οίαν η φραγκική, η ισπανική προς την Ρώμην; », Κ. Ρados, op.cit., p. 26. Ici, c'est nous qui soulignons.



excellence du débat.

#### 4. « Le grec langue vivante », le latin et l'attitude des hellénistes occidentaux

*"The language of Homer is not dead, but lives, and that in a state of purity, to which, considering the extraordinary of its literal existence -2500 years at least,- there is no parallel perhaps on the face of the globe, in Europe certainly not".*

J. S. Blackie, *The Pronunciation of Greek ; Accent and Quantity*, p. 74.

Les extraits cités auparavant nous aident à comprendre comment les stéréotypes portant sur *la particularité historique et l'unicité du grec* sont inscrits dans une vision plus globale du passé historique, vision qui est déterminée dans une large mesure par le contexte politique et idéologique de ce siècle. Néanmoins, outre les enjeux politiques et idéologiques de la conjoncture, la vision précise sur l'histoire du grec, aussi bien que les postulats qui se cristallisent, *sont eux aussi déterminés dans le cadre d'un débat qui dépasse la frontière de l'érudition grecque*. Nous avons déjà noté que le point de vue grec se forme également dans le souci d'apporter une réponse à des thèses et à des critiques venues de l'extérieur. L'intérêt que le grec moderne suscite depuis le début du siècle en Europe, et l'effort de déterminer sa proximité avec le grec ancien entraînent la comparaison entre l'évolution du grec et celle des autres langues européennes ou plutôt indo-européennes. Certes, ces questions n'impliquent pas d'enjeux politiques pour les linguistes ou les philologues occidentaux, mais elles rencontrent un très fort écho en Grèce et provoquent des réactions dans les cercles des érudits grecs.

Ainsi, les savants européens sont assez souvent les destinataires du discours que formulent leurs confrères grecs. Concrètement, ce que nous observons, c'est l'existence de certains relais qui fonctionnent comme forums de discussion et d'échange d'idées, entre les philologues grecs et leurs confrères européens. Par le terme « relais », nous entendons certaines associations ou institutions, ainsi qu'un ensemble de revues qui servent de « lieu de rencontre » et d'échange d'opinions pendant la période en question. Le *Sylloge Littéraire de Constantinople*, l'*Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, ainsi que l'*École Française d'Archéologie d'Athènes* sont des espaces où les activités et les initiatives ont une origine mixte. Nous avons constaté aussi que les savants qui participent à l'activité éditoriale, à l'organisation de débats ou de conférences ont une origine grecque, française, allemande ou parfois britannique.<sup>152</sup> Mordtmann, à

<sup>152</sup> Le Marquis de Queux de Saint-Hilaire fournit des renseignements précieux sur le contact des

titre d'exemple, dont le livre a déclenché l'intérêt pour la Cappadoce au sein du SLHC,<sup>153</sup> sera présent aux débats du *Syllogue* portant sur les origines ethniques et linguistiques des populations grecophones de cette région.

Nous considérons donc que le développement des positions et les nouvelles tendances que nous observons sont aussi le résultat d'une interaction entre les milieux des érudits grecs et les savants occidentaux, et que certains aspects du débat sur l'histoire du grec, ou sur la question de la réforme de la langue, sont suivis simultanément par les uns et par les autres. Dans ce cadre, la thèse de la survie du grec ancien, outre qu'elle fait partie intégrante d'un modèle interprétatif, constitue à la fois l'objet d'un débat entre lettrés grecs et occidentaux et la réponse aux thèses qui soutiennent la séparation des deux langues, ou parfois même la rupture complète dans l'évolution du grec. Ainsi, les arguments que les grecs développent s'adressent souvent à des interlocuteurs qui soutiennent des points de vue contraires.

La publication du livre de Kontopoulos portant sur *L'immortalité de la langue grecque* s'inscrit en effet dans ce cadre. Rappelons qu'à travers ce livre, l'auteur rassemble dans une nouvelle édition des articles antérieurs, cite la critique de l'helléniste français Émile Egger, et formule sa réponse. Quant à Egger, ses positions sur l'évolution historique du grec se font connaître chez les érudits grecs, depuis le milieu des années 1860.<sup>154</sup> Dans ses critiques portant sur les études de

---

associations littéraires grecques et françaises, dans un article intitulé « Des syllogues grecs et du progrès des études littéraires dans la Grèce de nos jours », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 11, 1877, p. 286-322. En ce qui concerne les initiatives et les rapports entre les milieux allemands, britanniques et français dans les années 1860, voir l'article « Περί προφοράς της Ελληνικής γλώσσης » [« Sur la prononciation de la langue grecque »] (Anonyme), in *Pandora* 16 (363), 1865, p. 57-62.

<sup>153</sup> Voir supra, « Le substrat proto-hellénique de Cappadoce ».

<sup>154</sup> L'ouvrage qui marque son point de vue sur l'évolution du grec s'intitule *De la langue et de la nationalité grecques. Reflexions sur quelques documents historiques du temps de la prise de Constantinople par les Turcs* (Paris, 1864) ; il est traduit en grec et publié à Athènes, en 1865 (*Περί της Γλώσσης και του Έθνους των Ελλήνων : Σκέψεις επί των ιστορικών τινών μνημείων του καιρού της αλώσεως της Κωνσταντινουπόλεως*). Egger soutient la continuité du grec, mais il insiste sur la distinction entre le grec moderne et le grec ancien. Les extraits suivants résument bien son point de vue: « À peu près dégagée du mélange des mots turcs et des mots francs, que tant d'invasions déposèrent, au moyen âge, sur le sol de la Grèce esclave, elle [la langue grecque moderne] est vraiment hellénique par les racines ; mais, par la grammaire, elle se rattache aux procédés qui caractérisent les langues modernes issues du latin ; elle s'y rattache sans imitation, par des analogies naturelles, par la communauté du travail qui, depuis mille ans environ, a transformé tous les idiomes de l'Europe : c'est là une véritable originalité. [...] Chaque langue, comme chaque nation de l'Europe moderne, a son génie propre, qui est l'expression de son histoire. La Grèce elle-même, si glorieuse qu'elle était jadis, ne peut renier tout à fait les siècles qui la séparent de Périclès, d'Alexandre ou de Théodose. [...] Mieux vaut pour elle se résigner aux révolutions accomplies et ne pas tenter sur le grec populaire une réforme trop radicale », *ibid.*, p. 19-22.

Kontopoulos,<sup>155</sup> il semble percevoir clairement l'enjeu enfoui derrière l'obstination non seulement de l'auteur, mais également celle des autres philologues grecs, à considérer le grec ancien comme une langue vivante. Selon lui, les « nouveaux Grecs » ne peuvent pas prétendre à l'existence d'un grec archaïque et vivant à la fois : « Si le grec est immortel, [...] il ne l'est que par la succession continue de ses métamorphoses séculaires, et, à cet égard, son immortalité ne diffère pas beaucoup de celle du latin ».<sup>156</sup> Toutefois, d'après l'auteur, la lignée des nouveaux Grecs qui remonte à la Grèce antique n'est pas contestée, mais, en même temps, elle s'appuie sur un tout autre argument que celui qui domine l'idéologie nationale grecque : « Les Hellènes, nos contemporains, sont bien, *par leur patriotisme*, les héritiers de ceux qui jadis attribuaient sérieusement à leur langue l'honneur d'avoir été la langue des dieux. [...] Ils croient volontiers que la langue de ces vieux auteurs [Sophocle et Thucydide] n'est pas une langue morte ».<sup>157</sup> Et, il ne tarde pas à déclarer, on ne peut plus clairement, que la langue écrite et officielle n'est pas une langue vivante : « Mais cette perpétuité de l'usage [de la langue écrite], maintenue dans les cloîtres ou dans le cabinet des princes, n'est pas plus la vie populaire du grec que le latin de la chancellerie pontificale ou celui des chancelleries laïques du moyen âge ne représente la langue vivante des anciens Romains. Entre cette langue des lettrés, princes, ministres, évêques, prêtres, professeurs, et l'idiome du peuple, l'intervalle est grand ».<sup>158</sup> En même temps, le savant français nie les facteurs que les auteurs grecs reconnaissent comme des spécificités historiques qui ont déterminé l'évolution de la langue et de la nation. Des forces, ou des circonstances historiques semblables ont agi à travers les siècles sur les deux langues. Ces dernières ont subi des transformations sans toutefois disparaître :

« C'est là un résultat curieux,<sup>159</sup> qui ne change rien pour l'ensemble aux vues généralement admises aujourd'hui par les linguistes sur les évolutions séculaires de l'hellénisme considéré comme une des branches de la langue primitive des Aryens. On pourrait faire la même expérience sur les évolutions du latin en Occident. Là aussi, un fonds commun de racines diversement utilisées et transformées par les Gallo-romains, par les Italiens [...] est facile à reconnaître sous la variété des langues néo-latines ; ce fonds, à jamais durable, grâce à la constitution définitive des langues dont il forme la principale richesse, représente aujourd'hui l'immortalité de la langue de Cicéron et de Virgile [...] Si l'hellénisme s'est continué depuis Homère jusqu'à nos jours, il

<sup>155</sup> E. Egger « Η αθανασία της ελληνικής γλώσσης ή ανεύρεσις της ομηρικής γλώσσης εν ταις δημόδεσι διαλέκτοις της συγχρόνου ελληνικής, υπό Κ. Κοντοπούλου » [compte rendu du livre de K. Kontopoulos], in *Journal des Savants*, août 1880, p. 504-512.

<sup>156</sup> Ibid., p. 509.

<sup>157</sup> Ibid., p. 506-507. Dans ce passage c'est nous qui soulignons.

<sup>158</sup> Ibid., p. 507.

<sup>159</sup> Il faut entendre plutôt « un résultat intéressant » ou « singulier ». En effet, Egger se réfère aux constatations de Kontopoulos, à savoir au fait que les racines indo-européennes de la « langue homérique » se retrouvent dans le vocabulaire des variétés grecques de l'Asie Mineure.

ne l'a fait qu'en se transformant avec le progrès des âges sous l'influence d'idées et de sentiments nouveaux, sous l'action du christianisme et par le contact avec tant de nations étrangères et souvent ennemies. Son honneur est de n'avoir pas complètement disparu comme ont disparu tant de vieux idiomes de l'Asie et de l'Europe, et de pouvoir aujourd'hui reprendre une large place par la science et par les lettres chez un peuple devenu libre. Mais que ce peuple ne s'obstine pas à vouloir reparler la langue de ses lointains ancêtres ; qu'il ne repousse pas comme une honte l'analogie grammaticale de son idiome vulgaire avec les idiomes sorties du latin en Occident ». <sup>160</sup>

Egger rapproche donc, l'histoire du grec de celle du latin et met l'accent sur l'analogie entre le grec moderne et les langues romanes. Outre l'aspect de l'évolution linguistique, l'helléniste français remet en question l'argument sur lequel les lettrés grecs fondent la *particularité historique de la nation moderne* : les Grecs ne doivent pas être *les seuls* à prétendre avoir un lien avec l'Antiquité grâce à la survie de leur langue. Le latin comme le grec ont survécu à travers « leurs transformations séculaires » depuis l'ère antique. Par conséquent, ce qui est remis en question ici, c'est l'un des arguments stratégiques sur lequel les Grecs ont fondé la légitimité idéologique d'un ensemble d'objectifs aussi bien politiques que linguistiques. Notons ici qu'Egger est un savant qui est bien disposé face aux Grecs de son temps. Il n'appartient pas à ce courant de savants dont les critiques manifestent une attitude négative ou dissimulent parfois une hostilité à l'encontre des Grecs ou de leur pays. Ses critiques donc sont bienveillantes et ne visent pas à la réfutation des aspirations grecques, comme les critiques de Fallmerayer qui véhiculent ne serait-ce qu'implicitement un refus de reconnaître un quelconque devoir de l'Occident envers les Grecs modernes.

La position d'Egger, dans son aspect linguistique, constitue un point de vue assez répandu parmi les linguistes européens, mais le milieu des hellénistes auquel il appartient n'est pas unanime sur cette question. Parmi ces derniers, certains vont inaugurer le courant néo-helléniste, après 1850, et leurs positions sur le grec moderne coïncideront assez souvent avec celles des Grecs. C'est, par exemple, le cas de G. Eichtal<sup>161</sup> qui, tout en restant dans le cadre primitiviste de la linguistique et de l'ethnologie, soutiendra la séparation de deux paradigmes :

---

<sup>160</sup> Ibid., p. 510-511.

<sup>161</sup> Eichtal, comme nous l'avons noté, est un de membres fondateurs de l'*Association pour l'Encouragement des Études Grecques*. Outre son contact personnel avec certains savants grecs du Royaume ou de la diaspora, il a assuré régulièrement le contact entre ces derniers et les philologues français. Au sujet du contact d'Eichtal avec les milieux grecs, voir Queux de Saint-Hilaire « Notice sur les services rendus à la Grèce et aux études grecques par M. Gustave d'Eichtal », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 21, 1887, p. 1-103.

« Pour rester dans notre famille de peuples,<sup>162</sup> il est certain que les langues ariennes qui aujourd'hui se parlent en Asie et en Europe, sont toutes sorties d'une même souche primitive, quelques-unes d'une même souche secondaire. Mais aucune n'est le tronc primitif lui-même, demeuré debout à travers les siècles, vainqueur de la maladie et de l'orage. Nos langues modernes sont comme ces rejetons qui, lorsque la tige première a été retranchée, s'échappent en foule de la racine profonde, et à la place de l'arbre qui a disparu forment une touffe, un buisson luxuriant. Aucune d'elles cependant n'a ni l'ampleur, ni la force, ni la régularité de cette tige qu'elles remplacent ; aucune ne pourra l'égaliser. La langue grecque, au contraire, est le tronc primitif lui-même, qui a languï, qui a été mutilé, mais qui plus fort que toutes les causes de destruction, par la vigueur de sa sève, par l'excellence de son terroir, se ranime, reverdit, et de nouveau se couronne de feuilles, de fleurs et de fruits ».<sup>163</sup>

Or, ce qui ne semble pas très explicite lorsque l'auteur se réfère à « nos langues modernes » dans ce passage, c'est la variété du grec moderne qu'il considère comme « le tronc primitif lui-même ». Si nous regardons ce qu'il définit comme grec moderne au début de son livre, nous nous apercevrons aussitôt qu'il s'agit de la katharevousa : « La distinction entre les dialectes populaires, rustiques, romaïques, et la langue usuelle, le *grec moderne* proprement dit, doit être le point de départ de toutes les considérations relatives à ce dernier idiome. [...] C'est bien en effet l'ancienne langue, l'ancienne κοινή γλώσσα, qui, plus ou moins modifiée, partout se parle et s'écrit dans la classe lettrée... ».<sup>164</sup> Même au sein de ce « grec moderne », il fait la distinction entre une « langue usuelle », la langue que l'on trouve dans la majorité de la production écrite des savants grecs (presse, livres, littérature, etc.), et une « langue normale », voire une forme de katharevousa hyper-correcte, s'identifiant ou presque à la koinè. Cette dernière, d'après lui, est minoritaire dans l'ensemble de la production écrite, et très peu d'auteurs la maîtrisent de manière satisfaisante.<sup>165</sup> Ainsi, à l'encontre d'Egger, qui met à l'écart la

---

<sup>162</sup> Par « famille de peuples », il entend les locuteurs des langues issues de l'indo-européen. D'après ces propos, il est sous-entendu que comme il est possible d'établir avec des critères objectifs la parenté des langues d'origine indo-européenne afin de les intégrer dans une famille linguistique, de la même manière, les locuteurs de ces langues constituent une famille de peuples. Par conséquent, il ne s'agit pas simplement de peuples dont la langue remonte à une origine commune, mais d'une *famille de peuples* et le lien de parenté qu'il suggère n'est pas culturel ou historique, mais linguistique. La façon de définir un ensemble de peuples comme étant d'une même famille, fondé sur le critère de l'origine linguistique, même si leur culture et histoire divergent considérablement, est significative quant à ses concepts analytiques.

<sup>163</sup> G. d'Eichtal, *De la réforme progressive...*, op.cit., p. 37-38. Notons que par cette belle métaphore botanique se manifeste l'ampleur de l'influence des schémas organicistes et des emprunts aux sciences exactes.

<sup>164</sup> Ibid., p. 2-3.

<sup>165</sup> Ibid., p. 16-17.

langue purifiée, considérée comme une langue artificielle destinée à suivre le même sort que le latin, d'Eichtal se réfère uniquement à la langue qui domine la production écrite de l'époque.

Néanmoins, d'Eichtal n'est pas le seul à identifier le grec moderne à la langue des savants grecs. Lorsque d'autres auteurs parleront de la survie du grec ancien chez les Grecs d'aujourd'hui, ils entendront plutôt la langue de l'État, de la presse et des savants que les variétés régionales du grec.<sup>166</sup> C'est le cas de la plupart des savants qui vont répondre, en 1864, à l'appel d'Eichtal pour l'établissement du grec comme langue universelle. En effet, la plupart d'entre eux affirment le fait de la survie du grec ancien dans la Grèce moderne, tout en identifiant ce dernier à la langue littéraire.

Malgré les divergences d'opinions, qui ne sont pas rares dans ce débat, de nombreux hellénistes occidentaux adoptent et soutiennent les mêmes principes et postulats sur l'évolution du grec que ceux qui dominent la pensée des lettrés grecs : *le caractère conservateur, la longévité exceptionnelle, l'unicité du grec* par rapport aux autres langues sont loin d'être une invention exclusivement grecque. La mythologie linguistique se forge en effet de concert avec certains milieux d'hellénistes occidentaux. Pour plusieurs d'entre eux, la continuité de la langue grecque se définit comme un phénomène particulier d'*immortalité* :

« À la langue latine ont succédé les langues néo-latines, filles très dissemblables à leur mère : la langue grecque, pendant mille ans et plus de décadence politique et de servitude, perdait, il est vrai, l'un après l'autre ses bijoux, quelques fois remplacés par des loques prises aux envahisseurs ; [...] mais, dans sa détresse, elle restait *elle-même*, comme un roi appauvri et dépouillé par le malheur ne perd que la pompe qui plus tard peut lui être rendue. Respirant depuis quarante ans l'air de la liberté, cette langue immortelle reprend aujourd'hui son antique force, son antique beauté. Les lettrés de l'Occident, qui n'ont jamais appris que le grec ancien, lisent avec facilité, souvent avec plaisir, quelques fois avec admiration les oeuvres récentes de la Grèce ressuscitée. Les journaux mêmes, écrits pour le grand public, leur sont parfaitement intelligibles. Mettons donc de côté cette expression de langue *morte*, qui n'est pas de mise quand il s'agit de la langue antique. Elle n'est pas seulement vivante : elle travaille, elle lutte chaque jour pour se mettre en pleine possession de son magnifique patrimoine [...] Vivons-nous longtemps encore dans la fiction d'une prétendue mort de cette langue immortelle? ». <sup>167</sup>

---

<sup>166</sup> Pour les dialectes modernes, on emploie une autre étiquette, dont nous parlerons au chapitre suivant.

<sup>167</sup> F. Dubner, « L'usage pratique de la langue grecque », in *Revue de l'instruction publique*, 24 (31), 1864, p. 484.

La représentation du grec ancien comme langue vivante a en effet vu le jour en Occident, quelques décennies plus tôt, et elle connaît une diffusion considérable à partir du milieu du siècle. À titre d'exemple, dans son discours inaugural à l'*Institut National*, en 1816, Charles-Benoît Hase voit un grec qui, loin d'être mort, est en voie de régénération au cours des dernières décennies.<sup>168</sup> Dans les années 1860, plusieurs autres lettrés, qui appartiennent notamment au cycle des fondateurs de l'AEEGF, partagent l'espoir de voir le grec ancien renaître, et ils formulent les mêmes attentes quant à l'avenir de la langue. Beulé, dans son cours du 12 mars 1867, consacré à la littérature à l'époque d'Auguste, soutient que « le latin est [...] une langue morte tandis que le Grec n'en est pas une. Le grec renaît ; il est toujours une langue vivante ; il se recompose, s'enrichit, et avant la fin du siècle, il sera digne peut-être d'être classé parmi les langues littéraires ».<sup>169</sup> Brunet de Presle, un des fondateurs de l'AEEGF, soutient la même position, tandis que des citations similaires trouvent souvent place dans les colonnes de la revue de l'association. Ce point de vue dépasse aussi les frontières de la philologie française. De même, les deux hellénistes écossais, J.-S. Blackie et J. Clyde, considèrent le grec moderne comme une langue qui a préservé son aspect archaïque, bref, une sorte de dialecte du grec ancien, à l'encontre de l'italien qui constitue un nouvel *organisme* issu du latin.<sup>170</sup> Ainsi, la preuve que le grec ancien n'est pas une langue morte ne réside pas seulement dans l'état morpho-syntaxique et lexical du grec moderne, mais aussi dans le fait que cette langue contient une *dynamique* qui la dirige vers une prochaine identification à sa *forme originelle*. Le grec donc qui traverse le même cycle de vie depuis la haute Antiquité a changé très lentement par rapport aux autres langues et de manière imperceptible :

« Au dixième siècle, la langue française était à peu près au latin ce que le grec moderne est à l'ancien ; déjà distincte, sans cependant avoir encore acquis l'indépendance à l'aide de cette grande littérature du douzième et du treizième siècle, à qui échet une telle fortune dans tout l'Occident [...] Toutefois, en disant que le grec moderne est à peu près avec le grec ancien dans le même rapport que le français du dixième siècle avec le latin, je n'ai pas complètement rendu justice au romain. Celui-ci a un caractère d'antiquité que ne possède plus aucune langue moderne, ni d'origine latine, ni d'origine germanique : il a un passif simple, [...] »<sup>171</sup>

<sup>168</sup> C.-B. Hase, *Sur l'Origine de la langue grecque vulgaire et sur les avantages que l'on peut retirer de son étude*, Paris, 1816, p. 8-9.

<sup>169</sup> E. Beulé, « Le procès de la littérature d'Auguste », in *Revue des Cours littéraires*, 4 (18), 1867, p. 274.

<sup>170</sup> John-Stuard Blackie, *On the Living Language of the Greeks ...*, op.cit., p. 8-9, et James Clyde, *Romaic and Modern Greek...*, op.cit., 1854, p. 7-8.

<sup>171</sup> Littré continue, en énumérant les éléments antiques du grec moderne, formant, d'après lui, son caractère unique. E. Littré, « De l'usage pratique de la langue grecque, par M. Gustave d'Eichtal », in *Journal des Débats*, 13.05.1865, p. 2.

Litré, qui reste admiratif devant ce phénomène, propose une interprétation fondamentalement historique, pour expliquer l'état actuel du grec moderne. Il va illustrer son point de vue par une supposition :

« Si à ce moment [c'est-à-dire au X<sup>e</sup> siècle, où le français est déjà distinct du latin, sans avoir encore acquis tout à fait son indépendance] il y eût en quelque part une civilisation (notons qu'il n'y en avait nulle part) capable d'être pour la France le rayon que l'Occident a été pour la Grèce régénérée, les lettrés, s'élevant soudainement au-dessus de leur peuple et de leur temps, auraient été choqués des barbaries de ce demi-latin qu'on nommait langue rustique, et, s'ils avaient songé à l'épurer, ils se seraient tournés vers le latin. Réussissant, ils auraient empêché le français et restauré, en la modernisant, la latinité. La chose n'était peut-être pas impossible ».<sup>172</sup>

Or, à notre connaissance, Littré est le seul à insister sur le rôle déterminant du contexte historique. Durant ces années, plusieurs autres philologues poursuivent le même raisonnement au sujet de la lenteur de l'altération du grec, lorsqu'ils le comparent avec les autres langues européennes.<sup>173</sup> *Le caractère conservateur du grec*, une thèse que nous avons constaté chez les lettrés grecs, *constitue une position qui est admise et reproduite par un nombre important d'hellénistes* de cette époque. Toutefois, ce point de vue, qui prend souvent l'aspect d'une déclaration solennelle, est dépourvu de références ou de prospections sur le contexte qui a déterminé le caractère précis de cette évolution, ce qui, en dernière instance, laisse entendre *l'action de facteurs endogènes au grec*. *Le caractère conservateur du grec*, une métaphore qualifiant les mutations historiques du grec, est en réalité perçu comme un trait organique de la langue.

Néanmoins, même lorsqu'on fournit des arguments pour soutenir ce point de vue, on met en place un schéma interprétatif qui projette des concepts tout faits sur l'histoire du grec. La linguistique historique ouvre la voie en postulant que les langues vernaculaires sont caractérisées par un rythme très lent de changement ; dans ce cas, les vernaculaires grecs devraient subir les mêmes lois que les autres langues... Effectivement, James Clyde, l'helléniste écossais, soutient que les dialectes populaires sont généralement dotés de longévité. Ils peuvent coexister avec les dialectes cultivés sans être absorbés ni influencés. En revanche, ces derniers sont dynamiques et évoluent : « the fact is that vulgar dialects are far more durable than cultivated ones. Cultivation aims at improvement, and improvement implies change ; in other words, cultivated languages are in a state of active

---

<sup>172</sup> E. Littré, *ibid.*, p. 2.

<sup>173</sup> C'est le cas aussi de F. Thiersch, qui compare l'évolution du grec à celle de l'allemand (voir F. Thiersch, *De l'état actuel de la Grèce*, t. II, Leipzig, 1833, p. 136), de J. S. Blackie pour qui le grec est la langue ayant le rythme de changement le plus lent parmi celles de l'Europe (voir *The Living Language...*, *op.cit.*, p. 12).



metamorphosis »<sup>174</sup>. Et lorsque son discours porte sur le grec dialectal il fait observer :

« Vulgar dialects, [du grec] on the other hand, yield very slowly to peaceful influences, and are greatly changed only by the migration and mixture of races, consequent on war [...] And from the degree to which the shepherds of Laconia doricise still, it may be inferred that, but for the migration and mixture of races involved in Roman, Slavonian, Saracen, Frankish, and Turkish conquests, the vulgar form of ancient Doric would have survived, with little change until now. [...] Romaic is itself a living evidence how popular dialects persist ».<sup>175</sup>

Toutefois, la thèse de Clyde implique que le même phénomène peut s'observer également dans les autres langues vernaculaires de l'Europe, qui subissent les mêmes lois de changement que le grec. En effet, ce que l'érudition grecque choisit de retenir, à travers son contact avec ce milieu d'hellénistes, ce sont uniquement les constatations qui reviennent de manière répétitive, presque monotone ; en revanche, on met à l'écart des arguments comme celui de J. Clyde qui pourraient éventuellement nuire à l'unicité de l'exemple grec. Nous pourrions même dire que l'érudition grecque ne porte son attention à d'autres exemples d'évolution des langues vernaculaires que lorsque ceux-ci mettent en valeur le cas du grec.

Nous pouvons donc conclure que ces points de vue sur l'évolution du grec ne sont pas une invention purement grecque, dans la mesure où ils sont le fruit du contact entre les savants grecs et les hellénistes occidentaux et ils connaissent une certaine diffusion hors de ces milieux. Par conséquent, l'ancrage des Grecs à ces convictions ne peut se percevoir que dans le cadre de l'interaction et de l'influence intellectuelle réciproque entre ces premiers et un ensemble d'hellénistes, rassemblés notamment autour de l'AEEGF. Les érudits européens qui soutiennent la proximité des deux langues (ancienne et moderne) et qui considèrent le grec ancien comme une langue vivante, contribuent à la formation d'un cadre, dont peu de Grecs réussissent à s'échapper. Progressivement, se forme le sentiment d'une attente, et d'une dette morale face à « l'Europe civilisée », qui aspire au redressement complet et définitif du grec ancien. Les quelques pas qui séparent la langue purifiée du grec ancien tracent, en effet, un *sens unique* pour la réforme du grec.

Par ailleurs, il ne faut pas oublier que l'idée de l'immortalité du grec, chez les hellénistes occidentaux, n'est pas tout à fait la même que celle que l'on trouve dans les propos de Kontopoulos, idée qui est évoquée à plusieurs reprises par d'autres auteurs grecs. Le grec vivant et, en même temps archaïque, est pour les uns, dans la plupart des cas, la langue savante dans sa forme plus ou moins

---

<sup>174</sup> J. Clyde, op.cit., p. 29.

<sup>175</sup> Ibid., p. 28 et 30.

archaïque, tandis que les autres y ajouteront les « dialectes populaires du grec moderne ». Durant la période où la philologie grecque essaie de prouver la survie du grec antique à travers l'étude des variétés régionales, un grand nombre de lettrés de l'Europe reconnaîtront le grec ancien, avant tout, dans la variété savante. Dans les années 1860-1880, quand l'érudition grecque sera mise devant le dilemme entre une langue antique destinée à revivre pleinement et un grec vulgaire ayant du mal à se délivrer complètement « du fardeau de la barbarie », elle n'hésitera pas à trancher...

Au même moment, le point de vue d' Egger, qui conteste la thèse de « l'immortalité du grec » est partagé par d'autres philologues et connaît une plus grande diffusion en Europe.<sup>176</sup> Il faut également préciser que ces hellénistes qui distinguent la langue moderne de l'ancienne, sans toutefois contester la continuité historique, attestent pour la plupart l'existence du grec ancien, même altéré, dans les dialectes,<sup>177</sup> et adoptent une attitude bien précise : ils reprochent aux savants grecs le caractère artificiel de la *katharevousa*, et ils proposent une réforme de la langue sur la base des dialectes. Cette dernière vision du rapport entre le grec ancien et le grec moderne, ainsi que l'attitude qu'elle implique, est attestée dans les années 1860 et elle gagnera du terrain chez les philologues grecs deux décennies plus tard.

## E. La conception de l'évolution du grec et son impact sur sa nomenclature

La conception de l'évolution du grec, qui se cristallise à travers les études publiées pendant ces années affecte la nomenclature de la langue, qui n'est pas encore aussi nette que celle que nous connaissons de nos jours. En d'autres termes, la dénomination de la langue moderne ou de ses variétés est étroitement liée à cette manière précise d'interpréter l'évolution du grec.

D'après les points de vue que nous venons d'exposer, il ressort que le grec moderne n'est pas considéré comme une langue à part entière, détachée du grec ancien, mais qu'il constitue la langue antique elle-même qui reste, malgré tout, vivante. En effet, le grec moderne n'est pas une langue *différente* du grec ancien,

---

<sup>176</sup> Il faut bien noter ici que les positions sont souvent nuancées. À titre d'exemple E. Freeman (« Some points in the later history of the greek language », in *Journal of Hellenic Studies*, 3, 1882, p. 361-392) adopte un point de vue semblable à celui d'Émile Littré. Les deux hommes de lettres acceptent l'idée que le grec purifié n'est pas une langue morte, tout comme le latin d'ailleurs. Ils considèrent que la *katharevousa* en Grèce est une langue artificielle, et ils soutiennent qu'il vaudrait mieux développer et élaborer la langue parlée. Il reconnaîtront cependant que la longévité du grec est un phénomène exceptionnel dans l'histoire des langues et que le grec moderne est plus proche du grec ancien, si on le compare avec le cas de l'italien.

<sup>177</sup> Voir, à titre d'exemple, G. Deville, Krumbacher et E. Egger.

une *autre* langue, séparée de celui-ci. Elle est la langue antique dans sa dernière *phase*, selon le terme que certains auteurs emploient. En conséquence, le qualificatif *hellénique* (*ελληνική*), qui constitue également un glottonyme, n'est pas susceptible d'être remplacé par un autre,<sup>178</sup> mais, en même temps, il n'est pas capable de désigner, à lui seul, la langue contemporaine. D'un autre côté, l'attribut *νέα* (nouvelle) soulève des objections, notamment dans les cas où il constitue le composant d'un nouveau qualificatif tel *Νεοελληνική*. En effet, l'adjectif *νέα* pose des problèmes, puisque il pourrait impliquer une idée d'altérité, de différence, de nouveauté,<sup>179</sup> ce qui contredit indirectement le postulat de l'inséparabilité et de la continuité ininterrompue de la langue. Bien que de nombreux lettrés emploient le terme *νέα ελληνική*, ou plus rarement encore *νεοελληνική*, d'autres tâcheront d'inventer un autre terme qui, d'après eux, reflète de manière fidèle l'évolution de la langue. L'appellation *νεότερα ελληνική*, qui constitue la réponse idéale pour bien de lettrés, est introduite dans la seconde moitié du siècle et elle est parvenue à survivre jusqu'à nos jours.

L'attribut *νεότερα* qui est en effet le deuxième degré de comparaison de l'adjectif *νέα*, a la qualité de déterminer une apposition dans le temps et d'aider à formuler une définition relative,<sup>180</sup> en utilisant ainsi comme critère de comparaison le facteur temporel. Dans ce cadre, il s'agit de situer une entité (la langue grecque) sur l'axe chronologique, ce qui correspond bien à l'image de la langue qui traverse le temps, en restant presque intacte, voire inchangée. De cette manière, on se réfère aux différentes étapes, antérieures ou postérieures, d'une seule et unique entité qui n'est pas définie par rapport à son « contenu »,<sup>181</sup> mais par rapport à sa place dans le temps. Ainsi, la langue dont on parle est incontestablement *hellénique*, de par son « contenu » (structure, aspect, lexicque, phonologie) et *νεότερα*, car elle se trouve à la dernière et la plus récente étape de son histoire. Il en va de même pour la dénomination de la nation. À titre d'exemple, pour K. Rados, puisque la nation reste inchangée dans le fond, on ne peut que dire « *παλαιόν ελληνικόν, μεταγενέστερον ελληνικόν, νέον ελληνικόν* (moderne) *ουδέποτε όμως νεοελληνικόν* ». <sup>182</sup> Ainsi, le grec moderne à son tour réussit à suivre le chemin de « l'hellénisme », à travers ses trois grandes étapes, que les historiographes de la seconde moitié du siècle lui ont

<sup>178</sup> D'autres glottonymes ont néanmoins existé dans le passé et des savants éminents ont employé des étiquettes variées pour désigner le grec moderne. À la fin du XIXe siècle les termes *γραικική* ou *ρωμαϊκή*, encore en usage au début du XIXe siècle, ne semblent pas être d'actualité, jusqu'au moment où Jean Psychari reprend l'appellation *ρωμαϊκία γλώσσα*, ce qui provoque la réaction des savants puristes et suscite une forte polémique.

<sup>179</sup> *Νέα* versus *αρχαία*, ce qui implique aussi l'idée du présent face au passé.

<sup>180</sup> Effectivement, de cette manière nous avons une définition du grec du XIXe « par rapport à... », ou « en comparaison avec... » le grec de l'Antiquité. Il ne s'agit pas d'une langue « neuve » face à une langue « ancienne », mais une nouvelle étape de la même langue.

<sup>181</sup> Le « contenu », la « nature » ou le « génie » de la langue que l'on considère comme inaltérables.

<sup>182</sup> K. Rados, *op.cit.*, p. 23.

tracées.

Le glottonyme *νεωτέρα ελληνική γλώσσα*, qu'une grande partie des savants emploie, avant même 1890, est donc un choix conscient et délibéré, attribuant au grec moderne une série de connotations particulières quant à son contenu, son histoire et l'histoire de ses locuteurs. Des nuances existent certes, mais au fond, ce qui est implicitement ou explicitement admis par tous, c'est que le grec moderne est l'étape la plus récente *du cycle de vie pour une langue* que l'on atteste, pour la première fois, à la haute antiquité et qu'aucun autre terme ne peut supplanter le qualificatif *hellénique*.

Toutefois, pour être plus précis, il faut noter que cette étiquette désigne, *avant tout*, une certaine variété, ou certaines variétés du grec moderne et non pas l'ensemble de celui-ci. Ainsi, le terme *grec moderne* (*νεωτέρα ελληνική*) concerne la langue purifiée *en opposition* à la nouvelle langue commune qui, après 1860 devient une variété de plus en plus littéralisée :

« L'importance de notre mission, au moins pour nous qui vivons en Occident, consiste à fournir la preuve irrécusable que le grec moderne n'est plus le soi-disant romeique, mais une langue qui a le droit de se placer à côté de l'ionien et du dorien. D'après moi, la question qui est d'une importance extrême pour la Grèce est d'accoutumer l'Europe à considérer sa langue comme une langue vivante, capable de produire des chefs-d'oeuvre »<sup>183</sup>

En ce qui concerne le grec dialectal les philologues oscilleront, pendant longtemps, entre les termes *δημώδης γλώσσα*, *δημώδης ελληνική* et *δημώδεις διάλεκτοι*, mais ce qui est mis en relief dans ce cas, ce sont leurs particularismes et leur divergence par rapport à la langue savante et d'une manière plus implicite leur statut par rapport à la variété archaïsante. Néanmoins, même l'ensemble dialectal acquerra progressivement l'appellation *hellénique*, en mettant ainsi à l'écart les termes *grec* (*γρεκική*, ou *γραικική γλώσσα*) et *romaique* (*ρωμαϊκή* ou *ρωμαϊκή γλώσσα*), en usage dans le passé même par les savants puristes.<sup>184</sup> Quant au dernier

---

<sup>183</sup> « Του υμετέρου έργου η βαρύτης, δι'ημάς τουλάχιστον τους εν τη Δύσει, έγκειται εν τη ... παρασχεθησομένη αριδήλω αποδείξει, ότι η νεοτέρα ελληνική γλώσσα δεν είναι πλέον τα ρωμέικα λεγόμενα εκείνα, αλλά διάλεκτος δικαιουμένη να τάσσηται παρά την Ιωνικήν και την Δωρικήν. Υπερβαλλούσης σπουδαιότητος ζήτημα είναι, κατ'εμέ, δια την Ελλάδα, το να εθίση αυτή την Ευρώπην να θεωρή την γλώσσαν της ως γλώσσαν ζώσαν, δυναμένην έτι να παραγάγη αριστουργήματα. Έχετε τι ούτινος στερούνται τα προσφάτως απελευθερωθέντα λοιπά χριστιανικά έθνη, δεσμόν μετά του παρελθόντος. [...] Επιμελείσθε λοιπόν της υμετέρας γλώσσης, [...] αυτή είναι το μέλλον υμών », *ibid.*, p. 103-104. Il s'agit d'un extrait de lettre que l'Amiral Jean-Pierre Jurien de la Gravière a adressé à K. Rados. L'auteur du livre l'y insère en insistant sur la pertinence des propos de l'Amiral.

<sup>184</sup> Rappelons qu'à part Catargi et ses disciples (adeptes d'une normalisation sur la base de la variété orale des élites) qui emploient fréquemment l'étiquette *romaique*, nous avons aussi le cas de Coray qui opte pour le terme *grec* (*γρεκική γλώσσα*). Quelques décennies plus tard, ces deux termes sont quasiment abandonnés. C. Sathas, en 1870, considère ces dénominations, non

terme (romain), il sera révoqué, après 1880, par certains intellectuels démotocistes.

Or, si nous admettons que « dans toute nomination de langue il y a deux types d'actants : celui qui nomme sa langue et celui qui nomme la langue de l'autre »<sup>185</sup>, dans ce cas, il faudrait se demander comment la langue des Grecs modernes est perçue en dehors des milieux des principaux intéressés. En d'autres termes, il faut aussi s'interroger sur la nomenclature de la langue moderne chez les savants occidentaux, ainsi que sur l'éventuel impact des mutations auxquelles on assiste à la fin du siècle.

Tout d'abord, notons que les glottonymes grecs *νέα* ou *νεότερα ελληνική* comportent une nuance qui pose un problème de traduction dans les autres langues européennes. Le terme *hellénique*, en Europe, renvoie à la Grèce antique, tandis que le terme *grec* a un sens plus générique ; en revanche, les termes *ελληνικός -ή, -ό* et *ελληνικά* ont été réinventés, en quelque sorte, par les érudits grecs depuis le XVIIIe siècle et ils ont réussi à s'imposer dans la littérature du nationalisme grec, pour définir des entités et des phénomènes contemporains. Ainsi, le terme *grec moderne*, à titre d'exemple, ne constitue pas, ni au XIXe ni aujourd'hui, un équivalent fidèle des termes *νέα* ou *νεότερη (νεότερα) ελληνική*.<sup>186</sup>

En ce qui concerne certains milieux d'hellénistes français et britanniques, nous pourrions dire qu'ils adoptent la définition que nous avons décrite auparavant. Mais en réalité, ils reprennent le terme *langue grecque moderne*, ou *Modern Greek language*, comme traduction du *νέα ελληνική* ou parfois du *νεοελληνική*. La définition de l'helléniste J. Clyde, en 1854, en est révélatrice. Le terme *Modern Greek*, qu'il emploie comme traduction du *νεοελληνική*<sup>187</sup> s'attribue à « that language which the laws of the kingdom of Greece are written, and which is acknowledged by the Greeks everywhere, as their present literary dialect. [...] The language in question is all that its name suggests, Greek, in respect of its vocabulary and accidence, to some extent even in its syntax, but distinguished

---

seulement comme révolues, mais aussi incompatibles avec le choix de la dénomination de la collectivité nationale : « La nation s'est parfaitement rendue compte de son origine et ne souhaite pas s'appeler *Γραικία* [Grekia] ou *Ρωμνιοσύνη* [Romniosyni], mais *Ελλάς* [Hellas]. Elle s'ennoblit en écrivant et en lisant l'hellénique [Ελληνικά] et non pas le grec [Γραικικά] ou le romain [Ρωμαίκα] » [« Το έθνος κάλλιστα συνειδός την εαυτού καταγωγήν επεθύμει να καλήται *Ελλάς* και ουχί *Γραικία* ή *Ρωμνιοσύνη* [sic] εσεμνύνετο δε γράφον και αναγιγνώσκον *Ελληνικά* και ουχί *Γραικικά* ή *Ρωμαίκα* » (voir C. Sathas, op.cit., p. 211)].

<sup>185</sup> Louis-Jean Calvet, « Une ou deux langues? ou le rôle des représentations dans l'évaluation des situations linguistiques », in *Études Créoles*, 19 (2), 1996, p. 80.

<sup>186</sup> Bien entendu, ici il s'agit d'une simple constatation, en ce sens que nous n'aspérons pas à relever des « fautes » et aussi dans la mesure où dans la dénomination d'une langue il ne faut pas s'attendre à des « traductions fidèles ». Nous pouvons imaginer que les termes *grec moderne* ou *modern greek* comportent d'autres connotations et impliquent une vision de l'histoire du grec qui ne s'identifie pas forcément à celle des Grecs.

<sup>187</sup> J. Clyde, op.cit., p. 1.

from the ancient by its reflecting exactly those ideas and modes of thought which, constituting the common stock of modern civilisation, tend to assimilate all modern languages, so that phrase answers to phrase, and word to word, in them more exactly than is found to be the case in translating from an ancient into a modern dialect »<sup>188</sup>. La nuance que l'auteur introduit ici est qu'il réussit à attribuer une connotation positive à ces traits du grec moderne qui ne lui permettent pas de l'identifier complètement au grec ancien.

Ce que nous pouvons déduire des définitions de la langue moderne de la part des savants européens, c'est qu'eux aussi emploient une étiquette distincte (*grec* ou *grecque*) pour désigner, dans la majorité de cas, la langue savante. L'étiquette *grec moderne* serait bel et bien un terme générique, concernant l'ensemble des variétés de la langue mais, lorsqu'on se focalise sur le grec vernaculaire, ce dernier se distingue grâce à une autre dénomination. En effet, le grec dialectal a eu, depuis très tôt, tendance à être désigné par le terme *romaique* ou *romaic*. Rappelons le commentaire que faisait G. d'Eichtal d'après lequel « la distinction entre les dialectes populaires, rustiques, romaiques, et la langue usuelle, le *grec moderne* proprement dit, doit être le point de départ de toutes les considérations relatives à ce dernier idiome ».<sup>189</sup> En multipliant les exemples nous ne constatons que de rares exceptions. Ainsi, bien qu'en avançant dans le XIXe siècle, on s'accorde de plus en plus sur l'aspect archaïque et le caractère hellénique du grec dialectal, on insiste pour lui réserver une étiquette spécifique. Depuis les ouvrages de Jules David et de Hase, au début du siècle, en passant par J. S. Blackie et E. Egger pour arriver aux années 1880, les savants européens sont quasi unanimes sur l'emploi de cette nomenclature. Néanmoins, même si le glottonyme *romaique* n'évoque pas l'Antiquité hellénique, le terme acquiert peu à peu un contenu affirmant l'aspect hellénique du grec dialectal : « Les dialectes rustiques [note Eichtal, à la suite du passage que nous avons cité] sont probablement très anciens, et peut-être existaient-ils déjà, assez semblables à ce qu'ils sont, dans l'ancienne Grèce ».<sup>190</sup> Ainsi, le *romaique* des hellénistes est progressivement perçu comme hellénique dans sa nature, grâce à son aspect et son origine historique, mais, dans leurs milieux, on ne lui attribuera pas la même étiquette que celle que l'on emploie pour désigner la langue savante.

L'abandon du terme *romaique* par les savants puristes et sa réappropriation, parallèlement, par les hellénistes Français et Britanniques, nous aide à comprendre une des raisons pour laquelle J. Psycharis et la première génération de démotocistes optent, après 1880, pour le terme *romaique*, tout en écartant le terme *νεοτέρα ελληνική*. L'instigateur du mouvement démotociste a certes devant lui un terme qui, forgé par les savants européens, ne pose plus de problèmes quant à son contenu, et

---

<sup>188</sup> Ibid., p. 1 et 3.

<sup>189</sup> G. Eichtal, *De la réforme progressive...*, op.cit., p. 2.

<sup>190</sup> Ibid., p. 2.

d'un autre côté, c'est un terme que l'on ne pourrait d'aucune manière l'identifier à la *katharevousa* et à tout ce qu'elle évoque. En outre, ce terme renvoie directement à la langue des régions rurales, à celle des paysans, plus qu'à une langue commune des villes ou des savants, et ainsi, elle s'identifie parfaitement à l'idée du *peuple* et de la *langue populaire*.<sup>191</sup> Ce choix précis est loin d'être le fruit du hasard. Au contraire, il participe à l'effort pour opérer une rupture avec l'érudition grecque et ses projets concernant la réforme de la langue. Ainsi, pour paraphraser les propos de L.-J. Calvet,<sup>192</sup> l'option pour le *romaique* (ρωμαϊκή γλώσσα) a pour but de *couper le lien radical* avec l'étiquette *hellénique*<sup>193</sup> qui renvoie à une variété liée à un projet linguistique et une vision politique très précis, afin de mettre à sa place un glottonyme qui devrait désormais rimer avec l'introduction d'un autre projet linguistique, ainsi que d'une nouvelle vision politique.

### Récapitulation

La lexicographie dialectale, comme nous l'avons constaté, fait le tri entre les parlars qui sont jugés « dignes d'étude », elle opère des « fouilles », afin de mettre en lumière les « trésors antiques », elle maquille parfois les corpus, et elle attribue les certificats d'une « origine hautement antique » à travers l'établissement de généalogies remontant à des langues disparues ou hypothétiques.<sup>194</sup> D'autre part, la recherche historiographique, ainsi que les outils et les concepts de la linguistique comparée attribuent au grec un ensemble de traits organiques, une essence en quelque sorte qui transite dans le temps sans être altérée. La comparaison du grec avec les autres langues ne fait que consolider la thèse que le grec constitue un cas *à part* et un cas *unique* dans l'histoire des langues et des nations. En d'autres termes, la lexicographie dialectale d'un côté et l'interprétation précise de l'histoire du grec, de l'autre, associent leurs efforts dans un travail de révision de son image. Le doute, les critiques, les réserves émises, parfois même le mépris de la langue moderne que l'on rencontre jusqu'au lendemain de l'Indépendance cèdent

---

<sup>191</sup> Au sujet de la reprise des termes *romaique*, *Romiosyni*, *hellénique*, et *hellénisme* par le litterateurs démotocistes voir D. Tziouvas, *The Nationism of the Demotocists and the Impact on their Literary Theory, (1885-1930)*, Amsterdam, 1986, notamment au chapitre « Romiosini and Hellenism: two differential conceptions of the national past », p. 77-85.

<sup>192</sup> Soulignant l'enjeu politique et idéologique derrière le choix d'une nomenclature, L.-J. Calvet cite l'exemple du castillan et note : « Mais le fait que, selon la constitution espagnole, la langue officielle du pays soit désormais le *castillan* et non plus l'*espagnol* nous montre que le nom de la langue peut être un enjeu politique et idéologique : si l'espagnol a été officiellement baptisé castillan, c'est en partie pour satisfaire les nationalistes basques, galiciens ou catalans, pour couper le lien radical entre le nom de l'État et celui de la langue, pour ramener cette langue à une dimension régionale (la Castille) ». L.-J. Calvet, art.cit., p. 74-75.

<sup>193</sup> Psychari, néanmoins ne vise pas à couper le lien avec l'origine antique.

<sup>194</sup> Nous entendons ici l'indo-européen et le pélasgique respectivement. Certes, la parenté du premier avec les dialectes modernes, n'est pas contestable, mais il ne s'agit pas d'une particularité concernant exclusivement les vernaculaires du grec moderne.

progressivement la place à une sorte de mythification. Ainsi, tandis que les préjugés à propos de la corruption et de la décadence s'affaiblissent au fil des décennies, d'autres stéréotypes émergent à la place, faisant passer les représentations de la stigmatisation à la glorification.

Les postulats qui naissent, parfois de concert avec les linguistes et les philologues occidentaux, forgent l'image d'une langue *unique* et *exceptionnelle* dans l'histoire, destinée à promouvoir la civilisation dans l'Orient méditerranéen, ainsi que la civilisation universelle. En effet, l'image du grec que l'on bâtit répond à des enjeux socio-politiques concrets de cette période. L'*effet Fallmerayer* dans la conjoncture de la fin des années 1850, qui stimule, entre autres, le déclenchement de la lexicographie dialectale et l'introduction des méthodes et des concepts de la linguistique historique amorcent le cadre d'une révision de la représentation du grec moderne et d'une nouvelle interprétation de son histoire. En d'autres termes, le débat qui se déclenche dans les années 1860, concernant la *langue cible* et sa mission en dehors des frontières de l'État, s'inscrit dans la conjoncture politique, conduit à la révision de la nomenclature de la langue et il affecte, en dernière instance, la vision du grec moderne, aussi bien dans son évolution historique que dans sa synchronie.

Précisons, avant de clore ce chapitre, que la particularité *historique* de la langue grecque est un *fait*. Il va de soi que le grec comporte des particularités par rapport à d'autres langues. Or, il s'agit des particularités qui sont le résultat d'une série de facteurs politiques, économiques ou sociaux au sens large, qui ont agi tout au long de l'histoire dans l'Est méditerranéen et en Europe occidentale. Sa longévité ou sa proximité avec le grec ancien sont des faits qui désignent sa particularité face à d'autres langues, mais ces particularités sont le pur produit de l'histoire et ne sont point dues à une essence exceptionnelle et a-historique de la langue ou de ses locuteurs. N'oublions pas non plus que cette même langue *présente également des ressemblances* avec d'autres langues, ressemblances qui se manifestent comme l'effet de mêmes phénomènes qui caractérisent toutes les langues humaines. Or, pendant le XIXe siècle toute référence au *caractère particulier du grec* a tendance à gommer l'historicité des phénomènes linguistiques.



#### IV. LA CONCEPTION DE L'ÉVOLUTION HISTORIQUE DU GREC ANCIEN DANS LA LÉGITIMATION IDÉOLOGIQUE DES OBJECTIFS LINGUISTIQUES: L'APPORT DE LA THÉORIE ÉOLODORIENNE

Dans les chapitres précédents, nous avons montré que la nouvelle conception de l'évolution du grec moderne se bâtit grâce à la « découverte » de ses dialectes. Elle est fondée sur l'introduction progressive des concepts de la linguistique comparée, mais aussi sur un schéma interprétatif de l'histoire nationale. Tandis qu'une série d'idées reçues sur la langue moderne tombent en désuétude, d'autres émergent et prennent racine au point d'acquiescer la force de postulats. En réalité, nous avons constaté que le sens que l'on attribue à l'histoire du grec est lié à un ensemble de questions politiques au sens large. Nous verrons par la suite que l'interprétation qui se cristallise tout au long de cette période sert également à fournir une légitimité aux projets linguistiques que les savants puristes élaborent.

Pendant plusieurs décennies, les normes morpho-syntaxiques du grec ancien (notamment celles de la koinè et de l'attique littéraire) ont constitué le critère de « correction » de la langue écrite. Mais le grec ancien n'a pas constitué uniquement un modèle en matière de « correction » linguistique. La conception de la langue ancienne et de son évolution historique a contribué à la formation d'un *modèle idéologique qui a servi à l'interprétation de la situation linguistique et culturelle contemporaine et à la mise en place des projets linguistiques*. Les divers projets linguistiques élaborés après l'établissement de l'État s'intègrent dans le cadre d'une vision précise de la langue antique et de son évolution historique. Ces projets *puisent leur légitimité, pour une large part, dans l'arsenal des arguments historicistes concernant l'évolution du grec*. La théorie éolodoriennne en est une composante capitale.

Dans ce chapitre, nous exposerons d'abord les grands traits de la théorie éolodoriennne et son développement jusqu'aux années 1860. Puis nous examinerons l'accueil qui lui a été réservé par le milieu des savants, afin d'en dégager certaines questions concernant l'usage que ces derniers en ont fait, questions qui nous amèneront à esquisser la manière dont le modèle éolodorien s'est associé à la dialectologie ou plutôt la lexicographie dialectale. Nous porterons également notre attention sur le « paradoxe » d'après lequel l'éolien et le dorien s'identifient à la langue des corpus homériques, afin de mettre en évidence que cette théorie se construit progressivement en vue de fournir la légitimité nécessaire aux objectifs de la réforme linguistique. D'autre part, nous évoquerons les courants scientifiques dans lesquels cette théorie s'est inscrite, ainsi que certains événements qui ont formé un cadre propice à son développement.

## A. La théorie éolodorienne et l'origine homérique des *dialectes populaires du grec moderne*

### 1. L'origine et la diffusion de l'approche éolodorienne

Nous avons déjà exposé l'apport de la dialectologie dans la réhabilitation des variétés régionales du grec moderne, ainsi que la mise en place des fondements idéologiques de la variété puriste. Toutefois, nous n'avons pas encore suffisamment éclairci comment le rapport entre la katharevousa et les vernaculaires est représenté et quelle est la place que l'on attribue aux différentes variétés du grec moderne dans le processus de la réforme.

D'après la vision dominante de l'époque, la katharevousa est la seule forme du grec moderne, dans le monde grecophone contemporain, qui représente la continuité historique du dialecte attique du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. En réalité, elle porte en elle l'héritage de l'attique, puisqu'elle est *l'évolution la plus fidèle de l'attique même*. En revanche, les variétés régionales sont *la continuité des dialectes éoliens et doriens* de l'Antiquité. Cette conception est le résultat du développement et de la diffusion, depuis le début du siècle, tant en Europe que dans les milieux des savants Grecs, de l'approche dite éolodorienne de l'évolution de la langue.

Ce que nous appelons « la théorie éolodorienne » est donc un modèle interprétatif concernant l'origine de la variété littéraire, ainsi que la généalogie des variétés dialectales modernes. Il faut néanmoins noter qu'il ne s'agit pas d'un modèle homogène, en ce sens que cette approche varie, parfois considérablement, chez les auteurs que nous avons examinés. D'autre part, le degré d'élaboration de cette thèse ne nous permet pas de dire qu'il s'agit d'une théorie systématisée. Pour résumer ce que cette théorie représente pour l'érudition grecque après 1850, nous pouvons dire que :

- Le grec moderne dialectal est perçu comme l'évolution d'un ensemble de dialectes anciens (notamment éoliens et doriens), et non pas comme le développement d'une variété commune de la basse Antiquité. En revanche, la katharevousa est considérée comme l'évolution de la koinè.
- Tout au long de son histoire, l'éolodorien n'a pas constitué, de façon sérieuse, une langue littéraire. Il est resté principalement une langue orale populaire pendant des centaines d'années.
- Pour certains auteurs, le grec moderne dialectal, vu en tant que *langue orale populaire*, était vulnérable aux altérations et aux corruptions extérieures.

Le fondement de la théorie éolodorienne a été posé par A. Christopoulos, en 1805, dans sa *Grammaire Eolodorienne*.<sup>195</sup> Dans ce livre qui n'avait pas la

---

<sup>195</sup> Le titre complet du livre, qui a vu le jour à Vienne, est *Γραμματική της Αιολοδωρικής, ήτοι της ομιλουμένης τωρινής των Ελλήνων γλώσσας* [*Grammaire de l'éolodorien, ou la langue parlée*]

prétention d'un travail de linguistique historique, Christopoulos a esquissé les principaux traits de cette thèse. Son objectif était de proposer une norme linguistique à travers une grammaire qui était fondée sur la comparaison entre le grec ancien et le grec moderne, afin d'étayer ses choix grammaticaux et son objectif linguistique. Il est le premier à utiliser le terme « éolodorien »,<sup>196</sup> terme qui désigne à la fois les variétés régionales du grec moderne, et leur origine historique. Il considère l'*éolodorien* comme « la fille » de l'éolien et du dorien, et en même temps, une langue soeur de l'attique.<sup>197</sup> Pour lui comme pour la majorité des lettrés grecs après 1850, il va de soi que le grec ancien et le grec moderne constituent une seule et unique langue. D'après cette théorie, le grec moderne<sup>198</sup> maintient l'aspect morpho-syntaxique du grec ancien,<sup>199</sup> et, plus précisément, il constitue la continuité directe des dialectes éoliens, mais surtout doriens du grec ancien.<sup>200</sup> L'éolodorien représente en somme une synthèse entre l'éolien et le dorien coexistant avec l'attique, lequel survit dans la variété archaïsante des lettrés et de l'Église.<sup>201</sup> Le premier est utilisé par la majorité des locuteurs dans les régions où le grec moderne est parlé, et notamment dans celles qui étaient habitées autrefois par les Éoliens et les Doriens.

Au moment où cet ouvrage voit le jour, l'interprétation éolodorienne des origines du grec dialectal ne constitue pas une thèse radicalement neuve. L'Europe semble déjà connaître cette interprétation,<sup>202</sup> ce qui est le cas aussi pour certains savants grecs. Néanmoins, Christopoulos essaie d'approfondir cette voie à travers une série de comparaisons entre les textes antiques et les variétés dialectales du

---

*actuellement par les Grecs*]. L'auteur est né en 1772, à Kastoria, ville qui, selon les témoignages historiques, a été peuplée dans l'Antiquité par des colons de dialecte éolien. Très tôt, Christopoulos se retrouve dans le milieu des lettrés grecs de Bucarest où il est en contact avec L. Fotiadis, D. Filippidis et D. Katartzis, dont la conception de l'évolution du grec a dû influencer ses idées linguistiques. C'est dans ce contexte précis que sa *Grammaire* voit le jour en 1805.

<sup>196</sup> Voir Ch. Kalitzopoulou Papageorgiou, *Η αιολοδοωρική θεωρία : συμβολή στην ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [La théorie éolodorienne : contribution à l'histoire de la langue grecque], Thèse de doctorat, Université d'Athènes, 1991, p. 19.

<sup>197</sup> Il précise qu'elle est une langue sœur de l'attique et non pas la fille de ce dernier. Son rapport avec l'attique n'est pas le même que celui de l'espagnol, du français, de l'italien et du valaque avec le latin. Sa différence avec l'ancien éolien et dorien n'est pas une différence de fond ni une différence de nature. Voir A. Christopoulos, op.cit., p. 59.

<sup>198</sup> D'après ses propos « η τωρινή ελληνική γλώσσα » (p. 1) ; ici, il faut plutôt entendre l'ensemble des variétés à tradition orale.

<sup>199</sup> C'est-à-dire « sa nature, ainsi que le changement partiel ou complet des mots, leur accent tonique et leur flexion » [« ... και την φύσιν της, και την κατά διαφόρους τρόπους ολικήν ή μερικήν αλλαγήν της λέξεως, του τόνου και της κλίσεως αυτής »], ibid., p. 6.

<sup>200</sup> Ibid., p. 58.

<sup>201</sup> Il compare l'*éolodorien moderne* avec l'*attique* que les lettrés de son époque écrivent et parlent (p. 5), mais nous devons entendre plutôt « l'attique » qu'ils essaient de reproduire.

<sup>202</sup> On trouve bien avant cette date des traces de cette théorie qui recherchent l'origine du grec moderne dans les dialectes éolodoriens. À ce sujet, voir Kalitzopoulou-Papageorgiou, op.cit., p. 18.

grec moderne,<sup>203</sup> en sorte que nous pouvons dire que cette interprétation a acquis un caractère précis et explicite, grâce à son ouvrage.<sup>204</sup> Le point de vue de l'auteur ne tarde pas à être connu des milieux des érudits grecs ou européens. La *Grammaire éolodorienne*, comme nous l'apprend N. Camariano, est traduite en Anglais avant 1814, par J. Jacson.<sup>205</sup> De même, des savants éminents de l'époque tels que Filippidis, Kodrikas, Vilaras, I. Rizos Neroulos et d'autres semblent avoir pris connaissance de la grammaire de Christopoulos.<sup>206</sup> Certains vont employer la nomenclature proposée pour désigner le grec dialectal, tandis que d'autres adopteront explicitement sa thèse. Cette théorie connaîtra une large diffusion les décennies suivantes, si bien que *la quasi-totalité des travaux dialectologiques de la seconde moitié du siècle sera régie par ces principes*. Cependant, la propagation de la théorie n'est pas due uniquement au travail de Christopoulos. D'autres publications voient le jour tout au long de cette période tant en Europe<sup>207</sup> qu'en Grèce<sup>208</sup> en consolidant progressivement cette thèse, malgré les nuances apportées par certains travaux. Quant aux savants occidentaux, notamment ceux que nous

<sup>203</sup> Il faut toujours prendre avec précaution les déclarations d'intention des philologues qui procèdent à des recherches semblables et être attentifs aux nomenclatures qu'ils emploient pour découper le continuum linguistique de la langue grecque. En l'occurrence, l'auteur déclare vouloir étudier la *langue grecque actuelle* (p. 1) qu'il semble identifier aux variétés dialectales. Nous nous attendons donc à un corpus semblable à ceux qui verront le jour cinquante ans plus tard. Or, il ne tarde pas à informer son lecteur (p. 4) que ce qui l'intéresse n'est pas la langue « des foules », mais celle qui est parlée par les gens importants (« εις των σπουδαίων τα στόματα »). Nous pouvons donc supposer qu'il s'agit d'un sociolecte, dont les locuteurs sont en principe les élites urbaines ou semi-rurales, qui est marqué par des aspects dialectaux, variables selon l'origine du locuteur. Cette variété, qu'il considère comme le *grec actuel*, pourrait être celle des élites de Kastoria (sa ville natale), de Jannina, ou bien celle des lettrés de Bucarest, où il vit depuis 1780. Dans la mesure où la notion du *peuple grec* n'a pas encore émergé, les populations rurales, vues simplement comme des « foules », n'attirent pas l'attention.

<sup>204</sup> Voir Ch. Kalitzopoulou - Papageorgiou, op.cit., p. 18, 39.

<sup>205</sup> Ibid., p. 33

<sup>206</sup> Ibid, p. 41-44.

<sup>207</sup> La bibliographie contemporaine se réfère principalement à F. W. Mullach et son ouvrage *Grammatik der griechischen Vulgärsprache in historischer Entwicklung*, Berlin 1856. Le savant L. Ross, dont le nom et l'œuvre seront bientôt connus par les philologues grecs, entre dans la même lignée que Mullach, en interprétant le grec moderne dialectal comme l'évolution des dialectes éolodoriens (*Inselreisen...*, op.cit., 1847). Deffner reproduira la même thèse, dans ses travaux sur le tzakonien. Cette thèse est également présente en Grande Bretagne et en France à en croire des publications telles que celle de J. Donaldson, *Modern Greek Grammar*, Édimbourg, 1853, J. S. Blackie, *The Living Language of the Greeks...*, op.cit., 1853.

<sup>208</sup> Christopoulos met à jour sa *Grammaire* en 1844 à travers un ouvrage qui paraîtra après sa mort (*Ελληνικά αρχαιολογήματα [Recherches sur l'Antiquité grecque]*, Athènes, 1853). D'autres auteurs iront dans la même direction, sans qu'on puisse dire qu'ils apportent des éléments radicalement nouveaux si ce n'est certaines nuances. Les commentaires sur le caractère éolodorien du grec dialectal commencent par les contemporains de Christopoulos. Certains érudits majeurs tels que K. Ikonomos, D. Mavrofydis et E. Sofoklis vont y insister davantage, tandis qu'on retrouve des références à cette théorie jusqu'au dernier quart du siècle.

avons cités dans les chapitres précédents, la plupart d'entre eux sont d'accord sur le principe de l'origine éolodorienne du grec dialectal.

## 2. Langue littéraire et langue vernaculaire : les traces antiques de deux chemins parallèles

La théorie éolodorienne se diffuse progressivement si bien que, dans les années 1860, elle semble constituer un schéma interprétatif dominant chez les lettrés grecs, au point de constituer un postulat pour tout travail portant sur les vernaculaires ou sur des questions historiques concernant le grec. Certains aspects de cette approche, qui semblent être unanimement admis, constituent le noyau dur du modèle éolodorien. Ainsi, il est admis que les dialectes éoliens et doriens ne disparaissent pas à l'époque hellénistique et romaine, mais continuent à être « la langue orale du peuple ». L'explication que l'on apporte pour fonder cette thèse est que ce dernier, moins instruit, voire illettré, n'adopte pas une langue écrite et savante qui ne lui est pas naturelle. Il est implicite ici que l'attique constitue avant tout une variété cultivée et écrite, qui se diffuse uniquement dans les couches lettrées. Ainsi, les dialectes éoliens et doriens évoluent ou fusionnent entre eux, au fil des siècles, tout en s'altérant. Mais, dans tous les cas, ils existent *parallèlement* à la variété écrite, sans qu'il y ait d'osmose entre les deux. Les dialectes populaires du grec moderne sont, en effet, le produit de cette évolution.

En ce qui concerne la production écrite que le grec a véhiculée, il est admis que la haute littérature hellénique a été rédigée dans le dialecte attique ou atticisant de la basse Antiquité. La koinè serait pour certains, un attique plus ou moins altéré, ou pour d'autres, une variété plus ou moins atticisante. Quelles que soient les différences d'appréciation, on admet cependant que c'est cette variété précise qui a véhiculé les sciences et la littérature de l'Antiquité gréco-romaine. D'autre part, elle est considérée unanimement comme la matrice de la langue des savants grecs du XIXe siècle. D'après eux, la katharevousa du XIXe est le produit de l'évolution d'une variété écrite à travers les siècles. Selon l'opinion dominante, l'attique transformé en koinè n'a donc jamais constitué une *langue commune populaire*. En revanche, il était l'instrument de communication et de production intellectuelle pour les élites savantes plurilingues de l'univers gréco-romain. Cette variété littéraire et commune chez les élites lettrées est passée dans la littérature byzantine ; elle a été sauvegardée par l'Eglise durant toute l'époque ottomane,<sup>209</sup> jusqu'au XIXe siècle où elle a fini par constituer « la langue de la nation libérée ».

---

<sup>209</sup> L'Eglise constitue, en effet, le pont entre la koinè et la variété puriste ; elle acquiert un rôle capital dans l'enchaînement des différentes étapes de l'évolution du grec. Rappelons que dans le précédent chapitre, nous avons vu que l'Eglise est considérée comme l'institution qui assure la liaison entre la langue atticisante hellénistique et la langue savante actuelle. Même les auteurs qui se distinguent par une démarche positiviste et un certain degré de rigueur scientifique attribuent à l'Eglise, parfois implicitement, le rôle de l'Arc du salut de la langue.

Ce schéma que nous trouverons explicitement énoncé chez Mavrofydis, en 1861, se retrouve dans les interprétations des lettrés, de manière aléatoire, sans qu'il soit toujours bien étayé. Mavrofydis, dans l'introduction de *l'Essai d'histoire de la langue grecque*,<sup>210</sup> esquisse l'évolution des dialectes de l'ère homérique jusqu'aux temps modernes. Son étude sur le grec, quoique de caractère historique, n'approfondit pas les origines éolodoriennes des vernaculaires modernes, puisqu'elle se focalise sur les derniers siècles byzantins et sur l'époque ottomane.

D'après lui, le moment de la transition entre le grec ancien et la langue moderne se situe à l'époque hellénistique et romaine. Or, sa vision de l'histoire du grec n'est pas tout à fait celle que nous connaissons de nos jours. Tout d'abord, ce que Mavrofydis perçoit comme koinè est *la langue littéraire atticisante* qui émerge au premier siècle de notre ère. Il s'agit, pour lui, d'une variété uniquement écrite, n'existant pas sous une forme orale. À côté de la koinè, on retrouve le grec oral *populaire* (*δημώδης*) qui consiste en plusieurs dialectes (*δημώδεις διάλεκτοι*). La *langue populaire*, qui ne s'identifie pas à la koinè, constitue, selon ses propos, un ensemble de dialectes *helléniques* et *hellénistiques*. En ce qui concerne les secondes, il s'agit d'un ensemble de variétés qui ont émergé chez des peuples allophones ayant adopté le grec pendant l'ère hellénistique. Il s'agit surtout, d'un ensemble de populations qu'il situe dans l'Est méditerranéen. D'après l'auteur, chez eux, l'hellénisme<sup>211</sup> était tantôt approfondi tantôt superficiel.<sup>212</sup> Néanmoins, en adoptant le grec, ces peuples n'ont pas pu reproduire *le génie de la langue*. La langue a en effet servi d'habit aux *génies nationaux étrangers*<sup>213</sup> pendant une période de quelques siècles, puisque ces dialectes hellénistiques ont disparu au cours de l'histoire.<sup>214</sup>

---

<sup>210</sup> D. Mavrofydis, *Essai d'histoire...*, op.cit., 1871. Rappelons que la préface de l'ouvrage (« Concis de l'histoire extérieure de la langue grecque », art.cit.) paraît dans les colonnes de la revue *Filistor*, en 1861.

<sup>211</sup> Ici le terme est employé dans le sens d'*hellénizein* (compréhension de la langue et expression), et non pas selon la nouvelle signification qui commence à émerger à partir des années 1840. Sur la signification de ce mot pendant l'Antiquité, ainsi que sur une nouvelle attribution de sens, pendant le XIXe siècle, voir respectivement S. Vassilaki, « Ελληνισμός » [« Hellénisme »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας, από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à l'Antiquité tardive*], Thessalonique, 2001, p. 839-848, et N. Sigalas, « Hellénistes, hellénisme.. » op.cit., p. 239-291.

<sup>212</sup> D. Mavrofydis, *Essai d'histoire de la langue grecque*, op.cit., p. 14-15.

<sup>213</sup> Nous pouvons entrevoir ici le schéma *un peuple - une langue - un génie particulier* qui qualifie ce peuple et qui s'exprime à travers sa langue. L'influence de la pensée allemande est bien présente ici, mais également dans plusieurs autres passages du même ouvrage.

<sup>214</sup> Ibid., p. 15. Rappelons ici, ce que nous avons mentionné, en première partie du mémoire, à propos de l'origine ethnique et linguistique des Thraces ou des Cappadociens, hellénisés au cours de ces siècles : les auteurs qui s'y sont intéressés, après 1860, ont considéré qu'ils ne sont pas des peuples « ethniquement différents ». Nous avons noté précédemment que le fait de mettre en valeur les origines et la langue pélasgiques, considérées comme le substrat proto-hellénique, impliquait que ces peuples (hellénisés pendant l'ère gréco-romaine) regagnaient en quelque sorte

Quant aux dialectes helléniques, ils ont été influencés, à un certain degré, par l'attique, mais ils ne se sont jamais fondus *dans un seul moule* ; ainsi, les divergences dialectales antiques *n'ont nullement disparues à quelque endroit que ça soit*.<sup>215</sup> Selon Mavrofydis, le grec dialectal contemporain est caractérisé par des *éolismes*, des *dorismes* ou même parfois par des *ionismes*. La *koinè*, en revanche, était la langue des élites instruites grecques ou hellénisantes,<sup>216</sup> tout en demeurant l'instrument linguistique de ces élites jusqu'au XIXe siècle, malgré les divergences qu'elle aurait pu connaître selon les individus qui l'ont utilisée.<sup>217</sup> De manière générale, la *koinè* constitue pour lui *une variété écrite cultivée et commune*, en ce sens qu'elle unifie les élites instruites dans l'espace depuis plusieurs siècles. Toutefois, cette variété n'a jamais été uniforme chez tous les individus qui s'en servaient. D'un autre côté, les dialectes éoliens et doriens n'ont pas continué à donner des preuves constantes et sérieuses à l'écrit, au-delà de l'Antiquité, malgré leur existence ininterrompue au cours des siècles. En effet, après l'Âge d'or, l'histoire de la langue grecque a suivi *deux chemins parallèles*. L'atticisme et la langue littéraire qu'il a produite ont été prolongés à travers la variété écrite des siècles suivants. Quant aux dialectes antiques, après avoir subi une certaine influence de l'attique, ils ont continué à exister de façon constante jusqu'à l'époque en question. D'après Mavrofydis, au fil du temps, ces « deux langues » ont évolué indépendamment l'une de l'autre.

Ainsi, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, un grand nombre d'auteurs qui entreprennent un travail de terrain croient rendre évidente et consolider la thèse de l'origine éolodorienne, à travers la publication des lexiques comparés. Concrètement, en ce qui concerne les travaux dialectologiques des années 1860-1890, plusieurs auteurs déclarent explicitement que la variété qu'ils examinent est un « dialecte éolodorien », ce qui implique au moins la connaissance des principes de cette théorie. D'une manière générale, nous pouvons supposer que cette interprétation est répandue dans le climat ambiant de la philologie de l'époque. Dans la mesure d'ailleurs où il ne s'agit pas d'une thèse systématisée, certains de ses aspects diffèrent d'un travail à l'autre. Nous pouvons donc observer un noyau de principes et de définitions unanimement partagés, tandis qu'une série d'autres

---

l'ensemble national. Par ailleurs, nous pouvons comprendre que Mavrofydis aurait du mal à renier cette thèse, étant donné qu'il tire son origine à Cappadoce, où il est né en 1828.

<sup>215</sup> « Mais avec cette nouvelle fusion entre l'atticisme et les dialectes provinciales, fusion qui revêtit des formes diverses, plusieurs autres dialectes attique-ioniens, attique-doriens, attique-éoliens, même des dialectes locaux encore plus mélangés se tissèrent et furent sauvegardés jusqu'à nos jours » [« Αλλά δια της νέας ταύτης και ποικίλης συγκράσεως του αττικισμού με τας επαρχιακάς διαλέκτους συνεφυράθησαν πάντοιαί άλλαι ιωναττικάί, αττικοδωρικάί, αθηδαιολικάί και έτι συμμιγέστεραι τοπικοί διάλεκτοι έκτοτε και μέχρι σήμερον διασωζόμεναι »], *ibid.*, p. 14.

<sup>216</sup> D'après ses propos, « l'instrument commun des classes les plus raisonnées des Grecs ou des grecophones » [« ... κοινόν όργανον της λογικότερας τάξεως των Ελλήνων και των ελληνιζόντων »], *ibid.*, p. 18.

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 18.

éléments variés d'un travail à l'autre.

### 3. Le grec ancien au fil des siècles : une écologie linguistique immuable ?

L'essor de la théorie éolodoriennne pendant la première moitié du siècle contribue à former un climat intellectuel propice, au sein duquel fermentent les conclusions de la dialectologie à partir des années 1860. Et même avant l'émergence de la lexicographie dialectale, cette théorie favorise l'attribution d'une origine hellénique aux vernaculaires modernes. Au début du siècle, l'hypothèse d'une origine attique ou hellénistique des dialectes du grec moderne ne pouvait pas être étayée. Plus que le manque d'indices ou de preuves allant dans ce sens, ce qui était embarrassant, c'était le fait qu'un tel rapprochement serait inqualifiable à une époque où le stéréotype de la corruption du *grec vulgaire* était encore contraignant, et où toute une mythologie sur le grec classique et ses qualités était déjà en place. Ainsi, dans la mesure où il n'est pas envisageable d'identifier les origines du grec dialectal à l'attique, qui est considéré comme le grec par excellence, il serait plausible de l'associer aux dialectes éoliens et doriens de l'Antiquité.

Nous avons déjà constaté que dès le début du siècle un certain nombre de lettrés grecs ou étrangers soutiennent que même le grec dialectal est essentiellement hellénique.<sup>218</sup> Néanmoins, ce qui contribue à établir définitivement ce lien, ce ne sont pas uniquement les corpus de la lexicographie dialectale qui semblent reproduire les racines et la morphologie antiques. Le modèle éolodorien y contribue à sa manière. Les travaux de lexicographie dialectale jouent en effet un rôle complémentaire, dans un contexte où le modèle éolodorien fournit le cadre théorique et où la dialectologie apporte les « preuves empiriques ». Mais, ce qui renforce ce modèle théorique, avant même la montée de la vague dialectologique, ce sont les comparaisons et les projections entre l'écologie linguistique antique et moderne. Dans les travaux dialectologiques, la comparaison lexicale est considérée comme une règle méthodologique essentielle, tandis que ce qui joue un rôle capital dans le cadre de la théorie éolodoriennne est la comparaison de l'ensemble de deux réalités linguistiques.

En effet, nous constatons que l'écologie linguistique de l'univers antique est projetée au présent. Plus précisément, nous avons relevé dans nos sources deux éléments qui sont censés qualifier la réalité linguistique de l'Antiquité. Il s'agit de deux éléments qui restent immuables au fil des siècles. Tout d'abord, on considère que l'éolien et le dorien ont une forte diffusion dans le monde antique, ce qui est mis en valeur dans nos sources depuis très tôt. D'autre part, les « dialectes populaires » de la basse antiquité, essentiellement éolodoriens, ont fourni une production littéraire courte et restreinte par rapport à la koinè. Durant les siècles

---

<sup>218</sup> À ce propos, voir première partie du présent mémoire : « Changements et continuité dans la première moitié du siècle : vers la découverte du grec moderne en Europe ».



suivants, ils resteront essentiellement des variétés à tradition orale. Etant donné la grande diffusion dans l'espace géographique de ces variétés, d'une part et, d'autre part, l'absence d'une tradition écrite intense, allant au-delà du Ve siècle avant notre ère, la projection de la réalité linguistique antique sur l'univers contemporain a lieu de façon naturelle. Ainsi, au début du XIXe, on distingue clairement la langue cultivée d'une minorité, d'un côté, langue qui a véhiculé la littérature byzantine et ottomane, théologique ou profane. De l'autre, il y a une langue « populaire », « roméique » ou « vulgaire » diffusée dans le reste de la population. Cette dernière n'est pas identifiée à une variété précise, mais on considère qu'elle est avant tout orale et qu'elle n'a pas donné une littérature écrite importante. Ainsi, l'écologie linguistique contemporaine est la reproduction fidèle d'une situation qui apparaît comme se perpétuant au fil des siècles. Cette interprétation biforme de la réalité contemporaine présente de fortes similitudes non seulement avec la réalité linguistique antique, mais aussi avec celle des siècles suivants :

« Mais que pouvons-nous penser, nous les Grecs? Pouvons-nous penser que tous nos ancêtres parlaient l'attique? Bien sûr que non! Mis à part les Athéniens et certains autres qui furent peu nombreux, les Spartiates, les Moraïtes, les Épirotes, les Macédoniens, les Siciliens, les Crétois, les Rhodiens et les autres parlaient le dorien et l'éolien, et les Grecs de l'Asie Mineure l'ionien. Il n'est donc pas étrange si notre langue ne ressemble pas à l'attique. Nous ne sommes pas des Athéniens, nous, mais des Doriens et des Éoliens, et par conséquent notre langue est l'éolodorien ».<sup>219</sup>

Il devient donc évident que ce qui a survécu comme *langue populaire* ne pourrait pas être la variété « de quelques milliers de personnes » constituant très probablement les élites d'Athènes,<sup>220</sup> mais celle de l'écrasante majorité des Grecs

<sup>219</sup> « Αλλά τι τάχα νομίζομεν ω Έλληνες; Ότι όλοι οι παλαιοί μας προπάτορες αττικά ελαλούσαν; Όχι βέβαια. Επειδή εκτός των Αθηναίων και των άλλων ολιγοτάτων Αττικών οι μεν Λακεδαιμόνιοι και Πελοποννήσιοι και Ηπειρώται και Μακεδόνες και Σικελοί και Κρήτες και Ρόδιοι και λοιποί Δωρικά και Αιολικά, οι Έλληνες της Μ. Ασίας Ιωνικά. Δεν είναι λοιπόν παράξενο αν η γλώσσα μας δεν ομοιάζει την Αττικήν. Ημείς Αττικοί δεν ήμασθεν, αλλά Δωριείς και Αιολείς και επομένως και η γλώσσα μας είν'Αιολοδωρική », A. Christopoulos, op.cit., p. 5. Par ailleurs, « Vilaras qui soutient, lui aussi, la longévité de l'éolodorien. Il prétend que ce dernier est resté vivant depuis l'Antiquité, car les Éolodoriens étaient plus nombreux et ils étaient déployés dans toute la Grèce et ses colonies », Ch. Kalitzopoulou - Papageorgiou, op.cit., p. 43.

<sup>220</sup> « A few thousand among the cultivated classes in Athens » est l'expression que le professeur allemand Ross emploie lorsqu'il parle de l'attique et de la diffusion des dialectes antiques, pour arriver à la même conclusion que Christopoulos. L'extrait est cité dans le livre de J. Clyde *Romaic and Modern Greek, Compared with one another and with Ancient Greek*, Édimbourg, 1854, p. 29. Il s'agit, en réalité, d'un extrait de la lettre que Ross adresse au professeur Mayer, en 1844. Nous trouvons, d'ailleurs, le même passage en grec, dans l'article de Kyprianos « Incitation à la rédaction d'études dialectales.. », (art.cit., p. 13). Nous dirons donc que Clyde connaît bien les travaux et les points de vue de Ross en ce qui concerne le grec dialectal et son origine éolodorienne.

antiques. Christopoulos inaugure ici un argument qui sera régulièrement repris par la suite.<sup>221</sup> La « majorité écrasante » des locuteurs de l'éolodorien est perçue comme *le peuple hellénique*, se trouvant à côté d'une minorité cultivée constituant l'élite. Ainsi, l'attique d'une part, et l'éolodorien d'autre part, sont vus également comme deux sociolectes<sup>222</sup> (cultivé - vulgaire) qui se partagent l'échelle sociale. En outre, ce schéma dichotomique, entre la variété d'une minorité instruite et celle de la majorité des gens ordinaires, amène à confondre davantage deux réalités sociolinguistiques différentes (ancienne et moderne), ainsi que des glottonymes qualifiant des variétés distinctes. Cette confusion ne relève finalement pas du hasard, puisqu'elle contribue, en dernière instance, à réhabiliter les variétés dialectales modernes.

Voici un exemple qui permettra de mieux illustrer ces projections. En 1863, dans le rapport du jury pour le concours poétique,<sup>223</sup> nous lisons que le démotique, admis depuis l'année précédente comme langue du concours à côté de la katharevousa, doit être le démotique *pur et net*,<sup>224</sup> celui que l'on trouve aux chants démotiques, et non pas « cet amalgame insipide et de mauvais goût du dialecte éolodorien commun et de l'attique ancien ».<sup>225</sup> Le grec moderne dialectal, ou plus précisément celui des chants démotiques, est donc désigné ici comme *le dialecte éolodorien commun*, tandis que la katharevousa revêt l'étiquette de *l'attique*!<sup>226</sup> Le mélange entre les deux, n'ayant jamais existé dans l'histoire, il serait impossible, d'après le rapporteur, qu'il survienne dans la situation actuelle et dans ce cadre précis : au sein du concours, on doit opter pour une variété pure, qu'elle soit « l'éolodorien » ou « l'attique ».

Cet exemple nous laisse entrevoir une thèse prônant que tous les parlers modernes qui ne s'identifient pas à la variété de l'Eglise et à celle des savants ne contiennent pas les aspects morpho-lexicaux de l'attique, mais ceux des dialectes éolodoriens. Dans le cadre qui se dessine, il faudrait donc réexaminer tout ce qui pourrait paraître « barbare », afin de déterminer *le poids net archaïque* de la langue

---

<sup>221</sup> D'autres philologues, Grecs ou étrangers, qui tiendront à expliquer par la suite la survie des dialectes éolodoriens feront référence à *la prépondérance géographique et numérique* de ces dialectes pendant l'Antiquité et les qualifieront de *dialectes populaires*.

<sup>222</sup> Nous empruntons ce terme contemporain pour mieux illustrer ce point de vu, tout en respectant le sens attribué aux termes *cultivé* et *vulgaire*.

<sup>223</sup> Il s'agit du concours *Voutsinaios*, inauguré un an plus tôt. Le jury est composé des professeurs C. Paparrigopoulos, A. Ragkavis, A. Roussopoulos et D. Vernardakis (rapporteur). À propos du concours, voir K. Papapanos, *Οι ποιητικοί διαγωνισμοί και η δημοτική μας γλώσσα* [*Les concours de poésie et notre langue nationale*], Athènes, 1973, p. 80.

<sup>224</sup> « ... καθάραν, άμικτον και γνησίαν δημοτική », *ibid.* p. 82.

<sup>225</sup> « Το κράμα εκείνο το κακόζηλον και ανούσιον της κοινής αιολοδορικής διαλέκτου και της αρχαίας αττικής », *ibid.*, p. 82.

<sup>226</sup> Au moment où cette langue à tradition orale franchit la porte de la plus haute instance éducative du pays, on lui réserve un habit digne de ce lieu d'accueil, et indispensable, par ailleurs, pour les rites des manifestations culturelles telles le *Voutsineos Diagonismos*.

parlée. C'est, en somme, le message que Christopoulos essaie de faire passer en 1805, en l'accompagnant d'un appel pour fixer le grec moderne à l'appui du fonds antique des dialectes. Le modèle linguistique qu'il propose ne coïncide certes pas avec le paradigme psycharien que sera développé à la fin du même siècle, mais il est loin de l'aspect que la variété puriste revêtra au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce que la génération suivante de lettrés retiendra du message de Christopoulos, c'est qu'il faudrait mettre au premier plan l'aspect antique des vernaculaires modernes, étant donné qu'il s'agit de la suite des dialectes helléniques. En revanche, son appel en faveur d'une langue proche du grec dialectal ne sera pas suivi. Par conséquent, même si cette interprétation a vu le jour afin d'appuyer une proposition de réforme privilégiant la *langue orale* ou *populaire*, finalement elle a davantage servi à consolider la légitimité de la variété puriste.

Ainsi, les archaïsmes dans le grec dialectal seront longtemps perçus comme des vestiges d'une époque lointaine, n'ayant pas subi d'altération, mais jamais comme le résultat probable d'une osmose entre une variété savante et une autre non littéralisée. Cette dernière possibilité est exclue conformément à une série de prémisses qui dictent que la *langue savante* et la *langue populaire*<sup>227</sup> évoluent sur des voies parallèles. D'après ce que les études récentes ont mis en lumière, des textes de la « littérature populaire » de la haute époque byzantine et de la littérature crétoise du XVI<sup>e</sup> siècle sont rédigés dans une langue qualifiée de mélange entre la variété orale et la variété savante.<sup>228</sup> Etant donné qu'une partie de cette littérature a dû connaître une diffusion considérable au sein de populations rurales, nous nous apercevons comment les emprunts savants ou populaires transitent dans le continuum de la langue.<sup>229</sup> Ces corpus, s'ils sont peu connus pendant la première moitié du siècle, imposent ultérieurement leur présence dans la philologie grecque.<sup>230</sup> Or, pour l'instant, ces phénomènes ne semblent pas préoccuper les lettrés ni remettre en question leurs conclusions et leurs thèses.

#### 4. Langue éolodoriennne et langue homérique : l'association du modèle éolodorien à la lexicographie dialectale

L'approche éolodoriennne fournit, par conséquent, un schéma interprétatif concernant la généalogie des dialectes populaires et de la langue littéraire modernes. En même temps, elle fixe le cadre théorique dans lequel se développe

---

<sup>227</sup> *Λόγια* et *δημώδης*, selon les termes employés pendant l'époque.

<sup>228</sup> R. Browning, *Medieval and Modern Greek*, op.cit., p. 122-123. Quant aux auteurs de cette littérature, nous savons qu'il s'agit des personnes lettrées faisant partie des élites instruites.

<sup>229</sup> À ces emprunts s'ajoutent, bien évidemment, ceux des autres variétés ou langues environnantes.

<sup>230</sup> À titre d'exemple le corpus de *Ptochoprodromos* qui connaît une large diffusion vers la fin du siècle.

les recherches dialectologiques et folkloriques dans la seconde moitié du siècle. En d'autres termes, elle fournit les prémisses lorsqu'on entame une recherche de terrain, et elle sert également à l'interprétation des données recueillies.

Nous avons déjà noté que les variétés antiques, servant de modèle de comparaison, concernent dans la majorité des cas celles qui ont précédé l'Antiquité classique. Plus précisément, les comparaisons diachroniques, qui constituent la principale méthode dans les travaux de ce genre, s'effectuent entre une variété moderne et la langue qui est antérieure à la koinè hellénistique ou à l'attique. L'usage répandu des corpus homériques amène, à partir des années 1860, un nombre grandissant de philologues, à conclure que la *langue homérique* survit dans le grec dialectal moderne :

« Ainsi, le grec moderne n'est que la dernière étape de la langue homérique ou des dialectes de l'époque d'Homère. Arrosé de ces mêmes sources, purement helléniques, il est capable de reverdir avec la même force qu'a verdi l'attique d'antan ».<sup>231</sup>

Toutefois, nous constatons que les corpus éoliens et doriens de l'Antiquité ne sont guère utilisés comme bases de comparaison, contrairement aux textes homériques, qui sont le repère absolu. La plupart des auteurs citent des exemples puisés dans les corpus homériques, tandis que nous aurions pu attendre plutôt un recours aux textes explicitement éoliens ou doriens. Plus précisément dans les travaux de la lexicographie dialectale, on déclare découvrir une origine éolodorienne, en faisant référence aux corpus homériques, où l'on trouve à peine les aspects éolodoriens. Mais dans la mesure où les corpus des chants homériques ne représentent qu'une certaine variété de l'ionien, ayant de fortes influences éoliennes, ce choix précis de corpus pourrait susciter des questions quant à la pertinence du modèle éolodorien et de son usage. Nous pouvons en particulier nous interroger sur la façon dont on arrive à fonder l'origine éolodorienne des vernaculaires, étant donné qu'on les compare à une variété qui renvoie davantage à l'ionien qu'à l'éolien ou le dorien proprement dits. L'autre question soulevée, ici, est la définition de la langue homérique d'après nos auteurs.

---

<sup>231</sup> « Ούτω δε η νεοτέρα Ελληνική, ουδέν άλλο ούσα ή η εσχάτη φάσις της Ομηρικής γλώσσης ή των επί Ομήρου διαλέκτων, ποτιζομένη εκ των ιδίων και καθαρώς ελληνικών πηγών δύναται να αναθάλη μετά της αυτης δυνάμεως, καλλονής και πλούτου ως άλλοτε η γνησία Αττική διάλεκτος », K. Kontopoulos, op.cit., p. 63-64. À ce propos, A. Mirambel note que « La perspective [...], selon laquelle les enquêteurs ont souvent mené leur travail, les a conduits à rechercher dans les dialectes grecs des "archaïsmes", c'est à dire des traits, - il s'agit essentiellement de traits phonétiques,- qui ne s'expliquent pas par la koinè hellénistique, mais qui sont des survivances de traits antérieurs. Il fut une époque où l'on avait tendance à voir partout des archaïsmes ; à cette époque a succédé une autre où la tendance contraire se manifestait et où on contestait l'existence d'archaïsmes dans les dialectes néogrecs », A. Mirambel, « Quelques problèmes de dialectologie néohellénique », in *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, juillet-octobre 1966, p. 428.

Sur cette dernière question, nous pouvons noter une absence de définition précise dans les différentes sources consultées. Ainsi, d'après les références des différents auteurs, nous considérons qu'il ne faudrait pas toujours identifier cette appellation à la langue même des chants épiques, mais plutôt à un ensemble de variétés ayant certains rapports entre elles, ou à la réalité linguistique d'une époque où l'on observe les débuts d'une tradition littéraire écrite. En réalité, on emploie les termes « langue homérique » ou « dialectes homériques » pour désigner un ensemble de normes morpho-syntaxiques et lexicales antiques, s'étendant au-delà de la variété des corpus.

Quant à la première question, l'emploi de ce terme et la démarche précise des comparaisons ne mettent pas en cause, en règle générale, la pertinence du modèle éolodorien ou l'ancrage des savants à ce modèle. Ce dernier constitue une théorie de l'évolution du grec, tandis que la *langue homérique* est à la fois une nomenclature concernant une variété du grec qui a préexisté à l'époque classique, et un concept qui sert de moyen de perception d'une certaine réalité linguistique. Outre le fait qu'il est rarement défini, ce terme acquiert diverses significations dans le cadre des comparaisons linguistiques et des glossaires dialectaux. Afin de mieux saisir les significations et parfois les connotations de ce terme, il faut tenir compte à la fois de la façon dont certains le définissent et de ce que les textes homériques représentent pour les philologues qui essaient de déterminer, ou qui emploient ce terme, pendant le XIXe siècle.

D'après l'opinion généralement admise au milieu du siècle, les chants homériques contiennent des aspects ioniens, éoliens et attiques. L'explication donnée à cette polymorphie linguistique est que les chants, une fois émergés, ont transité à travers les différents dialectes, en sorte qu'une multitude d'aspects linguistiques s'y sont infiltrés. Cela a eu lieu avant qu'ils ne soient transposés à l'écrit. Un autre facteur, expliquant la polymorphie, tient à l'aspect linguistique du dialecte dans lequel ont été écrits les chants épiques. Cette variété, l'ionien, loin d'être le dialecte homogène du Ve siècle, était encore marquée à l'époque par une forte mixité, due à l'influence de l'éolien et de l'attique. Il est également admis que d'autres chants ayant la même thématique, mais qui ont préexisté dans d'autres régions que la côte de l'Asie Mineure, ont fourni aux chants homériques des éolismes tout prêts.<sup>232</sup> Ce point de vue présuppose, bien évidemment, que l'on accepte la préexistence d'une tradition orale des chants à caractère populaire, avant l'émergence de ce qui a constitué les corpus écrits. Dans ce cadre, la *langue homérique* ne représente pas tant une variété précise, à un moment historique donné, que le reflet d'un ensemble d'usages qui sont présents à ce moment-là dans le monde grec, et qui, pour l'essentiel, ne changeront pas jusqu'au IVe siècle avant

<sup>232</sup> Les savants grecs semblent suivre le débat sur l'origine de l'épopée et l'aspect de sa langue, qui a lieu pendant cette période en Europe. Il s'agit de ce que reflètent diverses interprétations que les auteurs grecs fournissent à la question de la langue des corpus. Mavrofydis donne un résumé de ces thèses aux pages 9-10 de son livre (*Essai d'histoire...*, op.cit.).

notre ère.

## 5. Textes homériques et contexte historique

Afin de mieux comprendre comment sont associés deux éléments apparemment incompatibles, à savoir le modèle éolodorien et la *langue homérique*, il convient également de suivre les débats littéraires et linguistiques portant sur les corpus, ainsi que certains événements de l'époque. En réalité, lorsqu'on se réfère aux chants épiques de la Grèce antique, se posent d'autres questions plus larges, des questions qui émanent plutôt du contexte intellectuel et académique de cette époque.

En premier lieu, nous dirons que ce qui est lié à l'étude de ces corpus est la *question homérique*. Plus précisément, il s'agit du débat sur l'origine et l'auteur des corpus,<sup>233</sup> qui a émergé en Europe à travers la redécouverte des manuscrits des scholiastes alexandrins, pendant la Renaissance. En effet, les questions sont multiples : ainsi, il s'agit de savoir si l'on peut attribuer les corpus à un ou à plusieurs auteurs, si les corpus, retravaillés par les scholiastes alexandrins, datent du huitième siècle avant notre ère ou s'ils sont ultérieurs, et si des chants à tradition orale populaire, ayant la même thématique,<sup>234</sup> sont antérieurs ou postérieurs au corpus connu. Cette question est reprise durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, et elle gagne les milieux des philologues au début du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>235</sup> Dans le cadre de ce débat, les chants homériques sont considérés par plusieurs spécialistes comme la transcription, dans une large mesure, d'une tradition orale populaire.<sup>236</sup> Pour les

---

<sup>233</sup> « The Homeric question is primarily concerned with the composition, authorship, and date of the *Iliad* and *Odyssey* » J. A. Davison « The Homeric Question », in A. J. B. Wace, F. Stubbings (éds), *A Companion to Homer*, Londres, 1963, p. 234.

<sup>234</sup> À savoir la thématique de l'Illiade et de l'Odyssee.

<sup>235</sup> Sur la *question homérique* pendant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, voir notamment J. A. Davison, op.cit., p. 234-265, M. Brix, « La question homérique et le débat sur l'épopée médiévale et les chansons populaires au XIX<sup>e</sup> siècle » in F. Létoublon, C. Volpilhac-Augier (éds), *Homère en France après la Querelle (1715-1900)*, Paris, 1999, p. 473-484, ainsi que A. G. Tsopanakis, *Εισαγωγή στον Όμηρο [Introduction à Homère]* (4<sup>e</sup> éd.), Thessalonique, 1983 (1<sup>ère</sup> 1967), p. 129-146.

<sup>236</sup> À ce sujet Mavrofydis remarque : « En ce qui concerne les chants épiques d'Homère, nous avons déjà dit que leur langue n'est pas un pur ionien populaire de cette époque, mais plutôt un certain reflet de ce dernier ; un ionisme mixte, d'une forme particulière, apprêté par la poésie, et comprenant des éolismes antérieurs et contemporains » [« Και περί μεν των ομηρικων επων ήδη προοθεν ελεχθη, ότι η εν αυτοις γλωσσα, δεν εινε η ακρατος και δημωδης Ιάς των τότε χρόνων, αλλά τις οίον εν κατόπτρω εικόν αυτής · εινε τις δια της ποιήσεως ειδοποιημένος και επιτηδευμένος με προγενεστερους τε και συγχρόνους αιολισμούς σύγκρατος ιωνισμός », op.cit., p. 19. J. Clyde émet une opinion semblable quelques années auparavant. En admettant le « caractère populaire » des poèmes d'Homère il conclut : « from the simplicity of their style, and the grammatical irregularities they contain, were evidently written in an age when the distinction between vulgar and polished Greek was not so decided as afterwards became » (J. Clyde, *Romaic*

érudits grecs, le fait de privilégier la piste de la primauté de plusieurs chants épiques au détriment d'un corpus savant, postule la préexistence de plusieurs chants populaires qui se sont réunis pour constituer la base de l'Iliade et de l'Odyssée. En conséquence, d'après cette thèse, les deux épopées telles qu'on les connaît au XIXe siècle sont la transposition écrite d'une littérature populaire et, en ce sens, les corpus ultérieurs contiennent de nombreux aspects de cette langue. Dans cette perspective, l'Iliade et l'Odyssée sont considérées comme *l'essentiel d'une production orale populaire*.

Cette dernière constatation pourrait éclaircir la raison pour laquelle la littérature éolienne ou dorienne est mise à l'écart lorsqu'on procède aux comparaisons entre le grec ancien et moderne. Pour les lettrés, la prose ou la poésie de Pindare, de Sapho, d'Alcée ou de Corinne constituent, une littérature proprement savante. Or, d'après la conviction de plusieurs d'entre eux, on ne peut pas comparer une variété savante antique avec une variété moderne populaire, étant donné l'écart entre la langue savante et la langue populaire et leur évolution parallèle qui a existé depuis toujours en Grèce.<sup>237</sup> En outre, plusieurs lettrés pensent plus généralement qu'une variété savante n'évolue jamais vers une variété populaire.

Ouvrons ici une parenthèse pour examiner brièvement la *question homérique* en Europe, ainsi que l'usage idéologique des corpus pendant cette même époque. Les questions sur l'origine et l'auteur des corpus, qui préoccupent les philologues depuis le début du siècle, ne sont pas d'un intérêt purement scientifique. L'enjeu du débat est plutôt la place de la littérature populaire des siècles précédents dans le contexte contemporain, où l'on forge la notion du *peuple* comme composante essentielle de la *nation*. De même, il est question de définir les rapports de la littérature populaire avec d'autres textes, c'est-à-dire avec la littérature savante.<sup>238</sup> Depuis la fin de la « querelle des anciens et des modernes » du XVIIe siècle, des genres littéraires nouveaux et des variétés vernaculaires ont pris une valeur de plus en plus grande dans le champ de la recherche philologique. Les langues classiques, le latin en particulier, sont en perte de vitesse, tandis que l'on découvre parallèlement la valeur littéraire de la tradition populaire. En 1795, F. A. Wolf opère une rupture : en contestant la source unique des corpus homériques, il se

---

*and Modern Greek...*, op.cit., p. 30-31).

<sup>237</sup> « D'après ce que nous avons exposé, [c'est-à-dire fondé sur les données historiques concernant l'évolution du grec depuis la haute Antiquité jusqu'au début de l'ère byzantine] il devient évident que cette langue, à la fois savante et commune, se distinguait plus ou moins des dialectes populaires contemporains. [...] Mais outre les témoignages formels, il est évident que pendant les siècles précédents, notamment depuis l'époque homérique, la langue écrite - savante différait de la langue populaire - orale » [« Εκ τούτων ήδη καταφαίνεται, ότι η κοινή αύτη και λογία γλώσσα μάλλον ή ήττον διέφερε των συγχρόνων δημοτικών διαλέκτων. [...] Αλλ'είνε και οίκοθεν και εκ ρητών μαρτυριών δήλον, ότι και κατά τους αρχαιότερους χρόνους απ'αυτών έτι των ομηρικών η λογία, η γραπτή γλώσσα, διέφερε της δημόδους, της καθωμιλουμένης »], D. Mavrofydis, op.cit., p. 19.

<sup>238</sup> À ce sujet, voir M. Brix, art.cit., p. 476-484.

conforme partiellement aux opinions qui sont émises dans le passé par J. du Bellay et l'abbé d'Aubignac notamment, mais, à l'encontre de ces derniers, il refuse de les considérer comme un genre littéraire d'un goût et d'un style discutables. Pour lui *Illiade* et *Odyssée* ont été précédées par une longue tradition orale, mais elles maintiennent néanmoins une haute qualité artistique. Les épopées homériques retrouvent donc une valeur littéraire, au sein de la philologie européenne, en tant qu'émanation d'une tradition populaire. La thèse de Wolf pèsera effectivement sur les recherches ultérieures,<sup>239</sup> tandis qu'elle bénéficie « en fait du mouvement d'idées qui au XIXe siècle portait les intellectuels à s'intéresser à leurs patrimoines dédaignés, les traditions populaires et les épopées médiévales ».<sup>240</sup>

Dans ce climat d'intérêt accru pour les littératures populaires,<sup>241</sup> C. Fauriel viendra, en 1824, tirer un trait d'union entre l'épopée antique et les chants démotiques de la Grèce moderne, en ajoutant aussi qu'à travers eux est perpétué l'essentiel d'une tradition orale très antique.<sup>242</sup> Trois décennies donc, avant le lancement des recherches dialectologiques et folkloriques en Grèce, ce qui constituera une partie considérable de leur corpus - les chants démotiques - est déjà connoté. À part le fait qu'au milieu du siècle, ils possèdent déjà leurs certificats de qualité littéraire, ces derniers s'inscrivent dans une tradition populaire remontant à l'époque homérique. Ainsi, la somme excessive de mots et de formes homériques que les philologues grecs découvrent par la suite, dans leurs corpus, ne nous paraît point étonnante.<sup>243</sup> La voie est déjà ouverte avant même que soit engagé le travail

---

<sup>239</sup> « But in fact Wolf, by admitting the high Artistic quality of the *Iliad*, and above all of the *Odyssey*, had met the most serious objection which could be brought against his theory, and it is scarcely too much to say that every serious attempt to grapple with the Homeric problem since 1795 has been forced to accept Wolf's essential conception of the *Iliad* and *Odyssey* as the products of evolution ». J. A. Davison, op.cit., p. 246.

<sup>240</sup> M. Brix, art.cit. p. 476.

<sup>241</sup> Un intérêt qui est dû pour une large part à l'anoblissement de la tradition populaire qui a lieu tout au long de ces années, ainsi qu'à la contribution de Herder et des classiques allemands (comme Goethe ou Schiller) à l'exaltation de la culture populaire.

<sup>242</sup> C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne recueillis et publiés avec une traduction française, des éclaircissements et des notes* (t. 1), Paris, 1824, p. CXXXIX.

<sup>243</sup> La « survie de la langue homérique » dans les variétés régionales devient pour certains lettrés une telle obsession que cela suscite parfois des protestations ou des commentaires ironiques. À titre d'exemple, le comité du SLHC qui est chargé d'examiner les différents travaux soumis au *Concours pour le recueil des monuments vivants de la langue grecque*, se montre très critique face à l'effort de certains pour « inventer une forme homérique derrière chaque mot dialectal » : « Une illumination divine a envahi le candidat qui considère que chaque mot dérive directement de la langue homérique. Il fait de même avec les coutumes et les croyances, et lutte de toutes ses forces pour prouver qu'ils sont des vestiges des mythes antiques » [« ο συλλογεύς κατέχεται υπό της θείας μανίας να βλέπη πάσας τας λέξεις εκ της ομηρικής αμέσως παρηγμένης γλώσσης, ομοίως και έθιμα και δοξασίας σημερινάς αγωνίζεται παντί σθένει ν'αποδείξη ως λείψανα αρχαίων μύθων »]. L'extrait est cité par Ch. Exertzoglou, *Identité nationale à Constantinople au XIXe siècle...*, op.cit., p. 130.



dialectologique.<sup>244</sup>

Le retentissement de la publication de Frédéric-Auguste Wolf, les *Prolegomena ad Homerum* qui « furent loin de passer inaperçus »,<sup>245</sup> amènera un nombre grandissant de philologues, tant en Europe qu'en Grèce à soutenir la primauté de la tradition populaire. De cette manière, lors des comparaisons effectuées dans les travaux dialectologiques, on présupposera que ce sont les éléments de la langue et de la littérature populaires qui s'introduisent dans la littérature et la langue savantes. D'après cette conception, une *variété savante ne peut être « fabriquée » qu'à travers l'élaboration et l'anoblissement d'une ou de plusieurs variétés populaires*. Nous pouvons entrevoir ici ce qu'une telle conception de la langue peut impliquer quant à la vision de la réforme linguistique au XIX<sup>e</sup> siècle.

Deux autres éléments nous paraissent renforcer le rôle des corpus homériques comme outil indispensable dans les travaux dialectologiques : le caractère antique des textes et leur « revalorisation », dans les années 1870. Tout d'abord, souvenons-nous que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, ces corpus sont les témoignages les plus reculés de la langue grecque, dans la mesure où les autres écritures (linéaire A, B et hiéroglyphes) ne sont pas encore déchiffrées. À ce fait, il faudrait aussi ajouter que l'année 1870 marque un tournant pour les études homériques en Europe. En effet, la découverte du site de Troie, cette même année, déclenche chez les philologues un très vif intérêt pour l'histoire, la géographie, la culture et la langue de l'époque homérique: « and in the seventies the interest of the Homeric scholars shifted either to the more or less historical study of the world described in the poems, including historical geography and social and cultural history, or to detailed study of the Homeric language. [...] Though the appearance in 1871 of the first of E. Buchholz's three volumes on *Die homerischen Realien* may have been a coincidence, it is hardly doubtful that the publication by B. Niese in 1873 of the first serious study of the *Catalogue of Ships* as a historical document was due to the interest in Homeric geography and history which Schliemann's discoveries had aroused ».<sup>246</sup> Les Grecs ne tarderont pas à rejoindre ce courant, si l'on en croit leur intérêt accru, pendant ces mêmes années, pour la société et la civilisation de l'époque homérique.<sup>247</sup> Le contexte des années 1870 nous aide à comprendre donc pourquoi l'intérêt est centré, avec obstination parfois, sur les

---

<sup>244</sup> Nous devons aussi mentionner que le concours de Rodokanakis (*Rodokanakeios diagonismos*), organisé à Athènes en 1861, porte également sur les textes homériques et s'inscrit dans la même perspective.

<sup>245</sup> M. Brix, op. cit., p. 475.

<sup>246</sup> J. A. Davison, art.cit., p. 250-251.

<sup>247</sup> Un intérêt qui est néanmoins vif même avant les années 1870. Le *Rodokanakeios* en 1861, à titre d'exemple, et les publications auxquelles donnera lieu (A. Vlachos, *To omhrikón zítima* [*La question homérique*], 1866 et G. Mistriotis, *Ιστορία των Ομηρικών επών* [*Histoire des chants homériques*], 1867) constituent un signe tangible de cet intérêt.

parallélismes entre les dialectes modernes et la langue homérique.

Avant de clôturer ce chapitre, il nous faut noter que nous constatons parfois des nuances ou même des divergences sur le point de vue que nous venons de présenter. Si l'on admet la primauté du texte savant, c'est-à-dire d'une source unique à caractère savant qui a stimulé la production populaire, cela pourrait signifier qu'il n'y a pas eu d'emprunts populaires dans le corpus en question, puisque les chants populaires sont arrivés par la suite. Mais, même dans ce cas, cela n'empêche pas de penser que la *langue homérique* est à l'origine des vernaculaires modernes, ou qu'elle les a fortement influencés.

Même si l'on considère les corpus homériques en tant que textes d'une littérature savante, repris ultérieurement par la littérature populaire, ils occupent la même place primordiale quant à la considération des *dialectes populaires* modernes, sans que leur origine éolodoriennne soit mise en question. Somme toute, on arrive à interpréter l'évolution du grec de manière à établir une lignée entre le grec dialectal moderne et ces textes antiques. Dans ce cas précis, la littérature savante que ces corpus représentent est censée « alimenter » pendant une longue période les dialectes populaires antiques par l'intermédiaire de la littérature populaire. Plus précisément, dans cette optique, le corpus initial est reproduit et réaménagé à travers la littérature populaire en inaugurant une tradition orale. Cette transposition à l'oral implique deux faits : tout d'abord, les textes transposés sont réadaptés, puis ils sont diffusés parmi les couches populaires. L'acheminement de ce genre littéraire savant vers la littérature populaire présuppose qu'un ensemble de formes linguistiques passent d'abord dans cette dernière, avant de gagner la langue populaire. Ainsi, les dialectes populaires anciens qui se développent à partir du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère comportent une part considérable de l'héritage linguistique de cette langue savante ou plutôt de ces textes. Les éléments de la *langue homérique* s'infiltrèrent donc dans la langue populaire antique pour survivre jusqu'à nos jours à travers les *dialectes populaires du grec moderne*. En outre, il est admis que les dialectes sont marqués par cet héritage de façon indélébile et que ce patrimoine linguistique se transmet de génération en génération au cours des siècles. Les variétés régionales du grec moderne portent ainsi les traces d'un héritage homérique qui remonte aux siècles antérieurs à l'âge classique, dans la mesure où elles représentent la continuité des dialectes éoliens et doriens du grec ancien, fortement imprégnés de la tradition homérique.

L'exemple le plus marquant, illustrant ce point de vue, est celui de K. Kontopoulos, qui propose en réalité une compilation entre l'approche éolodoriennne, telle qu'elle est exposée dans l'essai de Mavrofydis,<sup>248</sup> et sa propre conception sur

---

<sup>248</sup> Kontopoulos insère une longue citation, reprise de l'*Essai d'histoire de la langue grecque*, pour expliquer l'évolution du grec après la conquête macédonienne (K. Kontopoulos, *L'immortalité de la langue grecque...* op.cit., p. 69-71). En ce sens, il s'identifie à l'essentiel de la conception

l'origine des textes homériques. Contrairement à Mavrofydis, il adopte la thèse de la primauté d'une source unique savante, en admettant aussi qu'Homère était un personnage historique.<sup>249</sup> La base de son interprétation est fondée sur l'idée que les épopées homériques ont alimenté les dialectes populaires contemporains et ultérieurs, par le biais des *chants populaires homériques* qui ont vu le jour par la suite :

« Lorsque les dialectes de l'époque d'Homère acquièrent avec le temps une forme à part entière, et que d'autres poussèrent grâce à la fusion de ceux qui existaient déjà, la langue homérique n'était plus parlée comme auparavant, mais elle était toujours compréhensible. Elle circulait dans l'organisme de tous les dialectes qui suivirent, de même que le suc d'une racine se diffuse à chaque branche du même arbre. Car la langue homérique, devenue une langue épique, se transmettait d'une génération à l'autre sans être parlée, mais tout en étant compréhensible, de même que les chants démotiques de nos jours sont écrits et se chantent, sans que la langue dans laquelle ils sont écrits soit comprise par tous ni parlée ».<sup>250</sup>

Par conséquent, même lorsqu'on perçoit la *langue homérique* comme une langue savante par excellence, cela n'empêche pas de l'envisager comme parfaitement compatible avec la théorie éolodorienne et de la prendre comme étalon dans les comparaisons lexicales.

Dans les recueils de l'époque, la plupart des comparaisons concernent le lexique de chants homériques et s'étendent à peine à la morphologie et à la syntaxe. Le corpus homérique est choisi, d'une part, à cause de son ancienneté et, d'autre part, parce que, selon une idée répandue, il représente dans une large mesure les dialectes populaires antiques d'où sont issues les variétés régionales du grec moderne. Ainsi, les choix méthodologiques et les conclusions des auteurs, qui font des recherches de terrain dans la seconde moitié du XIXe siècle, nous amènent à conclure que les principes de l'approche éolodorienne constituent un lieu commun, et qu'en même temps, les comparaisons s'opèrent, pour une large part, avec les corpus homériques. En effet, *l'approche éolodorienne et la notion de la langue*

---

éolodorienne concernant l'évolution des variétés savantes et populaires du grec, après l'Âge classique.

<sup>249</sup> Ibid., p. 61-63.

<sup>250</sup> « Ότε δε αι σύγχρονοι τω Ομήρω διάλεκτοι αυτοτελώς προϊόντος του χρόνου εμορφώθησαν και άλλαι εκ συγκράσεως τούτων ανεφύησαν, η Ομηρικη γλώσσα ει και μη επαύσατο ούσα καταληπτή ουκέτι ελαλείτο όπως επί Ομήρου, εκκυκλοφóρει όμως εν τω οργανισμό απασών των επελθουσών διαλέκτων, όπως ο απομυζόμενος εκ μίας ρίζης χυμός διαδίδεται εις πάντας τους κλάδους ενός και του αυτού δένδρου· διότι η Ομηρικη γλώσσα καταστάσα ιδίως επική μετεδίδοτο από γενεάς εις γενεάν ουκέτι λαλουμένη, αλλ'ενοείτο μόνον, όπως σήμερα η δημοτικη λεγόμενη ποίησις γράφεται και άδεται μη λαλουμένη υπό σύμπαντος του έθνους και ενίοτε μη ούσα καταληπτή παρά πάντων ανεξαιρέτως », *ibid.*, p. 62.

*homérique se croisent sur le terrain de la dialectologie.* La première aide en quelque sorte à effectuer *le bond* et à comparer la langue ancienne et moderne, en mettant à l'écart la période intermédiaire, tandis que la seconde constitue plutôt une abstraction stéréotypée de la réalité linguistique du grec d'avant l'Age d'or et détermine également le choix des corpus.

## B. Le modèle éolodorien et son impact sur la réforme de la langue

L'association entre le modèle éolodorien et la *langue homérique* renvoie à une conception plus large concernant le rapport entre les *variétés cultivées* et les *variétés populaires*, une conception qui détermine, également, la place et le rôle de la katharevousa dans le processus de construction de la langue nationale. Ainsi, nous allons maintenant nous attacher à observer l'origine scientifique d'une conception qui domine les interprétations de cette époque et qui fournit largement la légitimité idéologique aux projets linguistiques élaborés pendant cette période.

### 1. Appuis scientifiques du modèle éolodorien : les outils de la linguistique historique

En 1806, dans sa grammaire, Christopoulos formule certains postulats relatifs à l'évolution du grec. Durant les décennies suivantes, certaines conclusions de la linguistique historique rejoignent et appuient implicitement ce modèle. Ce qui constituera l'un des piliers de ce modèle sera la conception de la linguistique concernant l'évolution et le rapport entre une variété *savante* et une (ou des) variété(s) *populaire(s)*. Les arguments et les concepts de la linguistique historique sont souvent repris par des hellénistes, qui essaient d'expliquer l'évolution du grec, et par les savants grecs qui s'en servent également, d'après leurs propres lectures et suivant leurs objectifs.

Afin d'intégrer cette conception<sup>251</sup> dans le cadre intellectuel de l'époque, il faudrait remonter à ces parties de la linguistique comparée qui portent sur le rapport entre les variétés à tradition écrite et orale de la même langue. D'après une optique assez courante, une variété cultivée qui, à un moment ou un autre, se manifeste dans les textes religieux, littéraires, administratifs ou scientifiques, émerge à travers l'élaboration d'une ou de plusieurs variétés à tradition orale. Toutefois, il est impossible d'admettre le contraire : une langue savante ne donnerait jamais au cours de son évolution une variété populaire à tradition orale, ou d'après le terme employé par nos auteurs, un *dialecte*. Les variétés cultivées émergent comme résultat de l'élévation d'un dialecte à un niveau supérieur à travers la culture. À leur tour, les dialectes lui sont indispensables en tant que source qui alimente la variété cultivée, mais en règle générale, on les définit comme des « courants parallèles ». De même, ils sont antérieurs à une variété cultivée et la précèdent toujours, en ce sens qu'un dialecte ne peut pas être conçu comme la « dégradation » d'une variété cultivée. Par conséquent, pour tracer l'origine d'un dialecte, ou d'un ensemble de *dialectes vulgaires*, on remonte à d'autres dialectes de la même nature.

---

<sup>251</sup> C'est à dire la conception du rapport entre « langue savante » et « langue populaire ».

Il s'agit ici d'un schéma qu'une partie des linguistes occidentaux utilise afin d'interpréter l'évolution des anciennes langues en Europe. Ce même schéma a été appliqué dans l'interprétation de l'évolution du latin.<sup>252</sup> Il est fort intéressant d'en voir une illustration assez typique, à notre avis, avant d'observer ensuite comment émergent les préoccupations parallèles des érudits grecs :

« Let us take the six Romance languages. It is usual to call them daughters of Latin. [...] If we call Italian the daughter of Latin, we do not mean to ascribe to Italian a new vital principle. Not a single radical element was newly created for the formation of Italian. Italian is Latin in a new form. Italian is modern Latin, or Latin ancient Italian. The names *mother* and *daughter* only mark different periods in the growth of a language substantially the same ».<sup>253</sup>

Ayant développé les critères de l'évolution d'une langue au début de son étude,<sup>254</sup> qui ne sont d'autres que ceux que nous venons de citer aux paragraphes précédents, l'auteur continue :

« From this point of view we can see that no literary language can ever be said to have been the mother of another [popular] language.... The sources of Italian are not to be found in the classical literature of Rome but in the popular dialects of Italy ».<sup>255</sup>

Ainsi, une variété littéraire, en l'occurrence le latin classique, n'est pas censée générer des dialectes populaires. D'après ce que nous avons exposé dans les chapitres précédents, nous comprenons le poids et l'importance de ce point de vue par rapport à la thèse grecque concernant l'évolution du grec.<sup>256</sup> Si le même schéma

---

<sup>252</sup> À ce sujet voir, W. Oesterreicher, « L'étude des langues romanes », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques* (tome 3), Liège, 2000, notamment p. 185-186.

<sup>253</sup> Max Müller, *Lectures on the Science of Language*, Londres, 1994 (1<sup>e</sup> éd. 1861), p. 55-56. Il est évident que cet extrait nous renvoie directement à « la question de l'immortalité du grec ancien », vue précédemment, ainsi qu'aux opinions sur les différentes nomenclatures qu'il faut employer. Ces questions existent aussi en Europe mais, à notre connaissance, elles restent théoriques, en ce sens qu'elles ne se rattachent pas à des enjeux politiques aussi prégnants que ceux qui agitent la Grèce. De même, il est intéressant d'observer la manière dont transitent les schémas interprétatifs dans les ouvrages de différents auteurs : K. Rados, que nous avons vu insister sur la séparation de deux paradigmes (latin – italien et grec ancien – grec moderne), emploie le même concept du « principe vital » et admet les conséquences que cela entraîne quant à l'étiquette du grec moderne (voir supra, « Enjeux idéologiques et cristallisation des mythologies linguistiques »). Etant donné que Rados cite dans son ouvrage M. Müller (K. Rados, *La lutte pour la langue grecque en France...*, op.cit., page 81), il devient clair qu'il connaît ses principes théoriques. Or, bien qu'il emprunte ces concepts, il le fait dans le souci de fonder une thèse à l'opposé de celui-ci.

<sup>254</sup> M. Müller, op.cit., p. 49-50.

<sup>255</sup> Ibid, p. 58.

<sup>256</sup> Les thèses de Max Müller ont connu une large diffusion. Ses points de vue ont vu le jour au cours d'une série de conférences que le linguiste a donné à Londres, en 1861 « consacrées à la “science du langage” » ; elles furent suivies, en 1864, par une seconde série. C'est d'elles que sont tirées les *Lectures on the Science of Language* (1861, 1864). Le livre devint si populaire qu'il

s'applique à l'histoire du grec, dans ce cas, le fond linguistique antique se retrouvant dans les dialectes du XIX<sup>e</sup> ne remonte, ni à la koinè, telle qu'on la perçoit à l'époque, ni à aucune autre forme de grec savant, tel que l'attique ou la poésie et la prose savante éolienne ou dorienne. De la même manière, aucune langue cultivée n'évolue vers un vernaculaire.<sup>257</sup> Selon ce raisonnement, on peut très facilement envisager la koinè comme une langue commune écrite des élites. De la même manière, il est impossible qu'elle génère les dialectes populaires du grec moderne. Ainsi, le lien entre le schéma de la linguistique historique et le cas du grec s'établit aisément. L'helléniste James Clyde le formule de manière explicite en 1854 :

« Hence Romaic is generally considered to be a corruption of the Alexandrian Attic, whereas its prevailing type is not Attic but Aeolo-doric; besides, vulgar dialects are not wont to derive from any polished language, but from one another. [...] In like a manner [comme c'est le cas de l'anglais cultivé et des dialectes populaires], although Romaic did not precede classic Greek, some popular dialects must have both preceded and accompanied the classical ones, and Romaic, so far as it inherits from antiquity at all, inherits not from the polished dialects which we know, but from these popular ones which we don't know ». <sup>258</sup>

Selon sa théorie linguistique, il considère, lui aussi, qu'un dialecte cultivé (*polished dialect*) ne peut en aucune façon générer un dialecte vulgaire (*vulgar dialect*) au fil du temps. En revanche, un dialecte cultivé est issu de l'amélioration des dialectes vulgaires (*improvement upon them*). Les dialectes populaires peuvent *persister, continuer à vivre* et évoluer malgré la présence d'un dialecte cultivé. En général, ce dernier n'influence pas et n'absorbe pas les premiers qui continuent à évoluer parallèlement.<sup>259</sup> Les *dialectes cultivés* sont dynamiques et évoluent : « The fact is that vulgar dialects are far more durable than cultivated ones. Cultivation aims at improvement, and improvement implies change ; in other words, cultivated languages are in a state of active metamorphosis ». <sup>260</sup> D'autre part, les dialectes populaires sont généralement caractérisés par leur *longévit*é. Ils peuvent coexister avec les dialectes cultivés sans être absorbés ni influencés. En ce qui concerne le

---

connut quatorze éditions et fut traduit en sept langues... [Müller] attira pour la première fois vers le sujet des jeunes chercheurs aussi bien qu'un large public » (M. K. C. MacMahon, « Les chercheurs britanniques », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques* (tome 3), Liège, 2000, p. 103.

<sup>257</sup> « It is a mistake to imagine that dialects are everywhere corruptions of the literary language. Even in England, the local patois have many forms which are more primitive than the language of Shakespeare... », M. Müller, op.cit., p. 49.

<sup>258</sup> J. Clyde, op.cit., p. 26.

<sup>259</sup> Ibid., p. 26-28.

<sup>260</sup> Ibid., p. 29. C'est exactement la même image, sur les traits de la *langue savante* et la *langue populaire*, qui est reproduite pendant les mêmes années par D. Mavrofydis (*Essai d'histoire...*, op.cit., p. 21-22), qui est au courant des nouvelles théories, notamment celles de la linguistique allemande.

*romaique*, après avoir prouvé que toute fusion ou assimilation entre le dialecte cultivé de l'Attique et les dialectes populaires de l'antiquité était impossible, l'auteur remarque : « Romaic is itself a living evidence how popular dialects persist. »<sup>261</sup>

Dans son schéma d'interprétation de la généalogie du *romaique*, Clyde recourt à une dichotomie entre « la langue des instruits » et « la langue des illettrés » : un dialecte cultivé est utilisé par les élites, tandis que les dialectes populaires<sup>262</sup> sont employés par les gens illettrés. Il considère que ces deux variétés peuvent manifester des écarts considérables. Or, il accepte que la masse des gens illettrés<sup>263</sup> arrive à comprendre la langue des instruits, même s'ils ne sont pas capables de la reproduire. Il considère cela comme une règle qui régit tout ensemble social utilisant la même langue. Il en conclut que le *romaique* est en réalité issu d'une telle catégorie de dialectes, c'est-à-dire de certaines variétés parlées d'un grec populaire fortement antique. Les variétés populaires, d'où le *romaique* est issu, ont coexisté avec l'attique, elles ont peut-être même précédé ce dernier. L'attique que l'on connaît aujourd'hui n'était que la langue des classes cultivées d'Athènes et non pas celle de toute la population en Attique ; en d'autres termes, elle n'était que la variété d'une élite.<sup>264</sup> Par conséquent, dans l'interprétation de l'évolution linguistique qu'il avance, Clyde met l'accent sur la répartition des variétés du grec dans l'espace social (*peuple - élites*) et considère cette évolution en partant de deux principes : chacune de ces variétés a ses propres qualités internes, elles évoluent parallèlement, tout en ayant un rapport particulier.

Cette conception qui constitue le point de vue de nombreux hellénistes attribue en effet une « certification scientifique » à la thèse du caractère à la fois antique et hellénique du grec dialectal. Pour ce qui est donc de l'étude du grec, outre le fait que l'approche éolodorienne ouvre la voie à une démarche comparatiste, elle fournit également une sorte de revêtement scientifique au récit des origines de celui-ci. En même temps, d'après les postulats de cette théorie, il devient évident que le grec dialectal accéderait difficilement au niveau de la langue cultivée et il aurait peu de chance d'être instauré comme langue nationale. Au contraire, ce qui lui est réservé, c'est un certain rôle dans le processus de fixation de la langue cultivée et future langue de tous les Grecs. Comme nous l'avons expliqué en première partie, la recherche dialectale sert à l'étude du grec ancien et l'aspect hellénique des vernaculaires nourrit la variété puriste avec des racines introuvables dans la littérature antique.

D'après ce que nous avons exposé, nous comprenons alors la manière dont

---

<sup>261</sup> J. Clyde, op.cit., p. 28. Pour l'instant, nous observons une compatibilité presque parfaite entre le point de vue de la linguistique historique et le modèle éolodorien, avec une seule nuance cependant : à force de vouloir formuler un schéma généralisant, on soustrait implicitement la « particularité historique et l'unicité du grec ». Nous reviendrons sur ce point.

<sup>262</sup> D'après ses propos, « the ruder forms of speech », ibid., p. 27.

<sup>263</sup> « The masses », ibid., p. 27.

<sup>264</sup> Ibid., p. 29.



une série d'interprétations ou de constatations émergent dans les travaux des savants grecs, telles que *le caractère hautement antique et la persistance bi-millénaire* du grec dialectal, la nature du rapport entre la katharevousa et les variétés dialectales, ou encore l'impossibilité de ces derniers à constituer la langue nationale. Nous verrons par la suite la façon particulière dont ces aspects ont été développés dans les travaux des philologues grecs.

## 2. La katharevousa comme nouvelle koinè et la « véhicularité »<sup>265</sup> en tant que droit historique

L'approche éolodorienne ainsi que certains postulats de la linguistique comparée jettent les fondements pour construire l'histoire de la katharevousa. L'origine de la variété puriste et sa « nature » déterminent en effet sa place et sa fonction dans l'univers grec du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, la conviction répandue d'après laquelle la koinè n'est pas une langue commune populaire de l'univers gréco-romain contribue à renforcer la place de la katharevousa, héritière légitime de la koinè, en tant que langue commune de la nation.<sup>266</sup> Quant à son aspect linguistique, elle se rapproche de l'attique. De cette façon, on arrive à situer la variété puriste dans la lignée de la koinè et à la considérer également comme une langue commune unifiant toutes les élites, voire les couches lettrées grecophones.<sup>267</sup> En outre, la katharevousa, indépendamment de ses origines, est déjà considérée comme *la seule et unique langue commune* dans l'univers grec. Le fait de lui attribuer une lignée remontant à la koinè signifie que cette qualité, à savoir le fait d'être une variété commune, n'est pas un trait nouveau. Ainsi, on monopolise pour le compte de cette variété toute « véhicularité » en excluant la possibilité qu'une autre variété puisse servir de langue véhiculaire. Quant aux autres langues de l'Europe ou de l'Empire ottoman, on ne se pose pas la question de savoir si elles ont eu dans le passé, ou dans le présent, une fonction semblable dans l'univers grecophone.<sup>268</sup> En effet, on

---

<sup>265</sup> Par le terme *véhicularité* nous entendons le pouvoir et la possibilité d'une langue de constituer une langue véhiculaire.

<sup>266</sup> Ce point de vue, c'est-à-dire la koinè en tant que variété littéraire qui sert d'instrument de communication entre les élites instruites, se trouve très éloigné des convictions de G. d'Eichtal. Rappelons que d'Eichtal considère la koinè de l'ère gréco-romaine comme une langue à vraie portée universelle, allant au delà des élites instruites.

<sup>267</sup> Le caractère commun de la katharevousa est mis en exergue surtout à la fin du siècle, c'est-à-dire au moment où le démotique revendique cette même place.

<sup>268</sup> Les savants grecs sont conscients du rôle du français en tant que *lingua franca* des élites instruites, non seulement grecophones, mais aussi ottomanes ou européennes, depuis le siècle précédent. Mais, même au sein des élites grecques, à part le français, la langue commune écrite n'a jamais été exclusivement la katharevousa ni une autre variété archaïsante du grec. Les érudits grecs turcophones d'Istanbul originaires de l'Anatolie ou les lettrés orthodoxes de cette région de l'Empire constituent un exemple qui illustre parfaitement ce cas. Pour eux, le turc s'emploie

reconnaît, même explicitement, que la seule variété qui a constitué à travers les siècles un instrument commun de communication est la koinè et celle qui lui a succédé, mais jamais une quelconque variété orale :

« Et puisque même aujourd'hui existent tant de dialectes régionaux, quelle est alors la langue grecque commune? La langue grecque commune en soi n'existe pas véritablement de nos jours et n'exista ni dans le passé, durant les siècles historiques. Elle est une langue abstraite. Il s'agit d'un ensemble d'aspects qui sont communs dans tous les dialectes »<sup>269</sup>

L'auteur reproduit ici une idée qui assez répandue, d'après laquelle il n'a jamais existé une *langue populaire commune*. Il s'agit d'un point de vue qui, encore à cette époque, fait l'unanimité chez le milieu des savants grecs. Quant au qualificatif de « langue commune » attribué au « grec populaire », il s'agit d'une abstraction d'après l'auteur. Au contraire la langue savante a toujours été commune au moins pour les couches instruites.<sup>270</sup>

Il faut noter ici que le point de vue qui concerne la place et le rôle de la katharevousa arrive à s'adapter parfaitement au cadre des projets politiques élaborés après la guerre de Crimée. D'après ces projets que nous avons évoqués en première partie, cette variété se voit destinée à dépasser les frontières du monde grecophone. Elle est vouée à devenir la langue de tout autre orthodoxe de l'Empire voulant accéder aux lettres grecques, ce qui est, en réalité, une étape nécessaire vers la civilisation. La langue des savants, outre le fait qu'elle véhicule cette civilisation, offre la qualité de constituer une variété commune, tant dans le présent que dans la diachronie.<sup>271</sup> Notons aussi que la koinè joue le rôle de langue commune pour les élites, mais aussi pour les allophones, au fil des siècles. La katharevousa de cette

---

pendant plusieurs décennies comme une langue véhiculaire, à côté de la katharevousa, une place qu'il occupe même avant l'établissement de l'État. Sur l'activité éditoriale en langue turque de ce milieu d'érudits, voir E. Balta, *Karamanlidika : bibliographie analytique d'ouvrages en langue turque imprimés en caractères grecs*, Athènes, 1987, ainsi que « Οι πρόλογοι των καραμανλίδικων βιβλίων πηγή για τη μελέτη της “εθνικής συνείδησης” των τουρκόφωνων ορθόδοξων πληθυσμών της Μικράς Ασίας » [« Les préfaces des livres karamanli comme source pour l'étude de la « conscience nationale » des populations turcophones orthodoxes d'Asie Mineure »], in *Mnimon*, 11, 1987, p. 225-233.

<sup>269</sup> « Αλλ'αφ'ου και σήμερα τόσαι τοπικά διάλεκτοι υπάρχουν, τις και ποία είναι η κοινή ελληνική γλώσσα; Κοινή ελληνική γλώσσα κυρίως ειπείν ουδέ σήμερα πραγματικώς υπάρχει, ως ουδέ το πάλαι κατά τους ιστορικούς χρόνους υπήρχεν, αλλ'είνε μία αφηρημένη γλώσσα · είνε σύστημα των κοινών πάσαις ταις διαλέκτοις χαρακτήρων », Mavrofridis, op.cit., p. 17.

<sup>270</sup> Rappelons qu'à propos de la *langue savante* de l'Âge préclassique, le même auteur remarque que « cette langue à la fois savante et commune se distinguait plus ou moins des dialectes populaires contemporains », ibid., p. 19 ; ici, c'est nous qui soulignons. Pour lui, ce phénomène remonte donc à l'époque homérique.

<sup>271</sup> Rappelons ici les propos de Kontopoulos d'après lequel « notre langue nous permet de communiquer entre nous, mais aussi avec notre passé » op.cit., p. 29-30 ; dans sa formulation se trouve condensée toute une conception du grec moderne et de l'objectif de la réforme.

fin de XIX<sup>e</sup> siècle aspire à jouer ce même rôle. La lecture précise de l'histoire du grec que l'on vient de voir confirme cette thèse. Les projets d'hellénisation de l'Orient qui s'appuieraient sur la diffusion de la katharevousa ou le projet de faire du grec une langue universelle visent tous à faire de la katharevousa, comme dans l'Antiquité, l'instrument de communication des élites instruites.

La variété puriste s'apparente donc à la koinè, non seulement grâce à une filiation, mais aussi en raison de toutes les fonctions qu'elle est appelée à remplir au sein de la société. Il s'agit des mêmes fonctions que la koinè a remplies dans l'Antiquité et au fil des siècles. Arrivée au XIX<sup>e</sup> siècle, elle doit continuer à satisfaire ces mêmes fonctions au sein de la société grecque, mais cette fois, sous la forme d'une katharevousa en train de réacquérir l'aspect de la langue antique. Selon les sources que nous avons eu l'occasion de consulter, le grec moderne comporte un ensemble de qualités internes inaliénables dans le temps. Ce qui reste également inaltéré dans le temps, concernant cette fois-ci la variété puriste, c'est son rôle unificateur au niveau national et supranational, car elle est la seule variété dans l'histoire à constituer un instrument commun de communication dans la nation, et à établir un pont entre la nation et son univers. Nous comprenons donc comment une *interprétation particulière de l'histoire linguistique* sert ici d'argument pour fonder le droit de la katharevousa à constituer la langue commune de l'État grec.

### 3. L'autorité des savants comme droit historique

Perçue comme l'évolution de l'attique et de la koinè, outre le fait qu'elle témoigne l'héritage linguistique de l'Antiquité classique et hellénistique et qu'elle met en valeur un aspect de « pureté » diachronique, la katharevousa assure une place particulière aux savants grecs et affirme leur pouvoir symbolique. Au sein des élites, ce sont les érudits qui préservent la langue, gage et témoin de l'identité hellénique. En d'autres termes, les élites lettrées *tracent leur propre héritage linguistique et intellectuel* comme une lignée commençant à l'Antiquité classique, où ils repèrent l'origine de « leur » langue. L'étape suivante se situe à l'époque hellénistique où l'attique se transforme en koinè ; puis, à l'époque byzantine, cette langue se maintient grâce aux élites lettrées et à l'Église, lesquelles, à leur tour, arrivent ainsi à préserver l'*hellénisme*. En effet, un grand nombre d'érudits se considèrent de plus en plus comme les successeurs des élites lettrées byzantines et des savants grecs de l'époque ottomane. Ainsi on relèvera la continuité entre la production savante de Byzance et celle de l'époque ottomane. C'est par eux en effet que la langue savante byzantine est héritée et transmise dans la société contemporaine. Le lien avec les élites grecophones du monde gréco-romain apparaît de façon plus indirecte, mais il est néanmoins explicite.

D'après les propos de Vyzantios, au moment de l'Indépendance, une variété grecque parmi les autres, qui n'avait pas subi l'effet de la corruption, était prête à

donner un nouveau souffle au reste de la langue, et cela, grâce à l'Eglise et à certains savants ou notables.<sup>272</sup> D'après d'autres savants, cet héritage apparaît de façon indirecte. Ce qui est admis d'une manière générale, c'est que le grec littéraire commence à s'améliorer et à se répandre depuis l'époque ottomane. Avant cette époque, il est question d'un noyau restreint de lettrés qui a préservé le grec à travers la littérature byzantine. Or, au cours de la période ottomane ou pendant ces deux derniers siècles, la langue commence à s'améliorer considérablement, grâce aux efforts des élites lettrées de la nation. Dans tous ces récits, le rôle des élites est plus ou moins explicite. Nous avons eu l'occasion de voir en première partie le témoignage de Renieris, pour qui *l'hellénisme, comme originalité de la nation* réside dans le fait que les Grecs sont les héritiers du génie de la Grèce antique. Le droit de contribuer à la construction de la civilisation universelle « se fonde sur [le fait] que nous avons moins d'obstacles et de murs de séparation que lui [le monde occidental] à franchir pour remonter à l'Antiquité gréco-chrétienne, pour aspirer son air salubre et fécond ; que nous en sommes plus près par *notre langue, notre Eglise* notre histoire, nos *traditions* sociales et *littéraires* ». <sup>273</sup> Or, ce patrimoine commun à tous les Grecs, qui consiste en une littérature antique et en une langue archaïsante, est transmis à travers les siècles, et garanti, dans le présent, par les élites instruites de la nation.

Une telle interprétation implique, en effet, que les élites lettrées considèrent avoir l'autorité intellectuelle sur la question de la langue, au nom de la nation. Il s'agit d'une autorité qui se fonde sur leurs droits historiques concernant le maintien du grec et de *l'hellénisme*. En d'autres termes, ils ont des droits historiques inaliénables sur le grec ancien, mais aussi l'autorité intellectuelle sur des questions linguistiques, devant la nation. Ce point de vue qui découle de l'interprétation précise du passé historique et de la vision de l'évolution du grec implique des conséquences importantes quant à la distribution des rôles dans le processus de la réforme, *entre les élites lettrées et le pouvoir politique*. La théorie éolodorienne renforce implicitement l'autorité des savants sur les questions de la réforme linguistique, dans la mesure où, à travers cette théorie, ces derniers s'érigent en gardes des sceaux de l'unique variété sortie de l'attique.

La perception d'une continuité intellectuelle depuis la basse antiquité et d'un héritage savant byzantin se renforce notamment avec l'évolution des recherches historiques grecques, pendant la seconde moitié du siècle. Le modèle éolodorien, s'appuyant sur la linguistique historique, vient compléter cette perception, en affirmant que l'attique et la koinè ont traversé les siècles en passant par la littérature savante byzantine pour parvenir à nos jours. Cela implique que le milieu érudit est à la fois *apte et légitime*, afin de procéder à la réforme de la langue : d'une part, il

<sup>272</sup> S. Vyzantios, *Λεξικόν Ἑλληνο-γαλλικόν και Γαλλο-ελληνικόν* [*Dictionnaire grec-français et français-grec*] (2e éd.), Athènes, 1856 (1e éd. 1846), p. β'-γ'.

<sup>273</sup> M. Renieris, « De l'impopularité de la cause grecque en Occident », art.cit., p. 357-358. Ici, c'est nous qui soulignons.

est apte car il a la compétence et le savoir faire (la maîtrise du grec ancien) ; d'autre part, il a la légitimité *car il se voit inscrit dans la lignée* (les savants contemporains en sont les héritiers) *de ceux qui ont préservé le grec à travers l'histoire, mais aussi grâce au rôle qui leur est attribué dans la synchronie* : il s'agit de faire du grec une langue qui véhiculerait la civilisation dans les Balkans ou, pour les plus ambitieux, d'en faire une langue universelle. Toutefois, il faut noter que cette légitimité n'est pas toujours le fruit de la perception d'un héritage savant, le situant à Byzance. L'héritage linguistique et intellectuel byzantin n'est pas unanimement accepté,<sup>274</sup> même si, dans la seconde moitié du siècle, on constate l'intégration progressive de cette ère historique dans le passé national. Nous verrons cependant que cette légitimité se construit de plusieurs autres façons.

#### 4. La complémentarité des arguments linguistiques et historicistes

Certes, la variété puriste des érudits grecs du XIXe n'est pas une langue nouvelle. Si nous voulons retracer son histoire et retrouver ses origines, nous sommes obligés de remonter au courant atticiste de la basse antiquité. Elle est en effet inscrite dans une certaine tradition savante, mais elle marque néanmoins une rupture aussi bien au niveau linguistique que social, parfois assez considérable, par rapport à la langue liturgique de l'Eglise orthodoxe ou par rapport à d'autres variantes qui ont préexisté. Outre l'écart morpho-syntaxique et lexical entre ces variantes et la katharevousa, cette dernière se répand à d'autres champs de communication, elle acquiert de nouvelles fonctions et conquiert les couches lettrées. Durant sa courte histoire, la katharevousa a été sujette à certaines critiques dont elle a eu de sérieuses difficultés à se débarrasser. Pendant les années de la montée du mouvement démotociste elle a été qualifiée de langue « artificielle », « morte » ou « montée de toutes pièces ». Or, les reproches, dont les instigateurs sont considérés être les démotocistes, apparaissent bien avant et proviennent notamment de savants étrangers : ils considèrent que la katharevousa, qui était formée à partir des efforts récents des érudits grecs, ne constitue pas une langue naturelle. D'après nous, l'interprétation de l'évolution de cette variété à l'aide du

---

<sup>274</sup> Nous pouvons citer ici deux exemples assez significatifs : K. Rados, à qui nous avons fait référence auparavant, rejette l'héritage linguistique et intellectuel byzantin, en considérant qu'il constitue le produit d'une époque décadente (« ...lorsque n'importe quel maître profane pourra désormais hardiment charger la malheureuse katharevousa de ses trouvailles insipides, dégagées du borborygme byzantin et du reste de la décadence grecque, avec un sourire idiot... ») [« όταν οι προστυχόντες ημιμαθείς διδάσκαλοι αδεώς πλέον θα δύνανται να φορτώνωσι την ταλαίπωρον καθαρεύουσαν με τα άνοστα αυτών εκ του βυζαντινού βορβόρου και της άλλης ελληνικής παρακμής μετ'ηλιθίου μειδιάματος ανασυρόμενα υπ'αυτών αγρεύματα... »], K. Rados, *op.cit.* p. 40). D. Mavrofydis et S. Koumanoudis sont inscrits dans la même tradition. C. Sathas, pour sa part, considère implicitement, qu'il n'existe pas de lignée directe entre les érudits grecs et les savants byzantins, puisque ces derniers se sont dispersés après la chute de Constantinople (C. Sathas, *Histoire de la question de la langue...*, *op.cit.*, p. 7).

modèle éolodorien lui fournit le revêtement d'une continuité solide et d'un passé historique remontant à la basse Antiquité.

Selon les considérations des auteurs que nous avons citées, la variété archaïsante est bel et bien présente au fil de siècles, constituant l'instrument de communication des élites instruites. À cet égard, elle n'est pas une langue morte que l'on tâche de ressusciter, ni un assemblage linguistique datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit en effet de ce que d'autres auteurs, cités dans ce mémoire, désignent comme l'hellénisme vivant, qui a été maintenu tout au long de l'histoire, au sein de l'Eglise et avec le concours des savants. Pour les savants puristes, le XVIII<sup>e</sup> siècle ne marque pas la naissance de la katharevousa. Au contraire, le bouleversement linguistique qui a lieu pendant cette période est perçu comme un effort de correction et de perfection de la langue héritée. Les efforts de correction entamés depuis un siècle, et même auparavant d'après certains, s'inscrivent dans le cadre d'un processus de « remise en état » d'une variété déjà existante, afin qu'elle réacquière son ancienne splendeur et qu'elle constitue la langue nationale. Il s'agit en même temps d'un effort pour contribuer au nouvel épanouissement de *l'hellénisme*.

D'autre part, l'image de l'Église comme sauveur de la langue, ne fait que renforcer cette conception particulière de l'évolution de la variété puriste, conception mise en exergue dans le modèle éolodorien. N'oublions pas que les érudits sont conscients que ce qui a été préservé par l'Église, était une forme de grec assez pure, se rapprochant remarquablement de l'attique. Nous pourrions même dire qu'il s'agit de deux arguments qui soutiennent la même thèse et se complètent : le premier, considérant l'Église comme Arche de la langue, est plus précoce, mais il a un écho plus large, en ce sens qu'il sert aussi à expliquer l'évolution nationale ; le second, à savoir la théorie éolodorienne, se réfère à l'évolution linguistique, dans le cadre d'une interprétation qui se veut scientifique.

Dans le souci de construire la continuité de la variété qui est vouée à devenir la langue nationale, en lui attribuant les traits d'une tradition unique et homogène, les discontinuités ou les ruptures sont réinterprétées ou parfois même éclipsées. Ainsi, certaines discontinuités apparentes, d'ordre linguistique ou sociolinguistique, disparaissent du cadre de cette interprétation. Nous savons bien que la koinè de la Septante ou du Nouveau Testament ne s'identifie pas à la variété atticisante que les Pères de l'Église introduisent au IV<sup>e</sup> siècle. Toutefois, nous avons déjà mentionné que cette variété de la koinè est récupérée par les puristes et qu'elle est revendiquée comme appartenant à la même tradition linguistique savante. De même, la katharevousa du XIX<sup>e</sup> siècle ne tire pas toujours ses origines et ne s'identifie pas complètement à la tradition et aux usages linguistiques de l'Eglise orthodoxe. Coray et ses disciples ou ses successeurs, comme Asopios ou bien Mavrofridis, inaugurent une nouvelle tradition qui pose ses fondements sur une langue plus séculière, tout en adoptant d'autres principes de correction. Néanmoins, dans le

cadre du schéma éolodorien, les discontinuités de la katharevousa sont passées sous silence. La koinè des Évangiles, vue par Chatzidakis et par d'autres linguistes grecs à la fin du XIXe siècle comme étant à l'origine du grec dialectal, fait pour l'instant partie intégrante de l'histoire de la langue savante. Dans l'approche éolodorienne, l'héritage linguistique et intellectuel des savants semble être homogène et constant, au moins depuis l'ère hellénistique, ce qui constitue une vision qui est également forgée par la conception particulière du rôle de l'Église dans l'histoire de la langue.

## 5. Cadres sociopolitiques et usages idéologiques

Avant de clore ce chapitre, il nous semble nécessaire d'observer d'une part la façon dont certaines théories de la linguistique historique ont transité depuis l'Europe occidentale vers les milieux des lettrés grecs et, d'autre part, comment elles ont été récupérées et réadaptées dans les schémas interprétatifs que nous venons d'exposer. Concrètement, ce qui nous intéresse, c'est de suivre les savants qui travaillent sur l'histoire de la langue grecque et essaient d'interpréter le rapport entre *langue cultivée*, *dialectes vulgaires* et *langue commune*, vus dans leur continuité historique. Certes, nous avons affaire ici à un sujet qui a préoccupé la philologie même avant le XIXe siècle. Or, l'essor du comparatisme au début du siècle, ainsi que la nouvelle condition socio-historique d'une Europe qui fait entrer « les masses populaires » dans l'histoire et se réorganise sur la base des nationalités ont conduit à établir sur de nouveaux fondements la conception du rapport entre vernaculaires et langue commune.

L'étude de l'histoire récente des langues européennes, notamment dans la période allant de la Renaissance au XIXe siècle, permet de dégager certaines conclusions qui servent à fonder des positions concernant souvent le rôle de ces langues au sein des États nationaux. Selon une vision assez répandue, surtout dans la deuxième partie du XIXe siècle, un grand nombre de langues européennes sont perçues comme le résultat d'une évolution régie par un ensemble de principes. On considère que l'origine des langues littéraires de l'Europe se situe dans les vernaculaires du bas Moyen Âge. Le processus qui mène un vernaculaire à l'état de « dialecte poli » à travers son élaboration, et ensuite, à devenir la langue commune de tout un peuple culturellement homogène, apparaît comme une *contrainte historique* : « Dans la mythologie néogrammaire, la représentation du processus qui fait passer de la fragmentation dialectale à l'imposition d'une langue unificatrice est simple : un dialecte pour des raisons variées, s'impose par son prestige et par des modalités historiques diverses, d'ordre socio-historique et/ou politique, finit par s'étendre comme véhiculaire sur un ensemble géolinguistique correspondant *grosso modo* à une "aire linguistique" qui ne demandait qu'à trouver sa "langue commune" ». <sup>275</sup> Ce schéma est largement diffusé dans la

---

<sup>275</sup> D. Baggioni, *Langues et nations en Europe*, Paris, 1997, p. 86-87.

seconde moitié du siècle et sert, entre autres, à valoriser les langues vernaculaires, à fonder la légitimité des langues communes et à forger les nouvelles identités collectives.<sup>276</sup>

Or, en ce qui concerne le grec, ces mêmes préceptes de la linguistique historique ont servi à consolider la place d'une variété qui est loin d'être celle qui se veut le résultat de l'élaboration d'un vernaculaire. En effet, ce même schéma soutient la légitimité des projets puristes, tandis que ce que l'on aurait dû attendre comme conséquence « naturelle » de l'application du même modèle au grec moderne serait la mise en valeur d'une variété à tradition orale, visant au statut de la langue nationale. En d'autres termes, un (ou des) vernaculaire(s) du grec moderne aurait(en)t dû constituer le fondement de la langue nationale, ce qui était le cas dans d'autres pays. Toutefois, une lecture sélective contourne cette interprétation au profit de la katharevousa. C'est ainsi que l'on mettra l'accent sur le fait que la variété qui se voit élevée au statut de langue nationale est toujours une variété élaborée et polie. Bien entendu, la seule variété qui fait preuve d'élaboration, pendant cette période, est la katharevousa. Par conséquent, même si l'on ne tient pas compte des arguments comme celui de la mission universelle de la variété puriste, cette dernière reste la seule à pouvoir prétendre à un niveau suffisant d'élaboration et à une présence dans les lettres, les sciences et l'administration.

Dans ce cadre, certains postulats formulés par des philologues ou des linguistes occidentaux serviront à confirmer cette thèse. Effectivement, James Clyde, qui est particulièrement apprécié par nos auteurs, proclame qu'une variété cultivée de l'anglais accède au niveau de la langue nationale en vertu du principe qu'un dialecte rustique (*rude dialect*) ne peut pas y accéder. Pour nos auteurs, la lecture s'arrête ici, dans la mesure où l'argument est suffisant pour le purisme. Cette interprétation devient un argument de poids exceptionnel, au moment où la katharevousa est menacée par la variété orale commune que les démotocistes commencent à élaborer. La reprise de cette thèse apparaît clairement dans les réquisitoires des puristes qui se multiplient après 1888 : d'après K. Rados, l'histoire prouve que la langue littéraire (dans le texte *φιλολογική γλώσσα*) d'une nation devient la langue commune de tous, comme ce fut le cas pour le français, l'attique,

---

<sup>276</sup> Le repli des langues classiques face aux langues vernaculaires est un processus qui commence déjà à la fin du XVIIe siècle. Au milieu du XIXe « les anciennes langues sacrées [...] furent [...] obligées de frayer, sur un plan d'égalité ontologique, avec une foule plébéienne et panachée de langues vernaculaires rivales, en un mouvement qui acheva le processus de rétrogradation antérieur sur le marché sous l'effet du capitalisme de l'imprimé ». B. Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor des nationalismes*, Paris, 1996 (1e édition en anglais, 1983), p. 80. Sur ce recul des langues classiques en France et en Allemagne dans le XIXe siècle voir aussi M. Jacob, « Étude comparative des systèmes universitaires et place des études classiques au XIXe siècle en Allemagne, en Belgique et en France ». in M. Bollack et H. Wismann (éds) *Philologie et herméneutique au XIXe siècle*, Göttingen, 1983, p. 117-127.



le latin. Cette langue littéraire est au départ le dialecte d'une région, d'une ville parmi d'autres et d'une classe sociale précise.<sup>277</sup> Nous pouvons imaginer que le démotique que l'on trouve aux concours poétiques des années 1860-72 n'est pas encore considéré comme une variété qui pourrait égaler la *katharevousa*.<sup>278</sup>

Toutefois, les mêmes préceptes serviront à soutenir des positions opposées. D'après Müller, dont les textes sont connus par un bon nombre de puristes, les langues romanes sont le produit de l'évolution du *latin vulgaire*. Il est évident ou facile à conclure que les *variétés cultivées* du XIXe, voire les langues nationales, dérivent de l'élaboration des vernaculaires qui remontent au latin. Les lettrés grecs sont conscients de ce principe et l'admettent explicitement, lorsqu'il est question de comparer l'évolution du latin et celle du grec. Or, suivant ce même principe, une variété *vulgaire* du grec aurait pu s'élever au statut de variété *cultivée* en vue de former une langue nationale. Néanmoins, nos auteurs évitent, le plus souvent, de prolonger le syllogisme et d'appliquer ce modèle à la réalité linguistique grecque. De même, le fait que le français littéraire des XVIIIe et XIXe siècles dérive de l'évolution et de l'élaboration des « dialectes populaires »<sup>279</sup> implique qu'en Grèce aussi, il serait légitime d'obtenir une langue nationale fondée sur une ou plusieurs variétés régionales. Cette hypothèse, qui n'apparaît pas dans les textes des puristes, sera formulée dans les travaux des démotocistes et de certains hellénistes. L'émergence historique du français ou de l'allemand littéraire à partir des « dialectes populaires » deviendra bientôt un argument dans l'arsenal du démotique.

Néanmoins, d'autres arguments viennent consolider le point de vue des lettrés puristes, en contournant les conséquences que cette interprétation implique. Le postulat de *l'inséparabilité du grec* servira, ici, à donner une réponse. Afin de comprendre l'importance de ce postulat comme argument qui explique la position puriste, il faut tout d'abord noter que les savants majeurs du milieu du XIXe siècle ont une bonne maîtrise de l'histoire et de l'évolution des vernaculaires en Europe.<sup>280</sup> En outre, ils admettent la valeur, le haut niveau d'élaboration et d'efficacité que le français, l'italien, l'anglais ou l'allemand ont pu atteindre dans plusieurs champs de communication (littérature, sciences, administration, etc.). D'autre part, certains reconnaissent l'utilité de l'emploi du grec dialectal dans le processus d'élaboration d'une langue nationale. Or, comme nous l'avons vu, le fait de réhabiliter le grec

<sup>277</sup> K. Rados, op.cit., p. 79.

<sup>278</sup> Notons néanmoins qu'un tel point de vue ne fait pas l'unanimité, même au sein des milieux puristes. Nous verrons au chapitre suivant que K. Asopios et le cercle des lettrés qui se rassemblent autour de lui considèrent que le démotique est égal, voire supérieur à la *katharevousa*.

<sup>279</sup> Il n'est pas question ici de débattre du bien fondé de cette thèse. Sur l'origine du français comme langue commune et langue littéraire, voir R. Balibar, *L'institution du français : essai sur le co-linguisme des Carolingiens à la République*, Paris, 1985 et B. Cerquiglini, *La naissance du français*, Paris, 1991.

<sup>280</sup> K. Asopios et S. Zampelios, à titre d'exemple, sont deux personnages majeurs qui connaissent assez bien la récente histoire des langues telles que l'italien, le français, l'allemand ou l'anglais.

dialectal et de l'admettre dans le processus de formation d'une variété fixe et codifiée, n'ira pas jusqu'au point de l'accepter comme base d'une réforme, ce qui est le cas des langues occidentales.

En réalité, ce que l'histoire des langues européennes implique ne serait pas applicable au grec, car, pour les puristes, les deux paradigmes sont différents. Plus précisément, on considère qu'en Europe, la distance des vernaculaires par rapport à leurs *langues mères*, et en l'occurrence avec le latin pendant la Renaissance,<sup>281</sup> explique la raison pour laquelle la réforme s'est produite de cette manière précise. Les langues romanes ont déjà acquis une certaine *distance* et elles se sont séparées du latin *définitivement*, ce qui n'est pas le cas du grec. Cette distance n'a peut-être pas empêché de puiser dans le fonds lexical du latin, mais elle n'a pas permis, pour autant, la revivification de la morphologie ou de la syntaxe de ce dernier.<sup>282</sup> En revanche, la proximité du grec moderne avec la langue ancienne *ne permet pas une intervention qui le séparerait du grec ancien*, mais, au contraire, elle doit viser à sa revitalisation. En effet, la proximité du grec moderne avec le grec ancien ne permettrait pas de renoncer au second, en partant du premier dans la réforme de la langue. Au contraire, pour les plus modérés, il faut insuffler dans la langue actuelle une quantité d'aspects archaïques qui la rapprocheront de l'ancienne, en sorte qu'elle puisse constituer finalement « une phase nouvelle » du grec ancien. Il est donc possible d'admettre le paradigme de l'évolution des vernaculaires en Europe, de mettre en valeur ces variétés, élevées progressivement au rang de langues nationales, et, en même temps, d'écarter toute éventualité d'une réforme du grec moderne sur la base des vernaculaires. Ce qui sépare les deux cas, pour nos savants, c'est, entre autres, le fait de se trouver, avec le grec, devant une langue vivante qu'il faut remettre debout, tandis que pour le latin on a affaire à une langue morte disparue à jamais de l'histoire.

En résumé, nous pouvons dire que pour les Grecs, la reproduction de ce modèle interprétatif, dans sa version « éolodorienne », sert à légitimer des objectifs linguistiques différents de ceux que les savants occidentaux se sont fixés. La valorisation des variétés dialectales n'est pas un objectif en soi, pour les Grecs ; elle est, en effet, le moyen de leur attribuer une identité hellénique pour deux raisons : d'abord, il est possible de postuler que l'ensemble de la langue est préservé, ainsi

---

<sup>281</sup> C'est-à-dire au moment où le processus de la formation des langues nationales en Occident commence.

<sup>282</sup> Selon Kontopoulos « personne n'espère dans la fusion [des langues romanes] en une seule ni dans la reacquisition des formes latines antiques » [« ... ουδείς ουδεμίαν τρέφει ελπίδα περί της συγχωνεύσεως απασών εις μία, ή περί της υπ'αυτών ανακτήσεως των αρχαίων λατινικών τύπων »] K. Kontopoulos, op.cit., p. 29-30. Ce qui est implicite dans ce passage, à propos du grec moderne, c'est qu'il y a la perspective réelle d'une future fusion des dialectes en une seule langue et la restauration des formes antiques. Cela tient au fait que la langue actuelle ne s'est jamais détachée du grec ancien. Les sources citées au chapitre précédent expliquent longuement ce point de vue qui devient un lieu commun chez les savants puristes après le milieu du siècle.

que l'identité de ses locuteurs ; ensuite, en faisant couler le fonds lexical démotique dans un moule morpho-syntaxique archaïque, les dialectes servent à la construction d'une langue archaïque qui essaie de tenir compte de ce grec dialectal. Ce modèle d'interprétation s'inscrit donc *dans une perspective de légitimation d'une langue littéraire qui devrait atteindre une forme plus ou moins archaïque*. Dans tous les cas, ce qui devient évident d'après ce que nous avons exposé, c'est que le noyau dur du même modèle scientifique est employé dans deux contextes sociopolitiques différents, afin de légitimer des objectifs linguistiques différents ou parfois opposés.<sup>283</sup> Les nouvelles théories de la linguistique comparée sont entrées en effet dans le moule de la conjoncture sociopolitique grecque des années 1850-1880, en se pliant aux enjeux idéologiques pour sortir réaménagés et conformes aux différents objectifs que s'assignent les élites grecques.

Ainsi, la prépondérance de la théorie éolodorienne face à toute autre interprétation de l'évolution historique du grec, ainsi que sa domination au sein de l'érudition grecque pendant les trois quarts du siècle, ne peuvent être expliquées uniquement par sa *large diffusion* et par les « similitudes illusoires »<sup>284</sup> d'une certaine partie du vocabulaire dialectal moderne avec les dialectes éolodoriens de l'Antiquité. Une autre conception de l'évolution du grec moderne, laquelle, partiellement modifiée, reste valable jusqu'à nos jours, est déjà formulée dans les années 1830.<sup>285</sup> Elle restera, certes, minoritaire pendant plusieurs décennies encore, mais les philologues qui l'ont soutenue ne demeurent pas inconnus des Grecs. D'ailleurs, les quelques Grecs qui l'adopteront dès la première heure semblent avoir une certaine présence dans l'activité intellectuelle et associative de l'époque. Or, le modèle éolodorien constituera pendant toutes ces décennies un terrain fécond qui fera fermenter les prémisses des travaux dialectologiques et qui légitimera une vision précise de la réforme de la langue en l'enveloppant de l'habit scientifique.

## Récapitulation

À travers les conclusions de la dialectologie et les spéculations sur l'évolution du grec ancien on voit émerger certains postulats concernant la « nature » et l'histoire du grec moderne : d'un côté, il y a un ensemble de variétés

---

<sup>283</sup> Il est clair que les objectifs et les thèses qui sont à légitimer vont bien au-delà du seul domaine linguistique : ils sont surtout et avant tout politiques et idéologiques.

<sup>284</sup> « ... appuyant leur opinion sur des similitudes illusoires... » N. Andriotis, *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας. Τέσσερις μελέτες*, [Histoire de la langue grecque. Quatre études] (2e éd.), Thessalonique, 1995 (1ère 1992), p. 97. Il faut remarquer que la linguistique récente, en Grèce, a bien décrit ce phénomène, mais elle ne l'a pas encore évalué en fonction du cadre sociopolitique d'où il a émergé.

<sup>285</sup> « C'est Heilmair, en 1834, qui a émis pour la première fois l'opinion pertinente, quant au sujet de l'origine du grec moderne », *ibid.* p. 97.

vernaculaires, de tradition orale, dont l'essentiel – leur génie - reste inaltéré, manifestant ainsi leur caractère hellénique ; de l'autre, il existe une variété cultivée, commune, constituant le véhicule qui amènerait vers le progrès et la civilisation, aussi bien les Grecs que les autres peuples balkaniques. Le choix de la katharevousa, ainsi que sa primauté face à toute autre variété du grec moderne s'imposent, non seulement grâce au rôle particulier qui lui est attribué au sein de la société contemporaine, mais également à cause *des droits historiques spécifiques*. Vue sous le prisme de cette généalogie précise, la katharevousa acquiert une légitimité fondée sur deux axes. Elle puise d'abord sa légitimité dans son état actuel, c'est-à-dire grâce au fait qu'elle représente une norme très archaïque et pure. De plus, sa légitimité s'appuie sur les origines de la variété puriste, étant donné qu'elle constitue le seul « représentant » de l'attique dans l'univers contemporain.<sup>286</sup> Cette manière de percevoir la katharevousa constitue un lieu commun pendant les trois quarts du XIX<sup>e</sup> siècle, en ce sens que cette conception ne suscite pas de polémiques ni de débats et qu'elle prédomine dans les différentes interprétations concernant l'histoire du grec.

Comme nous le verrons par la suite, les élites grecques attribuent une valeur considérable au caractère et aux traits historiques du grec, dans la mesure où la langue constitue un argument stratégique dans le processus de construction de l'identité nationale, mais elle est également un facteur de légitimation des projets politiques. De même, le « facteur langue » est capital non seulement dans la construction de l'imaginaire national, mais également dans la cohésion entre les différentes populations rurales ou urbaines, ou encore entre les élites instruites avec la population non instruite. Ainsi, le grec ancien et le récit de son histoire ne servent pas uniquement à interpréter la situation linguistique et culturelle contemporaine et à fournir l'appui aux différents projets politiques, mais ils servent également d'argument majeur sur lequel repose, pendant cette période, la construction des projets linguistiques. En d'autres termes, les différents projets linguistiques, élaborés après l'établissement de l'État, s'intègrent dans le cadre d'une vision précise de la langue antique et de l'évolution historique du grec ; ces projets, que nous examinerons dans la prochaine partie, *puisent en grande partie leur légitimité dans l'arsenal des arguments historicistes et linguistiques concernant l'évolution du grec*.

---

<sup>286</sup> Non seulement elle est archaïque - les autres le sont également - mais elle est la seule à perpétuer une variété fort prestigieuse.

## **TROISIÈME PARTIE**

### **LA CONCEPTION DE LA RÉFORME : ACTEURS, ACTIONS ET STRATÉGIES**

## V. LES ÉLITES LETTRÉES FACE À LA RÉFORME DE LA LANGUE

### A. Fixation du grec moderne : l'autorité des savants et le « laisser faire » linguistique

Les langues littéraires qui émergent pendant la Renaissance en Europe, deviennent progressivement des langues nationales au sein des États qui se forment tout au long du XIXe siècle ou de ceux qui existent déjà.<sup>1</sup> En réalité, ce qui est accompli dans une large mesure dans les États nationaux, c'est essentiellement leur standardisation, la reconnaissance formelle de leur statut au niveau des institutions, la diffusion aux dépens des autres variétés ou langues, ainsi que l'acceptation de ces langues comme naturelles et légitimes au sein de la communauté nationale où elles sont pratiquées.<sup>2</sup> En ce qui concerne le grec moderne, nous avons déjà vu, en première partie, comment est construite cette légitimité, ou plutôt comment elle est consolidée entre 1850 et 1880.

Par la suite, nous examinerons *les attentes concernant la réforme du grec moderne*,<sup>3</sup> ainsi que le développement des pratiques et le déploiement des stratégies qui visent à l'instauration d'une forme langagière fixe, définitive et commune au sein de la collectivité nationale. Contrairement à l'idée reçue, le débat sur la réforme du grec ne se réduit pas à la question de l'aspect morpho-syntaxique

<sup>1</sup> Sur le rôle des langues littéraires dans le processus d'émergence des nationalismes en Europe, voir notamment D. Baggioni, *Langues et nations en Europe*, op.cit., p. 95-199, S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, op.cit., (notamment les chapitres « Les traditions nationales », tome 2, p. 313-405 et « Luttés sociales, dialectes, contraintes », tome 3, p. 23-44), B. Anderson, *L'imaginaire national...*, op.cit., p. 81-90, J. A. Fishman, « Social theory and ethnography: language and ethnicity in Eastern Europe », in J. Hutchinson, A. D. Smith (éds), *Nationalism. Critical Concepts in Political Science* (tome 1), Londres, 2000, p. 202-203 et 207-211.

<sup>2</sup> Pour la définition du concept de la langue nationale, voir *Introduction : De l'usage de quelques termes et de certains glottonymes dans notre recherche: La langue nationale*.

<sup>3</sup> Le terme *réforme de la langue* désigne une conception commune chez les lettrés, d'après laquelle le grec moderne (oral ou écrit) doit subir des transformations lexicales, morpho-syntaxiques et stylistiques pour atteindre progressivement une forme fixe, nette et définitive qui serait la langue nationale « irrévocable ». Ainsi, on admet de façon unanime que le grec moderne, quelle que soit sa variété, n'est pas encore en dans un état ou une condition qui lui permettrait d'assurer pleinement ses fonctions au sein de la nation et sa mission en dehors des frontières de l'État. Il s'agit d'une opinion partagée par tous les lettrés pendant cette période, même par ceux qui vont promouvoir la langue orale commune. La nature des transformations, ainsi que son aspect définitif sont, en revanche, une pomme de discorde. Par le terme *réforme de la langue* nous entendons donc l'idée dominante chez les couches instruites, d'après laquelle, il doit y avoir un processus qui conduira à la fixation du grec et à l'adoption d'une seule et unique forme de langue, reconnue par l'État et par la société comme étant la langue nationale.

ou lexical de la langue. Dans ce débat, on traite une série d'autres questions, parfois implicites, mais aussi importantes, que nous pouvons résumer ainsi :

- Qui a la légitimité d'élaborer et de former la norme définitive de cette langue ? En d'autres termes, quelle est l'autorité compétente (scientifique, politique ou autre) chargée d'accomplir cette tâche ?
- Par quels moyens et avec quelles mesures concrètes parviendra-t-on à atteindre le modèle souhaité?
- Qui est ou qui doit être le destinataire de la langue cible et comment cette dernière sera-t-elle diffusée?
- Quel doit être le rapport entre la langue que les savants sont en train de construire et les autres variétés du grec ou les autres langues?
- Quelle est la perspective temporelle de la réforme?

Dans cette partie, nous allons étudier les réponses données à ces questions, ce qui compose en effet l'image des attentes des savants quant à l'évolution et l'avenir de la langue.<sup>4</sup> Plus précisément, nous examinerons la place que les acteurs sociaux s'attribuent dans la réforme, ainsi que celle qu'ils occupent réellement. Nous verrons également comment l'autorité individuelle est perçue, quels sont la place et le rôle des couches instruites, en Grèce ou à l'étranger, et quelle est la place des élites lettrées. D'autre part, nous analyserons la perception des mesures prises et des moyens considérés comme nécessaires pour la réforme, et nous illustrerons la mise en application de certaines résolutions à l'aide de plusieurs d'exemples. Il s'agit en effet d'esquisser les grandes lignes des stratégies que les élites lettrées élaborent pour accomplir les objectifs qu'elles se donnent, ainsi que les limites de leur action. D'autre part, nous observerons la « rencontre » des élites lettrées avec les institutions étatiques ; en d'autres termes, nous exposerons comment l'action et les attentes des lettrés se croisent avec un ensemble d'initiatives provenant de l'État.

En outre, nous examinerons plusieurs facteurs sociopolitiques qui représentent des contraintes face aux pratiques et aux aspirations des élites lettrées. Plus précisément, nous étudierons comment la conjoncture de la seconde moitié du siècle et certains événements survenant après 1880 constituent une sorte d'impasse pour les projets puristes et pour les initiatives que les élites développent. Nous verrons également comment les projets linguistiques<sup>5</sup> qui sont élaborés et les

---

<sup>4</sup> Les questions citées plus haut seront traitées par la suite séparément pour des raisons méthodologiques. Néanmoins, elles forment un tout et sont imbriquées, en ce sens que l'une stipule l'autre.

<sup>5</sup> Un *projet linguistique* peut inclure une ou plusieurs réponses aux questions que nous avons citées ci-dessus. Ainsi, un *projet linguistique* n'est pas toujours une proposition complète et cohérente portant sur l'évolution souhaitée du grec moderne et sur la formation de la langue

stratégies qui se développent s'intègrent dans ce cadre idéologique que nous avons décrit dans la première partie. En d'autres termes, nous verrons que cette même conjoncture sociopolitique des années 1850-1880 affecte aussi bien la consolidation du cadre idéologique que les projets et les stratégies des lettrés grecs. Dans un dernier temps, nous esquisserons la rupture que les intellectuels démoticistes opèrent au niveau des mentalités et des pratiques, à l'aube du nouveau siècle.

---

nationale. Peu de sources, d'ailleurs, présentent cet aspect ; très souvent, il s'agit d'une perception fragmentaire de la situation : certaines questions sont traitées de façon plus ou moins longue, tandis que d'autres préoccupent moins ou sont totalement écartées. Par conséquent, lorsque nous employons ce terme de *projet linguistique*, nous nous référons rarement à des propositions globales, mais plutôt à certaines avancées que les divers auteurs font en matière de réforme du grec moderne. En regardant la globalité de ces témoignages, nous nous rendons compte qu'en dernière instance les opinions se complètent et dégagent des attitudes communes, quant à l'avenir de la langue.



## 1. La responsabilité collective de la communauté des lettrés et l'autorité individuelle

Dans la première partie, nous avons vu que les recherches sur le grec dialectal sont souvent menées par des revues littéraires, par des associations et qu'à la tête des initiatives se trouve un ensemble de savants majeurs. De même, nous avons constaté que la lexicographie dialectale acquiert une étendue considérable dans l'espace géographique et attire un nombre non négligeable de lettrés. La question que nous nous poserons ici est de savoir quelle est la place des différents acteurs sociaux dans le processus de la fixation du grec moderne. En d'autres termes, nous voulons savoir, d'une part, si cette sorte d'engagement collectif que nous avons constaté pour la lexicographie est un trait qui caractérise aussi le processus de la réforme du grec moderne et, d'autre part, la façon dont l'implication des différentes parties est représentée. Plus précisément, nous essayerons de définir l'acteur, ou les acteurs, qui ont *la légitimité* de se prononcer sur ce qui doit être changé, amélioré, retenu définitivement ou rejeté, et ceux qui pourraient se prononcer sur l'aspect définitif de la langue et définir le terme de la réforme.

Pendant la période en question, les milieux des lettrés s'accordent sur le fait qu'aucune forme, mot ou structure et, bien plus, aucun système ne doit ni ne peut être *imposé par un seul individu, par un cercle restreint d'érudits, ni par une haute instance du pouvoir politique*. Au contraire, on pense que le système définitif émergera *progressivement* à travers l'œuvre de *l'ensemble des lettrés* et prédominera *naturellement* dans la production littéraire et scientifique. Chaque lettré est tenu de faire des propositions, sans prétendre cependant que ce qu'il propose est définitif et irrévocable. Les innovations étymologiques, stylistiques ou la compilation des éléments morphologiques qui voient le jour entrent dans *le domaine public de la philologie* en constituant un objet potentiel de débat et de critiques. Les nouveautés produites entrent librement dans le domaine public, à condition d'obéir à certaines règles comme celle du respect d'une norme archaïsante. Par conséquent, le droit de se prononcer sur ce qui sera retenu définitivement appartient, potentiellement, à l'ensemble des érudits qui *plébiscitent* en quelque sorte tel ou tel élément. L'autorité d'un seul individu ne suffit pas à imposer des choix précis ou des propositions globales en matière de réforme linguistique ; au contraire, lorsque cela se produit, nous constatons souvent de vives réactions.

L'exemple d'une publication de P. Soutsos illustre bien la manière dont le rôle de l'autorité du savant est perçu durant ces années. Ce dernier publie, en 1853, sa *Nouvelle École de la langue écrite*,<sup>6</sup> où il expose une longue série de réformes

<sup>6</sup> P. Soutsos, *Νέα σχολή του γραφομένου λόγου* [*Nouvelle école de la langue écrite*], Athènes, 1853.

morpho-syntaxiques et lexicales qu'il faudrait adopter, afin d'obtenir une langue modèle. Ses positions, ayant l'allure d'un décret qui fixe l'état que la langue doit acquérir, seront doublement critiquées. Dans un ouvrage qu'Asopios publie la même année, il tâche de répondre point par point aux propositions de Soutsos. Comme nous pouvions nous y attendre, ni Asopios ni d'autres lettrés ne sont d'accord avec le contenu des propositions de Soutsos ;<sup>7</sup> et les critiques s'amplifient face à sa prétention d'instaurer un modèle définitif et de vouloir l'imposer comme unique forme de langue nationale. Ce qu'Asopios lui reproche, c'est de vouloir imposer son propre système « αυτογνωμότως και δικτατορικώς »<sup>8</sup>. En outre, il souligne sur un ton ironique le fait que Soutsos prétende être le seul à connaître le bon rythme et la juste mesure d'évolution de la langue. Ainsi, Asopios parle de lui-même à la troisième personne pour critiquer l'opinion de Soutsos :

« Avec l'emploi de la forme *ναι μην*, Asopios bondit dix ans en avant, en commettant des macaronismes ;<sup>9</sup> d'un autre côté, Ikonomos se précipita excessivement, en recueillant entièrement la richesse et la syntaxe complexe de la langue antique. Ceux-ci commirent des fautes en bondissant en avant, tandis que Coray fit défaut en reculant, sans prévoir ce que la Nouvelle École allait décréter cinquante ans plus tard. Seul Monsieur Panayotis Soutsos *sait évaluer les circonstances et les événements* et il est le seul qui, *ayant la mesure, fait avancer les idées et garde le juste milieu* ». <sup>10</sup>

Selon Asopios, une personne ne peut, à elle seule, connaître ce qui vient très tôt ou très tard dans l'évolution de la langue ; en outre, il est impossible qu'un seul individu maîtrise la cadence de cette évolution ou son terme exact.<sup>11</sup> D'une manière

<sup>7</sup> D'autres lettrés réagissent dans les colonnes des journaux et des revues ou en publiant des brochures. À titre indicatif, voir la critique d'A. Paleologos, in *Athina*, 1773, 11.03.1853, la brochure d'Ilias S. Stathopoulos, *Ο Α. Ραγκαβής κ'ο Π. Σούτσος* [*A. Ragkavis et P. Soutsos*], Athènes, 1853, ou encore le poème satyrique de A. Fatseas, *Τω αρχηγέτη της Νέας Σχολής* [*À l'attention du chef suprême de la Nouvelle École*], Athènes, 1853.

<sup>8</sup> Asopios, *Τα Σουτσεια, ήτοι ο κύριος Παναγιώτης Σούτσος εν γραμματικοίς, εν φιλολόγοις, εν σχολάρχαις, εν μετρικοίς και εν ποιηταίς εξεταζόμενος* [*Les Soutseia, ou M. Soutsos étudié du point de vue de grammaire, philologie, métrique et poésie*], Athènes, 1853, p. 72.

<sup>9</sup> Les termes *macaronisme* et *macaronique*, en Grèce, ne font pas référence à un genre poétique, mais plutôt à un style affecté d'écriture qui marie maladroitement les formes antiques avec les éléments de la langue moderne. Ces termes sont imprégnés d'un sens péjoratif jusqu'à nos jours.

<sup>10</sup> « Ο Ασώπιος δέκα έτη προπηδήσας δια του [c'est-à-dire en utilisant la forme] *ναι μην* εμακαρόνισεν, ο Οικονόμος, παραλαβών ολοσχερή τον πλούτον της αρχαίας γλώσσης και την πολύπλοκον αυτής σύνταξιν, έσπευσε πάρα πολύ. Ημάρτησαν ούτοι προτρέξαντες, ήμαρτε και και ο Κοραής οπισθοπορών, και μη προβλέπων τι έμελλε να δογματίσει μετά πενήκοντα έτη η Νέα Σχολή. Μόνος ο κύριος Π. Σούτσος οίδε καιρούς εν μετρήσαι και πράγματα, μόνος αυτός έστι μέτρα μεν γνώμη διώκων, μέτρα δε και κατέχων », *ibid.*, p. 74.

<sup>11</sup> « ... και είναι αδύνατον από τούδε προΐδεν και προειπείν ούτε τίνα δρόμον θέλει λάβει εις το εξής, ούτε ποίον έσται το τέρμα », *ibid.*, p. 96.

générale, on considère l'avenir de la langue à travers un éventail de possibilités. Beaucoup verront la tentative de fixer le grec comme *une œuvre de prospection* : « Avouez [dit un lettré grec à son interlocuteur] qu'il est malheureux pour un auteur d'avoir à faire usage d'une langue encore en état de formation. S'il écrit comme on parle, demain son style paraîtra arriéré et son livre sera délaissé ; si au contraire il écrit en vue d'une autre génération et en cherchant à deviner ce que sera la langue dans vingt-cinq ans, il ne sera pas lu avec plaisir par la génération présente »<sup>12</sup>. Ce qui se dégage essentiellement de ces propos, ce sont les attentes quant à l'évolution du grec moderne. En premier lieu, on considère que la langue n'a pas encore acquis sa forme définitive, ce qui empêche, effectivement, une production de haut niveau dans le domaine des lettres et des sciences. Chacun prospecte sur la forme que le grec aura définitivement dans l'avenir et donc sur ce qu'on pense être la forme du grec à moyen ou à long terme. Ainsi, certains avouent qu'ils « vivent » et qu'ils produisent sous la contrainte que leur langue pourrait être, dans l'avenir plus ou moins proche, une langue dépassée. Lorsque Sathas, qui s'est attelé plusieurs fois à la question de la réforme, parle des « progrès énormes que la langue a effectués depuis quelques siècles », il ajoute que l'on ne peut pas « prévoir l'avenir de celle-ci »<sup>13</sup>. Toutefois, nous verrons que l'impossibilité de prévoir l'avenir de la langue n'implique pas qu'on la voie évoluer indépendamment et en dehors de la volonté de ceux qui essayent de la fixer, ou vers un état inconnu.

Pour sa part, Asopios, comme plusieurs autres érudits, s'identifie aux préceptes de Coray, concernant l'autorité des savants à reformer la langue, et il cite les propos de ce dernier, dans son livre :

« Personne, aussi savant soit-il, n'a ni ne peut s'arroger le droit de dire à la nation “c'est ainsi que je veux que tu parles et que tu écrives” [...] Seul le temps a le pouvoir de modifier les langues des nations, comme il modifie les nations elles-mêmes. [...] Il faut avoir l'intelligence d'une huître pour imaginer que ce que quelqu'un écrit aujourd'hui deviendra une forme stable et invariable dans les générations à venir ».<sup>14</sup>

Par conséquent, ni l'érudition ni l'excellence en philologie d'un seul individu ou d'un cercle restreint de savants ne suffisent à légitimer des choix individuels, prétendant faire autorité. Cette position rencontre un large écho et elle est même

<sup>12</sup> Il s'agit des propos d'un savant grec dans une lettre adressée à G. d'Eichtal, que ce dernier rapporte dans son livre *De la réforme progressive...*, op.cit., p. 15-16.

<sup>13</sup> C. Sathas, *Histoire de la question de la langue ...*, op.cit., p. 5.

<sup>14</sup> « Κανείς, όσον ήθελεν είσθαι σοφός, μητ'έχει, μήτε δύναται πόθεν λάβει το δικαίωμα να λέγη προς το έθνος, ούτω θέλω να λαλής ούτω να γράφης. [...] Μόνος ο καιρός έχει την εξουσίαν να μεταβάλλη των εθνών τας διαλέκτους, καθώς μεταβάλλει και τα έθνη. [...] Πρέπει να έχει τις των ακρίδων τον νουν, ίνα φαντασθή ότι μόνα τα υπ'αυτού γραφόμενα σήμεραν θέλουσι γενή τοις επιγινόμενοις τύπος σταθερός και αμετάβλητος », Asopios, op.cit., p. 71 et 97.

adoptée par ceux qui ne s'identifient pas à l'enseignement et aux objectifs linguistiques de Coray. Voici ce qu'écrit S. Vyzantios, quelques années plus tard :

« L'oeuvre [du redressement de la langue] ne relève pas d'une seule personne, car ici s'applique le dicton “un égale personne” ; c'est l'oeuvre de tous, plus ou moins. Car, ce n'est pas telle ou telle personne qui fixe la langue, même s'il est Homère, mais tous ; et non pas une fois pour toutes, mais doucement et progressivement ».<sup>15</sup>

Vyzantios, qui n'a pas le même héritage culturel ni la même origine sociale qu'Asopios, vise à un modèle de grec différent du sien, mais tous deux sont d'accord sur la responsabilité collective des lettrés dans la fixation de la langue. L'opinion de Vyzantios compte d'autant plus qu'il est un lexicographe de profession, avec une remarquable érudition, et son travail est beaucoup plus décisif dans le processus de fixation de la langue que celui des autres lettrés, qui sont tout à fait conscients de ce fait.

Par ailleurs, il n'est pas le seul lexicographe à souligner la responsabilité collective des lettrés. Les auteurs d'un autre dictionnaire *français-grec*, publié dans la même période, notent en préface : « La fixation des langues n'est pas l'oeuvre d'une seule personne ni de quelques-uns, mais c'est le droit de l'ensemble d'une nation ».<sup>16</sup> Par conséquent, même les savants dont la compétence et l'autorité sont reconnues<sup>17</sup> n'admettent pas le statut de « législateur de la langue »<sup>18</sup> et ne revendiquent pas à eux seuls la responsabilité de la fixation du grec moderne, même si leur place leur donne la légitimité de se prononcer sur tel ou tel fait de la langue. Ainsi, en tant qu'individu, le savant n'acquiert pas le droit d'imposer ses choix au nom d'une autorité scientifique ou littéraire. Au contraire, ses choix ne tiendraient lieu que de propositions. C'est pourquoi les réactions sont très vives lorsque la nouveauté que l'on propose se présente comme un postulat ou lorsque quelqu'un prétend, à titre individuel, faire autorité. Quand Kontos formule des prétentions semblables, en 1882, nous sommes devant un autre exemple qui suscite des réactions aussi véhémentes.<sup>19</sup>

---

<sup>15</sup> « Το έργο δεν είναι έργον ενός, διότι το *Εις ουδείς* εδώ αληθεύει · είναι έργον απάντων, κατά το μάλλον μόνον ή ήττον [...] Διότι την γλώσσαν νομοθετούσιν, ουχί ο δείνα και δείνα, ουδ'Όμηρος εάν ήνε [sic], αλλά οι πάντες και ουχί δια μιας, αλλά βαθμηδόν και ανεπαισθήτως », S. Vyzantios, *Dictionnaire grec-français et français-grec, op.cit.*, (préface à la deuxième édition, 1857), p. ii.

<sup>16</sup> « ... των γλωσσών ο κανονισμός δεν είναι ουδ'ενός, ουδ'ολίγων, αλλά δικαίωμα της ολοκληρίας εκάστου έθνους », A. Ragkavis, A. Samourkasis, I. Nikolaïdis Livadefs, *Λεξικόν γαλλοελληνικόν, [Dictionnaire grec-français]*, Athènes, 1842, p. θ'.

<sup>17</sup> Les auteurs cités sont des universitaires et des lexicographes confirmés.

<sup>18</sup> Il s'agit du terme *ονοματοθέτης* que l'on retrouve fréquemment dans nos sources.

<sup>19</sup> Dans son livre *Γλωσσικαί Παρατηρήσεις [Remarques linguistiques]* (Athènes, 1882), K. Kontos s'attaque aux puristes de tout bord en leur reprochant des mauvais usages et une connaissance

La qualité d'un travail ou l'érudition d'un auteur ne sont donc pas des critères suffisants pour savoir si des nouveautés seront retenues et quelle sera la direction de la réforme. La valeur que les nouveaux éléments linguistiques acquièrent, ainsi que leur sort dépendent en réalité de leur *réception* et de leur *usage* de la part de *l'ensemble des lettrés*. Ils dépendent de l'appréciation implicite qui se traduit par *l'usage qui se fera ou non*,<sup>20</sup> ainsi que des jugements explicites, lesquels, en fin de compte, donneront ou non « droit de cité » aux innovations linguistiques.<sup>21</sup> Ainsi, chaque nouveauté, qui est produite selon des critères *esthétiques* ou *rationnels*<sup>22</sup>, est adressée à des individus qui utilisent des critères du même ordre, pour adopter, rectifier ou rejeter la nouveauté. Il est important de noter que le recensement des néologismes par A. Koumanoudis<sup>23</sup> révèle que la quantité des nouveautés lexicales qui sont enregistrées dans son dictionnaire est plus de deux fois supérieure aux entrées du dictionnaire du grec moderne de Vyzantios.<sup>24</sup> Étant donné que ce qui est retenu finalement à travers l'usage n'est qu'une partie de ces néologismes, nous

---

superficielle de la langue ; il préconise l'instauration d'un grec pur et d'un usage pertinent, ou le rejet total des usages métissés, erronés et des mauvaises imitations pour adopter une variété populaire nette. Dans les deux années qui suivent, on recense de nombreuses réactions hostiles, mais aussi quelques-unes en faveur des thèses de Kontos. Parmi les livres, les articles ou les brochures qui voient le jour en ayant un certain retentissement, on trouve la publication de D. Vernardakis, *Ψευδοαττικισμού έλεγχος* [*Critique du faux atticisme*] (Trieste, 1884) ainsi que la réponse de G. Chatzidakis, *Μελέτη επί της νέας ελληνικής ή βάσανος του ελέγχου του ψευδοαττικισμού* [*Étude sur le grec moderne ou examen de la critique du faux atticisme*] (Athènes 1884).

<sup>20</sup> « Αν το θελήσῃ χρήσις, παρ'ή εστί το δίκαιον και ο κανών του λέγειν » S. Koumanoudis, *Συναγωγή νέων λέξεων*, [*Recueil de mots nouveaux*], Athènes, 1998, (1ère éd. 1900), p. 383.

<sup>21</sup> La valeur du produit linguistique est déterminée avant tout par un contexte socioculturel et politique donné, et au sein de ce contexte. En ce qui concerne l'importance du contexte social et politique dans l'attribution de valeur à un discours, nous partageons l'analyse de P. Bourdieu (P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, 1982 p. 60-75). En paraphrasant ce dernier, nous dirions que la valeur de la nouveauté stylistique, lexicale, morphologique ou autre *résulte de la mise en relation que les locuteurs opèrent, consciemment ou inconsciemment, entre le produit linguistique offert par un locuteur socialement caractérisé, et les produits simultanément proposés dans un espace social déterminé*. (P. Bourdieu, *ibid.*, p. 15) Il faut préciser ici que nous ne projetons pas le modèle du *marché des biens symboliques* de Bourdieu, dans notre analyse. Ce dernier porte sur un phénomène différent de celui qui touche à notre recherche. Toutefois, la puissance euristique de ce modèle a inspiré largement certaines de nos hypothèses de travail.

<sup>22</sup> Par le terme *rationnels* il faut entendre plutôt *linguistiques*. La plupart des érudits conviennent de ce que les critères principaux qui sont nécessaires à la création de nouveaux éléments linguistiques, notamment des mots, sont la *φιλοκαλία* et la *ορθή κρίσις* (pertinence du jugement et esprit critique). Vyzantios rajoute à cela la bonne maîtrise de langues, mais aussi le facteur de la chance. Voir *Dictionnaire grec-français* (2e édition 1857), *op.cit.*, p. γ'.

<sup>23</sup> *Συναγωγή λέξεων αθησαυρίστων εν τοις λεξικοίς* [*Recueil de mots non retenus par les dictionnaires*] et *Συναγωγή νέων λέξεων...* [*Recueil de mots nouveaux...*] *op.cit.*, 1883 et 1900 respectivement.

pouvons percevoir l'importance de ce devoir de proposition, du choix et de l'élaboration auxquels tiennent tant les érudits. D'un autre côté, ce surplus de termes générés témoigne de l'état d'esprit qui règne pendant cette période : *il s'agit d'une effervescence lexicographique et stylistique* qui provient soit du domaine dialectologique soit de la discipline de la philologie. En fin du compte, ce genre de pratique détermine le champ où la langue évolue, le déploiement de la réforme, ainsi que la manière dont le grec moderne acquerra sa forme définitive.

Toutefois, ce qui paraît être régulé de manière naturelle à travers l'interaction constante au sein d'une « assemblée des lettrés » n'implique pas que soient éclipsés la place et le rôle spécifiques de l'autorité individuelle. Le génie personnel est, en fait, ce qui assurera les synthèses nécessaires :

« Pour la fixation complète de la langue, il faut [...] avant tout des auteurs excellents, dont la muse opérant sur la langue renouvellera les mots révolus, en enregistrera de nouveaux, fécondera les parties les plus arides, enrichira celles qui sont appauvries et rendra harmonieuses les plus rudes. En deux mots, elle rendra la langue une langue de tout espace, de tout temps et de tous les arts ».<sup>25</sup>

Certains lettrés agissent donc comme des pionniers au sein de cette communauté, en opérant des synthèses et en stimulant la réforme par leur oeuvre, en vue de se rapprocher davantage d'un « modèle universel » de langue, c'est-à-dire d'une langue de tout champ de communication et de tout moment historique. D'autre part, les grands auteurs et les chefs d'oeuvre qui font autorité pèsent considérablement dans la balance, pour le choix des modèles linguistiques, ainsi que pour la diffusion d'une norme. Parfois même, ce poids et l'influence exercée sont déterminants et durables. Lors de son discours de rapporteur au concours poétique de 1853 à l'Université, A. Ragkavis note, peut-être avec un peu d'exagération, que la présence d'une grande personnalité dans les lettres faisant usage d'une variété populaire modèle pourrait compromettre la direction de la réforme ; et comme la présence d'Homère a contribué à protéger pendant de longs siècles la langue homérique, de même, remarque-t-il, « l'apparition d'un grand poète écrivant en langue populaire

---

<sup>24</sup> Constatation faite par M. Ditsa, in *Νεολογία και κριτική [Néologie et critique]*, Athènes, 1988, p. 53-54.

<sup>25</sup> « Ίνα ρυθμισθή εντελώς η γλώσσα, απαιτείται [...] να αναφανώσι προ πάντων έξοχοι συγγραφείς, των οποίων η μούσα, επενεργούσα αμέσως επί της γλώσσης, ανανεώνει [sic] τας απηρχαιωμένας λέξεις, πολιτογραφεί άλλας νέας γονιμοποιεί τα αγονώτερα αυτών μέρη, πλουτίζει τα απορώτερα, μεταποιεί επί το αρμονικόν τα τραχύτερα, καθίστησιν, ενί λόγω, την γλώσσαν, την οποίαν μεταχειρίζεται, γλώσσα παντός τόπου, παντός χρόνου και πάσης τέχνης », S. Vyzantios, *Dictionnaire grec-français* (1<sup>e</sup> édition, 1846), op.cit., p. ιγ'.

ou en n'importe quel autre dialecte [pourrait] peser dans la balance immédiatement [en faveur de cette variété, bien évidemment] ». <sup>26</sup>

S. Zampelios va dans le même sens que Vyzantios, lorsqu'il parle lui aussi de la responsabilité collective exigée pour le recueil du lexique dialectal : le recueil lexical, comme nous l'avons vu, est l'affaire de toute personne instruite, et c'est en outre perçu comme un devoir face à la nation. Néanmoins, d'après Zampelios, l'élaboration de la matière lexicale recueillie est une préoccupation des spécialistes. Par conséquent, dans la communauté des lettrés grecs, laquelle apparaît à la fois comme garant de la langue et responsable dans son ensemble de sa fixation, nous observons une division du travail plutôt implicite, avec un partage précis des tâches. Chaque personne y est donc engagée, mais, en fin du compte, ce sont les savants majeurs qui ont le dernier mot.

Si la réforme et la fixation de la langue sont alors l'affaire de l'ensemble des lettrés, nous comprenons mieux pourquoi les remarques, les corrections, les commentaires de nature grammaticale ou autre ne se retrouvent pas exclusivement dans des travaux proprement linguistiques ou philologiques. Les colonnes des journaux et revues abondent d'articles, de toute taille, qui traitent de sujets philologiques ou linguistiques. Les colonnes de la presse voient défiler les articles d'auteurs très divers : enseignants, directeurs de lycées, officiers de l'armée, médecins, évêques et toute personne instruite qui se sent capable de défendre son point de vue sur une éventuelle correction, une nouveauté proposée, une rectification, etc. De même, les préfaces, les annexes et les annotations des livres d'histoire, de philosophie, de théologie ou autres, servent souvent de pivot pour expliciter les choix linguistiques individuels, ou pour fonder la pertinence d'un choix donné par rapport à ceux des autres auteurs. <sup>27</sup> Nous pouvons comprendre alors que la contribution à « la correction » et à la fixation de la langue *ne relève pas exclusivement d'un cercle restreint de spécialistes confirmés en philologie, du milieu universitaire ou académique, mais de chaque lettré qui est censé produire une oeuvre intellectuelle* ou d'après les propos d'Asopios « [α]πάσης τάξεως λοιπόν πολίται, διδάσκαλοι, ρήτορες, πολιτικοί, δικασταί, δικηγόροι, λεξικογράφοι, επιμεριδογράφοι, κλ, [οι οποίοι] εις νέον απεδύθησαν αγώνα ». <sup>28</sup>

<sup>26</sup> A. R. Ragkavis, « Ο ποιητικός αγών του 1853 », in *Pandora*, 4 (73), 1853, p. 13-14.

<sup>27</sup> À titre d'exemple, à la fin d'un livre traitant d'un sujet plutôt historique que philologique, S. Trikoupis informe le lecteur sur les choix précis de langue qu'il a faits pour son livre. Ainsi, il consacre quatre pages à expliquer les raisons pour lesquelles il a préféré la coordination de ses propositions au lieu de la subordination, telle forme de la troisième personne du pluriel de l'imparfait au lieu de telle autre, etc. (S. Trikoupis, *Ιστορία της Ελληνικής Επανάστασεως* [*Histoire de la révolution grecque*], tome A (1ère éd.), Athènes, 1853, p. 355-359).

<sup>28</sup> Asopios, op.cit., p. 95.

Dans ce contexte, la majorité de la production écrite, qu'elle soit littéraire, scientifique, journalistique ou autre, se voit intimement liée à la correction de la langue. Les lettrés croient en effet avoir l'obligation morale d'œuvrer pour la fixation de la langue, obligation qui se traduit concrètement par la proposition de nouveaux mots, formes et structures qui passent par la production d'œuvres littéraires, scientifiques ou philosophiques. Cette *amélioration* va de pair avec l'amélioration des performances dans chaque domaine de la connaissance : le fait d'accroître la production intellectuelle nationale, tout en essayant d'améliorer sa qualité, aura comme résultat le perfectionnement de la langue. Dans ce cadre, la publication d'un roman, d'un essai philosophique ou d'un traité scientifique, n'a pas une valeur pour la seule discipline concernée, mais elle est en rapport avec l'ensemble du travail pour la fixation de la langue. Tous les témoignages s'accordent pour dire que l'œuvre intellectuelle doit être aussi une occasion de participer à l'amélioration du grec moderne : « De nos jours, les poètes grecs ne doivent pas être uniquement des créateurs de poèmes, mais aussi des créateurs d'une langue, dont nous avons besoin ».<sup>29</sup>

Par conséquent, *un des moyens* pour avancer vers une forme fixe et définitive du grec moderne consiste à augmenter le nombre d'écrits, notamment la prose et la poésie, ainsi que le contrôle critique des éléments linguistiques qui émergent à chaque instant. *La production intellectuelle*, passant par la publication de livres ou de revues, ne *tend* donc pas seulement à accroître les connaissances et à promouvoir les arts, elle cherche aussi à *créer des exemples visant une langue modèle, en produisant parallèlement un discours métalinguistique portant sur les usages proposés*. Dans ce cadre, chaque lettré s'active à la fois comme auteur et comme juge de la production philologique, et il représente une voix dans le processus de formation de la langue nationale. Notons au passage que ces voix n'ont pas toutes le même poids, dans la mesure où l'opinion d'un savant majeur a plus de retentissement, au sein de la communauté de lettrés, que celle d'un simple maître - amateur de la dialectologie. Dans ce « plébiscite quotidien »<sup>30</sup>, chaque lettré a le « droit de vote » mais, en réalité, il s'agit de voix inégales, en ce sens que chacun n'a pas le même pouvoir d'influence au sein de cette communauté.

---

<sup>29</sup> « Ο Έλλην ποιητής σήμερον δεν πρέπει να είναι μόνον δημιουργός ποιημάτων, αλλά και δημιουργός γλώσσης, ης κυρίως έχομεν ανάγκην ». Extrait du discours prononcé lors de la remise de prix au concours poétique *Filadelfios*, en 1889 (*Φιλαδέλφιος ποιητικός αγών* ; l'extrait est cité par Rados, dans son livre *La lutte pour la langue grecque...*, op.cit., p. 60).

<sup>30</sup> Le « plebiscite quotidien » est un terme que nous empruntons au célèbre article d'Ernest Renan « Qu'est-ce qu'une nation? » (Paris, 1882).



## 2. Engagement collectif, perspective temporelle ouverte et accomplissement des objectifs nationaux

Cette responsabilité assumée au niveau collectif fait de chaque lettré un acteur potentiel dans le processus de transformation du grec moderne. Mais ce processus implique également une perspective temporelle, en ce sens qu'il s'agit de l'émergence *progressive* et de la prédominance *naturelle* d'une forme définitive, qui se réalisera à travers l'effort collectif. Ainsi, lorsque Asopios reprend la pensée de Coray, il considère que « les hommes érudits de la nation sont, naturellement, les législateurs de la langue que la nation parle », mais que « seul le temps a le pouvoir de transformer les langues des nations ».<sup>31</sup>

En fait, depuis 1830 au moins, les élites lettrées grecques et les hellénistes occidentaux sont tous d'accord pour admettre que le grec moderne est caractérisé par une certaine fluidité, en ce sens qu'il traverse une phase de transformation constante. Cette fluidité est perçue comme *le résultat de l'action délibérée* des érudits grecs pour l'amélioration de la langue, et ces efforts volontaires voient le jour avant même la guerre de l'Indépendance. Ils sont tous convaincus qu'au début de ce processus, on a à jamais relégué au passé une langue *imparfaite* et trop *insuffisante* pour l'accomplissement des objectifs nationaux<sup>32</sup> et que l'on est dans une période de transformation constante, qui aboutira à une forme définitive.

Dans la préface de son dictionnaire français-grec, S. Vyzantios explique : « en ce qui concerne l'ouvrage en question, la première difficulté à laquelle je me suis confronté consiste en l'ambivalence du grec moderne, jusqu'à présent. Ce dernier se trouve actuellement sur la ligne de démarcation où résidèrent toutes les langues des nations modernes, nations qui ont transité d'une situation à une autre ; d'une vie, soi-disant, à une autre ».<sup>33</sup> Cette forme définitive, que nous appelons par

---

<sup>31</sup> « Οι λόγιοι άνδρες του έθνους είναι φυσικά οι νομοθέτες της γλώσσας, την οποίαν λαλεί το έθνος » ; « μόνος ο καιρός έχει την εξουσίαν να μεταβάλλη των εθνών τας διαλέκτους », Asopios, op. cit., p. 71. Par ailleurs, tout suite après, il précise que la langue « doit être restaurée calmement et pieusement, comme on restaure le culte des dieux, et non avec l'impertinence et le désordre avec lesquels on éleva la tour de Babel » [« πρέπει να ανακαινίζεται με ευλάβειαν και ησυχίαν, καθώς ανακαινίζονται τα ιερά των θεών, και όχι με την θορυβώδη και τυραννικήν αυθάδειαν, με την οποίαν υψώθη της Βαβέλ ο πύργος »], *ibid.*, p. 71-72.

<sup>32</sup> *La question de la langue n'est pas une question purement philologique ; elle est aussi une question politique, voire une question d'existence nationale* : telle est l'affirmation des lettrés au milieu du XIXe siècle. De même, ils soutiennent que la prise de conscience du volet politique - national de la question remonte à très longtemps.

<sup>33</sup> « Η πρώτη δυσκολία την οποίαν απήντησα εις το ανά χείρας έργον, υφίσταται εις το αμφιρρεπές εισέτι της καθ'ημας Ελληνικής γλώσσας, ευρισκομένης προς το παρόν εις την μεταίχμιον εκείνην θέσην, εις την οποίαν ευρέθησαν, όλων σχεδόν των νεωτέρων εθνών γλώσσαι, όσα μετέβησαν άπο μίας εις άλλην κατάστασιν, από βίου ούτως ειπείν, εις βίον », Vyzantios, *Dictionnaire grec - français* (1ère édition), op.cit., p. θ'.

convention *langue cible*, est considérée comme l'aboutissement, tandis que le grec des siècles récents, abandonné à jamais, a été le point du départ. Entre ces deux repères, la langue traverse un état intermédiaire, transitoire, où des éléments plus ou moins formés, ou même définitifs, coexistent avec d'autres qui sont destinés à disparaître.<sup>34</sup> Le caractère fluide de la langue signifie donc qu'une série de nouveaux éléments lexicaux, morpho-syntaxiques et stylistiques apparaissent à chaque instant, dont certains prennent racine, en faisant évoluer la langue. Ainsi a-t-on le sentiment de se trouver devant une langue « essentiellement mobile, changeante, insaisissable »,<sup>35</sup> qui est en train de s'améliorer pour se rapprocher dans l'avenir de la perfection, ce qui marquera le terme de la réforme.

L'histoire récente de la langue indique alors, d'après nos auteurs, un processus déjà engagé dont on peut observer les premiers résultats, et qui sert d'ancrage à ce que l'on désigne comme l'avenir prometteur de la langue. Dans un essai écrit pour un public non grec, A. N. Vernardakis renvoie aux lettrés occidentaux une image qui est déjà un lieu commun pour les Grecs :

« Parler des progrès que la langue a faits depuis un tiers de siècle, c'est presque raconter des miracles. La nouvelle génération ne comprend plus la langue de la dernière [...] La langue d'aujourd'hui est celle de Xénophon, de Plutarque, de Lucien et de l'Évangile et elle ne tardera pas à être celle de Démosthène, d'Isocrate et de Thucydide, c'est-à-dire de Périclès et de son temps, qui fut l'âge d'or de la Grèce ».<sup>36</sup>

Effectivement, l'idée de fixer la langue à travers *une transformation lente et progressive* domine la démarche des savants tout au long de cette période. Cette conception fait en réalité partie de la vision globale de la société grecque et de son avenir dans le contexte balkanique et proche-oriental. La réforme du grec moderne est une transformation lente et progressive, puisque l'amélioration de l'instrument linguistique de la nation *fait partie du progrès national et de l'accomplissement des objectifs de la nation*, qui se réalisent à moyen ou à long terme : « Voici ce que doit être la boussole infaillible des érudits : aujourd'hui on écrit de manière simple et demain de manière plus élaborée, tout en progressant avec les forces de la nation ».<sup>37</sup> Ainsi, la langue se voit évoluer parallèlement au perfectionnement moral

---

<sup>34</sup> Nous avons emprunté le terme *langue cible* à la didactique des langues. Dans ce domaine, les termes *langue source*, *interlangue*, et *langue cible* s'emploient pour décrire le processus d'acquisition d'une langue chez l'individu (voir R. Galisson, D. Coste (éds.), *Dictionnaire de didactique des langues*, Paris, 1976). Pour nous, il s'agit évidemment d'une métaphore qui décrit bien la représentation du processus d'instauration d'une forme fixe et définitive du grec moderne.

<sup>35</sup> M. Miller, « Discours d'ouverture. Le grec moderne et ses progrès », in *Revue Politique et Littéraire*, 49, Paris, 1876, p. 539.

<sup>36</sup> A. N. Vernardakis, *Le présent et l'avenir de la Grèce*, Paris, 1870, p. 25.

et à l'éclairage du peuple ; en même temps, en s'améliorant, elle contribue à son tour au progrès moral.

De même, on admet qu'avant l'Indépendance, il existait une sorte d'anarchie dans les efforts visant à produire une forme définitive de langue. En revanche, ce début *d'unification* nationale, marqué par la fondation du Royaume grec, en 1830, a pesé sur la direction et l'organisation de la réforme : « [avant 1821, les efforts] fluctuaient entre l'archaïsme et le vulgarisme,<sup>38</sup> sans qu'une règle stable soit présente, c'est-à-dire sans aucune unité nationale ; car l'unité nationale est la seule règle de la langue ».<sup>39</sup> La fondation de l'État a donc été le facteur qui a contribué à donner un sens et une direction à ces efforts, en assurant, d'une part, le début de *l'unification nationale* et, d'autre part, *l'unification linguistique*. En d'autres termes, la progression de l'unification nationale marche de pair avec la fixation du grec moderne : « Pour fixer entièrement la langue, il faut d'abord réguler la société, il faut que l'esprit national se forme ».<sup>40</sup> En effet, la majorité des lettrés puristes sont fortement attachés à cette conviction. Le fait qu'une langue uniforme et définitive n'existe pas encore est donc naturel, étant donné que la nation n'est pas unifiée et qu'elle n'est pas encore parvenue à la stabilité. Le grec moderne dans son état définitif, homogène et commun à toutes les populations, apparaîtra au moment de l'unification nationale :

« De même, nous croyons qu'une langue abâtardie ne se purifie pas brutalement ni d'un seul coup, mais graduellement et dans la mesure où la nation progresse et se développe, ce qui constitue en effet l'évolution naturelle des choses, le cours incontestable des événements. [...] Seules les générations à venir, lorsque, avec l'aide de Dieu, la nation sera unifiée et encore plus éclairée, auront le droit de donner une forme définitive à la langue, en optant pour ce qui est bon et en remplaçant ce qu'elles jugeront comme inconvenant, de façon à ce que la langue devienne autant que possible régulière, riche et capable d'être interprétée dans son intégralité ».<sup>41</sup>

---

<sup>37</sup> « Ίδού ποία πρέπει να ήγε η απλανής των λογίων πυξίς : Σήμερον γράφω απλούστερον, αύριον τεχνικότερον, συμπροοδεύων με τας δυνάμεις του έθνους », S. Vyzantios, *Dictionnaire du grec actuel...*, op.cit., p. κη'.

<sup>38</sup> Le terme *vulgarisme* (χυδαϊσμός), désigne ici la démarche qui va à l'encontre de l'archaïsme, c'est-à-dire une procédure qui vise à rapprocher une variété à une « langue populaire », au sens de *lingua vulgaris*.

<sup>39</sup> « [avant 1821] ουδενός υπάρχοντος κανόνος σταθερού, δηλαδή ουδεμίας ενότητος εθνικής, διότι αυτή είναι ο μόνος της γλώσσης κανών, [les efforts] εκυμαίνοντο μεταξύ αρχαϊσμού και χυδαϊσμού », A. Ragkavis, A. Samourkasis, I. Nikolaïdis-Livadefs, *Dictionnaire grec-français*, op.cit., p. ζ'.

<sup>40</sup> « Ίνα ρυθμισθή εντελώς η γλώσσα, απαιτείται να ρυθμισθή πρώτον η κοινωνία, να σχηματισθή εθνικόν πνεύμα... », Vyzantios, *Dictionnaire grec-français...*, op.cit., p. ιγ'.

Le choix définitif qui donnera une langue fixe et cristallisée présuppose alors plusieurs décennies de travail collectif, l'unification de la nation, ce qui fournira aux futures générations une « matière élaborée » d'où émergera un code homogène.

La correction de la langue va, en réalité, de pair avec le progrès de la nation puisqu'il s'agit d'une des dimensions du développement national. Nous pourrions dire donc que la redéfinition des objectifs nationaux, dans le cadre sociopolitique des années 1850, affecte également la perception de la réforme de la langue. Rappelons ici que les attentes d'une prochaine expansion de l'État grec se trouvent démenties après 1856. Bien que l'établissement de l'État grec soit le résultat d'une insurrection qui a été marquée par neuf années d'hostilités et de négociations, son expansion n'est pas envisageable à court ou à moyen terme, ni réalisable à travers des opérations militaires. Les deux occasions ratées (la crise de 1839-41, et la guerre de Crimée) pour l'annexion de territoires rendent explicite le fait que l'expansion ne passe pas forcément par l'exploitation optimale des crises orientales : la force militaire conjuguée à la diplomatie est peu efficace, ou parfois pas du tout. Alors, même si les crises de la question d'Orient semblent se multiplier, on commence, à la fin des années 1850, à considérer que la solution de la question nationale surviendra à *moyen ou à long terme*, en empruntant d'autres voies que celle d'une lutte armée.

En effet, le « calendrier » de la question nationale pèse sur la perspective temporelle de la réforme de la langue. Le déroulement lent et progressif de la réforme paraît alors comme *un fait naturel* et indéniable qui a lieu avec la force d'une loi, *comme une sorte de contrainte*. Parfois même, ce progrès a tendance à apparaître comme une force interne à la langue, autrement dit, une qualité organique conduisant à la reprise de ses anciennes formes. Dans ce cadre, le devoir des lettrés consiste à travailler pour favoriser l'épanouissement de cette tendance. Dans son dictionnaire du grec commun, Vyzantios se demande pourquoi certains veulent endiguer l'élan de la langue, la délimiter, au lieu de suivre cet élan acquis, un élan qui la dirige, bien sûr, vers sa forme antique.<sup>42</sup> Ainsi, les pratiques langagières des érudits, des revues ou des institutions, et leur impact sur la langue moderne (des pratiques dans lesquelles se reflètent aussi bien le savoir linguistique que les mentalités et l'idéologie de l'époque) sont représentées, non pas comme un

---

<sup>41</sup> « Εφρονήσαμεν ωσαύτως ότι γλώσσα εκβαρβαρωθείσα ούτε βιαίως ούτε δια μιας καθαρίζεται, αλλά βαθμηδόν και καθ'όσον το έθνος προκόπτει και αναπτύσσεται· ούτος έστιν ο κατά φύσιν ρους των πραγμάτων, αυτή εστί η αναντίρρητος ιστορία των γεγονότων. [...] Μόνον αι επερχόμεναι γενεαί, όταν, θεία συνάρσει, ενωθή και επί μάλλον φωτισθή το έθνος, έχουσι το δικαίωμα, εκλέξασαι ει τι καλόν των προγενεστέρων, αποδοκιμάσασαι τα μη καλά και άλλα αντί τούτων τιθείσαι, να δώσωσι τύπον οριστικόν εις την γλώσσαν, όσον ένεστι γενομένην ομαλήν, πλουσίαν, ικανήν να εξηγήται κατά πάσαν σχέσιν », Asopios, op.cit., p. 92, 96.

<sup>42</sup> S. Vyzantios, *Dictionnaire du grec actuel...*, op.cit., p. 1α'.

phénomène social, mais comme une force interne qui meut la langue en la tirant dans une certaine direction. Dans ce cadre, toute intervention brusque et impérieuse susceptible de dénaturer ce processus est considérée comme inconvenante, ou même nuisible. Même à la fin du siècle, où les données sont différentes, cette opinion est encore d'actualité...<sup>43</sup>

Le principe qui semble donc guider les érudits puristes de cette époque, c'est qu'il faut proposer au lieu d'imposer, tout en continuant à explorer différentes pistes, puisqu'on n'est pas censé connaître la forme définitive que la langue acquerra ou le terme de la réforme. Ainsi, la perspective temporelle devient vague en ce sens que l'on ne détermine pas le point d'aboutissement, et que l'on ne pose pas, non plus, de repères chronologiques fixes. C'est pourquoi on spéculait alors fréquemment sur la durée de ce processus, en considérant que ce pourrait être une affaire de quelques générations, de trois siècles, d'un siècle et demi, etc.<sup>44</sup>

### 3. Fixation et diffusion : deux procédures naturelles et associées

Une autre conclusion que nous pouvons tirer des extraits que nous venons de citer, c'est que la large majorité des savants considère *la cristallisation d'une variété et sa diffusion*, comme deux phénomènes parallèles qui *se réalisent progressivement*. Nous avons mentionné, dans la première partie, le fait que les lettrés qui se rendent sur le terrain pour recueillir le lexique dialectal s'aperçoivent progressivement du recul des dialectes et de l'expansion d'une variété commune. Dans la mesure où une variété commune commence à prédominer aux dépens des dialectes d'une façon presque naturelle, d'après les savants, la question qui est au centre des débats est de savoir *comment intervenir afin de façonner cette langue commune sur un modèle archaïsant ou, à défaut, comment la faire évoluer vers le grec classique*. Peu importe la norme que chacun des puristes privilégie, la plupart d'entre eux a la conviction intime que *la fixation progressive* d'une variété écrite se

---

<sup>43</sup> Nous verrons plus loin qu'à la fin du siècle le besoin d'une fixation immédiate et d'une diffusion prompte devient urgent. Toutefois, certains continueront à raisonner selon la même conviction : « Βραδέως χωρούντες, ουδέποτε δε δι'αλμάτων » tient à rappeler A. Vlachos, en parlant de la réforme de 1897, dans la préface de son dictionnaire (A. Vlachos, *Λεξικόν ελληνογαλλικόν* [Dictionnaire grec-français], Athènes, 1897, p. β').

<sup>44</sup> Ainsi, plusieurs lettrés tâcheront de donner leur estimation sur la longueur de ce processus. Nous pouvons citer, entre autres, Kontopoulos qui pense que celui-ci se terminera dans quelques siècles (Kontopoulos, op.cit., p.58), ou bien Vyzantios qui note que « si mes fils et mes petits-fils n'ont pas le bonheur de voir cette oeuvre gigantesque accomplie, de leur vivant, peut-être mes arrière-petits-fils, voire la génération d'après, en seront plus heureux » [« Αν οι υιοί και εγγονοί μου δεν ευτυχίσουν να ίδωσι τελειωμένον εις τας ημέρας των το γιγάντειον τούτο έργον, ίσως, [...] θέλουν είναι ευτυχέστεροι οι δισέγγονοι και τρισέγγονοι μου »], Vyzantios, *Dictionnaire du grec actuel*, op.cit., p. γ.

*fera à travers la production littéraire et scientifique* et que les autres variétés du grec seront progressivement alignées à la norme émergente qui conquerra finalement la langue orale commune. En effet, l'augmentation et l'amélioration de la production écrite, impliquant le perfectionnement de la langue des élites, sont considérées comme un moyen pour la diffusion progressive d'une variété qui se transforme dans une perspective d'une future stabilisation. Ce qui se cristallisera et se diffusera, au fil du temps, serait une synthèse fondée sur les usages que les érudits proposent, adoptée progressivement par les couches populaires. En 1835, S. Vyzantios met l'accent sur ce point :

« Avant toute autre personne, nos poètes et nos versificateurs doivent embellir autant que possible leur langue et nettoyer les taches, en introduisant des mots et des phrases attiques, lorsqu'ils considèrent que le moment est propice ; qu'ils ne doutent pas que grâce aux vers et aux idées et opinions qui y sont véhiculées, fondées sur la vérité, le lecteur ou l'auditeur admettra également le mot ou la phrase qui lui est nouvelle, d'autant plus si les vers sont harmonieux ». <sup>45</sup>

D'après lui, l'accent est mis sur la qualité linguistique du produit littéraire, tandis que le sens véhiculé, ainsi que la stylistique sont les moyens à travers lesquels se diffusera la nouveauté linguistique. En 1882, un autre lettré dira que pour l'adoption définitive de telle ou telle forme « seul le temps qui s'écoulera décidera *ad libitum*. En d'autres termes, le sort de ces mots dépend de l'esthétique des auteurs et du peuple qui les imite ». <sup>46</sup> Nous pouvons entrevoir ici que la diffusion des nouveaux usages est une question d'imitation par les couches populaires de ce que produisent les lettrés. Dans une approche un peu plus théorique, un autre savant constate que l'affaiblissement *naturel* des « formes corrompues » de la langue populaire et l'enrichissement archaïque de cette dernière surviennent sous l'influence d'une force d'attraction que la langue purifiée exerce sur les autres variétés du grec. <sup>47</sup> Ainsi, on estime que l'influence de *la langue écrite cultivée* ferait reculer aussi bien les

---

<sup>45</sup> « Οι ποιηταί λοιπόν και στιχουργοί μας, αυτοί προ άλλων ας φιλοτιμηθούν να καλλωπίσουν, όσον ενδέχεται, την γλώσσαν των, και να της καθαρίσωσι τας κηλίδας, παρεισάγοντες, όταν στοχασθούν αρμόδιον τον καιρόν, και λέξεις και φράσεις αρχαίας και Αττικής, και ας μην αμφιβάλλουν ότι, προς χάριν του στίχου, και μάλιστα όταν ήνε αρμονικός και εκφράζη εν ταύτω και καμμίαν θελκτικήν ιδέαν ή γνώμην θεμελιωμένην εις την αλήθειαν, ο αναγνώστης ή ο ακροατής συμπαραδέχεται μετ'αυτής και την καινοφανή ως προς αυτόν λέξιν ή φράσιν », Vyzantios, *ibid.*, p. κ'-κα'.

<sup>46</sup> « [Ας] αποφασίση κατά το δοκούν αυτό ο μετά ταύτα χρόνος, δηλαδή η τύχη των τοιούτων λέξεων εξαρτάται εκ της φιλοκαλίας των συγγραφότων και του μιμουμένου αυτού λαού », K. Kontopoulos, *op.cit.*, p. 57.

<sup>47</sup> Voir I. Stavridis, « Ολίγα τινά περί της λαλουμένης ελληνικής γλώσσης » [« Quelques propos au sujet de la langue grecque parlée »], in *Clio*, 325, 1867, Trieste, p. 1-2.

formes dialectales que les « barbarismes » du grec moderne, en enrichissant progressivement la langue populaire.

Ces trois extraits, qui sont des témoignages enregistrés à trois moments différents en l'espace d'un demi-siècle, expriment bien la conviction qui domine alors chez les lettrés grecs. La fixation et la diffusion de la langue à travers ce principe particulier de « laisser faire » dépendent également du peuple grec qui *retient, imite ou reproduit* de manière quasi-naturelle tel ou tel usage, tout en transformant sa langue. Il s'agit toutefois, d'une participation passive, dans la mesure où les couches populaires font un choix, volontaire ou inconscient, dans ce que proposent les lettrés. Cependant, même si le peuple grec n'est pas considéré comme un acteur, il occupe une place particulière dans la réforme : d'une part, ce dernier préserve dans les dialectes une partie considérable du trésor hellénique dans lequel la langue savante doit puiser ; d'autre part, il est le destinataire d'une langue qui est en train de se perfectionner grâce au travail et à la production intellectuelle des lettrés.<sup>48</sup>

Ici, en effet, nous nous trouvons devant une représentation plus large, concernant la place et le rôle des élites au sein de la société : d'après cette représentation, les élites fournissent le modèle que le peuple est censé suivre naturellement. Ainsi, la langue, la morale, les idées, la religion et les conventions sociales d'un peuple sont autant d'éléments que ce dernier acquiert en imitant et en suivant ses élites, et ces éléments reflètent bien entendu, la morale, la langue, les idées de ses élites. En outre, parmi tous ces éléments, la langue tient une place particulière. En réalité, dans le cadre d'une vision organiciste de la langue, cette dernière est perçue comme l'instrument de l'éducation morale, ce qui entraîne le peuple vers une étape supérieure de civilisation, comme le remarque alors un érudit puriste : « Il n'existe pas d'instrument plus puissant pour l'éducation morale d'un peuple que la langue ».<sup>49</sup> Ainsi, la recherche de la langue idéale ou parfaite est motivée par la croyance que l'amélioration de celle-ci constitue le moyen le plus important pour le redressement d'un peuple et pour l'épanouissement national. Nous pouvons donc parler d'une expansion de la langue nationale qui partirait des couches lettrées pour gagner le reste de la population au fur et à mesure que progresse la nation. En somme, nous nous trouvons devant une vision globale de l'organisation de la société, des rapports sociaux et du rôle que la langue y joue. En ce qui concerne la question dont nous traitons, nous pouvons alors déduire que la foi dans le progrès de la langue savante et dans l'imitation naturelle, par le peuple

---

<sup>48</sup> C'est par cette voie que les savants puristes perçoivent alors la culture et l'élévation de la langue commune ou dialectale, langue qu'ils écartent néanmoins comme base d'une réforme.

<sup>49</sup> « Ουδέν δε ισχυρότερον της γλώσσης ὄργανον προς την ηθικὴν λαοῦ τινός διάπλασιν », K. Rados, op.cit., p. 41.

grec, des usages linguistiques savants acquiert le statut de postulat, faisant partie d'une vision globale des rapports qui régissent la société.

En ce qui concerne la fixation du grec moderne, il faut ajouter aussi que pendant la même période, *l'enseignement du grec ancien* est mis en exergue par la plupart des érudits puristes comme autre facteur de réussite dans la réforme de la langue. Or, il ne s'agit pas simplement de son enseignement au sein de l'école, mais *d'un monopole en matière d'enseignement de la langue grecque*. Plus précisément, la fixation de la langue dépend de l'enseignement exclusif de la langue ancienne,<sup>50</sup> dont une partie concerne des comparaisons avec la langue moderne, à savoir la katharevousa. Cette dernière n'existe pas dans les manuels comme entité distincte et elle n'est pas non plus examinée comme telle, mais toujours par rapport au grec ancien dont elle fait partie. Comme nous le verrons, il s'agit d'un choix du pouvoir politique qui se trouve en parfait accord avec les attentes des couches lettrées, et qui puise également sa légitimité dans la construction idéologique de *l'unicité et l'indivisibilité du grec*. En effet, on considère que pour atteindre une langue perfectionnée et commune au sein de la nation, il faut s'appuyer non seulement sur l'épanouissement de la littérature et des sciences, mais aussi sur l'enseignement du grec ancien dans les écoles, qui constitue *le second axe sur lequel se fonde la fixation et la diffusion de la langue nationale*.

Dans cette perspective, la diffusion d'une norme unique pour un grec qui prédominerait comme langue commune au niveau national et le recul éventuel des dialectes paraissent être un processus nécessitant l'intervention du pouvoir politique, ne serait-ce que pour assurer l'enseignement du grec ancien. Ainsi, l'expansion d'une langue commune, calquée sur le grec ancien, aurait lieu tôt ou tard, sans lui donner un *rythme forcé* ou *accélééré*. En conséquence, l'accent est mis sur l'effort visant à la fixation morpho-syntaxique et lexicale, tandis que *la conquête des locuteurs ne semble pas préoccuper particulièrement les esprits jusqu'aux années 1880*, puisqu'elle est perçue comme *un processus progressif et naturel*, ayant lieu parallèlement aux efforts pour fixer le grec moderne.

Ce qui renforce d'ailleurs ce point de vue, c'est l'optimisme diffus et la foi, souvent inconditionnelle dans l'avenir de la langue grecque. Jusqu'à la fin des années 1870, on garde la conviction que la langue se diffusera rapidement dans le contexte de l'Est Méditerranéen. D'après ce que nous avons exposé dans la première partie, le grec aspire à constituer *la langue commune* et à *remplacer*, à moyen ou à long terme, les autres langues de l'Empire. Il est intéressant de noter que, même à l'époque où la « guerre des écoles »<sup>51</sup> commence en Macédoine, Renieris se montre très optimiste envers la diffusion du grec, en s'appuyant sur des

---

<sup>50</sup> Notamment la grammaire ancienne qui semble occuper une place considérable, sans toutefois exclure les chrestomathies dont la place est parfois négligeable.



arguments bien concrets. Dans une lettre adressée au Marquis de Saint-Hilaire, il écrit : « l'étude du grec fera chaque jour de plus en plus de progrès ; le nombre des personnes qui le parleront et l'écriront, ira toujours en augmentant pour deux raisons : 1° L'attrait de notre antiquité, au lieu de s'éteindre, devient, à mesure qu'on la connaît mieux, de plus en plus puissant ; la preuve, c'est qu'à Athènes, à côté de l'École française, il y a déjà une École allemande, une anglaise et une américaine; il y en aura aussi bientôt une italienne, et on commence à parler d'une École russe ; 2° Les relations des peuples de l'Occident avec notre Orient se développent de plus en plus, par conséquent le nombre des personnes qui, à cause de leurs affaires ou de leurs études, ont besoin d'apprendre et de parler la langue principale de ces pays augmente continuellement. Ainsi, l'usage pratique du grec, qui, dans un passé peu éloigné était très restreint, est appelé à un grand avenir... ». <sup>52</sup> Cette opinion est également partagée par plusieurs hellénistes, en sorte que les mêmes messages qui arrivent aussi de l'extérieur consolident, en fin de compte, la foi des Grecs en ce progrès.

Toutefois, il faut noter que, bien qu'il remplisse des fonctions véhiculaires, dans l'Empire ottoman, le grec ne joue plus son rôle d'avant 1821, c'est-à-dire le rôle d'une langue supra-ethnique - outil de mobilité sociale et d'intégration dans une classe négociante - bourgeoise qui n'est pas encore identifiée et rattachée à un État national. <sup>53</sup> Or, les élites grecques, de la seconde moitié du XIXe, ne semblent pas se rendre compte de ce fait, ou plutôt des facteurs qui ont renforcé le grec moderne pendant le XVIIIe siècle. Par ailleurs, elles sont conscientes de l'hellénisation, forte jusqu'à 1821, de nombreuses élites qui se sont identifiées au projet national grec, ce qui leur laisse entrevoir la répétition possible, si ce n'est certaine, du même cas de figure. <sup>54</sup> D'autre part, elles croient que l'établissement de l'État, l'accroissement de

---

<sup>51</sup> À partir des années 1870, c'est-à-dire après la reconnaissance de l'Exarchat bulgare par le Sultan, les autorités grecques et bulgares se livrent à une concurrence féroce pour le contrôle et l'expansion de leurs réseaux scolaires en Macédoine.

<sup>52</sup> Voir Queux de Saint-Hilaire, « Notice sur les services rendus à la Grèce et aux études grecques par M. Gustave d'Eichtal », in *Annuaire de l'AEEGF*, 21, 1887, p. 83.

<sup>53</sup> Sur la place et de la fonction du grec moderne chez les négociants balkaniques du XVIIIe siècle, voir T. Stoianovich, « The conquering balcanian orthodox merchant », *Journal of Economic History*, 20, 1960, p. 234-313.

<sup>54</sup> En 1854, lors d'une publication qui s'inscrit dans le même esprit que les articles du *Spectateur*, K. Dosios fait remarquer que la Russie en utilisant l'idée du panslavisme, dans les pays slaves des Balkans, « a chassé la langue grecque qui, auparavant, était en expansion constante dans ces régions » [« εξεδίωξε την ελληνικήν γλώσσαν ήτις πρότερον εξηπλούτο καθ'εκάστην εις τα μέρη εκείνα »]. K. Dosios, *Ελληνισμός ή Ρωσσισμός, ήτοι μεταξύ Αγγλίας και Ρωσσίας απόρρητος και εμπιστευτική διαπραγματεία περί του Ανατολικού ζητήματος*, [*Hellénisme ou russisme, c'est-à-dire les pourparlers confidentiels sur la question de l'Orient entre l'Angleterre et la Russie*], Athènes, 1854, p. κζ'.

l'intérêt des savants occidentaux pour le grec, et la multiplication des associations et des écoles, conduiront à la reproduction du même phénomène.

#### 4. Le processus d'archaïsation comme une contrainte historique

Nous venons de voir que l'évolution du grec moderne vers un modèle archaïque ou archaïsant nécessite *l'intervention* des savants qui agissent afin de diriger ce processus vers l'objectif linguistique souhaité. En revanche, la diffusion et la prédominance de la langue qui est en train de se perfectionner s'effectue *de manière naturelle*. Or, la marche du grec moderne vers un modèle archaïque n'est pas uniquement dû au volontarisme des couches instruites, il est également perçu comme une sorte de contrainte historique. Plus précisément, un nombre non négligeable de lettrés a tendance à considérer la direction et l'aboutissement de la réforme comme un parcours tracé d'avance. Plusieurs auteurs constatent aussi un engagement collectif remontant aux siècles précédents, et considèrent que l'on a déjà parcouru une partie importante du chemin qui mène à la fin de la réforme. En réalité, nous observons que nos auteurs font référence à des faits historiques des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, concernant l'effort pour élaborer certaines variétés du grec moderne. Ces faits sont interprétés comme des efforts conscients visant au redressement de la langue nationale et à son rapprochement du grec ancien.

Ainsi, on constate qu'au milieu de l'époque ottomane la langue commence à s'améliorer considérablement, grâce aux efforts des élites lettrées de la nation, mais plus particulièrement grâce au travail du clergé et de l'Église orthodoxe, agissant dans le souci d'éclairer la nation. Cette constatation devient progressivement un lieu commun, notamment dans les ouvrages qui traitent des lettres grecques entre la chute de Constantinople et l'insurrection de 1821. D'après certains savants, comme C. Sathas, les auteurs de l'époque ottomane ont relevé l'enjeu politique et social, c'est-à-dire l'enjeu de l'existence nationale, d'une question apparemment littéraire. Dans l'introduction de son livre, qui traite la question de la langue, Sathas conclut que « la langue orale des Grecs » a effectué d'énormes progrès et que l'on ne peut pas prévoir l'avenir de celle-ci.<sup>55</sup> Or, ce progrès *n'est pas dû au hasard*. D'après lui, pendant toute la période de l'esclavage, les esprits les plus élevés de la nation ont cultivé de manière approfondie la langue, et ont démontré que l'intérêt pour les lettres était une question d'existence nationale, avant d'être une préoccupation philologique.<sup>56</sup> Rappelons également les propos de S. Vyzantios sur le rôle de l'Église et des savants puristes avant l'Indépendance : grâce à la présence de l'Église orthodoxe et des savants, qui ont préservé la langue et les lettres helléniques, le

---

<sup>55</sup> C. Sathas, op.cit., p. 5.

<sup>56</sup> C. Sathas, ibid., p. 5.

grec s'est redressé et s'est montré prêt, au début du XIXe siècle, à revêtir sa forme antique. D'après lui, le fait que la langue se trouve dans une phase de régénération constante et en plein élan est le résultat des efforts persistants de ceux qui ont osé la remanier selon le modèle de langue antique, avant l'Indépendance.<sup>57</sup> On considère donc qu'on se trouve devant un processus, au moins bicentenaire, qui a une direction et un sens précis et que l'on ne peut plus arrêter.

Comment est représenté alors ce processus, et de quelle façon est défini le « progrès » constaté dans les siècles qui précèdent l'établissement de l'État grec ? En effet, lorsqu'il est question d'élaboration du grec dans une époque que l'on situe avant 1750, on fait souvent référence à une recrudescence des publications qui s'amorce à partir du milieu du XVIe siècle. Concrètement, il s'agit de diverses publications, qui ont deux points communs : tout d'abord, la langue élaborée est fondée sur la variété orale des couches instruites, différente selon l'aire dialectale ; ensuite, les auteurs, dans leur majorité, proviennent du clergé orthodoxe. Certains de ces ouvrages ont un contenu théologique (rhétorique, morale, synaxaires). D'autres consistent en des travaux normatifs (dictionnaires et grammaires), portant sur ce que l'on appelle habituellement, à l'époque, la *langue commune* ou la *langue familière*<sup>58</sup>. Notons que les ouvrages de la première catégorie sont souvent des traductions de textes italiens, latins ou même byzantins. Les ouvrages, ou les auteurs, qui attirent le plus souvent l'attention, au XIXe siècle, sont ceux de Sophianos, qui rédige la « Grammaire de la langue commune des Grecs »,<sup>59</sup> d'Élias Miniatis,<sup>60</sup> de Frangkiskos Skoufos,<sup>61</sup> d'Agapios Landos le Crétois,<sup>62</sup> d'Agapios Loverdos<sup>63</sup> et de Gerasimos Vlachos.

D'après nous, le sens précis que nos auteurs attribuent à cette littérature détourne les vrais objectifs et les intentions des savants ou des clercs qui ont réalisé ces travaux, et dénature, à la fois, le contexte historique dans lequel ces oeuvres ont vu le jour. Pendant la Renaissance, les savants occidentaux s'intéressent à certains

---

<sup>57</sup> S. Vyzantios, *Dictionnaire grec-français*, op.cit., p. β-γ.

<sup>58</sup> Dans le texte, il s'agit des termes *απλή γλώσσα* ou *καθ'ημάς γλώσσα*.

<sup>59</sup> N. Sophianos, *Γραμματική της κοινής των Ελλήνων γλώσσας*, [*Grammaire de la langue commune des Grecs*], rédigé à Venise, vers 1550. Il s'agit d'une œuvre inédite jusqu'en 1870, mais connue par les savants grecs du XIXe, ce qui nous amènerait à croire qu'il a une restreinte diffusion des manuscrits.

<sup>60</sup> L'ouvrage le plus souvent cité est *Διδαχές* qui voit le jour à Venise en 1714.

<sup>61</sup> L'auteur rédige notamment des ouvrages de rhétorique et de morale.

<sup>62</sup> Les quelque quatre ou cinq livres de morale qu'il fait publier connaîtront un énorme succès, et certains feront jusqu'à vingt rééditions jusqu'en 1800.

<sup>63</sup> En ce qui concerne la biographie et l'œuvre de deux derniers, voir P. A. Sinopoulos, *Τρεις Αγάπιοι προετοιμάζουν με τη γλώσσα του γένους, Ελλήνων και αμαρτωλών σωτηρία* [*Les trois Agapios préparent à l'aide de la langue de la nation le salut des Grecs et des pécheurs*], Athènes, 1972, p. 1-9.

aspects pratiques de l'étude philologique : il s'agit en effet d'une période où sont publiés plusieurs manuels et grammaires de langues étrangères. « Le besoin de communiquer par delà les frontières linguistiques conduit à scruter les procédures de l'échange : des méthodes d'apprentissage des langues, des techniques de persuasion et de traduction sont développées pour répondre à des urgences pratiques : commerciales, missionnaires, diplomatiques etc. »<sup>64</sup> Le contexte historique qui émerge donc, notamment à partir du XVI<sup>e</sup> siècle (à l'époque de l'expansion des pays européens, des explorations etc.), a pour conséquence l'orientation des recherches philologiques vers l'étude des langues étrangères et l'élaboration de manuels, de grammaires et de dictionnaires.

Au sein de l'empire ottoman, cet intérêt se manifeste à travers l'étude des vernaculaires, afin de faciliter le travail des missionnaires. En effet, à partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle, les missionnaires catholiques, notamment des Italiens, multiplient leurs voyages et séjours dans l'Empire ottoman, ou ils intègrent souvent les congrégations catholiques déjà installées dans les territoires Vénitiens. Sur cette période, T. Ware remarque : « the position of the Roman Catholic congregations [dans l'Empire ottoman] was greatly strengthened by the presence of missionary priests -Jesuits, Franciscans, and others- who came in large numbers from the west, particularly after the foundation of the *Sacra Congregatio de Propaganda Fide* in 1622. In education and learning these western missionaries were far superior to the local Greek clergy and hierarchy. As well as ministering to the Latin congregations they also worked among Greeks ».<sup>65</sup> Dans leur stratégie de conversion des populations orthodoxes grecophones, les congrégations, tout particulièrement les Jésuites, procèdent à la traduction de livres ecclésiastiques ou rédigent des ouvrages originaux dans une langue proche du registre oral des couches non instruites.<sup>66</sup> Parallèlement, on effectue un travail auxiliaire d'étude du *grec vulgaire*,

---

<sup>64</sup> P. Lardet, « Travail du texte et savoirs des langues : la philologie », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, t. 2, Liège, 1992, p. 188-189.

<sup>65</sup> T. Ware, *Eustratios Argenti, a Study of the Greek Church under Turkish Rule*, Oxford, 1964, p. 16-17.

<sup>66</sup> Pour mieux cerner la diffusion de ces livres dans l'espace grecophone, notons qu'un des premiers ouvrages de ce genre, celui de Petrus Arcudius, (*Διδασκαλία χριστιανική Ορθόδοξη*, Rome 1628) est réédité à plusieurs reprises, les décennies suivantes. Sur la quatrième de couverture du livre, publié sous les auspices de la *Sacra Congregatio de Propaganda Fide*, se trouve, en *grec vulgaire* et en italien, la consigne de distribuer le livre gratuitement. Cela se passe six ans après l'établissement de la *Sacra Congregatio* dans les pays orthodoxes. Le livre de Giovanni d'Avila (*Νοσοθετήματα πνευματικά*, traduit en *grec vulgaire* par le père Georgio Bostronio, Rome, 1637) s'inscrit dans la même direction que le précédent. Les deux décennies après l'établissement de la Congrégation, ses publications se multiplient et, par la suite, nous constatons plutôt des rééditions de livres déjà parus (pour les rééditions, voir E. Legrand, XVII<sup>e</sup> siècle, t. I, p. 257 et p. 351, ainsi que la liste de livres mentionnés dans les tomes I, II, III dans sa

véhicule de leur activité, ce qui aboutit, mises à part les traductions, à l'édition d'une série d'ouvrages auxiliaires (grammaires, dictionnaires, manuels, etc.).<sup>67</sup>

La présence des congrégations, la proximité de deux Églises dans l'Heptanèse et dans les Cyclades,<sup>68</sup> ainsi qu'une conjoncture politique marquée par les alliances du pouvoir ottoman avec la France, suscitent de fortes inquiétudes dans les milieux cléricaux orthodoxes, notamment au sein de la hiérarchie.<sup>69</sup> Au début du XVIIIe siècle le clergé orthodoxe se sent « étouffé » entre l'Islam ottoman et le catholicisme envahissant des missionnaires occidentaux, l'Église orthodoxe officielle durcit sa position. Anastasios Gordios, orateur orthodoxe, remarquait à la fin du XVIIe siècle : « Pense que nous les orthodoxes de l'Église orientale, nous nous trouvons entre deux grands nuages ».<sup>70</sup> Pour compléter ce tableau, notons que

---

bibliographie, 1894-1903).

<sup>67</sup> Voir à titre indicatif Germano Girolamo, *Vocabolario italiano et greco nel quale si contiene come le voci Italiane si dicano in Greco volgare con alcune regole generali*, Rome, 1622, Simon Portius, *Λεξικόν Λατινικόν, Ρωμαϊκόν και Ελληνικόν* [*Dictionnaire latin, grec vulgaire et grec ancien - Dictionarium latinum, graeco-barbarum et litterale*], Paris, 1635, Alessio de Somavera, *Tresoro dela lingua greca-volgare ed italiana*, Paris, 1709 (publication posthume). Par ailleurs, R. Browning note qu'il s'agit du premier dictionnaire du grec vulgaire ; l'auteur en est le moine Alexis de Somevoir, originaire de la Haute Marne, qui signe comme « *Capucino Francese, Missionario Apostolico, e Custode di tutte le nostre Missioni di Grecia* » (voir, R. Browning, *Medieval and Modern Greek...*, op.cit., p. 125 et E. Legrand, op.cit., tome I, p. 75). L'objectif de Somevoir, d'après la préface, est « να κυβερνά και να ερμηνεύη τα ευγεναία σκολιαρόπουλα, και αρχοντόπουλα της Φράντζας όπου ζάρουν να μαθένουν τα τουρκικά, εις τα χέρια των Καπουτζίνων [...] δια να δρογμανίζουν εις όλα τα μέρη της δυναστίας των Τούρκων » (E. Legrand, *ibid.*, p. 76). Nous pouvons imaginer que le chemin entre la formation d'interprètes et celle de missionnaires est très court. La publication de Thomas le Père, (*Nouvelle méthode pour apprendre les principes de la langue grecque vulgaire*, Paris, 1709) s'inscrit dans le même cadre. Sur les grammaires et des dictionnaires de l'époque, où figurent les noms de plusieurs érudits occidentaux, cléricaux ou laïcs, voir les articles de G. P. Anagnostopoulos, « Νεωτέρα ελληνική » [« Grec moderne »] et « Γραμματική και σύνταξις » [« Grammaire et syntaxe »], in *Μεγάλη Ελληνική Εγκυκλοπαίδεια*, [*Grande Encyclopédie Grecque*] (tome 10), p. 96-107, Athènes, 1967.

<sup>68</sup> Dans les îles ioniennes, ainsi que dans les îles à présence catholique, à savoir les Cyclades et la Crète, les Églises catholique et orthodoxe développent des liens étroits, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, au point d'avoir parfois une Église orthodoxe uniante *de facto*. Même si le caractère de ce rapport peut paraître discutable, nous pouvons au moins dire que le fait de cette proximité est interprété par la hiérarchie orthodoxe de l'Empire comme un phénomène périlleux. Au sujet des rapports entre catholiques et orthodoxes dans l'Heptanèse et sur l'appréciation de ce fait par le clergé de l'Empire, voir P. Grigoriou, *Σχέσεις καθολικών και ορθοδόξων*, [*Relations entre catholiques et orthodoxes*], Athènes, 1958, p. 110-132 et T. Ware, op.cit., p. 18, respectivement.

<sup>69</sup> À ce sujet, voir Ch. Frazee, *Ορθόδοξος Εκκλησία και ελληνική ανεξαρτησία. 1821-1852*, [*Église orthodoxe et indépendance grecque. 1821-1852*], p. 16-17, H. Inalcik, *The Ottoman Empire. The Classical Age 1300-1600*, Londres 1973, p. 35-37, et T. Ware, op.cit., p. 23-25.

<sup>70</sup> « Λόγιασε πως ευρισκόμεθα ημείς οι της Ανατολικής Εκκλησίας Ορθόδοξοι, ωσάν να είμαστε ανάμεσα εις δύο μεγάλες συνεφιές... ». Ces propos sont cités par V. Tatakis (*Σκούφος, Μηνιάτης*,

le début du XVII<sup>e</sup> siècle est marqué par le commencement du déclin de l'empire ottoman, avec de nombreuses conséquences, dont le recul de la tolérance religieuse. Par ailleurs, la protection que le pouvoir ottoman procurait à l'Église orthodoxe face à la « menace » catholique, ce qui cautionnait entre autres son intégrité, s'amenuise avec l'affaiblissement du pouvoir central, en sorte que le clergé se sent de moins en moins épargné.<sup>71</sup>

Devant l'efficacité de cette stratégie de conversion, plusieurs clercs et moines orthodoxes prennent l'initiative de rédiger des ouvrages théologiques dans une variété éloignée de la langue officielle de l'Église et plus proche du grec dialectal. Parfois même, il s'agit de traductions des oraisons des Pères de l'Église ou des ouvrages de morale chrétienne, dans une langue intelligible pour le bas clergé. Ces hommes de l'Église orthodoxe appartiennent à une partie du clergé qui est nourrie de théologie catholique et de lettres classiques. Ce sont des Grecs orthodoxes qui se rendent à Venise ou à Rome pour étudier la théologie. En effet, au moment où le pouvoir ottoman semble solide dans les Balkans, nous assistons à la fermeture, parfois même au déclin des Écoles de théologie orthodoxe, dans l'Empire. Tout au long de ce siècle, « promising Greek students [...] who wished to continue their early studies, had no choice but to go to the universities of western Europe. Among the leading theologians of the Turkish period, a few were self-taught [...] but the overwhelming majority had been trained in the west, under Protestant or Roman Catholic masters. [...] In 1567 Pope Gregory XIII had founded the college of Saint Athanasius, specially intended for Greek students. [...] Most of them looked at theology to a greater or lesser extent through western spectacles ».<sup>72</sup>

Dans ce contexte historique, certains érudits laïcs ou cléricaux essaient de systématiser la connaissance du grec moderne, ou de ce qu'ils considèrent être la langue commune de leur temps. Le fruit de ces efforts est la publication de premiers travaux normatifs sur le grec moderne : la *Grammaire* de Sophianos, portant sur la « langue commune » s'inscrit dans ce cadre.<sup>73</sup> La publication d'une

---

*Βούλγαρης, Θεοτόκης* [*Skoufos, Miniatis, Voulgaris, Théotokis*], Athènes, 1953, p. 9).

<sup>71</sup> Au sujet de l'affaiblissement du pouvoir central, de l'intolérance et des rapports du pouvoir politique avec le Patriarcat et les autorités religieuses catholiques, voir H. Inalcik, op.cit., p. 45-52 et 179-185, et T. Ware, op.cit., pp 23-25.

<sup>72</sup> T. Ware, op.cit., p. 7.

<sup>73</sup> Sophianos, comme bien d'autres auteurs, aspire à une description de la « langue commune ». Or, à part le fait que pour l'instant nous ne pouvons parler que des variétés véhiculaires d'une courte portée géographique et sociale, les linguistes qui ont étudié son ouvrage, nous indiquent qu'il décrit longuement des aspects de la variété corfiote, d'où l'auteur provient. D'autres savants suivent la même démarche. La *langue commune* que l'on prétend décrire alors ne représente pas une variété commune du grec moderne au sein de l'Empire, telle que la koinè hellénistique. Nous pouvons supposer que cette étiquette désigne une variété orale par excellence, ou, du moins, très peu littéralisée, employée par les couches lettrées grecophones, et variant selon l'origine

grammaire et d'un dictionnaire de grec moderne répond à une question d'actualité, ce qui explique en partie l'entreprise de ce dernier. D'ailleurs, le dictionnaire de G. Vlachos, voit le jour dans ce même contexte.<sup>74</sup> L'auteur est activement engagé dans la lutte contre la conversion des orthodoxes au catholicisme ou à l'islam.<sup>75</sup> Son séjour à Venise, où il monte sur le trône de l'archevêché de la ville, son excellente maîtrise de la théologie catholique, ainsi que les conséquences de la présence des missionnaires catholiques dans l'Empire constituent autant d'éléments qui stimulent la rédaction des oeuvres mettant en garde les populations orthodoxes contre « la menace du prosélytisme catholique ». I. Miniatis, A. Landos, ainsi que d'autres moines ou prêtres mettent l'accent, quant à eux, sur la production d'une littérature théologique, rédigée dans une langue assez proche des usages oraux, destinée au bas clergé et aux fidèles orthodoxes. Ainsi, à l'époque, l'Église orthodoxe connaît un épanouissement de la littérature rhétorique, et, dans ce domaine de la théologie, le véhicule devient une langue proche du grec dialectal. Dans ce même contexte historique émerge également la question de la traduction de l'Évangile en *grec vulgaire*. La menace des conversions conduit Seraphime de Mytilène, et d'autres auteurs grecophones aussi, à prendre des initiatives dans cette direction,<sup>76</sup> ce qui

---

géographique de son locuteur. À cet égard, nous pouvons parler d'une variété orale véhiculaire dans une strate sociale précise.

<sup>74</sup> G. Vlachos, *Θησαυρός της εγκυκλοπαιδικής βάσεως τετράγλωσσος [Trésor encyclopédique quadrilingue]*, Venise, 1659.

<sup>75</sup> G. Vlachos est un savant d'origine crétoise, qui entre très tôt dans les rangs du clergé orthodoxe. Il provient d'une famille de notables Hérakliotes. Il étudie la théologie et la philosophie à Venise, où il s'installe définitivement en 1656. La plus grande partie de son œuvre voit le jour à Venise. Il rédige des traités de philosophie, des œuvres de théologie, de rhétorique et de morale. Outre ses devoirs ecclésiastiques, il se consacre à l'enseignement au collège grec de Venise.

<sup>76</sup> Seraphime de Mytilène prétend corriger et faire publier une veille traduction de Maxime de Gallipoli (*Καινή Διαθήκη... εις απλήν διάλεκτον... διά Μαξίμου του Καλλιουπολίτου*, Genève, 1638, précédée d'une préface signée par le Patriarche Cyrille Loukaris). Il procède à sa publication en 1703, à Londres, et note en préface que la traduction a été entreprise à l'intention des « chrétiens pieux et orthodoxes et plus particulièrement certains prêtres et quelques prélats qui ne comprennent pas la langue hellénique. La traduction leur est adressée dans le souci de pouvoir comprendre un peu l'original à l'aide de la langue commune, afin de le transmettre au croyant ordinaire » [« των ευσεβών και ορθοδόξων χριστιανών · εξαιρέτως δια τινάς ιερείς και μερικούς αρχιερείς, όπου δεν καταλαμβάνουσιν την ελληνικήν γλώσσαν, δια ήθελαν ημπορέση [...] με την ανάγνωσιν της κοινής να καταλάβουσιν τίποτες από το πρωτότυπον, δια να το μεταδόκουν εις τους απλους χριστιανους... » (cité in Legrand, tome 1, p. 30-31). Dans ce même courant s'inscrit aussi la traduction du Père Liverios Koletis, *Η Καινή Διαθήκη, Δίγλωττος, τούτ'έστι, το Θείον Αρχέτυπον και η αυτού μετάφρασις εις κοινήν διάλεκτον [Le Nouveau Testament. Bilingue, c'est-à-dire l'original et sa traduction en langue commune]*, Halle - Saxe, 1710. Toutefois, outre le fait que les orthodoxes se sentent vulnérables au prosélytisme des congrégations, il faudrait aussi tenir compte du fait que les retentissements de la Réforme (les traductions successives du Nouveau Testament depuis le XVI siècle en font partie) se font sentir dans les contrées

provoque de vives réactions de la part du Patriarcat et d'une partie considérable du clergé.<sup>77</sup> L'accroissement de la littérature rhétorique, l'étude du grec moderne et les travaux qui en dérivent, ainsi que l'affaire de la traduction des Évangiles sont des phénomènes qui sont inscrits dans un contexte socio-historique dépassant les frontières de l'Empire : la Réforme, l'expansion européenne, ainsi que la réorientation radicale de la philologie occidentale, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, jouent un rôle capital dans les événements que nous venons de décrire. Certes, ce contexte particulier au sein de l'Empire ottoman mériterait une étude à part, et dépasse les objectifs de notre recherche.

Il est important de noter aussi que la majeure partie de ces auteurs provient des contrées où la présence catholique est considérable, comme la Crète et l'Heptanèse. D'autre part, la plupart d'entre eux étudient ou complètent leurs études dans les Lycées grecs de Venise et de Rome. Ces villes constituent alors une plaque tournante des théologiens orthodoxes qui s'orientent vers une théologie ayant la vocation de consolider la foi orthodoxe dans les populations grecophones. La recrudescence de tels travaux répond notamment *au besoin* des milieux cléricaux de l'Église orthodoxe *de former une variété proche du grec moderne qui servirait d'instrument linguistique pour rendre accessibles les préceptes de l'orthodoxie à une population susceptible de se convertir au catholicisme.*

D'après ce que nous venons d'exposer, nous constatons que nous nous trouvons devant un ensemble d'initiatives qui répondent à un enjeu de répartition du pouvoir ecclésiastique au sein de l'Empire ottoman. Ce n'est donc pas un sentiment *patriotique et national* qui pousse les érudits cléricaux dans cette action, contrairement à ce qu'affirment de nombreux auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>78</sup> Les lettrés

---

orthodoxes de l'Empire.

<sup>77</sup> L'affaire de la traduction de l'Évangile et la secousse provoquée au sein de l'Église sont résumées dans la diatribe de A. Helladius, *Status praesens ecclesiae Graecae : in quo etiam causae exponuntur cur graeci moderni Novi Testamenti editiones in graecobarbara lingua factas acceptare recusent*, Nuremberg, 1714.

<sup>78</sup> M. Paranikas qui semble connaître le travail et l'importance des écoles grecques de l'Italie considère que les jeunes grecs y complètent leurs études en vue de promouvoir la langue, les lettres et l'éducation dans le pays asservi en vue de contribuer à l'éclairage de la nation : « De nombreux savants de la nation, de retour de l'Italie, sauvegardèrent la langue, semèrent dans les coeurs des sentiments nobles, diffusèrent et promurent les lumières, en ranimant la flamme régénératrice de l'éducation dans les écoles... » [« Πολλοί δε λόγιοι του έθνους εκ της Ιταλίας επανακάμπτοντες και αναζωπυρήσαντες παρά τω φιλομαθεί έθνει εν ταις ιδρυθείσαις Σχολές το ζώπυρον της παιδείας, διέσωσαν την γλώσσαν, ενέσπειραν ευγενή αισθήματα εις τας καρδίας, διέδωκαν και ούτω προήγαγον τα φώτα... »] (*Σχεδιάγραμμα περί της εν τω Ελληνικώ Έθνει καταστάσεως των γραμμάτων από αλώσεως Κωνσταντινουπόλεως (1453 Μ.Χ.) μέχρι των αρχών της ενεστώσης (ΙΘ) Εκατονταετηρίδος [Esquisse de la condition des lettres de la nation grecque depuis la chute de Constantinople (1453) jusqu'au début du siècle actuel (XIXe)]*, Constantinople,



du XIXe interprètent en effet ce phénomène historique, à savoir l'émergence d'une littérature théologique rédigée en grec moderne et de travaux normatifs portant sur ce dernier, comme un effort délibéré des érudits cléricaux en vue de réformer le grec, et de stimuler le réveil national chez les Grecs de l'Empire. Ainsi, l'effort pour redresser le grec moderne, auquel on assiste après l'Indépendance, est expliqué par nos auteurs comme un phénomène qui date depuis quasiment trois siècles. Dans cette perspective, il serait absurde, d'après eux, de renoncer à un processus qui est entrepris depuis très longtemps, contribuant au redressement national, et qui devrait aboutir dans un avenir proche.

Or, les études et le travail sur le grec moderne, à savoir la littéralisation et la grammatisation croissantes à travers les livres rédigés au milieu de l'époque ottomane, avaient un tout autre objectif : leur but était de choisir et d'élaborer une variété qui serait débarrassée du fardeau archaïque de la variété ecclésiastique, afin de la rendre intelligible aux fidèles orthodoxes qui risquaient de s'éloigner du contrôle du Patriarcat et de ses représentants dans l'Empire. Toutefois, les publications des XVIIe et XVIIIe siècles restent encore éloignées du travail conscient et ciblé, visant à la fixation d'une variété, qu'effectueront un siècle plus tard certains savants des « Lumières néo-helléniques ». L'effort pour réformer le grec moderne, à partir du dernier quart du XVIIIe siècle, est un processus qui présente de nombreuses ressemblances et même une continuité avec les faits de la période 1650-1750. Mais, en dernière instance, les contextes historiques, ainsi que les objectifs sont différents. Nos auteurs avancent, pour leur part, une interprétation qui réussit à faire fusionner deux périodes historiques et deux processus distincts, en les inscrivant dans un contexte historique unique et dans une continuité ininterrompue de deux cent cinquante ans.

Pour les savants du XIXe siècle, l'interprétation qu'ils avancent est intimement liée à la représentation du « progrès-déjà-effectué de la langue ». Ce « progrès » parvient alors à passer pour un processus qui remonte à un passé lointain, et rend évident que le retour au grec ancien est à la fois un objectif pragmatique et *une contrainte historique*. Cette interprétation précise du passé alimente en effet les attentes et les efforts en vue d'une langue qui se rapprocherait de plus en plus de l'ancienne. En résumé, nous dirions que la multiplication et l'amélioration de la production littéraire et scientifique, ainsi que la présence exclusive du grec ancien dans les écoles, constituent les conditions nécessaires à la fixation d'une langue, qui obéit à des contraintes linguistiques et historiques, contraintes qui déterminent le cadre et la direction de la réforme.

---

1867, p. 14.

## B. Les concours de l'Université et la mise en place des projets puristes : projets linguistiques et développement de stratégies

### 1. L'université, les associations et les revues comme facteur d'alliance et terrain d'action au service des projets linguistiques

D'après ce que nous venons d'exposer, on voit les couches lettrées agir dans diverses directions afin de promouvoir la réforme. D'une part, l'accent est mis sur l'accroissement de la production écrite, notamment la littérature, avec un objectif principal qui est de proposer et de tester de nouvelles formes, de nouvelles structures, un lexique, etc. D'autre part, on juge nécessaire d'entretenir le débat et la critique portant sur les nouveaux éléments qui émergent constamment. Par ailleurs, l'enseignement exclusif de la langue ancienne est une autre condition pour atteindre l'objectif visé. Ainsi, bien que la réforme soit perçue comme une question principalement politique, l'action engagée mobilise avant tout les lettrés, les sociétés savantes et les revues littéraires. Dans les lignes qui suivent, nous essaierons de déterminer la nature de cette action et de dessiner le cadre au sein duquel s'activent les savants.

Au delà de l'unanimité qui se fait sur le caractère et la perspective temporelle de la réforme ou sur ses moyens, les savants majeurs mettent en avant leur savoir linguistique, leurs principes scientifiques et leur orientation idéologique, afin de promouvoir leurs propres objectifs linguistiques, en ralliant autour d'eux d'autres lettrés et en tentant d'assurer la légitimation de leur projet. Rappelons que la réforme en tant que devoir collectif *est* en réalité *une affaire de conventions et de majorités* qui se réalise progressivement. Concrètement, d'après nos constatations, chaque élément linguistique émergent n'a pas de valeur en soi et sa place, par rapport à la langue cible, n'est pas définie au préalable, dans la mesure où il n'y a pas une cible nettement déterminée.<sup>79</sup> En outre, ni sa valeur ni sa place ne sont définies par une décision « arbitraire » d'une seule personne, d'un comité ou d'une instance de l'État, mais elles relèvent de l'approbation de la majorité des lettrés.<sup>80</sup> La

---

<sup>79</sup> Comme nous l'avons constaté, la valeur d'un élément est déterminée par sa réception, son usage et son éventuelle adoption. Il existe, néanmoins, une valeur relative pour la nouveauté linguistique : nous savons bien que des éléments nouveaux qui viennent du grec dialectal et qui ne sont pas adaptés à une morphologie « savante » n'ont pas le même poids ni la même valeur que les nouveautés linguistiques empruntées au grec ancien.

<sup>80</sup> Rappelons les propos de deux savants majeurs de l'époque. Il s'agit de deux personnalités, déjà citées, qui jouent un rôle capital dans la réforme et qui exercent une certaine influence dans la formation des attitudes et des pratiques linguistiques de l'époque. Le premier, S. Vyzantios, note en 1835 que « ... [nous admettons les nouveaux éléments] non pas parce que c'est Coray ou tel autre qui l'a dit, même s'il est supérieur aux autres, mais parce que c'est bien, [...] parce que la

forme qui prédominerait et qui servirait de modèle pour le reste des lettrés devrait en effet être le résultat de la formation progressive d'une *majorité*.

La valeur et la place des nouveautés linguistiques sont donc déterminées de manière conventionnelle, et elles dépendent du « pouvoir de légitimation » d'une majorité formée au sein de la communauté des lettrés. Les nouveautés introduites dans la langue sont plébiscitées, en sorte qu'un système définitif se forme de manière progressive, et dans la mesure où la fluidité régresse ; il s'agit d'un ensemble d'éléments introduits, admis et employés par la majorité des érudits. Chaque lettré s'active donc en tant qu'*auteur* et *juge* de la production philologique, représentant, comme nous l'avons constaté, une voix dans le processus de la formation de la langue nationale. Ce « laisser-faire » est régi par certaines règles et *l'action des lettrés*, au sein de cette communauté qui oeuvre pour la réforme, *acquiert un sens précis* grâce aux groupements et aux alliances qui se forment afin de mettre en oeuvre un projet linguistique.

Nous avons noté en introduction que les auteurs, littérateurs, maîtres ou publicistes agissent au sein des collectivités auxquelles ils appartiennent. Les groupes d'érudits qui se mettent en place autour de certaines revues littéraires, dans le cadre des associations, ou même les cénacles qui se forment à l'Université sont constitués sur la base de points de vue idéologiques, scientifiques et parfois d'intérêts professionnels communs. Dans ce cadre, un projet ou un objectif linguistique commun, en matière de réforme de la langue, est un élément important qui motive l'action d'un cercle ou d'un groupe de savants. Ainsi, les lettrés s'activent au delà du terrain de la philologie, en développant des stratégies et en adhérant à un projet visant à la réussite de leurs objectifs linguistiques. La mise en place, le développement et le caractère de ces stratégies s'inscrivent en réalité dans ce cadre intellectuel particulier de la perception de la réforme linguistique : la fixation du grec moderne est une question de consensus, où l'on ne sollicite pas l'intervention des instances du pouvoir.

---

plus grande partie de la nation les a acceptés » [« ... όχι διότι το είπεν ο Κοραΐς, ή ο δείνα και δείνα, έστω και υπερέχων όλων των άλλων, αλλά διότι είναι καλόν, [...] διότι το απεδέχθη το μεγαλύτερον μέρος του έθνους » ] (Vyzantios, *Dictionnaire du grec actuel...*, op.cit., p. κη'). De même, les jugements ne peuvent pas être définitifs d'autant plus que la langue n'est pas encore fixée, rappelle à son tour K. Asopios vingt ans plus tard : « et avec une langue qui n'a pas encore de forme propre, qui est changeante, il est encore plus difficile [de juger les poèmes du groupe b ou c] pour nous qui penchons vers le passé, le présent ou l'avenir, n'ayant *pas encore une majorité définitivement formée* » [« ... και έτι δυσκολότερον παρ ημίν [να κρίνουμε τα ποιήματα της γ και δ κατηγορίας] οίτινες, αμόρφωτον μεν έτι αλλά κινουμενην έχοντες γλώσσαν, κλίνομεν προς το παρελθόν, προς το ενεστώς ή προς το μέλλον, ούπω πλειοψηφείας οριστικώς επικρατούσης »]. Asopios, op.cit., p. 260, (c'est nous qui soulignons).

Puisque la fixation du grec est censée se réaliser progressivement, ces majorités ne sont ni données ni formées de manière définitive, dans la conjoncture. Rallier d'autres lettrés autour d'une proposition ou d'un projet et propager une position précise constituent un enjeu important, dans la perspective de former une majorité légitimant tel ou tel choix. Le rôle des majorités est, de même, un facteur important qui mobilise plusieurs savants, en stimulant le développement des stratégies, et en donnant naissance à de nombreuses d'initiatives. Ce travail, d'apparence purement philologique qui vise à produire ou à contrôler de nouveaux éléments linguistiques, se réalise largement à travers les revues, les associations, les concours littéraires qui constituent un terrain de regroupement, d'élaboration et de mise en œuvre de projets linguistiques. Il s'agit de pôles de rassemblement où l'on peut voir se développer des stratégies, ayant comme objectif la légitimation de tel ou tel projet ou proposition. En d'autres termes, ce « travail purement philologique », visant à produire ou à contrôler la nouveauté linguistique, s'inscrit assez souvent dans un projet linguistique et fait partie, de manière directe ou indirecte, d'une stratégie précise.

Ceux qui, comme Asopios, ont pleine conscience de cet enjeu, agissent au sein de groupements ou d'institutions et développent des stratégies dans la perspective de consolider la légitimité de leurs projets, en y ralliant d'autres savants. Ainsi, les stratégies observées, visent à privilégier un axe autour duquel il faudrait engager le travail des lettrés. En d'autres termes, on essaie d'assurer un minimum de conditions favorisant la réussite de tel objectif plutôt que de tel autre. En conséquence, ce qui est requis, c'est *une majorité qui légitimerait une série de choix linguistiques formant progressivement un modèle net et solide*, ce qui correspond, en effet, à l'idée d'une forme de langue fixe et en même temps légitime.

Le cas de deux concours de l'université, dans les années 1850-1870, mérite d'être examiné pour illustrer le développement des stratégies dont nous parlons. À travers cet exemple historique, nous verrons concrètement comment se dessinent les différents objectifs linguistiques des puristes, nous suivrons la rencontre sur le terrain des différents projets, la manière dont on perçoit les moyens et dont on bâtit des stratégies pour faire avancer les projets, et le fond idéologique de ces pratiques parfois assez concurrentielles les unes par rapport aux autres. Cela nous permet de mieux cerner les efforts déployés pour accroître la production littéraire et la critique philologique, de mieux comprendre la priorité donnée à l'aspect linguistique de la production littéraire, et d'expliquer la focalisation sur l'enseignement exclusif de la langue ancienne. L'examen de cet exemple historique nous aide également à mieux saisir comment ces pratiques s'intègrent dans ce contexte précis et dans des projets linguistiques concrets.

## 2. Le concours pour « l'histoire de la langue grecque moderne » : cadre et objectif

La conception et la proclamation du concours de l'Université pour l'histoire du grec moderne nous paraît illustrer de manière assez explicite la partie d'une stratégie qui vise à orienter, ou à réorienter, les travaux et la recherche philologique en fonction d'un objectif linguistique, tout en s'efforçant de créer une conjoncture favorable à la consolidation d'un projet linguistique précis. D'une manière générale, les concours philologiques qui ont lieu à l'époque, notamment à l'Université, sont les moteurs et l'aiguillon de la réforme de la langue.

Pour mieux comprendre l'enjeu de cette initiative ainsi que son importance aux yeux des savants majeurs de cette période, suivons le concours dès ses débuts. En 1855, dans le compte rendu annuel du rectorat sortant de l'Université,<sup>81</sup> nous lisons qu'un Grec de Bucarest, K. Tsokanos, remet la somme de deux mille drachmes aux autorités de l'institution, afin d'inaugurer un concours qui porterait son nom. D'après le souhait du donateur, le concours devrait avoir une orientation théorique, et le sujet proposé par le comité compétent serait « philologique, historique, archéologique, philosophique », ou « des travaux de traduction d'un chef-d'oeuvre étranger concernant une de ces disciplines ».<sup>82</sup> Ainsi, les autorités de l'Université, ayant un large choix de sujets à proposer, *optent*, l'année suivante, *pour un concours axé sur l'histoire du grec moderne*. Ce choix précis, dans un climat intellectuel hyper-archaïste, n'est pas le fruit du hasard, et constitue une décision aussi bien innovante qu'audacieuse. Tout d'abord, notons que la majorité écrasante de la recherche philologique a été consacrée jusque-là au grec ancien ;<sup>83</sup> d'autre part, la recherche sur l'histoire du grec moderne semble représenter un travail colossal, tant qu'on ne dispose pas encore d'un nombre suffisant de travaux spécialisés ou de monographies traitant de ce sujet. Mais l'aspect le plus important de cette recherche est que la tentative d'étudier l'émergence et l'évolution du grec moderne, impliquant l'idée d'une séparation entre l'histoire du grec ancien et moderne, apparaît, aux yeux de certains savants, comme *un coup d'État visant le principe de l'inséparabilité de la langue grecque*, ce qui constitue, comme nous l'avons noté, une croyance solidement enracinée.

---

<sup>81</sup> Voir K. Kontogonis, « Εγκαθίδρυσις των αρχών του Πανεπιστημίου » [« Investiture du rectorat de l'Université »], in *Pandora*, 6 (138), 1855, p. 471.

<sup>82</sup> Ibid. Voir aussi I. Olympios, « Τσοκάνειον Διαγώνισμα » [« Le concours *Tsokanion* »], in *Pandora*, 7 (154), 1856, p. 227.

<sup>83</sup> Les études historiques portant sur le XIXe siècle grec sont unanimes à ce sujet : au moins jusqu'aux années 1880, la recherche est axée sur le grec ancien. À ce sujet, voir, à titre indicatif, E. Skopetea, *Le "Royaume modèle"...*, op.cit., p. 190-204, K. Th. Dimaras, *Ιστορία της Νεοελληνικής λογοτεχνίας*, [Histoire de la littérature grecque moderne] (9e éd.), Athènes, 2000 (1ère éd. 1949), p. 340-351. G. Kordatos, *Ιστορία του γλωσσικού μας ζητήματος*, [Histoire de notre question de la langue] (5e éd.), Athènes, 1973 (1ère ed. 1943), p. 102-108.

Le texte de la proclamation du *concours pour l'histoire du grec moderne*,<sup>84</sup> commence par quelques considérations préliminaires sur la forme « de la langue nationale ». Son auteur<sup>85</sup> nous informe tout au début que « la nation a voulu, il n'y a pas si longtemps, utiliser la langue vivante comme un instrument efficace pour la réacquisition et la diffusion prompte et aisée des sciences ancestrales et de tout autre savoir ».<sup>86</sup> Le signataire du texte, prenant la parole au nom de tous les savants, mais aussi de la nation toute entière, constate que la variété du grec qui a été retenue pour constituer la langue nationale est le grec populaire.<sup>87</sup> Étant donné ce choix précis, « un travail, pour la purification et la correction de cette langue, a été entrepris » récemment : « On tenta alors la purification et la correction d'une langue qui a été largement abandonnée chez le peuple ordinaire. À ce moment-là certains hommes prirent conscience de son excellence et s'orientèrent vers toute sorte de recherche portant sur son évolution dans la longue durée ».<sup>88</sup> Dans cette perspective, l'étude de l'histoire du grec moderne doit, entre autres, contribuer à la fixation de la *langue populaire* actuelle, destinée à être la base de la langue nationale. Bien entendu, ce qui paraît être une constatation pour l'auteur, à savoir le fait que la nation ait opté pour la langue populaire, constitue à la fois un souhait, une prise de position et un objectif pour celui-ci et pour le comité qui s'occupe du concours. Ce comité, ne s'identifiant pas au courant dominant des années 1850, vise, bien évidemment, une norme ayant un aspect syntaxique et lexical proche du grec post alexandrin, voire grec moderne.

Il semble évident que, mis à part des motifs purement scientifiques, le facteur déterminant qui incite quelques universitaires à annoncer un tel concours est l'intention de créer un contexte propice qui ferait fermenter les efforts pour la réforme du grec moderne et qui donnerait à ces efforts une direction précise : les instigateurs de ce concours croient nécessaire *de fixer la langue savante en tenant compte des phénomènes et des aspects du grec moderne dialectal*, et c'est dans cette direction que l'on compte orienter les efforts. Ce que nous observons, en effet, c'est que cette perception précise de la réforme de la langue qui tendrait compte du grec

---

<sup>84</sup> I. Olympios, art.cit., p. 227-228. Le même texte se trouve aussi dans *l'Essai d'histoire de la langue grecque*, de Mavrofydis.

<sup>85</sup> Le texte, daté du 18 juillet 1856, est signé par le recteur de l'université I. Olympios.

<sup>86</sup> « Εν δε τοις μικρόν προ ημών χρόνοις ηθέλησε το έθνος να μεταχειρισθή επί μάλλον την ζώσαν ταύτην γλώσσαν, [quelques lignes plus loin il emploie le terme *δημώδης ελληνική*] ως όργανον προσφορότατον προς ταχυτέραν και ευχερεστέραν ανάκτησιν και διάδοσιν των προγονικών επιστημών και πάσης άλλης μαθήσεως », Ibid., p. 227

<sup>87</sup> Dans le texte, *δημώδης ελληνική*, *ibid.*, p. 227

<sup>88</sup> « Και λοιπόν επεχειρήθη η κάθαρσις και διόρθωσις ταύτης της επί πολύ εις μόνα σχεδόν τα στόματα του κοινού λαού εγκαταλειφθείσης γλώσσης, ότε δη και συνειδον άνδρες τινές την πολλήν αυτής αξιολογότητα και ετράπησαν επί παντοίας ερεύνας περί των αυτής εν τω μακρώ χρόνω διαφόρων μεταβολών », *Ibid.*, p. 227.

dialectal est étroitement liée à l'orientation de la recherche philologique : il s'agit d'une recherche qui devait être dirigée vers l'histoire du grec moderne. Ces motifs déterminent ainsi l'ensemble du sujet du concours: la période, l'intitulé, le choix des corpus, les objectifs.

Comme le choix porte alors sur le *grec populaire*, on essaie d'ancrer la recherche sur le grec byzantin (et post byzantin) d'où la langue moderne est issue. Ainsi, l'enquête doit être assise sur des oeuvres de l'époque gréco-romaine, ou sur tout corpus, « qui pourrait être accessible, publié ou inédit, à partir de l'époque byzantine ; des corpus tels que des lois, des actes des synodes, des documents et du courrier diplomatiques, des chrysobulles imperiales, des testaments, des poèmes historiques, des chants populaires, etc. ».<sup>89</sup> D'autre part, on admet que « les nouveautés qui ont pénétré dans la langue commune pendant l'époque de la diffusion des Évangiles, y ont pris racine, elles sont toujours vivantes, et peuvent connaître un nouveau développement ».<sup>90</sup> Il est donc clair que ce que veulent privilégier ces universitaires, c' est *le nouvel épanouissement* des aspects que le grec a acquis pendant et après l'ère hellénistique. C'est pourquoi ils jugent « digne d'une recherche particulière, l'étude qui commence à cette époque et qui se poursuit jusqu'à la fin du XVIIIe siècle ».<sup>91</sup> Le signataire de la proclamation est d' ailleurs tout à fait explicite, lorsqu'il exclut de la recherche l'histoire du grec ancien : il recommande de façon formelle de n'introduire qu'un bref résumé ou quelques références portant sur l'histoire ancienne de la langue. Outre un travail descriptif, il demande d'interpréter les mutations que le grec byzantin a subies. D'autre part, il incite les candidats à déterminer la période où apparaissent les aspects du grec moderne, ainsi que les causes qui ont provoqué les mutations morpho-syntaxiques ou autres.

De toute évidence, l'orientation des objectifs linguistiques des instigateurs du concours intervient dans la conception et la formulation de l'objet de ce concours. Leur but est de relever les aspects et les phénomènes du grec à partir de

---

<sup>89</sup> « των Βυζαντινών και των κατωτέρω έτι χρόνων [...], εκδεδομένα τε και ανέκδοτα, όσα κατά το δυνατόν προσιτά, οίον νόμοι πολιτικοί, πρακτικά συνόδων, διπλωματικά έγγραφα παντοια και επιστολαί, χρυσόβουλλα αυτοκρατόρων, διαθήκαι, ιστορικά ποιήματα, δημόδη άσματα κτλ... », *ibid.*, p. 227.

<sup>90</sup> « Βέβαιον δε ότι από της μεταξύ του ελληνικού έθνους διαδόσεως των βιβλίων της Παλαιάς και έτι μάλλον της Νέας Διαθήκης, πολλά νεωτερικότερα εις την κοινήν γλώσσαν εισεχώρησαν, άπερ και ερριζώθησαν, και ζώσι μέχρι της σήμερα, έχοντα και την δύναμιν της αναβλαστήσεως » (*ibid.*, p. 228). Si ces éléments ou aspects ont pris racines et sont encore en vie cela donne, d'après nous, au nom *αναβλάστησις* le sens d'un développement ou épanouissement nouveau.

<sup>91</sup> « Των προϊόντων λοιπόν εκείνων και των εφεξής χρόνων η μελέτη σπουδής ιδιαιτάτης άξια κρίνεται » (*ibid.*, p. 228). L'auteur précise plus loin que la recherche doit aller jusqu'au siècle précédent (« μέχρι του παρελθόντος αιώνος »).

la basse Antiquité, ce qui servirait, effectivement, à la correction de « la langue populaire ».

### 3. L'initiative d'Asopios vue en rapport à son projet linguistique et ses objectifs linguistiques

Comme nous l'avons déjà noté, la proclamation du concours est signée par I. Olympos, le recteur de l'Université. Or, nous considérons que la personne qui est son instigateur est K. Asopios. C'est lui, d'après nous, la personne qui rédige la proclamation, ou du moins celle qui détermine le contenu et l'orientation du concours. Olympos, par sa formation, son oeuvre et son activité, ne semble pas être impliqué dans des questions philologiques. Il s'agit d'un professeur de médecine<sup>92</sup> dont l'oeuvre scientifique concerne exclusivement sa discipline. Par ailleurs, les quelques témoignages sporadiques sur son activité au sein de l'Université ne nous indiquent pas une participation aux débats philologiques. Il appose sa signature au bas du texte de la proclamation, en tant que recteur de l'Université, sans avoir, à notre avis, une implication réelle dans la conception du projet. De son côté, Asopios fait partie du rectorat de l'université, cette année-là, et quatre ans plus tard, il sera membre du jury du concours qui primera le travail de Mavrofrydis.<sup>93</sup>

Les origines intellectuelles d'Asopios, ainsi que sa vision de la réforme pourraient confirmer qu'il est à l'origine de cette initiative. En effet, à travers son parcours d'homme de lettres, Asopios s'inscrit dans la lignée des grands maîtres des « Lumières néo-helléniques », dont il constitue l'un des derniers représentants. Il fait ses premiers pas à Jannina, où il suit l'enseignement de Psalidas, avant de se trouver aux côtés de Coray. Par ailleurs, sa formation en Allemagne le met en contact avec F. A. Wolf,<sup>94</sup> avant de côtoyer Solomos lors de son passage par *Ionios*

---

<sup>92</sup> Il est professeur de chirurgie clinique et d'ophtalmologie. Voir P. Kimourtzis, *Πανεπιστήμιο Αθηνών (1837-1860): Οι πρώτες γενιές των διδασκόντων*, [Université d'Athènes (1837-1860) : les premières générations de professeurs] (tome 2, annexe), thèse de doctorat, Université d'Athènes, 2001, p. 75-77.

<sup>93</sup> K. Asopios et S. Koumanoudis apposent leur signature au rapport qui prime l'*Essai* de Mavrofrydis, en 1860 (cf., P. Rompotis, E. Kastorchis, *Ο υπό του καθηγητού της Θεολογίας Π. Ρομπότου εκφωνηθείς λόγος τη 20 Μαΐου 1860 και η αναγνωσθείσα υπό του καθηγητού της φιλολογίας, Ευθ. Καστόρχη, έκθεσις περί του φιλολογικού αγώνος του κυρίου Κ. Τσοκάνου* [Le discours prononcé par le professeur de théologie P. Rompotis le 20 mai 1860 et le rapport sur le concours philologique de M. Tsokanos, lu par le professeur de philologie E. Kastorchis], Athènes, 1860).

<sup>94</sup> Rappelons que Wolf, préoccupé par la question des corpus homériques, soutient (en 1795) que la tradition orale précède le texte littéraire savant, en contestant la source unique, tout en mettant l'accent sur la haute valeur artistique de ce genre littéraire. En effet, il met la littérature populaire



*Akadimia*, où il enseigne entre 1824 et 1842. De 1842 à 1866, il enseigne les lettres classiques à l'Université d'Athènes. Ce parcours expliquerait, d'après nous, son point de vue sur les chants populaires et la langue vernaculaire. Par ailleurs, lorsqu'il fait paraître *Histoire des poètes et des écrivains grecs*,<sup>95</sup> il note que *la poésie populaire est actuellement la seule en Grèce à posséder une vraie valeur littéraire*.

Ainsi, nous nous trouvons devant un érudit, doté d'une formation solide en lettres classiques, avec tout ce que peut impliquer sa fréquentation d'A. Wolf. Tout au long de sa carrière à *Ionios Akadimia* et à l'Université, il enseigne les auteurs classiques et Homère. Dans ses travaux, dont la plupart voient le jour entre 1841 et 1855, il traite de la grammaire et de la syntaxe du grec ancien, des auteurs classiques, ou de l'histoire de la littérature antique. Ce savant nourri des lettres classiques, aux côtés des meilleurs maîtres de l'époque, exprime cependant un respect et une admiration toute particulière pour la littérature populaire moderne. C'est pourquoi il est intimement convaincu qu'une étude approfondie du grec moderne et de son histoire sont indispensables, aussi bien pour la bonne maîtrise du grec ancien que pour la correction et l'amélioration de la langue moderne.<sup>96</sup> La formation de ce dernier en tant que philologue classique, ainsi que l'orientation de sa recherche révèlent donc un érudit qui se préoccupe particulièrement de la littérature et de la langue de la Grèce antique. Et il croit, comme d'autres lettrés, que l'étude et la maîtrise du grec ancien sont indispensables à la fixation du grec moderne. Or, il se rend compte que la recherche philologique actuelle, qui se consacre de façon quasi-exclusive à l'étude du grec ancien, ne fait que renforcer la tendance « d'hypercorrection » et d'archaïsation perpétuelle du grec moderne.

Par ailleurs, l'importance qu'il attribue aux variétés dialectales fait de lui la seule personne susceptible de formuler ainsi le sujet du concours. En ce début des années 1850, Asopios représente un point de vue à part dans le contexte intellectuel helladique. En ce qui concerne la valeur des dialectes, il remarque, en 1857 :

« Tous les dialectes d'une langue, bien qu'abandonnés chez le peuple, présentent certains avantages. Le turinois, par exemple, est la langue des lettrés de l'Italie toute entière, mais le vénitien a ses propres charmes au même titre que le premier : il a une certaine suavité qui lui est particulière. Si nous appliquons cela à notre cas, nous dirons que puisqu'un jour nos lettrés

---

sur le devant de la scène de la philologie européenne et porte son attention sur les corpus de la littérature populaire médiévale. Le point de vue d'Asopios sur les chants populaires reproduit en effet la thèse de Wolf, qui constitue à la fois une référence et une rupture pour son époque.

<sup>95</sup> K. Asopios, *Ιστορία Ελλήνων ποιητών και συγγραφέων* [*Histoire des poètes et des écrivains grecs*], Athènes, 1850.

<sup>96</sup> C'est lui-même qui exprime ce point de vue en 1853 (voir *Les Soutseia...*, op.cit., p. 78).

décidèrent de réformer la langue en la ramenant vers l'attique, en écartant toute trace de dorisme, d'ionisme, etc., nous, nous ne deviendrons pas de juges, nous ne contredirons pas et nous reconnâtrons le prestige d'une habitude ancrée dans la majorité. Mais, cela ne nous empêche pas de dire que même cette langue négligée, non attique, présente de nombreux charmes, dus aux usages établis et à une vertu interne, charmes que l'attique des livres ne parvient pas à remplacer. Nous n'avons pas peur alors d'être jugés comme patoisants ou pro-patoisants ».<sup>97</sup>

Ainsi, d'une part, il admet la « valeur linguistique » des variétés dialectales du grec moderne, ce qui n'est pas encore admis par la majorité des lettrés. D'autre part, s'inscrivant dans la lignée coraïste, il soutient une *correction - purification* de la *langue populaire*, dans un climat qui est peu favorable à de tels objectifs. Par conséquent, le concours en question exprime une initiative d'Asopios sur laquelle s'alignent, très probablement, d'autres savants, proches de ce dernier.

#### 4. Le courant archaïste, le concours de la poésie et le rôle de Tsokanios dans les projets des puristes modérés

Nous avons noté que, durant cette période, la recherche sur le grec moderne se trouve à un stade embryonnaire ; par ailleurs, la rédaction d'un tel ouvrage historique demanderait un effort colossal qui ne pourrait pas être l'oeuvre d'un seul philologue ou linguiste. Néanmoins, celui, ou ceux, qui prennent l'initiative du concours semblent tenir compte de ce fait, dans la mesure où ils ne demandent qu'un *essai* et non pas une étude complète. Quel est donc l'objectif d'un tel concours, étant donné que le résultat serait loin d'être une oeuvre complète et définitive ?

Ce concours marque, d'après nous, un *effort qui vise à inaugurer les recherches sur le grec moderne et sur son histoire, dans la perspective de former un contexte favorable et d'atteindre un objectif linguistique précis*. Le cadre

---

<sup>97</sup> « ...Πάσης γλώσσης εκάστη διάλεκτος, καίτοι εις τα στόματα του λαού παραιτουμένη, έχει καλά ιδιαίτερα. Η τυρρηνική διάλεκτος, π.χ. είναι η γλώσσα των λογίων της Ιταλίας όλης, αλλά και η βενετική ουδέν ήττον έχει τας εαυτής χάριτας, έχει τινά ιδιάζουσαν ηδύτητα. Τούτου δε εις τα ημέτερα εφαρμοζομένου, λέγομεν ότι, αφ'ου άπαξ οι ομογενείς λόγιοι απεφάσισαν, παν ίχνος δωρισμού, αιολισμού, κτλ, εξορίζοντες εκ της γλώσσης, να μεταρρυθμίσωσιν αυτήν επί το αττικότερον, ημείς ούτε κριταί γινόμεθα, ούτε αντιλέγομεν, ομολογούμεν το κύρος της μέχρι τούδε, πάρα πολλοίς τουλάχιστον, συνηθείας. Αλλά τούτου ένεκα ου κωλυόμεθα ειπείν ότι και η παραμελουμένη μη αττικίζουσα, και δια το επικρατήσαν έθος και δι'αρετήν ενδόμυχον, έχει χάριτας ικανάς, τας οποίας δεν δύναται να αναπληρώση η εν τοις βιβλίοις αττικωτέρα. Δε δειλιώμεν λοιπόν και επί κινδύνω να κατακριθώμεν χυδαίοι και φιλοχυδαίοι... », K. Asopios, *ibid.*, p. 263.

scientifique et idéologique du concours est, comme nous l'avons vu, tout à fait clair : d'une part, l'objet n'est ni le grec ancien, ni une variété savante de la langue ; d'autre part, l'utilité et l'objectif sont dictées par *le besoin de fixer le grec moderne* en le débarrassant de la « rouille »<sup>98</sup> et des « barbarismes », tout en tenant compte du « trésor antique » sauvegardé dans la langue populaire. L'étude de l'histoire et des transformations des variétés vernaculaires aux fil des siècles est donc indispensable dans cette tâche.

Dans le contexte historique du milieu du siècle, Asopios est parfaitement conscient du renforcement d'une tendance hyper-archaïste chez ses confrères. Ces derniers se posent comme objectif d'aligner la langue moderne sur un modèle antique. Certes, l'exemple de Soutsos que nous avons cité plus haut est le cas le plus récent (1853) et peut-être d'une aspiration très radicale,<sup>99</sup> paraissant toutefois comme un feu d'artifice dans l'horizon intellectuel.<sup>100</sup> Mais, le renforcement de cette tendance s'est effectué de manière plus tempérée, durant les deux dernières décennies, au fur et à mesure que s'éteignaient les « Lumières néo-helléniques ». Un ensemble de savants majeurs de la période se rangent à cette position : Vyzantios ne cesse pas de répéter, depuis 1835, et à l'occasion de chaque nouvelle édition de ses dictionnaires, qu'il faut ramener la langue progressivement à l'attique ; d'autres, comme K. Ikonomos, qui dans le passé avaient eu une attitude plus modérée, commencent à se radicaliser. Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples, puisque tous les travaux récents convergent vers la même constatation.<sup>101</sup>

---

<sup>98</sup> L'expression chère aux érudits de la période lorsqu'on parle de purification est « dérouillage de la langue » (*αποσκωρακισμός της γλώσσας*).

<sup>99</sup> Si nous observons de près les propositions de Soutsos, nous nous rendons compte qu'elles acquièrent la force d'un décret. Il prétend *abattre* (« καταρρίπτομεν ») ce qu'il nomme *la construction occidentale* το (« φράγκικο οικοδόμημα ») et redresser à sa place la langue ancestrale (« ανεγείρομεν από του μνήματος την Ελληνικήν γλώσσαν των προγόνων την κοινήν επικλειθήσαν το πάλαι », P. Soutsos, *Nouvelle école de la langue écrite*, op.cit., p. δ'). En guise d'introduction aux règles grammaticales et syntaxiques qu'il développe par la suite, il cite certaines principes présentés sous forme d'axiome : « A. La langue des Grecs anciens et la nôtre deviennent une seule et la même ; leur grammaire et la nôtre deviennent une seule et la même ; B. Leurs mots, leurs phrases deviennent les seuls admissibles... », [« A. Η γλώσσα των αρχαίων Ελλήνων και ημών των νεωτέρων έσεται μία και η αυτή· η γραμματική εκείνων και ημών έσεται μία και η αυτή. B. Αι λέξεις, αι φράσεις εκείνων έσονται μόνοι παραδεκται... »], *ibid.*, p. ε'.

<sup>100</sup> Pour un aperçu des enjeux littéraires et politiques qui sont à la base de la « querelle » entre les deux savants, voir P. Moullas, « Η Διαμάχη Π. Σούτσου – Κ. Ασωπίου (1853) και η ιστορική συγκυρία » [« La querelle entre P. Soutsos et C. Asopios et la conjoncture historique »], in *Eranistis*, 11 (202), Athènes, 1974.

<sup>101</sup> Voir, à titre indicatif, K. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature grecque moderne*, (4e éd.), op.cit., p. 266-268. Au sujet de la publication de Soutsos et de sa place dans le courant archaïste de l'époque, G. Veloudis remarque : « Le projet archaïste de Soutsos n'est pas une simple déviation de la “voie du juste milieu” de Coray, mais il constitue un dépassement extrémiste du

Les initiatives et les propositions d'Asopios doivent donc être examinées dans ce contexte précis.

D'autre part, un autre concours, qui se tient à l'Université depuis 1851 renforce ce courant archaïste, en donnant l'occasion de développer une poésie savante située à l'encontre des aspirations littéraires du milieu formé autour d'Asopios. Il s'agit de *Ralleios Diagonismos* qui est le premier concours de poésie, dans le Royaume grec. Il est financé par le négociant triestin A. Rallis, et géré par l'Université.<sup>102</sup> Les statuts du concours ne se contentent pas de définir les règles de son déroulement. Certains paragraphes déterminent aussi le contenu et la langue des œuvres qui seront présentées.<sup>103</sup> En 1852, A. Rallis, qui gère le concours *de facto*, tranche de manière nette et définitive sur la forme et la place de la langue dans le concours. Plus précisément, « la langue des ancêtres » constitue le modèle linguistique du concours, et « la défense d'une langue archaïsante en poésie, loin d'être considérée par le fondateur comme une affaire secondaire, constituait un des principaux objectifs de son concours ».<sup>104</sup> Par ailleurs, le concours devient, dès ses débuts, un terrain de concurrence entre universitaires qui essaient de promouvoir ou d'imposer leurs points de vue littéraires, stylistiques, linguistiques ou idéologiques. Au fil des années deux groupes de professeurs se forment « séparés tant par les divergences idéologiques que par des antipathies virulentes ».<sup>105</sup> D'après Moullas, le premier groupe est « représenté notamment par A. R. Rangabé et C. Papanigopoulos, groupe dominant pendant la période de Rallis et en bons termes, semble-t-il, avec le fondateur du concours [...] ; le second groupe (Coutanoudis, Castorchis, Mistriotis)<sup>106</sup> [est] constitué autour du vieux professeur Asopios ».<sup>107</sup>

---

coraïsme. Il s'agit d'une attitude qui a été forgée par d'autres savants provenant du même milieu intellectuel de Constantinople et de Phanare » (G. Veloudis, « Ο Λέανδρος του Π. Σούτσου », [« Léandre de P. Soutsos »], in P. Soutsos, *Λέανδρος [Léandre]*, Athènes, 1996 (1<sup>e</sup> édition 1834), p. 43).

<sup>102</sup> *Ralleios Diagonismos* est inauguré en 1851 et s'achève en 1861. L'année suivante un autre magnat grec, I. Voutsinas, prend l'initiative de donner suite au concours poétique. Au sujet de ces concours, voir P. Moullas, *Les concours poétiques de l'université d'Athènes 1851-1879*, Athènes, 1989, ainsi que K. Papapanos, *Οι ποιητικοί διαγωνισμοί και η δημοτική μας γλώσσα [Les concours de poésie et notre langue nationale]*, Athènes, 1973.

<sup>103</sup> En ce qui concerne les statuts, voir le communiqué universitaire du 9 janvier 1851 concernant le « Programme de concours » qui est publié dans le journal athénien *Aion* du 20 janvier 1851 et signé par le recteur adjoint Mavrocordatos.

<sup>104</sup> P. Moullas, *Les concours...*, op.cit., p. 37.

<sup>105</sup> Ibid., p. 371.

<sup>106</sup> Pour notre part, nous ajouterons Philippos Ioannou qui est dans le milieu d'Asopios et participe souvent à diverses activités et initiatives à caractère littéraire éditorial.

<sup>107</sup> P. Moullas, op. cit. p. 371.

Ainsi, en ce qui concerne la langue du concours, le point de vue du fondateur ne rencontre pas l'accord de tous les universitaires qui se succèdent comme membres du jury jusqu'à la fin de celui-ci. La poésie et les chants populaires, ainsi que la variété linguistique qui véhicule ces genres littéraires constituent déjà un modèle pour un nombre non négligeable d'universitaires qui y sont impliqués. La « langue populaire », cette variété du grec moderne que l'on attribue aux ruraux sédentaires non instruits, est de plus en plus acceptée dans le milieu universitaire : elle acquiert une certaine légitimité comme outil d'expression de la poésie populaire, et elle est considérée comme une variété susceptible d'être élaborée et employée dans une poésie savante d'inspiration populaire. Or, devant la volonté d'Ambroise Rallis et dans le cadre que ce dernier a fixé, des universitaires tels que S. Koumanoudis, Ph. Ioannou et E. Castorchis, rapporteurs du concours, se trouvent obligés de faire des compromis et des concessions envers la langue de la création poétique qu'ils devraient admettre. Le concours constitue, au moins jusqu'en 1861, un terrain fécond pour le développement de l'archaïsme le plus pur, le plus radical. Bref, pour ce groupe d'universitaires, le concours d'Ambroise Rallis ne fournit pas un cadre propice au développement de leur projets littéraires et linguistiques. En revanche, il forme un contexte plutôt favorable à Ragkavis et son cercle qui essaiera de promouvoir la défense de son idéal littéraire et linguistique.

Les enjeux et les objectifs du concours de poésie deviennent explicites en 1853. En effet, cette année-là, le jury doit choisir entre deux poèmes *ex-aequo*, dont l'un est écrit dans une variété archaïsante et l'autre dans une variété « populaire ». Le rapporteur, A. Ragkavis, explique que si le choix s'est porté finalement sur le premier, c'est que la mission des lettrés est de redresser la langue antique, qui est la « langue commune »<sup>108</sup> des Grecs. Au contraire, l'effort pour produire une haute littérature en langue populaire risque, d'après lui, de compromettre la réforme de la langue et d'annihiler à jamais tout espoir d'un retour à la langue ancienne. Ragkavis est très clair dans ses propos : l'objectif est de travailler sur la langue archaïsante afin de la rapprocher du grec ancien. La « correction » de la langue populaire selon les préceptes de Coray, ainsi que les efforts d'Asopios qui vont dans le même sens sont donc totalement exclus. Les concessions face à des poèmes dont la langue n'est pas pure, voire archaïsante, sont ainsi écartées, d'autant plus que le fondateur du concours émet le même avis. C'est à ce contexte que vient s'ajouter la réaction de Soutsos<sup>109</sup> qui condamne en bloc les positions modérées, au nom d'une

---

<sup>108</sup> En ce qui concerne le glissement sémantique de la *katharevousa* à la *koinè* et au grec classique, voir supra « La *katharevousa* comme nouvelle *koinè* et la “véhicularité” en tant que droit historique ».

<sup>109</sup> Il s'agit du livre *Nouvelle École* dont nous avons parlé plus haut, ainsi que d'un article de Soutsos, paru quelques mois plus tôt (15 avril 1853), dans le journal *Aion*. Dans ces textes, Soutsos attaque à la fois le poème primé, le jury du concours, les poètes inscrits dans la lignée de

langue et d'une littérature qui sont les seules dignes de s'appeler helléniques. Bien que sa réaction vire au fondamentalisme linguistique, il réussit à mettre un petit nombre de lettrés de son côté, lors de la vive polémique qui suit.<sup>110</sup> Cet incident fait en effet partie du climat et renforce une ambiance qui semble hostile aux projets d'Asopios et à ceux qui optent pour une réforme sur la base de la « correction de la langue populaire ». En outre, en 1857, les membres du jury, essentiellement Coumanoudis et Asopios, se heurtent, ouvertement cette fois-ci, au fondateur. Asopios prend la parole en tant que recteur,<sup>111</sup> mais aussi au nom de Coumanoudis – alors rapporteur du concours – et il s'adresse au fondateur en soulevant la question des statuts, et en critiquant l'attitude de Rallis envers le jury. Asopios se rend compte que les règles du jeu et l'esprit du concours ne pourront pas changer contre la volonté de son fondateur. Et ce concours, en fin du compte, ne sert à promouvoir ni la langue ni la poésie modernes telles qu'il les conçoit, telles qu'il les souhaite. Lorsque Tsokanos fait une donation, en 1855, Asopios voit alors l'opportunité d'inaugurer un concours qui favoriserait ses objectifs linguistiques et littéraires. L'étude historique du grec moderne, ouvrant la voie entre autres à la recherche de la littérature populaire, est le coup d'envoi pour orienter la recherche et les publications dans cette direction.

Ainsi, nous comprenons que le *Tsokanios Diagonismos*, tel qu'il est défini, comporte un enjeu qui dépasse la frontière strictement académique. En stimulant la recherche sur le grec moderne et en consolidant progressivement un savoir scientifique, concernant notamment le grec moderne et son histoire récente, Asopios compte asseoir la « correction de la langue » sur d'autres fondements. Lui-même, par ailleurs, en reprenant un extrait de Coray, considère que « la correction de la langue » n'est pas seulement « la transformation de divers mots et des formes syntaxiques barbarisants, mais également le maintien de nombreux autres qu'ont l'intention de rejeter comme barbares ceux qui n'ont pas étudié attentivement la nature de la langue ».<sup>112</sup> Cette « recherche attentive de la nature de la langue », qui démontre que l'on ne peut pas mettre de côté à tout jamais les éléments du grec moderne, n'est autre que l'étude de ce dernier dans sa synchronie et diachronie. Ses initiatives au sein des concours universitaires et le soutien qu'il apporte depuis 1840

---

Solomos, ainsi que certains d'universitaires!

<sup>110</sup> À propos de cette polémique, voir P. Moullas, op.cit., p. 87-88.

<sup>111</sup> K. Asopios, « Λόγος του κυρίου Ασωπίου παραδίδοντος την δευτέραν αυτού πρωτανείαν » [« Discours de M. Asopios prononcé lors de la cérémonie de passation du rectorat (deuxième mandat) »], in *Pandora*, 8 (190), 1858, p. 509.

<sup>112</sup> « [Ο] μετασχηματισμ[ός] διαφόρων βαρβαρομόρφων λέξεων, και συντάξεων, αλλά και [η] φυλακ[ή] πολλών άλλων, τας οποίας ως βαρβάρους σπουδάζουν να εξορίσωσιν από την γλώσσαν, όσοι μετά προσοχής δεν ερεύνησαν την φύσιν της γλώσσης », Asopios, *Les Soutseia*, op.cit., p. 70.

aux lettrés qui s'inscrivent dans la même démarche, dessinent les grandes lignes de sa stratégie.

Ainsi, ce vieux professeur de lettres antiques ne se contente pas de lancer le *Tsokanios Diagonismos*. Depuis longtemps, il ne cesse de favoriser toute sorte d'initiatives pouvant contribuer à la promotion de la langue et de la littérature populaire. En 1851, c'est lui qui incite P. Chiotis à traduire le fascicule de A. Moustoxydis, consacré à la formation et à l'état du grec moderne.<sup>113</sup> En outre, le traducteur nous informe, en 1859, que « le rectorat de l'Université [...] mit l'accent sur l'utilité [de la traduction] pour ceux qui s'occupent de la question de notre langue parlée, dans le cadre du *Tsokanios Diagonismos* ». <sup>114</sup> Il n'est pas difficile de conclure, d'après tous les éléments exposés, que cette recommandation s'est appuyée sur un avis d'Asopios.

Pour revenir aux concours, quelques années plus tard, lorsque Voutsinas reprend le financement du concours de poésie et en assure ainsi la continuité, Asopios, qui est alors recteur et président du jury, saisit cette occasion pour favoriser ouvertement une poésie d'expression « démotique ». En 1862, date d'ouverture du *Voutsinaios Diagonismos*, à défaut d'un avis explicite de Voutsinas sur les questions philologiques du concours, le jury ne pose plus comme condition de rédiger des poèmes uniquement en katharevousa, ce qui était la règle pendant les années de *Ralleios*. Au contraire, on admet, également, « les poèmes qui ne sont pas écrits en katharevousa ». <sup>115</sup> Nous pouvons supposer qu'Asopios espère y voir se multiplier les productions poétiques d'expression *démotique*, ce qui sera effectivement le cas, les années suivantes. N'oublions pas, d'ailleurs, ce que signifie la multiplication de la production littéraire pour l'évolution de la réforme. La réforme semble être avant tout l'affaire des lettrés, et le principal moyen d'avancer réside dans la production littéraire et la critique des éléments qui entrent constamment dans le domaine de la philologie. La conviction que l'augmentation et l'amélioration de la production littéraire et métalinguistique amènerait à des

---

<sup>113</sup> Il s'agit du fascicule *Alcune osservazioni sulla presente lingua de' Greci*, publié en 1825. Paru pour la première fois dans la revue *Anthologia* du mois de mars 1825 à Florence, a fait l'objet d'un tirage à part. (Voir E. Legrand, H. Pernot, *Bibliographie Ionienne* t. 1, p. 282). P. Chiotis fait paraître sa traduction commentée à Zante, en 1851, et un an plus tard, elle est publiée de nouveau dans l'hebdomadaire *Evangeliki Salpinx* de Corfou.

<sup>114</sup> « Το χρήσιμον αυτής [της μετάφρασης] εις τας μελέτας των ενασχολουμένων εις το περί της καθομιλουμένης ημών γλώσσης θέμα κατά το Τσοκάνειον διαγώνισμα [...] εσύστησε η Πανεπιστημιακή σύγκλητος » P. Chiotis, *Περί Δημοτικής εν Ελλάδι γλώσσης* [*À propos de la langue démotique en Grèce*], Zante, 1859, p. ε'-στ'.

<sup>115</sup> « τα μη εις καθαρεύουσιν γεγραμμένα ποιήματα », K. Papapanos, op.cit., p. 76-77, et P. Moullas op.cit., notamment le chapitre « 1862 : La levée d'un interdit » p. 171-179. Le discours d'ouverture est prononcé par Ragkavis, mais il est à peine plausible que ce dernier s'identifie aux nouvelles consignes.

résultats pour la réforme du grec moderne est, comme nous l'avons expliqué, partagée par l'ensemble de la communauté des lettrés.

## 5. L'enjeu idéologique

L'objectif implicite du concours tel que nous l'avons décrit, c'est-à-dire une nouvelle orientation de la recherche philologique, comporte en effet un enjeu capital aussi bien pour la direction de la réforme que pour la conception de la place du grec moderne dans l'univers contemporain. En d'autres termes, outre l'objectif précis qu'un cercle de savants se fixe, le concours implique une vision du grec et de son histoire qui n'est pas alignée sur la conception que nous avons exposée en deuxième partie de ce mémoire. La vision qui se dégage ne constitue pas une rupture, mais elle comporte des conséquences qui pourraient remettre en question non seulement la direction de la réforme, mais aussi les attentes concernant le rôle de la langue au delà des frontières de l'État grec.

Cet enjeu est très bien illustré par la réaction de S. Zampelios, lors de l'annonce du concours. Ce dernier, s'opposant vivement à l'initiative du rectorat, considère qu'un tel concours n'a pas de raison d'être. Quatre mois plus tard, il fait part de ses réflexions dans les colonnes de *Pandora*, en formulant trois objections principales : premièrement, il considère qu'il est prématuré de vouloir rédiger l'histoire du grec moderne, à ce moment précis ;<sup>116</sup> deuxièmement, il lui paraît impossible d'écrire l'histoire de la langue moderne, en mettant à l'écart l'histoire du grec ancien ; enfin, il ne semble pas d'accord avec la demande formulée par l'Université, à savoir d'établir uniquement l'histoire des vernaculaires.<sup>117</sup>

Dans sa deuxième objection, au sujet du découpage chronologique et de la définition de l'objet de la recherche, il considère que « l'histoire du grec moderne est en même temps l'histoire du grec ancien ; et non seulement de ce que l'on appelle le grec *classique*, mais aussi des autres dialectes soeurs ».<sup>118</sup> Evoquant ensuite ce qu'il appelle le « postulat ancestral », d'après lequel l'histoire d'une langue est l'histoire du génie national, il conclut que « si nous ne voulons pas

---

<sup>116</sup> « Nous planifions prématurément l'histoire du grec moderne et nous mettons en place très précipitamment des concours » [« Άκαιρα προσχεδιάζοντες την ιστορίαν της Νεωτέρας Ελληνικής Διαλέκτου είτε κατεσπευσμένως λίαν αθλοθετούντες αυτήν »], S. Zampelios, « Φιλολογικάί τινές έρευναι της νεοελληνικής διαλέκτου » [« Recherches philologiques sur le grec moderne »], *Panodra*, 7 (160), 1856, p. 369.

<sup>117</sup> L'expression qu'il emploie pour ce terme est « εξιστόρησις της ημετέρας ιδιώτιδος γλώσσης », (ibid., p. 369).

<sup>118</sup> « Η ιστορία της νεωτέρας Ελληνικής είναι συγχρόνως και ιστορία της αρχαίας Ελληνικής διαλέκτου· ου μόνον δε της κλασσικής καλουμένης, αλλά και πάντων προσέτι των αδελφών γλωσσών », ibid., p. 369.



arracher violemment la langue orale à sa mère, nous sommes obligés, en racontant l'histoire de l'une, de raconter l'histoire de l'autre. En d'autres termes, nous devons être prêts à écrire l'ensemble de l'histoire du génie grec ». <sup>119</sup> Zampelios est donc convaincu que la mise à l'écart du grec ancien et de son histoire provoquera *l'amputation* du grec moderne de la langue antique. Il exprime alors clairement son opposition à un concours privilégiant un objectif linguistique qui est loin d'être le sien. Pour lui, le véritable enjeu est la reappropriation et le redressement du « génie antique » qui réside entièrement dans la langue antique. Le grec moderne d'après lui, contient une partie considérable de ce génie, <sup>120</sup> mais, il faut refaire - recomposer - la langue, afin que celle-ci réacquière entièrement son génie. Le fait donc d'orienter ainsi la recherche, c'est-à-dire en mettant l'accent sur l'étude des vernaculaires et en partant de l'époque des épigones d'Alexandre, implique une rupture avec le grec ancien, qui éloignerait du génie antique.

Le récit de la langue grecque « à partir des origines » implique un enjeu identitaire primordial que Zampelios ne tarde pas à révéler. S'il faut omettre l'histoire du grec ancien, nous dit l'auteur, « autant omettre aussi la recherche de nos origines. Pour quelle raison nous appelons-nous alors Grecs, puisque nous renonçons d'un seul coup à nos origines légitimes? Si ce n'est que grâce à la langue que notre peuple parle que nous adoptons l'appellation hellénique, commune à tous les peuples de la Grèce d'antan, si ce n'est que grâce à cette langue que nous sommes citoyens de l'Antiquité toute entière, pourquoi ne nous appelons-nous donc pas Alexandrins ou Romains? ». <sup>121</sup> C'est cet enjeu identitaire donc qui dicte la direction de la réforme du grec. À la fin de cet article, Zampelios parlera du besoin de la « recomposition » de la langue grecque qui ressemble à une mosaïque

---

<sup>119</sup> « Εάν δεν θέλωμεν βιαίως να αποσπάσωμεν την καθομιλουμένην γλώσσαν εκ των κόλπων της μητρός αυτής, αναγκαζόμεθα, εξιστορούντες τας περιπετείας εκείνης, να εξιστορίσωμεν και τας περιπετείας ταύτης, ή εις άλλας λέξεις ετοιμαζόμεθα να συγγράψωμεν την καθολικήν ιστορίαν της Ελληνικής διανοίας », *ibid.*, p. 369-370 ; ici, c'est nous qui soulignons.

<sup>120</sup> D'après ses estimations, une grande partie, au moins la moitié, du génie actuel de la nation est sauvé dans les variétés ancestrales : « ... on est capable de consolider l'hypothèse, très plausible, que la moitié au moins de l'ensemble de l'appareil idéologique, ce qui est une partie non négligeable, remonte pour l'essentiel à des dialectes ancestraux » [« ... εξ όσων δύνανται να ισχυροποιήσωσι την συμπερασματικήν, όμως πιθανοτάτην υπόθεσιν, ότι τουλάχιστον το ήμισυ της όλης και μέρος ουκ ασήμαντον της ιδεολογικής κατασκευής, αποδοτέα εις την ουσίαν προπατορικών διαλέκτων »], *ibid.*, p. 375.

<sup>121</sup> « Άλλο τόσον, λοιπόν, ας παραλείψωμεν την έρευναν των γενεθλείων μας! Τις ο λόγος να καλώμεθα Έλληνες, αφού δι ενός μονοκονδυλίου παραιτούμεθα της νομίμου ημών Ελληνικής καταγωγής ; Εάν χάριν της γλώσσης, την οποίαν ο ημέτερος λαός λαλεί, δεν είμεθα πολίται σύμπασης της Ελληνικής αρχαιότητος, [...] διατί, λοιπόν, δεν αποκαλούμεθα ορθώτερον Αλεξανδρινοί ή Ρωμαίοι, αλλά προσλαμβάνομεν την κοινήν εις όλους τους πάλοι της Ελλάδος λαούς Ελληνικήν ονομασίαν ; », *Ibid.*, p. 370.

décomposée. Le travail des spécialistes doit viser, dit-il, à la reconstitution de l'image originelle du grec, à savoir celle qu'il avait pendant l'Antiquité classique.<sup>122</sup>

Les dimensions de ce concours sont par conséquent multiples : tout d'abord, grâce à lui, un sens concret est donné aux pratiques d'un cercle d'auteurs, universitaires, ou professeurs, qui souhaitent une réforme du grec moderne fondée sur le réaménagement du vernaculaire. La traduction de Chiotis, à titre d'exemple, servirait de référence bibliographique pour les candidats du concours ; le recueil lexical des dialectes, qui vient de démarrer, apporte une matière aux chercheurs de l'histoire de la langue moderne ; en outre, pendant cette même période, nous constatons un premier effort pour recueillir des textes byzantins et post byzantins se situant au delà des frontières de la littérature savante. D'autre part, la direction et le sujet précis choisi pour le *Tsokanios* font partie d'une stratégie et visent à contrecarrer les initiatives d'un milieu de savants qui soutient l'hyper-archaïsation du grec moderne. En dernier lieu, le concours en question, sous un vernis philologique ou linguistique, comporte une empreinte idéologique indéniable, ce qui est vite relevé à un moment où s'affrontent des orientations idéologiques discordantes.

#### 6. Le rôle des concours universitaires, des revues et des associations dans la promotion des projets puristes

Le *Tsokanios* n'est toutefois pas le seul concours dont les dimensions dépassent la frontière strictement philologique ou académique. Nous avons déjà mentionné les enjeux que les deux concours poétiques comportent et nous avons évoqué le rôle de certaines publications, comme celle de Chiotis. Toutes ces activités s'inscrivent donc dans le cadre de projets linguistiques divergents, avec toutefois une orientation nettement puriste. En revenant au projet d'Asopios, nous comprenons que l'intention ou la tentative d'*archaïser le vernaculaire* est, schématiquement, *une* des solutions proposées à la question de la langue, qui se situe toujours dans le cadre du purisme. *Archaïser le vernaculaire* représente à la fois un principe d'action, un but et une démarche visant à fonder une langue nationale sur les vernaculaires qui seraient purifiés selon des règles empruntées au grec ancien. Il s'agit d'un projet linguistique qui pose donc un objectif, détermine les moyens pour y parvenir et fait partie du calendrier de la réforme tel que nous l'avons décrit auparavant. Une partie des savants puristes se rassemble autour de ce projet et le cercle qui se constitue alors autour du professeur de lettres classiques, Constantin Asopios, va incarner une ligne modérée au sein du purisme.<sup>123</sup>

<sup>122</sup> Ibid., p. 379-380.

<sup>123</sup> Il s'agit, en effet, des disciples de Coray qui se rassemblent autour d'Asopios. D. Mavrofydis, mais notamment Ph. Ioannou, et Koumanoudis travaillent dans ce sens après 1860. Ensuite, c'est

Ce courant préconise une archaïsation mesurée, qui s'appuierait sur des critères bien définis, tels que la compréhension de la langue écrite par les couches populaires et la prise en compte du fonds lexical du grec dialectal. En ce qui concerne « le degré de pureté et la proximité avec le grec ancien », Ph. Ioannou note, en 1860, qu'il est évident que « cette langue commune doit être fondée sur la langue parlée actuelle, pour ne pas devenir étrangère au peuple. Mais il faudra la purifier de divers vulgarismes locaux et la fixer d'après la forme commune de la grammaire antique, tant que la fixation soit possible. Cela signifie qu'il faut la fixer en sorte que la compréhension et l'introduction à l'usage d'une langue ainsi fixée ne dépassent pas les compétences intellectuelles du peuple ».<sup>124</sup> Le principe de correction consiste donc à intervenir sur le fonds morphologique en fixant comme critère de correction la *grammaire commune du grec ancien*,<sup>125</sup> ce qui laisse entendre la koiné. Plus précisément, Ph. Ioannou propose une réadaptation du vocabulaire démotique, d'après les règles du grec ancien. D'autre part, une partie de la grammaire ancienne pourrait éventuellement être écartée, car il serait impossible de ressusciter certaines formes du grec ancien. Quant au modèle syntaxique du grec ancien, Ioannou le juge incompatible avec l'esprit du grec moderne ou des autres langues contemporaines de l'Europe, qui sont de moins en moins synthétiques. De même, il note que la nouvelle langue des Grecs suit la même évolution que les autres langues contemporaines de l'Europe.<sup>126</sup> Néanmoins, il reste fidèle au principe coraïste du juste milieu, considérant que la purification du grec moderne est une étape nécessaire et un moyen pour favoriser le développement des lettres et des sciences.

Ce fil conducteur pour la réforme de la langue, à savoir l'*archaïsation du vernaculaire*, n'est pas une invention des savants grecs, mais plutôt une *expérience historique* que plusieurs Grecs semblent connaître. Si nous étudions l'histoire des langues européennes, nous constatons d'autres cas semblables qui sont synchroniques ou antérieurs à la question de la langue grecque. L'exemple de l'Italie, au temps de la Renaissance, est connu de tous les grands savants de la période en question, et la démarche de l'archaïsation des vernaculaires italiens, comme solution à la question de la littéralisation des dialectes du XVI<sup>e</sup> siècle, est

G. Chatzidakis qui prendra le relais.

<sup>124</sup> « Η κοινή αυτή γλώσσα πρέπει να έχει βάσιν την νυν λαλουμένην, ίνα μην καταστή του λαού αλλοτρία· αλλ'εν ταύτη πρέπει να καθαρισθή των κατά τόπους ποικίλων χυδαϊσμών και ρυθμισθή κατά τον κοινόν της αρχαίας Γραμματικής τύπον επί τοσοούτον, εφ'όσον η ρύθμισις είναι δυνατή, ήτοι εφ'όσον η κατάληψις και η κατά μικρόν εις κοινήν χρήσιν εισαγωγή της ούτως ερρυθμισμένης γλώσσης δεν υπερβαίνει την νοητικήν του λαού δύναμιν », Ph. Ioannou, « Περί της νεωτέρας Ελληνικής γλώσσης » [« À propos du grec moderne »], in *Efimeris ton Filomathon*, 384, 1860, p. 1472.

<sup>125</sup> Dans le texte, « τον κοινόν της αρχαίας Γραμματικής τύπον ».

<sup>126</sup> Ibid., p. 1473.

un modèle sur lequel se penchent nos auteurs.<sup>127</sup> Asopios et le cercle qui se forme autour de lui, entre 1850 et 1870, oeuvrent à une solution qui irait dans ce sens. Ce dernier maître des « Lumières néo-helléniques » a connu l'Italie, sa langue, ses bibliothèques et ses écoles ; il a enseigné au Lycée grec de Trieste, et il est familier des lettres italiennes. Par ailleurs, ses écrits montrent qu'il semble maîtriser la littérature vernaculaire et l'histoire récente des langues de l'occident européen, notamment celles de l'italien.<sup>128</sup> Nous pouvons donc déduire qu'il connaît la question de la langue en Italie sous tous ses aspects ainsi que les autres cas de littéralisation de vernaculaires en Europe. Il considère que la mise en place d'une démarche semblable pour le grec moderne est tout à fait réalisable, à condition de promouvoir une recherche à long terme, allant dans le sens d'une archaïsation de ce qu'on appelle à l'époque *δημώδης γλώσσα*.<sup>129</sup>

Plus précisément, ce qui s'est produit avec l'Italien, au fil des siècles, c'est que les savants qui ont opté pour le toscan ont remporté la victoire dans « la bataille des vernaculaires ». D'après L. Giard « le parti toscan l'emporta, parce qu'il disposait déjà de solides atouts, avait mis en œuvre la politique la plus conséquente et la plus ambitieuse, c'est-à-dire appuyée sur la plus forte mise en matière des recherches linguistiques »<sup>130</sup> L'un des apports de ces recherches est constitué par le grand dépouillement lexicographique qui a abouti au *Vocabolario degli Accademia della Crusca*. Cette expérience historique est pleine d'enseignement pour ceux qui en semblent informés, comme c'est le cas d'Asopios. L'effort de ce dernier pour mettre la recherche grecque sur la route de la langue moderne et de ses vernaculaires n'est donc pas le fruit du hasard. Il s'agit d'un projet bien réfléchi et de longue haleine, qu'il essaie de promouvoir à l'aide des concours universitaires. D'autre part la revue *Filistor*, fondée et dirigée par ses disciples, notamment par Koumanoudis et Mavrofrydis, aspire à devenir un relais dans la recherche lexicographique. Nous pouvons donc déceler une intention nette qui vise à stimuler la recherche et la production littéraire et à les orienter dans une direction précise. Ainsi l'université, comme un terrain d'action qui se situe au delà de la production scientifique, de même que certaines manifestations et revues littéraires attirent

---

<sup>127</sup> Bembo et le *Prose de la volgar lingua* (Venise, 1525) sont connus par ceux qui sont familiers avec les lettres italiennes. À propos de ce livre et de son auteur, voir L. Giard, « L'entrée en lice des vernaculaires », p. 215 et Claudio Marazzini, « Traditions nationales : Italie » p. 314-315, in S. Auroux, *Histoire des idées linguistiques*, tome 2, Liège, 1992.

<sup>128</sup> Voir à titre indicatif *Les Soutseia*, op.cit., p. 48 et suite, p. 70 et suite, et p. 260, ainsi que *Λόγος του Κου Ασωπίου επί της δευτέρας πρωτανείας* [*Discours de M. Asopios prononcé lors de son deuxième mandat de recteur*], Athènes, 1858, p. 155-156.

<sup>129</sup> À propos du sens que l'on attribue à l'époque au terme *δημώδης γλώσσα*, voir deuxième partie « La conception de l'évolution du grec et son impact sur sa nomenclature »

<sup>130</sup> L. Giard, op.cit., p. 210 & 215

l'attention et l'intérêt, non seulement de ce cercle d'érudits, mais de tous les savants éminents qui aspirent à faire avancer un projet linguistique.

Dans un souci de clarté, il nous paraît utile de revenir sur le concours de poésie de l'Université, notamment sur sa première phase (1851-1861). Pendant ces années, le concours est très nettement axé sur les questions linguistiques, et constitue un terrain propice à promouvoir des choix et des objectifs, en matière de réforme de langue : « le débat, unidimensionnel et pédant, restait tout de même bloqué au niveau de la langue ; son argumentation n'était puisée que dans les textes anciens, dans les dictionnaires et dans les grammaires »<sup>131</sup> remarque Moullas lorsqu'il traite la polémique de 1853. De fait, ce type de concours universitaires semble un excellent moyen pour promouvoir divers projets linguistiques, tout en faisant évoluer la réforme. Une autre opportunité se présente en 1855, avec l'attribution d'un fonds destiné à financer un nouveau concours, dans les disciplines théoriques. Le cercle d'Asopios bondit sur l'occasion et *Tsokanios Diagonismos* remet une fois encore au premier plan la question de la réforme du grec moderne. Chaque nouveau concours, pendant cette période, devrait favoriser des projets linguistiques spécifiques, ce qui justifie le contrôle de ces concours par tel ou tel milieu de professeurs. En même temps, l'intérêt spécifique pour ces manifestations reflète bien un état d'esprit particulier sur les moyens et les acteurs de la réforme.

Il ressort donc clairement qu'Asopios cherche à saisir toutes les occasions qui se présentent et à se donner les moyens de promouvoir ses objectifs linguistiques en récupérant, en quelque sorte, ce qu'offre la conjoncture pour former et/ou consolider un contexte favorable à son projet, en l'occurrence, les concours organisés au sein de l'Université. L'ouverture de ces concours dépend toujours de l'initiative et du financement des mécènes grecs, mais Asopios, comme d'ailleurs ses confrères, les gère afin de promouvoir des projets philologiques et linguistiques où la dimension idéologique est fort présente. Par ailleurs, les actions des savants majeurs et des riches négociants ou autres mécènes grecs s'avèrent complémentaires. La communauté des lettrés, pour sa part, dans sa mission de fixer la langue nationale, est obligée de multiplier la production écrite, et de promouvoir les lettres et les sciences. Quant aux seconds, ils considèrent le mécénat comme un moyen nécessaire au développement des lettres et des sciences grecques modernes. Rallis en témoigne dans le post-scriptum d'une lettre où il est question des statuts de son Concours de poésie.<sup>132</sup> Dans ce rapport qui se dessine entre mécènes et savants, le pouvoir politique ne semble pas occuper de place particulière. Le

---

<sup>131</sup> P. Moullas, *Les concours poétiques...*, op.cit., 88.

<sup>132</sup> Ibid., p. 35.

financement par des fonds privés pour les concours, pour les recherches ou pour l'édition est une pratique courante. Ces mêmes actions constituent le moyen par excellence de promouvoir tel ou tel projet linguistique, ce qui s'inscrit, en dernière instance, dans le processus d'avancement de la réforme du grec moderne dans son ensemble, d'après la vision dominante pendant ce siècle.

Cet ensemble de pratiques, animées par un cercle de savants majeurs, des universitaires et des publicistes qui ont une vision homogène du grec et de son histoire, et qui partagent les mêmes objectifs pour la réforme, ne concerne pas uniquement le milieu de Constantin Asopios, ni non plus les années 1850-1865. Il s'agit en effet des pratiques qui caractérisent l'action de tous les savants majeurs dans cette conjoncture. Et leur action se complète par d'autres pratiques, jugées nécessaires pour réussir la réforme de la langue. *L'essor de la production écrite, le contrôle constant de la nouveauté linguistique, le monopole du grec ancien en matière d'enseignement de langue dans les écoles et l'instrumentalisation des concours ou des revues littéraires* fixent le cadre d'action de l'érudition grecque, pendant la plus grande partie du XIXe siècle. Nous considérons qu'entre 1830 et la fin du siècle, l'action des savants puristes qui vise la réforme du grec moderne, ne sortira guère de ce contexte. Ce même milieu d'érudits ne semble pas solliciter l'intervention de l'État, pendant la seconde moitié du siècle, et les pôles autour desquels se rassemblent les savants (revues et associations littéraires) ne représentent pas de sérieux groupes de pression politique.<sup>133</sup> Comme nous l'avons noté, les élites lettrées sont plus ou moins conscientes que la fixation de la langue relève de la responsabilité de l'ensemble des personnes instruites, où chacun joue un rôle plus ou moins défini. Ainsi, selon la vision dominante, *la formation de la langue nationale paraît s'effectuer grâce à la contribution d'un nombre considérable de lettrés, et a lieu sur un terrain où se croisent les aspirations et les projets concurrents des individus ou des groupes*. Sur ce « terrain de lutte », certains savants développent des stratégies ayant comme but de rallier d'autres lettrés autour de leurs projets, de promouvoir leurs objectifs philologiques et de légitimer, en fin du compte, leur norme linguistique.

---

<sup>133</sup> Ce qui a une valeur relative, bien évidemment. Lorsque nous parlons de groupes de pression politique importants, concernant le sujet de la question de la langue, nous pouvons entendre, avant tout, *Ekpedeftikos Omilos* qui constitue un groupe de pression par excellence.

## C. Les objectifs de la réforme, les priorités et la langue cible

Dans les chapitres précédents, nous avons constaté la présence d'une conviction chez les élites lettrées et, d'une façon plus large, au sein des couches instruites, en faveur d'un engagement collectif et d'une mobilisation constante de l'ensemble de la communauté des lettrés dans la perspective d'une fixation - diffusion « progressive et naturelle » du grec moderne, à moyen ou à long terme. Nous avons par ailleurs remarqué que la cible linguistique ne semble pas être uniforme pour l'ensemble des lettrés puristes, ce qui les amène à mettre en place diverses stratégies pour la réussite de leurs objectifs. Nous allons maintenant essayer de définir cette cible linguistique. L'examen de la langue cible nous aidera à mettre en évidence comment sont perçus les principaux axes de la réforme, ainsi que les conditions nécessaires pour sa réussite.

### 1. Vernaculaires et langue commune : une cohabitation possible ?

La manière de percevoir l'avenir et la place des dialectes, dans la future société nationale, nous renseigne sur la façon dont on voit l'évolution de l'écologie linguistique à long terme ainsi que sur la nature de la cible linguistique et sur la portée de la langue nationale. Comme nous avons noté en première partie *le recul des dialectes* est considéré comme *un phénomène naturel*. Dans cette perspective, on croit essentiel de *sélectionner une partie du lexique* des dialectes, avant qu'il ne soit trop tard, afin d'enrichir éventuellement la langue écrite, de *constituer des outils pour approfondir la connaissance du grec ancien et d'emmagasiner les mots qui constitueraient* dans l'avenir une partie du volume du *Dictionnaire de l'Académie*.<sup>134</sup> L'étude des variétés régionales sert à la fois aux recherches en philologie classique et à la formation de la langue nationale ; d'autre part, les conclusions qui s'en dégagent constituent l'argument qui fonde la continuité historique et la filiation des populations rurales grecophones, représentant par excellence le « peuple grec ». Or, le fait que l'étude des variétés dialectales serve, d'après les couches instruites, à accomplir une série d'objectifs à moyen ou à long terme, *n'implique pas inévitablement qu'elles perdraient dans l'avenir leur « droit d'exister »*, une fois ces objectifs accomplis.

En effet, on ne voit pas nécessairement la survie future des dialectes comme un fait qui peut obstruer la fixation et la diffusion de la variété qui va constituer la langue nationale. En d'autres termes, la fixation et la diffusion de la katharevousa n'impliquent pas inévitablement le fait que les variétés régionales seront un jour

---

<sup>134</sup> Voir première partie du mémoire, *Le « trésor lexical » et la langue cible*.

remplacées par celle-ci. Leur existence ne semble pas gêner la diffusion d'une langue commune. Par ailleurs, il n'est pas rare ou exceptionnel de soutenir que leur disparition n'est ni nécessaire ni inévitable. Certains reconnaissent que la fixation et la diffusion d'une variété, qui serait la langue commune de toute la nation, n'aboutirait pas fatalement à l'effacement du reste des variétés de grec moderne ou pour utiliser un terme plus récent, à un monoliguisme au niveau national. Ainsi, on ne trouve pas indispensable d'éliminer les dialectes, mais, en revanche, il est envisagé de superposer une variété suffisamment archaïsante qui pourrait servir de langue commune aux populations dont les langues ou les variétés premières sont différentes. Ainsi, nous pourrions imaginer, à titre d'exemple, qu'un Crétois qui emploie comme premier code la variété crétoise et un Arvanite, chez qui la langue première est l'arvanite, se serviraient d'une variété commune archaïsante, future évolution de l'actuelle katharevousa, qui serait le moyen commun d'entente. Dans la mesure où l'on voit la transformation du grec moderne se dérouler de façon naturelle, le grec dialectal devrait s'affaiblir au fur et à mesure que la nouvelle variété acquerrait une forme de plus en plus pure et prédominerait dans l'espace géographique. Mais, *même dans le cas où les dialectes persisteraient, leur existence ne serait pas un obstacle à la prédominance d'une langue commune archaïsante* qui continuerait à être superposée à travers les particularismes locaux. Plusieurs cas de figure sont donc envisageables concernant l'avenir du grec moderne.

Or, ce point de vue aurait pu susciter deux interrogations. Tout d'abord, pourquoi envisage-t-on ainsi l'avenir du grec dialectal et, par la suite, comment perçoit-on concrètement une telle situation ? À propos de la future coexistence entre une variété commune et des dialectes, nous pouvons dire que ce point de vue évoque la vision globale du grec et de son évolution historique. Nous avons mentionné, en deuxième partie, que l'écologie linguistique de la Grèce antique se voit reproduite à l'identique dans l'univers grécophone contemporain.<sup>135</sup> Cette lecture de l'histoire du grec et de la réalité sociolinguistique sert à la fois d'argument et de modèle aux comparaisons et aux évaluations de l'état actuel et du rôle des dialectes du grec moderne. Le fait que la langue hellénique ait existé à travers ses dialectes et, en même temps, comme un ensemble de dialectes qui n'ont empêché ni la communication ni la production littéraire et scientifique signifie, pour de nombreux érudits, que le grec moderne peut aussi exister sans que ses dialectes créent un trouble dans la communication ou dans la fixation de la katharevousa. Les Grecs d'aujourd'hui ou de demain, parlant des dialectes, peuvent

---

<sup>135</sup> C'est-à-dire que l'attique de l'âge d'Or est considéré comme la langue des élites athéniennes et l'éolodorien comme la langue populaire de la majorité des Grecs ; quant à la katharevousa, héritière du premier, elle est perçue comme la langue des élites contemporaines, tandis que les variétés régionales modernes - survivance de l'éolodorien - sont perçues comme langue populaire.



bien s'entendre « comme jadis, lorsque Lampito la Spartiate discutait parfaitement bien avec Lysistrate, Calonique et Murrine les Attiques ou encore comme le sagittaire Scythe, maîtrisant mal le grec, discutait avec Euripide ». <sup>136</sup>

L'existence des dialectes éoliens et doriens n'a pas empêché l'épanouissement de l'attique, précise l'auteur. <sup>137</sup> L'existence parallèle des autres variétés de la même langue ne menacerait ni la communication au sein de la nation ni le progrès de la katharevousa, forme du grec moderne perçue par plusieurs comme continuation de l'attique. Il n'y aurait donc pas de raisons valables pour que « les dialectes populaires du grec moderne » disparaissent. Au contraire, ceux-ci peuvent dans le futur mener une existence parallèle à celle de la katharevousa. Dans cette configuration de la réalité linguistique, la katharevousa acquiert le rôle d'une langue commune placée au-dessus des parlers locaux : « Les parlers locaux existeront sans aucun doute, comme toujours, parallèlement à la katharevousa, mais ce fait n'obstruera pas l'entente entre les dialectophones et les puristes ». <sup>138</sup>

Dans cet extrait, il est explicite que ni l'existence ni l'usage des dialectes dans l'avenir ne sont remis en question. En l'occurrence, l'usage d'un dialecte est légitime et naturellement admis, dans le cadre d'un groupe de locuteurs dont le dialecte en question constitue le premier code. En revanche, lorsque les premiers codes entre locuteurs de différentes régions ne sont pas les mêmes, dans ce cas, un code second, commun à tous, servirait d'instrument de communication. Ce qui ressort donc, c'est que la katharevousa serait destinée à englober la totalité des populations nationales et servirait de variété commune au sein d'un ensemble qui continuerait, *éventuellement*, à employer d'autres variétés de la même langue. Par conséquent, *la katharevousa est censée évoluer dans un espace communicatif où la présence des dialectes ne semble pas être gênante*. Les dialectes semblent, bien sûr, perdre du terrain, mais sans qu'il y ait d'intervention extérieure à ce processus, considéré comme naturel, ni d'intention délibérée allant dans le sens de leur suppression. Néanmoins, tant qu'ils persistent, leur présence n'est pas embarrassante pour l'expansion d'une langue archaïsante commune. Alors que dans d'autres pays, les élites lettrées et l'État visent consciemment à faire reculer les variétés régionales en faveur d'une langue commune, <sup>139</sup> pour les Grecs, l'existence

---

<sup>136</sup> « ...όπως και το πάλαι η Λάκαινα Λαμπιτω κάλλιστα συνδιελέγετο μετά των Αθηιδών Λυσιστράτης, Καλονίκης και Μυρρίνης και ο διαστρέφων την Ελληνικήν Σκύθης τοξότης μετά του Ευρυπίδου », Kontopoulos, *L'immortalité de la langue grecque*, op.cit., p. 56.

<sup>137</sup> Ibid., p. 55-56.

<sup>138</sup> « ... παραλλήλως [με την καθαρεύουσα] θέλουσιν αναμφιβόλως υφίστασθαι, ως πάντοτε, πολλά κατά τόπους ιδιώματα, αλλά τούτον ουδεμία παρέξει δυσκολίαν τοις λαλούσι διαλεκτικώς να συνεννοώνται μετά των καθαρευόντων... », ibid., p. 56.

<sup>139</sup> Dans d'autres pays et notamment en France, on observe une nette intention de la part du pouvoir politique, de concert avec les élites lettrées, d'éliminer les parlers locaux, à tel point que

éventuelle d'un ensemble de vernaculaires, dans l'avenir, ne semble pas faire obstacle. En effet, on devra attendre les années 1930 et le nouveau contexte sociopolitique, pour voir un milieu d'intellectuels ainsi que le pouvoir politique exprimer la volonté d'imposer le monolinguisme au niveau national.

Pour le moment et au moins jusqu'au début des années 1890, les élites lettrées ne sont pas particulièrement préoccupées par la question des vernaculaires ou par la présence des allophones dans le pays grec. Ceux qui mettent l'accent sur l'objectif d'une éducation primaire massive, visant à *éradiquer les langues régionales du pays, en vue d'homogénéiser la langue et la culture des populations rurales* seront longtemps minoritaires. En effet, le projet puriste restera jusqu'à la fin du siècle en décalage avec cet objectif. Depuis les années 1860, très rares sont les voix qui s'élèvent afin de mettre en garde contre la présence des autres langues dans le Royaume et pour attirer l'attention des institutions et des savants sur la nature et l'efficacité de l'enseignement primaire pour éradiquer les langues régionales et diffuser une langue commune :

« Toutefois, Messieurs, en dehors de la capitale, on constate l'illettrisme, on entend parler la langue albanaise et nous avons le devoir de la chasser de nos terres. Plusieurs communes de l'État ont besoin de deux ou trois écoles primaires. [...] Le gouvernement devrait s'occuper de l'éducation primaire dans plusieurs communes et il faudrait que la profession des maîtres devienne attrayante ; ne laissons pas cette profession dans l'état pitoyable qu'elle se trouve actuellement. L'éducation primaire nourrit le peuple, et c'est par le biais de cette dernière que s'introduiront la civilisation et notre langue ».<sup>140</sup>

---

dans certains cas il s'agit d'une guerre menée contre les patois. En ce qui concerne le sort des parlers locaux en France qui est l'exemple le plus caractéristique en Europe, voir entre autres M. de Certeau, D. Julia, J. Revel, *Une politique de la langue. La Révolution française et les Patois : l'enquête de Grégoire*, Paris, 1975, M. Cohen, *Histoire d'une langue. Le français*, Paris, 1967, R. Balibar, D. Laporte, *Le français national*, Paris, Hachette, 1974.

<sup>140</sup> « ... εν τούτοις, Κύριοι, έξωθεν της πρωτεύουσας βλέπετε την αμάθειαν, ακούτε λαλουμενην την αλβανικην γλώσσαν, την οποία έχομεν καθήκον να εκδιώξωμεν από τον τόπον μας· και πλείστοι δήμοι του κράτους έχουν ανάγκην δύο και τριών δημοτικών σχολείων. [...] Εις πολλούς δήμους είναι ανάγκη να φροντίση η Κυβέρνησις δια την κατωτέραν εκαπαίδευσιν, και πρέπει να καταστήσωμεν επιθυμητόν το επάγγελμα του δημοδιδασκάλου και να μην το αφήσωμεν εις την εξευτελιστικήν θέσιν, εις ην περιήλθεν. Η κατωτέρα εκπαίδευσις είναι η τροφή του λαού. Δι'αυτής θα εισαχθή ο πολιτισμός και η γλώσσα μας ». Extrait des Actes du Parlement grec, séance du 23.04.1864, cité in A. Dimaras, *Η Μεταρρύθμιση που δεν έγινε [La réforme qui n'a pas eu lieu]* (tome 1), Athènes, 1973, p. 187.

D'après l'orateur, alors, les autres langues du pays doivent être éradiquées et le moyen pour y arriver est une scolarisation massive dans le premier degré de l'enseignement. Or, comme nous l'avons expliqué, ces voix ont une courte portée, vu que les langues régionales ne sont pas considérées comme une menace pour la société et la culture nationales.

L'allophonie des populations considérées comme grecques et le rôle de l'école primaire seront à nouveau évoqués, lorsque émergera la question de la Macédoine. À ce moment-là, il est question de répandre une variété du grec moderne parmi le plus grand nombre de locuteurs, notamment bulgarophones, par le biais de l'éducation primaire. Le *Syllogue* de Constantinople joue un rôle primordial, depuis les années 1880, dans l'affaire d'homogénéisation de l'enseignement de la katharevousa dans les écoles grecques de l'Empire. En cette fin du XIXe siècle, il ne sera plus question, en Macédoine, de se rapprocher du grec ancien et de forger une variété cultivée qui absorbera progressivement les parlers locaux. La katharevousa est enseignée aux populations convoitées par des nationalismes concurrents, et l'enseignement intensif du grec ancien est mis à l'écart. Dans ce nouveau contexte politique *les priorités* des élites lettrées se montrent ainsi bouleversées : il n'est plus envisageable dans cette conjoncture, d'archaïser à perpétuité, mais l'accent est mis sur l'expansion d'un code commun, tout en écartant l'enseignement exclusif du grec ancien. Nous constatons ainsi que la cohabitation d'un code commun avec des langues régionales n'est envisagée comme possible que dans un contexte sociopolitique précis. Au moment où ce contexte est bousculé, la réponse n'est plus la même. L'élimination des parlers locaux devient alors une condition indispensable pour l'expansion d'une variété commune, et il n'est plus question de superposition de codes.

Pour le nationalisme grec, la question de la Macédoine constitue à la fin du siècle une véritable course contre la montre pour s'approprier des populations intégrables dans l'ensemble national. Les événements de Macédoine, dans le dernier quart du siècle, et tout particulièrement l'intérêt d'imposer une variété véhiculaire dans cette région nous fournissent effectivement une indication sur l'attitude des élites lettrées face à la question des langues régionales dans le Royaume grec : jusque dans années 1880 et même plus tard, les populations allophones du pays grec sont incontestablement considérées comme grecques. Il s'agit en réalité d'albanophones et de valachophones qui manifestent un sentiment d'appartenance nationale.<sup>141</sup> Dans la mesure où ces populations ne sont pas convoitées par des nationalismes concurrents, leur allophonie n'est pas préoccupante et peut-être est-elle censée suivre le sort des variétés dialectales du

---

<sup>141</sup> Malgré le cas des *Comités Valaques* de la fin du siècle, nous pourrions dire que la masse concrète des Valaques s'identifie à l'État national grec, au moins jusqu'aux années 1880.

grec moderne. Le but est de promouvoir le grec ancien dans les écoles, et de développer le nombre et la qualité des productions littéraires et scientifiques. Le sort des vernaculaires ou des langues régionales n'est donc ni une priorité ni la préoccupation principale. Par ailleurs, le « laisser-faire » linguistique, admis par tous pour la réforme du grec, laisserait un espace pour que les autres variétés puissent exister. Cette façon particulière de considérer la réforme, nous explique pourquoi l'albanais « qu'on entend dès que l'on franchit la frontière de la capitale »<sup>142</sup>, d'après un témoignage de 1864, ne constitue pas une menace, alors que ce sera le cas avec le bulgare-macédonien, à la fin du siècle.

Afin de mieux situer la portée de cette langue commune que les savants élaborent et la place des vernaculaires, observons les conditions jugées indispensables à la réforme et, plus précisément, ce qui est vu comme l'avant dernière étape de celle-ci : « Il suffit qu'il y ait le moins de séparation possible ou même aucune séparation morphologique entre la langue grecque des siècles prochains et celle des périodes splendides. Il suffit que les moins instruits comprennent et écrivent cette langue ».<sup>143</sup> La première condition est donc la fixation de la langue savante, dans le sens où elle doit s'améliorer jusqu'à ce qu'elle acquière une forme archaïsante définitive. La seconde condition énoncée par Kontopoulos, en admettant que les dialectes puissent continuer à exister, c'est la diffusion de cette langue auprès du plus grand nombre de locuteurs : même la partie la moins instruite de la population acquerrait, en fin du compte, un certain degré de compétence en cette langue. Afin d'évaluer la signification et le poids de ses propos, il faut s'arrêter sur deux points importants :

*Tout d'abord, dans la mesure où le terme de la réforme n'est pas envisagé dans un avenir proche, l'acquisition de cette langue « même par les moins instruits », autrement dit sa diffusion, n'est pas un enjeu dans l'immédiat. L'ouvrage de Kontopoulos paraît en 1884, c'est-à-dire au début du conflit gréco-bulgare pour la Macédoine, si bien que cette remarque pourrait sembler décalée par rapport à son contexte historique. Néanmoins, n'oublions pas que l'auteur se réfère aux*

---

<sup>142</sup> La présence particulière de la langue albanaise, même dans les quartiers de la capitale et l'inefficacité du système scolaire sont révoquées dans les années 1860 même dans la presse. À ce sujet, voir deux extraits de *Pandora* en 1866 (Anonyme, « Εκκλησιαστικά και δημοσία Εκπαίδευσις » [« À propos de l'Église et de l'Instruction publique »], 17 (402), p. 456) et 1868 (Anonyme, « Εκπαίδευσις εν Ελλάδι » [« L'instruction en Grèce »], 18 (449), p. 338) respectivement.

<sup>143</sup> « Αρκεί ότι την Ελληνικήν γλώσσαν των μελλόντων αιώνων ελάχιστος ή ουδείς μορφικός φραγμός χωρίζει από της των λαμπρών περιόδων, αρκεί ότι και οι μικρόν εγγράμματοι εννοήσουσι και γράψουσι την γλώσσαν ταύτην », Kontopoulos, op.cit., p. 56.

populations grecophones et qu'il n'évoque pas dans son livre la diffusion du grec moderne ai sein des populations allophones qui sont convoitées par l'État grec.

D'autre part, *la portée d'une langue commune archaisante*, d'après son point de vue, *ne semble pas couvrir la totalité de la nation*. Les instruits et « les moins instruits » ne constituent pas la majorité de l'ensemble national, dans cette période où le taux de scolarisation reste faible, tant dans le Royaume que dans l'Empire, et que le niveau de l'analphabétisme est considérable.<sup>144</sup> Nous pouvons en déduire que l'émergence et la prédominance d'une langue commune n'ont pas pour le moment une aspiration « totalitaire ». Une langue commune resterait plutôt une langue seconde, en ce sens qu'elle n'éliminerait pas le reste des variétés. En outre, elle ne devrait pas nécessairement couvrir la totalité des populations nationales, mais plutôt celles qui auraient un minimum d'instruction. Par ailleurs, l'enjeu de la scolarisation massive des populations rurales du Royaume, comme moyen visant la réussite de la réforme de la langue, n'apparaît ni dans ce livre ni chez d'autres auteurs ; au contraire, l'instrument de cette réussite est, d'après lui, la bonne méthode et l'efficacité de l'enseignement du grec ancien à l'école primaire.<sup>145</sup> Avant d'oeuvrer pour la diffusion de cette langue commune, il importe alors de la perfectionner : Kontopoulos ne s'écarte donc pas de la perception de la réforme que nous avons développée plus haut.<sup>146</sup> De même, nous pouvons supposer que l'expansion de la langue et des lettres classiques en dehors de l'État grec, dans le

---

<sup>144</sup> K. Tsoukalas dans son œuvre *Εξάρτηση και αναπαραγωγή [Dépendance et reproduction]* (Athènes, 1992, p. 392-397) soutient qu'en 1880 le développement progressif du système scolaire porte déjà ses fruits puisque le taux de scolarisation augmente, tandis que celui de l'analphabétisme baisse en plaçant le Royaume au milieu du classement des pays de l'Europe. Or, l'entrée d'un enfant à l'école n'implique pas automatiquement une scolarité complète ou la sortie de l'école primaire au terme de quatre ans de scolarisation : comme D. Glinos le remarque, 50% des élèves qui entrent à l'école ne vont pas au delà de la deuxième classe, ce qui nous amène à relativiser le phénomène de diminution de l'analphabétisme et à nous poser également des questions sur le pourcentage de l'illettrisme (cf., D. Glinos in *Didaskaliko Vima*, 72, 1926) ; voir aussi G. Kordatos, *Δημοτικισμός και λογιολατρισμός [Démotisme et pédantisme]*, Athènes, 1974, p. 160-164). Par ailleurs, aussi bien les élites lettrées que les autorités de l'État grec sont conscientes de ce phénomène. Les messages concernant le taux ainsi que les conditions de scolarisation et de l'analphabétisme/illettrisme sont de plus en plus nombreux dans les années 1880; pour les années en question, nous pouvons citer, à titre d'exemple, les rapports des inspecteurs des écoles primaires, en 1883 (in Ch. Papamarkos (éd.). *Εκθέσεις των κατά το 1883 προς επιθεώρησιν των δημοτικών σχολείων αποσταλέντων Εκτάκτων Επιθεωρητών [Rapports des Inspecteurs spéciaux mandatés aux écoles primaires en 1883]*, Athènes, 1885).

<sup>145</sup> Kontopoulos, op.cit., p. 58.

<sup>146</sup> C'est-à-dire la réforme comme un travail collectif de production et de contrôle de nouveaux éléments linguistiques et l'enseignement exclusif du grec ancien, qui visent au rapprochement de la katharevousa avec un modèle archaïque, ce qui conduirait, en même temps, à sa diffusion « naturelle et progressive ».

cadre du projet de l'hellénisation de l'Orient qui se concrétise après 1854, semble être plus importante que la diffusion prompte et efficace d'une norme commune et peu archaïsante, chez les populations du Royaume.

Ainsi, les élites lettrées grecques du Royaume tout comme le pouvoir politique grec, d'après nos indices, admettent dans l'avenir une éventuelle présence des dialectes à travers le pays. En ce qui concerne les élites, l'éradication des dialectes et des langues régionales en faveur d'une langue commune n'est pas prioritaire. Précisons que par le terme *éradication des dialectes et des langues régionales*, nous entendons une stratégie et les pratiques qui en dérivent, voire une politique linguistique, qui viseraient à imposer une variété unique d'une langue, de manière coercitive. Cette planification linguistique ne deviendra explicite et ne sera mise en application pour la première fois que par le régime de Metaxas, dont le projet sera soutenu et élaboré par certains intellectuels démotocistes.

## 2. Définition des priorités dans la réforme du grec

Les objectifs linguistiques des élites lettrées et la manière de percevoir le déploiement de la réforme, tout au long de cette période, montrent que l'on ne souhaite pas imposer à court terme une variété commune, mais qu'on vise plutôt à la cristallisation naturelle d'un code commun au fil des décennies. Pour un observateur contemporain, cette stratégie peut paraître exceptionnelle ou même surprenante dans le contexte du XIXe siècle. Or, en réalité, il n'est pas question de tolérance ou de libre choix linguistique. Pour mieux comprendre cette attitude, il faut prendre en compte le fait que la question essentielle pour les couches instruites n'est pas en réalité l'existence ou pas dans l'avenir des variétés régionales parallèlement à la variété puriste,<sup>147</sup> ou la diffusion de cette dernière. Si l'on envisage la cohabitation des variétés régionales avec une variété commune, il faut *avant tout* réussir à ramener la katharevousa à une forme à la fois fixe et archaïque. Ce qui prime, en effet, c'est de parvenir à fixer cette dernière, à long terme, et ce point de vue fait l'unanimité. *Les questions de l'existence parallèle d'autres codes et de la diffusion de la katharevousa, passent, dans ce cadre, au second plan* et les réponses apportées, diverses et parfois hétérogènes, présupposent toujours la réussite du premier objectif.

Dans cette perspective, la question du degré de diffusion pour la variété puriste est formulée différemment. Concrètement, il ne s'agit pas de savoir *si les élites instruites grecques refusent ou acceptent que cette langue devienne un jour la langue de la totalité des Grecs, car la question ne se pose pas en ces termes.*

---

<sup>147</sup> Par ailleurs, les savants admettant explicitement que le grec dialectal a un avenir à côté d'une langue nationale commune ne semblent pas être particulièrement nombreux.

Certes, l'idéal serait de parvenir, tout en améliorant la langue, à une variété définitive proche du grec ancien, à une langue qui conquerrait toute la nation. Mais, dans la mesure où la conquête de nouveaux locuteurs en dehors des frontières est un enjeu capital, la diffusion de la langue ne peut pas avoir lieu *à tout prix et de n'importe quelle manière*. Ce qui ressort, ici, c'est l'aspect à la fois qualitatif et quantitatif de la question, ainsi que l'enjeu politique pour le projet national grec. Nous avons noté que le milieu des érudits grecs, souvent en parfait accord avec certains milieux d'hellénistes occidentaux, a fait de la réforme linguistique un moyen essentiel à la réussite des objectifs du mouvement national, et une voie pour l'intégration de la Grèce moderne dans le concert « nations civilisées ».<sup>148</sup> En effet, la réussite des objectifs nationaux et le fameux projet de l'hellénisation de l'Orient ne semblent pas dépendre de la simple expansion du grec moderne, ou de la diffusion de n'importe quelle variété de cette langue. Lorsque le discours porte sur la diffusion du grec, il s'agit avant tout de l'expansion de la variété qui peut véhiculer la culture classique, c'est-à-dire d'une *katharevousa*, en transformation constante pour atteindre une forme proche du grec ancien, et c'est l'enseignement des lettres classiques qui assurera l'efficacité de cette transformation. Ainsi, *la volonté de se rapprocher à tout prix* de cette norme, jugée nécessaire pour la réussite de l'hellénisation de l'Orient, compromet *l'efficacité et la rapidité de la diffusion de la katharevousa*.

D'autre part, l'effort d'une expansion « forcée » ou accélérée de la *katharevousa* pourrait se faire au dépens de la pureté qu'elle a déjà acquise. Souvenons nous ici du fait que la fixation implique, à l'époque, l'idée de l'amélioration et du progrès, tandis que la diffusion menée parallèlement, est perçue comme un processus qui avance naturellement. Concrètement, cela signifie que l'on ne devrait pas compromettre le travail de la purification, voire du progrès, qui a lieu depuis plus d'un siècle, afin d'accélérer son expansion, car cette expansion rapide et forcée conduirait à « une régression », menant vers des formes antérieures moins pures. En admettant que l'effort pour amener le grec à une forme définitive a été entamé au moins cent ans auparavant, à travers un travail constant de purification et qu'on a dès lors franchi plusieurs étapes de ce processus, il n'est ni opportun ni pertinent d'abandonner à jamais ce travail, pour privilégier une diffusion rapide auprès du plus grand nombre de locuteurs. On voit souvent comme un risque de déchéance le choix d'une diffusion prompte et efficace en direction du plus grand nombre de locuteurs, ce qui présuppose une norme morpho-syntaxique et lexicale qui soit fixe et également plus proche de celle des dialectes ou de la langue orale commune que de celle du grec ancien. Il s'agirait ainsi d'une atteinte aussi bien à la

---

<sup>148</sup> Voir première partie, *La " mission de la langue grecque " et le " droit d'ingérence " des savants occidentaux*.

nature de la langue qu'aux priorités admises par la majorité des savants puristes, outre l'annulation des efforts entamés depuis fort longtemps. Certains, mettront aussi l'accent sur le fait qu'un tel objectif passant forcément par la « simplification » de la *katharevousa* marquerait la régression à la fois de la langue et de la société :

« Si l'on faisait usage d'une *katharevousa* simplifiée, le jardin des Muses risquerait d'être envahi par des hommes incultes et ignares, ce qui ne contribuerait ni à la formation esthétique de notre langue, ni à l'éducation morale de notre nation. [Cette sorte de langue, continue l'auteur, constituerait en effet une langue vulgaire, couverte de la pourpre royale de la *katharevousa* et] elle serait portée par le dernier individu de la populace, par des brutes et par des ivrognes. Nous voulons une langue écrite qui puisse raffiner les goûts, élever les sentiments, ennoblir les gens modestes. Il n'existe pas d'instrument plus puissant pour l'éducation morale d'un peuple que la langue. Même telle ou telle forme ou usage des expressions les plus communes suffisent souvent à inculquer progressivement dans l'âme d'un peuple la désillusion, le déclin du moral, le culte de la matière, la propension même au crime, à éliminer l'élan vers le bien et à empêcher l'envol généreux de l'esprit. Étant libéraux, nous voulons que ceux qui se côtoient dans les tripots sortent à la lumière du soleil, et qu'ils deviennent de vrais citoyens, vêtus de leur habits de mariage. Nous n'aimons pas les artifices qui sont inspirés par des idées absolutistes, ni l'usage du dialecte corrompu de la populace que l'on emploie pour la flatter, en faisant semblant de s'adapter à ses habitudes, usage qui lui hote, en effet, plus facilement la liberté, tout en l'abandonnant dans l'obscurité de l'ignorance ».<sup>149</sup>

---

<sup>149</sup> « Απειλείται μάλιστα δια της χρήσεως τοιαύτης δημοδεστέρας καθαρευούσης εισβολή εις τον περιβόλον των Μουσών ανδρών όλως αφιλοσόφων και φιλολογικώς αστοιχειώτων, όπερ ουδαμώς θέλει συντείνη ούτε εις την καλλιτεχνικήν διαμόρφωσιν της ημετέρας γλώσσης ούτε εις την ηθικήν του έθνους διάπλασιν. [Cette sorte de langue, continue l'auteur, sera en effet une langue vulgaire couverte de la pourpre royale de la *katharevousa* et] θέλει φωραθή εν τοις εσχάτοις χαμαιτυπείοις του αγοραίου λόγου μετά βαναύσων καπήλων οργιάζουσα. Θέλομεν τον γραπτόν λόγον τοιούτον ώστε να λεπτύνη τας ορέξεις, να εξυψοί το αίσθημα, να εξευγενίζη τους ταπεινούς · ουδέν δε ισχυρότερον της γλώσσης όργανον προς την ηθικήν λαού τινός διάπλασιν. Και αυτών των κοινοτέρων εκφράσεων η τοιάδε ή τοιάδε μορφή και χρήσις αρκούσι πολλάκις να ενσταλάξωσι βαθμηδόν εις τας ψυχάς των λαών την απογοήτευσιν, την έκπτωσιν του φρονήματος, την λατρείαν προς την ύλην, την ροπήν εις αυτό το έγκλημα, καταστρέψωσι δε την προς τα καλά ορμήν, παρακωλύσωσι τας προς τα μετά φύσιν γενναίας πτήσεις του πνεύματος. [...] Φιλελεύθεροι όντες θέλομεν να ιδώμεν τους εν τοις καταγωγείοις συναγελαζόμενους να εξέλθωσιν εις το φως του ηλίου και περιβαλλόμενοι ένδυμα γάμου να καταστώσιν αληθείς πολίται. Δεν αγαπώμεν τα υπό απολυταρχικών ιδεών εμπνεόμενα πονηρά τεχνάσματα και το επιτηδεύειν την διεφθαρμένην διάλεκτον των αγοραίων, όπως αφ'ενός μεν κολακεύοντες αυτούς ως δήθεν ταις συνηθείαις αυτών προσαρμοζόμενοι, αφετέρου δε εγκαταλιμπάνοντες [sic] αυτούς εν το σκότει της αμαθίας, αφαιρούμεν αυτοίς ευχερέστερον την ελευθερίαν », K. Rados, *La lutte pour la langue grecque*, op.cit., p. 40-42.



L'adoption d'un modèle « simplifié » signifie donc que cette variété pourra se répandre au delà des couches instruites de la population. Or, à part le fait qu'une démarche de simplification éloignerait des objectifs posés, elle risquerait également de conduire d'une part la langue savante à une régression irrévocable et d'autre part d'entraîner la décadence de la société. Par conséquent, la langue, moyen d'éducation et d'élévation morale et culturelle du peuple, forgée par ses élites, ne serait plus une langue modèle, mais une variété d'un usage répandu, exposée à une corruption plus large. Ainsi, ce qui prime, c'est le maintien de « la qualité » et la poursuite de son amélioration, au lieu de rechercher son « renforcement quantitatif » qui pourrait nuire à la pureté.

La formation d'une langue nationale signifie donc l'amélioration, le progrès du grec moderne en vue d'atteindre un certain degré de perfection et d'aboutir à une norme définitive ; en revanche, *sa diffusion n'est pas un objectif en soi, mais elle est complémentaire à sa fixation* :

« Dans ces trois idiomes du grec parlé que nous avons mentionnés<sup>150</sup> en sont contenus en effet deux, à savoir le mixte et celui des lettrés. Mais l'idiome mixte, s'il est privé de l'autre appui, c'est-à-dire l'idiome vulgaire, il sera forcément assimilé tôt ou tard par celui des lettrés, avec qui il aura désormais des rapports et du contact. Ainsi l'idiome mixte reculera sous l'influence de la langue de l'école, de la presse et de l'Église. Sans aucun doute donc, on verra bientôt arriver le jour où la langue commune du peuple grec tout entier sera celle qui s'écrit et se parle actuellement par les lettrés, langue qui avance constamment vers le grec ancien ».<sup>151</sup>

La réforme du grec moderne se résume ainsi à une question de *correction* et d'*imitation de formes* qui aboutira naturellement à l'assimilation ou à l'aspiration de la langue des couches populaires, et par conséquent à la domination totale dans l'avenir d'une langue proche du grec ancien.

Nous pourrions dire que l'unité voulue entre la Grèce du XIXe et l'Antiquité hellénique pèse en réalité davantage que la fusion des cultures régionales dans le

---

<sup>150</sup> D'après l'auteur, il s'agit des *idiomes savant, vulgaire et mixte*.

<sup>151</sup> « Εκ των ειρημένων λοιπών τριών ιδιωμάτων της καθ'όλου λαλουμένης Ελληνικής γλώσσης, δύο μόνον κυρίως εναπολειφθήσονται, το ανάμεικτον εκείνο και το των λογίων. Αλλά το ανάμεικτον ιδίωμα, στερηθέν κατά τα ειρημένα του ετέρου των στηριγμάτων αυτού, του ιδιώματος δηλαδή της πρώτης μερίδος, αφομοιωθήσεται αναγκαίως θάπτον ή βράδιον τω ετέρω, ήτοι τω ιδιώματι των λογίων, μεθ'ου και μόνον θα έχη εφ'εξής σχέσιν και συνάφειαν, και υφ'ου αδιαλείπτως, τόσον δια των σχολείων, όσον και δια του τύπου και της εκκλησίας, θα καταπολεμήται. Εκτός άρα εστί πάσης αμφιβολίας ότι ελεύσεται προσεχώς ημέρα καθ'ην κοινή σύμπαντος του Ελληνικού λαού γλώσσα έσται η νυν υπό των λογίων γραφομένη και λαλουμένη και αεί προς την αρχαίαν χωρούσα », I. Stavridis, « Quelques remarques sur la langue grecque parlée », art.cit., p. 2.

moule de la société nationale, ou l'unification des couches populaires avec leurs élites. La langue qu'on élabore vise avant tout à affirmer une identité particulière, donnant droit à une série de revendications politiques. D'autre part, il s'agit du seul instrument qui puisse garantir l'épanouissement intellectuel de la nation et sa mission civilisatrice en Orient. En revanche, l'homogénéisation de l'espace communicatif et l'efficacité de l'instrument linguistique dans l'exercice du pouvoir, ainsi que la diffusion de l'idéologie dominante à travers un code fixe et homogène tarderont à devenir une priorité pour les élites grecques.

### 3. Quelle langue cible ?

D'après ce que nous avons exposé, ce qui paraît primordial, c'est la persistance à élaborer et améliorer une variété ; la question de sa diffusion reste au second plan et dépend toujours du premier objectif. La méthode de fixation et son échéance dans le temps sont tributaires de la nature de la langue souhaitée. Comment est alors perçu et défini l'aspect de la langue cible ? Étant donné que l'avenir de la langue est perçu, comme nous l'avons déjà noté, à travers un éventail de possibilités et son amélioration comme une oeuvre d'exploration, la langue cible n'apparaît pas comme une norme linguistique précise, mais elle renvoie plutôt à une série de principes à respecter, en fixant un cadre qui ne doit pas être dépassé.

Pour mieux esquisser cette conception, revenons aux propos déjà évoqués de Constantin Kondopoulos. Lorsqu'il essaie de décrire le rapport entre une variété commune et les vernaculaires, il pose la question de l'aspect futur du grec :

« Mais quelle sera la langue grecque dans l'avenir ? Sera-t-elle celle de Platon et de Xenophon ou celle de Diodore de Sicile et de Dion ? Celle de Chrysostome ou [...] ? Aucune d'entre elles. Car chaque période dans l'histoire de la langue a ses nuances en ce qui concerne les mots, les phrases et la représentation des concepts. Et même si l'on suppose que ces nuances sont minimales d'une époque à l'autre, elles sont néanmoins présentes, et il ne faut pas exiger que la ressemblance linguistique soit à tout instant absolue ».<sup>152</sup>

La forme définitive n'est donc pas identifiée à un modèle morpho-syntaxique et lexical concret ; en d'autres termes, l'auteur ne fixe comme objectif ni le grec d'une

---

<sup>152</sup> « Αλλά τις είναι η Ελληνική αυτή του μέλλοντος χρόνου; Έσται η του Πλάτωνος και Ξενοφώντος, ή του Διοδώρου του Σικελιώτου και Δίωνος · του Χρυσοστόμου, ή ... ; Ουδεμία τούτων· διότι εκάστη γλωσσική περίοδος έχει τον ίδιον αυτής χρωματισμόν έντε ταις λέξεσι και φράσεσι και τη παραστάσει των εννοιών, και όσον μικρός και αν υποτεθή ούτος από εποχής εις εποχήν, υφίσταται όμως, και δεν πρέπει να απαιτώμεν όπως η γλωσσική ομοιότης η εν πάση στιγμή ως η δύο σταγόνων ύδατος », Kontopoulos, op.cit., p. 55-56.

période et d'un espace géographique précis, ni un courant littéraire particulier qui pourrait servir éventuellement de modèle. Son but n'est pas de suivre un modèle linguistique précis. En effet, l'auteur déclare que la langue idéale serait composée d'éléments empruntés à toutes les périodes de l'histoire du grec. Plus précisément, il parle « de la langue des périodes splendides » de l'histoire du grec.<sup>153</sup> Ces « périodes splendides » commencent avec Platon et se terminent à l'époque de l'empereur Julien et à Jean Chrysostome, d'après l'éventail d'auteurs « de toutes les périodes splendides » qu'il cite comme modèles. Et comme la langue de ces périodes est loin de s'identifier à un modèle unique, nous comprenons que l'idéal de l'auteur n'est pas un modèle morpho-syntaxique et lexical concret. Étant donné, dit-il, que chaque étape dans l'histoire de la langue se distingue des autres par des nuances<sup>154</sup> dans le lexique, dans la syntaxe ou dans la signification des termes employés, on ne peut pas exiger que la langue en cours d'élaboration s'identifie à celle d'une époque précise. D'après lui donc, c'est à travers une sorte de syncrétisme linguistique qu'on parviendra à obtenir la langue cible.

Nous nous trouvons, ici, devant un objectif qui ne renvoie pas à une norme linguistique précise, mais à une période historique de huit siècles qui représente pour lui le véritable idéal et son objectif. Cette langue modèle devrait s'éloigner de celle des *périodes obscures* de l'histoire nationale en redevenant peu à peu la langue de l'Antiquité, mais elle ne serait ni l'attique, ni la koinè écrite puisqu'elle ne s'identifierait pas à celle d'une période précise. De cette manière, la katharevousa devrait réussir, dans l'avenir, à représenter l'Antiquité dans sa globalité. En outre, cette langue permettrait à la nation d'accéder à une étape supérieure de civilisation. Ce qu'il propose comme modèle renvoie donc plutôt à un *contexte historique* idéal, qui doit déterminer et diriger les efforts des savants dans une certaine direction. Notons aussi que le terme de ce processus de fixation de la langue n'est pas du tout situé, d'après lui, dans un futur immédiat.<sup>155</sup>

Or, cette façon de percevoir la langue cible est très répandue parmi les lettrés et elle existe depuis longtemps à en juger par les témoignages que nous avons pu recueillir bien avant la date en question. Dans la seconde moitié du siècle, Asopios considère que la forme définitive sera connue « seulement des générations suivantes » et pourrait être la forme byzantine, alexandrine, celle des Évangiles, au mieux l'attique, ou « en récupérant de toutes ces époques les bons aspects du grec, et d'autres encore de l'attique, on formera une langue ayant une nouvelle

<sup>153</sup> « Αρκεί ότι την Ελληνικήν γλώσσαν των μελλόντων αιώνων ελάχιστος ή ουδείς μορφικός φραγμός χωρίσει από της των λαμπρών περιόδων... » *ibid.* p. 56.

<sup>154</sup> D'après ses propos « elle a sa coloration particulière », *ibid.*, p. 55-56.

<sup>155</sup> Le terme surviendra, selon sa formulation, « μετά τινάς αιώνας », *ibid.*, p. 57.

physionomie ». <sup>156</sup> Vyzantios, pour citer un autre exemple, pose comme fin la perfection du « caractère platonicien et démosténicien » de la langue. Mais cela n'empêche pas, nous dit-il, de viser au « caractère de Strabon et de Plutarque ou de Basile et de Chrysostome ». <sup>157</sup>

Par conséquent, les lettrés de l'époque s'accordent plus ou moins sur le fait que l'on doit procéder en archaïsant la langue, ou en compilant un ensemble d'éléments linguistiques, à la fois synchroniques et diachroniques, sans toutefois définir la langue cible à travers un modèle morpho-syntaxique et lexical concret. Suivant cette représentation que plusieurs autres auteurs partagent, nous remarquons que le grec ancien est appréhendé en réalité comme un ensemble qui couvre des variétés qui se trouvent fort éloignées dans l'espace ou dans le temps de l'Antiquité. Dans cette perspective, on tâche d'atteindre un niveau de ressemblance ou de rapprochement satisfaisants, sans aboutir forcément à une norme précise de l'Antiquité. Ainsi, la fusion ou parfois même la confusion des usages devient d'autant plus intense que le modèle proposé ne coïncide pas pour tous les auteurs avec un moment historique et géographique précis du grec ancien. L'attique littéraire est, certes, la norme la plus valorisée, sans qu'il soit pour autant la fin recherchée, tandis que l'emprunt et le rapprochement des autres variétés antiques n'est pas moins légitime. L'idéal serait peut-être d'aboutir à l'attique, mais cela n'est pas indispensable, en dernière instance. Comme nous l'avons vu auparavant, S. Trikoupis témoigne qu'il adapte dans ses écrits aussi bien des règles de la langue homérique que d'autres aspects morphologiques ultérieurs. <sup>158</sup> D'autres auteurs, comme Soutsos, soutiennent que la koinè doit prévaloir face aux autres choix, mais ils n'hésitent pas à admettre et à introduire des éléments homériques ou éolodoriens.

Par conséquent, le grec ancien ne constitue pas un modèle et une cible bien définis, au niveau temporel et spatial. L'objectif n'est pas défini de manière nette, et les limites imposées forment plutôt un cadre, ressenti comme un espace nébuleux au sein duquel le lettré a *la liberté de l'action* :

« Le régime politique de la langue (permettons-nous la métaphore) est démocratique, voire trop démocratique [...] Il est impossible de vouloir retracer des limites, de fixer des bornes et des règles à ce qui ressemble à un désordre, car nul n'est capable d'être le régulateur de la langue, excepté la grammaire de notre langue ancestrale, et uniquement celle-ci ». <sup>159</sup>

---

<sup>156</sup> « Εκ τούτων παραλαμβάνον τα καλά και εκ της αττικής τα άλλα, θέλει σχηματίσει νέαν φάσιν γλώσσης », Asopios, *Les Soutseia*, op.cit., p. 96.

<sup>157</sup> S. Vyzantios, *Dictionnaire du grec actuel...*, (2<sup>e</sup> édition), op.cit., p. ζ.

<sup>158</sup> S. Trikoupis, *Ιστορία της Ελληνικής Επαναστάσεως*, [*Histoire de la révolution grecque*], tome A (2<sup>e</sup>me éd.), Londres, 1860, p. ιε' -κ.

Cette « grammaire ancestrale » et par extension le grec ancien ressemblent en réalité à un vaste terrain linguistique, surplombant parfois la frontière de l'Antiquité, dans lequel on a le droit (il est légitime, en fait) d'emprunter des formes et du lexique, afin de fixer le grec moderne. Dans le cadre de cette représentation, la langue ancienne, dépourvue de sa double dimension, temporelle et géographique, ne constitue ni un modèle linguistique clair ni une réalité socioculturelle concrète, renforçant en dernière instance un ancrage à l'unité a-historique entre le grec ancien et le grec moderne.<sup>160</sup> Par conséquent, *sous le terme « langue unique et indivisible » on arrive à soustraire l'historicité d'un phénomène sociolinguistique, pour arriver à fournir un argument aux tentatives de construction de la continuité historique grecque, et pour fonder la liberté d'action de l'érudit dans son oeuvre de fixation de la langue.* Ainsi, à part le fait que cette thèse sert de fondement idéologique aux aspirations nationales grecques, il ne serait pas exagéré de dire qu'au même moment, elle rend légitime la compilation de formes et d'éléments, en contournant l'entrave de l'attique littéraire comme unique modèle et objectif linguistique.

En effet, les pratiques langagières des savants, au cours des années 1850-1880, répondent à cet état d'esprit que nous avons décrit. Elles nous renvoient une image d'improvisation linguistique, fondée sur une plus ou moins bonne maîtrise du grec ancien, tandis que leurs aspirations renforcent pendant ce temps l'aspect hétérogène de la katharevousa. Ainsi, on se trouve devant une surabondance de formes, de structures, d'aspects stylistiques et de mots, puisque *chaque personne instruite a la légitimité, sinon l'obligation, de proposer et de contrôler.* En outre, *une cible linguistique vague et des critères relativement flous* permettent de compiler diversement une multitude d'éléments. Jusqu'à la fin des années 1880, cette hétérogénéité est perçue comme une phase d'amélioration constante du grec :

Toute personne sans exception, c'est-à-dire tous ceux qui tiennent une plume [...] entreprirent la correction de la langue. Mais puisqu'un jury supérieur de lettres n'a pas encore été établi, chacun se retrouse les manches, fait et défait, émet des opinions sans y réfléchir et on risque d'introduire, sans s'en rendre

---

<sup>159</sup> « Το σχήμα (και συγκεχωρείσθω ημίν η μεταφορά) του πολιτεύματος της ελληνικής γλώσσης είναι δημοκρατικόν, και μάλιστα άγαν δημοκρατικόν [...] Το να θέλη τις να διαγράψη όρια και να θέση φραγμούς και κανόνες εις τον άνω και κάτω φερόμενον τούτον κυκεώνα της γλώσσης [...] ήναι αδύνατον. [Διότι] ουδείς ... είναι δυνατόν να υπάρξη νομοθέτης έτερος παρά μόνην και μονοτάτην της προγονικής ημών γλώσσης την γραμματικήν... », D. Vernardakis, *Εικασία [Conjecture]*, Athènes, 1856, p. 76.

<sup>160</sup> Ici il faut ouvrir une parenthèse pour noter que l'unité synchronique du grec moderne sera considérée par les puristes, tard dans le XIXe siècle, comme relative. Au moment où les démotocistes vont exiger l'instauration de la variété orale commune en tant que langue nationale, les puristes mettront l'accent sur la fragmentation dialectale de la langue vernaculaire et l'absence d'un code commun.

compte, un style langagier qui rendra, quelques années plus tard, la grammaire superflue, car chacun écrira de la manière qui lui sera la plus commode. [...] Mais d'un autre côté, puisque la langue se trouve encore sur une ligne de démarcation et que chacun écrit à sa guise, j'ouvre au hasard le premier journal qui me tombe sous la main et je lis l'extrait suivant [l'auteur cite l'extrait du journal] Et je me réjouis ; je dis que la langue a vraiment revêcu, elle s'est élevée ». <sup>161</sup>

C'est dans cet état d'esprit, en effet, que chaque auteur propose ses propres « corrections », opte pour un certain néologisme, rejette ou évite d'autres propositions, remplace telle forme par telle autre et défend, en fin de compte, ses propres choix parmi plusieurs autres possibilités. D'après eux, l'hétérogénéité de la katharevousa, un phénomène qui sera connoté ultérieurement de façon négative, <sup>162</sup> ne concerne pas un état fâcheux de polymorphie statique, mais elle se caractérise par une mobilité, dans la mesure où la langue se trouve encore en état de formation. Cette hétérogénéité apparaît donc pour l'instant, comme un phénomène naturel, nécessaire, et en même temps provisoire.

### Récapitulation

L'engagement collectif et la participation de toute personne lettrée caractérisent le processus de la réforme. Au même moment on assiste à une répartition des tâches et des devoirs, à une sorte de division du travail en quelque sorte. La réforme de la langue apparaît comme un processus lent et progressif au cours duquel auraient lieu la cristallisation naturelle et la diffusion de la norme à travers la « libre » production et circulation dans la communauté des lettrés des nouveaux éléments stylistiques, étymologiques, morphologiques ou autres, et ceci sans intervention du pouvoir politique. La langue souhaitée serait en effet le résultat

---

<sup>161</sup> « Την διόρθωσιν της γλώσσης ανέλαβον, [...] όλοι ανεξαιρέτως, όσοι κρατούσι κάλαμον ανά χείρας. Αλλ'επειδή ανωτάτου φιλολογικού δικαστηρίου μήπω καταρτησθέντος, άπας τις ανακομβόνηται [sic], και κόπτει και ράπτει, και γνωμοδοτεί, περί ων ουτ'εσυλλογίσθη ίσως, κινδυνεύει ανεπαισθήτως 'να εισαχθη γλωσσηματικόν ύφος, το οποίοι μετά μερικά έτη, θα καταστήση περιττήν την γραμματικήν, διότι έκαστος θα γράφη όπως του έλθη ευκολώτερα [...]. Αλλ'αφ'ετέρου, επειδή η γλώσσα σήμεραν κείται ακόμη εν μεταιχμίω, και έκαστος γράφει κατά το δοκούν, ανοίγω κατά τύχην την πρώτην ευρεθείσαν προ των χειρών μου εφημερίδα και αναγιγνώσκω την επομένην περικοπήν [l'auteur cite l'extrait du journal] Και ενθουσιάζομαι και λέγω ότι η γλώσσα αληθώς ανέζησε και υψώθη » S. Vyzantios, *Dictionnaire du grec actuel...* 3e édition, op.cit., p. κθ-λ.

<sup>162</sup> En ce qui concerne l'hétérogénéité des formes et des structures de la katharevousa, voir un échantillon d'exemples cités par R. Browning, op.cit., p. 105-106. La description et la critique de cet état ont été faites au tournant du XIXe siècle par les démotocistes qui ont recueilli un grand nombre d'exemples parfois même d'ordre lexical.

des compromis successifs entre les différents usages que la haute littérature, la philosophie et les sciences allaient fournir. À long terme, une seule norme finirait par s'imposer naturellement face aux autres et se diffuserait dans toute la population comme forme définitive de la langue nationale. La norme ciblée reste néanmoins vague pendant longtemps, tandis que la forte hétérogénéité des usages puristes, jugée provisoire, ne semble pas poser de problèmes ; au contraire elle est considérée comme un signe de vigueur et de progrès.

Le moteur de la réforme pendant le XIXe siècle est un noyau d'érudits qui agissent au sein d'un réseau composé principalement de l'Université, des sociétés savantes et des revues littéraires. Leur action s'inscrit dans un ensemble d'objectifs qui ne visent pas uniquement la réforme du grec moderne, mais qui sont aussi des objectifs politiques au sens large. Dans ce processus, on assiste à un effort conscient pour mobiliser et agir avec un grand nombre de personnes instruites, mais aussi avec le concours particulier de l'État qui, à sa manière, encadre, sans toutefois intervenir directement. Au sein de ce noyau, les différents milieux élaborent leurs propres projets et mettent en place des stratégies visant à la réussite de leurs objectifs linguistiques. En réalité, cette vision précise de la réforme ainsi que la représentation de l'évolution historique du grec déterminent les moyens nécessaires et fixent un cadre au sein duquel on voit se dessiner des stratégies, se former des alliances et se mettre en oeuvre des pratiques pour faire avancer les projets linguistiques.

## VI. Les élites lettrées face à l'État

Le chapitre précédent était axé sur l'examen de la vision et de la mise en place de la réforme du grec, ainsi que sur la construction du projet puriste, dans le contexte socio-historique de la seconde moitié du siècle. Toutefois, nous ne pouvons pas analyser la réforme sans prendre en considération le rôle de l'État, acteur qui est censé être impliqué dans ce processus. Comme nous l'avons noté dans notre introduction, aussi bien les élites que l'État participent à la construction des langues nationales, en Europe et dans les Balkans, et ils se trouvent tantôt dans un rapport de collaboration, tantôt dans un rapport de concurrence. L'implication des États dans ce processus se manifeste à travers des actions à caractère multiple :

- Tout d'abord, nous pouvons observer que le pouvoir politique, dans bien des cas, définit les objectifs et le cadre de la réforme ; en d'autres termes, il dessine une politique, en légiférant. D'autre part, il applique cette politique et surveille sa mise en oeuvre à travers la mise en place des institutions compétentes. Concrètement, cela se manifeste, entre autres, par la création de comités et d'institutions qui visent à contrôler la codification et la diffusion d'une variété. Les académies des lettres et les universités occupent la place la plus importante au sein de ces institutions. En outre, on observe la densification du réseau scolaire, dont un des principaux objectifs est la diffusion de la norme officielle dans les populations rurales notamment, ce qui implique également la volonté de faire reculer les variétés dialectales ou les autres langues parlées dans ce qui est défini comme territoire national.

- Dans ce processus, nous observons aussi la volonté de protection, au niveau institutionnel, d'une variété ou d'une langue face aux autres variétés ou langues. Une langue ou une variété est donc souvent sanctionnée par un statut officiel. Cette protection s'exprime à travers la reconnaissance formelle d'une langue officielle et la mise à l'écart explicite ou implicite des autres variétés ou langues.

- D'autre part, l'État se dote d'une variété codifiée et homogène, qui est employée au sein de l'administration et des institutions. Cette variété est, dans la plupart des cas, la seule utilisée au sein de ses services.

Les attentes et les projets formulés par les savants, ainsi que leur action, nous ont fourni quelques pistes concernant l'action de l'État pendant la seconde moitié du siècle. Le dépouillement d'un certain nombre de textes législatifs, ainsi que l'examen de la politique d'autres États, nous ont également aidé à mieux comprendre l'action des milieux lettrés et de formuler certaines hypothèses sur le rôle de l'État grec jusqu'aux années 1890. Toutefois, comme nous l'avons précisé dans l'introduction, nous allons examiner son rôle dans ce processus, uniquement



dans la mesure où ses initiatives se croisent avec celles des élites instruites, ainsi que dans le cas où son action entre dans le champ des attentes de ces dernières. Outre les attentes et l'attitude des élites lettrées envers l'État, nous étudierons donc les champs où le pouvoir politique intervient, ainsi que ceux où ce dernier reste en retrait. Nous irons aussi au delà des années 1880 afin d'examiner certains événements qui marquent le changement progressif des pratiques et des attitudes en matière de réforme du grec moderne. Concrètement, dans ce chapitre, nous tenterons de répondre à un ensemble de questions que nous pouvons résumer ainsi :

- Quelle est la part de l'État dans la définition des objectifs et du cadre au sein duquel la réforme se déroule, et comment s'y implique-t-il ?
- Quel est le rapport effectif entre l'État et les élites lettrées (collaboration, affrontement ou concurrence ?) et comment l'action de deux acteurs se croise-t-elle, et sur quel terrain ?
- Comment les élites lettrées considèrent-elles le rôle de l'État dans la réforme et quelles sont les attentes qu'elles formulent ? Sur ce dernier point, nous prolongerons notre réflexion sur la réponse déjà amorcée dans le chapitre précédent.

Enfin, nous examinerons ces éléments dans le contexte de l'idéologie linguistique et politique que nous avons décrit en seconde partie, une idéologie qui se redéfinit et se consolide à partir des années 1850. Nous devons également préciser que dans le cadre de cette recherche, nous ne considérons pas que les élites lettrées et les différentes institutions du pouvoir politique qui s'activent dans la réforme, constituent des entités nettement séparées et distinctes. Les universitaires, les publicistes, les philologues, les écrivains sont observés en tant qu'acteurs sociaux dont l'identité est déterminée par un certain nombre d'activités et, en même temps, il s'agit d'individus engagés au sein de formations à caractère variable. Leur activité doit être considérée comme une activité à la fois philologique et politique au sens large. L'activité philologique, par ailleurs, est souvent liée à l'activité politique, et ce lien est considéré comme légitime ; en outre, il s'agit d'une activité qui se réalise parfois au sein de certaines institutions du pouvoir politique. De même, il faudra tenir compte du fait qu'une partie des élites qui s'implique dans la réforme de la langue encadre ponctuellement ou systématiquement les hautes instances de l'État.<sup>163</sup> De même, nous pouvons observer que des hommes d'État

---

<sup>163</sup> Il serait question ici de savoir quel sens nous attribuons à ce terme ou comment définit-on l'État. Toutefois, vu la nature du sujet, il nous est impossible d'apporter une réponse. Notons, néanmoins, que dans notre recherche, nous avons essayé de tenir compte des dimensions socio-historiques de ce phénomène, et par conséquent nous avons pris en considération ses aspects particuliers qui se ramènent à une époque et à un contexte politique et social précis. Par ailleurs, pour cette partie de notre analyse, il serait nécessaire de considérer l'État comme le milieu d'un

s'engagent dans la réforme en tant que personnes lettrées et en dehors de leurs fonctions politiques.

---

plexus de pouvoir qui est dynamique et se compose de divers acteurs sociaux. (Sur cette définition, voir G. B. Dertilis, *Λερναίον κράτος [L'État de Lerne]*, Athènes, 2000, p. 45-49, et sur sa dimension historique G. B. Dertilis, *Ιστορία του ελληνικού κράτους 1830-1920 [Histoire de l'État grec, 1830-1920]* (tome 1), Athènes, 2005, p. 449-477).

## A. Politique linguistique de l'État grec : la politique du « laisser faire »

« Γλώσσαν νομοθετούσιν, ουχί  
ο δείνα και δείνα, ουδ'Ομηρος  
εάν ήνε, αλλ'οι πάντες και ουχί  
δια μιας, αλλά βαθμηδόν και  
ανεπαισθήτως ».

S. Vyzandios, 1836

### 1. Académie des Lettres : une « lacune » dans la réforme de la langue?

Lorsque nous nous penchons sur des questions de planification linguistique, fait qui présuppose bien entendu l'intervention du pouvoir politique dans le domaine des usages linguistiques, nous sommes obligés d'examiner, entre autres, la mise en place des institutions et des structures qui ont vocation à fixer, codifier et sanctionner une variété avec un statut officiel. Au XIXe siècle, ces fonctions sont largement assurées par les académies des lettres et les comités permanents ou temporaires qui se mettent en place en vue d'élaborer des lexiques spécialisés, des manuels scolaires, de rectifier des toponymes, etc. Or, étant donné que l'Académie grecque commence à fonctionner dans la troisième décennie du XXe siècle, ce sujet n'aurait pas dû nous préoccuper au sein de ce mémoire. Toutefois, l'orientation de notre recherche nous a suggéré que l'absence d'une académie au XIXe aurait pu répondre aux attentes et aux objectifs concernant la réforme du grec moderne. Afin de comprendre ce point de vue, qui pourrait sembler paradoxal, et avant d'examiner la question de la fondation et du rôle d'une Académie dans le pays, il faut nous arrêter sur certains éléments historiques concernant l'apparition des académies modernes, ainsi que sur les besoins auxquels elles ont répondu. Il s'agit en effet d'exposer de façon abrégée l'enjeu politique qui est à l'origine de la naissance des académies, ainsi que le rôle qui leur est attribué.

Ces institutions voient le jour pendant la Renaissance tardive en Italie et en France, sous forme de sociétés privées de Lettres. La première académie reconnue officiellement par l'État comme instance du pouvoir politique est l'Académie des Lettres de Paris.<sup>164</sup> D'après Jouhaud, la fondation de l'Académie en France sert à l'État *d'instrument juridique*, afin de récupérer une partie des élites lettrées. Son but est de promouvoir certains objectifs politiques et idéologiques, notamment la rupture avec la tradition du latin au sein de l'appareil de l'État, qui allait devoir se doter d'une nouvelle langue opérationnelle. Parmi les objectifs fixés, on trouve *la préparation d'un dictionnaire et d'une grammaire*, ainsi que la production d'une

<sup>164</sup> Fondée à l'initiative de Richelieu, en 1634-35.

rhétorique. D'autre part, nous assistons à l'agrément de la compétence spécifique de l'institution en matière de langue, ainsi qu'à la reconnaissance de « l'expertise » de ses membres.<sup>165</sup> D'après Barret-Kriegel, « depuis l'ordonnance de Villers-Cotterêts [1539], qui avait rendu l'usage du français obligatoire dans tous les actes administratifs, il était indispensable d'unifier et de fixer le vocabulaire de la langue nationale. En épurant et en clarifiant la langue française, en la dotant d'un code linguistique identique et stable qui permettait de simplifier et d'unifier les rapports, les actes, la correspondance de toutes les institutions publiques, l'Académie fournissait un outil de travail direct à l'État et rendait opérationnel l'instrument administratif par excellence qui est celui de la communication écrite ».<sup>166</sup> Le même courant est attesté dans d'autres pays d'Europe. En Italie, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, nous assistons à une multiplication des académies privées ; nous pouvons même en compter plusieurs dizaines. Certaines se donnent pour but de cultiver et de promouvoir la langue italienne, et publient des dictionnaires, dont celui de *l'Accademia della Crusca*, en 1612, qui a fait autorité.<sup>167</sup> À certains moments historiques, ces académies commencent à être officialisées par les puissances princières italiennes ou par le pouvoir pontifical. Le XVII<sup>e</sup> siècle marque la fondation de plusieurs académies officielles en France et « cette explosion n'est pas sans influencer l'Europe ».<sup>168</sup> Ainsi, les académies officielles se répandent, entre le milieu du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, en Angleterre, en Prusse, dans l'Empire austro-hongrois, en Espagne, au Portugal, en Russie, en Suède, en Bavière, en Belgique, et en Amérique, ce que Barret-Kriegel appelle « un mouvement européen d'institutionnalisation des lettres ».<sup>169</sup> À notre avis, au delà d'un mouvement d'institutionnalisation des lettres, nous pouvons entrevoir les effets de la modernisation de l'État, et, un peu plus tard - à partir du XIX<sup>e</sup> -, l'effort du pouvoir politique pour façonner la langue nationale.

La fondation d'une Académie implique toutefois *une action bilatérale*. Les *élites lettrées*, organisées en sociétés savantes, *exigent* de plus en plus *le concours et la collaboration des instances officielles, ainsi que la reconnaissance institutionnelle de leur activité*. En d'autres termes, nous avons, d'un côté, l'État qui exprime sa volonté d'institutionnaliser une société de Lettres ou de Sciences, et d'un autre, une partie des savants qui sollicitent ou admettent cette institutionnalisation. Comme Jouhaud le fait remarquer, « la fondation de l'Académie [française] [...]

---

<sup>165</sup> Ch. Jouhaud, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, 2000, p. 18.

<sup>166</sup> B. Barret-Kriegel, *Les académies de l'histoire*, PUF, Paris, 1988, p. 177.

<sup>167</sup> Ibid., p. 173.

<sup>168</sup> Ibid., 176.

<sup>169</sup> Ibid., p. 173.

c'est l'histoire d'une reconnaissance qui suppose l'acceptation par ceux qui en bénéficient d'une discipline et d'un patronage étatique ». <sup>170</sup>

Toute proportion gardée, nous pouvons supposer que l'État grec pouvait disposer lui aussi d'un instrument juridique pour y rattacher les gens de lettres, ou plutôt les élites lettrées, afin de s'approprier leur travail et de les ériger en partenaires officiels, dotés d'un statut particulier, en vue de prendre le contrôle et d'imposer ses règles dans la réforme de la langue. Par ailleurs, les sociétés littéraires abondent dans la seconde moitié du XIXe siècle, aussi bien dans le Royaume que dans l'Empire, et elles rassemblent un nombre considérable de savants majeurs, ainsi que d'autres personnalités de la vie politique et économique. À travers leur activité se met en place un savoir-faire, et certaines d'entre elles, mènent un travail largement orienté dans le sens de la réforme. Au sein des associations, se forment donc des personnes qui pourraient éventuellement encadrer une académie. Ajoutons que, peu après l'établissement de l'État grec, nous avons le cadre législatif qui définit la création et le fonctionnement d'une académie, et quelques décennies plus tard un bâtiment destiné à l'accueillir. La fondation de l'académie est en effet prévue dans la loi de 1837, concernant l'enseignement supérieur, mais contrairement à l'Université qui ouvre ses portes l'année suivante, le projet de l'Académie reste dans les tiroirs. Quelque trente ans plus tard, en 1867, « un projet de loi sur l'organisation scientifique de l'Académie a été soumis [à l'Assemblée][...], mais aucune discussion n'a eu lieu ». <sup>171</sup> En 1881, se termine la construction du bâtiment qui est destiné à l'accueillir. Nous pouvons également observer que la question de la fondation d'une Académie grecque est attestée très tôt, avant même les années 1850, et que jusqu'à la fin du siècle, elle est évoquée de temps à autre dans les journaux, les revues et les ouvrages philologiques ; pour sa part, le pouvoir politique n'exprime pas une volonté explicite de mettre en place cette institution.

Etant donné que le cadre semble être propice à la fondation d'une académie, il faudrait s'interroger sur les raisons pour lesquelles cette institution n'a été fondée qu'au début du siècle suivant. Ce décalage entre une vague volonté du pouvoir politique, et la décision définitive de l'ouverture de l'Académie, au début du XXe siècle peut, en partie, <sup>172</sup> s'expliquer si l'on examine les attentes des élites instruites vis-à-vis de l'État et l'idée qu'elles se font du rôle de la future Académie. Cela pourrait aussi nous éclairer davantage sur l'attitude des savants face au rôle des institutions politiques dans le processus de réforme de la langue.

<sup>170</sup> Ch. Jouhaud, *op.cit.*, p. 11.

<sup>171</sup> G. Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours*, Paris, 1881, p. 325.

<sup>172</sup> Il faut préciser ici que nous ne prétendons pas avancer une interprétation exhaustive. Notre objectif est d'évoquer plutôt certains facteurs qui ont joué un rôle dans ce phénomène.

De fait, en dépouillant nos sources, nous avons constaté que les milieux lettrés reconnaissent explicitement le besoin de fonder une académie et admettent très tôt l'utilité d'une telle initiative. Dans leur discours, la fondation de l'Académie se rapporte directement à la question de la fixation de la langue. Qui plus est, on la perçoit longtemps comme une institution dont le but exclusif est de fixer et de préserver le grec moderne. Ainsi, on considère qu'un de ses premiers devoirs serait d'œuvrer pour la réalisation d'un grand dictionnaire de la langue grecque. Mais, malgré l'unanimité qui se fait sur le besoin de fonder l'Académie grecque et l'accord sur ses objectifs, sa fondation n'est pas attendue dans l'immédiat. Cette attitude est partagée même par les savants dont l'œuvre est importante pour la fixation du grec moderne. En 1835, Vyzantios propose un projet concret dont l'objet serait une synthèse lexicographique, requérant l'établissement de l'Académie. Il note explicitement que ce travail de lexicographie normative, « dont on sent le besoin chaque jour qui passe, [...] est l'œuvre de notre future Académie » et ce travail constituerait en réalité une œuvre d'envergure.<sup>173</sup> Le besoin de réaliser une œuvre lexicographique de synthèse est donc bien ressenti comme une demande immédiate, mais la fondation de l'institution qui répondrait à ce besoin est située dans un avenir aux contours très vagues.

Comment pourrait s'expliquer alors cette apparente antinomie ? Selon l'idée qui semble être répandue, le rôle de l'Académie ne réside pas dans *le choix et la fixation* d'une variété, d'un style, d'une forme syntaxique. Rappelons que l'aspect définitif de la langue moderne, selon la conviction dominante, se cristallise à travers une régulation naturelle, et grâce à l'effort de l'ensemble des lettrés. Au bout de plusieurs décennies, une seule norme dominerait naturellement face aux autres et se diffuserait dans toute la population comme forme définitive de la langue nationale. Le travail qui est *préalable* à la rédaction du dictionnaire de l'Académie requiert un investissement à long terme, et il ne constitue pas nécessairement la tâche d'un comité restreint de spécialistes. En revanche, cela pourrait relever de la participation et de la contribution de toute personne lettrée, au moins dans ses premières étapes. Nous avons déjà noté que plusieurs lettrés considèrent qu'à travers le recueil lexical, on accomplit un travail qui servira dans l'avenir au Dictionnaire de l'Académie. La matière lexicale apportée par chacun et progressivement accumulée constituera à long terme la matière du grand dictionnaire du grec moderne. Ainsi, chaque personne instruite a la légitimité et la possibilité de participer aux préparatifs de cette œuvre. Rappelons que S.

---

<sup>173</sup> « Του οποίου την ανάγκην αισθανόμεθα καθ'ημέραν [...] είνε έργον ... της μελλούσης Ακαδημίας μας », S. Vyzantios, *Dictionnaire du grec actuel...*, (1e édition), op.cit., p. 1στ'.

Zampelios, pour sa part, reconnaît explicitement le rôle de chaque lettré dans l'avancée de la connaissance du grec moderne.<sup>174</sup>

Vingt ans après avoir formulé son opinion sur le rôle de l'Académie, Vyzantios y revient, lors d'une réédition de son dictionnaire, pour rappeler qu'il est nécessaire de fonder cette institution dont le but serait de normaliser le grec et de publier le Dictionnaire de l'Académie.<sup>175</sup> N. Dragoumis qui commente cette nouvelle édition dans les colonnes de *Pandora*,<sup>176</sup> note à ce propos qu'il est encore trop tôt pour se lancer dans une telle tâche. À son avis, il faut d'abord compter sur l'action des auteurs de lettres et de sciences, qui, par leur excellence et par la qualité de leurs écrits, pourront diffuser un modèle dans les couches instruites de la population. L'académie viendra par la suite, en vue de confirmer officiellement la norme établie par l'usage. Il note, par ailleurs, que l'exemple historique français nous enseigne la stratégie à suivre. D'après lui, la langue grecque est en pleine évolution, elle s'élabore chaque jour, et, par conséquent, il est encore trop tôt pour engager ce travail de synthèse. Il soutient également que, dans leur oeuvre de normalisation du grec, les futurs académiciens devront tenir compte non seulement de la langue écrite et de la langue parlée d'Athènes mais, aussi du « trésor ancestral » (*τον πάτριον θησαυρόν*) qui est préservé dans la langue du peuple (*την γλώσσαν του λαού*), pour conclure ainsi : « Ces mots qui survécurent après avoir subi un long cataclysme constituant, avec les dialectalismes, l'aspect national de notre langue ».<sup>177</sup> Il devient ainsi évident que le rôle de cette institution est d'*intervenir en dernière instance*, lorsque le travail préalable aura été accompli.

La perception d'un grec moderne encore fluide et en pleine mutation et des dialectes qui restent largement inexplorés désigne donc un état d'évolution et de progrès qu'il ne faudrait pas entraver par l'établissement précipité d'une Académie,

---

<sup>174</sup> Notons que lorsqu'en 1915 Triantafyllidis remet son rapport concernant les travaux pour le *Dictionnaire historique*, la situation semble avoir changé. À cette date, c'est l'État qui se trouve à la tête de l'initiative pour la rédaction du *Dictionnaire historique* ; le travail préalable se réalise par un comité de spécialistes ; il existe un projet et un calendrier précis des travaux à accomplir ; de même, le recours à des érudits (surtout des maîtres et des professeurs) est moins important qu'auparavant. Voir M. Triantafyllidis, « Υπομνήμα περί του Ιστορικού Λεξικού » [*Mémoire sur le dictionnaire historique*], in M. Triantafyllidis, *Άπαντα [Oeuvres complètes]* (tome 2), Thessalonique, 1963, p. 398-453

<sup>175</sup> S. Vyzantios, *Dictionnaire grec-français* (2e édition), op.cit., p. II.

<sup>176</sup> N. Dragoumis, « Λεξικόν Ελληνο-γαλλικόν και Γαλλοελληνικόν » [*Dictionnaire grec-français et français-grec*], in *Pandora*, 7 (145), 1856, p. 18-20. Notons que l'article n'est pas signé. Toutefois, le point de vue que l'on y trouve sur la place des vernaculaires dans la réforme, nous amène à déduire que l'auteur est N. Dragoumis. En outre, ce dernier est souvent l'auteur des comptes-rendus des livres dans les colonnes de *Pandora*.

<sup>177</sup> « Αι λέξεις αυταί επιπλεύσασι εν μέσω πολυχρονίου κατακλυσμού, αποτελούσι μετά των ιδιωτισμών την εθνικήν φυσιογνωμίαν της γλώσσης », Ibid., p. 19-20.

puisque son rôle sera de confirmer l'état définitif de la langue et de la protéger. Dans la perspective d'une solution finale de la question de la langue, ce qui est requis, c'est l'effort collectif des lettrés, la floraison des lettres, des arts et des sciences, l'enseignement du grec ancien, ainsi que la présence de grands auteurs -leaders dans cette régulation- qui fourniraient des œuvres, dont la langue servirait de modèle. Dans la mesure où la langue progresse et que la nation se rapproche de plus en plus de ses objectifs, les nouveaux usages se diffuseront, eux aussi, progressivement, et embrasseront finalement toute la nation. Et c'est à ce moment-là qu'une institution officielle devrait intervenir. Son rôle ne serait pas de choisir ni de modifier, mais de confirmer formellement et officiellement cette norme dominante. La confirmation formelle se concrétiserait alors par la publication d'un dictionnaire et d'une grammaire de l'Académie des Lettres. En somme, *l'Académie est perçue comme l'instance officielle qui confirmerait dans l'avenir une norme fixe et définitive de langue, grâce à son Dictionnaire et à sa Grammaire du grec*. Même si l'utilité d'une telle institution est incontestable, sa fondation n'est donc pas un enjeu immédiat. Par ailleurs, cela pourrait expliquer le fait que, malgré les déclarations des savants, nous ne trouvons aucune trace de revendication formulée par une collectivité ou association et adressée au pouvoir politique pour la fondation de l'Académie. Au contraire, parfois des voix se lèvent pour critiquer l'empressement à vouloir fonder une Académie.<sup>178</sup> Nous verrons qu'à la fin du siècle, la question sera de plus en plus évoquée, et que le consensus autour de son rôle s'élargira.

Pendant cette période, l'État semble déléguer une partie de son autorité, en matière de réforme de la langue, aux associations littéraires qui siègent aussi bien dans le pays qu'à l'étranger. Des livres scolaires, des glossaires, des dictionnaires et des grammaires voient le jour au sein des grandes associations, et les œuvres de référence qui émergent sont rarement sanctionnées par une instance officielle de l'État. Nous développerons davantage cette hypothèse, dans les pages qui suivent, en exposant un ensemble d'indices qui la rendent plausible.

---

<sup>178</sup> Les commentaires ironiques ne manquent pas. Dans le journal *Aion* du 27 mars 1858 nous pouvons lire : « Nous n'avons ni armée ni routes ; cependant nous aurons bientôt l'Académie : que l'Empire ottoman frémissse de crainte! Ave l'Empire byzantin! L'Académie s'érige! » [« Ουδέ πλοίον, ουδέ στρατόν, ουδέ οδούς έχομεν, και όμως μετ'ολίγον θέλομεν έχει Ακαδημία: Τρέμε Τουρκία! Χαίρε Βυζαντινή Αυτοκρατορία! Η Ακαδημία ανεγείρεται! »] .



## 2. Les traces d'une planification linguistique et le rapport des savants avec les institutions de l'État

Afin de pouvoir saisir et interpréter la gestion de la réforme par les instances du pouvoir politique, il faut tenir compte du fait que l'État exprime la volonté et les intérêts de divers groupes qui sont parfois représentés au sein de ses institutions et qui arrivent à les contrôler plus ou moins. Ces groupes sont constitués de savants majeurs, de diplomates, de professeurs de l'université, de gouverneurs d'établissements financiers, etc. Parmi ces personnes, celles qui sont impliquées dans la réforme du grec moderne ont un point de vue et une attitude cristallisés, quant à son orientation et les rôles respectifs de chacun. La gestion de la réforme par l'État et les politiques respectives expriment, dans une large mesure, les attentes et les objectifs de cette partie des élites lettrées qui est impliquée dans la question de la langue, tout en participant de manière régulière ou occasionnelle à certaines instances de l'État. Nous étayerons notre hypothèse sur des exemples concrets, permettant de voir comment est définie « la rencontre » entre les savants et les institutions du pouvoir politique.

En 1835, S. Vyzantios formule les bases d'un projet concret de planification linguistique qui serait fondé sur la collaboration entre l'État, les revues littéraires et les savants. Néanmoins, à notre connaissance, sa proposition ne semble pas avoir débouché sur des initiatives concrètes. Observons cette proposition de près :

Dans la préface du dictionnaire qu'il publie cette année-là,<sup>179</sup> l'auteur nous informe qu'il a présenté au gouvernement un projet lexicographique, sept ans auparavant, en 1828.<sup>180</sup> L'objectif du projet était la réalisation du *Dictionnaire de l'Académie grecque*, ainsi que son introduction au sein de l'administration ; en d'autres termes, Vyzantios proposait une sorte de dictionnaire officiel du grec moderne. Ce qu'il avait présenté alors, et qu'il formule de nouveau dans sa préface, c'est en réalité la compilation d'un dictionnaire grec inspiré par celui de l'Académie française. Vyzantios n'est toutefois ni le premier ni le dernier à évoquer la question de la traduction du dictionnaire de l'Académie française. Il faudrait noter ici que le dictionnaire de l'Académie française sert d'ouvrage de référence pour les lexicographes grecs, au moins dans la première moitié du siècle. La compilation de

---

<sup>179</sup> S. Vyzantios, *Dictionnaire du grec actuel...*, op.cit., 1e édition.

<sup>180</sup> Nous n'avons pas pu retrouver le rapport qu'il a soumis en 1828, afin de pouvoir l'étudier en détail et observer l'éventuelle évolution de ses propositions entre les deux dates. Toutefois, quelle que soit la date à laquelle il a été conçu, ce projet représente une source importante pour le chercheur, dans la mesure où il constitue l'une des rares propositions complètes en matière de planification linguistique, émanant d'un savant.

nouveaux dictionnaires bilingues, tout comme celui que Vyzantios publie en 1835 se fonde principalement sur ce dernier<sup>181</sup>.

Cependant, la démarche est originale, car son objectif n'est pas uniquement une traduction complète et fidèle du dictionnaire de l'Académie. Tout d'abord, il propose de doter le nouvel appareil d'État d'une langue élaborée qui sera la langue officielle. Ce qu'il propose constitue à la fois un dictionnaire officiel et une planification linguistique, ayant pour but la fixation du vocabulaire du grec moderne. La réalisation de cette oeuvre demanderait l'implication de plusieurs acteurs. D'après ses propos, il faudrait tout d'abord charger une revue littéraire de publier, une ou deux fois par mois, un certain nombre de mots du dictionnaire français, mots destinés à être traduits, puis insérés dans le futur dictionnaire grec. Chaque ensemble de mots aurait ainsi comme destinataires les lettrés grecs du Royaume ou de l'étranger. Ces derniers enverraient à la revue, à titre indicatif, la traduction qui leur paraîtrait la plus appropriée. Le but de cette démarche serait la réflexion, le débat, les critiques et les commentaires philologiques sur les traductions proposées. Les traductions devraient être plébiscitées par les savants, avant d'être admises et approuvées par les membres de la future Académie. Au sein de celle-ci, chaque membre serait chargé d'un domaine précis des sciences ou des lettres.<sup>182</sup> Une fois l'oeuvre accomplie, son destinataire devrait être, tout d'abord, les divers services de l'État, lesquels entérineraient son usage.<sup>183</sup> D'après sa vision, le Dictionnaire constituerait une sorte de *registre d'état civil* des mots grecs. En fin de compte, il s'agit, pour lui, d'un processus de *naturalisation* ou de *reconfirmation* du statut hellénique d'un ensemble de mots :

« Dans cette naturalisation lexicale, on doit respecter les mêmes formalités et conditions qui régissent la vie politique. En d'autres termes, aucun mot ayant un caractère manifestement impur ou étranger n'a de place dans ce registre

---

<sup>181</sup> Au hasard, nous pouvons citer G. Ventotis, *Λεξικόν δίγλωσσον της γαλλικής και της ρωμαϊκής διαλέκτου* [*Dictionnaire bilingue du français et du dialecte roméique*] 2 vol., Vienne, 1804, Gr. Zalikoglou, *Λεξικόν της γαλλικής γλώσσης* [*Dictionnaire de la langue française*], Paris, 1809, ou A. Ragkavis, A. Samourkasis, I. Nikolaïdis-Livadefs, *Λεξικόν γαλλοελληνικόν*, [*Dictionnaire français-grec*], Athènes, 1842. Tous trois utilisent le dictionnaire de l'Académie française comme oeuvre de référence. Rappelons également que l'oeuvre lexicographique de l'Académie française a un très fort impact tout au long du XIXe siècle. Son dictionnaire constitue un modèle pour les autres académies européennes : le dictionnaire de l'Académie russe, à titre d'exemple, publié entre 1789 et 1794 puise dans celui de l'Académie française (à ce sujet, voir B. Anderson, *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor des nationalismes*, Paris, 1996 (1e éd. en anglais, 1983), p. 82). D'autres dictionnaires ou lexiques, qui voient le jour dans les maisons d'édition un peu partout en Europe, emploient eux aussi cette même référence.

<sup>182</sup> S. Vyzantios, *Dictionnaire du grec actuel...*, op.cit., 1e édition, p. ιστ'-ιζ'.

<sup>183</sup> Ibid., p. ιζ'.

d'état civil, et il devrait être implacablement exclu. [...] <sup>184</sup> Les spécialistes doivent d'une part identifier les mots étrangers afin de les extraire tout de suite, et d'autre part admettre uniquement les mots purs et harmonieux ». <sup>185</sup>

Par conséquent, il s'agit à la fois d'un effort pour fixer un vocabulaire -destiné notamment au services de l'État- et d'un processus rigoureux d'attribution ou de confirmation *d'une identité hellénique* pour un ensemble lexical. Cette identité serait ainsi formellement attestée au niveau institutionnel : d'abord, une reconnaissance *de jure* de cette identité aurait lieu grâce à son approbation par une autorité scientifique officielle (l'Académie) et par son adoption de la part des institutions du pouvoir. Par voie de conséquence, il y aurait une reconnaissance *de facto*, grâce à l'usage du Dictionnaire par les services de l'État. La proposition de Vyzantios, au lendemain de l'établissement de l'État, constitue un projet concret et moderne, visant à la fois à *une standardisation et à une reconnaissance officielle de la katharevousa*. Or, malgré sa modernité, le projet n'aura pas de suite. Le cadre intellectuel n'est pas encore mûr, et les savants ne sont pas encore prêts à accueillir favorablement de telles propositions.

Vyzantios est, certes, un savant majeur et, en même temps, une personne qui s'engage à plusieurs reprises au sein du ministère de l'Instruction publique. Ce qu'il formule et répète de manière nette aurait pu être adopté par les instances du pouvoir et mis en oeuvre dans une politique concrète. Or, les attentes des élites en matière de réforme et les pratiques respectives demeurent, pour l'instant, peu favorables à de telles initiatives. D'autres propositions de même nature seront formulées, au cours du XIXe siècle, visant à une synthèse du travail lexicographique, mais elles non plus ne se concrétiseront pas. Parmi ces propositions, certaines sont émises par

---

<sup>184</sup> Vyzantios est le premier à suivre cette démarche. En annexe de ses dictionnaires (*Dictionnaire du grec actuel...*, 1835, p. 325-344 et *Dictionnaire français-grec*, 1846, p. 395-399), il insère une liste avec les mots exclus comme étrangers (« Παράρτημα περιέχον τας εκφυλλοφορητέας ετερογλώσσους λέξεις » [Annexe comprenant les mots étrangers exclus]).

<sup>185</sup> « Εις την λεκτικήν δε ταύτην πολιτογράφησιν [doivent] να φυλαχθούν οι αυτοί όροι και τύποι, οι οποίοι παρατηρούνται και εις την πολιτικήν. Καμμία δηλ. λέξις, εμφανίουςα χαρακτήρα νοθείας και ξενισμού, να μη λαμβάνη χώραν εις το ληξιαρχικόν τούτο κατάστιχον, αλλάδυσωπήτως να εκφυλλοφορήται. [...] Οι ονοματοθετούντες τας μεν ξενικάς λέξεις διαγιγνώσκοντες ν'αποσκορακίζουν αμέσως, τας δε γνησίας και καλλιφώνους να παραδέχονται μόνας », *ibid.*, p. ιζ'. La manière dont le lexicographe aperçoit la constitution d'un « vocabulaire national », nous indique aussi une vision sur la manière de percevoir et de construire l'identité grecque moderne. Ce qui entre dans le vocabulaire est ce qui est purement hellénique. Tout ce qui est étranger, voire barbare, est aussitôt expulsé. Ce qui est *naturalisé* comme grec n'est que ce qui porte une origine hellénique. Sur cette base on rejette la mixité, la synthèse et la présence de tout élément étranger dans la langue. Dans la même perspective, en ce qui concerne la construction nationale, on essaie d'helléniser, de gré ou de force, des origines, des populations, des contrées, des coutumes, etc., afin de les intégrer dans l'ensemble national.

des savants majeurs qui se trouvent impliqués dans la vie politique de manière plus ou moins active, ou qui participent à différentes instances du pouvoir d'où émanent des décisions semblables. Par ailleurs, le rapport direct ou indirect de ces personnes avec l'appareil de l'État, - leur participation aux comités ministériels d'élaboration de termes spécialisés, ou leur appartenance à des institutions telles que l'Université - nous permet d'imaginer qu'elles sont capables de stimuler et de diriger une initiative allant dans ce sens, laquelle pourrait éventuellement être encadrée par l'État. À titre d'exemple, K. Asopios, S. Vyzantios et S. Zambelios, qui formulent des propositions concrètes en matière de lexicographie ou de recueil lexical,<sup>186</sup> sont également actifs sur d'autres terrains, et ils assument des initiatives qui, à leur sens, aident à la formation de la langue nationale. Or, d'après nos indices, malgré leurs intentions, ils ne s'engagent pas sur la voie de la réalisation de leurs propositions. Un travail de synthèse, dont ils reconnaissent le besoin et qui pourrait être sollicité et coordonné par une instance du pouvoir, en vue d'aboutir à un dictionnaire de l'Université des termes scientifiques et techniques,<sup>187</sup> n'est pas, en effet, envisagé dans l'immédiat.

Ce cadre intellectuel ainsi que le rapport entre les élites lettrées et l'État deviennent plus explicites, lorsque nous observons les initiatives qui ont abouti à la décision d'entamer les travaux du dictionnaire de l'Académie, au début du XXe siècle. À l'aube du nouveau siècle, une proposition similaire, attribuée à un autre savant majeur, l'universitaire et linguiste G. Chatzidakis, déclenche les travaux pour la rédaction du Dictionnaire historique de l'Académie. Dans un recueil de notes autobiographiques, le poète G. Drosinis raconte<sup>188</sup> qu'en 1908, Chatzidakis discutait avec Vikelas de la perspective d'un dictionnaire historique du grec moderne, qu'il situait dans l'avenir proche. L'universitaire pensait que ce serait un « monument » digne pour la célébration prochaine du centenaire de la guerre de l'Indépendance. Drosinis qui, peu de temps après, est nommé au ministère de l'Education nationale, transmet la proposition au Ministre, et ce dernier charge Chatzidakis de rédiger et d'adresser au ministère un rapport officiel qui servirait de base à un texte législatif. Ainsi, en 1908, nous avons l'acte de naissance du dictionnaire historique, avec le décret royal qui entérine le début des travaux.

Nous pourrions donc imaginer que même pour Vyzantios, le chemin entre une volonté explicitement formulée et une politique concrète aurait été trop court, un demi siècle auparavant : en effet, lorsque ce dernier occupait le poste de

---

<sup>186</sup> En ce qui concerne Zampelios, voir S. Zampelios, art.cit., p. 369-384 ; Asopios fait une allusion au besoin d'un *dictionnaire des termes techniques et scientifiques* dans son discours de recteur de l'Université, en 1856, que nous verrons par la suite.

<sup>187</sup> Ce qui est, en revanche, le cas dans le protectorat de l'Heptanèse, avant 1862.

<sup>188</sup> Ph. P. Logothetis *Γ. Δροσίνης. Εισαγωγή και εκλογή κειμένων* [*G. Drosinis. Introduction et choix de textes*], Athènes, 1960, p. 203-204.

secrétaire général du ministère de l'Instruction publique dans les années 1850, il était en mesure d'enclencher une démarche, qui aurait pu mener à une décision politique allant dans le même sens. Or, Vyzantios et Chatzidakis se trouvent dans des conjonctures historiques différentes, en ce qui concerne la conception de la réforme de la langue. Le sort de la proposition faite par Vyzantios pourrait s'expliquer par l'attitude des lettrés puristes, que nous avons exposée au chapitre précédent : d'une part, le poids de la réforme est mis sur les épaules des lettrés, et une intervention de l'État apparaît pour l'instant précoce ; d'autre part, les hésitations et les doutes subsistent quant à l'avancée de la recherche linguistique. En revanche, quelques décennies plus tard, le milieu des intellectuels démotocistes, percevant différemment le rôle de l'État, réagira d'une autre façon. Le cas du *Dictionnaire historique du grec moderne*, dont les travaux démarrent, effectivement, dans les années 1910,<sup>189</sup> en est, comme nous l'avons noté, un bon exemple. Dans cette conjoncture se rejoignent la volonté du pouvoir politique pour intervenir et celle d'une partie des intellectuels du mouvement démotociste, qui considèrent que la réforme doit forcément passer par l'État. Nous éclaircirons plus loin le nouveau contexte du XXe, ainsi que l'évolution des mentalités en matière de réforme du grec moderne.

Nous pouvons dire en conclusion que de telles initiatives sortent pour l'instant du champ de la vision de l'État et des lettrés. Il n'y a pas une volonté explicite de la part de l'État et lorsque son intervention est sollicitée, elle ne concerne pas une action immédiate, mais, elle constitue plutôt une mise en attente pour des initiatives à long terme. Rappelons que pendant cette période, étant donné l'image que ces élites se font de la *langue cible*, de la *perspective temporelle de la réforme*, ainsi que leur croyance dans le *rôle privilégié de la communauté des érudits*, la réforme ne doit, en aucun cas, être entreprise par le biais d'une action brusque et de caractère unilatéral, visant la fixation définitive et irrévocable du grec moderne.

---

<sup>189</sup> Le décret royal date du 4 octobre 1908, et le comité qui est chargé d'accomplir la recherche et la rédaction se réunit pour la première fois en 1909 ; le projet se concrétise davantage dans la loi 220 de 1914. La date prévue pour le début de la publication est l'année 1921. Voir M. Triantafyllidis « *Mémoire sur le dictionnaire historique* », art.cit., p. 412-413.

## B. Langue officielle : témoin identitaire et outil opérationnel pour le pouvoir politique

### 1. La formation d'une variété au service de l'appareil de l'État : initiatives privées, responsabilité collective et devoir national

L'attitude des lettrés concernant le rôle de l'État est toutefois nuancée. Ces derniers admettent qu'il existe un besoin de forger une variété fixe et fonctionnelle, ayant l'empreinte hellénique, en vue de répondre aux besoins du fonctionnement de différents services de l'État. De même, ils constatent que l'État joue un rôle important dans l'élaboration des lexiques spécialisés<sup>190</sup> et reconnaissent leur devoir de collaborer avec les instances du pouvoir politique dans cette direction :

« L'État, [...] prenant soin, de tout temps, de la langue ancestrale, ce joyau patrimonial, mit en place à plusieurs reprises des comités dans tous les secteurs du service public, depuis l'instauration de la royauté. De même, dans les documents officiels, il évite autant que possible les mots étrangers en introduisant à la place soit les authentiques, qui sont sauvegardés chez les auteurs antiques, soit de nouveaux que les savants créent par analogie. Par conséquent, on pourrait dire que l'État même est le premier et le principal créateur et correcteur du grec qui est en usage aujourd'hui ».<sup>191</sup>

L'appréciation de S. Vyzantios, sur l'action de l'État, exprime une attitude plus large, laquelle devient explicite si nous observons le fait que les savants encadrent à plusieurs reprises les comités chargés d'élaborer une terminologie destinée à tel service ou telle institution. De plus, d'après M. Ditsa, les philologues (qui sont aussi en grande partie des universitaires) sont majoritaires dans les comités, face à ceux qui ont une spécialité ou une compétence plutôt technique.<sup>192</sup> Par ailleurs, la participation à l'élaboration des glossaires est une tâche qu'ils considèrent non seulement comme une obligation envers l'État, mais aussi comme

---

<sup>190</sup> Les instances de l'État mettent en place des comités qui sont chargés d'établir des lexiques destinés à différents services ou institutions. En ce qui concerne les différents comités et la date de leur mise en place, voir annexe (tableau chronologique).

<sup>191</sup> « Η Κυβέρνησις, [...] αείποτε προνοούσα περί του πατροπαραδότου τούτου κειμηλίου της πατρίου φωνής, και επιτροπάς πολλάκις από της συστάσεως της βασιλείας συνέστησε, δι'όλους της δημοσίας υπηρεσίας τους κλάδους, και εν τοις επισήμοις εγγράφοις απέφυγε και αποφεύγει, όσον ενδέχεται, τας αλλοθρόους και ξενικάς λέξεις, αντεισάγουσα είτε τας γνησίας, εκ των παρά τοις αρχαίοις συγγραφεύσι σωζομένων, είτε και νέας άλλας, δημιουργουμένας εκάστοτε, εξ αναλογίας υπό των λογίων. Ωστε κατ'αυτόν τον τρόπον, ημπορεί τις να είπη, ότι ο πρώτος και κυριώτατος της σήμερα εν χρήσει Ελληνικής γλώσσης δημιουργός και διορθωτής είνε αυτή η Κυβέρνησις », S. Vyzandios, *Dictionnaire du grec actuel...*, op.cit., 3<sup>e</sup> éd., p. με'.

<sup>192</sup> M. Ditsa, *Néologie et critique*, op.cit., p. 55-56.

*un devoir national* qu'ils accomplissent volontairement.<sup>193</sup> En outre, les efforts des revues littéraires ou des individus pour élaborer des termes techniques, juridiques ou autres, précèdent souvent, et suivent parfois, les initiatives de l'État.<sup>194</sup> Ainsi, l'élaboration d'un glossaire pour telle institution ou tel service n'est pas considérée comme une responsabilité concernant exclusivement l'État. De son côté, le pouvoir politique tient compte des travaux déjà accomplis, lorsqu'il convoque un comité pour élaborer la terminologie dans un secteur précis de son activité.

À titre d'exemple, nous pouvons citer le cas du premier glossaire officiel des termes militaires : G. Chantseris, un officier de l'armée, entreprend en 1843 la traduction du français d'une partie des termes militaires. Jusqu'à 1853, il procède à plusieurs publications,<sup>195</sup> et, d'après l'information donnée par l'auteur lui-même, un certain nombre de termes présents dans son travail sont déjà introduits dans les divers services de l'armée, en 1846.<sup>196</sup> En 1852, les ministères de l'Instruction publique et de l'Armée décident de former un comité qui devrait se prononcer sur l'adoption de l'œuvre de Chantseris.<sup>197</sup> Le comité donne un avis favorable et c'est ainsi que l'usage de ses glossaires est officiellement validé par le pouvoir politique. L'année suivante, son *Lexique français et grec des parties techniques* est publié, et par la suite, G. Chantseris sera régulièrement membre de comités formés dans le but d'élaborer des glossaires semblables, au sein desquels il sera encadré par des professeurs de Lettres de l'Université.

Par conséquent, nous dirions que la fixation d'une variété destinée à l'État est une affaire qui relève d'une collaboration toute particulière entre pouvoir politique, revues philologiques, savants et spécialistes. Ainsi, outre les spécialistes qui ont une autorité scientifique officiellement confirmée (les professeurs de l'Université, par exemple), de nombreux autres érudits participent à ce processus d'élaboration d'une *scripta* pour l'État grec. Le fait que Chantseris devance l'initiative officielle de l'État, avec ses publications, n'est pas un cas isolé. Dans ce contexte où la

---

<sup>193</sup> Ibid., p. 58.

<sup>194</sup> Pour quelques exemples plus précis sur ces glossaires, *Νεοελληνική γραμματική. Ιστορική εισαγωγή* [Grammaire du grec moderne. Introduction historique], in M. Triantafyllidis, *Άπαντα* [Oeuvres complètes] (tome 3), Thessalonique, 1993 (1ère éd. 1938), p. 567-569.

<sup>195</sup> G. Chantseris, *Λεξικόν των στρατιωτικών επιστημών και τεχνών* [Dictionnaire des sciences et des arts militaires], Athènes, 1847 et *Ονομαστικόν γαλλικόν και ελληνικόν του τεχνικού μέρους του πυροβολικού* [Lexique français et grec des parties techniques de l'artillerie], Athènes, 1853. L'auteur lui-même informe son lecteur qu'il avait rédigé d'autres ouvrages, mineurs d'après lui, avant 1846 (voir *Lexique français et grec ...*, 1853, p. ζ').

<sup>196</sup> G. Chantseris, *ibid.*, p. ζ'. L'auteur apporte comme preuve les dates des courriers de remerciements qui lui ont été adressés par certains services de l'Armée.

<sup>197</sup> Un comité qui est composé des universitaires K. Asopios, Th. Manousis, et F. Ioannou. *Ibid.* p. η'. Par ailleurs, ce comité semble être assez homogène, dans la mesure où ces trois professeurs ont des objectifs linguistiques relativement proches.

fabrication des glossaires est perçue comme un devoir national, d'autres érudits ou revues prennent l'initiative. Ces initiatives ne sont pas rares et elles viennent compléter les initiatives du pouvoir politique. Nous dirions donc qu'une large partie des lettrés a la légitimité de participer à cette tâche bien précise, même si elle concerne avant tout l'appareil de l'État. En somme, à travers cette collaboration particulière qui consiste en une répartition des tâches et des responsabilités entre l'État et les lettrés, nous observons de nouveau la responsabilité collective et la participation potentielle de toute personne instruite.

À partir des années 1840, se multiplient donc les initiatives pour la fixation et la codification d'une variété fonctionnelle dans les champs de communication concernés par l'exercice du pouvoir. Ainsi, *l'État grec arrive à créer progressivement une variété, relativement cristallisée et homogène, qui lui est indispensable dans le champ de l'exercice du pouvoir politique*. Néanmoins, nous ne parlerons pas d'une standardisation, dans la mesure où pendant cette période n'est pas menée une action globale visant la description - fixation de cette variété à travers une œuvre synthétique portant sur le vocabulaire, la grammaire et la syntaxe de celle-ci, action qui illustrerait la volonté d'imposer une variété stabilisée.<sup>198</sup> Mais, même si nous ne constatons pas une politique *explicitement énoncée* pour la standardisation du grec, il existe un processus de standardisation *de facto*, qui reste toutefois très fragmentaire et inachevé.

La demande continue de l'appareil d'État pour la « fabrication » de lexiques spécialisés, et le processus de normalisation d'une variété écrite constituent, en effet, des préalables qui pourraient éventuellement conduire à une *fixation rapide*, ainsi qu'à *la prédominance* d'une variété concrète, ce qui constituerait en même temps un début de standardisation. En effet, ces initiatives jouent un rôle dans la formation d'une langue nationale : d'un côté, nous avons une variété relativement homogène, tandis que de l'autre, elle est revêtue *de facto* du prestige d'une langue officielle ; en outre, le pouvoir politique dispose des moyens qui peuvent assurer la diffusion de cette norme. Néanmoins, cette standardisation reste *inachevée*, et ce n'est que bien plus tard, vers la fin du XIXe siècle, que l'État se préoccupera de sa diffusion dans le Royaume.<sup>199</sup> En réalité, les initiatives de l'État, ponctuelles et

---

<sup>198</sup> En revanche, nous pouvons parler d'une standardisation, en ce qui concerne *le démotique*, au début des années 1940, étant donné qu'à ce moment existent déjà deux travaux de synthèse qui jouissent de la reconnaissance officielle des institutions de l'État. À ce propos, voir A. Frangkoudaki, *Η γλώσσα και το έθνος 1880-1980 [La langue et la nation, 1880-1980]*, Athènes, 2001, p. 52-60.

<sup>199</sup> Il s'agit en réalité d'une standardisation fragmentaire et inachevée du point de vue du chercheur qui la compare avec l'action des États qui, au même moment, ont eu une attitude différente face à des questions semblables. Bien évidemment, comme nous l'avons constaté auparavant, les élites lettrées grecques sont bienveillantes face à l'attitude de l'État grec, et son action est accueillie



fragmentaires, ne visent pas à la fixation - diffusion d'une norme au niveau national ; en même temps, *elles ne restreignent pas l'activité des milieux savants* et ne prétendent pas non plus à leur imposer de norme précise.

Ajoutons également qu'au niveau constitutionnel, on ne procède pas, pendant longtemps, à la reconnaissance formelle d'une langue de l'État. Depuis l'établissement de l'État grec, en passant par la Constitution de 1864, pour atteindre la fin du siècle, le corps législatif ne se résout pas à reconnaître formellement une variété en tant que « langue de l'État et de la nation ». Même au moment où l'État décide d'opter pour la reconnaissance officielle d'une variété précise du grec moderne, pour un ensemble de raisons liées à la conjoncture des années 1900,<sup>200</sup> il sera question de désigner comme langue officielle « la langue en laquelle sont rédigés la Constitution et les textes législatifs de l'État ».<sup>201</sup> Pourtant, aucun comité ne sera chargé de codifier cette « langue des lois et de la Constitution » à travers une norme grammaticale et syntaxique explicite. En revanche, lorsqu'en 1975, l'État opte pour ce que nous appelons aujourd'hui le *grec moderne commun*, on évite, dans le texte constitutionnel, de reconnaître une langue officielle, tandis qu'en même temps, les textes législatifs de 1975<sup>202</sup> affichent une volonté formelle de désigner de façon explicite et définitive le démotique de Triantafyllidis et de Tzartanos comme la norme constituant la langue officielle.

D'autre part, malgré la multiplication des lexiques spécialisés, nous n'avons pas une action visant à recueillir ces divers jargons dans une œuvre d'ensemble en leur conférant, en même temps, un statut officiel. Le ministère de l'Instruction publique, qui est au centre de cette activité, ne prend pas d'initiatives visant à une synthèse de ces travaux. L'Université, pour sa part, ne montre pas, selon nos indices, la volonté de pallier l'absence d'une académie, dans cette tâche, pour les raisons que nous avons déjà expliquées. Le *dictionnaire des termes techniques et scientifiques*,<sup>203</sup> qui voit le jour en 1895, est un ouvrage d'ensemble allant dans ce sens, mais il est le fruit d'une *initiative privée*. Or, tandis que les conditions matérielles existent, comme l'indiquent la multiplication des travaux spécialisés et

---

favorablement par les couches lettrées.

<sup>200</sup> Voir infra, « L'Assemblée face à la question de la reconnaissance officielle de la katharevousa ». Sur la conjoncture et les raisons pour lesquelles a eu lieu la reconnaissance formelle de la katharevousa, voir A. Fragkoudaki, *Ο εκπαιδευτικός δημοτικισμός και ο γλωσσικός συμβιβασμός του 1911* [Le démoticisme dans l'éducation et le compromis linguistique de 1911], Jannina, 1977.

<sup>201</sup> Article 107 de la Constitution de 1911.

<sup>202</sup> Il s'agit de l'article 2 de la loi 309 de 1975.

<sup>203</sup> A. Ipitis, *Λεξικόν Γαλλοελληνικόν και ελληνογαλλικόν επιστημονικών και τεχνικών όρων* [Dictionnaire français-grec et grec-français de termes scientifiques et techniques], Athènes, 1895-1898.

l'usage qui en est fait au sein des différentes institutions politiques, l'État ne procède pas à une systématisation de ces usages, et ne revêt pas non plus cette variété d'un statut officiel explicite. En conclusion, nous dirions qu'à travers les pratiques, les gestes et l'attitude des différentes instances du pouvoir politique, il se dégage que les élites lettrées et ceux qui encadrent l'État partagent la même vision de la réforme.

## 2. L'efficacité de l'outil linguistique face à l'aspect identitaire de la langue

Il faut toutefois noter que l'action de ces deux acteurs, action qui se rejoint sur le terrain de l'élaboration des glossaires, révèle en réalité des attitudes et des pratiques spécifiques *quant aux principes* de fixation de la langue. Dans les domaines de la littérature, de la philologie et du journalisme, on privilégie une pluralité, voire une hétérogénéité, au niveau lexical, stylistique, etc., tandis que la langue puriste devient beaucoup plus rigoureuse lorsqu'elle constitue le code linguistique de l'armée ou de l'administration. Il est certes évident qu'une variété qu'on élabore pour ces champs de communication doit répondre à des critères de clarté, de précision et de maniabilité. Or, en ce qui concerne la katharevousa de la seconde moitié du siècle, il ne s'agit pas des seuls critères auxquels elle doit répondre. L'objectif des divers comités d'élaboration de glossaires n'est pas uniquement la création d'un instrument linguistique *uniforme, bien cristallisé et opérationnel à l'usage des différents services* ; leur travail doit également répondre *au besoin d'une langue conforme à l'identité nationale que cet État est censé incarner*.

C'est dans cette double perspective, en effet, que se créent les comités chargés d'élaborer des lexiques destinés aux différents services de l'État, tels que les douanes, les tribunaux, les services administratifs, les services militaires, etc. De cette action initiée par le pouvoir politique émerge alors une variété dont le principal trait est qu'*elle s'efforce délibérément d'éviter la fluidité, l'ambiguïté et l'hétérogénéité*. Il s'agit d'une variété qui se trouve souvent à l'opposé de celle que les couches lettrées élaborent, lesquelles pendant la même période privilégient la voie de la « correction constante » et de la multiplication de normes aux dépens du choix d'une variété fixe et définitive.

En reprenant les propos de Chantseris dont nous avons parlé plus haut, nous pouvons observer qu'il reconnaît explicitement l'importance de l'efficacité de « l'outil linguistique ». La recherche et le travail de traduction des termes militaires se sont effectués, nous dit-il, dans le souci de l'efficacité de l'instruction militaire : « Toute armée régulière, si elle n'est pas entraînée suffisamment, est incapable

d'accomplir ses devoirs». <sup>204</sup> Ainsi, l'objectif de son glossaire est à la fois de faciliter l'accès aux manuels français et allemands, et d'aider à leur traduction. D'après ses propos, il a l'intention de fabriquer un outil qui contribue à l'instruction militaire et à la formation des officiers. <sup>205</sup> Lors des éditions suivantes, il met également l'accent sur le besoin d'introduire dans la langue les termes techniques et scientifiques appropriés, qui serviront non seulement à l'armée, mais aussi au reste des sciences. <sup>206</sup> Ce qu'il met donc en valeur, c'est l'aspect utilitaire de ces glossaires, mais les nouveaux termes doivent également tenir compte des formes helléniques. Toutefois, l'efficacité du fonctionnement des institutions dicte les limites de l'archaïsation, ainsi que la marge de la fluidité de la langue.

Prenons un exemple d'élaboration de termes techniques ou administratifs, pour illustrer cette situation. En 1858, suivant les instructions du ministère compétent, un comité composé de philologues et de spécialistes <sup>207</sup> met en place un glossaire de termes de la navigation et de la marine, qui est ensuite approuvé par décret royal. Ce lexique a l'ambition de dresser une terminologie officielle et de remplacer un nombre considérable de termes courants en usage jusqu'alors, par d'autres termes, ayant des racines et une morphologie uniformément helléniques. D'après la circulaire ministérielle du 18/11/1858, toute autorité navale est désormais tenue d'employer, « dans ses documents officiels, les termes grecs contenus dans le glossaire approuvé par décret royal, à la place des termes barbarisants ou autres termes grecs erronés, introduits jusqu'à maintenant ». <sup>208</sup>

Cependant, au cours des années suivantes, certains témoignages convergent pour dire que ce glossaire a du mal à être adopté. En 1874, Vyzantios note que le glossaire est loin d'être adopté et que les usages linguistiques des marins n'ont point changé, mais il exprime son optimisme pour l'avenir. <sup>209</sup> Triantafyllidis constate, plus tard, la difficulté de la diffusion de ces termes à l'oral, et cite Goudas qui note, en 1898, que même si les racines introduites ont pu faire leurs preuves à l'oral, la morphologie est néanmoins celle du grec commun. <sup>210</sup> Cependant, quelques

---

<sup>204</sup> « Πας τακτικός στρατός, εάν δεν παιδευθή αρκούντως, δεν δύναται να εκπληρώση επιτυχώς τα καθήκοντα αυτού », G. Chantseris, *Dictionnaire des sciences et des arts militaires...*, op.cit., p. θ'.

<sup>205</sup> Ibid., p. θ'.

<sup>206</sup> G. Chantseris, *Lexique français et grec des parties techniques...*, op.cit., p. ε' et ζ'.

<sup>207</sup> Il s'agit, entre autres, de deux officiers de la marine, Palaskas et Koumelas, et d'un professeur de l'Université, F. Ioannou (Triantafyllidis, *Ιστορική εισαγωγή*, p. 567).

<sup>208</sup> « ... εν τοις επισήμοις εγγράφοις τους εν τω ονοματολογίω, εγκριθέντι και δια βασιλικού διατάγματος, κατακεχωρισμένους Ελληνικούς όρους αντί των κοινοβαρβαρικών και των άλλων άχρι τούδε εσφαλμένως εισαχθέντων Ελληνικών ». Il s'agit du glossaire élaboré pour la marine. L'extrait est cité in Vyzantios, *Dictionnaire du grec actuel...*, op.cit., 3e édition, p. με'. Le même extrait in M. Triantafyllidis, *Introduction historique...*, op.cit., p. 567

<sup>209</sup> S. Vyzantios, op.cit., p. με'.

<sup>210</sup> M. Triantafyllidis op.cit., p. 568-569.

décennies plus tôt, en 1841, nous constatons que les autorités compétentes avaient apparemment tenu compte du fait que la *clarté et l'usage établi* sont des critères importants pour l'instauration d'une nouvelle terminologie. À cette date, lors d'une tentative analogue d'archaïsation très poussée du glossaire, menée par la Direction de la marine, le ministère adopte envers celle-ci une attitude critique, en insistant sur le fait que si la terminologie antérieure est souvent « barbare », elle est néanmoins comprise de tous, tandis que le nouveau glossaire est ignoré, même par ceux qui l'écrivent.<sup>211</sup> Quant au glossaire de 1858, l'État qui est confronté aux difficultés dérivées de l'aspect hyper-archaïque sera obligé, par la suite, de procéder à des changements et à des rectifications. Finalement, la pureté de la forme ou des racines sera compromise face au besoin d'une terminologie intelligible, nette et plus conforme aux usages établis. Le comité qui élabore une terminologie navale en 1858 met donc l'accent sur l'aspect incontestablement hellénique de ce lexique, mais son insuffisance fonctionnelle, conduit les autorités à tirer les conséquences des lacunes de ce genre de glossaire

Notons que le cas de 1858 n'est pas unique : au cours des décennies suivantes, on assiste encore à des modifications des lexiques spécialisés,<sup>212</sup> pour les mêmes raisons que nous venons d'évoquer. Le zèle déployé pour l'archaïsation se heurte souvent à un déficit de clarté et d'efficacité, qui se manifeste dans l'usage, ce qui a comme résultat une rectification des termes *a posteriori*. En outre, même dans le cas de l'hellénisation des toponymes, entreprise par l'État vers la fin du siècle, lorsque un zèle excessif posera des problèmes aux services des transports et des communications,<sup>213</sup> les autorités compétentes accepteront des compromis, ce qui prouve, en dernière instance, que l'État reste obligé de *respecter l'équilibre entre l'aspect identitaire et la fonction instrumentale de la langue*, dans le processus de fabrication d'une langue fixe et uniforme.

Par conséquent, le fait même de l'exercice du pouvoir politique impose la distinction entre les pratiques linguistiques des érudits et celles de l'État qui est obligé, au moins théoriquement, d'adopter un code linguistique net et figé, ce qui est indispensable dans l'exercice du pouvoir. Or, *la nature de cette action n'est pas contraire aux attentes des couches instruites*. Elle reste en réalité conforme à leur vision de la réforme. Par ailleurs, les auteurs des lexiques spécialisés reconnaissent le besoin des *langues*<sup>214</sup> fonctionnelles et efficaces. Ceux qui se s'attellent aux

---

<sup>211</sup> Ibid., p. 567

<sup>212</sup> Ibid., p. 565.

<sup>213</sup> C'est notamment le cas de problèmes qui surgissent avec l'homonymie de plusieurs villes ou villages dans les annuaires du service des télégraphes, ou avec l'usage, de la part de divers services publics (société de chemins de fer, Mairie, Police etc.) de différents toponymes désignant le même lieu. À ce sujet, voir Triantafyllidis, *ibid.*, p. 572.

<sup>214</sup> *Γλώσσες* [*langues*] est le terme qu'ils emploient pour désigner les différents jargons.

différents lexiques visent à combler un manque de terminologie, à fournir des termes nets et appropriés, *tout en purifiant la langue*. C'est ainsi que leur travail s'harmonise, en dernière instance, avec les objectifs que le pouvoir fixe.

## C. Les initiatives des autorités institutionnelles et les limites de la fixation

*Λαμπυριζούσης και σελαγιζούσης της  
σελήνης παρά λίμνην της Δοϊράνης,  
εωράκαμεν τους ληστές. Κράζων δε  
“σταθήτε, ρε πούστηδες, γαμώ το σταυρό  
σας” και απαντησάντων “κλάστε μας  
τ'αρχίδια”, απέδρασαν.*

Rapport soumis au Commissariat de  
Kilkis, le 07.04.1923, par le policier I.  
Petraakis.

### 1. Critères de correction : priorités et enjeux

Pour récapituler ce qui précède, nous observons, dès la fondation de l'État grec, des tentatives pour élaborer une langue instrumentale et fonctionnelle dont le pouvoir politique se dote progressivement, étant souvent obligé de surmonter des « entraves » comme celles mentionnées plus haut. L'élaboration d'une langue nette et opérationnelle s'impose aux institutions de l'État de par une contrainte qui est liée à son rôle au sein de la société helladique. Dans le milieu des savants, l'aspect utilitaire de la langue n'apparaît pas comme une contrainte et par conséquent longtemps il ne sera pas considéré comme un enjeu d'une importance égale à celle de l'aspect hellénique du grec moderne. Pour eux, dans la conjoncture du milieu du siècle, et notamment après la guerre de Crimée, ce qui prime n'est pas d'optimiser l'efficacité d'un code linguistique destiné à l'appareil d'État, mais de faire valoir le fait que cet appareil représente au niveau symbolique la culture et la nation helléniques. En effet, la valeur instrumentale de la langue ne sera mise en avant que par les intellectuels démoticistes, à la fin du siècle.

En réalité, les mêmes personnes qui encadrent les comités de spécialistes, justifient, de manière parfois limpide, le besoin de voir prédominer l'aspect hellénique de la langue, aux dépens de son aspect fonctionnel. Le glossaire de 1858 porte la signature de deux savants (Ioannou et Manousis) appartenant au cercle d'Asopios, qui combattent l'archaïsme extrême, tout en essayant de tenir compte de l'apport de la langue moderne. Or, cela ne les empêche pas de s'écarter des usages établis, en proposant une norme archaïsante qui compromet, en fin de compte, l'aspect fonctionnel du jargon naval. Cette même année où les deux professeurs élaborent le glossaire de la marine, K. Asopios<sup>215</sup> explique, dans un extrait de son

<sup>215</sup> K. Asopios, *Λόγος του Κου Ασωπίου επί της δευτέρας πρυτανείας τη κε' Σεπτεμβρίου* [Discours de M. Asopios prononcé lors de son deuxième mandat de recteur, le 25 septembre 1856]. Il s'agit d'un discours de 1856 traitant notamment de la place d'Alexandre le Grand dans

discours d'investiture au rectorat, les raisons pour lesquelles l'accent doit être mis sur l'aspect identitaire de la langue. Rappelons qu'Asopios se situe dans la même lignée philologique que les deux précédents et, en outre, il participe lui aussi à des comités semblables en proposant des glossaires du même genre.

Confronté à la question de la pénurie de la terminologie technique (en particulier celle des arts et les métiers), Asopios envisage une solution, en partant de ce qu'il considère être *l'aspect particulier du grec moderne*, par rapport aux autres langues européennes telles que l'allemand, le français et l'anglais. Ainsi, il commence par une description comparative portant sur le français, l'anglais et l'allemand d'un côté, et le grec de l'autre. Il met l'accent sur les différentes strates qui existent dans les trois premières, ainsi que sur les inconvénients qu'un tel état de langue peut engendrer. Il traite notamment le cas de la langue anglaise, où il considère que ce phénomène est le plus prononcé.<sup>216</sup> Il constate qu'en anglais chaque strate de la langue (les strates *germanique* et *française*, d'après lui) fournit du vocabulaire dans certains champs de communication. Ainsi, la strate germanique se trouve à l'origine des termes concernant la civilisation matérielle ou les objets et les idées qui se trouvent à la base de la vie sociale ; en revanche, la strate française concerne plutôt les produits spirituels de la civilisation et le faste.<sup>217</sup> D'après lui, ce phénomène est la conséquence de l'histoire de ces langues. Il reconnaît néanmoins que ces inconvénients n'ont pas empêché ni l'anglais « de devenir une langue vigoureuse et riche, capable d'expliquer toute idée »,<sup>218</sup> ni le français de devenir « la langue de l'univers ». <sup>219</sup> Quant au grec moderne, étant donné qu'il a conservé *un degré considérable de pureté*, on est confronté à la difficulté de transposer des termes, surtout techniques, à partir des autres langues, et, d'autre part, il n'est pas envisageable d'agir en compilant des éléments n'appartenant pas au fonds hellénique de la langue. Quelle solution envisage-t-il alors ?

« Peut-être que ce qui contribuera plus que tout autre chose est premièrement l'accélération des glossaires régionaux, afin de relever toute la richesse de la langue d'aujourd'hui, et, deuxièmement, la mobilisation des forces privées et publiques pour la compilation d'un dictionnaire traduisant en grec les termes techniques. Ce dernier apportera à ceux qui nous succéderont l'homogénéité

---

l'histoire grecque ; ce discours, complété et enrichi par la suite, voit le jour dans un livre de 335 pages, à Athènes en 1858.

<sup>216</sup> « Dans la langue anglaise, le mélange [de racines] hétérogènes est encore plus grand » [« ... έτι μείζον ετερογενών μίγμα εν τη αγγλική γλώσσα »], K. Asopios, *ibid.*, p. 155.

<sup>217</sup> *Ibid.*, 155-156.

<sup>218</sup> « να γένη έντονος, πλουσία και γλώσσα ικανή προς εξήγησιν πάσης ιδέας », *ibid.*, p. 156.

<sup>219</sup> « ούτε την γαλλικήν να γένη γλώσσα του κόσμου », *ibid.*, p. 156.

dans l'usage et l'aisance dans l'écrit. Cette oeuvre sera peut-être l'une des premières de notre future académie ». <sup>220</sup>

D'après ses propos, l'une des premières solutions serait alors de dévoiler et d'exploiter la richesse de la langue actuelle, ce qui est réalisable dans l'immédiat. Il se rend compte qu'on se trouve au début d'un effort pour recueillir le vocabulaire dialectal, et il demande l'accélération de cette démarche. D'autre part, il insiste sur la nécessité d'engager la rédaction d'un dictionnaire bilingue (vers le grec) des termes techniques. Cette entreprise ne lui paraît toutefois pas urgente et pourrait être l'une des premières tâches confiées à la future académie. Fidèle à ses principes sur la fixation du grec moderne, Asopios n'exige pas une intervention immédiate et une coordination qui seraient entreprises par les instances de l'État. Néanmoins, il l'envisage dans l'avenir, grâce à la fondation d'une académie qui trancherait, entre autres, au sujet de termes techniques. Au moment où il écrit ces propos, *ce qui prime* c'est la mise en lumière du « trésor de la langue », ou, en d'autres termes, la mise en exergue du fonds hellénique de la langue actuelle. N'oublions pas que l'on se trouve dans les années 1856-58, juste après l'arrêt des hostilités de la guerre de Crimée, dans une conjoncture où, comme nous l'avons expliqué dans la première partie, les savants majeurs donnent la priorité au recueil lexicographique, et multiplient les appels dans ce sens. <sup>221</sup> Ce professeur de Lettres antiques ressent alors aussi bien l'enjeu politique et idéologique de « l'affaire dialectologique » que l'importance de la recherche de terrain pour assurer une progression de la réforme du grec.

Un autre élément mérite d'être relevé, à savoir l'insistance de l'auteur sur l'aspect hellénique de ce lexique, qui est destiné à répondre aux besoins des sciences et de la technique. Les Anglais, dit-il, ont peut-être agi *en tenant compte uniquement du critère de l'utilité et de l'efficacité des termes*, mais cela ne peut pas être le cas pour le grec :

« Mais les Français et surtout les Anglais utilisent les mots comme les instruments. L'origine et la composition régulière leur indiffère : il suffit que les mots servent aux objectifs de l'usage. Puisque notre langue a maintenu une pureté suffisante, elle ne permet pas une telle mixité ; dans son état actuel, elle n'a pas non plus l'aisance pour expliquer des éléments des

---

<sup>220</sup> « Ίσως το συντελεστικώτερον πάντων ήθελεν είναι πρώτον μεν η επίσπευσις των κατά τόπους γλωσσαρίων, ίνα φανή όλος ο πλούτος της σημερινής γλώσσης, δεύτερον δε ισχύρισις ιδιαιτέρα τε και δημοσία εις λεξικού μεταγλωτιστικού των τεχνικών όρων ξένων γλωσσών σύνθεσιν, και τούτο θέλει φέρει τουλάχιστον ομοιότητα εις την χρήσιν και ευκολίαν εις την γραφήν τοις μετέπειτα. Και τούτο ίσως έσται εκ των πρώτων έργων της μελλούσης ακαδημίας », *ibid.*, p. 156. Notons, de nouveau, que l'Académie reste, pour lui aussi, une institution *à venir*.

<sup>221</sup> Voir première partie, *Les motifs et les objectifs des travaux vus dans le cadre politique et idéologique de la période en question*.



langues modernes, notamment en ce qui concerne la technologie. Toute personne qui a tenté des traductions dans cette direction en est persuadée, en sorte que nous nous posons la question de savoir ce que nous devons en faire ».<sup>222</sup>

Puisque les termes ne sont pas des appareils et des instruments servant exclusivement à l'accomplissement d'un but précis, il faudrait, dit Asopios, respecter leur origine et leur étymologie. Concrètement, cela signifie que *les racines et les formes pour lesquelles on opte ne devraient pas être uniquement opérantes* (en tant que signifiants) pour désigner un objet, une idée ou un rapport, *mais* elles devraient également, ou peut-être *avant tout*, être *helléniques, si l'on veut respecter la nature et la particularité historique de la langue*. En d'autres termes, les mots de la langue sont aussi un objectif en soi, et il faut en tenir compte, lorsqu'on entreprend un travail de création de nouveaux termes ou de traduction.

Notons que pendant cette même période, dans le protectorat de l'Heptanèse, on donne d'autres réponses aux mêmes questions. K. Asopios, qui y passe une longue période de sa vie, connaît bien et mentionne le cas parallèle qui a lieu quelques années auparavant : le dictionnaire des termes techniques, destiné à l'administration de l'Heptanèse, est une affaire institutionnelle, entamée un peu avant 1852. Plus précisément, « quelques années auparavant, le haut commissariat de l'Heptanèse décerna un prix de 2000 reals espagnols pour la composition d'un dictionnaire grec-italien de termes techniques et juridiques, visant la diffusion aisée des termes grecs dans la législation. L'avocat, Monsieur M. Idromenos, boursier de l'Académie ionienne, publia le *Dictionnaire des termes techniques, juridiques, médicaux et financiers* (Corfou, 1852) ». <sup>223</sup> Asopios nous informe alors que le travail est déjà entamé en dehors de l'État grec, mais il ne formule pas une demande qui irait dans le sens de la continuation et de l'élargissement de cette recherche, pour le compte de l'État grec. Tout comme d'autres lettrés, il est donc bien conscient du besoin d'une langue fonctionnelle et instrumentale, mais il se rend compte également que l'enjeu de l'affirmation identitaire à travers la langue est plus

---

<sup>222</sup> « Αλλ'οι μεν Γάλλοι και μάλιστα οι Άγγλοι, μεταχειρίζονται τας λέξεις ως τας μηχανάς, αδιαφορούντες περί καταγωγής και κανονικής συνθέσεως, αρκεί να χρησιμεύωσιν εις τον σκοπόν. Επειδή δε η ημετέρα γλώσσα, αρκετήν καθαρότητα διατηρήσασα ούτε την τοιαύτην γλωσσομιξίαν, επιδέχεται ούτε, ως έχει τη σήμερον, ευκολύνεται να εξηγήση ακριβώς πολλά των νεωτέρων γλωσσών, τέχνας μάλιστα αποβλέποντα, ως θέλει πεισθή έκαστος αποπειραθείς του τοιούτου, γεννάται το ζήτημα τι ποιητέον ημίν περί τούτου », Asopios, *op.cit.* p. 156.

<sup>223</sup> « Η Κυβέρνησις των Ιονίων Νήσων προ ετών δια χιλίων ισπανικών διστήλων αντήμειψε την σύνταξιν ελληνιταλικού λεξικού τεχνικο-νομικού προς ευκολωτέραν διάδοσιν των εν τη νομοθεσία ελληνικών όρων · ο δικηγόρος κύριος Μ. Ιδρωμένος, τρώφιμος της Ιονίου Ακαδημίας, εξέδωκε περί της αυτής ύλης *Λεξικόν των Νομοτεχνικών, Ιατρονομικών και Λογιστικών Όρων* (εν Κερκύρα 1852) », K. Asopios, *Les Soutseia...*, *op.cit.*, p. 94.

important, au moins dans l'immédiat. Un autre savant majeur de l'époque, Koumanoudis, qui s'est penché pendant longtemps aux questions lexicographiques, le note d'ailleurs explicitement :

« Lorsqu'ils commencèrent à recueillir insatiablement la sagesse de l'Occident, les Grecs accueillirent des objets étrangers avec leurs noms presque inchangés. [...] Mais ils comprirent vite qu'il était inconvenant de maintenir cette habitude, car d'une part elle enlaidissait leur langue exquise, et d'autre part elle voilait leur brillante origine antique ».<sup>224</sup>

L'enjeu identitaire auquel la langue devrait répondre, ainsi que la foi en son rôle civilisateur en dehors des frontières, ont pesé lourdement, en consolidant pour longtemps l'ancrage dans une forme archaïsante, en accentuant les efforts d'archaïsation, en soutenant une fluidité délibérée et une mutation constante des normes, tout en empêchant une variété, qui semblait être fixe et fonctionnelle dans certains champs de communication, de dominer, en écartant les autres variétés orales ou littéralisées. Par ailleurs, cet enjeu identitaire qui a généré des axiomes, tels que le principe de l'indivisibilité du grec, a empêché, comme nous l'avons constaté, de poser comme cible de la réforme une variété bien précise du grec ancien ou médiéval.

Si nous comparons les pratiques du pouvoir politique et des lettrés, en matière de réforme de la langue, nous constatons donc que nous avons affaire à l'emploi de critères différents, dus avant tout, pas nécessairement à des objectifs différents, mais plutôt à la place et au rôle que chacun de ces acteurs occupe au sein de la société grecque. Les élites lettrées, pour leur part, constituent un ensemble qui dépasse les frontières de l'État, ayant notamment une action éditoriale, associative et politique, et participant largement à la formation de l'idéologie du nouvel État. Quant au second acteur, il s'agit du pouvoir institutionnel d'une société et d'un espace géographique précis, qui reproduit à travers son action un système donné de rapports sociaux. Au fond, nous pouvons déceler une complémentarité des objectifs et des attentes entre le pouvoir politique et les élites lettrées mais qui ne se traduit pas toujours par des pratiques identiques.

---

<sup>224</sup> « Ο Έλληνας [...] αρξάμενος διψαλέως να μεταγγίζει την σοφίαν εκ της Δύσεως κατ'αρχάς μεν συν τοις πράγμασι και τα ονόματα αυτά τα ξένα παρελάμβανε σχεδόν αμετάβλητα [...] Αλλά ταχέως κατενόησεν ότι απρεπές ήτο εις την τοιαύτην έξιν να μένη εξ ης ασχημίζετο μεν η καλή μητρική του γλώσσα, εσκοτίζετο δε πως και η λαμπρά αυτού εκ των αρχαίων Ελλήνων καταγωγή », S. Koumanoudis, « Σχεδιάσματα προλόγου » [« Plans de préface »], publiés par K. Th. Dimaras lors de la 3e édition de *Συναγωγή νέων λέξεων* [*Recueil de mots nouveaux*], Athènes, 1981, p. xi.

## 2. L'aspect de l'intervention de l'État : actions ponctuelles et encadrement

Dans le contexte du XIX<sup>e</sup> siècle, l'hypothèse d'une convergence entre les visions des élites lettrées et celles de l'État semble alors très tangible. Plusieurs indices, par ailleurs, confirment cette hypothèse. Prenons, à titre d'exemple, un texte législatif de 1857, afin d'observer comment son rédacteur perçoit les moyens de fixer la langue, et comment il envisage la répartition des responsabilités entre les différents acteurs impliqués dans la réforme. Cette circulaire du ministère de l'Instruction publique s'adresse aux directeurs des lycées et reconnaît, en premier lieu, l'utilité de la bonne maîtrise du grec ancien pour réussir à fixer la langue orale : les bacheliers, dit-il, « doivent rédiger la langue hellénique librement et de manière élégante ; le développement et la fixation de la langue orale sera possible *uniquement* grâce à elle ». <sup>225</sup> À travers cette déclaration se manifeste une concordance de vues entre les élites instruites et l'État, quant à la place de l'enseignement du grec ancien, dans la perspective de la fixation de la langue moderne. Il ne serait pas exagéré de dire qu'à ce moment précis, les instances du pouvoir s'alignent sur les vues de la grande majorité des savants, qui soutiennent que la normalisation de la langue passera par l'acquisition et par le perfectionnement de la connaissance du grec ancien. Cette raison précise, d'après la circulaire, justifie le fait que la langue ancienne a depuis toujours eu la primauté dans l'enseignement secondaire. <sup>226</sup> La position du ministère sur l'importance du grec ancien dans la normalisation de la langue semble par ailleurs rester identique jusqu'à la fin des années 1880. D'autre part, l'auteur de la circulaire déclare que toutes les parties impliquées, à savoir le législateur, le gouvernement et les professeurs, doivent multiplier leurs efforts afin de rendre efficace l'apprentissage de la langue antique, car *c'est le moyen principal* pour normaliser le grec moderne.

En ce qui concerne l'action et la responsabilité de l'État, le discours officiel affirme donc que la fixation de la langue passe par l'enseignement du grec ancien dans les écoles. À qui incombe alors la responsabilité de ce processus ? Entre les différentes parties que le législateur voit impliquées, celle qui peut tout particulièrement contribuer à la réalisation de cet objectif, ce sont les professeurs :

« Mais ceux qui sont capables, plus particulièrement, de contribuer à accomplir cet objectif, ce sont les professeurs de lettres, et ils contribueraient

---

<sup>225</sup> « ...πρέπει να γράφωσιν ελευθέρως και κομψώς την ελληνικήν, δι'ης και μόνης δύναται να αναπτυχθή και κανονισθή η της ομιλουμένης πορεία », A. Dimaras, *Η Μεταρρύθμιση που δεν έγινε* [La réforme qui n'a pas eu lieu] (tome 1), Athènes, 1973, p. 153. Ici, c'est nous qui soulignons.

<sup>226</sup> « C'est pour cette raison que l'enseignement du grec ancien eut toujours la primauté dans nos collèges et lycées » [« Δια τον αυτόν δε λόγον εδόθησαν πάντοτε τα πρωτεία εις την διδασκαλίαν των [αρχαίων] ελληνικών γραμμάτων εν τοις γυμνασίοις ημών »], *ibid.*, p. 153.

en imitant les maîtres antérieurs de la nation et en entraînant leurs élèves à écrire constamment et assidûment la langue hellénique .<sup>227</sup>

L'État qui reconnaît le rôle de l'enseignement du grec ancien pour la fixation du grec moderne s'attribue donc implicitement la tâche de superviser et de renforcer l'enseignement du grec dans les écoles. Dans ce cadre, la grande partie de la responsabilité doit être assumée en effet par le corps des enseignants. Le poids effectif de l'enseignement du grec repose sur les épaules des maîtres et des professeurs, d'autant plus que jusqu'aux années 1890 il n'y a ni programmes d'enseignement ni rédaction de manuels scolaires prise en charge par le ministère.<sup>228</sup> Le pouvoir politique semble plutôt proposer qu'imposer. En 1881, nous assistons à un premier effort de mise en place d'un programme d'enseignement. À cette date là, D. G. Petridis, directeur général des écoles primaires auprès du ministère, dresse un guide s'adressant aux instituteurs.<sup>229</sup> « Les *Instructions Pratiques Élémentaires* de Petridis, qui furent autorisées par le ministre des Cultes et de l'Education, précisaient le contenu de chaque matière et le but de son enseignement, fixaient les heures d'enseignement de toutes les matières par semaine et, dans une longue partie introductive, décrivaient les buts et les fonctions de l'école primaire, et présentaient les principes didactiques élémentaires. Autour de 1880 apparaissent d'autres manuels de didactique pour l'enseignement primaire mais pas sous une forme officielle. [...] Même avec l'autorisation ministérielle cependant, les *Instructions* de Petridis n'acquièrent pas le statut d'un programme officiel. [...] On doit attendre 1894 pour que le premier degré acquière des programmes d'après la loi BPIE de 1892, c'est-à-dire pour des écoles élémentaires de quatre ans ».<sup>230</sup>

Un autre exemple met en lumière l'attitude du pouvoir politique, pendant ces mêmes années. Il s'agit d'une circulaire du même ministère, pour le recueil du « trésor de la langue populaire ».<sup>231</sup> Ce texte, adressé aussi aux enseignants, reconnaît, entre autres, l'utilité de ce travail pour « le progrès de la langue ». Mais aucun comité officiel n'est formé par le ministère, en vue de coordonner et de diriger les efforts. En revanche, ce même appel est vite récupéré par deux revues

<sup>227</sup> « Ιδίως όμως δύνανται να συντελέσωσιν εις επίτευξιν του σκοπούμενου αυτοί οι κύριοι καθηγηταί των ελληνικών γραμμάτων, εάν, μιμούμενοι τους παλαιότερους του έθνους διδασκάλους, εξασκώσι συνεχώς τε άμα και επιμελώς τους εαυτών μαθητάς εις το ελληνιστί γράφειν », *ibid.* p. 153.

<sup>228</sup> Il faudrait toutefois préciser que les maîtres et les professeurs ont à choisir des manuels uniquement parmi ceux qui sont approuvés par le ministère et par ses comités compétents.

<sup>229</sup> Il s'agit du *Instructions pratiques élémentaires sur l'enseignement des disciplines dans les écoles primaires* (Στοιχειώδεις Πρακτικά Οδηγία περί διδασκαλίας μαθημάτων εν τοις δημοτικίς σχολείοις).

<sup>230</sup> Ch. Koulouri, *Dimensions idéologiques de l'historicité en Grèce (1834-1914)*, Frankfurt, 1991, p. 78-79.

<sup>231</sup> Sur cette circulaire, voir le chapitre *L'émergence de la dialectologie et son impact*.

littéraires, et un peu plus tard par le *Syllogue de Constantinople*, qui prennent la tête de ce travail. Dans ce cas précis, les revues *Pandora* et *Filistor*, ainsi que le *Syllogue de Constantinople*, jouent un rôle « institutionnel » à la place des instances du pouvoir politique. La décision relève donc du pouvoir législatif, sans avoir un caractère contraignant, tandis que la mise en place de la décision relève des acteurs « non institutionnels ». <sup>232</sup> Rappelons aussi que les efforts pour la diffusion de la langue et des lettres grecques en dehors des frontières du Royaume passent, pendant cette même période, par le réseau associatif et qu'ils sont soutenus par des initiatives et des financements très souvent privés.

La coordination est, elle aussi, assumée par ces mêmes acteurs « non institutionnels ». En 1878, le *Syllogue Littéraire Parnassos* lance un appel aux autres associations grecques du Royaume et de l'étranger, afin d'organiser un colloque associatif. Ce colloque se tient à Athènes, au mois de mars 1879, et on y retrouve environ quatre-vingt-dix représentants de soixante-trois associations. <sup>233</sup> La grande partie de ces associations siège dans l'Empire Ottoman ; d'autre part, trois d'entre elles, dont l'AEEGF, siègent en Europe (Paris, Marseille et Genève), tandis que vingt-deux autres se trouvent dans le Royaume. La liste des noms des participants <sup>234</sup> nous renseigne sur les savants qui y assistent : un grand nombre de savants majeurs y sont présents, et l'on trouve aussi les noms qui ont marqué la production intellectuelle et idéologique grecque dans la seconde moitié du XIXe siècle. Il est intéressant de noter également que d'après les actes du colloque, la plus grande partie de ses travaux est consacrée à l'activité du SLHC. <sup>235</sup> Les sociétés littéraires qui ont un large éventail d'activités se fixent comme objectif, en 1879, la mise au point *des moyens qui vont contribuer à la diffusion de la langue et des lettres grecques*. <sup>236</sup>

---

<sup>232</sup> Comme nous l'avons précisé plus haut, la frontière entre « l'institutionnel » et le « non institutionnel » est souvent vague, et les acteurs sont définis, dans ce mémoire, en tant qu'entités distinctes et séparées, uniquement pour des raisons méthodologiques.

<sup>233</sup> *Συνέδριον των ελληνικών συλλόγων. Πρακτικά της πρώτης αυτού συνόδου*, [Congrès des associations grecques : Actes de la première session], Athènes, 1879, p. ιδ'-ιθ'.

<sup>234</sup> Ibid., p. ιδ'-κδ'.

<sup>235</sup> Ibid., p. 101-156.

<sup>236</sup> Le colloque a lieu deux ans après le traité de San Stefano, qui a clôturé la guerre entre l'Empire ottoman et la Russie, et un an avant le début des négociations de Berlin. L'établissement de l'État bulgare, englobant une large partie des populations et des territoires revendiqués par les Grecs, porte atteinte aux aspirations nationales grecques. De même, l'efficacité de l'appareil militaire de l'État pour faire avancer les objectifs nationaux est à nouveau remise en question. L'État tout comme les élites misent sur l'activité des sociétés savantes, dans la mesure où les moyens diplomatiques et politiques restent faibles. Ces dernières acquièrent progressivement une place capitale dans le cadre du projet pour l'hellénisation de l'Orient qui se dessine dans les années 1860. L'État réagira dans la conjoncture de la « lutte macédonienne », à la fin du siècle, en encadrant et en finançant des associations.

D'autre part, il faut noter qu'une partie non négligeable des fondateurs et des membres des grands syllogues, ainsi que des collaborateurs des revues littéraires, se trouvent souvent aux postes de ministre de l'Instruction publique, de conseiller du ministre, de chef de bureau ou de membre d'un comité ministériel, etc.<sup>237</sup> Par conséquent, nous dirons que l'État se voit impliqué indirectement dans le processus de fixation et de diffusion d'une langue qui, selon l'idée dominante, relève du travail des savants, des associations et des revues littéraires. Nous parlerons, donc, d'une entente effective entre le pouvoir politique et les élites lettrées, concernant la place et le rôle des acteurs sociaux dans le processus de réforme du grec moderne.

---

<sup>237</sup> Nous pourrions citer ici plusieurs exemples, mais les cas de *Pandora* et du *Syllogue pour la Diffusion des Lettres Grecques* suffissent pour montrer comment une revue littéraire et une association ont fonctionné comme des « annexes » de l'appareil d'État.

## D. La réforme du grec moderne entre les élites lettrées et l'État : du « laisser-faire » à l' « interventionnisme », vers la fin du siècle

### 1. La réforme de l'appareil éducatif et l'interventionnisme émergent de l'État

La volonté de l'État d'intervenir dans le processus de fixation de la langue, à la fin du XIXe siècle, n'émerge pas en tant que volonté nette et précise d'élaborer et de mener une politique linguistique. Elle s'intègre dans un projet plus vaste, celui de la restructuration de l'appareil éducatif pendant les deux dernières décennies du siècle. Cette volonté se manifeste dans les années 1880, et, au même moment, nous constatons, pour la première fois, un écart entre les intentions du ministère de l'Instruction publique et les attentes de la majorité des lettrés grecs. Plus précisément, il s'agit d'une série de gouvernements menés par Ch. Trikoupis, et ensuite par Theotokis, qui affirment leur volonté d'intervenir, afin de réformer l'appareil éducatif. C'est dans ce cadre que l'on prévoit l'introduction du grec moderne, d'abord dans l'école primaire, puis dans les lycées. Pour la période allant de l'établissement de l'État aux années 1880, l'enseignement du grec moderne est donc absent des écoles du pays.

Les projets de loi qui se succèdent, de 1882 jusqu'à la fin du siècle<sup>238</sup> répondent, d'abord partiellement, aux exigences politiques et aux orientations idéologiques de cette partie des élites bourgeoises qui soutiennent une série de réformes plus larges visant l'appareil de l'État, l'économie, l'éducation et le cadre institutionnel et législatif régissant les rapports sociaux. Néanmoins, pour la réforme scolaire, ce n'est qu'à la fin du siècle qu'un projet de loi arrive à exprimer de manière globale leurs exigences. L'esprit et le cadre idéologique dans lesquels s'inscrit ce projet de loi pourraient nous préciser les nouvelles orientations et les objectifs qui apparaissent progressivement, depuis le début des années 1880.

En 1899, le principe de la réforme de l'enseignement primaire proclame que ce niveau l'éducation doit fournir un savoir *utile* et *pratique* pour la société, ayant comme objectif de former les élèves d'après les besoins de l'économie et de développer le sentiment civique des futurs citoyens.<sup>239</sup> Il s'agit en effet, d'une

---

<sup>238</sup> L'année 1882 marque l'introduction de l'enseignement du grec moderne, qui se fera aux dépens du grec ancien. Par la suite, d'autres projets de loi, prônant des réformes de l'appareil éducatif, se heurteront à des réactions défavorables. Le projet de loi du 1889 du ministre de l'Education G. N. Theotokis n'arrive pas à passer. Le projet de 1898 ne sera même pas soumis à la Chambre ; en 1899, Ath. Eftaxias, sous le gouvernement de Theotokis, fera une nouvelle tentative pour relancer la réforme, mais les maigres résultats obtenus seront anéantis, un an plus tard, par une nouvelle loi votée par un autre ministre de l'Education du même gouvernement.

<sup>239</sup> *Εκπαιδευτικά νομοσχέδια. Αιτιολογική εκθεση και αγορεύσεις περί Δημοτικής εκπαίδευσεως* [Projets de loi sur l'éducation. Rapport de projet et discours sur l'enseignement primaire],

nouvelle conception de l'éducation qui se trouve formulée de façon explicite dans ce projet de loi lequel, toutefois, ne sera pas voté. Ce projet de loi est le premier à exprimer de manière cohérente et complète les revendications de cette partie des élites exigeant la modernisation de l'appareil éducatif.<sup>240</sup> Dans la mesure où, d'après cette conception, l'enseignement primaire cesse d'être considéré comme une simple succession de classes préparatoires pour le lycée qui est le pivot vers l'éducation supérieure,<sup>241</sup> il est prévu que le grec doit s'éclipser à ce niveau d'enseignement, pour laisser la place à l'enseignement exclusif de la langue moderne,<sup>242</sup> ainsi qu'à une série d'autres matières à contenu pratique.

L'objectif de ce projet de loi, comme nous l'avons mentionné est d'introduire dans les écoles un savoir utile et instrumental et de former des individus, capables de s'intégrer au modèle social et économique visé par les élites qui soutiennent les réformes de Trikoupis. Ce souci d'utilité et d'instrumentalisation du savoir se répercute sur les choix en matière d'enseignement linguistique : ce qui est mis en avant, c'est le besoin d'enseigner une variété nette, homogène, étant en usage au moins dans l'écrit. L'enseignement de la *katharevousa* à l'école primaire et son renforcement au lycée marquent ainsi sa volonté de choisir une norme unique et de la faire diffuser au plus grand nombre de locuteurs, par le biais de l'appareil scolaire. De même, la prise en compte de cette norme au niveau législatif laisse entendre une volonté d'écarter le grec ancien comme langue cible et de privilégier la standardisation prompte au détriment de la fluidité. Dans ce contexte, le besoin d'une langue fonctionnelle primerait face à la consolidation de l'aspect identitaire que l'on privilégiait jusqu'alors. En effet, on passe progressivement d'une conception où la langue est vue comme un objectif en soi et comme l'outil visant avant tout à la perfection morale et spirituelle des élèves, à une autre conception où la langue est perçue comme *l'instrument* qui devrait être efficace pour la transmission d'un savoir positif et pratique. Dans ce cadre, l'enseignement des lettres classiques et de la religion passe au second plan.

La réalité de la dernière décennie du siècle et notamment la faillite de l'économie grecque en 1893, ainsi que la défaite de 1897, rendent évident que le

---

Athènes, 1899, p. 2-4.

<sup>240</sup> Sur le caractère de ce projet et le contexte dans lequel il s'inscrit, voir A. Fragkoudaki, *Εκπαιδευτική μεταρρύθμιση και φιλελεύθεροι διανοούμενοι* [Réforme de l'éducation et intellectuels libéraux] (7e éd.), Athènes, 1992 (1ère éd. 1979), p. 22-26, A. Fragkoudaki, *Le démoticisme dans l'éducation...*, op.cit., Jannina, 1977, p. 17-20 et Ch. Koulouri, op.cit., p. 86-100.

<sup>241</sup> K. Tsoukalas, *Εξάρτηση και αναπαραγωγή. Ο κοινωνικός ρόλος των εκπαιδευτικών μηχανισμών στην Ελλάδα (1830-1922)* [Dépendance et reproduction : le rôle social des appareils scolaires en Grèce, 1830-1922] (6e éd.), Athènes, 1992 (1ère 1977), p. 423-429.

<sup>242</sup> Par grec moderne, le législateur entend, bien évidemment, *la katharevousa*.



*Royaume modèle et la « Grande Idée »* restent des objectifs encore lointains. Ce qui prime n'est plus l'expansion à tout prix de l'État, ni l'intégration dans l'ensemble national de nouvelles populations ou l'assimilation des élites balkaniques, mais l'amélioration du niveau de l'éducation et de son efficacité, son expansion réelle et non pas nominale, ainsi que le développement économique. La volonté pour une réforme profonde du système scolaire apparaît déjà avec les premiers gouvernements de Trikoupis et constituera également une exigence de la part des premiers démotocistes. Cependant, même si elle devient un enjeu capital pour le redressement du pays, la réforme de l'appareil scolaire semble piétiner, dans la conjoncture des années 1890.

Dans ce nouveau contexte, la réforme de l'éducation vise à donner la priorité aux sciences et à la technologie, à rendre efficace l'appareil d'État, et à exploiter les effectifs des populations du pays grec, au sein d'une nouvelle réalité économique. D'autre part, il s'agit de souder le « peuple grec » et les élites, au sein de la communauté imaginaire que l'on est en train de forger, par le biais d'une langue commune englobant la totalité des populations. Ce contexte économique et politique des années 1890, où la contestation et le mécontentement s'accumulent, constitue un terrain propice à la légitimation des propositions et du discours démotociste qui se systématisent dans les travaux de J. Psychari et d'Emmanuel Roïdis.

## 2. La remise en question des fondements de la réforme et la réaction des lettrés

Dans le cadre de ces réformes, loin de contester la légitimité de la *katharevousa*, *l'État porte atteinte*, ne serait-ce que de manière involontaire, *aux fondements de la perception dominante de la langue et de sa réforme*. En effet, les lois qui introduisent l'enseignement de la *katharevousa* sont, à un niveau symbolique, un acte qui rend explicite la séparation entre le grec moderne et le grec ancien. De plus, elles remettent en cause l'état de fluidité, l'archaïsation à perpétuité, ainsi que l'exclusivité du grec ancien comme modèle en matière de réforme. Enfin, elles contestent, implicitement, le droit quasi-exclusif des milieux lettrés sur la réforme du grec moderne. En effet, l'État, avec l'action qu'il entreprend vers la fin du siècle, s'approprie une partie de l'autorité et le droit de trancher en matière de réforme du grec moderne.

Laissant de côté le cadre le plus large de la réforme scolaire, nous constatons que sa dimension linguistique ne recueillera pas l'approbation de la majorité des lettrés. Tout d'abord, une partie des couches instruites de la population sera opposée

à la tentative du « dépeçage de la grammaire du grec ».<sup>243</sup> Ainsi, l'initiative prise en 1882 marque la *rupture du consensus* et suscite des réactions. En réalité, l'introduction de la katharevousa et de ses chrestomathies dans les écoles, est perçue comme une tentative d'arrêter le processus de fixation de la langue, et une manière de figer le grec moderne avant qu'il ne parvienne à réacquérir un aspect suffisamment antique. En outre, l'introduction d'une grammaire de la katharevousa présuppose que l'on admette la séparation du grec en deux langues : une ancienne et une autre moderne. Or, nous avons déjà constaté l'ancrage au principe de l'inséparabilité du grec, en exposant les réactions des puristes face à ceux qui le contestent.<sup>244</sup> Par ailleurs, il s'agit d'un principe qui constitue, depuis longtemps, le fondement de la fixation du grec moderne. Dans les années 1860, I. Valettas le témoigne de façon limpide : « Mais moi, désormais libre et éduqué de bon gré, je remplace progressivement, jour après jour, ces mots et formes par d'autres, purement helléniques, en me fondant sur *l'unique grammaire de ma langue*, sur son vocabulaire et ses auteurs immortels ».<sup>245</sup> En réalité, le postulat de l'unité du grec empêche, pendant longtemps, de considérer la katharevousa comme une langue à part entière, et rend ainsi « illégitime » la tentative de l'enseigner comme matière autonome :

« Aucun établissement n'enseigne le grec moderne en soi [ici l'auteur entend la katharevousa]. Les commentaires grammaticaux et syntaxiques portant sur ce dernier sont si nombreux que personne n'a pensé jusqu'à ce jour à les séparer de l'enseignement du grec ancien. L'enseignement du grec moderne découle du grec ancien, et il est donc uni de manière inséparable à ce dernier. Nous n'avons jamais eu deux langues, ni aujourd'hui ni dans le passé. La grammaire, la syntaxe et le bon usage helléniques ne furent jamais été divisés comme ce fut le cas entre le latin et les langues romanes ».<sup>246</sup>

---

<sup>243</sup> Rappelons que les décrets de 1836 et de 1856 stipulent que la seule grammaire de la langue grecque est celle du grec ancien (A. Dimaras, op.cit., p. 67 et 136).

<sup>244</sup> Voir deuxième partie, *La question de l'altération : de la " corruption " à l' " immutabilité " et à " l'unicité " du grec moderne.*

<sup>245</sup> « Αλλ'εγώ, ελεύθερος ήδη ων, και ελευθέρως εκπαιδευόμενος, αντικαθιστώ βαθμηδόν οσήμεραι τας λέξεις εκείνας και τους σχηματισμούς δια γνησίων ελληνικών, βάσιν έχων την μίαν της γλώσσης μου γραμματικήν, το λεξικόν αυτής, τους αθανάτους αυτής συγγραφείς ». Il s'agit d'une lettre de Valettas à Eichtal (1867) où il tente de répondre aux savants européens qui s'opposent à la réforme du grec. Citée par G. d'Eichtal, *De la réforme progressive...*, op.cit., p. 21-22. Dans l'extrait, c'est nous qui soulignons.

<sup>246</sup> « Η σύγχρονος ελληνική [l'auteur entend la katharevousa] εν ουδενί εκπαιδευτηρίω διδάσκειται ειδικώς. Αι εις ταύτην ιδίως αναφερόμεναι γραμματικάι και συντακτικάι παρατηρήσεις εισί τοσούτον ευάριθμοι, ώστε ουδείς μέχρι σήμερον εσκέφθη να χωρίση αυτάς από της διδασκαλίας της αρχαίας Ελληνικής. Η διδασκαλία λοιπόν της συγχρόνου Ελληνικής έστιν αναποσπάστως ηνωμένη μετά της αρχαίας και απορρέει εξ αυτής, και γλώσσαι δύο ούτε σήμερον υπάρχουσιν

Ainsi, la séparation des matières scolaires reste inconcevable jusqu'au moment même où l'on a la preuve du contraire, ce qui provoque une secousse chez les savants puristes. L'introduction du grec moderne, en 1882, ne serait-ce que sous sa forme archaïsante, et sa coexistence avec l'enseignement du grec ancien remettent donc en question l'inséparabilité du grec. Les paroles de Kontopoulos, nous révèlent également que la séparation des matières comporte un enjeu allant au delà des frontières de la philologie et de la linguistique. N'oublions pas que l'inséparabilité du grec est un argument stratégique appuyant la thèse de l'unité nationale et la continuité historique grecque, qui débouchent sur des revendications politiques concrètes.<sup>247</sup>

D'autre part, le caractère fluide et transitoire de la langue rend inutile la tentative d'en faire une description morpho-syntaxique. Puisqu'on est certain que la langue du XIXe s'approchera progressivement du grec ancien, ce dernier constitue naturellement l'unique modèle. La question de la rédaction d'une grammaire du grec moderne, qui est évoquée de temps à autre, est traitée comme une question absurde et se voit catégoriquement rejetée. Lorsque l'helléniste G. Deville formule, en 1867, une proposition allant dans ce sens, la réponse ne tardera pas :

« Si [Monsieur Deville] entend la langue des érudits, même dans ce cas là, l'oeuvre [de rédaction d'une grammaire] serait absurde, car, comme nous l'avons démontré, cette langue est de nature transitoire et elle a comme objectif le grec ancien. Ainsi, il est impossible de la soumettre à une description grammaticale ou une syntaxique qui l'éloignerait de cette dernière ».<sup>248</sup>

Ainsi, en 1882, la décision du ministère de l'Instruction publique suscite chez les lettrés des réactions qui deviennent, au fil des années, de plus en plus vives. Il est très significatif que les premiers à réagir sont les destinataires directs de ces projets du gouvernement, à savoir les maîtres et les professeurs. Par la voix du comité de l'*Association Grecque des Enseignants*, qui est chargée d'étudier ces divers projets de loi, les maîtres des écoles se montrent fort critiques face à ces mesures :

---

ούτε άλλοτε υπήρξαν. Η Ελληνική γραμματική, σύνταξις και ορθοέπεια ουδέποτε εδιχοτομήθη ούτως όπως η της Λατινικής γλώσσης δια της των Νεολατινικών γλωσσών », Κ. Kontopoulos, *op.cit.*, p. 50-51.

<sup>247</sup> À ce sujet voir deuxième partie, *La cristallisation des mythologies linguistiques* et plus précisément le chapitre « Enjeux idéologiques et politiques ».

<sup>248</sup> « Ει δε νοεί την γλώσσαν των λογίων, τότε πάλιν θα ην το έργον παράλογον · διότι η γλώσσα αυτή, φύσει, ως επίσης προαπεδείξαμεν, μεταβατική ούσα και, ως προς τον όρον, την αρχαίαν ελληνικήν έχουσα, ουδενί συντακτικώ ή γραμματικώ ορισμώ, τη τελευταία ταύτη απάδοντι, να καθυποβληθή δύναται », Ι. Stavridis, « Ολίγα τινά περί της λαλουμένης ελληνικής γλώσσης » [« Quelques remarques sur la langue grecque parlée »], in *Clio*, 325, 1867, p. 2.

« Il semble qu'il y ait l'intention de limiter les heures d'enseignement de la langue ancienne [...] Mais la réalisation de cet objectif par l'introduction du grec moderne ou par d'autres moyens nous amènera à des résultats néfastes : elle nous éloignera entièrement de la langue antique qui est le phare de toute éducation. Apprendre le grec moderne en vue d'accéder à la langue de nos ancêtres constitue une croyance que nous considérons comme totalement fausse. [...] La langue moderne [...] ne sert à rien, lorsqu'elle fut introduite quelques années auparavant dans l'éducation secondaire ».<sup>249</sup>

En réalité, ce dont le Comité ne semble pas s'apercevoir, c'est que l'objectif de la réforme, tel qu'il est fixé par le législateur, n'est pas de promouvoir l'acquisition ou la maîtrise du grec ancien par d'autres moyens. Il s'agit, tout simplement, de rompre avec le processus d'archaïsation perpétuelle, en imposant une norme plus ou moins précise. Cette attitude dominera jusqu'à la fin du siècle et constituera la réaction permanente lors des prochaines tentatives de réforme de l'appareil scolaire. Il s'agit d'une réaction qui caractérise une grande partie des lettrés puristes. Lorsqu'en 1899, A. Eftaxias soumet son projet de loi, les heures hebdomadaires attribuées au grec moderne sont légèrement diminuées. Toutefois, les réactions ne sont pas moins vives. *L'unité du grec et de sa grammaire* est mise en avant, tandis que la *katharevousa* modérée qui est censée représenter le grec moderne dans les écoles sera attaquée par les puristes mêmes : « Quel est ce grec moderne qui sera enseigné aux enfants du primaire de manière improvisée et superficielle ? D'où vient-il, et d'où tire-t-il son origine ? A-t-il une grammaire et une syntaxe ? »<sup>250</sup> La *katharevousa*, donc, n'a pas de droits, car elle n'est pas considérée comme une langue à part entière ; elle est auxiliaire au grec ancien et vouée à disparaître au fur et à mesure qu'elle évolue vers des formes proches du grec ancien.

L'introduction d'une grammaire scolaire de la variété puriste signifie donc, pour les maîtres comme pour les autres lettrés, que l'on impose une norme unique, bien définie, et donc immuable. En effet, le ministère opte pour une forme définie de langue, en somme pour un ensemble de règles, tout en écartant, ne serait-ce que

<sup>249</sup> « Φαίνεται ότι επιδιώκεται ο περιορισμός του χρόνου προς διδασκαλίαν της αρχαίας γλώσσης [...], αλλ'η πλήρωσις του σκοπού τούτου και δι'άλλων και δια της παρεμβαλλομένης νεοελληνικής, θέλει αγάγη ημάς εις αποτελέσματα ολέθρια, δηλαδή την πλήρη και τελείαν απομάκρυνσιν από της αρχαίας γλώσσης, από του φάρου πάσης παιδείσεως. Όπως δε πεπλανημένην λογιζόμεθα την δοξασία ενίων ότι πρέπει να ασχοληθώμεν εις την εκμάθησιν της νεοελληνικής ίνα δια ταύτης προβιβασθώμεν εις την προγονικήν. [...] Η νέα γλώσσα [...] εις ουδέν ωφέλησεν εισαχθείσα προ τινών ετών εις την μέσην εκπαίδευσιν », A. Dimaras, op.cit., p. 276-277.

<sup>250</sup> « Τίς είναι αυτή η νέα ελληνική γλώσσα, την οποίαν εκ του προχείρου και επιπολαίως θα διδάσκωνται οι παίδες των δημοτικών σχολείων; Πόθεν κατάγεται και πόθεν έρχεται; Έχει γραμματικήν; Έχει συντακτικόν; » ; extrait du journal *Kairoi*, cité par A. Dimaras, op.cit., tome 2, p. 22-23.

de manière implicite, les autres usages existants. En même temps, la norme fixée aurait pour objectif de constituer la seule et unique norme que les élèves devraient acquérir et que les érudits devraient imiter, ce qui « figerait » la langue en dernière instance et barrerait à jamais le retour au grec ancien.

Toutefois, pendant cette même période, certains savants puristes cessent de cautionner l'archaïsation à perpétuité et le retour au grec ancien. Le scepticisme au sein des milieux puristes est de plus en plus perceptible, à partir des années 1880. Désormais, on entend des voix s'élever contre le courant qui veut poursuivre l'archaïsation à perpétuité. D'une part, on constate que la langue orale commune n'arrive pas à suivre et à assimiler la multitude des *corrections* introduites et l'hétérogénéité de la variété écrite. D'autre part, on admet que l'écart qui se creuse et l'ambiguïté de la norme empêche la diffusion d'une variété suffisamment purifiée jusque là. En outre, on reconnaîtra explicitement que la réforme devrait tenir sérieusement compte du fond commun du grec dialectal. Ainsi certains parleront-ils d'une « simplification de la langue purifiée ». Néanmoins, les protestations, parfois même avant 1880,<sup>251</sup> restent minoritaires. L'exemple le plus important est celui de Chatzidakis. D'autres savants et auteurs poussent la critique plus loin, sans toutefois s'identifier aux thèses des démotocistes qui voient le jour dans les écrits de Psychari.

### 3. L'Assemblée face à la question de la reconnaissance officielle de la katharevousa

Le débat parlementaire de 1907 sur les manuels scolaires constitue un événement marquant, qui témoigne de l'évolution des attitudes, concernant le rôle des acteurs sociaux dans la réforme de la langue.<sup>252</sup> Lors de la discussion du projet de loi, un des chefs de l'opposition, K. Mavromichalis, propose un amendement visant à définir *formellement* la katharevousa comme langue des manuels scolaires. Jusqu'à cette date là, la langue des manuels scolaires n'a pas été fixée de manière explicite par la loi. Rena Stavridi Patrikiou nous informe que douze ans plus tôt, une autre loi<sup>253</sup> avait prévu que dans les écoles primaires seraient enseignées « la lecture et l'interprétation d'auteurs choisis *de la langue orale*, ainsi que des

---

<sup>251</sup> Ph. Ioannou et le milieu d'Asopios dont les thèses ont été développées dans les chapitres précédents, ou encore D. Vernardakis, A. Fatseas et G. Tertsetis, constituent de bons exemples d'auteurs qui s'opposent à l'archaïsation perpétuelle et inconditionnelle du grec moderne.

<sup>252</sup> Il s'agit d'un projet de loi, soumis au Parlement en février 1907, par le Ministre de l'Instruction publique du gouvernement de Theotokis. Ce projet de loi concerne les manuels scolaires et marque une rupture, en instaurant un manuel unique pour chaque discipline, ainsi que le monopole de l'État dans l'édition de ces manuels.

<sup>253</sup> Il s'agit de la loi BTMΘ/1895.

exercices dans cette langue ». <sup>254</sup> Nous avons expliqué auparavant l'ambiguïté du terme *καθωμιλημένη*. <sup>255</sup> Nous dirions même que le choix de ce qualificatif, mis à la place du terme *katharevousa*, n'est pas le fruit du hasard. Il s'agit d'un choix délibéré, dans la mesure où il ouvre la voie au recours à des textes employant une large gamme de variétés ; <sup>256</sup> et, en outre, le fait de ne pas désigner une variété archaïsante en tant que langue des manuels, ne remet pas en question le caractère mouvant et dynamique du grec moderne. Rappelons d'ailleurs que la *καθωμιλημένη* reflète à chaque instant « le progrès » d'une langue qui marche vers le grec antique.

Avec son amendement, K. Mavromichalis, qui essaie de défendre la *katharevousa*, se démarque de l'attitude dominante des puristes de son époque. L'amendement est présenté devant une Assemblée qui est majoritairement favorable au purisme. <sup>257</sup> Or, outre l'opposition de quelques députés pro-démotocistes, sa proposition se heurte également à la réaction d'un nombre de députés modérés, ou même hostiles au démotocisme. « Toutefois, l'axe commun des objections n'est pas la contestation de la *katharevousa*, mais la volonté d'empêcher sa reconnaissance au niveau législatif ». <sup>258</sup> Ce qui semble être un paradoxe pourrait s'expliquer si l'on tient compte de l'attitude dominante des puristes face à la réforme. Les députés soutiennent, d'une part, *l'ingérence de l'Assemblée* dans des questions semblables, tandis que, d'autre part, ils considèrent que le fait de trancher sur une forme fixe *équivaut à une volonté de prédire l'avenir de la langue*. Cette attitude est bien résumée dans les propos d'un député modéré qui affirme : « Nous nous sommes réunis ici aujourd'hui pour légiférer et non pour préjuger de la langue ». <sup>259</sup> Il est manifeste, ici, que le pouvoir législatif ne doit en aucun cas

---

<sup>254</sup> « ... ανάγνωσις και ερμηνεία εκλεκτών συγγραφέων της καθωμιλημένης γλώσσης και γραπταί εν αυτή ασκήσεις των μαθητών » (c'est nous qui soulignons). Loi BTMΘ/1895, paragraphe β', art. 10. L'extrait est cité in R. Stavridi Patrikiou, *Γλώσσα, εκπαίδευση και πολιτική [Langue, éducation et politique]*, Athènes, 1999, p. 38.

<sup>255</sup> Voir *Introduction : C. De l'usage de quelques termes et de certains glottonymes dans notre recherche*.

<sup>256</sup> Ainsi, il y a la place pour divers textes allant des chants populaires jusqu'à la littérature puriste d'*Athinaïki Scholi*.

<sup>257</sup> R. Stavridi Patrikiou, op.cit., p. 42

<sup>258</sup> Ibid., p. 42

<sup>259</sup> « ... τώρα μόνον να νομοθετήσωμεν ετάχθιμεν ενταύθα και ουχί να προδικάζωμεν περί γλώσσης ». Il s'agit de S. Dragoumis. Quant à l'extrait, voir Actes du Parlement, Séance MH' 27 février 1907, p. 426. En effet, Mavromichalis persuadé que l'Assemblée est majoritairement favorable à la *katharevousa*, accepte de retirer son amendement. Or, le fait de noter dans les Actes que le député a retiré son amendement, « vu l'acceptation unanime de la Chambre que la *katharevousa* est la langue officielle de l'État » (séance MH', 27.02.1907, p. 423) suffit à provoquer de nouvelles réactions, dont celle de Dragoumis. Au sujet de ce débat et de sa réception par l'opinion publique, voir R. Stavridi Patrikiou, *Δημοτικισμός και κοινωνικό πρόβλημα [Démotocisme et question sociale]*, Athènes, 1976, p. ιγ'-ιθ'.

s'impliquer dans une « question philologique », et que l'Assemblée doit s'abstenir de prévisions portant sur la réforme de la langue. Nous constatons une nouvelle fois la concordance de vue entre les lettrés et les hommes politiques. Or, à ce moment précis, la situation semble très dynamique et les opinions sont en train d'évoluer.

Même si l'amendement de K. Mavromichalis est retiré, il marque néanmoins une rupture au niveau des mentalités. Outre le fait que le député sollicite l'intervention du pouvoir législatif, il exige, au même moment, que la forme langagière des manuels scolaires soit nommée de manière explicite. D'après lui, il est nécessaire d'ajouter à la loi un amendement, déclarant que les manuels doivent être rédigés « en une langue régulière, intelligible et puriste ... pour que le vulgarisme n'envahisse pas l'école ».<sup>260</sup> Sa formule acquiert d'autant plus d'importance, si l'on songe à la loi BTMΘ/1895 ou à l'article 107 de la Constitution de 1911. Nous avons vu que dans ces deux textes, la variété du grec moderne n'est pas explicitement déterminée. Dans le premier texte, il s'agit de la *καθωμιλημένη* des oeuvres littéraires choisies, et dans le second nous avons « la langue en laquelle sont rédigés la Constitution et les textes législatifs de l'État ». L'amendement de Mavromichalis vient en fait à l'encontre de ceux qui évitent de discerner et de définir une norme comme langue officielle ou comme cible linguistique, en espérant voir un rapprochement du grec moderne avec la langue ancienne.

En réalité, ce qui ressort du débat, c'est que les mentalités sont en train d'évoluer malgré les résistances, ce qui se traduit concrètement par la demande d'une intervention de l'État dans la question. Cette demande qui paraît minoritaire, ou quasiment isolée, se généralisera quatre ans plus tard, lors des séances de l'Assemblée constitutionnelle consacrées à la langue officielle de l'État.<sup>261</sup> Mais une ambiguïté persistera dans le terme destiné à qualifier cette langue.

Par ailleurs, au-delà de l'amendement en question, ce même projet de loi manifeste la volonté plus ample d'un courant politique,<sup>262</sup> visant le rapatriement vers l'État d'un ensemble de responsabilités et de fonctions, laissées jusqu'alors aux érudits, aux enseignants, aux revues et aux sociétés savantes. Il constitue en outre la preuve que l'intervention de l'État dans la réforme du grec moderne est imminente. Ce projet deviendra bientôt une loi qui imposera l'homogénéisation du contenu des

---

<sup>260</sup> « εν γλώσση ομαλή, ευλήπτω και καθαρευούση... ίνα μη εισβάλη ο χυδαϊσμός εις το σχολειόν », *Actes ... Séance MH'*, 27.02.1907, p. 421-422. Ici, c'est nous qui soulignons.

<sup>261</sup> La conjoncture politique de ces années, ainsi que les raisons qui amènent le gouvernement de Venizelos à adopter cette résolution sont exposées dans le livre de A. Fragkoudaki, *Le démoticisme dans l'éducation...*, op.cit.

<sup>262</sup> Il s'agit d'hommes politiques qui encadrent, à la fin du XIXe siècle, le parti et les gouvernements de Ch. Trikoupis, et dont la plupart se retrouvera autour de G. Theotokis, au début du XXe siècle.

matières enseignées dans les différents établissements, ainsi que le contrôle exclusif de l'État sur les manuels scolaires. Le ministère s'approprie en effet une partie de l'autorité, cédée jusqu'à ce jour aux enseignants, en accaparant le contrôle du savoir scolaire et de l'idéologie véhiculée. Ce projet s'inscrit, d'après nous, dans la même lignée que le projet de 1899.<sup>263</sup> Avec ce dernier, l'État vise à la fixation et à l'homogénéisation de la langue enseignée, tandis qu'avec celui de 1907, il tente d'imposer l'homogénéisation et le contrôle exclusif du pouvoir politique sur le contenu de l'enseignement.<sup>264</sup> Dans les deux cas, l'État élargit le champ de son pouvoir, aux dépens d'un groupement social qui, depuis l'Indépendance, dispose d'une certaine autorité, réelle ou symbolique, sur les questions d'instruction ou de réforme de la langue. Ainsi, si nous regardons ce projet de loi dans son intégralité et dans le contexte historique du début du nouveau siècle, il nous paraît représenter un nouveau pas de l'État vers l'appropriation de l'espace social helladique. C'est dans ce contexte que se déroulent en effet les événements des décennies suivantes.

En réalité, les pressions qui sont exercées au début du XXe siècle aboutissent à la reconnaissance officielle de la katharevousa en tant que langue nationale, dans le texte constitutionnel voté en 1911. De même, les lois qui l'accompagnent mettent fin au « libre choix » des usages langagiers dans l'administration et dans l'éducation ; rédiger un texte administratif, dans une variété autre que celle reconnue dans la Constitution, constitue à partir de 1912 une infraction à la loi. Nous pouvons donc supposer que si l'État n'est pas intervenu lors de l'Indépendance et après pour confirmer au niveau législatif et institutionnel la reconnaissance de la katharevousa, c'est que celle-ci n'avait pas été contestée, et qu'elle semblait bénéficier de l'acceptation quasi unanime des élites. D'autre part, la désignation d'une variété plus ou moins précise comme langue officielle de l'État aurait, selon toute apparence, rencontré l'hostilité de la majorité des couches instruites de la population. En revanche, la katharevousa est reconnue en tant que langue officielle de l'État (en d'autres termes, le dernier confirme *la légalité* de celle-ci) au moment où sa *légitimité idéologique* est fortement contestée, et, en outre, lorsque les lettrés puristes admettent la nécessité de l'intervention du pouvoir politique. Par ailleurs,

---

<sup>263</sup> Voir supra, « La réforme de l'appareil éducatif et l'interventionnisme émergent de l'État ».

<sup>264</sup> Une décision semblable a été prise en 1893 avec la loi « du manuel unique » du gouvernement de Trikoupis. Néanmoins, la loi sera abrogée deux ans plus tard. Certains des destinataires de la loi semblent avoir saisi l'enjeu politique et idéologique de la loi. Ainsi, le comité des auteurs de manuels scolaires réagit avec un rapport, adressé au Premier Ministre, où il note qu'en premier lieu le manuel unique impose à tous, maîtres et élèves, l'unique pensée de l'auteur du manuel et instaure un monopole catastrophique pour l'acquisition du savoir. À ce sujet, voir l'extrait du rapport dans le livre de A. Dimaras, op.cit., tome 1, p. 295-296.



pendant la même période, se multiplient les réclamations pour que soit créée une haute instance, dont la tâche serait de fixer la langue.<sup>265</sup>

En effet, l'État commence à intervenir à partir des années 1890, et à l'aube du nouveau siècle, il se trouve totalement impliqué et par la force des événements et par l'appel des puristes au pouvoir politique au moment où la montée du démoticisme leur paraît être une menace effective pour le projet qu'ils défendent. L'affaire de la traduction des Évangiles,<sup>266</sup> dans les années 1900-1901, ou encore la mise en scène d'une tragédie traduite en langue orale commune, en 1903, marquent le début d'une série d'interventions de l'État pour protéger la katharevousa, qui aboutiront à sa reconnaissance officielle. Dans ce nouveau cadre, l'objectif des puristes ne sera pas uniquement la fondation de l'Académie, mais aussi la mise en place d'un cadre législatif qui empêcherait les projets démotocistes d'aboutir à l'instauration du grec moderne commun comme langue de l'État et de la société grecque.

---

<sup>265</sup> Les voix qui réclament la fondation d'une Académie, et qui se multiplient dans les années 1900, proviennent des deux camps.

<sup>266</sup> L'affaire d'*Evageliaka* commence en effet deux années plus tôt avec la tentative de la reine Olga de traduire les Évangiles. Dans un premier temps, les multiples pressions exercées font échouer cette initiative, mais la traduction paraît finalement en 1900. L'idée de la traduction est reprise par A. Pallis, qui, malgré l'avis contraire de J. Psychari (dont il est disciple), commence à publier des extraits de son travail dans le quotidien *Akropolis* (cf., R. Stavridi Patrikiou, *Οι φόβοι ενός αιώνα* [Les craintes d'un siècle], Athènes, 2008, p. 74-88). Bientôt, l'affaire prend l'allure d'un scandale, et la publication devient un des sujets de l'actualité politique du Royaume. L'opposition récupère la vague de protestations à son compte, pour exercer une pression sur le gouvernement, et ce dernier demande au *Saint Synode* de condamner la publication de Pallis. Finalement, la publication sera suspendue, tandis que l'hostilité de l'Université sera si forte qu'elle aboutira, en novembre 1901, aux manifestations et aux émeutes qui provoqueront la démission du gouvernement. (Au sujet d'*Evageliaka*, voir *Ιστορία του ελληνικού έθνους* [Histoire de la nation grecque] (collectif), t. 14, Athènes, 1977, p. 174-176)

## E. Les stratégies des intellectuels démoticistes face à l'héritage psycharien

### 1. Les contradictions du purisme et les limites de la katharevousa

Nous avons vu précédemment que l'absence de l'enseignement du grec moderne répond à une conception précise du grec et de sa réforme. Toutefois, la mise à l'écart du grec moderne,<sup>267</sup> dans l'enseignement scolaire, est due à des facteurs allant au delà de la conception de la réforme que nous avons développée. Ces facteurs, qui se rapportent au rôle du système scolaire dans la société grecque, se trouvent en parfaite concordance avec la vision de la réforme. Le processus de reproduction d'un système de rapports sociaux donnés passe largement par la fonction et les objectifs du système scolaire. Les choix précis, en matière d'enseignement d'une langue, font partie des objectifs d'un système scolaire qui reproduit un modèle social précis. Si l'on admet que l'appareil scolaire vise à la reproduction des rapports sociaux,<sup>268</sup> dans ce cas, nous dirons que l'enseignement linguistique a une part importante dans ce processus.<sup>269</sup> Dans le cadre de cette reproduction, et en ce qui concerne le cas grec « ...les intérêts matériels et symboliques des classes dirigeantes, constituées autour de l'appareil d'État, passaient à travers le processus de l'action pédagogique [de l'école]. Cette action était orientée, par excellence, vers le maintien des barrières linguistiques ».<sup>270</sup>

Nous avons déjà fait quelques allusions à ce que Tsoukalas nomme « les barrières linguistiques ». En effet, les populations rurales sont confrontées à l'analphabétisme, ou même à l'illettrisme dans le cas d'une scolarisation allant jusqu'au bout du primaire. Cet illettrisme se traduit par une insuffisance, voire un manque de compétences linguistiques à la sortie du primaire. Très peu d'élèves arrivent à acquérir les deux compétences nécessaires<sup>271</sup> afin de poursuivre leur

---

<sup>267</sup> Lorsque nous parlons de l'enseignement du grec moderne au XIXe siècle, nous entendons ce que les autorités compétentes ont introduit comme grec moderne dans les écoles en 1882, à savoir la katharevousa.

<sup>268</sup> P. Bourdieu, *La reproduction*, Paris, Minit, 1970.

<sup>269</sup> Sur le rôle de l'enseignement linguistique dans la reproduction ou le changement des rapports sociaux dans les sociétés modernes, voir à titre indicatif J. W. Tollefson, *Planning Language, Planning Inequality. Language Policy in the Community*, Londres, 1991, p. 1-9 et 31-38, P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, 1982, p. 31-34, R. L. Cooper, *Language Planning and Social Change* (notamment le chapitre «Language planning as a pursuit and maintenance of power», p. 79-87), Cambridge 1989, B. Bernstein, *Langage et classes sociales. Codes socio-linguistiques et contrôle social*, Paris, 1975 (1ère éd. en anglais, 1971).

<sup>270</sup> K. Tsoukalas, op.cit., p. 543.

<sup>271</sup> Il s'agit bien de la compréhension et de l'expression écrites en une langue archaïsante, en mettant de côté les compétences orales.

scolarité. Or, la majorité de la population rurale emploie une variété dialectale du grec moderne ou d'une autre langue,<sup>272</sup> pour lesquelles elle n'a jamais acquis une quelconque compétence écrite, à l'école. Pour la majorité des élèves, les compétences actives ou passives de l'écrit ne sont donc pas données, ni dans la langue archaïsante ni dans le dialecte. La minorité d'élèves qui parvient à acquérir ce bilinguisme particulier<sup>273</sup> poursuit assez souvent sa scolarité jusqu'à l'enseignement supérieur, ce qui facilite l'accès à la petite bourgeoisie urbaine qui tient sa place, entre autres, grâce à la maîtrise et à l'usage de la variété purifiée.

Par conséquent, pour la période en question, l'appareil scolaire ne favorise pas en effet l'acquisition des compétences linguistiques de base pour une majorité d'élèves. En revanche, la maîtrise de la katharevousa constitue un moyen potentiel d'ascension sociale pour une minorité d'apprenants. L'acquisition et la maîtrise de la langue purifiée, inaccessible à la majorité de la population dans le cadre scolaire donné, constitue en réalité le moyen qui aide une fraction de la population rurale à remonter l'échelle sociale en vue d'encadrer l'État, les couches moyennes des villes, ou encore les élites dirigeantes.<sup>274</sup> « L'appareil scolaire a fonctionné comme le principal pivot dans l'exode rural. [...] Et dans ce processus d'ascension sociale, l'intégration dans la classe dominante<sup>275</sup> s'accompagnait d'une rupture symbolique avec les structures de communication de la classe d'origine. De cette manière, l'acquisition du code linguistique de l'État, qui constitue en même temps le code officiel, a fonctionné, dans le cadre d'une conscience collective plus large, comme preuve d'« éligibilité » et droit de préférence pour la conquête d'une place au sein de la classe dirigeante ou pour les fonctions qui étaient en rapport avec elle ». <sup>276</sup> Il devient clair alors que ce n'est pas l'aspect linguistique en soi qui crée ces « barrages », <sup>277</sup> mais plutôt le rôle et les objectifs de l'appareil scolaire, qui rendent

---

<sup>272</sup> Souvent même, l'usage du dialecte est conjugué avec celui du grec moderne commun, dans le cadre d'un « bilinguisme », voire parfois un « multilinguisme ».

<sup>273</sup> Un bilinguisme qui consiste d'une part en compétences de compréhension et d'expression écrites en une langue archaïsante, et d'autre part à l'usage parallèle, à l'oral, d'une autre variété (grec dialectal, commun, ou autre langue).

<sup>274</sup> Il s'agit du noyau de l'interprétation que K. Tsoukalas avance dans son livre *Dépendance et reproduction...* (op.cit., p. 529-551).

<sup>275</sup> D'après nous, il ne s'agit pas de l'intégration dans la *classe dominante*, mais plutôt dans des couches, des milieux ou des réseaux qui se partagent ou qui revendiquent une part du pouvoir politique, symbolique et économique. Il nous est impossible, dans le cadre de ce mémoire, de développer davantage notre point de vue. Nous sommes d'accord, pour l'essentiel, avec l'analyse de Tsoukalas, mais nous pourrions apporter des nuances à certaines notions ou schémas de ce dernier, ou même nous en écarter.

<sup>276</sup> Tsoukalas, op.cit., p. 540 et 541 respectivement.

<sup>277</sup> Par ailleurs, le degré d'acquisition d'une langue n'est pas mesurable en termes de « difficulté » de ses traits morphologiques, syntaxiques phonologiques ou lexicaux. Ce sont, avant tout, des

inaccessible au plus grand nombre d'élèves du primaire l'acquisition d'une variété.<sup>278</sup> Par conséquent, les objectifs de l'appareil scolaire en matière d'enseignement du grec ont affaibli, à moyen terme, la katharevousa.

Nous constatons donc d'une part un décalage net entre la volonté de faire du grec purifié la langue de toute la nation et, d'autre part, sa place et son rôle réels dans la société. La katharevousa, à la fin du XIXe siècle, continue à être la variété des élites et des couches instruites qui la maîtrisent et la manient plus ou moins aisément. Il s'agit en effet d'une contradiction que la large majorité de ceux qui s'activent dans la réforme n'admettent pas, ou bien ils n'arrivent pas à percevoir son importance, ce qui voue les efforts des puristes à l'échec. La non codification de la katharevousa et l'enseignement du grec ancien à l'école à la place de la première ferment le passage à l'acquisition des compétences de base en une langue commune, ainsi qu'à sa diffusion grâce à l'appareil scolaire.

Par ailleurs, une partie considérable de la population se trouve confrontée non seulement à l'illettrisme ou à l'analphabétisme, mais également à la difficulté de se mettre en contact direct avec ses élites. L'efficacité de l'enseignement linguistique et la diffusion d'une variété commune constituent des facteurs qui aideraient, en réalité, au *brassage des cultures régionales*, à *l'unification de l'espace communicatif* et à *la diffusion efficace de l'idéologie dominante* au sein de la société nationale, ce qui implique, entre autres, l'existence *d'un medium de communication* entre les élites et la population. « La nouvelle intelligentsia bourgeoise du nationalisme devait convier les masses à entrer dans l'histoire ; et le carton d'invitation devrait être rédigé dans une langue qu'elles

---

facteurs extra-linguistiques qui déterminent la « facilité » ou la « difficulté » de l'acquisition.

<sup>278</sup> À ce propos, Tollefson remarque : «... inadequate language competence is not due to poor texts and materials, learners' low motivation, inadequate learning theories and teaching methodologies, or the other explanations that are commonly proposed. Instead, language competence remains a barrier to employment, education, and economic well being due to political forces of our own making. For while *modern social and economic systems require certain kinds of language competence, they simultaneously create conditions which ensure that vast numbers of people will be unable to acquire that competence*». (c'est nous qui soulignons. J. W. Tollefson, op.cit., p. 7) . Nous sommes d'accord sur l'importance du facteur politique. Toutefois, d'après nous, la distribution des compétences linguistiques et l'acquisition de la variété officielle ou standard sont liées à des facteurs à la fois politiques *et* socioculturels. La motivation ou les qualités individuelles sont des facteurs dont l'efficacité dépend toujours d'un cadre scolaire, familial et culturel bien déterminé. Les programmes scolaires et les approches didactiques ou pédagogiques jouent, d'après nous, un rôle important, mais elles font toujours partie des stratégies et des objectifs qui relèvent du politique et elles s'inscrivent dans des cadres idéologiques précis, qu'ils soient « progressistes », « libéraux », « conservateurs » ou autres. Nous restons néanmoins tout à fait d'accord avec la conclusion de Tollefson.

comprenaient »<sup>279</sup> Toutefois, le carton d'invitation adressé aux couches populaires grecques est resté illisible pendant plusieurs décennies.

## 2. L'émergence du mouvement démotociste : ruptures et continuité

L'enjeu de cette contradiction est finalement saisi par la nouvelle bourgeoisie de la fin du XIXe siècle, celle qui s'engage dans le mouvement démotociste, celle qui encadre les différents services de l'État afin de mener la réforme de l'éducation. Par ailleurs, le rôle de l'État change radicalement sur la question de la langue, dans les vingt premières années du XXe siècle. Outre la force des événements et les pressions ponctuelles des puristes, ce sont les *nouvelles stratégies et l'action des intellectuels démotocistes*, réclamant un rôle différent des lettrés et du pouvoir politique, qui conduisent l'État au-devant de la scène. Il s'agit plus précisément de la « deuxième génération » des démotocistes, qui exprime de nouvelles attitudes et adopte des stratégies en se démarquant non seulement des érudits puristes, mais également des « leaders historiques » du mouvement.

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous sur les ruptures qu'opèrent les instigateurs du mouvement démotociste, à la fin des années 1880. Les thèses du mouvement émergeant se cristallisent alors grâce à la publication du livre - manifeste de Psychari.<sup>280</sup> À partir des années 1890 se forme un cercle d'intellectuels, aspirant de manière nette et cohérente à imposer la langue orale commune comme langue de l'État et de la société grecs. Ce groupe qui se crée autour de Jean Psychari devient le porte parole d'une nouvelle vision de la question de la langue. Les thèses développées<sup>281</sup> opèrent une véritable rupture à plusieurs niveaux :

---

<sup>279</sup> « The new middle-class intelligentsia of nationalism had to invite the masses into history ; and the invitation-card had to be written in a language they understood ». Cf. T. Nairn, « The break-up of Britain », in J. Hutchinson, A. D. Smith (éds), *Nationalism. Critical Concepts in Political Science* (tome 1), Londres, 2000, p. 297

<sup>280</sup> Jean Psychari, *To Ταξίδι μου* [Mon voyage], Athènes, 1888. Il s'agit d'un texte hybride, comprenant des éléments d'un roman, d'un essai et d'un récit de voyage imaginaire, en Grèce et dans l'Empire ottoman. Dans les pages de ce roman, Psychari fait une critique à la fois violente et acérée du purisme, développe ses positions sur la question de la langue et expose les solutions qui lui paraissent nécessaires, afin d'imposer le démotique. Son livre est attaqué par la presse grecque et ses positions se heurtent à l'hostilité de la majorité des lettrés. Néanmoins, quelques personnalités des lettres ou du journalisme, telles que E. Roïdis, V. Gavrielidis et K. Palamas, n'hésiteront pas à le soutenir. Pour un résumé de ses thèses, des informations plus amples sur le contexte et sur les répercussions de cette publication, voir E. Kriaras, *Ψυχάρης. Ιδέες - αγώνες. Ο άνθρωπος*, [Psychari. Idées - combats. L'homme] (2e éd.), Athènes, 1981 (1ère éd. 1959), p. 317-323, N. Andriotis, *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας. Τέσσερις μελέτες*, [Histoire de la langue grecque. Quatre études] (2e éd.), Thessalonique, 1995 (1ère 1992), p. 152-154, R. Stavridi Patrikiou, *Langue, éducation et politique*, op.cit., p. 26-33.

- Tout d'abord, la dimension politique supplante définitivement l'aspect philologique de la question : la réforme de la langue est une affaire de citoyens actifs avant d'être une préoccupation de philologues. En d'autres termes, d'après Psychari, l'érudit agit avant tout en tant que citoyen. Quoique le leader démotociste n'envisage pas une action politique directe, il demande l'engagement actif des lettrés au sein des associations qui auraient comme objectif principal la propagation de la langue et des idéaux démotocistes. En outre, d'après lui, l'accomplissement des objectifs nationaux présuppose une réforme de la langue et la prédominance du démotocisme dans la société grecque.

- Deuxièmement, la légitimité du projet puriste est contestée dans son intégralité, en ce sens que toutes les tendances linguistiques puristes sont rejetées en bloc. Le système morpho-syntaxique, certains aspects de la phonologie, le lexique et le style que Psychari propose marquent une coupure nette et délibérée avec le paradigme linguistique des puristes. Il aspire à un nouveau modèle linguistique dont le pilier serait le fond commun de la langue vernaculaire. En outre, la langue dans laquelle son livre est écrit constitue un effort délibéré pour proposer une nouvelle norme, ce qui manifeste également l'intention de l'auteur d'être conséquent avec ses principes linguistiques.

- Le troisième point qui marque la rupture réside dans l'aspiration à diffuser la forme linguistique proposée dans tous les champs de communication. Jusqu'à présent, les tentatives d'introduire telle ou telle variante de la langue orale commune concernent avant tout le domaine de la poésie, ou encore la prose et le théâtre. Les « prétentions » de cette variété ne dépassent pas le domaine de la littérature, jusqu'au crépuscule du XIXe siècle, et le débat se limite à sa place dans le domaine des lettres.<sup>282</sup> Ainsi s'explique la raison pour laquelle les propositions antérieures n'ont pas suscité autant de réactions. Au cours des deux décennies qui précèdent la publication du *Voyage*, d'autres auteurs tels que Tertsetis, Fatseas, Konemenos, Valaoritis ou Laskaratos, produisent une littérature en démotocisme ou soutiennent explicitement cette variété dans leurs écrits. Or, Psychari exigera le retrait complet de la langue savante hors de tous les domaines de l'écrit, et l'instauration du démotocisme comme langue nationale. Désormais, à part les dissensions au sein des milieux puristes, ces derniers auront à lutter pour maintenir les « acquis » de la katharevousa face à la variété que les démotocistes élaborent.

- D'autre part, Psychari introduit des changements radicaux au niveau des nomenclatures et des concepts : outre l'emploi du terme *roméique* pour désigner la

---

<sup>281</sup> Pour un résumé des thèses démotocistes et de leur évolution, voir à titre indicatif A. Fragkoudaki, *Le démotocisme dans l'éducation...*, op.cit., p. 21-25 et R. Stavridi Patrikiou, *Démotocisme et question sociale*, op.cit., p. 10'-v'.

<sup>282</sup> Les concours de poésie, dont nous avons parlé plus haut, en constituent un bon exemple.

variété orale commune,<sup>283</sup> il met également un trait d'union entre la *langue nationale* et la *langue populaire*. Nous avons constaté que pour la tradition puriste le terme *langue nationale* tend à s'identifier à la variété écrite commune ; ce que l'on appelle *δημώδης γλώσσα* (désignant avant tout les variétés dialectales), bien que reconnue comme faisant partie de l'héritage hellénique depuis le milieu du siècle, ne constituerait pas la base de la langue nationale. Le leader démotociste opte pour le terme *γλώσσα του λαού* (langue du peuple ou langue populaire) pour inclure aussi bien les variétés dialectales que la langue orale commune, en mettant à l'écart l'étiquette *δημώδης γλώσσα*. Par ailleurs, il revendique le statut de *langue nationale* pour la *langue populaire*, si nous pouvons traduire ainsi son terme.

- En dernier lieu, Psychari et ses disciples rompent avec la thèse de la pureté raciale de la nation, une thèse que l'on a essayé de fonder en s'appuyant sur la pureté d'une langue immuable à travers les siècles. Ainsi, l'interprétation de l'histoire du grec rejoint le paradigme élaboré par Paparrigopoulos portant sur l'histoire nationale. Les démotocistes, à quelques exceptions près, mettront en effet l'accent sur la continuité et le lien culturels entre la Grèce moderne et la civilisation antique et ils écartent la pureté raciale de leurs schémas interprétatifs.<sup>284</sup> Psychari en arrive à rejeter toute aspiration à une archaïsation du grec moderne, modérée ou radicale, sans pour autant renier le fondement idéologique du nouvel l'État, à savoir le lien qui rattache la nation à la Grèce antique. Il coupe, en réalité, le noeud gordien, en prétendant que la langue vernaculaire qui est le produit de l'évolution historique du grec ancien constitue la preuve du lien de la Grèce moderne avec son passé antique.

Ainsi, Psychari occupe le devant de la scène à partir de 1888 et, par sa personnalité et son œuvre, marque la première période du mouvement démotociste.<sup>285</sup> Or, mis à part son radicalisme linguistique, nous constatons que sa conception de la réforme, ainsi que ses pratiques le rapprochent davantage du cadre

---

<sup>283</sup> Quant à l'usage des termes *roméique* et *hellénique*, voir la première partie du mémoire, *La conception de l'évolution du grec et son impact sur sa nomenclature*.

<sup>284</sup> En revanche, pour les puristes « la preuve que l'on est des descendants en lignée directe des glorieux “ ancêtres ” de l'Antiquité classique [...] acquiert une importance majeure. Le milieu démotociste vise le contraire, et arrive à donner une forme et un contenu aux attentes de construction d'un pays qui égalerait les grandes républiques européennes. Il revendiquera la continuité et l'identification culturelle, et non pas biologique, à l'Antiquité classique... », A. Frangkoudaki, *Η γλώσσα και το έθνος, 1880-1980* [*La langue et la nation, 1880-1980*], Athènes, 2001, p. 123-124.

<sup>285</sup> Pour des informations plus larges sur sa personnalité, son œuvre et le contexte historique au sein duquel il a agi, voir E. Kriaras, *Psychari. Idées – combats...*, op.cit., ainsi que G. Farinou Malamatarí (éd.), *Ο Ψυχάρης και η εποχή του, ζητήματα γλώσσας, λογοτεχνίας και πολιτισμού* [*Psychari et son temps. Questions de langue, de littérature et de civilisation*], Thessalonique, 2005 et notamment p. 83-98, 427-438 et 563-574.

intellectuel et des pratiques puristes du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>286</sup> En d'autres termes, Psychari reste dans le cadre d'une conception « traditionnelle » du processus de la réforme, telle que nous l'avons décrite au chapitre précédant. Ainsi, bien qu'il reconnaisse l'action collective et l'engagement des hommes de lettres en tant que citoyens, il considère qu'un des moyens le plus importants pour la réussite de la réforme est la multiplication de la production littéraire, ce qui conduirait, à long terme, à la formation d'une langue littéraire nationale qui dominerait naturellement l'espace communicatif de la société grecque. D'autre part, d'après lui, il faudrait également approfondir la connaissance de la langue vernaculaire, en mettant l'accent sur les études spécialisées, les commentaires ponctuels et une recherche linguistique consacrée à la variété qui est en train de se cristalliser. En réalité, une œuvre normative majeure, ayant un caractère synthétique, constitue un objectif à long terme, tandis que ce qui est prioritaire dans l'immédiat, c'est de préparer le terrain en multipliant les monographies.

La démarche qu'il propose consiste à associer la recherche linguistique au travail de littérateur, en ce sens qu'il faudrait étudier et dépouiller le démotique, en vue d'appliquer les résultats de la recherche à la production littéraire démotociste. En outre, cette même démarche exige l'engagement du chercheur et/ou du littérateur au sein des associations démotocistes, afin de propager cet idéal linguistique à toute la nation. Dans sa vision, la nouvelle variété se cristallisera progressivement au fil des décennies, et s'imposera naturellement à travers le travail de toute personne qui est censée produire et diffuser la littérature démotociste. Sa démarche n'implique donc pas de solliciter une intervention directe de l'État pour fixer et imposer le démotique dans l'immédiat. Il s'agit en effet, d'une légitimation qui devrait précéder et d'une acceptation naturelle, avant de confirmer ou d'imposer au niveau institutionnel une éventuelle réforme : « Quant à la question de la langue, d'après mon opinion, je n'ai jamais pensé que le temps était propice pour imposer aux autres des situations aussi hardies »<sup>287</sup> dit-il, en critiquant l'activité d'*Ekpedeftikos Omilos*,<sup>288</sup> et notamment celle de Triantafyllidis, qui oeuvre

---

<sup>286</sup> Pour un exposé détaillé du point de vue de Psychari sur la réforme, voir P. Diatsentos, « Το Ψυχαρικό γλωσσικό πρόταγμα ανάμεσα στην “παραδοσιακή” και τη “σύγχρονη” αντίληψη για τη γλωσσική μεταρρύθμιση » [« Le projet linguistique de J. Psychari entre la conception “traditionnelle” et la conception “moderne” de la réforme »], in G. Farinou Malamatarī (éd.), op.cit., p. 99-110.

<sup>287</sup> « Η ατομική μου η γνώμη για το γλωσσικό ζήτημα δε νόμισε ποτέ της, πως ήρθε ο καιρός να επιβάλω στους άλλους εικόνες τόσο τολμητερές », J. Psychari, « Ακόμη λιγάκι σκολειό » [« Encore un peu d'école »], in *Noumas*, 8 (424), 1911, p. 115.

<sup>288</sup> L'association en question est fondée au terme de certains efforts infructueux ou d'initiatives réprimées par la réaction d'acteurs institutionnels, tels que l'Eglise, ou à cause de la réaction violente d'une partie de la société civile et de la presse. L'association (désormais *Omilos*), dont les statuts sont publiés en 1910, pose comme objectifs la fondation d'une école expérimentale, ainsi



dans le sens de la fixation des usages du démotique. Dans le même article, Psychari ajoute aussi qu'il ne croit pas qu'à l'heure actuelle il est question de montrer « ce que devrait être la langue, ni de définir sa forme définitive ».<sup>289</sup>

### 3. Les nouveaux intellectuels démotocistes : une génération parricide?

La nouvelle génération des intellectuels démotocistes qui entrent en scène après 1900, marque à son tour une rupture avec l'héritage psycharien. Au début, les néophytes du mouvement prolongent la lutte des instigateurs. Or, au bout de dix ans d'initiatives éditoriales, associatives, ou parfois éducatives,<sup>290</sup> une partie de ces nouveaux intellectuels rassemblés autour *Ekpedeftikos Omilos* redéfiniront les moyens de la réforme et prôneront une autre attitude face à la question de la langue. L'action démotociste des années 1910 révèle des acteurs politiques actifs qui agissent tantôt comme groupe de pression face à l'État, tantôt en collaboration avec ce dernier, selon la conjoncture. D'après eux, la réforme du grec moderne est l'affaire de l'État, et elle doit s'assumer comme telle à travers une politique précise. À défaut d'une politique qui émane des instances de l'État, ce qui s'impose, c'est une action collective passant par les associations afin d'exercer des pressions, ou encore un ralliement aux institutions et aux formations politiques pour promouvoir ses objectifs. En effet, l'action politique des intellectuels démotocistes entraîne la participation active de l'État, à partir de la deuxième décennie du siècle. Cette participation résulte soit des pressions que les démotocistes exercent à travers les organisations créées à partir de 1907, soit de leur participation directe aux diverses institutions politiques. En même temps, leur action politique fait évoluer les attitudes face à la question de la réforme de la langue.

---

que toute activité qui contribuerait à la promotion de la réforme dans l'éducation et l'introduction du démotique à l'école. Au sujet de l'histoire d'Omilos, voir à titre indicatif M. Tsirimokos, « Ιστορία του Εκπαιδευτικού Ομίλου (γραμμένη από έναν ιδρυτή) » [« Histoire de l'Association pour l'Education (écrite par un fondateur) »], in *Nea Estia*, 7, 1927, p. 404-406, D. Charalampous, *Ο Εκπαιδευτικός Όμιλος: Η ίδρυση, η δράση του για την εκπαιδευτική μεταρρύθμιση και η διάσπασή του [L'Association pour l'Education : La fondation, son action pour la réforme scolaire et son éclatement]*, Thessalonique, 1987 et A. Ntaï, D. Papadopoulos, D. Seremeti, « Ο Εκπαιδευτικός Όμιλος (σύσταση, πρωταγωνιστές, δράση, διάσπαση) » [« L'Association pour l'Education (fondation, protagonistes, action, éclatement) »], in *Roptro*, 15, 2006, p. 18-23.

<sup>289</sup> « τι έπρεπε να είναι η γλώσσα, ούτε να ορισει [κανείς] την τελειωτική της μορφή », J. Psychari, art.cit., p. 115-116.

<sup>290</sup> Pour une vue d'ensemble de l'activité démotociste dans la première décennie du siècle, voir R. Stavridi Patrikiou, *Langue, éducation et politique*, op.cit., p. 48-111 et G. Ch. Kalogiannis, *Ο Νουμάς και η εποχή του (1903-1931). Γλωσσικοί και ιδεολογικοί αγώνες [Noumas et son temps (1903-1931). Luttés linguistiques et idéologiques]*, Athènes, 1984, p. 74-175.

En revanche, pour les leaders historiques du mouvement, notamment pour Psychari, Pallis et Eftaliotis, les objectifs seront atteints au moment où le démotique dominera dans les sciences, les lettres, la littérature, et qu'il deviendrait légitime dans la conscience du peuple. E. Kriaras résume bien cette attitude lorsqu'il remarque que « Psychari luttait avant tout pour la prépondérance du démotique sur le terrain de la littérature, ce qui était en effet le premier et, dans une certaine mesure, l'unique objectif de son combat. C'est pourquoi il ne s'est pas intéressé spécifiquement à la langue de l'éducation. Il avait peut-être raison, lorsqu'il croyait, sans le proclamer, que le démotique devrait d'abord être adopté et s'imposer dans la littérature et que son introduction à l'école devrait venir ensuite »<sup>291</sup> Les divergences de vues entre les démotocistes iront jusqu'à l'hostilité, à peine dissimulée, de Psychari, au moment de la réforme scolaire de 1917. Cette hostilité est due, entre autres, au modèle linguistique du démotique introduit dans le primaire,<sup>292</sup> par les chefs d'*Omilos*, qui occupent des postes au ministère et encadrent la réforme. Mais ce n'est pas la seule raison expliquant la publication de ses pamphlets.<sup>293</sup> En effet, Psychari juge la réforme précoce, car le démotique n'a acquis ni la forme ni le statut qui lui permettraient d'être introduit dans l'enseignement. Ici, il serait intéressant de rappeler l'attitude analogue des savants puristes, lors des réformes visant à introduire l'enseignement de la katharevousa dans le primaire. Pour eux, le fait d'imposer un modèle précis à l'école était une entrave potentielle à la libre évolution de la langue et à une plus large archaïsation. C'était également une question d'ingérence du pouvoir politique dans une affaire concernant les couches lettrées. De son côté, Psychari « ne s'est pas intéressé à la langue de l'éducation », car son projet et ses attentes sur la fixation et à la diffusion du démotique, remontent à cette même vision de « laisser faire » dans laquelle étaient ancrés les savants puristes. Cette même conception de la réforme est partagée par les intellectuels qui constituent son cercle. Nous constatons donc une vision commune qui ne concerne pas la cible linguistique, divergente de fait entre les puristes et les psychariens, mais plutôt la stratégie et les moyens nécessaires afin d'imposer cette cible, qui sont communs de part et d'autre.

La nouvelle vision qui surgit chez les démotocistes d'*Omilos* parvient à la fois à inverser la hiérarchie des objectifs et à redéfinir la place et le rôle des acteurs sociaux, dans le processus de la réforme. En insistant sur l'introduction du démotique dans le primaire, ils optent pour une codification et une fixation prompte

---

<sup>291</sup> E. Kriaras, *Φιλολογικά μελετήματα. 19ος αιώνας* [Études philologiques. XIXe siècle], Athènes, 1979 p. 176.

<sup>292</sup> Dès la fondation d'*Ekpedestikos Omilos*, le noyau qui forme l'association s'écarte du paradigme linguistique de Psychari connu sous le nom « d'orthodoxie psycharienne ».

<sup>293</sup> Au sujet de la « querelle » entre le milieu de Psychari et *Omilos*, voir R. Stavridi Patrikiou, *Langue, éducation et politique*, op.cit., p. 124-134 et G. Ch. Kalogiannis, op.cit., p. 215-235.

du démotique. D'autre part, le système scolaire devrait lui garantir une diffusion rapide et efficace. Par conséquent, la fixation et la diffusion d'une variété deviennent prioritaires face à l'objectif du perfectionnement, à long terme, d'une langue littéraire nationale. Au même moment, on admet que la réforme ne peut pas être réalisée en dehors des institutions de l'État. En exigeant aussi le règlement de la question de la langue à court ou à moyen terme, ainsi qu'une approche scientifique dans l'élaboration linguistique du démotique, la réforme devient automatiquement une affaire de spécialistes et du pouvoir politique, tandis que le rôle des savants mineurs ou des « lettrés de tous bords » diminue considérablement.

L'exemple des recherches menées dans le cadre du travail pour l'édition du *Dictionnaire Historique* est caractéristique, si l'on veut illustrer la nouvelle situation. Au moment où l'on entreprend sa publication, les attentes et les données sont différentes de celles du milieu du siècle précédant. Désormais, c'est l'État qui se trouve à la tête de l'initiative pour la rédaction du *Dictionnaire historique*. Cette initiative qui voit le jour en 1907, est officialisée par un décret royal, l'année suivante. Un comité scientifique est chargé de mener à bien cette tâche, et c'est l'Académie des Lettres et des Sciences qui signera cette publication. En 1915, Triantafyllidis remet un rapport sur l'avancement du travail pour le *Dictionnaire historique*. D'après ce rapport, nous constatons que le travail préalable s'effectue par un comité de spécialistes ; d'autre part, un projet précis et un calendrier ont été établis ; enfin, il est beaucoup moins question d'un recours aux couches instruites de la population (surtout les maîtres et les professeurs).<sup>294</sup>

Ainsi, pour le nouveau milieu démotociste, la réforme de la langue ne relève pas d'un « laisser faire » dans une perspective temporelle ouverte, mais il s'agit d'un enjeu de l'immédiat. En revanche, Psychari et ses disciples entrent dans la même lignée que les philologues qui, pendant tout le XIXe siècle, n'étaient pas favorables à une intervention « d'en haut », dirigée et en quelque sorte forcée, pour fixer la langue à court ou à moyen terme. En ce sens, il se situe du côté de ceux qui croient à une fixation « naturelle » de la langue, qui s'effectuerait progressivement grâce aux éventuels travaux de tous les lettrés.

Ce qui vient renforcer notre conviction, c'est aussi son attitude face aux travaux synthétiques, à caractère normatif. Certes, les travaux de Psychari sont dans une large mesure normatifs. Or, le chef historique du mouvement, conséquent à ses principes, produit un grand nombre de monographies, ainsi que plusieurs articles ponctuels concernant une multitude de sujets linguistiques, stylistiques ou autres.<sup>295</sup>

---

<sup>294</sup> M. Triantafyllidis, « Mémoire sur le dictionnaire historique », op.cit., p. 413-416, 418, 422-426.

<sup>295</sup> Les ouvrages qui sont parus sous le titre *Ρόδα και Μήλα* [Des roses et des pommes] entre 1902 et 1909, réunissent un grand nombre d'articles variés, ayant une thématique linguistique,

Par ailleurs, il ne proposera une grammaire d'ensemble du grec moderne qu'au crépuscule de sa vie.<sup>296</sup> Son oeuvre linguistique consiste principalement en un ensemble de remarques et de commentaires normatifs sur le grec moderne, d'un caractère plutôt fragmentaire. Le fait qu'il ne se soit adonné que tardivement à une synthèse de ses travaux s'explique par sa conviction de considérer que la norme définitive allait émerger progressivement, ce qu'il déclare explicitement dès 1892 : « *Il faut attendre pour la grande oeuvre. Multiplions les monographies. Elles permettent d'entrevoir l'ensemble et de poser les bases de l'édifice* ». <sup>297</sup> En revanche, lorsque Triantafyllidis est sollicité par les institutions du pouvoir, il travaille assidûment dans l'autre sens : le *Dictionnaire Historique du Grec Moderne* de l'Académie, la réforme de 1917, et la grammaire du démotique de 1938<sup>298</sup> prouvent qu'il reste conséquent avec les principes que nous venons d'exposer.

Jean Psychari, inscrit dans le même cadre de pensée que les puristes du XIXe siècle, percevra la langue avant tout à travers son aspect identitaire, autrement dit, comme un témoin d'identité, d'histoire et de culture. De ce fait, il met l'accent sur l'élaboration morpho-syntaxique, lexicale et stylistique qui donnerait, à une future variété, son caractère spécifique et exprimerait pleinement le génie du peuple contemporain. La priorité, d'après lui, est de mettre en relief l'aspect linguistique qui reflète de manière nette et authentique le *Volksgeist* et l'histoire du peuple grec. C'est sur cet aspect de la langue qu'il compte fonder la langue littéraire nationale. Ainsi, il met au second plan le besoin de forger, à court terme, une langue homogène et fonctionnelle, destinée à constituer un instrument efficace dans le cadre de l'exercice du pouvoir politique, de la propagande, et de la diffusion d'une idéologie vouée à dominer l'espace social grec. En revanche, le cercle qui s'est formé autour d'*Ekpedeftikos Omilos* tracera sa propre stratégie. Lorsque les

stylistique, littéraire, etc. Il faut noter que Psychari reconnaît le besoin et l'utilité d'oeuvres majeures telles qu'un dictionnaire et une grammaire historiques ou même un atlas dialectologique. Or, il considère que ces oeuvres qui sont difficiles à réaliser verront le jour dans un siècle, voire plus tard (J. Psychari, *Ρόδα και Μήλα* [*Des roses et des pommes*] (tome 1), Athènes, 1902, pp 120-122 et 130).

<sup>296</sup> Il s'agit de la *Μεγάλη Ρωμαίικη Επιστημονική Γραμματική* [*La grande grammaire scientifique du roméique*], 2 vol., Athènes, 1929. Au sujet de son contenu et des courants scientifiques et idéologiques qui traversent cette oeuvre, voir I. N. Kazazis et P. Chairopoulos, « Η Μεγάλη Ρωμαίικη Επιστημονική Γραμματική του Γιάννη Ψυχάρη: Μορφή και Ιδεολογία » [*La grande grammaire scientifique du roméique de Jean Psychari : forme et idéologie*], in G. Farinou Malamatarí (éd.), op.cit., p. 110-133.

<sup>297</sup> J. Psychari (éd.), *Études de philologie néo-grecque : recherches sur le développement historique du grec*, Paris, 1892, p. xcvi ; ici c'est nous qui soulignons.

<sup>298</sup> Il s'agit bien de la *Νεοελληνική γραμματική (της δημοτικής)* [Grammaire grecque-moderne (du démotique)]. L'année 1938 est la date à laquelle le régime de Metaxas désigne Triantafyllidis comme président du comité chargé d'élaborer la grammaire. L'oeuvre voit effectivement le jour en 1941.

demandes d'*Omilos* portent sur une intervention directe de l'État, en vue de codifier et d'introduire la nouvelle variété dans le système scolaire, l'objectif principal est la formation d'une langue fonctionnelle. Bien qu'elle fasse l'objet des nombreuses critiques de la part de Psychari,<sup>299</sup> la langue proposée réussit néanmoins à constituer un instrument efficace au sein d'une institution qui est censée diffuser une variété commune et, en même temps, elle devient le véhicule de l'idéologie officielle que cette institution est chargée reproduire.

En réalité, la fonction reproductive de la langue telle qu'elle s'exprime à travers le système scolaire attire l'attention des démotocistes. Déjà dans les années 1890, ces derniers se rendaient compte de l'écart entre d'une part le dynamisme d'une société et d'un État qui marchent tant bien que mal vers la modernité (il suffit de voir les événements et les évolutions entre 1882 et 1911) et, d'autre part, un système éducatif qui non seulement ne réussit pas à suivre les évolutions, mais qui constitue un facteur de ralentissement. Le programme d'études, notamment dans l'enseignement secondaire, l'accès à ce dernier, l'articulation des trois niveaux d'enseignement et le rapport entre eux, ainsi que l'acquisition de la langue à travers l'école, tous ces facteurs de reproduction des rapports sociaux<sup>300</sup> se trouvent en décalage avec les nouvelles réalités économiques et sociales. C'est pourquoi la deuxième génération de démotocistes mettra en relief le rôle reproductif de la langue et du système scolaire, avant tout à l'intérieur du Royaume, en rattachant la réforme de la langue à la réforme scolaire.

En scrutant les origines des divergences entre les courants du démotocisme, nous découvrons également des points de vue dissemblables sur l'histoire et l'émergence de langues littéraires en Europe occidentale. Jusqu'à la fin du XIXe, la majorité des savants considère l'exemple de la formation des langues nationales en Europe comme une procédure longue subissant une régulation naturelle. L'exemple occidental acquiert la force d'une loi aux yeux de nombreux lettrés. En effet, les démotocistes de la fin du siècle, qui se penchent sur la question de l'émergence des langues communes en Europe, mettent en avant le long processus d'élaboration des vernaculaires, la présence d'auteurs éminents et de grandes oeuvres, qui ont fourni aux dialectes la légitimation et aux nouvelles langues littéraires la force de s'imposer face au latin. Ce processus historique se prête facilement à des comparaisons et à des projections avec la situation du grec. Il n'est pas difficile de

---

<sup>299</sup> Les critiques portent aussi bien sur l'aspect qu'il qualifie de mitigé que sur les concessions envers le purisme. J. Psychari, « Πάμε σχολειό » [« Allons à l'école »], in *Noumas*, 8 (415-416), 1910, p. 257-262 et 273-277.

<sup>300</sup> Sur l'importance de ces facteurs dans la reproduction des rapports sociaux en Grèce, jusqu'aux années 1910, voir K. Tsoukalas, op.cit., p. 517-526.

voir la katharevousa à la place du latin et le démotique comme variété commune, surgi des aires dialectales. Dans ce rapport de concurrence, les vernaculaires sortent victorieux après une longue lutte, au bout de laquelle ils acquièrent leurs preuves de légitimité. La variété que les premiers démotocistes s'efforcent de promouvoir prétend s'élever au rang de langue nationale à travers un long processus d'élaboration et de lissage, où la concurrence avec la katharevousa serait rude.

Pour J. Psychari, cet intellectuel essentiellement franco-grec, le paradigme le plus proche concernant la codification et la fixation d'une variété est celui de la langue française, qui a fait ses preuves dans la littérature et les sciences, en acquérant une légitimité solide et incontestable avant de conquérir les écoles et les universités.<sup>301</sup> Psychari, qui maîtrise bien le processus historique d'émergence des langues telles que le français, l'allemand ou l'italien, est persuadé qu'il est impossible d'imposer une variété qui n'a pas encore fait ses preuves littéraires. D'autre part, il est encore tôt puisque l'élaboration requise n'en est pas à un stade suffisamment avancé. Pour lui, il est nécessaire de constituer ce que l'on appelle de nos jours un « corpus indispensable à une culture écrite : grammaire explicite des règles, lexique assez riche et précis, orthographe lisible par la majorité, normes d'usage, enfin [dans notre cas, en premier] corpus de textes où puiser des exemples et un modèle de bon usage ».<sup>302</sup> C'est effectivement ce qui s'est passé avec les langues européennes en question, tout au long de plusieurs décennies, voire de siècles. Persuadé que la victoire finale du démotique est assurée par la force d'une loi historique déterminant l'évolution des langues, Psychari soutient qu'il ne faut pas brusquer ni contraindre la marche naturelle des choses.

---

<sup>301</sup> Toujours est-il que cela constitue une lecture possible parmi plusieurs autres. En ce qui concerne le français, la longue procédure d'émergence « naturelle » est conjuguée avec les interventions de l'État, depuis une date relativement précoce. L'ordonnance de Villers-Cotterêts, l'implication de l'État qui a abouti à l'institutionnalisation de l'Académie des lettres, le rapport de l'Abbé Grégoire en sont quelques preuves. Il en est de même pour l'italien : le toscan doit sa prédominance sur les autres dialectes, dans une large mesure, à l'encadrement du pouvoir institutionnel florentin. Ces faits historiques sont bien connus, au moins par les savants majeurs de l'époque, mais, à notre connaissance, ils ne sont ni commentés ni critiqués, ni parfois même rapportés. Il s'agit donc, d'une lecture qui acquiert son aspect spécifique si on la restitue dans le contexte historique grec du XIXe siècle. Dans ce contexte où l'État cède de multiples fonctions à des acteurs non institutionnels, où les associations de tout bord exercent de façon informelle une politique culturelle, éducative ou parfois même une politique extérieure ; dans un pays où l'accès et la maîtrise d'une norme vague de la katharevousa sont un moyen de reproduction des inégalités, il est naturel que lorsque on se penche sur l'émergence des langues nationales en Europe, l'accent soit mis sur la « régulation naturelle » et l'hétérogénéité primaire de ces langues.

<sup>302</sup> L. Giard, « L'entrée en lice des vernaculaires », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, op.cit., t. 2, p. 207.

La nouvelle génération des démotocistes abandonne l'idée de l'émergence naturelle d'une norme et d'une légitimation progressive du démotique, et elle insiste sur son introduction dans les institutions politiques, autrement dit sur sa reconnaissance par le pouvoir politique. Par ailleurs, le milieu qui se rassemble autour d'*Ekpaideftikos Omilos* travaille sciemment à fixer et prescrire une variété en vue de proposer une norme. Ce milieu suit en effet une démarche qui se situe à l'encontre de celle des savants pour qui le monolinguisme social n'était pas l'enjeu le plus important dans la fixation de la langue nationale. Par ailleurs, l'attitude démotociste semble plus conséquente quant au rapport entre la variété commune et les dialectes : les vernaculaires alimentent la langue orale commune et cette dernière s'impose progressivement aux aires dialectales, en uniformisant l'espace communicatif.<sup>303</sup>

Ce que le tournant du siècle révèle, en effet, c'est que l'État est de plus en plus décidé à intervenir afin d'amorcer lui-même la solution de la question. Cette tendance, qui se concrétise davantage les années suivantes, caractérise la période allant jusqu'à la seconde guerre. Il s'agit d'une période où l'on assistera à des politiques contradictoires des gouvernements successifs, ce qui montre néanmoins que l'État perçoit désormais son rôle différemment. Jusqu'à la seconde guerre, le pouvoir politique intervient de multiples manières : la reconnaissance de la katharevousa comme langue officielle du pays, les projets de loi successifs concernant l'enseignement du grec moderne dans l'enseignement primaire et secondaire, la fondation de l'Académie, l'inauguration de chaire de Littérature byzantine et grecque moderne à l'université d'Athènes, la préparation du *Dictionnaire historique*, la fondation de l'université de Thessalonique et de sa chaire de Littérature grecque moderne qui sera encadrée par les leaders du mouvement démotociste, ou encore le comité désigné par le régime de Metaxas, pour rédiger une grammaire officielle du démotique destinée aux écoles. Pendant ces décennies, le paysage sociopolitique du pays change de manière significative. Dans l'entre-deux-guerres, la société grecque se trouve face aux flux de réfugiés et au besoin urgent de leur intégration. D'autre part, outre les répercussions de la crise économique, le pays traverse une période d'instabilité politique et d'agitation sociale, avec des mouvements populaires de contestation. Dans cette période où la place et le rôle des élites nationales sont remises en question, la discontinuité langagière creuse davantage l'écart entre ces élites et les couches populaires, en affaiblissant de plus en plus la cohésion sociale. Le contexte socio-historique mettra en effet un trait d'union entre la gauche et certains milieux démotocistes, tandis qu'une autre partie des intellectuels démotocistes mettront leurs compétences au

---

<sup>303</sup> Sur l'origine de cette conception, voir R. Delveroudi, « La question de la langue et les dialectes du grec moderne », in *Revue des Études Néohelléniques*, 5 (2), 1996, p 233-234.

service des gouvernements de Venizelos, puis du régime de Metaxas, dans l'élaboration de politiques visant, entre autres, la codification et la diffusion du démotique.



## Récapitulation

D'après ce que nous avons exposé dans la troisième partie, nous constatons que la normalisation et la fixation de la langue sont perçues comme le résultat d'une régulation naturelle, une sorte de « laisser-faire » linguistique. L'accent est mis sur le rôle de l'ensemble des lettrés - auteurs, qui sont « libres » de créer ou de choisir les aspects de la langue qu'ils emploient, ou encore d'emprunter des formes et des néologismes utilisés par d'autres savants. Par ailleurs, la cristallisation et la diffusion d'une norme unique leur semblent avancer parallèlement, sur le terrain de la littérature, de la philologie et des sciences, et elles se réalisent à travers la rencontre et le brassage des différents usages, ainsi qu'à travers la présence des oeuvres majeures. De même, comme nous l'avons noté dans la deuxième partie, le rôle principal que les savants s'attribuent dans la réforme apparaît aussi comme un droit inalienable fondé sur leur mission en tant que garants de la pureté de la langue à travers l'histoire.

La multitude des usages est donc nécessaire, car elle assure la libre évolution de la langue, mais elle est aussi très temporaire, en ce sens que les diverses normes employées ont tendance à se souder autour d'une seule, à travers une régulation naturelle. L'orientation et les particularités de la réforme sont déterminées, dans une large mesure, par ce que nous avons appelé l'enjeu identitaire et la mission civilisatrice de la langue grecque. C'est dans ce cadre où, d'une part, l'hétérogénéité est admise comme un fait naturel, et où, d'autre part, le grec ancien devient un modèle incontournable. Par conséquent, la fixation de la langue réside dans un processus naturel d'évolution d'une série de normes, et en même temps elle est perçue comme « l'affaire interne » des érudits. Cette vision nous explique, entre autres, l'absence d'un effort systématique, de la part des sociétés savantes ou de l'université, pour réaliser une oeuvre normative de synthèse, telle que la rédaction d'un grand dictionnaire étymologique ou d'une grammaire du grec moderne.

L'État, qui suit une politique implicite de non intervention, encadre et soutient aussi bien les efforts collectifs que les initiatives privées. Il n'intervient pas en tant que régulateur, mais il est censé protéger et revêtir en dernier lieu la norme diffusée du prestige de la langue officielle. Si l'on admet que ses instances expriment jusqu'à un certain point la volonté et les intérêts des groupes qui y sont présents ou qui les contrôlent, nous avons une piste sérieuse qui explique le consensus entre d'un côté l'État et de l'autre les élites lettrées, les sociétés savantes et les revues littéraires ; il s'agit d'un consensus concernant la démarche de la réforme et le rôle que chaque acteur est appelé à jouer. Par ailleurs, les couches populaires, autre constituante de la nation, ne sont pas censées participer, ne serait-ce que d'une manière passive et indirecte : elles sont surtout les destinataires, au moins théoriquement, de la langue que les savants élaborent. Une future solution de

la question de la langue s'inscrit donc dans l'ensemble des objectifs nationaux. Les élites instruites et l'État y participent de façon différente mais complémentaire, et chaque partie respective est amenée à contribuer, à court et à long terme.

Toutefois, la katharevousa n'arrive pas à répondre aux besoins d'une société qui se trouve en pleine mutation à la fin du siècle. Le projet puriste, dans sa dimension scolaire, répond de moins en moins aux besoins de la reproduction d'un système de rapports sociaux qui ont évolué depuis le milieu XIX<sup>e</sup> du siècle. En outre, les puristes semblent négliger l'importance de « l'universalité » d'une langue commune dans la construction d'un État moderne. Après plus de cinquante ans d'élaborations et d'expérimentations linguistiques le projet puriste ne propose pas *une norme nette et incontestable de langue écrite* ayant la vocation d'être diffusée, de dominer dans l'espace communicatif grec et d'opérer l'unification entre les élites nationales et la population helladique. La katharevousa n'a pas réussi à constituer un code oral commun pour les populations à langues ou à dialectes différents. D'une part, elle n'a pas assuré de rôle unificateur *effectif*, entre les élites et les couches populaires urbaines ou rurales. En revanche, la langue orale commune, le démotique de la fin du siècle, est le code véhiculaire qui traverse l'espace géographique et socioculturel en reliant entre elles les masses populaires, celles qui devraient constituer la société nationale grecque. D'autre part, vers la fin du siècle, l'assimilation nationale des allophones par la diffusion d'une langue archaïsante s'avère très mitigée. Le pont linguistique et culturel que l'on veut établir, ayant vocation à mener les allophones vers la nation, ne semble pas efficace. En outre, avec la montée du démoticisme, c'est-à-dire au moment où une partie des élites opte pour une autre variété, la katharevousa n'arrive pas non plus à assumer son rôle de langue commune entre ces mêmes élites nationales ; en d'autres termes, elle ne parvient plus à constituer un facteur de cohésion entre elles. Une autre conception de la réforme, privilégiant la variété commune, qui conquiert progressivement les champs de communication, se cristallise à l'aube du nouveau siècle. Les nouvelles stratégies qui se mettent en place ouvrent une autre page dans la question de la langue en Grèce moderne.

## **CONCLUSIONS**

## A. Récapitulation

La question de la langue en Grèce - question à la fois philologique et politique - fait partie d'un cadre historique plus large qui est marqué par le passage de la société traditionnelle à la société moderne, où l'on observe un basculement dans les rapports de production, dans l'organisation de la société et de l'État, ainsi qu'au niveau des représentations de l'univers contemporain. Le capitalisme conquérant, l'expansion des États impériaux du continent européen, ainsi que la montée des nationalismes au XIXe siècle génèrent, dans l'Est méditerranéen, la question de l'Orient. L'espace géopolitique de l'Empire ottoman déclinant est revendiqué par les puissances européennes qui doivent compter avec les mouvements nationaux dans les Balkans ; quant à ces derniers, ils deviennent les apôtres de la modernité dans l'Est méditerranéen. Au même moment, la globalisation du marché, ainsi que *l'intensification et l'élargissement des rapports sociaux*<sup>1</sup> répercutent les révolutions scientifiques, techniques et les mouvements intellectuels qui se déploient en Europe. C'est dans ce cadre que se développe une vision de la réforme de la langue fondée sur une conception précise du grec et de son évolution historique, conception qui se cristallise au milieu du siècle. Le projet puriste se trouve, en effet, intimement lié au contexte social, culturel et politique de la seconde moitié du XIXe siècle, en Grèce, dans les Balkans et en Europe.

Dans la conjoncture qui se forme après la guerre de Crimée, c'est-à-dire au moment où les attentes d'une expansion territoriale du Royaume semblent démenties, l'idée de la nation révolutionnaire – libératrice des peuples balkaniques - cède la place à celle d'une conquête « pacifique », ainsi qu'à la mission civilisatrice de l'hellénisme au proche Orient et dans les Balkans. La diffusion de la langue et des lettres antiques, visant l'assimilation culturelle des populations balkaniques, devient le moyen par excellence d'atteindre les objectifs nationaux. La concrétisation de ce projet exige la multiplication des écoles dans l'Empire, la fondation de sociétés littéraires chargées, entre autres, de diffuser la langue et les lettres antiques, ainsi que l'archaïsation constante de la langue purifiée. Au même moment, ce projet répond aux quêtes identitaires des élites grecques, notamment au besoin de définir les rapports de la société grecque avec ses voisins balkaniques, avec l'Occident européen, ainsi qu'avec son passé. Dans ce cadre, la gestion de la capitale symbolique de l'Antiquité acquiert une importance fondamentale. Le *millet Rûm* qui se transforme progressivement en nation hellénique prétend à l'héritage antique, géré depuis la Renaissance par l'Occident.

Les prétentions grecques dans cette capitale symbolique jouent un rôle

---

<sup>1</sup> En Occident, les classes sociales deviennent de plus en plus perméables, les corporations sont dissoutes, les micro-États sont absorbés par les grandes formations étatiques et le village se décroïssonne. Il s'agit de ce que Carl Deutsch désigne comme intensification des échanges et des rapports sociaux, aussi bien horizontaux (espace géographique) que verticaux (espace social), K. Deutsch, *Nationalisms and Social Communication. An Enquiry into the Foundations of Nationality*, Cambridge, 1953.

important non seulement dans la mise en place d'une nouvelle identité collective, mais aussi, et peut-être avant tout, dans la construction d'un arsenal idéologique qui laisserait son empreinte dans les projets politiques du nationalisme grec. La gestion de cette capitale symbolique par l'érudition occidentale et la volonté des lettrés grecs de confirmer leur part dans cet héritage se croisent et se concrétisent dans la seconde moitié du siècle, dans un certain nombre de projets, d'initiatives, de débats, etc. La « rencontre » avec les hellénistes, l'activité éditoriale et associative, ainsi que le projet de d'Eichtal de faire de la koinè une langue universelle ouvrent aux Grecs la voie pour établir une sorte de partenariat avec leur confrères occidentaux. Par cette même voie les Grecs participent aussi au « projet de construction de la civilisation universelle », en qualité d'héritiers et de continuateurs de l'Antiquité. En même temps, ceux qui accueillent la Grèce moderne dans le « concert des nations civilisées » fixent les attentes et désignent les devoirs réciproques. Le projet puriste se forme, dans une certaine mesure, à partir des attentes et des propositions formulées en Europe occidentale, dans la seconde moitié du siècle. Ces attentes s'inscrivent dans le cadre d'un discours qui porte plus largement sur l'avenir de la société et de l'État néo-helléniques. Ainsi, pendant cette période, certains hellénistes qui aspirent à la résurrection du grec ancien ou qui soutiennent les projets puristes s'activent aux côtés de leurs confrères grecs, en collaborant, en participant à des initiatives et en formulant une série d'attentes et de demandes concernant la réforme du grec, ce qui consolide la foi puriste et empêche d'envisager d'autres voies dans la réforme. S'agissant de la formation des langues nationales en Europe, ce fait constitue donc la particularité du cas grec. En effet, dans le cadre des mouvements nationaux, en Europe et au proche Orient, les attentes, les objectifs et les projets linguistiques sont la préoccupation des élites qui s'identifient à un projet national et des institutions politiques, dans la mesure où elles sont déjà en place. En ce qui concerne le grec moderne, les attentes n'ont pas été exclusivement le fait des élites instruites grecques, car elles ont été relayées par une partie des lettrés européens.

Les fondements et les prémisses du projet puriste, c'est-à-dire la nouvelle conception du grec et de son évolution historique, se forment également dans un contexte défini par les préoccupations idéologiques et scientifiques de la philologie et de la linguistique européenne. En d'autres termes, les interprétations, les positions et les choix que nous avons pu observer intègrent certains courants scientifiques et idéologiques européens du XIXe siècle. La pensée linguistique, historique, anthropologique et l'idéologie qui est véhiculée dans ces courants sont coulées dans le moule que les savants grecs fabriquent, en vue de forger des modèles appropriés à leurs recherches.<sup>2</sup> Ainsi, grâce au développement de la lexicographie dialectale surgissent à l'horizon des érudits grecs de nouvelles notions, théories, pratiques et outils de travail : il s'agit des concepts de la linguistique comparée, de la théorie des

---

<sup>2</sup> Certes, *cette démarche ne constitue pas une particularité ni une originalité des savants grecs*. Elle répond plutôt au climat ambiant du XIXe siècle européen où les élites nationales de différents pays se livrent parfois à une rude concurrence en vue d'apporter des preuves pour fonder leurs projets politiques, bafouant consciemment ou non la déontologie et la rigueur scientifiques.

langues indo-européennes et des méthodes de recherche de terrain. L'étude des vernaculaires, stimulée par les événements que nous avons mentionnés dans la première partie, et par le contact des Grecs avec des hellénistes, fait surgir une nouvelle image du grec dialectal : les variétés régionales acquièrent une certaine noblesse, un acte de naissance qui atteste une origine hautement antique, ainsi qu'une présence constante au fil des siècles.<sup>3</sup>

Par conséquent, le travail qui se réalise pendant ces décennies apporte un changement radical dans la conception de l'évolution du grec. Comme nous l'avons observé, au XVIIIe siècle grec, les représentants du classicisme, précurseurs du purisme en quelque sorte, perçoivent les vernaculaires, ou si l'on veut « la langue orale », comme *γραικοβάρβαρος* ou *μιζοβάρβαρος*. Il s'agit, pour eux, d'une langue nouvelle, qui a rompu avec le grec ancien, d'une langue *autre*. Ils lui opposent la langue commune des érudits, inaltérable depuis l'Antiquité et ne faisant qu'un avec le grec ancien. De même, un courant des « Lumières néo-helléniques », représenté notamment par Katarzis, Konstandas et Vilaras, admet la distinction et la séparation entre la langue hellénique et le *romaique*, en mettant toutefois l'accent sur leur rapport de parenté. Pour les représentants de ce mouvement l'altération est un fait, et l'objectif global est d'étudier le grec ancien afin d'élaborer, d'enrichir et de cultiver le *romaique*, tout en abandonnant la langue archaïsante des érudits.

Dans la seconde moitié du XIXe et jusqu'à l'entre-deux-guerres, nous assistons à une sorte de synthèse entre ces conceptions. Les puristes « abolissent » la séparation entre le grec ancien et les vernaculaires modernes en réhabilitant ces derniers. Les « dialectes populaires » se font une place aux côtés de la *katharevousa* et deviennent témoins de « l'unité » de la langue et de « la continuité ininterrompue » du grec ancien. L'idée d'une langue orale « barbare » et « corrompue » est progressivement abandonnée, tandis que le nouveau statut réservé aux vernaculaires renforce progressivement la légitimité de la langue orale commune. Par ailleurs, cette dernière gagne du terrain dans la conquête des champs de communication, en s'imposant de plus en plus à l'écrit, notamment dans le domaine de la littérature. Les démotocistes, ou du moins une partie de ses représentants majeurs, adoptent ce schéma d'unité, mais à la place de la « *koinè* » puriste, ils introduisent le démotique. Ainsi est résolue la question de la séparation et de la distinction entre le grec ancien et le grec moderne, qui a préoccupé les savants du XVIIIe siècle. Aussi bien pour les puristes que pour les démotocistes, le grec moderne, qu'il se manifeste à travers la *katharevousa* (*η νεωτέρα φάσις της γλώσσης*), les dialectes ou le démotique, n'est pas une langue distincte ou différente de l'ancienne. D'après A. F. Christidis, « at this point the linguistic historians of modern Greece – supporters of both *katharevousa* and demotic – were to demonstrate an intriguing identity of opinion, despite their stark differences of view in other areas: “The expression ‘daughter of the ancient language’ is an inept and misleading metaphor with which to describe the modern language. The moderne language is in fact none other than the ancient language,

---

<sup>3</sup> Toutefois, le stéréotype de la décadence persistera longtemps encore, mais il ne sera plus le qualificatif de l'ensemble dialectal grec : la variété orale commune portera désormais ce fardeau.

which has been spoken without interruption... and has now taken on the form of the mother-tongue we speak today.” The speaker is Manolis Triandafyllidis, the great demoticist, scholar of the first half of the twentieth century, echoing the view voiced by Mavrofydis sixty years earlier – the view shared even by Kodrikas and Helladius (the extract from Triandafyllidis [1938] 1993, 56) »<sup>4</sup> Au fil des décennies alors, le grec moderne se débarrasse du mythe de la *décadence* et de la *dégénérescence*, dont il était affublé depuis longtemps, pour bâtir la fable de *l’unité inaltérable et inaliénable*. À travers ce récit de *l’histoire du grec*, devenu *la langue de la nation grecque*, nous constatons alors l’unification de la langue du XIXe siècle avec les origines de la langue hellénique. Dans ce même récit, on rattache aussi bien la katharevousa que les « dialectes populaires » du XIXe à la langue hellénique pour attribuer un sens précis à l’identité du grec moderne et de ses locuteurs. Il s’agit, en effet, d’une nouvelle conception de l’histoire et de l’évolution du grec, allant de pair avec les prémisses et le récit de l’histoire nationale qui se forge pendant ces mêmes décennies. Ainsi, l’histoire du grec fait partie de « l’histoire de la nation grecque ». Nous dirions même que les deux *histoires* sont imbriquées et compatibles. La « continuité ininterrompue » et la « sauvegarde du génie antique » sont les deux axes sur lesquels s’appuient aussi bien *l’histoire de la nation* que *l’histoire de sa langue*.

La foi dans un retour progressif aux formes archaïques et l’objectif de la diffusion des lettres et de la langue antiques font du grec ancien une cible à atteindre. Or, la langue hellénique n’acquiert pas l’aspect d’une norme, dans la mesure où l’on n’opte pas pour une variété précise de cette dernière. Ainsi, la grammaire de Denys de Thrace ou la syntaxe d’Apollonius Dyscole constituent des outils, sans toutefois devenir une référence pour la « correction » de la langue. Le vaste domaine des lettres antiques dans sa multitude de variations, de styles, de formes, de lexique, etc. fixe le terrain dans lequel on puise, afin de proposer, de choisir, de rejeter, d’émettre des critiques ou d’adopter les éléments qui constitueraient la langue moderne. Cet état d’esprit conduit à mettre à l’écart l’enseignement de la katharevousa. Étant donné qu’elle est essentiellement changeante, elle est vouée à se dissoudre dans le grec ancien et, en fin du compte, elle ne constitue pas une langue à part entière. Par ailleurs, ce travail d’élaboration, perçu comme un devoir national, requiert non seulement du temps, mais aussi l’engagement de l’ensemble des couches instruites. Ainsi, l’accent est mis sur la constitution d’un corpus littéraire, le développement de la philologie, la promotion des lettres antiques et l’étude des vernaculaires comme moyen d’approfondir la connaissance de la langue ancienne. D’autre part, la démarche que l’on esquisse met à l’écart, dans l’immédiat, la mise en place d’une grammaire explicite, d’un lexique précis et d’une orthographe lisible par la majorité. En somme,

---

<sup>4</sup> A. F. Christidis, « General Introduction : Histories of the Greek Language », in A. F. Christidis (éd.), *A History of Ancient Greek :from the Beginnings to Late Antiquity*, Cambridge, 2007 (1ère éd. en grec, 2001), p. 10. Sur les points de vue de Mavrofydis, de Kodrikas et d’Helladius, voir supra, *La « mission de la langue grecque » et le « droit d’ingérence » des savants occidentaux* (première partie).

elle exclut à court terme la description et la codification, ainsi que la diffusion d'une norme à travers l'appareil scolaire.

La katharevousa commence à perdre du terrain vers la fin du siècle, les vernaculaires sont progressivement réhabilités, tandis qu'une variété orale, brassée dans les grands centres urbains, et élaborée dans la littérature depuis Solomos est proposée à sa place. Dans le dernier quart du siècle, les lacunes et les insuffisances du système éducatif préoccupent sérieusement les divers gouvernements.<sup>5</sup> Une partie des élites exige une réorientation des objectifs et du programme de l'école. Ce qui est mis souvent en cause, outre les questions des infrastructures et des effectifs,<sup>6</sup> c'est la persistance de l'enseignement du grec ancien, ainsi que l'absence ou l'insuffisance de l'enseignement du grec moderne dans les écoles. Pendant la même période, la stratégie de l'assimilation linguistique et culturelle des populations allophones, revendiquées par l'État grec, semble peu efficace. L'assimilation linguistique se heurte à l'enseignement d'une langue morte qui est en même temps incapable de véhiculer, là où elle est enseignée, la réalité et le quotidien des populations rurales dont on revendique la grécité.<sup>7</sup>

Dans la dernière décennie du siècle, deux événements marquent la conjoncture et servent en quelque sorte de déclencheur à ce qui allait suivre : l'effondrement de l'économie grecque, en 1893, et la lourde défaite militaire par l'Empire Ottoman, en 1897. Ces événements allaient ébranler sérieusement la foi en l'avenir de la nation. L'aspect européen de l'identité grecque et le rôle hégémonique que le Royaume prétend jouer dans le contexte balkanique et oriental sont remis en question. Pendant ces années, les élites se trouvent obligées de se pencher à nouveau sur ce qui permettrait au Royaume de redevenir un pays capable d'assumer la mission qu'il s'était donnée au milieu du siècle. La langue et les lettres helléniques comme véhicules de la civilisation dans les Balkans et comme certificat unique d'appartenance à un espace socio-culturel précis (celui de l'Occident européen) sont à leur tour mis en question. C'est en effet dans ce contexte social et politique que le mouvement démotociste surgit avec l'émergence du nouveau siècle.

Le cercle qui se forme autour de Psycharis, dans les années 1890, conteste le projet puriste dans son intégralité. Parmi les objectifs qu'il se pose, nous pouvons distinguer la demande d'un engagement actif des lettrés pour la propagation de l'idéal démotociste, ainsi qu'un travail systématique afin de constituer un corpus littéraire en démotique. Le projet démotociste vise entre autres à l'unification des couches populaires avec leurs élites et à la refondation de l'identité collective sur la base de l'idéologie nationale et républicaine, une refondation qui aurait lieu à l'aide d'une langue véhiculaire qui engloberait la totalité de la population. En somme, la question d'une langue véhiculaire devient capitale pour bâtir une société moderne, en créant des traits d'union non seulement entre les différentes populations rurales ou urbaines,

---

<sup>5</sup> À ce sujet, voir Ch. Koulouri, *Dimensions idéologiques de l'historicité en Grèce...*, op.cit., p. 79-80.

<sup>6</sup> Voir les rapports des inspecteurs rapportés dans l'ouvrage de Koulouri, *ibid.*, p. 74.

<sup>7</sup> À ce sujet, voir A. Fragkoudaki, *Le démotocisme dans l'éducation...*, op.cit., p. 68-70.



mais également entre les élites instruites et la population non instruite. D'autre part, le *roméique* de Psycharis se veut le témoin d'une continuité culturelle, et non plus raciale, entre la Grèce moderne et la civilisation antique.

La deuxième génération de démotocistes prend conscience que l'école constitue un moyen potentiel pour le changement social. L'accent sera mis sur la réforme scolaire, axée sur l'introduction du démotique et la refonte des programmes scolaires. En considérant que la forme actuelle de la langue empêche un véritable accès au savoir qu'elle est censée véhiculer,<sup>8</sup> on exige que cet accès au savoir<sup>9</sup> soit fourni par un outil linguistique qui privilégie et facilite l'acquisition de la connaissance. Ce qu'ils demandent donc, c'est avant tout une langue de l'éducation qui serait une langue unifiée et normalisée. Ainsi, le primaire assurerait pour la majorité des élèves les compétences essentielles dans cette langue, ce qui serait nécessaire pour aboutir à une unité dans l'espace communicatif et pour diffuser une idéologie dominante. Par ailleurs, la variété standard ferait partie de la langue commune, ce qui éviterait le clivage entre les élites et le reste de la société nationale.

À partir de ce moment, que l'on peut situer dans les années 1908-1911, se creuse un écart entre le cercle de Psycharis et le milieu qui encadre l'*Ekpedeftikos Omilos*. La « langue du peuple » que les intellectuels du début du XXe siècle veulent instaurer comme langue nationale n'est pas identique du point de vue linguistique pour tous les démotocistes. Face au paradigme psycharien, qui exige la prédominance du fond commun des vernaculaires, les démotocistes d'*Omilos* proposent un modèle qui fait des concessions, même limitées, à certaines formes de la *katharevousa*. Les choix de ces derniers sont motivés par un besoin de « modération », de compromis, ou encore par une volonté d'opposition au paternalisme psycharien. D'autre part, on se trouve face à des conceptions différentes de la réforme de la langue, quant à sa démarche, ses perspectives et les moyens à mettre en œuvre. La deuxième génération de démotocistes manifeste une volonté de faire du grec moderne commun une langue standard. En d'autres termes, l'action des leaders d'*Omilos*, ainsi que les interventions ponctuelles des autorités institutionnelles, visent à imposer une variété stabilisée, décrite et prescrite grâce à une grammaire et un dictionnaire,<sup>10</sup> sur « un territoire, stable [après 1922], et unifié par des institutions, entre autres culturelles-linguistiques ».<sup>11</sup>

Dans tous les cas, après 1910, les choix des fondateurs d'*Ekpedeftikos Omilos* domineront et, vingt-six ans plus tard, ils écarteront à jamais toute autre tendance linguistique démotociste qui aspirerait à s'imposer au niveau institutionnel : le comité chargé de rédiger une grammaire scolaire pour le compte du régime de Metaxas est composé de démotocistes modérés et loyaux au régime, dans un contexte politique qui ne favorise pas les solutions radicales. La grammaire de Triantafyllidis est d'une

---

<sup>8</sup> Ibid., p. 24.

<sup>9</sup> Un savoir qu'ils souhaitent, ne l'oublions pas, utile et fonctionnel.

<sup>10</sup> Quoiqu'une grammaire de référence soit éditée en 1941, un dictionnaire de référence, complet, ne réussit pas à voir le jour dans ces mêmes années.

<sup>11</sup> D. Baggioni, *Langues et nations en Europe*, op.cit., p. 85.

certaine manière l'acte de naissance d'une langue officielle, qui sera définitivement instaurée, en 1975. C'est cette norme qui sera enseignée pendant environ quarante ans dans les écoles, et qui constituera en quelque sorte le modèle unique de « langue populaire ». Et au lendemain de la chute du régime des colonels, la nouvelle langue officielle sera inscrite dans la loi portant sur l'organisation de l'Éducation nationale.<sup>12</sup>

Lorsque la réforme, relancée à plusieurs reprises entre 1917 et 1940, semble stagner ou parfois même régresser, et que les mouvements populaires qui émergent avant la deuxième guerre menacent le statu quo, la contre-attaque idéologique du purisme devient totale. Dans le cadre radicalisé des oppositions politiques et sociales, et de la polarisation des conflits sociaux, la gauche montante de l'entre deux guerres récupère le mouvement démotociste dans son camp, tandis que l'idéologie de la katharevousa, qui a émergé un siècle plus tôt, est récupérée par la droite royaliste et par une partie des élites, comme arme idéologique parmi d'autres, face à une société qui, après la deuxième guerre mondiale, revendiquera comme seule langue légitime le démotique.

---

<sup>12</sup> Il s'agit de la loi 309 de 1975. Plus précisément, « l'article 2 de la loi 309 du 30 avril 1976 concernant "l'organisation et l'administration de l'Éducation Générale" fixe ainsi, pour la République Hellénique, la question de la langue: "1. À partir de l'année scolaire 1976-1977, à tous les niveaux de l'Éducation Générale, la langue de l'enseignement, la langue-objet de l'enseignement et la langue des livres scolaires est le néo-hellénique. 2. Par langue néo-hellénique, on entend la langue démotique, celle qui a été développée comme instrument d'expression panhellénique par le peuple grec et les écrivains reconnus (dokimoi) de la Nation, et construite sans régionalismes et particularités" » (cité dans l'article de Ch. Clairis, « Le cas du grec », in I. Fodor et C. Hagège (éd.), *La réforme des langues*, tome 1, Louvain, 1983, p. 351.

## B. L'histoire du grec moderne au XIXe siècle : lacunes et limites de la recherche contemporaine

Le débat portant sur la question de la langue, dans la seconde moitié du XIXe siècle, prend la forme d'une véritable bataille à l'aube du XXe. L'aspect que le débat acquiert dans le premier tiers du siècle dépasse largement la frontière de la critique bienveillante, des arguments scientifiques et de la volonté de comprendre et de construire. Toutefois, un ensemble de spécialistes - notamment des linguistes et des historiens -, des auteurs littéraires et des intellectuels engagés ont contribué, depuis l'entre-deux-guerres, à faire évoluer les attitudes et les attentes de la société grecque, sur la question de la langue. L'édifice de la *katharevousa* s'est défait irrévocablement pendant la période de la dictature des colonels.<sup>13</sup> De nos jours, l'image de cette langue et des savants puristes est fondée, dans une large mesure, sur les critiques formulées par deux générations de démotocistes. Mais, tandis que la critique a contribué à dissiper le brouillard idéologique qui a longtemps recouvert la question, elle s'est rarement attachée à examiner le revêtement idéologique du mouvement démotociste. À partir des observations que nous avons faites précédemment, nous nous interrogerons maintenant sur certains aspects de la critique démotociste. Nous voudrions également prolonger et compléter des analyses récentes, portant sur un certain héritage puriste que nous pouvons constater de nos jours.

En 1830, c'est-à-dire au moment où l'État grec s'établit, nous pouvons observer qu'une minorité composée de gens instruits maîtrisent et pratiquent à l'écrit une variété qui s'écarte des vernaculaires et du grec moderne commun. Cette variété, qui constitue *un médium linguistique universel* pour les couches instruites grecques ou grécophones, aspire à la perfection et prétend constituer la langue de toute la nation. À ce moment historique précis, *au moment zéro* en quelque sorte, pour l'État et la société néo-helléniques, *aucune prédiction ne peut être faite sur l'avenir de cette variété*. Nous pouvons certes observer qu'un ensemble de facteurs et de conditions sont réunis pour fixer le contexte au sein duquel de nombreuses possibilités se dessinent. Toutefois, nous ne pouvons pas parler des contraintes historiques définissant un parcours qui allait donner au grec moderne commun sa forme actuelle. L'échec du projet puriste n'est dû ni à la complexité de l'aspect morpho-syntaxique de la *katharevousa*, ni aux faits qui lui ont été reprochés jusqu'à une période récente. D'autre part, la progression des projets démotocistes, même si elle est lente, n'est pas le résultat de la fixation d'une langue « vivante », « naturelle » et « intelligible » face à une langue « morte », « artificielle » et « inaccessible », ni de la « langue du peuple », face à une langue « pédante ».<sup>14</sup> L'exemple de l'hébreu nous montre comment une langue qui a cessé d'être parlée pendant des siècles a pu répondre aux besoins d'une communauté qui allait constituer un État national, au milieu du XXe

---

<sup>13</sup> À ce sujet, voir A. Frangkoudaki, *La langue et la nation, 1880-1980*, op.cit., p. 88-93.

<sup>14</sup> Il s'agit en effet d'arguments formulés par les démotocistes du début du XXe et qui sont largement repris par une partie importante des héritiers du mouvement.

siècle.<sup>15</sup>

L'acte fondateur qui a permis la réémergence de l'hébreu aide à relativiser l'opinion qui prétend que le retour au grec ancien était illusoire et intempestif. L'objectif de Ben Yehuda était de forger un outil linguistique qui serait, en premier lieu, la langue de communication entre les différentes communautés juives. Son initiative répond au climat de ce dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle : la « fabrication » de langues destinées à devenir véhiculaires se manifeste avec la vague des langues internationales auxiliaires. Dès lors, il entame un travail<sup>16</sup> afin de forger des mots et une grammaire, destinés, avant tout, aux usages linguistiques du quotidien. Il met l'accent sur l'aspect fonctionnel d'un fonds lexical commun servant à couvrir les besoins d'une communication orale.<sup>17</sup> « One of the greatest problems that Eliezer ben Yehudah faced was the lack of words in Hebrew that were needed to describe all the complex culture of modern life with its machinery and electricity, aeroplanes, radios et cetera. He singlehanded wrote a great dictionary of the Hebrew language ».<sup>18</sup>

Outre le dictionnaire, l'autre pas décisif dans sa démarche est la fondation d'une haute instance chargée de surveiller et de coordonner le développement de la langue. « He also formed the Vaad-ha-Lashon ... a group of the wisest and most learned men in the land, who have set for themselves the task of creating the thousands and tens of thousands of needed new words ».<sup>19</sup> Il s'agit d'un comité qui allait devenir plus tard l'Académie des Lettres de l'État d'Israël. La Vaad-ha-Lashon est donc l'autorité qui allait décider et trancher sur ce qui devait être retenu, modifié, précisé, restauré, etc. : « There were many ancient Hebrew words whose meaning was doubtful or unclear or vague. To these words, the Vaad-ha-Lashon would assign a clear, sharp, specific

---

<sup>15</sup> La « résurrection » d'une langue morte n'est pas, d'après nous, le terme approprié pour décrire ce phénomène. Du point de vue sociolinguistique, deux sociétés séparées par trois mille ans d'histoire n'auraient que des langues séparées. En d'autres termes, deux ensembles sociaux ayant des structures sociales, des rapports de production et des cultures différents, dans l'espace et dans le temps, n'auraient pas deux codes linguistiques identiques. Il s'agit donc du degré de proximité, du fonds morpho-syntaxique, phonologique et lexical entre deux variétés. Par ailleurs, J. Myhill note à ce propos : « An other point which must be made from the outset is that Modern Hebrew is, by no means, identical to the language of the Bible or the Mishna: it is not today and it was not when it was revived 100 years ago » (J. Myhill, *Language in Jewish Society. Towards a New Understanding*, Toronto, 2004, p. 75).

<sup>16</sup> L'émergence de l'hébreu moderne n'est certes pas due au travail et à la détermination d'une seule personne. Toutefois, dans le cadre de ce mémoire, il nous est impossible de développer l'ensemble des initiatives du savant juif, ainsi que le cadre d'où l'hébreu a surgi. L'ouvrage qui, à notre avis, donne un bon aperçu de la question est celui de J. Fellman, *The Revival of a Classical Tongue. Eliezer Ben Yehuda and the Modern Hebrew Language*, La Haye, 1973. En ce qui concerne les initiatives de Ben Yehuda que nous décrivons dans les lignes qui suivent, nous nous sommes fondé sur le chapitre « The seven steps of Ben Yehuda » (p. 33-93), où l'on trouve l'analyse de ses objectifs, de sa démarche et de son action.

<sup>17</sup> E. Ullendorff, « Hebrew in Mandatary Palestine » in Wiliam Horbury (éd.), *Hebrew Study from Ezra to Ben-Yehuda*, Édimbourg, p. 302 et E. Horowitz, *How the Hebrew Language Grew*, Ktav, 1993, p. 6-7.

<sup>18</sup> E. Horrovitz, op.cit., p. 6.

<sup>19</sup> Ibid., p. 6-7

meaning, restoring them to active and useful life [...] The Vaad-ha-Lashon has issued many special vocabulary books giving detailed lists of words used in different professions and activities. There is a special dictionary of about 3,000 words for athletics, a thousand word dictionary of kitchen terms ; tremendously large dictionaries for such fields as medicine, electricity, plant and animal life, for use in printing, military science, and so on ».<sup>20</sup> Au moment où l'État israélien est créé, le noyau de locuteurs de l'hébreu est bel et bien présent : entre trois et quatre cent mille personnes l'emploient comme langue commune.<sup>21</sup> Il s'agit d'une langue de communication orale et écrite, qui assure le contact entre des Juifs appartenant à de groupes linguistiques différents. Au bout d'un demi siècle d'existence, il a fait ses preuves comme langue commune entre des populations qui parlaient le yiddish, l'arabe et le judéo-espagnol, et dont les cultures d'origine étaient différentes, voire hétérogènes.

En ce qui concerne notre recherche, nous avons observé qu'un objectif semblable, à savoir « la résurrection du grec ancien », a préoccupé les élites grecques. Par ailleurs, au moment de sa naissance, le pays a eu besoin d'une langue fonctionnelle dans tous les champs de communication, une langue véhiculaire tant à l'oral qu'à l'écrit. Cependant, la démarche, ainsi que les moyens mis en place étaient différents, si l'on compare avec le cas de l'hébreu. L'accent a été mis sur le développement progressif d'une littérature et d'une grammatologie, à travers une « régulation naturelle », au dépens d'une codification et d'une diffusion immédiates. Le projet que Vyzantios a formulé dans les années 1830 présente des points communs avec celui de Ben Yehouda, mais il s'inscrit dans un autre cadre sociopolitique. Pour Vyzantios, les sources d'un futur dictionnaire grec seraient le dictionnaire de l'Académie française, ainsi que le fonds lexical et étymologique du grec ancien, tandis qu'une haute instance aurait le dernier mot et déciderait de ce qui devrait être retenu ou rejeté. La vision de Vyzantios est, dans une certaine mesure, moins « élitiste » que celle de Ben Yehouda. Il fait entrer en jeu toute personne lettrée, du simple amateur des lettres aux savants majeurs, en distribuant les tâches que chaque partie doit accomplir. Et cette manière précise d'aborder la question, c'est-à-dire le besoin d'un engagement universel, caractérise l'ensemble de la communauté des lettrés grecs de cette période. Un autre trait qui sépare les deux cas est l'objet et le destinataire de ce dictionnaire. Vyzantios vise la fabrication d'une *scripta* pour l'État grec, d'une langue destinée aux institutions du pouvoir politique. Pour Ben Yehouda, le destinataire naturel est l'ensemble des communautés de la diaspora, dans la mesure où un État juif n'est pas encore en place. Qu'aurait donné alors une autre démarche d'archaïsation du grec moderne, une démarche proche de celle des savants juifs, ou, au contraire, une adoption des usages proposés par Psycharis ? Certes, nous ne saurions pas répondre à ces questions. Mais la mise en parallèle que nous avons faite avec l'hébreu montre qu'en 1830 on pouvait tout aussi bien envisager un grec fort

---

<sup>20</sup> Ibid., p. 7.

<sup>21</sup> E. Ullendorff, op.cit., p. 303-304.

archaïque qu'un grec modelé sur le fonds dialectal moderne.<sup>22</sup>

Par conséquent, du point de vue linguistique, la katharevousa ne se trouve pas à l'origine de la « scission de l'espace communicatif » en Grèce.<sup>23</sup> Plus précisément, ce ne sont pas les éléments morpho-syntaxiques et lexicaux de la langue purifiée qui ont provoqué la scission communicative,<sup>24</sup> mais plutôt la mise en place et la reproduction des rapports sociaux précis, depuis 1830. En outre, le projet puriste a répondu aux objectifs stratégiques du nationalisme grec, tels qu'ils sont définis par le pouvoir politique et les élites grecques des deux côtés de la frontière, dans la configuration sociale, politique et culturelle de la seconde moitié du siècle. En somme, ce n'est pas le fond linguistique des deux variétés qui a déterminé l'issue de la question, mais les acteurs impliqués qui ont agi dans un cadre historique fixé par un ensemble de facteurs et de contraintes sociopolitiques.

La recherche contemporaine concentre son intérêt essentiellement sur la période allant de la fin du XIXe siècle jusqu'aux années 1930. Beaucoup de chercheurs, passant en revue la période de 1830 à 1880, avancent des interprétations pertinentes, mais parfois partielles ou insuffisantes pour une période aussi complexe, mais fort importante si l'on veut comprendre l'émergence et l'évolution du mouvement démotociste. L'archaïsation à perpétuité, l'effort de faire renaître le grec ancien et la foi en sa résurrection, la forte hétérogénéité de la katharevousa, les aspirations d'une conquête culturelle de l'Orient grâce à la langue et aux lettres antiques sont des attitudes et des pratiques cohérentes, si nous les considérons dans le cadre socio-historique grec, proche-oriental et balkanique de la seconde moitié du XIXe siècle.

D'après certains chercheurs, l'archaïsme, *l'archéomanie*, ou en ce qui nous concerne, l'archaïsation poussée du grec moderne, attitudes fort présentes au milieu du siècle, se développent dans le climat du romantisme qui domine la littérature et règne dans l'esprit des lettrés.<sup>25</sup> Or, le romantisme ne suffit ni ne parvient à expliquer certains phénomènes ; parfois même, faute d'une recherche plus approfondie, des chercheurs se contentent de considérer ces phénomènes comme des extravagances du

---

<sup>22</sup> La question de la comparaison de l'histoire récente des deux langues est, à notre avis, un vaste sujet. Les trois paragraphes que nous lui avons consacrés ne font que l'ébaucher. Les efforts de Ben Yehouda, les objectifs qu'il s'est donnés, la fondation de la Vaad-ha-Lashon ne constituent guère un cadre interprétatif ; ces facteurs aident néanmoins le lecteur à mieux cerner les raisons qui ont conduit le projet puriste grec à l'échec. Les nombreuses questions qui émergent, lorsqu'on s'attelle à un parallèle entre ces deux langues, mériteraient une analyse à part.

<sup>23</sup> La « scission de l'espace communicatif » ou d'une manière plus précise, « la scission de communication entre les classes » (*το ταξικό επικοινωνιακό σχίσμα*) sont des notions que Tsoukalas développe, dans son étude portant sur le rôle de l'appareil scolaire dans la reproduction des rapports sociaux (K. Tsoukalas, *Dépendance et reproduction...*, p. 532-551).

<sup>24</sup> Des variétés orales, plus ou moins proches de la langue commune auraient pu, potentiellement, créer une « scission communicative » de nature semblable, sous certaines conditions.

<sup>25</sup> Voir notamment A. Politis, *Ρομαντικά χρόνια : ιδεολογίες και νοοτροπίες στην Ελλάδα του 1830-1880* [*Les années romantiques: idéologies et mentalités en Grèce dans les années 1830-1880*], Athènes, 1993.

purisme. En nous fondant sur ce que nous avons exposé dans ce mémoire, nous pensons que les attitudes de *l'archéomanie*, les pratiques d'hyper-archaïsation ou encore la fluidité de la langue puriste ne sont pas dues uniquement à une simple extravagance puriste, au climat romantique<sup>26</sup> ou réactionnaire de l'époque, et encore moins à une confrontation entre progressistes et conservateurs.

Notons, tout d'abord, que la question de la langue en Grèce ne peut pas être réduite à un combat entre progressistes et conservateurs, éclairés et réactionnaires, gauche et droite bien qu'elle revête par moments certains de ces aspects. Quant aux interprétations s'appuyant sur la notion des savants « progressistes et conservateurs », nous sommes pour le moins sceptiques, lorsque l'intérêt de la recherche porte sur le XIXe siècle. Plusieurs chercheurs, depuis le milieu du XXe, ont relevé dans le conflit démotique - katharevousa une opposition entre savants ou intellectuels progressistes et conservateurs.<sup>27</sup> Certes, cette opposition peut être justifiée dans le contexte de l'après-guerre. Le clivage gauche - droite, la polarisation de la société grecque à cause de la guerre civile, ainsi que les événements de l'entre-deux-guerres ont ramené la question de la langue à un conflit entre conservateurs et progressistes.<sup>28</sup> Or, ce schéma est au moins réducteur s'il est projeté au XIXe siècle.<sup>29</sup> Il semble à première vue contenir des contradictions. À titre d'exemple, Charalambakis range P. Soutsos, D. Mavrofydis, K. Kontos et P. Karolidis du côté des conservateurs, voire ancêtremanes.<sup>30</sup> Toutefois, d'après nous, un véritable fossé sépare les convictions

---

<sup>26</sup> « Toutefois, durant les vingt dernières années du XIXe siècle, commencent à s'exprimer des réactions systématiques face aux extravagances romantiques de l'archaïsme ». Voir R. Stavridi Patrikiou, « Το γλωσσικό ζήτημα » [« La question de la langue »], in A. F. Christidis et M. Theodoropoulou (éds), *Εγκυκλοπαιδικός οδηγός για τη γλώσσα* [Guide encyclopédique pour la langue], Thessalonique, 2001, p. 156.

<sup>27</sup> Il s'agit de chercheurs de la seconde moitié du XXe, comme K. Th. Dimaras, A. Kyriakidou Nestoros, R. Browning, Ch. Charalambakis, provenant des disciplines de l'histoire, de l'ethnologie, ou de la linguistique. Quoique nous ne puissions pas parler de schémas interprétatifs complets, fondés sur cette dichotomie, nous observons néanmoins une tendance à expliquer souvent les phénomènes à travers ce prisme.

<sup>28</sup> Au sujet de l'usage de la katharevousa comme indice linguistique de l'opinion du locuteur et d'intégration politique, A. Fragkoudaki remarque : « Tout au long de cette période [c'est-à-dire après 1949] et jusqu'au milieu des années 1960, la moindre variation dans l'usage d'une terminaison, d'un génitif, d'un pronom relatif ou encore un simple changement d'accent tonique [...] constituent des indices linguistiques qui témoignent de l'intégration à des groupes politiques [différents], ainsi que la distribution des locuteurs dans des camps politiques opposés ». A. Fragkoudaki, *La langue et la nation...*, op.cit., p. 75. En ce qui concerne l'aspect du conflit pendant l'après-guerre, voir dans le même ouvrage p. 73-87.

<sup>29</sup> Mais, même pour le XXe siècle, l'opposition des deux courants ne peut se réduire uniquement à un conflit entre gauche et droite, notamment en ce qui concerne les trois premières décennies du siècle.

<sup>30</sup> « D'une part, nous avons les “ancêtremanes” tels que P. Soutsos, K. Kontos, D. Mavrofydis, P. Karolidis et, d'autre part, le linguiste sage mais “conservateur” G. Chatzidakis. Amantos suit la voie que Chatzidakis a ouverte, étant toutefois plus progressiste », Ch. Charalambakis, *Νεοελληνικός λόγος. Μελέτες για τη γλώσσα, τη λογοτεχνία και το ύφος* [Modern Greek discourse : Studies in Language, Literature and Style], Athènes, 1992, p. 167-168. Par le néologisme *ancêtremanes*, nous

politiques, idéologiques et autres des deux premiers. En outre, même si nous nous écartons de leurs convictions, nous pouvons constater que même leur purisme n'est pas identique. Quant au linguiste Chatzidakis, loin d'être un ancêtreman, il s'est distingué par sa modération et son ouverture d'esprit.

D'autre part, « le progressisme » politique qui s'exprime à travers le libéralisme, ou parfois par le socialisme, n'implique pas automatiquement une identification aux positions démoticistes. Drakoulis, qui est fortement attaché aux idées socialistes reste un puriste modéré. Il en est de même pour le *laographe* N. G. Politis, un libéral convaincu, qui ne se place pas, non plus, du côté des démoticistes.<sup>31</sup> En revanche, P. Vlastos, ce démoticiste militant du début du XXe siècle, exprime ouvertement un nationalisme bâti sur un fond nettement raciste.<sup>32</sup> Ion Dragoumis, une autre personnalité marquante du mouvement démoticiste ne se situe pas loin de Vlastos, mis à part les accents racistes. Il serait inutile de multiplier les exemples pour démontrer que les convictions politiques ou idéologiques n'impliquent pas automatiquement, pendant cette période, l'identification à l'une ou à l'autre option de la réforme du grec moderne.<sup>33</sup>

Par ailleurs, l'emploi des termes *progressiste* et *conservateur* pour qualifier les protagonistes de la réforme au XIXe siècle pourrait susciter une certaine défiance. Le pays grec, *au milieu de ce siècle*, n'est pas structuré de la même manière que les sociétés où sont nés les grands mouvements progressistes et conservateurs. La masse prolétaire des sociétés occidentales est quasi-inexistante en Grèce et, dans le même temps, les rapports de production capitalistes n'arrivent pas à percer dans le monde paysan. L'urbanisation n'a pas encore les rythmes ou la nature qu'elle acquerra après la première guerre mondiale.<sup>34</sup> Les infrastructures du pays restent rudimentaires jusqu'aux années 1880, tandis que le système éducatif est ancré sur un modèle de transmission de connaissance scolastique et stérile.<sup>35</sup> Les richesses proviennent surtout du commerce et, à un moindre degré, de l'exportation de produits agricoles. Au niveau de l'idéologie, le libéralisme politique reste pour l'instant marginal, tandis que la cause nationale tend à monopoliser les débats des élites. Aucun mouvement massif aucun soulèvement, à quelques exceptions près, ne ressemble aux mouvements ouvriers de Thessalonique, ou aux revendications paysannes, du début du nouveau siècle.<sup>36</sup> Dans ce contexte, l'emploi des termes *progressiste* et *conservateur*,

---

traduisons le mot grec *προγονόπληκτος* qui est connoté de manière négative et signifie l'adorateur des ancêtres antiques.

<sup>31</sup> À ce sujet voir A. Politis, op.cit., p. 112.

<sup>32</sup> Ermonas [P. Vlastos], « Η Φυλή » [« La Race »], in *Noumas*, 6 (279), 1908, p. 1-6.

<sup>33</sup> Quant à l'émergence du mouvement démoticiste R. Stavridi Patrikiou a bien exposé la multitude des convictions politiques des intellectuels démoticistes, dans son livre *Démoticisme et question sociale*, op.cit., p. λ'-ο'.

<sup>34</sup> En ce qui concerne les mouvements des populations rurales vers les centres urbains, voir G. B. Dertilis, *Histoire de l'État grec, 1830-1920*, op.cit., p. 398-401 et K. Tsoukalas, *Dépendance et reproduction*, op.cit., p. 105-111.

<sup>35</sup> Ch. Koulouri, op.cit., p. 79-80.

<sup>36</sup> À ce sujet, voir K. Moskof, *Εισαγωγικά στην ιστορία του κινήματος της εργατικής τάξης*.



pour analyser les événements du milieu du XIXe siècle pose de sérieux problèmes.

Par conséquent, si nous voulons comprendre les événements de cette période, il faut avant tout éviter le prisme de cette bipolarité. De même, il faut tenir compte du fait que la question s'étend sur une longue période, allant du milieu du XVIIIe siècle jusqu'à la chute de la dictature de colonels. Il y a certes un axe commun qui relie ces deux dates, mais tout au long de ces deux siècles, la question revêt des aspects différents dus à une série de facteurs sociaux, politiques, économiques et culturels propres à chacune de ses phases.

Dans le prolongement de ce que nous avons exposé dans ce mémoire, nous devons également nous arrêter sur l'interprétation de la la prédominance puriste au lendemain de la guerre de l'Indépendance. D'après notre analyse, il ressort que la prédominance de la katharevousa ne s'explique pas seulement par le romantisme, par la régression des « Lumières néo-helléniques » devant la remontée du réactionisme politique ou encore par la forte présence des élites Phanariotes au sein des classes dirigeantes. Or, la recherche récente revient régulièrement sur ces facteurs, sans prendre en considération une série d'autres événements dans leur configuration socio-historique. Par exemple, lorsque Browning examine la « toute puissance puriste », pendant les décennies qui ont suivi l'établissement de l'État, il constate : « The years after the establishment of the state of Greece were a period of political reaction, during which the emerging ruling class rejected the rationalist and democratic spirit which had animated the generation of the liberation. This ruling class consisted to ever-growing degree of wealthy Phanariots from Constantinople and their hangers-on, men wedded to the traditional learned tongue and fearful of the political implications of its rejection in favour of the speech of the mass of the people [...] By the end of the nineteenth century the influence of the Phanariots had declined, a new native bourgeoisie was growing up, universal education was producing a literate population which had nothing to read, and a generation of scholars and critics trained in France and Germany was intrested itself in the history of the Greek language -the katharevousa had no history ». <sup>37</sup> Sans aucun doute, l'idéologie des élites, ainsi que le modèle politique imposé ont constitué des facteurs importants pour la prédominance de la katharevousa. Néanmoins, au sein des élites qui ont encadré le pouvoir politique, ne serait-ce que de manière occasionnelle, se trouvaient de nombreuses personnalités qui étaient loin des positions réactionnaires que Browning évoque. L'homme d'État S. Trikoupis, le professeur K. Asopios avec ses disciples ou collaborateurs, <sup>38</sup> les hommes de lettres tels que Tertsetis ou Farmakidis étaient des personnalités qui exprimaient un certain libéralisme politique s'inspirant des « Lumières néo-helléniques ». Néanmoins, bien qu'ils aient été opposés aux milieux

---

[*Introduction à l'histoire du mouvement ouvrier*], Athènes, 1988. Plus particulièrement, pour le dernier quart du XIXe siècle, voir p. 176-198 ; en ce qui concerne la période allant du début du siècle à la fin de la première guerre, voir p. 337-402 ; pour l'entre-deux guerres voir p. 408-474.

<sup>37</sup> R. Browning *Medieval and Modern Greek* (2e éd.), op.cit., p. 103-104 et 107 respectivement.

<sup>38</sup> Il s'agit avant tout de Koumanoudis, d'Ioannou et de Mavrofydis.

qui exprimaient des positions réactionnaires pendant cette période,<sup>39</sup> leurs pratiques ont bel et bien légitimé le purisme.

De plus, ni la décadence de l'influence phanariote à la fin du XIXe, ni l'éducation universelle, ni le manque de lectures ne sont en cause dans la quête d'une autre variété. À l'argument de la prédominance et de l'influence phanariote, nous pourrions opposer celui du conflit entre autochtones et hétérochtones,<sup>40</sup> ce qui prouve que, dans les décennies qui ont suivi l'Indépendance, le rapport de force entre les élites était très fluide et qu'une multitude de groupes et de réseaux se trouvaient en concurrence pour le contrôle de l'appareil d'État. D'autre part, l'éducation universelle gisait, pendant longtemps, dans les textes législatifs. Des recherches ont mis en lumière, le fait que l'illettrisme fut un phénomène bien réel à la fin du siècle, malgré un taux de scolarisation assez important par rapport à d'autres pays balkaniques ou européens.<sup>41</sup> Par ailleurs, l'imprimé, sous plusieurs formes, était assez diffusé au sein des couches lettrées de la population, et la littérature puriste arrivait encore à donner des œuvres relativement populaires, ce qui signifie qu'il y avait jusqu'à un certain point une « matière » qui se prêtait à la lecture.

De même, il est important de noter que ce n'est pas le manque d'un passé historique de la katharevousa qui a orienté l'intérêt pour l'histoire de la langue en direction du grec moderne, à la fin du XIXe siècle. Contrairement aux affirmations des démotocistes et malgré son hétérogénéité ou ses « extravagances », la variété puriste n'était pas une langue artificielle. Elle n'a pas constitué un code fabriqué, comme ce fut le cas avec le volapuk ou l'esperanto, pendant cette période. Elle n'était pas non plus un pidgin ou un sabir récemment émergé. La longue tradition savante, remontant à l'époque gréco-romaine et au courant atticiste, constitue en quelque sorte l'histoire ou la préhistoire de la katharevousa, même si cette dernière n'est pas identique aux textes atticistes de la basse Antiquité, au grec de l'Église orthodoxe, ou à la littérature savante de Byzance. De même, le démotique de l'entre-deux-guerres ne s'identifie pas non plus à la variété de *Ptochoprodromos* ou à celle des chants de *Digenis*, alors qu'il prétend avoir une histoire remontant à la basse Antiquité.

Certes, quelques uns de ces faits relevés par les chercheurs contemporains ont

---

<sup>39</sup> Voir à titre d'exemple la querelle qui surgit au début des années 1850 entre Asopios et Soutsos, (chapitre V. du présent mémoire, « La responsabilité collective de la communauté de lettrés et l'autorité individuelle » et P. Moullas, « Η διαμάχη Π. Σούτσου - Κ. Ασωπίου (1853) και η ιστορική συγκυρία » [« La querelle entre P. Soutsos et C. Asopios et la conjoncture historique »], in *Eranistis*, 11 (202), 1974, p. 137-150) ou encore l'opposition entre le cercle d'Asopios et le milieu de Rangavis (P. Moullas, *Les Concours poétiques*, op.cit., p. 371).

<sup>40</sup> À ce sujet, voir P. Diatsentos *La Guerre de l'Indépendance hellénique à travers la presse grecque pendant le règne du roi Othon (1833-1862)*, mémoire de D.E.A., E.H.E.S.S., Paris, 1997, p. 27-29, I. Dimakis, *Η πολιτειακή μεταβολή του 1843 και το ζήτημα των αυτοχθόνων και ετεροχθόνων* [La réforme du régime en 1843 et la question des autochtones et des hétérochtones] Athènes, 1991, et G. Anastasiadis, « Η της Τρίτης Σεπτεμβρίου εν Αθήναις » *Εθνική Συνέλευση (1843-1844)* [L'Assemblée nationale « du 3 septembre à Athènes » (1843-1844)], Thessalonique, 1992, p. 72-77.

<sup>41</sup> À ce propos, voir K. Tsoukalas, op.cit., p. 392-397, D. Glinos, in *Didaskaliko Vima*, 72, 1926 et Ch. Koulouri, op.cit., p. 74-75.

joué un rôle dans la prédominance de la katharevousa après 1830. Mais un ensemble d'autres facteurs ont contribué à ce que cette variété s'impose dans le nouveau pays. La conjoncture historique de la guerre de l'Indépendance qui a donné naissance à l'État, ainsi que ce que l'on a l'habitude de nommer dans la bibliographie grecque, « la diglossie historique » peuvent apporter un éclairage sur ce point.

Tout d'abord, comme nous l'avons noté dans notre introduction, pendant l'époque ottomane, une variété archaïsante du grec est utilisée dans l'administration, ne serait-ce que de manière restreinte. D'autre part, faisant abstraction des éventuelles variations morpho-syntaxiques ou autres, cette variété constitue également la langue officielle de l'Église de Constantinople, voire sa langue liturgique. Le grec archaïsant de l'époque ottomane, avec toutes ses variantes, constitue une langue commune à un groupe de savants, qu'ils soient laïcs ou cléricaux. Il s'agit d'une langue commune écrite, qui, malgré ses variations de style, de lexique ou de morphologie, est suffisamment codifiée et elle est essentiellement utilisée dans la gestion des affaires de l'Église, dans la liturgie orthodoxe, dans les domaines du savoir de la théologie et de la philosophie, ainsi que dans le cadre de l'administration. En ce sens, il s'agit d'une langue commune « du savoir et du pouvoir »,<sup>42</sup> une langue à la fois liturgique et sacrée, investie d'un rôle symbolique considérable ; et au même titre que le latin de la Renaissance, la langue archaïsante « n'est plus la langue première d'une communauté de locuteurs, mais pour chaque utilisateur une langue seconde semi-artificialisée »<sup>43</sup>. Depuis la basse Antiquité, elle possède donc un *statut d'unicité* face aux variétés orales et quoiqu'elle ne soit pas toujours la langue officielle ou celle des élites byzantines, elle détient toutefois un statut privilégié, même après 1453.

Pour comprendre la prédominance de la katharevousa dans les années qui ont suivi la création de l'État, il faut également examiner la période de l'insurrection grecque, pendant laquelle elle s'est imposée, *de facto*, en tant que langue de l'État. Les événements de la période nous aident à formuler une série d'hypothèses qui semblent plausibles, et qui nous éclairent également sur les raisons pour lesquelles elle a constitué la seule issue à ce moment historique :

1. Tout d'abord, comme nous l'avons noté, la katharevousa est déjà une langue de prestige au moment de l'insurrection. Des variétés qui sont à l'origine de celle-ci ont été employées les siècles précédents dans une grande partie de la littérature savante, par la plupart des auteurs des « Lumières néo-helléniques » et dans l'enseignement grécophone au cours du XVIIIe siècle. Elle porte donc le poids de la tradition. En outre, il s'agit de la langue qui se rapproche le plus des textes prestigieux du grec ancien, par son vocabulaire, sa morphologie et sa syntaxe. Sa prédominance symbolique et son usage généralisé sont déjà acquis au moment où débute la lutte pour l'Indépendance.

2. Ajoutons que pendant les siècles de la présence ottomane ou vénitienne, aucune variété régionale n'a acquis un tel statut de langue de prestige ; aucune variété n'a non plus constitué une langue commune à l'oral ou à l'écrit. Durant ces siècles, très peu

---

<sup>42</sup> Il s'agit bien d'une langue de l'autorité, mais aussi une langue qui fait autorité.

<sup>43</sup> L. Giard, art.cit., p. 212.

de variétés accèdent à l'écrit, et à peine une ou deux parviennent à produire une littérature significative. La variété crétoise, par exemple, produit une littérature remarquable au XVIIIe siècle, mais aux siècles suivants, elle n'évolue pas vraiment comme langue littéraire et n'arrive pas à acquérir un statut de langue de prestige. Par conséquent, au moment de l'insurrection, la katharevousa nous paraît être la seule qui puisse prétendre à accéder au statut de langue officielle et nationale.

3. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que les personnes qui ont encadré le pouvoir exécutif des territoires insurgés pouvaient manipuler cette variété avec aisance. Nous avons vu que le grec écrit variait d'un registre proche de la langue orale, jusqu'à une forme ressemblant beaucoup au grec ancien.<sup>44</sup> Les personnes qui ont encadré l'administration, de par leur origine sociale et leur instruction (milieu phanariote, maîtres et professeurs, ou savants grecs de la diaspora) maîtrisaient et pratiquaient davantage à l'écrit la variété archaïsante plutôt qu'une autre forme fondée sur le grec parlé. Il devient donc clair que cette tradition restreint les choix et confine les pratiques des lettrés dans un champ bien déterminé.

4. La maîtrise de la katharevousa a également exprimé une sorte de pouvoir symbolique dans certains milieux qui ont participé à l'insurrection. En effet, il s'agit d'un pouvoir symbolique qui se trouvait entre les mains des lettrés de l'époque. Ce pouvoir venait du fait que la variété en question était peu ou pas compréhensible au grand nombre des insurgés et qu'en même temps elle véhiculait la volonté de tous au niveau du pouvoir politique. Les textes législatifs, les décrets, la correspondance, ou de simples annonces ne pouvaient être formulés que par les spécialistes et étaient compris par toute personne ayant des compétences passives dans cette langue, c'est-à-dire par une minorité de gens instruits.<sup>45</sup> Ces spécialistes étaient bien évidemment les lettrés, notamment ceux qui avaient une quelconque expérience dans l'administration ottomane ou dans un autre appareil exécutif. Ainsi, au début du soulèvement, nous apercevons les anciennes élites grecques face à celles qui ont surgi avant et pendant la guerre : les notables, le clergé orthodoxe, et les Phanariotes essaient, chacun de son côté, de contrôler le pouvoir législatif et l'exécutif. Les *kleftes* et les *armatoles* deviennent les chefs de guerre et acquièrent une place capitale pendant les hostilités, aussi bien au sein du pouvoir politique que sur les champs de bataille. Les négociants et les propriétaires de bateaux détiennent le financement et essaient, eux aussi, de

---

<sup>44</sup> À part la longue et solide tradition linguistique de la variété archaïsante, héritée par l'État et les élites instruites de Byzance, il existe, pendant la période ottomane ou vénitienne, une autre tradition que l'on rencontre dans certains milieux professionnels, notamment dans les îles de la mer Égée. Il s'agit d'une variété écrite employée par les négociants grecophones au XVIIIe siècle, ou celle qui se trouve dans les actes notariés de certaines îles de la mer Égée, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Sur l'usage de ces variétés dans les divers textes juridiques, voir D. Gkinis, *Περίγραμμα ιστορίας του μεταβυζαντινού Δικαίου* [Esquisse d'histoire du droit post-byzantin], Athènes, 1966, p. 113, 127, 162, 168. Bien que nous ne puissions pas parler d'une variété homogène, le point commun est qu'à sa base se trouvent des variétés véhiculaires à portée régionale.

<sup>45</sup> Au sujet des variétés employées dans les différentes formes de l'écrit, pendant la guerre de l'Indépendance, voir K. Simopoulos, *Η γλώσσα και το Εικοσιένα* [La langue et la guerre d'indépendance], Athènes, 1971, p. 41-127.

contrôler le pouvoir politique. La majorité des lettrés qui se rassemble dans les territoires insurgés, après 1821, n'ont pour arme que leur maîtrise d'une langue, leur savoir universitaire et peut-être leur savoir-faire au sein d'une administration. Et c'est avec ces armes qu'ils essayent de s'imposer face aux autres élites grecques dans la lutte parallèle pour le contrôle du pouvoir politique. En somme, la maîtrise et la pratique à l'écrit d'une variété archaïsante représente en quelque sorte le pouvoir symbolique des savants face au pouvoir militaire des chefs de guerre ou face au pouvoir économique et politique des notaires et des négociants.

5. D'autres facteurs d'ordre géopolitique ont sans doute joué un rôle dans le choix d'une variété. L'insurrection s'est déclenchée au sud du Danube et jusqu'à la fin de 1822 elle a gagné la Crète, plusieurs îles de la mer Égée, l'Épire et certaines contrées de la Macédoine. Au fil des mois, le soulèvement s'est stabilisé au sud de la péninsule balkanique et c'est précisément là que l'État grec a été établi. Certes, notre tâche d'historien n'est pas de formuler de prédictions, mais nous pouvons supposer qu'un éventuel établissement du premier État grec en Crète ou dans l'Heptanèse aurait changé la donne linguistique. La présence de la variété littéraire crétoise ou la tradition littéraire et philologique de l'Heptanèse<sup>46</sup> auraient pu donner une autre orientation aux choix linguistiques, lors de la fondation de l'État.

En fin de compte, il ne faut pas négliger le fait que la force majeure des

---

<sup>46</sup> L'Heptanèse et à un moindre degré la Crète reçoivent depuis le XVI<sup>e</sup> siècle certaines influences littéraires et philologiques de la Renaissance, provenant des villes italiennes. La littéralisation des vernaculaires se répercute chez des savants de l'Epanèse ou de la Crète, et c'est dans ce cadre que l'on observe la rédaction et/ou l'édition de la *Grammaire* de Sophianos (né à Corfou) au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, le dictionnaire de G. Vlachos (d'origine crétoise) en 1659, des textes de rhétorique ou des textes religieux et théologiques en langue *vulgaire* (prières, morale, oraisons) de Miniatis (Heptanèse), de A. Loverdos (Hptanèse), de A. Landos (Crète), de F. Skoufos (Crète), le soutien du Patriarque Cyrille Loukaris (outre son origine crétoise, il est fortement influencé par la Réforme) en faveur d'une de traduction de l'Évangile en grec moderne, ou encore le cas de Vikendios Damodos (Heptanèse) qui rédige et enseigne la philosophie dans un grec proche du grec moderne. Au sujet de l'usage du grec moderne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, voir à titre indicatif G. Moschopoulos, *Ιστορία της Κεφαλονιάς*, [Histoire de la Céphalonie] (t. 1), 1988, p. 200-215, P. A. Sinopoulos, *Τρεις Αγάπιοι προετοιμάζουν με τη γλώσσα του γένους, Ελλήνων και αμαρτωλών σωτηρία*, [Les trois Agapios préparent à l'aide de la langue de la nation le salut des Grecs et des pêcheurs], Athènes, 1972, p. 1-9, T. Ware *Eustratios Argenti. A Study of the Greek Church under Turkish Rule*, Oxford, 1964 p. 18-25, V. Tatakis, *Γεράσιμος Βλάχος ο Κρησ. Φιλόσοφος, θεολόγος, φιλόλογος* [Gerasimos Vlachos le Crétois. Philosophe, théologien, philologue], Venise, 1973, p. 6-10. Il faudrait ajouter que les rares voix qui s'élèvent, entre 1830 et la fin des années 1880, pour soutenir la variété commune proviennent dans leur majorité de l'Heptanèse. Même dans le Royaume les voix protestataires sont très souvent celles des savants originaires des îles ioniennes. Des noms tels que Solomos, Tertsetis, Fatseas, Chiotis, Konemenos, Laskaratos ou Typaldos montrent que la tradition de l'Heptanèse a eu un poids particulier sur la question de la langue. N'oublions pas non plus la présence de l'Académie Ionienne, de 1824 à 1864 : sans adopter nettement le grec moderne, elle se distingue de ce qui devient la tradition linguistique de l'Université d'Athènes. Au sujet des usages linguistiques de cette institution, et à propos des positions et des attitudes face à la question de la langue, au sein de l'Académie, voir G. P. Henderson, *Η Ιόνιος Ακαδημία* [L'académie Ionienne], Corfu, 1980 et G. Typaldos Iakovatos, *Ιστορία της Ιόνιας Ακαδημίας* [Histoire de l'académie ionienne], Athènes, 1982, p. 37-43, 63-65, 79.

événements a empêché, selon toute apparence, une concertation à propos de la langue officielle. Ce qui a préoccupé les savants, qui s'étaient impliqués auparavant dans le débat sur la langue, c'était plutôt le régime politique du nouveau pays, l'organisation de réseaux de solidarité, le financement de la lutte, ou encore la participation active à celle-ci. Bien évidemment, il ne s'agit que de certains facteurs qui, à notre avis, ont créé le contexte dans lequel la katharevousa a été imposée comme seule issue au problème de la langue officielle du pays. En outre, d'une façon « presque naturelle », la katharevousa devient la langue des trois journaux qui voient le jour pendant l'insurrection<sup>47</sup>, ainsi que celle des premières écoles qui fonctionnent en 1830, sous le gouvernement de Capodistria. De même, si nous tenons compte du fait que jusqu'en 1843 l'administration bavaroise observe la politique du fait accompli, nous comprenons combien il serait difficile de procéder à des réformes, en ce qui concerne la langue officielle, au moment de la transition constitutionnelle de 1843.

Une dernière remarque concerne ce que les chercheurs constatent à propos de l'une des caractéristiques de la katharevousa au XIXe siècle, à savoir sa forte hétérogénéité. Peter Makridge résume ce point de vue lorsqu'il remarque qu'« en réalité, la katharevousa [...] fut un hybride linguistique, une compilation désordonnée et anarchique, constituée d'éléments linguistiques pris au hasard et selon le gré de tel ou tel, à partir des diverses phases de l'histoire de la langue grecque. L'analogie entre les éléments anciens et modernes dépendait du degré de la maîtrise du grec ancien et de l'esthétique de chaque auteur »<sup>48</sup>. Nous avons eu l'occasion d'analyser ce phénomène dans la troisième partie du mémoire. Cette hétérogénéité est connotée de manière négative depuis le début du XXe siècle, et le point de vue de Mackridge, loin d'être une simple description, reflète bien l'image que de nombreux chercheurs se font de la katharevousa. Or, même dans les cas où l'on évite les jugements de valeur, la description du phénomène va rarement au delà de la simple constatation du fait. Dans le cadre de ce mémoire, nous avons tenté d'aller plus loin, en essayant de saisir ce phénomène dans son cadre historique, afin d'éviter des confusions.

Le fait que la katharevousa se trouve dans cet état pendant tout le XIXe siècle n'est pas le simple effet de choix linguistiques confus ou de l'esthétique de chaque auteur. Cette « compilation désordonnée et anarchique », qui n'est pas connotée de manière négative par les puristes, est due au volontarisme des lettrés. Elle est considérée comme un état provisoire mais nécessaire et, en même temps, elle assure le « laisser-faire » linguistique. En d'autres termes, cet état reflète une *relative* liberté de produire et de proposer la nouveauté et de faire entrer sur le « champ de bataille » une multitude d'éléments d'où allait émerger, de manière naturelle, la future langue fixe et définitive. D'autre part, la compilation des éléments linguistiques de périodes différentes de l'Antiquité répond au fait que la cible linguistique constitue davantage un cadre fixant ce qui est à faire ou à éviter plutôt qu'une norme plus ou moins

---

<sup>47</sup> K. Simopoulos, op.cit., p. 60-63.

<sup>48</sup> P. Mackridge, « Η νεοελληνική γλώσσα » [« La langue grecque-moderne »], in *Kathimerini - Epta Imeres*, 03.10.1999, p. 22-23.

précise. La variété d'une certaine période historique (d'un milieu social ou d'une région précise aussi) aurait pu être plus valorisée qu'une autre, et constituer un modèle.<sup>49</sup> Or, l'objectif de ce *synchrétisme linguistique* est de rapprocher le grec du XIXe siècle de la langue ancienne, afin que *l'Antiquité* soit représentée *dans sa globalité territoriale et temporelle*. Ce qui est requis n'est pas une norme antique précise, mais plutôt la constitution des outils qui contribueraient au rapprochement, voire à l'identification de la société grecque, à une civilisation et à un *contexte historique* idéalisés. Cet état d'esprit *rend parfaitement légitime* la situation d'hétérogénéité de la katharevousa, tout au long du XIXe siècle.

D'autres commentaires portent aussi sur le fait que la katharevousa n'a pas constitué une variété codifiée et « institutionnalisée » par l'adoption d'une grammaire officielle, ce que lui imposait naturellement son statut de langue de l'État grec : « Il est curieux que l'on n'ait jamais rédigé la grammaire “officielle” de la katharevousa, c'est-à-dire de la langue officielle de l'État grec, et qu'il ait fallu attendre 1976 ». <sup>50</sup> Selon ce que nous avons exposé, l'absence de codification de la katharevousa et de grammaire officielle, jusqu'au crépuscule du XIXe siècle, sont des faits délibérés. D'après nos indices, ni la communauté des lettrés ni l'État n'ont eu l'intention de procéder à la fixation de la katharevousa. En effet, la stabilisation et la fixation de la variété que l'on est en train d'élaborer sont vues comme un processus à long terme, ce qui présuppose la fluidité (voire l'hétérogénéité) temporaire de la langue. La démarche est avant tout marquée par une archaïsation progressive, tandis qu'il n'y a pas de modèle morpho-syntaxique ou lexical précis, comme nous l'avons noté. Dans ce cadre, la mise en place d'une grammaire ou d'un dictionnaire officiels de la katharevousa aurait entravé sa « libre évolution » vers le grec ancien. Concrètement, cette démarche se serait traduite par la remise en question de la vision de la réforme, des objectifs du projet puriste, du point de vue sur la « nature » et l'évolution historique du grec, ainsi que de l'autorité des savants en tant qu'acteurs dans la réforme. Ainsi, la katharevousa ne se développe-t-elle pas de manière autonome et indépendamment du grec ancien, mais elle est toujours auxiliaire et tributaire de ce dernier. Pour la majorité des puristes, elle constitue un pivot menant au grec ancien, et non pas une langue à part entière que l'on doit décrire et prescrire. En revanche, à partir du milieu du siècle, on cherche à décrire la langue vernaculaire. Il s'agit de contradictions apparentes qui aboutiront à une impasse, vers la fin du siècle.

---

<sup>49</sup> Ce qui est le cas, effectivement, avec l'attique du Ve siècle avant notre ère.

<sup>50</sup> P. Mackridge, art. cit., p. 24.

## C. L'héritage puriste : les « mythes fondateurs » de l'histoire du grec et l'idéologie linguistique

Le projet puriste a finalement échoué et les chercheurs s'accordent à dire que la question de la langue est close au moment de la chute de la junte militaire, en 1974. Que reste-il alors, du projet puriste, de nos jours ? De l'activité, de la réflexion et des efforts des savants du XIXe siècle qui ont travaillé sur la langue grecque, sur son histoire, sur l'histoire et la culture de ses locuteurs, sont nés certains principes, axiomes, points de vue, positions ou thèses, bref un ensemble qui a constitué le noyau des « vérités fondamentales » portant sur le grec, dont une partie a été léguée aux générations suivantes et perpétuée jusqu'à présent. De nos jours, il s'agit d'un ensemble de jugements et d'opinions sur le grec et sur son histoire qui relèvent plutôt des idées reçues et de l'idéologie et qui tirent leur origine de la littérature linguistique et philologique du XIXe siècle.<sup>51</sup>

### 1. « L'unité inaliénable » et « la continuité ininterrompue » du grec

La continuité de la langue grecque depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours est certes un fait incontestable. Toutefois, nous nous sommes aperçus que la conception de la continuité a revêtu un sens mythique, au XIXe siècle. Nous avons longuement analysé, en deuxième et troisième partie, aussi bien le contenu que les retombées de cette conception sur la vision de la réforme et sur les projets des puristes. Ce qui a été défini en tant que « continuité ininterrompue », c'est en réalité la tendance à considérer le grec ancien et le grec moderne comme *un ensemble inséparable*, marqué par son unité et son homogénéité. Dans le cadre de cette continuité, « le caractère conservateur du grec » - une sorte de trait organique de la langue - empêche des changements brusques et des altérations profondes, si bien qu'il évolue selon un rythme fort lent, ce qui attribue au grec *une place à part dans l'histoire des langues*. Quoique cette conception ait longuement été critiquée, elle continue à faire partie de l'idéologie linguistique, de nos jours.

D'après ce que nous avons exposé, l'aspect exceptionnel de la langue grecque relève en effet de particularités historiques qui sont propres à son évolution. Quant au grec moderne, un ensemble de facteurs sociopolitiques ont agi dans la diachronie en empêchant *sa forte dialectalisation*, d'une part, et en l'alimentant, d'autre part, avec des éléments linguistiques archaïques, avant d'arriver au XIXe siècle où l'effort pour le ramener aux formes antiques devient systématique. En remontant le fil du temps, nous observons que la grécophonie s'est réduite considérablement aussi bien dans l'espace géographique qu'au niveau du nombre des locuteurs, à partir de la fin de l'Antiquité ; en revanche, le latin a pu conquérir de nouveaux locuteurs pendant cette

<sup>51</sup> Certes, nous ne prétendons en aucun cas rejeter l'ensemble de l'œuvre et des travaux sur le grec, accomplis par les savants du XIXe. Mais, à part une série de travaux et de publications tout à fait remarquables, une recherche linguistique sérieuse et fondée sur de vrais principes scientifiques ne commence que très tard dans le siècle, notamment avec les publications de G. Chatzidakis.



même période.<sup>52</sup> Ce phénomène, conjugué au fait que les locuteurs du grec n'étaient pas répartis entre plusieurs États explique, entre autres raisons, une dialectalisation de la langue moins poussée. Par ailleurs, la longue présence et l'hégémonie de l'Empire byzantin, avec une tradition linguistique fondée sur une variété atticisante, n'ont pas laissé de place pour l'institution d'autres langues issues de la koinè grecque.<sup>53</sup> Au contraire, en Europe, où les variétés orales du latin sont employées, pendant le Moyen Âge, de la Valachie jusqu'à la péninsule ibérique, la longue présence de *plusieurs* États (Venise, Florence, Naples, Royaumes français, espagnol, portugais, etc.), et la divergence des traditions linguistiques au sein du pouvoir politique et des élites de chaque État ont donné naissance aux langues romanes, puis aux variétés littéraires qui ont surgi pendant la Renaissance.<sup>54</sup> En revanche, dans l'Est méditerranéen, des États tels que l'Empire de Trébizonde, le Despotat de l'Épire ou celui de Morée ont eu une existence relativement courte et n'ont pas pu s'émanciper de la tradition linguistique de Byzance. En somme, dans l'espace grecophone, nous n'avons pas eu un phénomène semblable à celui de la Renaissance, où plusieurs cultures écrites se sont écartées du latin en faveur des langues littéraires émergentes. Par conséquent, si *la continuité ininterrompue* du grec est un phénomène extraordinaire dans l'histoire des langues, comme plusieurs auteurs l'attestent depuis le XIXe siècle, cela ne tient pas à ses qualités internes, à sa force vitale, à des traits particuliers de la langue ou de ses locuteurs, mais c'est la résultante *de particularités historiques propres à son évolution*.

L'idée de l'unité s'appuie également sur le fait que le grec ancien se compare avec cette partie des variétés modernes qui convergent vers lui, et non pas à celles qui s'en écartent. « A characteristic shared by all those engaged in writing linguistic history in the modern Greek state (especially in the early period) – regardless of their position on the language question – is their management of dialect diversity : tending to emphasize similarity and minimize difference and divergence, always taking as their yardstick, of course, the dominant versions of the “common” language. And there are two reasons for this. The first is associated with the need to defend the unity and continuity of Greek, which must not be threatened by any stark divergence. The second is associated with the historical characteristics of nation-states, their establishment on the basis of the homogeneity of their people and the consequent disparagement of forms of linguistic diversity (dialects, other languages) within their frontiers ».<sup>55</sup> Par ailleurs, nous avons vu en première partie que, même dans le cas de dialectes éloignés du point de vue linguistique, l'accent est mis sur ces aspects qui

<sup>52</sup> A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 7e éd., Paris, 1965 (1ère, 1913), p. 335, R. Browning, op.cit., p. 19-24, 50-56 et A. F. Christidis, *Ιστορία της αρχαίας ελληνικής γλώσσας* [*Histoire du grec ancien*], Thessalonique, 2005, p. 194-195.

<sup>53</sup> À ce sujet, voir les remarques de R. Browning, op.cit., p. 44-47, 71-72.

<sup>54</sup> Pour une description détaillée de ce phénomène, voir les cas de l'italien, de l'espagnol, et du français dans les chapitres respectifs, in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques* (tome 2), *Le développement de la grammaire occidentale*, Liège, 1992, p. 313-338, 359-386, ainsi que D. Baggioni, *Langues et nations en Europe*, Paris, 1997, p. 95-155.

<sup>55</sup> A. F. Christidis, « General Introduction : Histories of the Greek Language », op.cit., p. 14-15.

marquent la proximité, si bien que l'image qui se dégage progressivement est celle d'une langue unifiée et fort homogène. La mise à l'écart de tout ce qui pourrait apparaître comme une dissonance par rapport à l'axiome d'une continuité ininterrompue aide à rendre identiques deux langues distinctes, bien qu'apparentées. Il faut ajouter que la recherche a longtemps négligé la cohabitation du grec avec les autres langues de l'Est méditerranéen, ainsi que les osmose et les influences mutuelles. Cette « unité inaliénable » du grec, si chère aux savants du XIXe, est en partie une notion inventée, une construction qui se fonde sur un choix arbitraire des aspects linguistiques<sup>56</sup> et qui s'inscrit dans une démarche où des positions politiques et le besoin d'un support idéologique dictent les conclusions de la recherche linguistique. Pour paraphraser E. Renan, nous dirions que l'oubli, et même l'erreur historique, sont un facteur essentiel pour la création de l'histoire d'une langue nationale.<sup>57</sup>

## 2. « Le caractère conservateur du grec »

Nous avons également observé, en seconde partie, la persistance des puristes à comparer l'évolution historique du latin et du grec. La forte ressemblance du grec moderne avec le grec ancien - ce qui n'est pas le cas pour les langues romanes par rapport au latin - fait ressortir une évolution lente et sert à fonder la vision d'une langue à caractère conservateur. Ce phénomène de proximité revient régulièrement dans le discours concernant l'histoire du grec, jusqu'à nos jours. Afin de comprendre la persistance et la longévité de ce postulat, il faut d'abord préciser en quoi consiste cette proximité, et ensuite souligner le fonds idéologique de la question.

Lors du parallélisme entre les deux langues, à savoir le grec et le latin, ce dernier est comparé aux langues communes des États nationaux du XIXe siècle - notamment avec l'italien et le français - ce qui n'est pas sans conséquences. *Depuis ses origines*, à savoir depuis la basse Antiquité, jusqu'à la fin du XIXe siècle, *le grec moderne évolue en osmose avec la tradition atticiste*, une tradition ayant de multiples facettes.<sup>58</sup> Le français ou l'italien rompent avec le latin au cours du XVIe siècle : le français est adopté comme langue de l'État, et, quant à l'italien, nous constatons le

---

<sup>56</sup> Il faut de nouveau nuancer pour éviter de mettre dans le même sac toute recherche ou auteur. Ainsi, entre Mavrofydis, d'une part, qui ne cesse pas de rappeler le besoin de suivre des principes scientifiques, et dont l'oeuvre est régie par une certaine rigueur scientifique, et, d'autre part, Sakellarios, Aravantinos ou Karolidis dont le travail mêle l'intérêt pour les dialectes, l'amateurisme et l'amour patriotique, nous trouvons un large éventail d'érudits et de travaux qui sont, sous certains aspects, intéressants.

<sup>57</sup> Il s'agit de la célèbre phrase de Renan : « L'oubli et, je dirais même, l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation... », E. Renan, « Qu'est-ce qu'une nation », Paris, 1882, in *Oeuvres complètes*, Paris, 1947, p. 891.

<sup>58</sup> N'oublions pas non plus que d'après les recherches de la linguistique contemporaine, la langue des couches non-instruites a souvent subi l'influence de la langue archaïsante. Même la littérature populaire grécophone, dont les premiers témoignages datent du XIIe siècle, emprunte des formes et du vocabulaire à la langue archaïsante (à ce sujet, voir R. Browning, op.cit., p. 100-104, 122-123).

développement d'une littérature aussi bien savante que populaire qui s'éloigne de plus en plus du latin, et emprunte des éléments linguistiques dialectaux. Dans le cas du français et de l'italien, nous avons alors l'effort délibéré des élites lettrées et/ou de l'État pour former de nouvelles langues littéraires distinctes du latin. *L'écart creusé entre le français ou l'italien et le latin*, pendant la Renaissance, est donc dans une large mesure le résultat de facteurs politiques et historiques qui conduisent à une intervention consciente et délibérée, visant la réforme de la langue. Ces faits, accueillis ensuite dans le nouveau contexte historique de la révolution industrielle et de la montée des nationalismes, ont changé la carte linguistique de l'Occident. En revanche, *en Grèce, la volonté de rompre avec le grec ancien*, volonté marginale aux XVIe et XVIIe siècles, mais bien présente au milieu du XVIIIe siècle, prend de l'ampleur et se manifeste dans le champ politique à la fin du XIXe. En outre, même avec le rejet définitif de la langue purifiée en 1975, *la rupture en Grèce n'est pas de même nature et de même ampleur* que dans les pays à langues romanes. Le grec ancien a une présence considérable dans le système scolaire grec d'aujourd'hui, en comparaison de la place du latin dans les pays comme la France, l'Italie ou l'Espagne<sup>59</sup>.

Dans le souci de préciser cette idée de proximité, il faut également tenir compte des conditions qui ont donné naissance au grec moderne commun. Comme nous l'avons mentionné plus haut, la prédominance de la katharevousa, dans les trois derniers quarts du XIXe siècle, ainsi que l'influence puriste sont des phénomènes liés, à leur début, à une configuration de facteurs propres au contexte géopolitique et social de l'insurrection grecque et de la fondation de l'État. Le grec moderne commun acquiert son aspect à la suite du brassage des dialectes du sud, mais aussi grâce aux osmose avec la variété puriste. Ainsi, nous pouvons dire que les choix de Triantafyllidis, lors de la codification du démotique, ne sont pas uniquement le résultat de concessions au purisme<sup>60</sup> ou d'une volonté de modération. L'instigateur de la codification du démotique a tenu compte d'une réalité et des usages qui faisaient partie de la langue orale des élites. Par ailleurs, les dialectes du sud - l'autre source du démotique - ont eu une plus grande proximité avec le grec ancien que d'autres dialectes modernes. Dans ce cadre précis, la variété commune se prête plus aisément à des comparaisons avec le grec ancien, tandis que le latin, pour sa part, se trouve face à des langues qui se sont déjà écartées de lui.<sup>61</sup> En d'autres termes, lorsque la

<sup>59</sup> À ce propos, voir Th. Telopoulos, *Η γλωσσική διδασκαλία στην Ελλάδα πριν και μετά το 1976* [L'enseignement de la langue en Grèce, avant et après 1976], thèse de doctorat, Université Aristote de Thessalonique, 1998, 33-61, M. Jacob, « Étude comparative des systèmes universitaires et place des études classiques au XIXe siècle en Allemagne, en Belgique et en France », in M. Bollack, H. Wismann, *Philologie et herméneutique au XIXe siècle*, Göttingen, 1983, p. 117-119. En ce qui concerne le français, voir A. Chervel, *Les auteurs français, latins et grecs au programme de l'enseignement secondaire de 1800 à nos jours*, Paris, 1986, p. 3-5, 29-33.

<sup>60</sup> Rappelons que cette critique est formulée pour la première fois par Psycharis lui-même et par son milieu, lors des premières tentatives de codification qui ont vu le jour dans le bulletin de *Ekpedeftikos Omilos*.

<sup>61</sup> N'oublions pas non plus que lors des comparaisons, on choisit des dialectes modernes qui sont

comparaison concerne des langues communes d'États nationaux, le grec moderne arrive à consolider sa proximité avec la langue antique, compte tenu de l'aspect qu'il a acquis au XIXe siècle et après. C'est cet aspect précis du grec moderne commun qui favorise en effet la construction du postulat du « caractère conservateur » de la langue. Ainsi, nous partageons l'opinion de A. F. Chistidis, lorsqu'il s'interroge: « What have happened if, instead of the Peloponnesian dialect, it had been the northern idioms which made the major contribution to the evolution of Standard Modern Greek? Had this been the case, the form in Modern Greek for the Ancient Greek κώνωψ would not have been κουνούπι [ku'nupi], but κνουπ [knup] (I have borrowed the example from Tonnet 1995, 185). Moreover, the case for the uninterrupted continuity and inherent evolutionary conservatism of Greek would encounter difficulties, similar to those brought up with almost monotonous regularity in reference to the comparison of the Romance languages and their points of origin in Latin as contrasted with the relationship between Ancient and Modern Greek. The same -and even worse- problems would be encountered by the scenario of continuity and conservatism if the history of Greek had been written with the Cappadocian dialect, instead of that of the Peloponnese, as its central core, since the former displays phenomena of agglutinative morphology (the influence of Turkish) which are quite different in type from the synthetic morphology of Greek. [...] The exclusion of the “weak” varieties of Greek conceals the inherent *historicity* of the phenomenon : the apparent conservatism of the strong “common” forms in contrast to the innovative nature of the dialects -extreme in certain cases (e.g., dialects of southern Italy, Cappadocian)- is the product of extralinguistic circumstances ... which to some extent inhibited language change in the strong “common” varieties, but did not influence -for a variety of reasons (isolation, etc.)- the fate of “weak” varieties, or at least not to the same way ». <sup>62</sup> Ainsi, lorsqu'il est question de comparer deux langues anciennes avec celles qui ont émergé au terme de deux millénaires d'évolution, il est important de distinguer l'ensemble des particularités historiques et notamment les actes conscients et délibérés visant à transformer une variété dans un sens ou dans un autre.

Par ailleurs, le terme « caractère conservateur du grec » <sup>63</sup> prête à des glissements sémantiques et à des confusions. Tout d'abord, notons que le mot *χαρακτήρας* [*caractère*], pourrait facilement impliquer la métaphore organiciste. Le qualificatif *conservateur* deviendrait alors *un trait de caractère*, une sorte de qualité propre à un organisme. Par ailleurs, cette déclaration revient souvent avec la force d'un aphorisme, en sous-entendant qu'il s'agit en effet d'une qualité interne au grec. Or, comme nous venons de l'expliquer, nous ne pouvons pas aborder l'histoire du grec en tenant compte des « facteurs endogènes », ou de l'existence d'un génie particulier à

---

proches de la langue ancienne. En revanche, le latin ne se compare jamais avec des langues tels que le corse ou le sarde qui pouvaient lui assurer une certaine proximité.

<sup>62</sup> A. F. Christidis, « Histories of the Greek Language... », art.cit., p. 15 et 16-17 respectivement.

<sup>63</sup> En grec *ο συντηρητικός χαρακτήρας της ελληνικής γλώσσας* qu'il faudrait plutôt traduire par *aspect conservateur de la langue grecque*.

la langue, voire un génie particulier à ses locuteurs, et admettre que c'est grâce à ces éléments que le grec résiste aux transformations et évolue lentement. L'évolution lente, quand c'est le cas, est le résultat de facteurs sociopolitiques qui interviennent dans des conjonctures historiques particulières.

Le modèle organiciste et les postulats du primitivisme, qui dominent non seulement la pensée anthropologique, mais aussi linguistique du XIXe siècle, deviennent, même pour les Grecs, des outils pour construire un modèle interprétatif qui met à l'écart les facteurs politiques et sociaux dans l'évolution de la langue. De cette manière, même lorsqu'on relativise l'évolution du grec, en le comparant avec les autres langues de l'Europe, on réussit à renforcer les postulats admis.<sup>64</sup> Ainsi, « la sauvegarde du génie » au fil des siècles et « le caractère conservateur » de la langue, qui la distinguent des autres, s'expliquent en termes de « vitalité de l'organisme », ou du moins ils sous-entendent cette prémisse.<sup>65</sup> Selon ce raisonnement, le « caractère » particulier du grec et des Grecs a un impact sur les événements qui surviennent au cours de son histoire, et non l'inverse. Ainsi, pendant l'époque byzantine, les Slaves et les Albanais qui envahissent ou qui s'infiltrèrent dans la péninsule grecque sont assimilés linguistiquement (ce n'est cependant pas toujours le cas), grâce à « la puissance assimilatrice de l'hellénisme », tandis que le grec n'est pas affecté par la présence des autres langues. Nous avons vu que ces faits sont souvent attribués aux qualités internes de la langue et au génie qu'elle véhicule. En somme, « [the] evolutionary conservatism of the Greek language ... founds the historical specificity of Greek -its non fragmentation in contrast to the history of Latin- on an extrahistorical specificity, one which is merely assisted and reinforced by historical

---

<sup>64</sup> Nous avons observé par ailleurs, en deuxième partie, que la gestion de la comparaison est fort subtile, dans la mesure où elle peut conduire à des conclusions tout à fait incompatibles avec les objectifs linguistiques ou politiques. Comme A. F. Christidis a fait remarquer « The use of metaphors of kinship weakens the argument for the unity of Greek [...] These metaphors allow scope for challenges to the continuity of the language -challenges to which the modern Greek nation-state had every reason to feel vulnerable [...] Such views threatened not merely the attempt to create modern Greek national identity -the European identity based on the link with the antiquity- but also the national aspirations of the modern state in their interaction with the competing claims of the emerging nation-states in the Balkan region », Christidis, « Histories of the Greek Language... » art.cit. p. 10 et 11 respectivement.

<sup>65</sup> Il est intéressant de noter que ces stéréotypes (caractère conservateur ou unité inaltérable du grec) ont été légués aux générations suivantes et qu'ils ont réussi, grâce à une vulgarisation efficace, à survivre jusqu'à l'heure actuelle dans une partie considérable de la société grecque. Or, cet aspect mythique, ainsi que le caractère de la supériorité du grec se cultivent de nos jours, même dans l'oeuvre de certains linguistes grecs, ce qui a suscité un débat et des critiques, en Grèce à partir des années 1990. Pour un bref aperçu de cette question et de son développement dans les années 1994-2004 voir le recueil d'articles et de conférences de G. Babiniotis *Ελληνική γλώσσα. Παρελθόν - παρόν και μέλλον. Μελετήματα, διαλέξεις και άρθρα 1977-1993* [Langue grecque. Passé, présent, avenir. Études, conférences et articles 1977-1993], Athènes 1994, notamment p. θ'-ιβ', κβ'-λστ', 5-12, 187-192, 279-300, ainsi que la critique apporté à ces thèses dans un autre recueil d'articles in A. F. Christidis, *Γλώσσα, πολιτική, πολιτισμός* [Langue, politique, culture], Athènes, 1999, notamment p. 32-97.

circumstances ». De cette façon « the unity of the language is subjected not to objective interpretation but to appraisal ». <sup>66</sup>

Si nous voulons donc recadrer le récit de l'évolution du grec, il ne faut plus parler de particularités mythiques, mais de ses « *particularités historiques* ... qui le distinguent des autres langues, ayant elles aussi leurs propres particularités historiques » ; <sup>67</sup> qui plus est, nous devons également tenir compte « *de son unité* avec les autres langues, unité qui se dégage, au fond, de l'unité de la pensée humaine ». <sup>68</sup> Il faudrait, en somme, reconsidérer l'évolution de la langue grecque à *la lumière de l'histoire*. « And this historical illumination has the great virtue of preserving phenomena on a truly human scale, that of the universal man, who refuses to be sacrificed on the altar of the divisive myths of a watertight, extrahistorical, chosen particularity. [...] The present circumstances of modern Greece make it more necessary, perhaps, than ever before that we approach our language and its study with the proper respect for the inherent historicity of the phenomenon. It is not simply a question of academic ethics, for the more profound moral aspect of the issue is of vital importance for the present time ». <sup>69</sup>

---

<sup>66</sup> A. F. Christidis, « Histories of the Greek Language... », art.cit., p. 12 et 13 respectivement.

<sup>67</sup> A. F. Christidis, *Langue, politique, culture*, op.cit., p. 95.

<sup>68</sup> Ibid., p. 95.

<sup>69</sup> Christidis, « Histories of the Greek Language... », art.cit., p. 21.

## BIBLIOGRAPHIE

### Abréviations :

B.S.L.H.C. : Ο εν Κωνσταντινουπόλει Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος. Σύγγραμμα περιοδικόν (Bulletin du Syllogue Littéraire Hellénique de Constantinople)

D.I.E.E.E. : Δελτίον Ιστορικής και Εθνολογικής Εταιρίας της Ελλάδος (Bulletin de la Société Historique et Ethnologique de la Grèce)

D.K.M.S. : Δελτίο Κέντρου Μικρασιατικών Σπουδών (Bulletin du Centre d'Etudes d'Asie Mineure)

E.E.F.S.P.T. : Επιστημονική Επετηρίδα της Φιλοσοφικής Σχολής του Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης (Annales Scientifiques de la Faculté des Lettres de l'Université Aristote de Thessalonique)

E.I.E.-Κ.N.E. : Εθνικό Ίδρυμα Ερευνών – Κέντρο Νεοελληνικών Ερευνών (Fondation Nationale de Recherche – Centre de Recherches Néo-helléniques)

E.L.I.A. Ελληνικό Ιστορικό και Λαογραφικό Αρχείο (Archive Grec d'Histoire et de Laographie)

I.F.A. : Institut Français d'Athènes

imp. : Imprimerie

I.N.S. : Ινστιτούτο Νεοελληνικών Σπουδών-Ίδρυμα Μανόλη Τριανταφυλλίδη (Institut d'Études Néo-helléniques)

K.E.D.E.I.A. : Κέντρον Ερεύνης και Διεθνούς Επικοινωνίας "Ίόνιος Ακαδημία" (Centre de Recherche et de Communication Internationale « l'Académie ionienne »)

K.E.E.L. : Κέντρο Ερεύνης Ελληνικής Λαογραφίας (anciennement Λαογραφικό Αρχείο) (Centre de Recherche de Forklore Hellénique)

K.E.G. : Κέντρο Ελληνικής Γλώσσας (Centre de la Langue Grecque)

M.I.E.T. : Μορφωτικό Ίδρυμα Εθνικής Τράπεζας (Fondation Culturelle de la Banque Nationale)

O.M.E.D. : Όμιλος Μελέτης του Ελληνικού Διαφωτισμού (League d'Étude des Lumuières Helléniques)

S.D.O.V. : Σύλλογος προς Διάδοσιν Ωφελίμων Βιβλίων (Association pour la Diffusion de Livres Utiles)

## SOURCES

- Abel O., *Makedoniens vor König Phillipp*, Leipzig, 1847
- Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, « Compte rendu de la séance du 6 décembre 1861 », in *Revue de l'Instruction Publique*, 21 (41), 1862, p. 641-645
- Anninos B., *Ιστορικά Σημειώματα [Notes historiographiques]*, Estia, Athènes, 1925
- Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Etudes Grecques en France, « Sociétés correspondantes », 16, 1882, p. LV-LVI
- Anonyme, « Γλωσσάριον της Ηπειρωτικής » [« Glossaire de l'Épire »], in *Pandora*, 9 (193), 1858, p. 7-8
- Anonyme, « Πόθεν η κοινή λέξις τραγουδώ ; Σκέψεις περί Ελληνικής ποιήσεως » [« À propos de l'origine du terme commun «chanter». Pensées sur la poésie grecque »], in *Pandora*, 10 (237), 1860, p. 495-499
- Anonyme, « Περί προφοράς της Ελληνικής γλώσσης » [« Sur la prononciation de la langue grecque »], in *Pandora*, 16 (363), 1865, p. 57-62
- Anonyme, « Εκκλησιαστικά και δημοσία Εκπαίδευσις » [« À propos de l'Église et de l'Instruction publique »], in *Pandora*, 17 (402), 1866, p. 455-456
- Anonyme, « Εκπαίδευσις εν Ελλάδι » [« L'instruction en Grèce »], in *Pandora*, 18 (449), 1868, p. 338-339
- Anonyme, « Χιακή διάλεκτος » [« Dialecte de Cios »], in *B.S.L.H.C.*, 8, 1874, p. 490-495
- Anonyme, « Νεκρολογίαί. Ηροκλής Βασιάδης » [« Nécrologies. Iroklis Vasiadis »] in K. Skokos (éd.), *Εθνικόν Ημερολόγιον [Almanach National]* (tome 6), imp. Konstantinidis, Athènes, 1891, p. 413-415
- Anonyme, « Βιβλιογραφία.[Bibliographie] Memoir on the language of Gypsies, as now used in the Turkish Empire, by A. G. Paspatis », in *Pandora*, 12 (284), 1862, p. 501-502
- Anse de Villosion J.-B.-G. d', *Notice de quelques ouvrages nouveaux des Grecs Modernes, et notamment de la traduction en grec vulgaire de la « Philosophie chimique » du conseiller d'État Fourcroy*, Delance et Lesueur, Paris, 1798
- Aravantinos P., *Ηπειρωτικόν γλωσσάριον [Glossaire d'Épire]*, Petrakos, Athènes, 1909
- Asopios K., *Ιστορία των ελλήνων ποιητών και συγγραφέων [Histoire des poètes et des écrivains grecs]*, imp. Vlastos, Athènes, 1850
- Asopios K., *Τα Σούτσεια, ήτοι ο κύριος Παναγιώτης Σούτσος εν γραμματικοίς, εν φιλολόγοις, εν σχολάρχαις, εν μετρικοίς και εν ποιηταίς εξεταζόμενος [Les Soutseia, ou M. Soutsos étudié du point de vue de grammaire, philologie,*



*métrique et poésie*], imp. Vlastos, Athènes, 1853

- Asopios K., *Λόγος του Κου Ασωπίου επί της δευτέρας πρυτανείας τη κε' Σεπτεμβρίου 1856* [*Discours de M. Asopios prononcé lors de son deuxième mandat de recteur, le 25 septembre 1856*], imp. Sakellarios, Athènes, 1858
- Asopios K., « Λόγος του κυρίου Ασωπίου παραδίδοντος την δευτέραν αυτού πρυτανείαν » [« Discours de M. Asopios prononcé lors de la cérémonie de passation du rectorat (deuxième mandat) »], in *Pandora*, 8 (190), 1858, p. 501-510
- Berger de Xivrey J., *Traité de prononciation grecque-moderne à l'usage des Français*, Dondey-Dupré, Paris, 1828
- Beulé E., « Le procès de la littérature d'Auguste », in *Revue des Cours Littéraires*, 4 (18), 1867, p. 273-280
- Blackie J.-S., *The pronunciation of Greek, Accent and Quantity. A Philological Inquiry*, Sutherland and Knox, Édimbourg, 1852
- Blackie J.-S., *On the Living Language of the Greeks and its Utility to the Classical Scholar*, Édimbourg, 1853
- Blackie J.-S., *Horae hellenicae. Essays and Discussions on some Important Points of Greek Philology and Antiquity*, Macmillan, London, 1874
- Brandes K., *Die neugriechische Sprache und die Verwandtschaft der griechischen Sprache mit der deutschen*, Meyer, Lemgo, 1862
- Bréal M., *Introduction à la grammaire comparée des langues indo-européennes de M. Fr. Bopp*, Imprimerie Impériale, Paris, 1866
- Brunet de Presle W., « M. Hase et les savants grecs émigrés à Paris sous le premier empire et sous la restauration » in *Revue des Cours Littéraires*, 2 (20), 1865, p. 317-326
- Brunet de Presle W., « La langue grecque moderne, son histoire et son état actuel », in *Revue des cours littéraires*, 3 (16,18), 1866, p. 265-268, 306-308
- Brunet de Presle W., « Grec Moderne », in *Revue Politique et Littéraire*, 7 (34), 1874, p. 799-802
- Chantseris D., « Περί γλώσσης » [« À propos de la langue »], in *Pandora*, 11 (255-256), 1860, p. 349-356, 369-378
- Chantseris G., *Λεξικόν των στρατιωτικών επιστημών και τεχνών, εκ της γαλλικής γλώσσης εις την γερμανικήν και την ελληνικήν, προς χρήσιν των αξιωματικών του Ελληνικού Στρατού* [*Dictionnaire des sciences et des arts militaires. Du français en allemand et en grec ; destiné à l'usage des officiers de l'armée grecque*], imp. Nikolaïdis Filadelfefs, Athènes, 1847
- Chantseris G., *Ονομαστικόν γαλλικόν και ελληνικόν του τεχνικού μέρους του πυροβολικού* [*Lexique français et grec des parties techniques de l'artillerie*], imp.

Athina, Athènes, 1853

- Chassiotis G., *L'instruction publique chez les Grecs depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours*, Leroux, Paris, 1881
- Chassiotis G., *Η γλώσσα του Έλληνα : ο Πτωχοπρόδρομος και οι οπαδοί αυτού* [*La langue des Grecs: Ptochoprodromos et ses adeptes*], imp. Frères Gerardos, Constantinople, 1909
- Chatzidakis G. N., *Περί φθογγολογικών νόμων και της σημασίας αυτών εις την σπουδήν της Νέας Ελληνικής* [*À propos des lois phonétiques et de leur importance dans l'étude du grec moderne*], imp. Trimis, Athènes, 1883
- Chatzidakis G. N., *Περί των εις -ους συνηρημένων της β' κλίσεως και των εις -ος ουδετέρων ονομάτων της γ' εν τη νέα ελληνική* [*À propos des substantifs neutres du grec moderne : les contractés en -ους de la deuxième déclinaison et les neutres en -ος de la troisième*], imp. Trimis, Athènes 1883
- Chatzidakis G. N., *Μελέτη επί της νέας ελληνικής ή βάσανος του ελέγχου του ψευδοαττικισμού* [*Étude sur le grec moderne ou examen de la critique du faux atticisme*], imp. Koromilas, Athènes, 1884
- Chatzidakis, G. N., *Μεσαιωνικά και νέα ελληνικά* [*Grec médiéval et moderne*] tome 1, imp. Sakellarios, Athènes, 1905
- Chatzidakis G. N., *Σύντομος ιστορία της ελληνικής γλώσσης* [*Concis d'histoire de la langue grecque*] (2e éd.), S.D.O.V., Athènes, 1967 (1ère 1915)
- Chaviaras D., « Συμαϊκή διάλεκτος, γλωσσάριον, παροιμιαί, ανιγμάτα » [*« Dialecte de Symi, glossaire, proverbes, devinettes »*] in *B.S.L.H.C.*, 8, 1874, p. 464-490
- Chiotis P., *Περί δημοτικής εν Ελλάδι γλώσσης* [*À propos de la langue démotique en Grèce*], Avgi, Zante, 1859
- Christopoulos A., *Γραμματική της Αιολοδοωρικής, ήτοι της ομιλουμένης τωρινής των Ελλήνων γλώσσης* [*Grammaire de l'éolodorien, ou la langue parlée actuellement par les Grecs*], imp. J. Schrämbel, Vienne, 1805
- Christopoulos A., *Ελληνικά αρχαιολογήματα* [*Recherches sur l'Antiquité grecque*], imp. Efimeris tou Laou, Athènes, 1853
- Clyde J., *Romaic and Modern Greek, Compared with one another and with Ancient Greek*, Sutherland and Knox, Édimbourg, 1854
- Coray A., *Αλληλογραφία* [*Correspondance*] tome 3, O.M.E.D., Athènes, 1979
- Coray A., *Προλεγόμενα στους αρχαίους Έλληνες συγγραφείς* [*Prolégomènes aux auteurs grecs anciens*], M.I.E.T., Athènes, 1986
- Curtius E., *Σημαντικότης της νεωτέρας ελληνικής προς τε την αρχαίαν γλώσσαν και προς την συγκριτικήν γλωσσολογίαν* [*L'importance du grec moderne pour la langue ancienne et pour la linguistique comparée*], imp. Lloyd, Trieste, 1867

- Comparetti D., *Saggi dei dialecti greci dell'Italia meridionale raccolti ed illustrati*, imp. Nistri, Pisa, 1866
- David J., *Συνοπτικός παραλληλισμός της ελληνικής και γραικικής ή απλοελληνικής γλώσσας* [*Comparaison sommaire du grec ancien et du grec vulgaire*], imp. Eberhard, Paris, 1820
- Deheque F. D., « Théorie de la véritable prononciation du grec », *Gazette de l'Instruction Publique* (extrait de), Paris, août 1846
- Deheque F. D., *Théorie sommaire de la véritable prononciation du grec*, J. Delalain et fils, Paris, 1865
- Dekigallas I., « Περί της παρ'ημίν κοινής διαλέκτου » [« À propos de notre langue commune »], in *Panora*, 13 (295), 1862, p. 164-165
- Deville G., *Étude du dialecte tzaconien*, Lainé et Havard, Paris, 1866
- K. Dieterich, *Untersuchungen zur Geschichte der Griechischen Sprache*, Druck von B. G. Teubner, Leipzig, 1898
- Donaldson J., *Modern Greek Grammar : For the Use of Classical Students*, A. & C. Black, Édimbourg, 1853
- Dosios K., *Ελληνισμός ή Ρωσισμός, ήτοι μεταξύ Αγγλίας και Ρωσσίας απόρρητος και εμπιστευτική διαπραγματεία περί του Ανατολικού ζητήματος, μετά προλόγου και σημειώσεων* [*Hellénisme ou russisme, c'est-à-dire les pourparlers confidentiels sur la question de l'Orient entre l'Angleterre et la Russie, accompagné de préface et d'annotations*], imp. Vlastos, Athènes, 1854
- Dozon A., « Encore la Question de la langue en Grèce » in *Revue des Études grecques*, 2 (5), 1889, p. 66-93
- Dragoumis N., « Γλωσσάριον της καθ'ημάς Ελληνικής » [« Glossaire du grec actuel »], in *Pandora*, 8 (186), 1857, p. 420-423
- Dragoumis N., « Λεξικόν Ελληνο-γαλλικόν και Γαλλο-ελληνικόν » [« Dictionnaire grec-français et français-grec »], in *Pandora*, 7 (145), 1856, p. 18-20
- Drakoulès [Drakoulis] P., *Neohellenic Language and Literature. Three Lectures*, Blackwell, Oxford, 1897
- Drakoulis Platon, *Νεοελληνική γλώσσα και φιλολογία* [*Langue et littérature grecque-modernes*], imp. Konstantinidis, Athènes, 1897
- Droysen G. , *Histoire de l'Hellénisme* (3 vol.), Leroux, Paris, 1883-1885 (1e éd. en allemand, 1834)
- Dubner F., « L'usage pratique de la langue grecque », in *Revue de l'instruction publique*, 24 (31), 1864, p. 483-485
- Efsthathopoulos K., *Σύνοψις της ελληνικής γραμματολογίας από των αρχαιοτάτων χρόνων μέχρις αλώσεως της Κωνσταντινουπόλεως* [*Concis de la littérature*

*grecque de l'Antiquité à la chute de Constantinople*] (2e éd.), imp. Kryptis, Athènes, 1885 (1ère 1869)

- Egger E., *De la langue et de la nationalité grecques. Reflexions sur quelques documents historiques du temps de la prise de Constantinople*, Firmin-Didot, Paris, 1864
- Egger E., *Περί της γλώσσης και του έθνους των Ελλήνων. Σκέψεις επί των ιστορικών τινων μνημείων του καιρού της αλώσεως της Κωνσταντινουπόλεως* [*De la langue et de la nationalité grecques. Reflexions sur quelques documents historiques du temps de la prise de Constantinople*], Crysallis, Athènes, 1865 (1ère éd. en français, 1864)
- Egger, E., *L'Hellénisme en France. Leçons sur l'influence des études grecques dans le développement de la langue et de la littérature françaises*, Didier, Paris, 1869
- Egger E., « Η αθανασία της ελληνικής γλώσσης ή ανεύρεσις της ομηρικής γλώσσης εν ταις δημόδεσι διαλέκτοις της συγχρόνου ελληνικής, υπό Κ. Κοντοπούλου » [compte rendu du livre de K. Kontopoulos : *L'immortalité de la langue grecque ou la découverte de la langue homérique dans les dialectes populaires du grec moderne*]], in *Journal des Savants*, août 1880, p. 504-512
- Eichthal G. d', *Les Evangiles : Examen critique et comparatif des trois premiers Evangiles* (2 vol.), Hachette, Paris, 1863
- Eichthal G. d' (1), *De l'usage pratique de la langue grecque*, Hachette, Paris, 1864
- Eichthal G. d' (2), *Περί της πρακτικής χρήσεως της ελληνικής γλώσσης* [*De l'usage pratique de la langue grecque*], Hachette, Paris 1864, [traduction en grec de G. d'Eichthal (1)]
- Eichthal G. d', *Les trois grands peuples méditerranéens et le christianisme*, Hachette, Paris, 1865
- Eichthal G. d', « De la prononciation nationale du grec et de son introduction dans l'enseignement classique », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 3, 1969, p. 65-95
- Eichthal, G. d', *De la prononciation nationale du grec et de son introduction dans l'enseignement classique*, Lainé, Paris, 1869
- Eichthal G. d', *De la réforme progressive et de l'état actuel de la langue grecque*, Lainé, Paris, 1870
- Eichthal G. d', « Observations sur la réforme progressive et sur l'état actuel de la langue grecque », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 4, 1870, p. 105-149
- Eichthal G. d', « Lettre à un membre du comité du club Cobden à Londres et considérations préliminaires sur une langue internationale universelle », in

*Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 5, 1871, p. 120-136

- Eichtal G. d', « Notice sur la fondation et le développement de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France (avril 1867 - Avril 1887) », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 11, 1877, p. 1-70
- Eichtal G. d', « Théologie et doctrine religieuse de Socrate. Socrate et notre temps », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 14, 1880 p. 225-320
- Eichtal G. d', *La langue grecque. Mémoires et notices, 1864-1884*, Hachette, Paris, 1887
- *Εκπαιδευτικά νομοσχέδια. Αιτιολογική έκθεσις και αγορεύσεις περί Δημοτικής εκπαίδευσεως* [Projets de loi sur l'éducation. Rapport de projet et discours sur l'enseignement primaire], Imprimerie Nationale, Athènes, 1899
- Emerson J., *The History of Modern Greece from its Conquest by the Romans B.C. 146 to the Present Time* (2 vol.), Colburn, Londres, 1830
- Ermonas [Vlastos P.], « Η Φυλή » [« La Race »], in *Noumas*, 6 (279), 1908, p. 1-6
- Fallmerayer J. Ph., *Ιστορία της Αυτοκρατορίας της Τραπεζούντας*, [Histoire de l'Empire de Trébizonde], Kyriakidis, Thessalonique, 1992 (1ère éd. en allemand, 1827)
- Fallmerayer J. Ph., *Welchen einfluss hatte die besetzung griechenlands durch die slaven auf das schicksal der stadt Athen und der landschaft Attika ?*, J. G. Gotta, Stuttgart-Tubingen, 1835
- Fatseas A., *Τω αρχηγέτη της Νέας Σχολής* [À l'attention du chef suprême de la Nouvelle École], Athènes, 1853
- Fatseas A., *Σκέψεις επί της δημοσίας και ιδιωτικής εκπαίδευσεως των νέων Ελλήνων* [Reflexions sur l'éducation publique et privée des Grecs modernes], imp. Aggelidis, Athènes 1856
- Fauriel C., *Chants populaires de la Grèce moderne, recueillis et publiés avec une traduction française, des éclaircissements et des notes* (tome 1), Firmin Didot, Paris, 1824
- Haines F. E. H., *Jonas King. Missionary to Syria and Greece*, American Tract Society, New York, 1879
- Fleury de Lécuse, *Dissertation sur la prononciation grecque*, Toulouse, 1829
- Fontenelle B. de, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, C. Blageart, Lyon, 1686
- Frantzis A., *Επιτομή της Ιστορίας της αναγεννηθείσης Ελλάδος* [Histoire de la Grèce régénérée] 4 vol., Vitoria, Athènes, 1839-1841

- Freeman E., « Some Points in the Later History of the Greek Language », in *Journal of Hellenic Studies*, 3, 1882, p. 361-392
- Galanos D., *Ινδικών μεταφράσεων πρόδρομος* [*Avant propos à des traductions indiennes*], imp. Aggelidis, Athènes, 1845
- Geldart E. M., *The Modern Greek Language in its Relation to Ancient Greek*, Clarendon, Oxford, 1870
- Georgiadis A., *Tractatus de elementorum graecorum pronuntiatione*, De Bure, Paris, 1812
- Gianidis E., *Γλώσσα και Ζωή* [*Langue et vie*], imp. Deligiannis, Athènes, 1908, 263 p.
- Girolamo G., *Vocabolario italiano et greco nel quale si contiene come le voci Italiane si dicano in Greco volgare con alcune regole generali*, Zannetti, Rome, 1622
- Hase Ch.-B., *Sur l'origine de la langue grecque vulgaire et sur les avantages qu'on peut retirer de son étude*, imp. Sajou, Paris, 1816
- Heilmaier J. M., *Ueber die Entstehung der romanischen Sprache unter dem Einflüsse fremder Zungen*, imp. Wailandt's Wittib und Sohn, Aschaffenburg, 1834
- Helladius A., *Σταχυολογία τεχνολογική της Ελλάδος φωνής ήτοι Γραμματική Ελληνική κατ'ερωταπόκρισιν* [*Compilation technique du verbe grec, c'est-à-dire grammairre grecque sous forme dialoguée*], imp. J.E. Adelbulneri, Nuremberg, 1712
- Helladius A., *Status praesens ecclesiae Graecae: in quo etiam causae exponuntur cur graeci moderni Novi Testamenti editiones in graeco-barbara lingua factas acceptare recusent*, A.R.S., Nuremberg, 1714
- Ikonomos K., *Περί της γνησίας προφοράς της Ελληνικής γλώσσης* [*À propos de la prononciation authentique du grec ancien*], imp. du ministère de l'Instruction publique, Saint Pestersbourg, 1830
- Ikonomou Th., *Πραγματεία περί της λακωνικής (Τσακωνικής) γλώσσης* [*Traité sur la langue laconienne (tzakoniennne)*], imp. Melachouris & Karampinis, Athènes, 1846
- Ikonomidis V., *Λόγοι εκφωνηθέντες υπό του καθηγητού Β. Οικονομίδου παραδίδοντος την Πρυτανείαν και του καθηγητού Α. Πάλλη αναδεχομένου αυτήν* [*Discours prononcés par le professeurs V. Ikonomidis et A. Pallis lors de la passation du Rectorat du premier au second*], imp. Lakonia, Athènes, 1860
- Ioannou Ph., « Περί της νεωτέρας Ελληνικής γλώσσης » [*« À propos du grec moderne »*], in *Efimeris ton Filomathon*, 384, 1860, p. 1472-1473
- Iritis A., *Λεξικόν Γαλλοελληνικόν και ελληνογαλλικόν επιστημονικόν και τεχνικόν όρων* [*Dictionnaire français-grec et grec-français de termes scientifiques et*

*techniques*], 4 vol., Athènes, 1895-1898

- Kalosgouros G., *Περί εθνικής γλώσσης και εθνικής ιστορίας. Δημοτική διδασκαλία* [*À propos de la langue et de l'histoire nationales. Enseignement primaire*], imp. Petsalis, Corfou, 1889
- Kallifron V. D., « Γλωσσογραφικά σημειώσεις » [« Notices à propos de la langue »], in *Pandora*, 9 (200), 1858, p. 185-187
- Karolidis P., *Γλωσσάριον συγκριτικόν ελληνοκαππαδοκικών λέξεων* [*Glossaire comparatif des mots gréco-cappadociens*], Typos, Smyrne, 1885
- Karousos T., « Νύξεις εις το περί ελληνικής γλώσσης ζήτημα » [« Quelques remarques sur la question de la langue grecque »], in *Pandora*, 7 (167), 1857, p. 529-534
- Kirkolonis I., Zampelios S., « Περιπέτεια της ημετέρας καθομιλουμένης » [« Les aventures de notre langue orale »], in *Pandora*, 8 (173), 1857, p. 105-108
- Kodrikas P., *Ομιλίας περί πληθούς κόσμων*, [Entretiens sur la pluralité des mondes de M. Fontenelle], imp. Ventotis, Vienne, 1794
- Kodrikas P., *Observations sur l'opinion de quelques hellénistes touchant le grec moderne*, imp. Kramer, Paris, 1803
- Kodrikas P., *Μελέτη της κοινής Ελληνικής Διαλέκτου* [*Étude de la langue grecque commune*], imp. d'Eberhart, Paris 1818
- Koletis Liverios (Père), *Η Καινή Διαθήκη, Δίγλωττος, τουτ'έστι, το Θείον Αρχέτυπον και η αυτού μετάφρασις εις κοινήν διάλεκτον*, [Le Nouveau Testament. Bilingue, c'est-à-dire l'original et sa traduction en langue commune], imp. de l'Orphelinat, Halle - Saxe, 1710
- Kondylis D. A., *Περί γλώσσης και καταγωγής των Θρακών* [*À propos de la langue et de l'origine des Thraces*], imp. Kousoulinos, Athènes, 1905
- Konemenos N., *Το ζήτημα της γλώσσας* [*La question de la langue*], Kadmos, Corfou, 1873
- Konstantinidis S., *Περί ελληνικής γλώσσης* [*À propos de la langue grecque*], Alexandrie, 1895
- Kontogonis K., « Εγκαθίδρυσις των αρχών του Πανεπιστημίου » [« Investiture du rectorat de l'Université »], in *Pandora*, 6 (138), 1855, p. 465-473
- Kontopoulos K., *Η Αθανασία της Ελληνικής γλώσσης. Η ανεύρεσις της ομηρικής γλώσσης εν ταις δημοδέσι διαλέκτοις της συγχρόνου ελληνικής* [*L'immortalité de la langue grecque. La découverte de la langue homérique dans les dialectes populaires du grec moderne*], imp. Enosis, Athènes, 1884
- Kontos K., *Γλωσσικά Παρατηρήσεις αναφερόμεναι εις την νέαν ελληνικήν γλώσσαν* [*Remarques linguistiques portant sur le grec moderne*], Koromilas, Athènes, 1880

- Koumanoudis S., « Παρατηρήσεις τινές εις το περί συντάξεως ιδιωτικών της νέας ελληνικής γλώσσης άρθρον του Αριστείδου Κυπριανού » [« Des remarques sur l'article d'Aristidis Kyprianos concernant la rédaction d'études dialectales du grec moderne »], in *Filistor*, 3 (2), 1862, p. 135-139
- Koumanoudis S., *Συναγωγή λέξεων αθησαυρίστων εν τοις λεξικοίς* [*Recueil de mots non retenus par les dictionnaires*], Koromilas, Athènes, 1883
- Koumanoudis S., *Συναγωγή νέων λέξεων υπό των λογίων πλασθεισών από της Αλώσεως μέχρι των καθ' ημάς χρόνων* [*Recueil de mots nouveaux créés par les érudits, de la chute de Constantinople à nos jours*], Ermis, Athènes, 1998 (1ère éd. 1900)
- Koustas T., *Πάντες ι Ελινες εγράματι* [*Tous les lettrés grecs*], Karavias, Athènes, 1879
- Kozakis Typaldos G., *Φιλοσοφικόν δοκίμιον περί της προόδου και της πτώσεως της Παλαιάς Ελλάδος*, [*Essai philosophique sur le progrès et la chute de la Grèce antique*], imp. Mantzarakis, Athènes, 1839
- Krampe A., *De dialecto Laconica*, Niemann, Münster, 1867
- Krumbacher K., *Beiträge zu einer Geschichte der griechischen Sprache*, Hof-Buchdruckerei, Weimar, 1884
- Kyprianos A., « Προτροπή εις σύνταξιν ιδιωτικών της Νέας Ελληνικής Γλώσσης » [« Incitation à la rédaction d'études dialectales du grec moderne »], in *Filistor*, 3, 1862, p. 1-28
- Legrand E., « Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique. N° 19. Histoire de Ptocholéon, précédée d'une étude littéraire par Ch. Gidel », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques*, 8, 1874, p. 150-192
- Legrand E., *Collection des monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique, nouvelle série*, 2, Maisonneuve, Paris 1874
- Littré E., « De l'usage pratique de la langue grecque de M. G. d'Eichtal » in *Journal des Débats politiques et littéraires*, Paris, 13.05.1865, p. 2-3
- Livadefs N., « Φιλοσοφία » [« Philosophie »], in *Evropaïkos Eranistis*, 3, 1841, p. 253-258
- Maragkos G. Ch., « Γλωσσάριο Λευκάδιας διαλέκτου » [« Glossaire du dialecte de Leucade »], in *B.S.L.H.C.*, 8, 1874, p. 455-464
- Markoras G., *Απλή και καθαρεύουσα* [*Langue usuelle et katharevousa*], Corfu, 1872
- Mavrofydis D., « Σύνοψις της εξωτερικής ιστορίας της Ελληνικής γλώσσης » [« Concis de l'histoire extérieure de la langue grecque »] in *Filistor*, 3 (4-5, 8), 1861, p. 116-131, 166-182, 289-295



- Mavrofydis D., « Απάντησις προς Αθ. Σακελλάριον » [« Réponse à M. Ath. Sakellarios »], in *Filistor*, 3, 1862, p. 227-252
- Mavrofydis D., *Εκλογή μνημείων της νεοτέρας ελληνικής γλώσσης* [*Recueil des monuments de la langue grecque moderne*], Filadelfefs, Athènes, 1866
- Mavrofydis D., « Προς τους Διδασκάλους τους συλλέγοντας γλωσσικήν ύλην » [« À l'attention des professeurs qui recueillent du matériel linguistique »], in *Efimeris ton Filomathon*, 14 (613), 1866, p. 1087-1088
- Mavrofydis D., *Δοκίμιον ιστορίας της ελληνικής γλώσσης* [*Essai d'histoire de la langue grecque*], imp. Amaltheia, Smyrne, 1871
- Maxime de Gallipoli, Seraphime de Mitylène, *Η Καινή Διαθήκη. Μεταφρασθείσα εις πεζήν φράσιν παρά του εν ιερομονάχοις Μαξίμου του Καλλιουπολίτου, και νυν αυθίς τυπωθείσα διορθώσει Σεραφείμ Ιερομονάχου του Μιτυληναίου* [*Le Nouveau Testament traduit en prose par le moine Maxime de Gallipoli. Revu et imprimé par le moine Seraphime de Mitylène*], Londres, 1703
- Megas A. E. , *Ιστορία του γλωσσικού ζητήματος (1750-1926)* [*Histoire de la question de la langue (1750-1926)*] (tome 2), 2e éd., Dodoni, Athènes, 1997 (1e, 1927)
- Mendonidis S., « Περί προσθήκης στοιχείων εις τον ελληνικόν αλφάβητον » [« À propos de l'insertion des lettres dans l'alphabet grec »], in *Pandora*, 12 (270), 1861, p. 142-143
- Meyer L., *Griechische Aoriste, ein Beitrag zur Geschichte des Tempus- und Modusgebrauchs im Griechischen*, Weidmann, Berlin, 1879
- Miller E., « Lettres de Photius, suivies de deux opuscules, par J.-M. Valetta », in *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1 (13), 1866, p. 201-204
- Miller E., « Discours d'ouverture. M. Brunet de Presle. Le grec moderne et ses progrès », in *Revue Politique et Littéraire*, 49, 1876, p. 537-541
- Mullach F. W. , *Grammatik der griechischen Vulgärsprache in historischer Entwicklung*, Ferd. Dümmlers, Berlin, 1856
- Müller M., *Lectures on the Science of Language*, Routledge, Londres, 1994, (1e éd. 1861)
- Minoïdis M., *Calliope, ou traité sur la véritable prononciation de la langue grecque*, Bossange, Paris, 1825
- Minoïdis M., *Théorie de la grammaire et de la langue Grecque*, Bossange, Paris 1827
- Minoïdis M., *Grammaire grecque, contenant les dialectes et la différence avec le grec vulgaire*, Bossange, Paris, 1828
- Nefftzer A., « Du grec moderne comme langue universelle internationale » in *Le Temps*, 1183, 1864, p. 1-2

- Olympios I., « Τσοκάνειον Διαγώνισμα » [« Le concours *Tsokanion* »], in *Pandora*, 7 (154), 1856, p. 227-228
- Pagounis I., « Ηπειρωτική διάλεκτος » [« Dialecte Épirote »], in *B.S.L.H.C.*, 8, 1874, p. 580-608
- Pantazidis I., « Λέξεις μακεδονικά » [« Des mots macédoniens »], in *Filistor*, 3, 1862, p. 118-135, 210-227
- Papadopoulos Vretos A., *Νεοελληνική Φιλολογία, ήτοι κατάλογος των από της πτώσεως της Βυζαντινής αυτοκρατορίας μέχρι εγκαθιδρύσεως της εν Ελλάδι Βασιλείας τυπωθέντων βιβλίων παρ'Ελλήνων εις την ομιλουμένην, ή εις την αρχαίαν ελληνικήν γλώσσαν* [*Littérature néo-hellénique, c'est-à-dire répertoire des livres imprimés en grec ancien ou en langue orale par des Grecs, de la chute de l'Empire byzantin à l'instauration de la royauté en Grèce*] 2 vol., Vilaras & Lioumis, Athènes, 1854
- Paramarkos Ch. (éd.), *Εκθέσεις των κατά το 1883 προς επιθεώρησιν των δημοτικών σχολείων αποσταλέντων Εκτάκτων Επιθεωρητών* [*Rapports des Inspecteurs spéciaux mandatés aux écoles primaires en 1883*], Athènes, 1885
- Paparrigopoulos C., *Περί της εποικήσεως σλαβικών τινών φυλών εις την Πελοπόννησον* [*À propos de la colonisation de tribus slaves dans le Péloponnèse*], Antoniadis, Athènes, 1843
- Paparrigopoulos C., « Explications préliminaires », in *Spectateur de l'Orient*, 1, 1853, p. 1-14
- Paparrigopoulos C., *Ιστορία του Ελληνικού έθνους από των αρχαιωτάτων χρόνων μέχρι της σήμερα* [*Histoire de la nation grecque de la haute Antiquité à nos jours*], Koromilas, Athènes, 1853
- Paparrigopoulos C., « L'opinion grecque sur le système de Fallmerayer », in *Spectateur de l'Orient*, 31, 1854, p. 252-264
- Paparrigopoulos C., « Το εν πανεπιστημίω μάθημα της ιστορίας του ελληνικού έθνους » [« Le cours sur l'histoire de la nation grecque à l'Université »], in *Pandora*, 5 (119), 1855, p. 555-560
- Paparrigopoulos C., « Λόγος εκφωνηθείς εν τω Πανεπιστημείω Όθωνος κατά την 20 Μαΐου 1857 », [« Discours prononcé à l'Université d'Otto le 20 Mai 1857 »] in C. Paparrigopoulos, *Ιστορικά πραγματεία. Μέρος Α'* [*Traité d'histoire. Première partie*], Vilaras, Athènes, 1858, p. 226-260
- Paparrigopoulos C., *Ιστορικά πραγματεία. Μέρος Α'* [*Traité d'histoire. Première partie*], Vilaras, Athènes, 1858
- Paparrigopoulos C., « Ποίον το εκ της Ιστορίας όφελος και πώς δέον να σπουδάζομεν αυτήν », [« Quel bénéfice que peut-on tirer de l'Histoire et comment doit-on l'étudier »], in K. Th. Dimaras, *Κ. Παπαρρηγόπουλος* [C. Paparrigopoulos], M.I.E.T., Athènes, 1986 (1ère éd. 1872), p. 262-274

- Paparrigopoulos C., *Ιστορία του ελληνικού έθνους [Histoire de la nation grecque]* (t. 5), imp. S. Pavlidis, Athènes, 1874
- Paparrigopoulos C., *Histoire de la civilisation hellénique*, Hachette, Paris, 1878
- Papazafiroopoulos P., *Περισυναγωγή γλωσσικής ύλης και εθίμων του ελληνικού λαού, ιδία δε του της Πελοποννήσου, παραβαλλομένων εν πολλοίς προς τα των αρχαίων Ελλήνων [Recueil du matériel linguistique et de coutumes du peuple grec -particulièrement dans le Péloponnèse- comparés avec ceux des Grecs anciens]*, Kadmos, Patras, 1887
- Paranikas M., *Σχεδιάσμα περί της εν τω Ελληνικό Έθνει καταστάσεως των γραμμάτων από της αλώσεως Κωνσταντινουπόλεως (1453 Μ.Χ.) μέχρι των αρχών της ενεστώσης (ΙΘ') Εκατονταετηρίδος, [Esquisse de la condition des lettres de la nation grecque depuis la chute de Constantinople (1453) jusqu'au début du siècle actuel (XIXe)]*, imp. Koromilas, Constantinople, 1867
- Parisis, S. M., *Ανωτέρα και μέση εκπαίδευσις, ήτοι συλλογή των διεπόντων την ανωτέραν και μέσην εκπαίδευσιν Νόμων, Β. Διαταγμάτων και Εγκυκλίων του επί των Εκκλησιαστικών και της Δημόσιας Εκπαιδεύσεως Υπουργείου από του 1833-1884 [Education secondaire et supérieure, ou recueil des lois, décrets royales et circulaires du Ministère de l'instruction publique et de l'Eglise, regissant l'éducation secondaire et supérieure]*, imp. Palamidis, Athènes, 1884
- Paspatis A., « Περί των Ατσιγγάνων και της γλώσσης αυτών » [« À propos des Gitans et de leur langue »], in *Pandora*, 8 (179), 1857, p. 241-247
- Paspatis A., *Μελέτη περί των ατσιγγάνων και της γλώσσης αυτών [Étude sur les Gitans et leur langue]*, Constantinople, Koromilas, 1857
- Paspatis A., « Περί Ινδικών μελετημάτων » [« Études indiennes »], in *B.S.L.H.C.*, 1 (3), 1863-1864, p. 136-137 et 189-191
- Paspatis A., *Το Χιακόν γλωσσάριον, ήτοι η εν Χίω λαλουμένη γλώσσα [Glossaire de Chios, ou la langue parlée à Chios]*, imp. Perris, Athènes, 1888
- Pentadis Darvaris G., *Δοκίμιον περί σπουδής της ιστορίας [Essai sur l'étude de l'histoire]*, imp. Anexartitos, Athènes, 1842
- Pennington G. J., *An Essay on the Pronunciation of the Greek Language*, J. Murray, Londres, 1844
- N. Petalas N., *Ιδιωτικόν της θηραϊκής γλώσσης [Aspects dialectaux de la langue de Thera]*, imp. N. Passaris, Athènes, 1876
- Pictet A., *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs, Essai de paléontologie linguistique*, J. Cherbuliez, Paris, 1859
- Pittakis K., « Ύλη ίνα χρησιμεύση προς απόδειξιν, ότι οι νυν κατοικούντες την Ελλάδα εισίν απόγονοι των αρχαίων ελλήνων » [« Matériaux visant à démontrer que les habitants actuels de la Grèce sont les descendants des Grecs anciens »], in

*Efimeris Archeologiki*, 30, 1852, p. 644-664

- Portius S., *Λεξικόν Λατινικόν, Ρωμαϊκόν και Ελληνικόν* [*Dictionnaire latin, grec vulgaire et grec ancien - Dictionarium latinum, graeco-barbarum et litterale*], Paris, 1635
- Portius S., *Grammatica linguae graecae vulgaris*, Paris, 1638
- Psychari J., *Essai de phonétique neo-grecque : Futur compose du grec moderne*, Impimerie Nationale, Paris, 1884
- Psychari J., « Essais de grammaire historique néo-grecque », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Etudes Grecques en France*, 19, 1885, p. 1-288
- Psychari J., *Essais de grammaire historique néo-grecque* (2 vol.), Leroux, Paris, 1886-1889
- Psychari J., *Quelques observations sur la langue littéraire moderne*, Leroux, Paris, 1888
- Psychari J., *Το ταξίδι μου* [*Mon voyage*], Vlastos, Athènes, 1888
- Psychari J., *Études de philologie néo-grecque. Recherches sur le développement historique du grec*, Emile Bouillon, Paris, 1892
- Psychari J., *Ρόδα και μήλα* [*Des roses et des pommes*] (5 vol.), Estia, Athènes, 1902-1909
- Psychari J., « Πάμε σκολειό » [« Allons à l'école »], in *Noumas*, 8 (415-416), 1910, p. 257-262, 273-277.
- Psychari J., « Ακόμη λιγάκι σκολειό » [« Encore un peu d'école »], in *Noumas*, 8 (424), 1911, p. 114-119
- Psychari J., *Un pays qui ne veut pas de sa langue*, imp. Haute Loire, Le Puy, 1929
- Psychari J., *Μεγάλη Ρωμαϊκή Επιστημονική Γραμματική* [*La grande grammaire scientifique du roméique*] 2 vol., Kollaros, Athènes, 1929
- Psychari J., *Quelques travaux de linguistique, de philologie et de littérature helléniques 1884-1928*, Les Belles Lettres, Paris, 1930
- Queux de Saint-Hilaire Marquis de, « Notice sur M. Brunet de Presle », extrait de *l'Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Etudes Grecques en France*, Paris, 1875
- Queux de Saint-Hilaire Marquis de, « Notice sur M. Brunet de Presle », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 9, 1875, p. 342-370
- Queux de Saint-Hilaire Marquis de, *Notice sur les services rendus à la Grèce et aux études grecques par M. Ambroise Firmin Didot*, Firmin-Didot, Paris, 1876
- Queux de Saint-Hilaire Marquis de, « Des syllogues grecs et du progrès des études

- littéraires dans la Grèce de nos jours », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 11, 1877, p. 286-322
- Queux de Saint-Hilaire Marquis de, « Notice sur les services rendus à la Grèce et aux études grecques par M. Gustave d'Eichtal », in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Etudes Grecques en France*, 21, 1887, p. 1-103
  - Queux de Saint-Hilaire Marquis de, « Notice sur Ambroise Firmin-Didot », in *Hippocrate*, 6, 1898, Paris, p. 161-170
  - Quinet E., *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'Antiquité*, Levrault, Paris, 1830
  - Rados K., *Ο εν Γαλλία περί της ελληνικής γλώσσης αγών* [*La lutte pour la langue grecque en France*], Palamidis, Athènes, 1890
  - Rados K., *Ο πειρατής της Γραμβούσης* [*Le pirate de Gramvoussa*], Nefeli, Athènes, 1988 (1ère éd. 1930)
  - Ragkavis A. R., Samourkasis A., Nikolaïdis-Livadefs I., *Λεξικόν γαλλοελληνικόν, συνταχθέν μεν επί τη βάσει των λεξικόν του Λαβώ και της Γαλλικής Ακαδημίας του 1835* [*Dictionnaire français-grec rédigé à partir des dictionnaires de Laveau et de l'Académie française de 1835*], Gkarpolas, Athènes, 1842
  - Ragkavis A. R., « Ο ποιητικός αγών του 1853 » [« Le concours poétique de 1853 »], in *Pandora*, 4 (73), 1853, p. 17-23
  - Renan E., *Eclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*, Franck, Paris, 1848
  - Renan E., *Qu'est-ce qu'une nation?*, Calmann-Levy, Paris, 1882
  - Renieris M., *Φιλοσοφία της Ιστορίας* [*Philosophie de l'histoire*], M.I.E.T., Athènes, 1999 (1ère éd. 1841)
  - Renieris M., *Τι είναι η Ελλάδα ;* [*Qu'est-ce que la Grèce?*], Roes, Athènes, 1998 (1ère ed. 1842)
  - Renieris M., « De l'impopularité de la cause grecque en Occident » in *Spectateur de l'Orient*, 35-36, 1855, p. 342-360
  - Renieris M., « De l'émancipation des chretiens sous le régime Turc », in *Spectateur de l'Orient*, 46-47, 1855, p. 328-342
  - Renieris M., « Περί του προορισμού του ελληνικού έθνους και της ελληνικής γλώσσης » [« De l'avenir du peuple grec et de la langue grecque »], in G. d'Eichtal, *De l'usage pratique de la langue grecque*, Hachette, Paris, 1864, p. 15-21
  - Rizos Neroulos I., *Cours de Littérature grecque moderne*, J. Humbert, Genève, 1827
  - Rodokanakis T., *Φιλολογικός αγών. Κρίσις της πρώτης πραγματείας « Περί του*

καθ'Ομηρον πολιτεύματος των πρώτων χρόνων» [*Concours philologique. Jugement du premier traité: « À propos du régime, pendant la haute époque homérique »*], imp. Lakonia, Athènes, 1861

- Roïdis E., *Περί συγχρόνου εν Ελλάδι κριτικής* [*À propos de la critique contemporaine en Grèce*], Estia, Athènes, 1877
- Roïdis E., *Περί συγχρόνου ελληνικής ποιήσεως* [*À propos de la poésie contemporaine en Grèce*], Estia, Athènes, 1877
- Roïdis E., *Πάρεργα*, [*Loisirs*], Koromilas, Athènes, 1885
- Roïdis E., *Τα είδωλα* [*Les reflets*], Estia, Athènes, 1893
- Rompotis P., Kastorchis E., *Ο υπό του καθηγητού της Θεολογίας Π. Ρομπότου εκφωνηθείς λόγος τη 20 Μαΐου 1860 και η αναγνωσθείσα υπό του καθηγητού της φιλολογίας, Ευθ. Καστόρχη, έκθεσις περί του φιλολογικού αγώνος του κυρίου Κ. Τσοκάνου* [*Le discours prononcé par le professeur de théologie P. Rompotis le 20 mai 1860 et le rapport sur le concours philologique de M. Tsokanos, lu par le professeur de philologie E. Kastorchis*], imp. Aggelidis, Athènes, 1860
- Ross L., *Inselreisen. Nach dem Handexemplar des Verfassers berichtigte und revidierte Ausgabe* (3 vol.), Niemeyer, Stuttgart, 1912-1913
- Sakellarios A., « Η εν Κύπρω γλώσσα » [« La langue à Chypre »], in *Pandora*, 4 (77), 1853, p. 111-115
- Sakellarios A., *Ανταπάντησις εις την υπό Δ. Μαυροφρύδου δημοσιευθήσαν απάντησιν περί των Ανωμάτων Ρημάτων Α. Α. Σακελλαρίου* [*Réponse à la critique de D. Mavrofyridis portant sur les "Verbes irréguliers" de A. A. Sakellarios*], imp. Sakellariou, Athènes, 1862
- Sakellarios A., *Τα Κυπριακά ή η εν Κύπρω γλώσσα* [*Études chypriotes ou la langue à Chypre*] tome 3, Aggelopoulos, Athènes, 1868
- Sakellarios A., *Τα Κυπριακά: η εν Κύπρω γλώσσα*, [*Études chypriotes. La langue à Chypre*] tome 2, imp. Sakellariou, Athènes, 1891
- Sathas C., *Νεοελληνική φιλολογία. Βιογραφίαι των εν τοις γράμμασι διαλαμπάντων Ελλήνων (1453-1821)* [*Littérature grecque moderne. Biographies des Grecs qui ont rayonné dans les lettres (1453-1821)*], Koromilas, Athènes, 1868
- Sathas C., *Ιστορία του ζητήματος της νεοελληνικής γλώσσης* [*Histoire de la question de la langue grecque moderne*], Koromilas, Athènes 1870
- Sathas C., *Les exploits de Digenis Akritas. Épopée byzantine du Xème siècle*, Maisonneuve, Paris, 1875
- Sathas C., *Λεοντίου Μαχαιρά χρονικόν Κύπρου* [*Chronique de Chypre par Leonce Macheras*], Leroux, Paris, 1882
- Somavera A. de, *Tresoro dela lingua greca volgare ed italiana*, Paris, 1709
- Sophianos N., *Γραμματική της κοινής των Ελλήνων γλώσσης*, [*Grammaire de la*

*langue commune des Grecs*], Maisonneuve, Paris, 1870, 80 p.

- Sophocles E. A., *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods (from B.C. 146 to A.D. 1100)*, Little Brown, Boston, 1870
- Soutsos P., *Νέα σχολή του γραφομένου λόγου [Nouvelle école de la langue écrite]*, Aggelidis, Athènes, 1853
- Soutsos P., *Λέανδρος [Léandre]*, Fondation K. et E. Ourani, Athènes, 1996 (1<sup>e</sup> éd. 1834)
- Stais N., *Διάλεξις περί της αρχαίας σοφής ελληνικής φωνής [Discours sur la langue grecque ancienne savante]*, Varvaresos, Ermoupoli, 1849
- Stathopoulos S., *Ο Α. Ραγκαβής κ'ο Π. Σούτσος ή η επιστήμη περί των φαινομένων της αυτομάτου κινήσεως της τραπέζης και η Νέα Σχολή του γραφομένου λόγου, [A. Ragkavis et P. Soutsos ou la science des phénomènes de déplacement automatique des tables et la Nouvelle École de la langue écrite]* imp. I. Aggelopoulos, Athènes, 1853
- Stavridis M. J., « Ολίγα τινά περί της λαλουμένης ελληνικής γλώσσης » [« Quelques remarques sur la langue grecque parlée »], in *Clio*, 325, 1867, p. 1-2
- *Συνέδριον των Ελληνικών Συλλόγων : Πρακτικά της πρώτης αυτού συνόδου [Congrès des associations grecques : Actes de la première session]*, Perris, Athènes, 1879
- Telfy J., *Studien über die Alt- und Neugriechen und über die Lautgeschichte der griechischen Buchstaben*, Reclam, Leipzig, 1853
- Texier Ch., *Asie Mineure : description géographique, historique et archéologique des provinces et des villes de la chersonnèse d'Asie*, Firmin Didot, Paris, 1862
- Theocharopoulos G., *Vocabulaire français-anglais, grec moderne et grec ancien, contenant une exposition de la prononciation et de l'orthographe grecques*, imp. C. Wolf, Munich, 1834
- Thiersch F., *De l'état actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à son restauration* (2 vol.), Brockhaus, Leipzig, 1833
- Thiersch F., *Ueber die Sprache der Zakonen*, Bayerische Akademie der Wissenschaften, München, 1835
- Thomas E., *Οι εν Παρισίοις Ελληνισταί και ο Brunet de Presle [Les hellénistes à Paris et Brunet de Presle]*, Panopis, Syros, 1876
- Thomas le Père, *Nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque vulgaire*, imp. Michel Guinard, Paris, 1709
- Trapezountios Th. K., « Σημείωσις γλωσσογραφική » [« Notice à propos de la langue »], in *Pandora*, 8 (192), 1858, p. 562
- Triantafyllidis M., « Υπομνήμα περί του Ιστορικού Λεξικού » [« Mémoire sur le

- dictionnaire historique* »], in M. Triantafyllidis, *Άπαντα [Oeuvres complètes]* (tome 2), I.N.S., Thessalonique, 1963, p. 398-453
- Triantafyllidis M., *Η Ακαδημία και το γλωσσικό ζήτημα [L'Académie et la question de la langue]*, in M. Triantafyllidis, *Άπαντα [Oeuvres complètes]*, (tome 7), I.N.S., Thessalonique, 1965, p. 239-323
  - Triantafyllidis M., « Δημοτικισμός και αντίδραση » [« *Démoticisme et réaction* »], in M. Triantafyllidis, *Άπαντα [Oeuvres complètes]* (tome 6), I.N.S., Thessalonique, 1988, p. 1-398
  - Triantafyllidis M., *Νεοελληνική γραμματική. Ιστορική εισαγωγή [Grammaire du grec moderne. Introduction historique]*, in M. Triantafyllidis, *Άπαντα [Oeuvres complètes]* (tome 3), I.N.S., Thessalonique, 1993 (1ère éd. 1938)
  - Triantafyllidis M., « Από την γλωσσική μας ιστορία. Βερναρδάκης – Κόντος - Χατζιδάκης » [« *Sur notre histoire linguistique. Vernardakis – Kontos – Chatzidakis* »], in M. Triantafyllidis, *Άπαντα [Oeuvres complètes]* (tome 5), I.N.S., Thessalonique, 2002, p. 278-307
  - Trikoupis S., *Ιστορία της Ελληνικής Επανάστασεως [Histoire de la révolution grecque]* (tome 1) (1ère éd.), Taylor & Francis, Londres, 1853
  - Trikoupis S., *Ιστορία της Ελληνικής Επανάστασεως, [Histoire de la révolution grecque]* (tome 1) (2e éd.), Taylor & Francis, Londres 1860
  - Trikoupis S., *Οι επί της Ελληνικής Επανάστασεως και κατά την κηδείαν τινών επιζησάντων πρωταγωνιστών αυτοσχέδιοι απ' άμβωνος λόγοι, [Oraisons funèbres sur la Révolution grecque, improvisés lors des funéraires de certains protagonistes]*, imp. Filadelfevs, Athènes, 1862
  - Tsirimokos M., « Ιστορία του Εκπαιδευτικού Ομίλου (γραμμένη από έναν ιδρυτή) » [« *Histoire de l'Association pour l'Education (écrite par un fondateur)* »], in *Nea Estia*, 7, 1927, p. 404-406
  - Tzartanos A., *Νεοελληνική σύνταξις, ήτοι συντακτικόν της ελληνικής γλώσσης. (Δημοτικής και κοινής ομιλουμένης) [Syntaxe néo-hellénique : Syntaxe de la langue grecque, (du démotique et de la langue commune parlée)]*, Kollaros, Athènes 1928
  - I. Valavanis I., « Νέα συλλογή ζώντων μνημείων της ιδιωτικής του Πόντου » [« *Nouveau recueil de monuments vivants du dialecte de Pont* »], in *B.S.L.H.C.*, 14, 1880, p. 278-291
  - Valettas I., *Ομήρου βίος και ποιήματα [Vie et poèmes d'Homère]*, Trubner and Co., Londres, 1867
  - Valettas I., *Φωτίου του Σοφωτάτου και Αγιωτάτου Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Επιστολάι [Lettres du sage et Tout-Saint- Patriarche de Constantinople Photios]*, Nutt, Londres, 1864



- Vallindas A., *Κυθνιακά, ήτοι της νήσου Κύθνου χωρογραφία και ιστορία μετά του βίου των συγχρόνων Κυθνίων (ήθη και έθη και γλώσσα και γένη κλπ.)* [*Kythniagues, ou géographie et histoire de l'île de Kythnos avec la description de la vie de Kythniotes (moeurs et coutumes et langue et origines etc.)*], Proodos, Ermoupoli, 1882
- Vasiadis I., *Προκήρυξις* [*Manifeste*], Constantinople, 1862
- Vasiadis I., « Discours du Président de la Société Littéraire Hellénique de Constantinople M. Hiroclis Basiadis, prononcé le 4/16 mai 1869 » in *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques en France*, 4, 1870, p. 150-183
- Ventotis G., *Λεξικόν δίγλωσσον της Γαλλικής και Ρωμαϊκής διαλέκτου* [*Dictionnaire bilingue du français et du dialecte roméique*] 2 vol., imp. J. Schrämber, Vienne, 1804
- Vernardakis A. N., *Le présent et l'avenir de la Grèce*, Guillaumin, Paris, 1870
- Vernardakis D., *Εικασία* [*Conjecture*], Aggelopoulos, Athènes, 1856
- Vernardakis D., *Ψευδοαττικισμού έλεγχος*, [*Critique du faux atticisme*], imp. du Lloyd Austro-hongrois, Trieste, 1884
- Vlachos A., *Λεξικόν ελληνογαλλικόν* [*Dictionnaire grec-français*], Sakellariou, Athènes, 1897
- Vlachos G., *Θησαυρός της εγκυκλοπαιδικής βάσεως τετράγλωσσος μετά της των επιθέτων εκλογής και διττού των λατινικών τε και ιταλικών λέξεων πίνακος* [*Tresor encyclopedique quadrilingue, avec choix d'adjectifs et tableau en deux colonnes avec des mots en latin et en italien*], Ducali Pinelliana, Vénice, 1659
- Vythoulkas V., *Ιστορία της Ελληνικής γραμματολογίας* [*Histoire de la littérature grecque*], Palamidis, Athènes, 1884
- Vyzantios S., *Λεξικόν της καθ'ημάς Ελληνικής διαλέκτου, μεθρημνηνευμένης εις το αρχαίον ελληνικόν και εις το Γαλλικόν* [*Dictionnaire du grec actuel traduit en grec ancien et en français*], Imprimerie Royale, Athènes, 1835
- Vyzantios S., *Λεξικόν Ελληνο-γαλλικόν και Γαλλο-ελληνικόν* [*Dictionnaire grec-français et français-grec*] 2 vol., Koromilas, Athènes, 1846
- Vyzantios S., *Λεξικόν Ελληνο-γαλλικόν και Γαλλο-ελληνικόν* [*Dictionnaire grec-français et français-grec*] (2e éd.) 2 vol., Koromilas, Athènes, 1856
- Vyzantios S., *Λεξικόν της καθ'ημάς Ελληνικής διαλέκτου, μεθρημνηνευμένης εις το αρχαίον ελληνικόν και το γαλλικόν*, [*Dictionnaire du grec actuel traduit en grec ancien et en français*] (2e éd.), Garpolas, Athènes, 1857 (1ère éd. 1835)
- Vyzantios S., *Λεξικόν της καθ'ημάς ελληνικής διαλέκτου μεθρημνηνευμένης εις το αρχαίον ελληνικόν και εις το Γαλλικόν* [*Dictionnaire du grec actuel traduit en grec ancien et en français*] (3e éd.), Koromilas, Athènes, 1874 (1ère éd. 1835)

- Wachsmuth C., *Η Αρχαία Ελλάς εν τη Νέα* [*La Grèce antique dans la [Grèce] moderne*], Kefalinia, Cephalonie, 1864, [C. Wachsmuth, *Das alte Griechenland im neuen*, Bonn, 1864]
- Wiedemann F. J., *Einige Bemerkungen über das Neugriechische und sein Verhältniss zum Altgriechischen und zu den romanischen Sprachen*, Teubner, Reval, 1852
- Zalikoglou G., *Λεξικόν της γαλλικής γλώσσης* [*Dictionnaire de la langue française*], impr. d'Eberhart, Paris, 1809
- Zampelios S., « Φιλολογικές τινές έρευναι της νεοελληνικής διαλέκτου » [*« Recherches philologiques sur le grec moderne »*], in *Pandora*, 7 (160), 1856, p. 369-380
- Zinkeisen J. W., *Geschichte Griechenlands vom Anfange geschichtlicher Kunde bis auf unsere Tage* (4 vol.), Leipzig, 1832-1840

## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

- Aggelopoulos A., « Population distribution of Greece today according to language, national consciousness and religion », in *Balkan Studies*, 20, 1979, p. 123-32
- Alem J.-P., *Enfantin, le Prophète aux Sept Visages*, J.-J. Pauvert, Paris, 1963
- Aleong S., « Normes linguistiques, normes sociales, une perspective anthropologique » in E. Bédard, J. Maurais (éds), *La norme linguistique*, Gouvernement du Québec, Montréal, 1983, p. 255-280
- Alexiou M., « Diglossia in Greece », in W. Haas (éd.), *Standard languages spoken and written*, Manchester University Press, 1982, p. 156-192.
- Anagnostakis I., Balta E., *Η Καππαδοκία των «Ζώντων Μνημείων»* [*La Cappadoce des « Monuments Vivants »*], Poreia, Athènes, 1990
- Anagnostopoulos G. P., « Νεωτέρα ελληνική » [« Grec moderne »] & « Γραμματική και σύνταξις » [« Grammaire et syntaxe »], in *Μεγάλη Ελληνική Εγκυκλοπαίδεια* [*Grande Encyclopédie Grecque*] (tome 10), Finix, Athènes, 1967
- Anastasiadis G., « Η της Τρίτης Σεπτεμβρίου εν Αθήναις » *Εθνική Συνέλευση (1843-1844)* [*L'Assemblée nationale « du 3 septembre à Athènes » (1843-1844)*], University Studio Press, Thessalonique, 1992
- Anderson B., *L'imaginaire national. Reflexions sur l'origine et l'essor des nationalismes*, La Découverte, Paris, 1996 (1ère éd. en anglais, 1983)
- Andriotis N., *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας. Τέσσερις μελέτες* [*Histoire de la langue grecque. Quatre études*] (2e éd.), I.N.S., Thessalonique, 1995 (1ère 1992)
- Argyropoulou R., « Γλωσσολογικά του νεοελληνικού Διαφωτισμού » [« Questions linguistiques à l'époque des Lumières néo-helléniques »], in F. Voros et alii (éds), *Αφιέρωμα στον Ε. Π. Παπανούτσο* [*À E. P. Papanoutsos*], Athènes, 1980, p. 399-412
- Argyropoulou R., « Ο Γεώργιος Κοζάκης-Τυπάλδος ανάμεσα στον Διαφωτισμό και τον Ρομαντισμό » [« Georgios Kozakis Typaldos entre les Lumières et le romantisme »], in *Actes du Ve colloque ionien*, t. 4, Argostoli, 1991, p. 413-422
- Auroux S. (éd.), *Histoire des idées linguistiques. Le développement de la grammaire occidentale* (tome 2), Mardaga, Liège, 1992
- Auroux S., *Histoire des idées linguistiques. L'hégémonie du comparatisme* (tome 3), Mardaga, Liège, 2000
- Auroux S., « Introduction. Le processus de grammatisation et ses enjeux » in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques. Le développement de la grammaire occidentale* (tome 2), Liège, Mardaga, 1992, p. 14-64
- Auroux S., « Les langues universelles », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées*

*linguistiques. L'hégémonie du comparatisme* (tome 3), Mardaga, Liège, 2000, p. 377-396

- Avlami Ch., *L'Antiquité grecque à la Française : modes d'appropriation de la Grèce au XIXe siècle*, thèse de Doctorat, E.H.E.S.S. de Paris, Paris, 1998
- Avlami Ch. (éd.), *L'Antiquité grecque au XIXe siècle. Un exemplum contesté?*, L'Harmattan, Paris, 2000
- Babiniotis G., *Νεοελληνική κοινή : πέρα της καθαρευούσης και της δημοτικής* [*Grec moderne commun : au delà de la katharevousa et du démotique*], Grigoris, Athènes, 1979
- Babiniotis G., *Ελληνική γλώσσα. Παρελθόν - παρόν - μέλλον. Μελετήματα, διαλέξεις και άρθρα 1977-1993* [*Langue grecque. Passé, présent, avenir. Études, conférences et articles 1977-1993*], Gutemberg, Athènes, 1994
- Baggioni D., « Pour un point de vue relativisé et historicisé sur la norme », in *Lengas*, 2, 1977, 2, p. 15-33
- Baggioni D., Grimaldi E. (éds), *Genèse de la (des) norme(s) linguistiques : le concept de norme en philosophie et dans les sciences humaines et le concept de norme linguistique*, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 1994
- Baggioni D., *Langues et nations en Europe*, Payot, Paris, 1997
- Balibar R., *L'institution du français : essai sur le co-linguisme des Carolingiens à la République*, PUF, Paris, 1985
- Balibar R., Laporte D., *Le français national : politique et pratiques de la langue nationale sous la Révolution française*, Hachette, Paris, 1974
- Balta E., *Karamanlidika : bibliographie analytique d'ouvrages en langue turque imprimés en caractères grecs* (4 vol.), I.F.A., Athènes, 1987
- Balta E., «Οι πρόλογοι των караμανλήδικων βιβλίων πηγή για τη μελέτη της « εθνικής συνείδησης » των τουρκόφωνων ορθόδοξων πληθυσμών της Μικράς Ασίας» [*« Les préfaces des livres karamanli comme source pour l'étude de la « conscience nationale » des populations turcophones orthodoxes d'Asie Mineure »*], in *Mnimon*, 11, 1987, p. 225-233
- Barret-Kriegel B., *Les académies de l'histoire*, PUF, Paris, 1988
- Basch S., *Le mirage grec, La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, Hatier- Kauffmann, Athènes, 1995
- Beaton R., *An Introduction to Modern Greek Literature*, 2e éd., Oxford University Press, New York, 1999 (1ère 1994)
- Ben-Yehouda E., *La Renaissance de l'hébreu*, Desclée de Brouwer, Paris, 1998
- Bergounioux G. (éd.), *Aux origines de la linguistique française*, Pocket, Paris, 1994

- Berkes N., *The Development of Secularism in Turkey*, McGill University Press, Montreal, 1964
- Bernal M., *Black Athena: Les origines afro-asiatiques de la civilisation classique. L'invention de la Grèce antique*, PUF, Paris, 1996 (1<sup>e</sup> éd., 1987, en américain)
- Bernstein B., *Langage et classes sociales. Codes socio-linguistiques et contrôle social*, Les éditions de Minuit, Paris, 1975 (1<sup>ère</sup> édition en anglais, 1971)
- Bodin L., *Les intellectuels existent-ils ?*, Bayard, Paris, 1997
- Bonidis K., *Οι ελληνικοί φιλεκπαιδευτικοί σύλλογοι ως φορείς εθνικής παιδείας και πολιτισμού στη διαφιλονικούμενη Μακεδονία 1869-1914* [*Les associations éducatives comme facteurs de l'éducation et de la civilisation nationale dans la Macédoine des années 1869-1914*], Kyriakidis, Thessalonique, 1996
- Bouchard J., *Γεώργιος Τερτσέτης. Βιογραφική και φιλολογική μελέτη (1800-1843)* [*Georges Tertsetis. Etude biographique et philologique (1800-1843)*], Athènes, 1970
- Bourdieu P., *La reproduction*, Minuit, Paris, 1970
- Bourdieu P., « Le Marché des biens symboliques », in *L'Année Sociologique*, 22, 1971, p. 49-126
- Bourdieu P., *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris, 1982
- Brenzinger M., « Social Contexts of Language Death », in M. Brenzinger (éd.), *Language Death. Factual and Theoretical Explorations with Special Reference to East Africa*, Mouton de Gruyter, Berlin, 1992, p. 3-5
- Brix M., « La question homérique et le débat sur l'épopée médiévale et les chansons populaires au XIX<sup>e</sup> siècle », in F. Létoublon, C. Volpilhac-Augier (éds), *Homère en France après la Querelle (1715-1900)*, Champion, Paris, 1999, p. 473-484
- Bronckart J.-P., « Fonctionnement langagier et entreprises normatives », in G. Schoeni, Bronckart J.-P., P. Perrenoud (éds), *La langue Française est-elle gouvernable?*, Delachaux & Niestlé, Lausanne, 1988, p. 109-132
- Browning R., « Greek Diglossia Yesterday and Today », in *International Journal of the Sociology of Language*, 35, 1982, p. 49-68
- Browning R., *Medieval and Modern Greek* (2<sup>e</sup> éd.), Cambridge University Press, Cambridge, 1999 (1<sup>ère</sup> 1969)
- Bywater I., *The Erasmian Pronunciation of Greek and its Precursors*, Frowde, Londres, 1908
- Calvet L.-J., *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Payot, Paris, 1987
- Calvet L.-J., « Une ou deux langues? Ou le rôle des représentations dans

- l'évaluation des situations linguistiques » in *Etudes Créoles*, 19 (2), 1996, p. 69-82
- Calvet L.-J., *Pour une écologie des langues du monde*, Plon, Paris, 1999
  - Canat R., *L'hellénisme des romantiques. 1. La Grèce retrouvée*, Didier, Paris, 1951
  - Centre de la Langue Grecque, *Οι Κλασικές γλώσσες: Η διαχείριση ενός πολιτισμικού κεφαλαίου* [*Les langues classiques: la gestion d'un capital culturel*], Actes de la Table Ronde organisée par le Centre de la Langue Grecque à Explolangues 2003, K.E.G., Athènes – Thessalonique, 2004
  - Canat R., *L'hellénisme des romantiques. 2. Le romantisme des Grecs, 1826-1840*, Paris 1953
  - Cercle linguistique de Prague, « Thèses générales du Cercle linguistique de Prague : principes pour la culture de la langue » in E. Bédard, J. Maurais, *La norme linguistique*, Gouvernement du Québec, Montréal, 1983, p. 799-807
  - Cerquiglini B., *La naissance du français*, PUF, Paris, 1991
  - Certeau M. de, Julia D., Revel J., *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Gallimard, Paris, 1975
  - Charalambakis Ch., *Νεοελληνικός λόγος. Μελέτες για τη γλώσσα, τη λογοτεχνία και το ύφος*. [*Modern Greek discourse : Studies in Language, Literature and Style*], Nefeli, Athènes, 1992
  - Charalambakis Ch., *Γλωσσαλγήματα. Έρευνες για την Ελληνική γλώσσα* [*Souffrances langagières. Recherches sur la langue grecque*], Gennadeios Scholi, Athènes, 1997
  - Charalampous D., *Ο Εκπαιδευτικός Όμιλος: Η ίδρυση, η δράση του για την εκπαιδευτική μεταρρύθμιση και η διάσπασή του* [*L'Association pour l'Education : La fondation, son action pour la réforme scolaire et son éclatement*], Kyriakidis, Thessalonique, 1987
  - Charle C., *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle. Essai d'histoire comparée*, Seuil, Paris, 1996
  - Chatzis D., *Γλώσσα και πολιτική* [*Langue et Politique*], Pleias, Athènes, 1975
  - Chervel A., *Les auteurs français, latins et grecs au programme de l'enseignement secondaire de 1800 à nos jours*, Institut National de Recherche Pédagogique de la Sorbonne, Paris, 1986
  - Christidis A. F., (éd.), « Ισχυρές » και « ασθενείς » γλώσσες στην Ευρωπαϊκή Ένωση. Όψεις του γλωσσικού ηγεμονισμού [*Langues « fortes » et langues « faibles » dans l'Union Européenne. Aspects de l'hégémonisme linguistique*] (tome B), K.E.G., Thessalonique, 1997
  - Christidis A. F., *Γλώσσα, πολιτική, πολιτισμός* [*Langue, politique, culture*], Polis,

Athènes, 1999

- Christidis A. F. (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας, από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à l'Antiquité tardive*], I.N.S., Thessalonique, 2001
- Christidis A. F., « Ιστορίες της Ελληνικής Γλώσσας » [« Histoires de la langue grecque »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας, από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à l'Antiquité tardive*] I.N.S., Thessalonique, 2001, p. 3-17
- Christidis A. F., Theodoropoulou M. (éds), *Εγκυκλοπαιδικός οδηγός για τη γλώσσα* [*Guide encyclopédique pour la langue*], K.E.G., Thessalonique, 2001
- Christidis A. F. et alii (éds.), *Γλώσσα, κοινωνία, ιστορία : Η Ευρώπη του Νότου* [*Langue, société, histoire: L'Europe du Sud*], K.E.G., Thessalonique, 2002
- Christidis A. F., *Ιστορία της αρχαίας ελληνικής γλώσσας* [*Histoire du grec ancien*], I.N.S., Thessalonique, 2005
- Christidis A. F., « General Introduction : Histories of the Greek Language », in A. F. Christidis (éd.), *A History of Ancient Greek :from the Beginnings to Late Antiquity*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007 (1ère éd. en grec, 2001), p. 1-21
- Clairis Ch., « Le cas du grec », in I. Fodor, C. Hagège (éds), *La réforme des langues* (tome 1), Buske Verlag Hamburg, Louvain, 1983, p. 351-362
- Cohen, M., *Histoire d'une langue : le français*, Éditions sociales, Paris, 1967
- Cohn N., *Les fanatiques de l'Apocalypse. Millenaristes révolutionnaires et anarchistes mystiques au Moyen Age*, Payot, Paris, 1983
- Cooper R. L., *Language planing and social change*, Cambridge University Press, Cambridge, 1989
- Corbeil J.-C., « Éléments d'une théorie de la régulation linguistique » in E. Bédard, J. Maurais, *La norme linguistique*, Gouvernement du Quebec, Montréal 1983, p. 281-303
- Coseriu L., *Men of Ideas. A Sociologist's View* (2e éd.), The Free Press, New York, 1997 (1ère éd. 1965)
- Coseriu E., *Sistema, norma, y habla*, Universidad de la República, Montevideo, 1952
- Coseriu E., *L'homme et son langage*, Peeters, Louvain-Paris, 2001
- Coulmas F. (éd.), *With forked tongues: what are national languages good for ?*, Karoma, Ann Harbor, 1988
- Coulmas F. (éd.), *A language policy for the European community : prospects and quandaries*, Mouton de Gruyter, Berlin-New York, 1991

- Coulmas F., *Language and Economy*, Blackwell, Oxford, 1992
- Couturat L., Léau L., *Histoire de la langue universelle*, Hachette, Paris, 1903
- Daltas P., « The concept of diglossia from a variationist point of view », in *Archivum Linguisticum*, 11 (2), 1980, p.65-88
- Daskalakis A. B., *Κοραΐς και Κοδρικάς: η μεγάλη φιλολογική διαμάχη των Ελλήνων: 1815-1821 [Coray et Kodrikas: le grand conflit philologique des Grecs: 1811-1821]*, imp. Kleisounis, Athènes, 1966.
- Daniilidis D., « Η νεοελληνική ως γλώσσα διεθνής » [« *Le grec moderne comme langue internationale* »], in *Paideia*, 1, 1947, p. 693-701
- Davison J. A. , « The Homeric Question », in *A Companion to Homer*, A. J. B. Wace, F. Stubbings (éds), Macmillan, Londres, 1963, p. 234-265
- Davison R., « The Millets as Agents of Change in the Nineteenth-Century Ottoman Empire », in B. Braude, B. Lewis (éds), *Christians and Jews in the Ottoman Empire* (tome 1), Holmes & Meier, New York, 1982, p. 409-428
- Delveroudi R., « La question de la langue et les dialectes du grec moderne », in *Revue des Etudes Néohelléniques*, 5 (2), 1996, p. 221-239
- Delveroudi R., « The language question and the modern Greek dialects », in A. F. Christidis (éd.), “ Strong ” and “ Weak ” Languages in the European Union : Aspects of Linguistic Hegemonism (tome 2), K.E.G., Thessalonique, 1997, p. 561-568
- Delveroudi R., « Από τη μιξοβάρβαρον στην καθαρεύουσα: η διαμόρφωση ενός όρου » [« De la langue “μιξοβάρβαρος” à la “καθαρεύουσα” : La formation d'un terme »], in M. Théodoropoulou (éd.), *Φως και Θέρμη (Licht und Wärme)*, K.E.G., Thessalonique, 2008, p. 353-363
- Demirci S., « Rise of nationalism in the ottoman empire: how did ottoman government respond to the bulgarian national movement 1839-1870? » in *Sosyal Bilimler Enstitüsü Dergisi Sayı*, 22 (1), 2007, p. 417-438
- Dertilis G. B., *Ιστορία του ελληνικού κράτους 1830-1920 [Histoire de l'Etat grec, 1830-1920]*, tome A, Estia, Athènes, 2005
- Dertilis G. B., *Λερναίον κράτος [L'État de Lerne]*, Kastaniotis, Athènes, 2000
- Deutsch K., *Nationalisms and Social Communication. An Enquiry into the Foundations of Nationality*, M.I.T. Press, Cambridge, 1953
- Diatsentos P., *La Guerre de l'Indépendance hellénique à travers la presse grecque pendant le règne du roi Othon (1833-1862)*, mémoire de D.E.A., E.H.E.S.S., Paris, 1997
- Diatsentos P., « Το Ψυχαρικό γλωσσικό πρόταγμα ανάμεσα στην “παραδοσιακή” και τη “σύγχρονη” αντίληψη για τη γλωσσική μεταρρύθμιση » [« Le projet linguistique de J. Psychari entre la conception “traditionnelle” et la conception



“moderne” de la réforme »], in G. Farinou Malamatari (éd.), *Ο Ψυχάρης και η εποχή του, ζητήματα γλώσσας, λογοτεχνίας και πολιτισμού* [*Psychari et son temps. Questions de langue, de littérature et de civilisation*], I.N.S., Thessalonique, 2005, p. 99-110

- Diatsentos P., « Οι τύχες της αρχαίας ελληνικής » [« Le sort du grec ancien en Occident »] <[http://www.greek-language.gr/greekLang/studies/history/thema\\_10/index.html](http://www.greek-language.gr/greekLang/studies/history/thema_10/index.html)>, in *Κέντρο Ελληνικής γλώσσας: Πύλη για την ελληνική γλώσσα* [K.E.G.: *Portail Electronique pour la Langue Grecque* <<http://www.greek-language.gr/greekLang/index.html>>], consulté le 15.03.2008
- Diatsentos P., « “Η ελληνική ως διεθνής γλώσσα” και η εδραίωση της ιδεολογικής νομιμότητας της καθαρεύουσας μετά τον Κριμαϊκό πόλεμο » [« Le grec “langue universelle” et la consolidation de la légitimité idéologique de la katharevousa après la la guerre de Crimée »], in M. Théodoropoulou (éd.), *Φως και Θέρμη (Licht und Wärme)*, K.E.G., Thessalonique, 2008, p. 343-352
- Diatsentos P., « Η γλωσσική μεταρρύθμιση ανάμεσα στις εγγράμματες ελίτ και το ελληνικό κράτος κατά το β’ μισό του 19ου αιώνα », [« La réforme de la langue entre les élites lettrées et l'État grec dans la seconde moitié du XIXe siècle »], in Department of Linguistics, Aristotle University of Thessaloniki, *Studies in Greek Linguistics. Proceedings of the Annual Meeting* (28e, 2007, Thessalonique), I.N.S., Thessalonique, 2008, p. 147-158
- Dimakis I., *Η πολιτειακή μεταβολή του 1843 και το ζήτημα των αυτοχθόνων και ετεροχθόνων*, [La reforme du régime en 1843 et la question des autochtones et des hétérochtones], Themelio, Athènes, 1991, 248 p.
- Dimaras A., *Η μεταρρύθμιση που δεν έγινε. Τεκμήρια Ιστορίας* [La réforme qui n'a pas eu lieu. Preuves historiques] 2 vol., Ermis, Athènes, 1973-1974
- Dimaras K. Th., *Ιστορία της Νεοελληνικής λογοτεχνίας. Από τις πρώτες ρίζες ως την εποχή μας* [Histoire de la littérature grecque moderne. Des origines a nos jours] (4e éd.), Ikaros, Athènes, 1968 (1ère 1949)
- Dimaras K. Th., *La Grèce au temps des Lumières*, Droz, Genève, 1969
- Dimaras K. Th. (éd.), *Δ. Καταρτζή. Τα ευρισκόμενα* [D. Katarzis. Oeuvres retrouvées], Ermis, Athènes, 1970
- Dimaras K. Th., *Νεοελληνικός Διαφωτισμός* [Lumières néo-helléniques], Ermis, Athènes, 1977
- Dimaras K. Th., *Κ. Παπαρρηγόπουλος* [C. Paparigopoulos], M.I.E.T., Athènes, 1986
- Dimaras K. Th., *Ελληνικός Ρωμαντισμός* [Romantisme grec], Ermis, Athènes, 1994 (1e éd. 1982)
- Dimaras K. Th., « Λεξικογραφία και ιδεολογία » [« Lexicographie et idéologie »], in S. Koumanoudis, *Συναγωγή νέων λέξεων υπό των λογίων πλασθεισών από της*

Αλώσεως μέχρι των καθ' ημάς χρόνων [*Recueil de mots nouveaux créés par les érudits, de la chute de Constantinople à nos jours*], Ermis, Athènes, 1998, p. vii-lxiii

- Dimaras K. Th., *Ιστορία της Νεοελληνικής λογοτεχνίας. Από τις πρώτες ρίζες ως την εποχή μας* [*Histoire de la littérature grecque moderne. Des origines à nos jours*] (9e éd.), Gnosi, Athènes, 2000 (1ère 1949)
- Ditsa M., *Νεολογία και κριτική* [*Néologie et critique*], Ermis, Athènes, 1988
- Dorian N. C., « Diglossia and the simplification of linguistic space », in *International Journal of the Sociology of language*, 157, 2002, p. 63-69
- Drettas G., « La diglossie mythe ou réalité ? », in *Actes du 5e colloque international de linguistique fonctionnelle*, Paris, 1979, p. 148-153
- Drettas G., « La diglossie : un pèlerinage aux sources » in *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 76 (1), 1981, p. 61-98
- Drettas G., « La “langue fétiche” : pédagogie et réalité langagière dans les Balkans », in *Langue, Société, Histoire : l'Europe du sud*, K.E.G., Thessalonique, 2002, p.73-80
- Duhoux Y., « Προελληνικές γλώσσες : έμμεσες μαρτυρίες » [« Langues prehelléniques: témoignages indirectes »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές ως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à la basse Antiquité*], K.E.G. - I.N.S., Thessalonique, 2001, p.175-179
- Eco U., *La recherche de la langue parfaite*, Seuil, Paris, 1994
- Ellinikos Glossikos Omilos [Association Linguistique Grecque], *Ελληνική γλώσσα : Αναζητήσεις και συζητήσεις* [*Recherches et questionnements sur la langue grecque*], Kardamitsas, Athènes, 1984
- Empirikos L., Ioannidou A. et alii (éds), *Γλωσσική ετερότητα στην Ελλάδα* [*Altérité linguistique en Grèce*], Alexandria, Athènes, 2001
- Exertzoglou Ch., *Εθνική ταυτότητα στην Κωνσταντινούπολη τον 19ο αιώνα : Ο Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως (1861-1912)* [*Identité nationale à Constantinople au XIXe siècle : le Syllogue Littéraire Hellénique de Constantinople (1861-1912)*], Nefeli, Athènes, 1996
- Fairclough N., *Langage and Power*, Longman, Londres - New York, 1989
- Farinou Malamataris G. (éd.), *Ο Ψυχάρης και η εποχή του, ζητήματα γλώσσας, λογοτεχνίας και πολιτισμού* [*Psychari et son temps. Questions de langue, de littérature et de civilisation*], I.N.S., Thessalonique, 2005
- Fellman J., *The Revival of a Classical Tongue. Eliezer Ben Yehuda and the Modern Hebrew Language*, Mouton, La Haye, 1973
- Ferguson A. C., Huebner T. (éds), *Sociolinguistic Perspectives : Papers on*

*Language in Society, 1959-1994*, Oxford University Press, New York, 1996

- Findley C. V., « The Acid Test of Ottomanism : The Acceptance of Non-Muslims in the Late Ottoman Bureaucracy », in B. Braude, et B. Lewis (éds), *Christians and Jews in the Ottoman Empire* (tome 1), Holmes & Meier, New York, 1982
- Fishman J. A., « Bilingualism with and without Diglossia, Diglossia with and without Bilingualism » in *Journal of Social Issues*, 32, 1967, p. 29-38
- Fishman J. A. (éd.), *Language Problems of Developing Countries*, Wiley, New York, 1968
- Fishman J. A., *Readings in the Sociology of Language*, La Haye, Mouton, 1968
- Fishman J. A., « National Languages and Languages of Wider Communication in the Developing Nations », in *Anthropological Linguistics*, 11, 1969, p. 111-135
- Fishman J. A., « The Sociology of Language : an Interdisciplinary Social Science Approach to Language in Society », in J. A. Fishman (éd.), *Advances in the Sociology of Language*, Mouton, La Haye, 1971, p. 217-404
- Fishman J. A., *Language and Sociocultural Change*, Stanford University Press, Stanford, 1972
- Fishman J. A., *Language and Nationalisme*, Newbury House, Rowley, 1972
- Fishman J. A., « Social theory and ethnography : language and ethnicity in Eastern Europe », in J. Hutchinson, A. D. Smith (éds), *Nationalism. Critical Concepts in Political Science* (tome 1), Routledge, Londres, 2000, p. 200-215
- Fragkoudaki A., *Ο εκπαιδευτικός δημοτικισμός και ο γλωσσικός συμβιβασμός του 1911 [Le démoticisme dans l'éducation et le compromis linguistique de 1911]*, Jannina, 1977
- Fragkoudaki A., *Εκπαιδευτική μεταρρύθμιση και φιλελεύθεροι διανοούμενοι. Άγονοι αγώνες και ιδεολογικά αδιέξοδα στο μεσοπόλεμο [Réforme de l'éducation et intellectuels libéraux. Luttés vaines et impasses idéologiques dans l'entre-deux-guerres]* (7e édition), Kedros, Athènes, 1992 (1ère 1979)
- Fragkoudaki A., *Η γλώσσα και το έθνος, 1880-1980. Εκατό χρόνια αγώνες για την αυθεντική ελληνική γλώσσα [La langue et la nation, 1880-1980. Cent ans de lutte pour l'authentique langue grecque]*, Alexandria, Athènes, 2001
- Fragkoudaki A., « Greek Societal Bilingualism of more than a Century », in *International Journal of the Sociology of language*, 157, 2002, p. 101-107
- Frazee A. Ch., *Ορθόδοξος Εκκλησία και ελληνική ανεξαρτησία. 1821-1852 [Église orthodoxe et indépendance grecque. 1821-1852]*, Domos, Athènes, 1987 (1e éd. en anglais 1969)
- Gagné G., « Norme et enseignement de la langue maternelle », in *La norme linguistique*, Gouvernement du Quebec, Montréal, 1983, p. 463-509

- Galisson R., Coste D. (éds), *Dictionnaire de didactique des langues*, Paris, Hachette, 1976
- Gazi E., *Scientific National History: The Greek Case in Comparative Perspective (1850-1920)*, Peter Lang, Frankfurt, 2000
- Gellner E., *Nations and Nationalism*, Blackwell, Oxford, 1983
- Gennimatas P., « Εισαγωγή » [« Introduction »], in M. Renieris, *Τι είναι η Ελλάδα ; [Qu'est-ce que la Grèce?]*, Roes, Athènes, 1998, p. 9-42
- Giakovaki N., « Η Ευρωπαϊκή Συνάντηση με την Καθομιλουμένη : οι Περιηγητές » [« La rencontre de l'Europe avec la langue parlée: Les voyageurs »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές ως την ύστερη αρχαιότητα [Histoire de la langue grecque des origines à la basse Antiquité]*, K.E.G. - I.N.S., Thessalonique 2001, p. 942-946
- Giard L., « L'entrée en lice des vernaculaires », in S. Auroux (éd.) *Histoire des idées linguistiques* (tome 2), Mardaga, Liège, 1992, p. 206-225
- Gkinis D., *Περίγραμμα ιστορίας του μεταβυζαντινού Δικαίου [Esquisse d'histoire du droit post-byzantin]*, Académie d'Athènes, Athènes 1966, 418 p.
- Gouttman A., *La guerre de Crimée, 1853-1856. La première guerre moderne*, Perrin, Paris, 2003
- Gramsci A., *Gli intellettuali e l'organizzazione della culture*, Editori Riuniti, Rome, 1991 (1ère éd. 1948)
- Grigoriou P., *Σχέσεις καθολικών και ορθοδόξων [Relations entre catholiques et orthodoxes]*, Athènes, 1958
- Hajjar J., *L'Europe et les destinées du Proche-Orient. Mohammed Ali d'Egypte et ses ambitions syro-ottomanes, 1815-1848* (tome 1), Tlass, Damas, 1988
- Hans N., *Comparative Education*, Routledge and Kegan Paul, Londres, 1949
- Haudry J., *Les Indo-Européens*, PUF, Paris, 1981
- Haugen E., « Dialect, Language, Nation », in *American Anthropologist*, 1966, 68, p. 922-935
- Haugen E., « Planning for a Standard Language in Modern Norway », in *Anthropological linguistics*, 1 (3), 1959, p. 8-21
- Henderson G. P. , *Η Ιόνιος Ακαδημία, [L'académie Ionienne]*, K.E.D.E.I.A., Corfu, 1980
- Herren M. W. (éd.), *The Sacred Nectar of the Greeks : The Study of Greek in the West in the Early Middle Ages*, King's College, Londres, 1988
- Hester D. A., « "Pelasgian" - A New Indo-European Language? », in *Lingua*, 13, 1965, p. 335-384
- Heyd U., *Language Reform in Modern Turkey*, Israel Oriental Society, Jerusalem,

1954

- Hobsbawm E. J., *The Age of Capital, 1848-1875*, Weidenfeld and Nicolson, Londres, 1975
- Hobsbawm E. J., *The Age of Revolution : Europe 1789-1848*, Abacus, Londres, 1987 (1ère 1977)
- Hobsbawm E. J., *L'ère du Capital, 1848-1875*, Fayard, Paris 1978
- Hobsbawm E. J., *The Age of Empire : 1875-1914*, Pantheon books, New York, 1987
- Hobsbawm E. J., *Nations and Nationalism since 1780. Programme, Myth, Reality*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990
- Hobsbawm E. J., *Nations et nationalisme depuis 1870*, Gallimard, Paris, 1992
- Horowitz E., *How the Hebrew Language Grew*, Ktav, Hoboken, 1993
- Householder F., *Studies in modern Greek for american students, (Greek Triglossia)*, Indiana University Linguistics Club, Bloomington, 1974
- Hudson A., « Outline of a Theory of Diglossia », in *International Journal of the Sociology of Language*, 157, 2002, p. 1-48
- Ίδρυμα Μείζονος Ελληνισμού [Fondation du Monde Hellénique], (<<http://www.fhw.gr/fhw/index.php?lg=2>>) « Η συνθήκη του Κανλιτζά και η έναρξη των ελληνοθωμανικών διπλωματικών σχέσεων », [« Le traité de Kanlidja et l'inauguration des rapports diplomatiques greco-ottomanes »] <[http://www.fhw.gr/chronos/12/gr/1833\\_1897/foreign\\_policy/facts/03.html](http://www.fhw.gr/chronos/12/gr/1833_1897/foreign_policy/facts/03.html)>, consulté le 27.11.2007
- Inalcik H., *The Ottoman Empire. The Classical Age 1300-1600* (2e éd.), Phoenix, Londres, 1994 (1ère 1973)
- Inalcik H., Quataert D. (éds), *An Economic and Social History of the Ottoman Empire, 1300-1914*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994
- Institut d'Études Néo-helleniques (I.N.S.), *Αφιέρωμα στη μνήμη του Μανόλη Τριανταφυλλίδη [À la mémoire de Manolis Triantafyllydis]* (collectif), I.N.S., Thessalonique, 1960
- *Ιστορία του ελληνικού έθνους [Histoire de la nation grecque]* (collectif), tomes 11-14, Ekdotiki Athinon, Athènes, 1975-1977
- Jacob M., « Étude comparative des systèmes universitaires et place des études classiques au XIXe siècle en Allemagne, en Belgique et en France », in M. Bollack, H. Wismann, *Philologie et herméneutique au XIXe siècle*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1983, p. 108-153
- Jones-Davies M.-Th. (éd.), *Langues et nations au temps de la renaissance*, Klincksieck, Paris, 1991

- Jouhaud Ch., *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Gallimard, Paris, 2000
- Kalitzopoulou-Papageorgiou I., *Η αιολοδωρική θεωρία : συμβολή στην ιστορία της ελληνικής γλώσσας*, [*La théorie éolodorienne : contribution à l'histoire de la langue grecque*] Thèse de doctorat, Université d'Athènes, 1991
- Kalogiannis G. Ch., *Ο Νουμάς και η εποχή του (1903-1931). Γλωσσικοί και ιδεολογικοί αγώνες* [*Noumas et son temps (1903-1931). Luttés linguistiques et idéologiques*], Epikairota, Athènes, 1984
- Kapsomenos S. G., *Από την ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [*De l'histoire de la langue grecque*], I.N.S., Thessalonique, 1985
- Karantzola E., « Από τον Ουμανισμό στο Διαφωτισμό. Η διδασκαλία της αρχαίας ελληνικής και της γραμματικής της » [*« De l'humanisme aux Lumières. L'enseignement du grec ancien et de sa grammaire »*], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές ως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à la basse Antiquité*], K.E.G. - I.N.S., Thessalonique, 2001, p. 928-934.
- Karavas S., « Ο Κωνσταντίνος Παπαρρηγόπουλος και οι εθνικές διεκδικήσεις » [*« Constantin Paparrigopoulos et les revendications nationales »*], in P. Kitromilidis, T. E. Sklavenitis (éds), *Ιστοριογραφία της νεότερης και σύγχρονης Ελλάδας, 1833-2002* [*Historiographie de la Grèce moderne et contemporaine, 1833-2002*] (Actes du IV<sup>e</sup> colloque international d'histoire, tome A), E.I.E.-K.N.E., Athènes, 2004, p. 149-169
- Kazazis I. N., Chairopoulos P., « Η Μεγάλη Ρωμαίικη Επιστημονική Γραμματική του Γιάννη Ψυχάρη: Μορφή και Ιδεολογία » [*« La grande grammaire scientifique du roméique de Jean Psychari : forme et idéologie »*], in G. Farinou Malamatarí (éd.), *Ο Ψυχάρης και η εποχή του, ζητήματα γλώσσας, λογοτεχνίας και πολιτισμού* [*Psychari et son temps. Questions de langue, de littérature et de civilisation*], I.N.S., Thessalonique, 2005, p. 110-133
- Kimourtzis P. G., *Πανεπιστήμιο Αθηνών (1837-1860): Οι πρώτες γενιές των διδασκόντων*, [*Université d'Athènes (1837-1860) : les premières générations de professeurs*] (2 vol.), thèse de doctorat, Université d'Athènes, 2001
- Kitromilidis P., *Νεοελληνικός διαφωτισμός. Οι πολιτικές και κοινωνικές ιδέες* [*Lumières néo-helléniques. Les idées politiques et sociales*], M.I.E.T., Athènes, 1996
- Kitromilidis P., « Γλωσσικός αρχαϊσμός και φιλοσοφική ανανέωση » [*« Archaïsme linguistique et renouveau dans la pensée politique »*], in M. Z. Kopidakis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [*Histoire de la langue grecque*] 3<sup>e</sup> éd., E.L.I.A., Athènes, 2000 (1<sup>ère</sup> 1999), p. 222-223
- Kitromilidis P., Sklavenitis T. E. (éds), *Δ' Διεθνές Συνέδριο Ιστορίας.*

*Ιστοριογραφία της νεότερης και σύγχρονης Ελλάδας 1833-2002 [4ème Colloque International d'Histoire. Historiographie de la Grèce moderne et contemporaine 1833-2002]* 2 vol., E.I.E.-K.N.E., Athènes, 2004

- Kitromilidis P., « Συζητήσεις για τη διαμόρφωση εθνικής γλώσσας στους κόλπους του Νεοελληνικού Διαφωτισμού », [« Debats sur la formation de la langue nationale au sein des Lumières néo-helléniques »], <[http://www.greek-language.gr/greekLang/studies/history/thema\\_21/index.html](http://www.greek-language.gr/greekLang/studies/history/thema_21/index.html)> (31.10.2007) in Πύλη για την Ελληνική Γλώσσα: *Θέματα ιστορίας της Ελληνικής Γλώσσας* [Portail électronique pour la langue grecque: *Questions d'histoire de la langue grecque*], consulté le 15.11.2007
- Kohler D., « Naissance de l'historiographie grecque moderne. Autour de l'*Histoire du peuple grec* (1861-1875) de Constantin Paparrigopoulos (1815-1891) », in M. Espagne, M. Werner, *Philologiques I, Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIXe siècle*, MSH, Paris, 1990, p. 279-310
- Konstantakopoulou A., *Η Ελληνική γλώσσα στα Βαλκάνια (1750-1850): Το τετράγλωσσο Λεξικό του Δανιήλ Μοσκοπολίτη [La langue grecque dans les Balkans (1750-1850): le dictionnaire quadrilingue de Daniel Moschoppolitis]*, Dodoni, Jannina, 1988
- Kontosopoulos N., *Διάλεκτοι και ιδιώματα [Dialectes et idiomes]* (2e éd.), Athènes, 1994 (1ère 1981)
- Kordatos G., *Δημοτικισμός και λογιотаτισμός [Démoticisme et pédantisme]* (4e éd.), Boukoumanis, Athènes, 1974 (1ère 1927)
- Kordatos G., *Ιστορία του γλωσσικού μας ζητήματος [Histoire de notre question de la langue]* (5e éd.), Boukoumanis, Athènes, 1973 (1ère 1943)
- Koubourlis I., « Όταν οι ιστορικοί μιλούν για τον εαυτό τους: ο ρόλος του εθνικού ιστορικού στους πρωτοπόρους της ελληνικής εθνικής σχολής » [« Lorsque les historiens parlent d'eux mêmes: Le rôle de l'historien national chez les pionniers de l'école nationale grecque »] in P. Kitromilidis, T. E. Sklavenitis (éds), *Ιστοριογραφία της νεότερης και σύγχρονης Ελλάδας, 1833-2002 [Historiographie de la Grèce moderne et contemporaine, 1833-2002]* (Actes du IVe colloque international d'histoire, tome A), E.I.E.-K.N.E., Athènes, 2004, p. 81-101
- Koulouri Ch., *Dimensions idéologiques de l'historicité en Grèce (1834-1914)*, Peterlang, Frankfurt, 1991
- Kouroukli M., « Le *lalein* et le *graphein*: parler et écrire en grec », in *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 76, 1996, p. 256-271
- Kriaras E., *Ψυχάρης. Ιδέες - αγώνες. Ο άνθρωπος, [Psychari. Idées - combats. L'homme]* (2e éd.), Estia, Athènes, 1981 (1ère éd. 1959)

- Kriaras E., *Φιλολογικά μελετήματα. 19ος αιώνας* [*Études philologiques. XIXe siècle*], Filippotis, Athènes, 1979
- Kriaras E., *Πρόσωπα και θέματα από την ιστορία του δημοτικισμού* [*Figures et sujets de l'histoire du démoticisme*] (tome A), Kastaniotis, Athènes, 1986
- Kriaras E., *Η γλώσσα μας : Παρελθόν και παρόν* [*Notre langue: Passé et présent*], Thessalonique, 1992
- Kyriakidis S., *Λαογραφία και δημοτικισμός* [*Laographie et démoticisme*], in *Nea Estia*, 26, 1939, p. 1480-1488
- Kyriakidou-Nestoros A., *Η θεωρία της ελληνικής λαογραφίας. Κριτική ανάλυση* [*La théorie de la laographie grecque. Analyse critique*] (4e éd.) , Εταιρία Σπουδών Νεοελληνικού Πολιτισμού [*Société d'Étude de la Culture Néo-hellénique*], Athènes, 1997 (1 ère éd. 1978)
- Lardet P., « Travail du texte et savoir des langues : la philologie », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques. Le développement de la grammaire occidentale* (tome 2), Liège, Mardaga, 1992, p. 187-205
- Large A., *The Artificial Language Movement*, Blackwell, Londres, 1985
- Lavagnini B., *Η νέα ελληνική ως διεθνής γλώσσα* [*Le grec moderne comme langue internationale*], Athènes, 1976
- Leclerc J., *L'aménagement linguistique dans le monde*, TLFQ - Université Laval, Québec, [<http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/index.shtml>] (20 mars 2006), consulté le 28 avril 2007
- Leclerc G., *Sociologie des intellectuels*, PUF, Paris, 2003
- Le Page R. B., *The National Language Question: Linguistic Problems of Newly Independed Nations*, Oxford University Press, Londres 1964
- Lewis B., *The Emergence of Modern Turkey*, Oxford University Press, Londres 1961
- Liakos A. « “Εξ'Ελληνικής εις την Ημών Κοινήν Γλώσσαν” » [« “De l'hellénique à notre langue commune” »] in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές ως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à la basse Antiquité*], K.E.G. - I.N.S., Thessalonique, 2001, p. 963-971
- Lipset S. M., *Political Man*, Doubleday, New York, 1960
- Lithoxou D., *Μειονοτικά ζητήματα και εθνική συνείδηση στην Ελλάδα : Ατασθαλίες της ελληνικής ιστογραφίας* [*Questions de minorités et conscience nationale en Grèce : malversations de l'historiographie grecque*], Leviathan, Athènes, 1992
- Logothetis F. P., *Γ. Δροσίνης. Εισαγωγή και εκλογή κειμένων* [*G. Drosinis. Introduction et choix de textes*], S.D.O.V., Athènes, 1960



- Lory B., « Immigration et integration sociale à Plovdiv au XIXe siècle » in *Les Balkans à l'époque ottomane*, (numéro spécial de la *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*), 66, 1992, p. 95-103
- Mackridge P., *The Modern Greek Language : a Descriptive Analysis of Standard Modern Greek*, Oxford University Press, Oxford, 1985
- Mackridge P., « Katharevousa (c. 1800-1974). An obituary for an Official Language », in M. Sarafis, M. Eve (éds), *Background to Contemporary Greece* (tome 1), Merlin Press, Londres, 1990, p. 25-51
- Mackridge P., « Η νεοελληνική γλώσσα » [« La langue grecque-moderne »], in *Kathimerini – Epta Imeres*, 03.10.1999, p. 22-25
- MacMahon M. K. C., « Les chercheurs britanniques », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques. L'hégémonie du comparatisme* (tome 3), Mardaga, Liège, 2000, p. 97-108
- Malmberg B., *Histoire de la linguistique*, PUF, Paris, 1991
- Mamoni K., « Les associations pour la propagation de l'instruction grecque à Constantinople (1861-1922) » in *Balkan Studies*, 16 (1), 1975, p. 103-112
- Mamoni K., « Σωματειακή οργάνωση του ελληνισμού στη Μικρά Ασία » [« L'organisation associative de l'hellénisme en Asie Mineure »], in *D.I.E.E.E.*, 26, 1983, p. 63-114 et 28, 1985, p. 55-166 (1ère et 2e partie), 3e partie in *D.K.M.S.*, 6, 1986-1987, p. 155-225
- Marazzini C., « Les traditions nationales : Italie », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques. Le développement de la grammaire occidentale* (tome 2), Mardaga, Liège, 1992, p. 313-328
- Martinet A., *Des steppes aux océans. L'indo-européen et les " Indo-Européens "*, Payot, Paris, 1986
- Meillet A., *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, (7e éd.), C. Klincksieck, Paris, 1965 (1ère 1913)
- Mirambel A., *Les "états de langue" dans la Grèce actuelle*, Conférences de l'Institut Linguistique de l'Université de Paris V, Paris, 1937
- Mirambel A., *Le roman néo-hellénique et la "question de la langue"*, Athènes 1951
- Mirambel A., « Les tendances actuelles de la dialectologie néohellénique », in *Orbis* 2, 1953, p.448-472
- Mirambel A., *Les aspects psychologiques du purisme dans la Grèce moderne*, P.U.F., Paris, 1964
- Mirambel A., « Quelques problèmes de dialectologie néo-hellénique », in *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, juillet-octobre 1966, Paris, p. 421-435

- Mirambel A., *Le domaine grec moderne et les études neo-helléniques en France depuis un siècle*, Les Belles Lettres, Paris, 1967
- Mirambel A., *Remarques sur la "norme" en matière de langue à propos de l'"usage" et de la norme en grec moderne*, PUF, Paris, 1968
- Morpurgo Davies A., « The Linguistic Evidence: Is There Any? » in G. Cadogan (éd.), *The End of the Early Bronze Age in the Aegean*, E. J. Brill, Leiden 1986, p. 93-123
- Moschopoulos G., *Ιστορία της Κεφαλονιάς, [Histoire de la Céphalonie]* (tome 1), Kefalos, Céphalonie, 1988
- Moskof K., *Εισαγωγικά στην ιστορία του κινήματος της εργατικής τάξης. Η διαμόρφωση της εθνικής και κοινωνικής συνείδησης στην Ελλάδα, [Introduction à l'histoire du mouvement ouvrier. La formation de la conscience nationale et sociale en Grèce]* (3e éd.), Kastaniotis, Athènes, 1988 (1ère en 1979)
- Moullas P., « Η διαμάχη Π. Σούτσου – Κ. Ασωπίου (1853) και η ιστορική συγκυρία » [« La querelle entre P. Soutsos et C. Asopios et la conjoncture historique »], in *Eranistis*, 11 (202), 1974, p. 137-150
- Moullas P., *Les concours poétiques de L'université d'Athènes 1851-1877*, Archives Historiques de la Jeuneuse Grecque, Athènes, 1989
- Mounin G., *Histoire de la linguistique : des origines au XXe siècle* (4e éd.), P.U.F., Paris, 1985 (1e éd. 1967)
- Myhill J., *Language in Jewish Society. Towards a New Understanding*, Clevedon, Toronto, 2004
- Nairn T., « The break-up of Britain », in (tome 1), Routledge, Londres, 2000, p. 288-298
- Nishanian M., *Agés et usages de la langue arménienne*, Entente, Paris, 1989
- Noutsos P., *Η σοσιαλιστική σκέψη στην Ελλάδα [La pensée socialiste en Grèce]* (tome 1), Gnosi, Athènes, 1990
- Noutsos P., « Ο Μάρκος Ρενιέρης ως πολιτικός διανοούμενος » [« Marcos Renieris : intellectuel politique »], in M. Renieris, *Φιλοσοφία της ιστορίας. Δοκίμιον, [Philosophie de l'histoire. Essai]* (2e éd.), M.I.E.T., Athènes, 1999, (1ère 1841)
- Noutsos P., « “Διανοούμενοι” και “Δημοτικισμός” » [« “Intellectuels” et “démotocisme” »], in G. Farinou Malamataris (éd.), *Ο Ψυχάρης και η εποχή του. ΙΑ' Επιστημονική Συνάντηση του Τομέα Μεσαιωνικών και Νεοελληνικών Σπουδών του Τμήματος φιλολογίας του Α.Π.Θ. [Psychari et son temps : XIe rencontre de l'UFR d'Etudes Médiévales et Néo-helléniques de la Faculté de Lettres de l'Université Aristote de Thessalonique]*, I.N.S., Thessalonique, 2005, p. 563-573
- Ntaï A., Papadopoulos D., Seremeti D. (éds), « Ο Εκπαιδευτικός Όμιλος

- (σύσταση, πρωταγωνιστές, δράση, διάσπαση) » [« L'Association pour l'Education (fondation, protagonistes, action, éclatement) »], in *Roptro*, 15, 2006, p. 18-23
- Oesterreicher W., « L'étude des langues romanes », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques. L'hégémonie du comparatisme* (tome 3), Mardaga, Liège, 2000, p. 183-192
  - Olender M., *Les langues du Paradis*, Gallimard, Paris 1989
  - Panou S. (éd.), *Δημοτική γλώσσα [Langue démotique]*, Grigoris, Athènes, 1978
  - Papakostas G., *Ο Φώτης Φωτιάδης και το "Αδερφάτο της Εθνικής Γλώσσας"* [*Fotis Fotiadis et "la Confrérie de la Langue Nationale"*], Estia, Athènes, 1993
  - Papapanos K., *Οι ποιητικοί διαγωνισμοί (1851-1873) και η δημοτική μας γλώσσα* [*Les concours de poésie et notre langue nationale*], Idryma Evropis Dragan, Athènes, 1973
  - Papazachariou Z. E., « Βαλκανική Βαβέλ. Πολιτική ιστορία των αλφαβήτων που χρησιμοποιήθηκαν στα Βαλκάνια » [« Babel balkanique. Histoire politique des alphabets employés dans les Balkans »], in K. Tsitselikis (éd.), *Γλώσσες, αλφάβητα και εθνική ιδεολογία στην Ελλάδα και τα Βαλκάνια*, [*Langues, alphabets et idéologie nationale en Grèce et dans les Balkans*], Kritiki, Athènes 1999, p. 17-95
  - Paraschos K., *Εμμανουήλ Ροϊδης. Η ζωή, το έργο του, η εποχή του* [*Emmanuel Roïdis. Sa vie, son oeuvre, son époque*], Aetos, Athènes, 1942
  - Pedersen H., *The Discovery of Language. Linguistic Science in the Nineteenth Century*, Indiana University Press, Bloomington, 1962
  - Petropoulos J. A., *Πολιτική και συγκρότηση κράτους στο ελληνικό βασίλειο (1833-1843)* [*titre original : Politics and Statecraft. in the Kingdom of Greece (1833-1843)*] 2 vol., M.I.E.T., Athènes, 1986 (1ère éd. en anglais, 1968)
  - Petrounias E. V., « Η προφορά της αρχαίας ελληνικής στους νεότερους χρόνους » [« La prononciation du grec ancien aux temps modernes »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές ως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à la basse Antiquité*], K.E.G. - I.N.S., Thessalonique, 2001, p. 947-957
  - Pierré-Caps S., « Le statut constitutionnel de la langue nationale et/ou officielle : étude de droit comparé », in A.-M. Le Pourhiet (éd.), *Langue(s) et Constitution(s)*, Economica - Presses universitaires d'Aix-Marseille, Paris, 2004, p. 93-102
  - Poliakov L., *Le Mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Calmann-Lévy, Paris, 1971
  - Politis A., *Ρομαντικά χρόνια : ιδεολογίες και νοοτροπίες στην Ελλάδα του 1830-1880* [*Les années romantiques: idéologies et mentalités en Grèce dans les années 1830-1880*], EMNE - Nefeli, Athènes, 1993

- Politis L., *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας* [*Histoire de la littérature grecque moderne*], M.I.E.T., Athènes, 1978
- Pop S., *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques* (2 vol.), Université de Louvain, Louvain, 1950
- Quillien J., G. de, *Humboldt et la Grèce. Modèle et histoire*, PUL, Lille, 1983
- Reid J. J., *Crisis of the Ottoman Empire. Prelude to Collapse : 1839-1878*, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2000
- Renault R. (responsable de projet), *Base de données en typologie des langues* <[http://www.unicaen.fr/typo\\_langues](http://www.unicaen.fr/typo_langues)>, CNRS (laboratoire de linguistique CRISCO, FRE 2805 du CNRS, Université de Caen), consulté le 12.11.2007
- Renfrew C., *L'énigme indo-européenne*, Flammarion, Paris, 1990 (1ère éd. En anglais, 1987)
- Rey A., « Usages, jugements et prescriptions linguistiques », in *Langue française*, 16, 1972, p. 4-28
- Riché P., « Le grec dans les centres de culture d'occident » in M. W. Herren (éd.), *The Sacred Nectar of the Greeks: The Study of Greek in the West in the Early Middle Ages*, King College London Medieval Studies, Exeter, 1988, p. 143-168
- Robins R. H., « Les grammairiens byzantins », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques. Le développement de la grammaire occidentale* (tome 2), Liège, Mardaga, 1992, p. 65-75
- Sachinis A., *Συμβολή στην ιστορία της Πανδώρας και των παλαιών περιοδικών* [*Contribution à l'histoire de Pandora et des revues anciennes*], Athènes, 1964
- Sakellariou M., « Νεοελληνικές Ιστορικές Σπουδές. Ιστορικό και κριτικό σχεδιάγραμμα », [« Études neo-helléniques d'histoire. Esquisse historique et critique »] in *Nea Estia*, 35, 1943, p. 158-162
- Saladin J.-C., *La bataille du grec à la Renaissance*, Les Belles Lettres, Paris, 2004
- Sartre J.-P., *Plaidoyer pour les intellectuels*, Gallimard, Paris, 1972
- Schwab R., *La Renaissance Orientale*, Payot, Paris, 1950
- Setatos M., « Φαινομενολογία της καθαρεύουσας » [« Phénoménologie de la katharevousa »], in *E.E.F.S.P.T.*, 12, 1973, p. 71-95
- Setatos M., « Το γλωσσικό ζήτημα και η καθιέρωση της δημοτικής στα πλαίσια της γενικής γλωσσολογίας » [« La question de la langue et la consécration du démotique dans la linguistique générale »] in S. Panou (éd.), *Δημοτική γλώσσα* [*Langue démotique*], Grigoris, Athènes, 1978, p. 81-88
- Seton-Watson H., *Nations and States : an Enquiry into the Origins of Nations and the Politics of Nationalism*, Methuen, Londres, 1977
- Shils E., *The Intellectuals and the Powers*, University of Chicago Press, Chicago-

Londres, 1972

- Sigalas N., *La question des origines et les intellectuels grecs au XIXe siècle* (mémoire de DEA), EHESS, Paris, 1999
- Sigalas N., « Hellénistes, hellénisme et idéologie nationale. De la formation du concept d'hellénisme en grec moderne », in Ch. Avlami (éd.), *L'Antiquité grecque au XIXème siècle*, L'Harmattan, Paris, 2000, p. 239-291
- Sigalas N., « Ελληνισμός και εξελληνισμός : ο σχηματισμός της νεοελληνικής έννοιας ελληνισμός » [« Hellénisme et hellénisation: la formation du concept néo-hellénique d' "hellénisme" »], in *Historica*, 34, 2001, Athènes, p. 3-70
- Simopoulos K., *Η γλώσσα και το Εικοσιένα* [*La langue et la guerre d'indépendance*], Stachy, Athènes, 1971
- Sinopoulos P. A., *Τρεις Αγάπιοι προετοιμάζουν με τη γλώσσα του γένους, Ελλήνων και αμαρτωλών σωτηρία*, [*Les trois Agapios préparent à l'aide de la langue de la nation le salut des Grecs et des pecheurs*], Athènes, 1972
- Skendi S., « Beginnings of Albanian Nationalist Trends in Culture and Education (1878-1912) », in *Journal of Central European Affairs* 12 (4), 1953, p. 356-367
- Skopetea E., *Το « Πρότυπο Βασίλειο » και η Μεγάλη Ιδέα* [*Le "Royaume modèle" et la Grande Idée*], Polytypo, Athènes, 1988
- Skopetea E., *Η δύση της Ανατολής* [*Le crepuscule de l'Orient*], Gnosi, Athènes, 1992
- Skopetea E., *Φαλμεράνερ. Τεχνάσματα του αντίπαλου δέους* [*Fallmerayer. Astuces de l'adversaire*], Themelio, Athènes, 1999
- Smith A. D., *Theories of Nationalism*, Duckworth, Londres, 1983, (1ère éd. 1971)
- Soldatos Ch., *Η Εκπαιδευτική και πνευματική κίνηση του ελληνισμού της Μικράς Ασίας, 1800-1922*, [*Le mouvement éducatif et culturel de l'hellénisme de l'Asie Mineure, 1800-1922*] 3 vol., Grigoris, Athènes, 1989-1990
- Spelné J. E., *La pensée allemande du Luther à Nietzsche*, Armand Colin, Paris, 1934
- Stavridi Patrikiou R., *Δημοτικισμός και κοινωνικό πρόβλημα* [*Démotocisme et question sociale*], Ermis, Athènes, 1976
- Stavridi Patrikiou R., *Ο Γ. Σκληρός στην Αίγυπτο. Σοσιαλισμός, Δημοτικισμός και μεταρρύθμιση* [*Skliros en Egypte. Socialisme, démotocisme et réforme*], Themelio, Athènes, 1988
- Stavridi Patrikiou R., *Γλώσσα εκπαίδευση και πολιτική* [*Langue, éducation et politique*], Olkos, Athènes, 1999
- Stavridi Patrikiou R., « Το γλωσσικό ζήτημα » [« La question de la langue »], in A. F. Christidis et M. Theodoropoulou (éds), *Εγκυκλοπαιδικός οδηγός για τη*

- γλώσσα [*Guide encyclopédique pour la langue*], K.E.G., Thessalonique, 2001, p. 155-159
- Stavridi Patrikiou R., *Οι φόβοι ενός αιώνα* [*Les craintes d'un siècle*], Metaichmio, Athènes, 2008
  - Stavrou T., *Ο εν Κωνσταντινουπόλει Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος: το Υπουργείον Παιδείας του αλύτρωτου ελληνισμού* [*Le Syllogue Littéraire Hellénique de Constantinople: le ministère de l'Education de l'hellénisme asservi*], Athènes, 1967
  - Strauss J., « Diglossie dans le domaine ottoman. Évolution et péripéties d'une situation linguistique », in *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 75-76, 1996, p. 221-255
  - Stoianovich T, « The Conquering Balcanian Orthodox Merchand », in *Journal of Economic History*, 20, 1960, p. 234-313
  - Stoianovich T., *A Study in Balkan civilization*, Knopf, New York, 1967
  - Tatakis V., *Γεράσιμος Βλάχος ο Κρης. Φιλόσοφος, θεολόγος, φιλόλογος* [*Gerasimos Vlachos le Crétois. Philosophe, théologien, philologue*], Institut Grec d'Études Byzantines de Venise, Venise, 1973
  - Tatakis V., *Σκούφος, Μηνιάτης, Βούλγαρης, Θεοτόκης* [*Skoufos, Miniatis, Voulgaris, Théotokis*], Aetos, Athènes, 1953
  - Telopoulos Th., *Η γλωσσική διδασκαλία στην Ελλάδα πριν και μετά το 1976* [*L'enseignement de la langue en Grèce, avant et après 1976*], thèse de doctorat, Université Aristote de Thessalonique, Thessalonique, 1998
  - Thavoris A. *Η γλώσσα μας στα χρόνια της Τουρκοκρατίας* [*Notre langue pendant l'occupation turque*], Jannina, 1971
  - Théotokas N., « Παράδοση και νεωτερικότητα: Σχόλια για το Εικοσιένα » [« Tradition et modernité: commentaires sur le 1821 »], in *Historica*, 17, 1992, p. 345-369
  - Todorov V. N., *Greek Federalism During the Nineteenth Century*, Harper and Row, New York, 1995
  - Tollefson J. W., *Planning Language, Planning Inequality. Language Policy in the Community*, Longman, Londres, 1991
  - Tollefson, J. W. (éd), *Power and Inequality in Language Education*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995
  - Tomiak J. J. (éd.), *Schooling Educational Policy and Ethnic Identity*, New York University Press, New York, 1991
  - Trapp J. B., « The Conformity of Greek and the Vernacular » in R. R. Bolgar (éd.), *Classical Influences on European Culture, A.D. 1500-1700*, Cambridge University Press, Cambridge, 1976, p. 239-244

- Tsitselikis K. (éd.), *Γλώσσες, αλφάβητα και εθνική ιδεολογία στην Ελλάδα και τα Βαλκάνια* [*Langues, alphabets et idéologie nationale en Grèce et dans les Balkans*], Kritiki, Athènes, 1999
- Tsitselikis K. (éd.), *Η ελληνοτουρκική ανταλλαγή πληθυσμών. Πτυχές μιας εθνικής σύγκρουσης* [*L'échange des populations gréco-turc. Aspects d'un conflit national*], Kritiki, Athènes, 2006
- Tsopanakis A. G. , *Εισαγωγή στον Όμηρο* [*Introduction à Homère*] (4e éd.), Thessalonique, 1983 (1ère 1967)
- Tsoukalas K., *Εξάρτηση και αναπαραγωγή. Ο κοινωνικός ρόλος των εκπαιδευτικών μηχανισμών στην Ελλάδα (1830-1922)* [*Dépendance et reproduction : le rôle social des appareils scolaires en Grèce, 1830-1922*], (6e éd.), Themelio, Athènes, 1992 (1ère 1977)
- Tziovas D., *The Nationism of the Demoticists and the Impact on their Literary Theory, (1885-1930)*, Hakkert, Amsterdam, 1986
- Tzoumeleas S. G., Panagopoulos P. D., *Η εκπαίδευσή μας στο τελευταία 100 χρόνια* [*Notre éducation durant les cent dernières années*], Dimitrakos, Athènes, 1933
- Typaldos Iakovatos G., *Ιστορία της Ιόνιας Ακαδημίας* [*Histoire de l'académie ionienne*], Ermis, Athènes, 1982
- Ullendorff E., « Hebrew in Mandatary Palestine » in W. Horbury (éd.), *Hebrew Study from Ezra to Ben-Yehuda*, T. Clark, Édimbourg, 1999, p. 300-306
- Vagenas N., « Η γλώσσα της Αθηναϊκής Σχολής » [« La langue de l'École athénienne »], in M. Z. Koridakis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [*Histoire de la langue grecque*] 3e éd., E.L.I.A., Athènes, 2000 (1ère 1999), p. 256-257
- Vagenas N., « Η γλώσσα της πεζογραφίας (1830-1880) » [« La langue de la prose (1830-1880) »], in M. Z. Koridakis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [*Histoire de la langue grecque*] 3e éd., E.L.I.A., Athènes, 2000 (1ère 1999), p. 258-259
- Vassilaki S., « Ελληνισμός » [« Hellénisme »], in A. F. Christidis (éd.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας, από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα* [*Histoire de la langue grecque des origines à l'Antiquité tardive*], I.N.S., Thessalonique, 2001, p. 839-848
- Vatin N., « L'emploi du grec comme langue diplomatique par les Ottomans (fin du XVe début du XVIe siècle) », in F. Hitzel (éd.), *Istanbul et les langues orientales. Actes du colloque organisé par l'IFEA et l'INALCO à l'occasion du bicentenaire de l'Ecole des Langues Orientales*, Harmattan, Paris, 1997, p. 41-47
- Vayacacos D., *Le grec moderne, les dialectes néo-helléniques et le dictionnaire historique de l'Académie d'Athènes*, Académie d'Athènes, Athènes, 1972
- Veloudis G., *O Jacob Philipp Fallmerayer και η γέννηση του ελληνικού ιστορισμού*

[*Jacob Philipp Fallmerayer et la naissance de l'historicisme grec*], EMNE - Mnimon, Athènes, 1982

- Veloudis G., « Ο Λέανδρος του Π. Σούτσου », [« Léandre de P. Soutsos »] in P. Soutsos, *Λέανδρος [Léandre]*, Athènes, 1996 (1<sup>e</sup> édition 1834)
- Vouri S., *Εκπαίδευση και εθνικισμός στα Βαλκάνια. Η περίπτωση της βορειοδυτικής Μακεδονίας, 1870-1904 [Éducation et nationalisme dans les Balkans. Le cas de la Macédoine du nord-est, 1870-1904]*, Paraskinio, Athènes, 1992
- Vouri S., *Πηγές για την ιστορία της Μακεδονίας. Πολιτική και εκπαίδευση, 1875-1907 [Sources pour l'histoire de la Macédoine. Politique et éducation, 1875-1907]*, Paraskinio, Athènes, 1994
- Ware T., *Eustratios Argenti, A Study of the Greek Church under Turkish Rule*, Clarendon Press, Oxford, 1964



## BIBLIOGRAPHIE AUXILIAIRE

- *Dictionnaire de biographie française* (tome 12), Letouzey et Ané, Paris, 1970
- Dimaras K. Th., Koumarianou C., Droulia L., *Modern Greek Culture, a Selected Bibliography (in English - French - German - Italian)* (4e édition revue), National Hellenic Committee of the I.A.S.E.E., Athènes, 1974
- Dimitrakos D., *Μέγα λεξικόν της Ελληνικής γλώσσης* [*Grand dictionnaire de la langue grecque*] tomes 1, 7, Dimitrakos, Athènes, 1933-1951
- *Εκπαιδευτική Ελληνική Εγκυκλοπαίδεια. Παγκόσμιο βιογραφικό λεξικό* [*Encyclopédie éducative grecque. Dictionnaire biographique universel*], Ekdotiki Athinon, Athènes, 1983
- Ikonomidis D. V., « Βιβλιογραφία Ελληνικής Λαογραφίας 1800-1906 » [*« Bibliographie de laographie grecque 1800-1906 »*], in *Annuaire du K.E.E.L.*, Académie d'Athènes, 23, 1973-1974, p. 63-270
- Larousse P. A., *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle* (tome 7), Administration du Grand Dictionnaire Universel, 1868-1877
- Legrand E., *Bibliographie hellénique : ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-septième siècle* (5 vol.), Picard, Paris 1894-1903
- Legrand E., Pernot H., *Bibliographie Ionienne : description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs des sept îles ou concernant ces îles du quinzième siècle à l'année 1900* (2 tomes), Leroux, Paris, 1910
- *Παγκόσμιο βιογραφικό λεξικό* [*Dictionnaire de biographie internationale*], Ekdotiki Athinon, Athènes, 1990-1992
- Pernot H., *Collection des monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique*, 3e série, 1, Paris, 1907
- Pierris Nakis, *Bibliographie Ionienne : Suppléments a la description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs des Sept-Iles ou concernant ces îles du quinzième siècle a l'année 1900 par Emile Legrand*, Athènes, 1966
- Polemi P., *Η βιβλιοθήκη του ΕΛΙΑ : ελληνικά βιβλία 1864-1900. Πρώτη καταγραφή* [*La bibliothèque d'E.L.I.A. : livres grecs 1864-1900. Premier recensement*], E.L.I.A., Athènes, 1990

## ANNEXE

### Tableaux et statistiques des publications concernant l'activité éditoriale

**Tableau n° 1**

Répartition chronologique des travaux dialectologiques grecs au XIXe siècle

1830-1854	1855-1872	1873-1900
2	15	60

**Sources:** Fichier bibliographique de l'INALCO, D. Vayacacos, *Le grec moderne, les dialectes néo-helléniques et le dictionnaire historique de l'Académie d'Athènes*, Athènes, 1972 et D. V. Ikonomidis, « Βιβλιογραφία Ελληνικής Λαογραφίας 1800-1906 » [« Bibliographie de laographie grecque 1800-1906 »], in *Annuaire du K.E.E.L.*, Académie d'Athènes, 23, 1973-1974, p. 63-270

**Tableau n° 2**

Nombre de travaux soumis à *Zografion Diagonisma* (concours annuel sur “ les monuments vivants de la langue grecque ”)

1873-1883	1878-1893
> 50	> 100

**Source:** Ch. Exertzoglou, *Εθνική ταυτότητα στην Κωνσταντινούπολη τον 19ο αιώνα : Ο Ελληνικός Φιλολογικός Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως (1861-1912)* [*Identité nationale à Constantinople au XIXe siècle : le Sylloge Littéraire Hellénique de Constantinople (1861-1912)*], Athènes, 1996, p. 125

### Tableau n° 3

#### Publications de travaux dialectologiques (1830-1900)

Régions	Publications grecques	Publications étrangères	Total
Péloponnèse	2	-	2
Tzakonie	4	7	11
Stereia Ellas	2	-	2
Eubée	2	-	2
Épire	6	-	6
Heptanèse	5	-	5
Crète	5	-	5
Macédoine	3	-	3
Thrace	5	-	5
Samothrace	1	1	2
Imvros & Ténédos	3	-	3
Cyclades	5	3	8
Chios, Lesbos, Icarie, Samos	9	1	10
Chypre	5	2	7
Dodécanèse	6	2	8
Égine	-	1	1
Corse (Cargèse)	1	-	1
Italie méridionale	-	13	13
Pont	6	1	7
Cappadoce & Lycie	7	1	8
<b>Totaux</b>	<b>77</b>	<b>32</b>	<b>109</b>

**Sources:** Fichier bibliographique de l'INALCO, D. Vayacacos, *Le grec moderne, les dialectes néo-helléniques et le dictionnaire historique de l'Académie d'Athènes*, Athènes, 1972 et D. V. Ikonomidis, « Βιβλιογραφία Ελληνικής Λαογραφίας 1800-1906 » [« Bibliographie de laographie grecque 1800-1906 »], in *Annuaire du K.E.E.L.*, Académie d'Athènes, 23, 1973-1974, p. 63-270

## TABLEAU CHRONOLOGIQUE

494	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
1397		La chaire de lettres grecques à Florence est confiée à E. Chrysoloras. Cet événement marque le retour progressif et l'expansion des études helléniques en Italie et bientôt dans toute l'Europe occidentale	
1474		Invention de l'imprimerie, qui contribue, entre autres, à la diffusion de lettres grecques et des idées de la Réforme en Europe.	
1476	Publication de <i>Grammatica Graeca</i> de Constantin Lascaris, à Milan ( <i>Grammatica Graeca, sive compendium octo orationis partium</i> ). Nouvelle publication en 1494, revue et corrigée chez Alde Manuce à Venise.		
1492	Publication de la <i>Grammatica de la lengua castellana</i> de Antonio de Nebrija, une des premières études systématiques d'un parler roman.		
1495	Publication des quatre volumes de la <i>Grammaire</i> de Théodore de Gaza, chez Alde Manuce à Venise.		
1514		Le Pape Léon X fonde à Rome le <i>Lycée grec</i> , en vue de propager les lettres grecques.	
1516	Traduction de l'Évangile par Érasme. L'helléniste défie la <i>Vulgate</i> de Saint Jérôme et donne sa propre traduction en latin, déclenchant immédiatement un scandale.		
1517		Luther affiche à Wittenberg ses 95 thèses. Les réactions sont immédiates et marquent le début de la Réforme.	
1518		Fondation du premier lycée trilingue à Louvain, qui sera suivie de la fondation du lycée d'Oxford, en 1520, et du lycée de Paris, en 1530.	
1522	Luther traduit en allemand le <i>Nouveau Testament</i> ; sa traduction de l'ensemble de la Bible sera terminée en 1534. Il traduit d'après les originaux grecs et hébreux (comme l'a fait Érasme six ans auparavant) et le fait dans		

495	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
1522	une langue compréhensible par tous, en élevant l'allemand, langue vernaculaire, au rang de <i>langue biblique</i> . Pendant ces années (1523-1525) le <i>Nouveau Testament</i> est traduit en français par Jacques Lefèvre d'Étaples et il se répand progressivement en France et en Suisse.		
1525	P. Bembo publie à Venise la <i>Prose de la volgar lingua</i> , une des premières grammaires de la langue vulgaire qui sera une étude fondatrice pour l'italien.		
1539		Édit de Villers-Cotterêts. Par cette ordonnance royale, François I <sup>er</sup> impose le français comme langue administrative à la place du latin. Le même édit oblige les curés de chaque paroisse à tenir un registre des naissances: ce sera le début de l'état civil.	
1544	Autour de cette année, Nikolaos Sophianos rédige sa <i>Γραμματική της κοινής των Ελλήνων γλώσσης</i> [ <i>Grammaire du grec vulgaire</i> ], mais elle ne sera pas publiée.		
1546		Le Concile de Trente (1545-1563) interdit la traduction de la Bible et reconfirme l'autorité de la <i>Vulgate</i> . Lors de la IV <sup>e</sup> session du 8 avril 1546, les Pères du Concile déclarent... «...authentique parmi toutes les éditions latines des livres saints... l'édition ancienne et <i>vulgate</i> approuvée par le long usage de l'Église elle même pendant tant de siècles».	
1612	Publication du <i>Vocabolario degli Accademia della Crusca</i> , dictionnaire qui recense le fonds lexical vernaculaire de l'italien.		
1622		Fondation de la <i>Sacra Congregatio de Propaganda Fide</i> . Dès le début du XVII <sup>e</sup> siècle, les missionnaires catholiques multiplient leurs voyages dans l'Empire ottoman et ils intègrent assez souvent les congrégations catholiques déjà installées. Dans leur stratégie de conversion des orthodoxes, les congrégations procèdent à des traductions dans une langue proche du registre oral parlé par les couches non instruites.	

496	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
1635		Fondation de l'Académie française à l'initiative de Richelieu, sous Louis XIII. La mission qui lui est assignée est de fixer la langue française. Dans cet esprit, elle commence bientôt les travaux pour la rédaction d'un dictionnaire.	
1638	Maxime de Gallipoli traduit le <i>Nouveau Testament</i> en grec moderne ( <i>Η Καινή Διαθήκη του Κυρίου ημών Ιησού Χριστού εις απλήν διάλεκτον</i> ), à Genève. Une nouvelle édition revue et corrigée par Seraphime de Mytilène voit le jour à Londres, en 1703.		
1659	Sous le titre <i>Thesaurus encyclopaedicae basis quadrilinguis</i> , G. Vlachos publie à Venice le dictionnaire de grec vulgaire ( <i>Θησαυρός της εγκυκλοπαιδικής βάσεως τετραγλωσσος</i> ).		
1694	Parution du <i>Dictionnaire de l'Académie française</i> .		
1709	Publication posthume, à Paris, du dictionnaire de grec vulgaire d'Alessio de Somavera ( <i>Tresoro dela lingua greca-volgare ed italiana</i> ). Thomas le Père publie à Paris sa <i>Nouvelle méthode pour apprendre les principes de la langue grecque vulgaire</i> .		
1710	Le Père Liverios Koletis publie à Halle (Saxonie) une nouvelle traduction du <i>Nouveau Testament</i> , ( <i>Η Καινή Διαθήκη, δίγλωττος...</i> ).		
1767-1768			L'autocéphale des Églises serbe et bulgare est aboli au profit du Patriarcat de Constantinople. La question de l'autonomie de l'Église bulgare sera évoquée de nouveau en 1860
1769-1774			Émergence de la question d'Orient avec la guerre russo-ottomane et la défaite du Sultan.
1795	F. A. Wolf aborde de nouveau la question homérique, avec la publication de ses <i>Prolegomena ad Homerum</i> qui ont un grand retentissement dans les cercles philologiques. Il insiste sur la source unique et la	Inauguration de la chaire de littérature néo-hellénique à l'École des Langues Orientales Vivantes, à l'initiative de Villoison.	

497	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
1795	transmission orale des chants épiques, tout en reconnaissant la haute qualité littéraire de ces textes.		
1805	A. Christopoulos publie à Vienne sa <i>Γραμματική της Αιολοδορκικής</i> [ <i>Grammaire de l'éolodorien</i> ] où il soutient la thèse de l'origine éolodorienne des dialectes du grec moderne.		
1821			Début de la guerre de l'indépendance grecque.
1824	Claude Fauriel recense, traduit et publie en France des chants populaires grecs ( <i>Chants populaires de la Grèce moderne</i> ).	Fondation de l'Académie Ionienne (Ιόνιος Ακαδημία) qui sera fermée lors de l'annexion des îles ioniennes au Royaume grec en 1864	
1830	J. Ph. Fallmerayer publie le <i>Geschichte der Halbinseln Morea waehrend des Mittelalters</i> où il conteste l'origine antique et la filiation des Grecs modernes.		Traité de Londres. Naissance de l'État grec indépendant au terme de neuf années d'hostilités.
1835	S. Vyzantios publie le premier dictionnaire de grec moderne (katharevousa) après l'instauration de l'État grec ( <i>Λεξικόν της καθ'ημάς ελληνικής</i> ).		
1836		Mise en place du cadre législatif visant à la fondation de l'université d'Athènes et de l'Académie.	
1837		L'université d'Athènes ouvre ses portes.	
1839-1841			Crise turco-égyptienne au sein de l'Empire ottoman et intervention des puissances occidentales. Pendant cette phase de la question de l'Orient, l'État grec provoque un soulèvement en Crète, en 1841. Des troupes irrégulières grecques avaient déjà tenté, l'année précédente, de susciter des soulèvements en Thessalie et à Macédoine.
1843	Réponse de Paparrigopoulos à Fallmerayer : <i>Περί της αποικήσεως Σλαβικών τινών φυλών εις την Πελοπόννησον</i> [ <i>Sur la colonisation de certains tribus slaves dans le Péloponnèse</i> ]. Dans ce livre, le savant grec procède à un examen systématique des sources historiques et formule une critique très argumentée.		Coup d'État contre le roi Otto. Les élites politiques et l'armée exigent la mise en place d'une Constitution.
1844			Création de l'Assemblée constituante. Réforme du

498	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
<b>1844</b>			régime politique : instauration du régime de «monarchie constitutionnelle» et premières élections législatives.
<b>1845</b>	Première diffusion des principes de la linguistique comparée et de la théorie indo-européenne, au sein des couches lettrées. À cette époque, commence à Athènes la publication posthume des manuscrits de D. Galanos, portant sur la littérature et sur les corpus sanskrits.		
<b>1846</b>	S. Vyzantios publie à Athènes son <i>dictionnaire grec français - français grec</i> ( <i>Λεξικόν Ελληνο-γαλλικόν και Γαλλο-ελληνικόν</i> ), qui fera l'objet de nombreuses rééditions jusqu'à la fin du siècle.	Fondation de l'École Française d'Archéologie d'Athènes. Outre ses objectifs scientifiques, l'École vise à rééquilibrer le rapport de forces entre les grandes puissances dans le Royaume grec.	
<b>1847-1850</b>			Crises multiples à l'intérieur du pays : propagation des mouvements militaires, montée du brigandage, mécontentement croissant des populations rurales, et mouvement du moine Papoulakos. Au même moment, le pays connaît des problèmes sérieux dans ses rapports avec l'Empire ottoman et la Grande Bretagne. Ces problèmes mettent en évidence la faiblesse de l'État et sa dépendance envers les puissances européennes.
<b>1850</b>	Parution de la revue <i>Pandora</i> à Athènes. Ce périodique devient la tribune de nombreux savants et traite un grand nombre de sujets. Sa publication prend fin en 1872		
<b>1851</b>		Instauration du premier concours de poésie à l'Université d'Athènes ( <i>Ralleios</i> ). Il favorisera ouvertement le courant archaïste. Le concours s'achève en 1861	
<b>1852</b>	S. Zampelios, publie un recueil de chants populaires ( <i>Άσματα Δημοτικά της Ελλάδος. Εκδοθέντα μετά μελέτης ιστορικής περί Μεσαιωνικού Ελληνισμού</i> ). Dans sa longue introduction, il formule sa thèse sur l'unité historique des Grecs et la conception tripartite de l'histoire nationale.	Les ministères de l'Instruction publique et de l'Armée mettent en place un comité chargé d'approuver les « glossaires » de terminologie militaire de Chantseris.	
<b>1853</b>	Paparrigopoulos publie un concis d'histoire de la nation grecque de l'Antiquité à nos jours, <i>Ιστορία του ελληνικού</i>		Début de la guerre de Crimée.



499	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
<b>1853</b>	<p>έθνοϋσ απο των αρχαιοτάτων χρόνων μέχρι των νεοτέρων [Histoire de la nation grecque de la haute Antiquité à nos jours]. Ce livre contient un schéma interprétatif qui deviendra le fil conducteur pour son Ιστορία του ελληνικού έθνους [Histoire de la nation grecque] dont la publication commence en 1860. J. S. Blackie publie à Édimbourg <i>On the Living Language of the Greeks and its Utility to the Classical Scholar</i>, étude qui met l'accent sur la continuité ininterrompue entre le grec ancien et le grec moderne. P. Soutsos publie un manifeste, <i>Νέα σχολή Γραφόμενου Λόγου</i> [Nouvelle école de la langue écrite], dans lequel il demande le rétablissement pur et simple de la langue antique. Il réclame le retour progressif à l'attique et critique de nombreux puristes modérés. Asopios réplique immédiatement en publiant <i>Τα Σούτσεια</i> où il critique très sévèrement les positions de Soutsos. Parution de la revue francophone <i>Le spectateur de l'Orient</i>, à Athènes. La revue se donne pour objectif la diffusion des positions et la défense des intérêts grecs durant la guerre de Crimée. Sa publication s'arrête en 1857</p>		
<b>1854</b>	<p>A. Papadopoulos Vretos fait paraître à Athènes, son « répertoire » de livres publiés en grec depuis 1453, <i>Νεοελληνική Φιλολογία, ήτοι κατάλογος τυπωθέντων βιβλίων εις την ομιλουμένην, ή εις την αρχαίαν ελληνικήν γλώσσαν</i> [Littérature néo-hellénique, c'est-à-dire répertoire des livres imprimés en grec ancien ou en langue orale]. L'helléniste britannique, James Clyde, porte son intérêt sur le grec moderne, ses variétés dialectales et leur rapport avec le grec ancien, en publiant <i>le Romaic and Modern Greek</i>.</p>		<p>Pendant les trois premiers mois, des soulèvements éclatent en Épire, en Thessalie, et dans une partie de la Macédoine. Les insurgés reçoivent un soutien actif du pays grec. Le climat d'euphorie et d'enthousiasme qui s'est développé retombe lorsque la Grande Bretagne et la France procèdent au blocus naval et à l'occupation du Pirée, en imposant au Royaume la neutralité face au belligérants.</p>
<b>1855</b>	<p>Durant la guerre de Crimée, M. Renieris publie dans la revue francophone d'Athènes, <i>Le Spectateur de l'Orient</i>, un article (« De l'impopularité de la cause grecque en Occident ») où il critique l'implication grecque dans la guerre, en déclarant que le pays devrait privilégier une conquête culturelle de l'Orient.</p>	<p>Mise en place d'un comité chargé de normaliser la terminologie des douanes. Circulaire du ministère de l'Instruction publique appelant les enseignants à recueillir du vocabulaire dialectal. Inauguration du concours <i>Tsokaneios</i> (ou <i>Tsokaneion</i>) de philologie et de lettres. Le concours est coordonné par le professeur Asopios. C'est dans ce cadre que Mavrofydis présente</p>	

500	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
1855		son travail sur l'histoire du grec, qui sera primé en 1860. La Société Internationale de Linguistique, fondée à Paris, tient un colloque qui a comme objectif d'examiner « de manière impartiale, les différents projets d'une langue universelle ».	
1856			Le Traité de Paris qui met fin à la guerre de Crimée, déclare le maintien de l'intégrité de l'Empire, marquant l'échec de la politique étrangère grecque. Parallèlement, les alliés imposent au Sultan des réformes, formulées dans le <i>Hat i Humayun</i> , qui accordent un ensemble de droits aux sujets non musulmans.
1857			Levée du blocus et fin de l'occupation du Pirée. Mise en place d'un comité international de contrôle économique. Une partie du budget sera mise au service de l'emprunt de 1832 et les dépenses militaires de l'État seront revues à la baisse
1858		Les autorités de l'État mettent en place un comité chargé d'élaborer « un glossaire de la navigation et de la marine »	
1859			Au mois de mai, des incidents, connus sous le nom de <i>Skiadika</i> , marquent le début d'un mouvement de contestation et de mobilisation qui conduira au renversement de la dynastie.
1860	Paparrigopoulos commence la publication de <i>Ιστορία του ελληνικού έθνους</i> [ <i>Histoire de la nation grecque</i> ], dont le dernier volume verra le jour en 1874. Cette même année paraît à Athènes le premier numéro de la revue <i>Filistor</i> qui devient un relais important dans la publication des études de lexicographie dialectale		Le Patriarcat rejette les demandes bulgares pour l'autonomie de leur Église. Un an plus tard, les autorités bulgares soumettent un mémoire à la Porte ottomane demandant une plus grande représentation auprès des instances officielles de l'Église de Constantinople et le droit de désigner eux-mêmes les autorités cléricales dans les régions majoritairement bulgares. Il s'agit du début de la crise entre les deux Églises qui devient bientôt une question politique capitale et marque l'éveil du nationalisme bulgare
1861		Fondation du <i>Sylogue Hellénique Littéraire de Constantinople</i> . Association phare dans le monde	

501	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
1861		grécoophone jusqu'en 1922, à caractère littéraire et culturel.	
1862	D. Mavrofydis publie dans la revue <i>Filistor</i> des extraits d'un essai, <i>Δοκίμιον ιστορίας της ελληνικής γλώσσης</i> [ <i>Essai d'histoire de la langue grecque</i> ], qui a été primé quatre ans auparavant par l'université d'Athènes. Vasiadis publie à Constantinople son <i>Manifeste</i> ( <i>Προκήρυξις</i> ). Se situant dans la lignée de l'article de Renieris (1855), il insiste sur la multiplication des initiatives susceptibles de promouvoir la langue et les lettres grecques en Orient.	Inauguration d'un nouveau concours de poésie à l'université d'Athènes ( <i>Voutsinaios</i> ), un an après la fin de <i>Ralleios</i> . Des positions plus modérées ouvriront la voie à une poésie d'expression démotique.	Le roi Otto est contraint d'abdiquer et de quitter la Grèce, à la suite des soulèvements et des mouvements militaires qui se succèdent depuis le début de l'année, un peu partout dans le pays.
1863	Parution du <i>Δελτίον του Ελληνικού φιλολογικού Συλλόγου Κωνσταντινουπόλεως</i> [ <i>Bulletin du « Syllogue » Littéraire Hellénique de Constantinople</i> ]. La revue accueillera dans ses colonnes les grands débats de l'époque ainsi que les résultats des concours de l'association stambouliote.		Arrivée du roi Georges I <sup>er</sup> (prince danois et frère de la reine Victoria) à Athènes, et avènement au trône en tant que «roi des Grecs».
1864	Gustave d'Eichtal publie à Paris sa brochure sur <i>L'usage pratique de la langue grecque</i> , dans une édition bilingue (grec et français) où l'on trouve également un extrait de l'article qu'a rédigé en 1855 M. Renieris.		Mise en place de la nouvelle constitution qui instaure un régime de «république royale». La Grande Bretagne cède les îles ioniennes à l'État grec.
1866			Au mois d'août, «l'Assemblée Générale des Crétois» proclame l'unification de l'île avec la Grèce. Quelques jours auparavant ont eu lieu le déclenchement des hostilités et le début du soulèvement crétois qui durera jusqu'en 1869. À Athènes se forme le «Comité Central», à l'initiative de M. Renieris, en vue de soutenir matériellement et politiquement le soulèvement crétois.
1867		Fondation de l'Association pour l'Encouragement des Études Grecques à Paris, à l'initiative de Beulé, de G. d'Eichtal et de W. Brunet de Presles. Cette association jouera souvent le rôle de délégation culturelle de la Grèce en Europe, durant vingt ans.	
1868			À la fin de l'année, la Grèce et l'Empire ottoman frôlent la guerre. La Grèce continue à intervenir pour soutenir et ranimer l'insurrection crétoise, tandis que l'Empire ottoman s'engage dans une démonstration

502	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
<b>1868</b>			de force faisant monter davantage la tension. L'incident est clos grâce à l'intervention des puissances européennes.
<b>1869</b>		Fondation du <i>Σύλλογος προς Διάδοσιν των Ελληνικών Γραμμάτων</i> [ <i>Sylogue pour la Diffusion des Lettres Grecques</i> ], à Athènes. L'association acquiert le rôle officieux de ministère de la Coopération et vise à la diffusion des écoles grecques dans l'Empire ottoman.	
<b>1870</b>		Ch. Zografos, membre <i>Sylogue Littéraire de Constantinople</i> , dote l'Association d'un fonds lui permettant de créer un prix annuel qui porte son nom ( <i>Zografios Diagonismos</i> ). Au cours des années suivantes, le concours stimulera un nombre considérable d'études folkloriques et dialectologiques.	Après de longues négociations entre les autorités du Patriarcat et les représentants bulgares, le pouvoir ottoman intervient dans le litige et impose ses décisions. Il cède l'autonomie à l'Église bulgare qui sera désormais quasi-indépendante face au Patriarcat (reconnaissance de l'Exarchat bulgare). Cette date marque le début de la concurrence gréco-bulgare pour le contrôle des églises de Macédoine et de Thrace.
<b>1871</b>	Publication posthume à Smyrne de l' <i>Essai d'histoire de la langue grecque</i> ( <i>Δοκίμιον ιστορίας της ελληνικής γλώσσας</i> ) de D. Mavrofydis. N. Politis, avec une étude intitulée <i>Μελέτη περί του βίου των νεωτέρων Ελλήνων</i> [ <i>Étude sur la vie des Grecs modernes</i> ] pose les fondements de la <i>laographie</i> grecque	Découverte du site archéologique de Troie et réveil de l'intérêt pour les corpus et les études homériques tant en Grèce qu'en Europe.	
<b>1872</b>			Le Patriarcat de Constantinople déclare l'Église bulgare schismatique. À partir de ces années, le rôle stratégique de l'expansion linguistique et culturelle grecque devient encore plus évident, au nord de frontières de l'État.
<b>1873</b>	N. Konemenos prend la défense de la langue orale commune avec une brochure intitulée <i>Το ζήτημα της γλώσσας</i> [ <i>La question de la langue</i> ], publiée à Corfou.		
<b>1875</b>	D. Sathas et E. Legrand publient à Paris un corpus grec du Moyen Âge, <i>Les exploits de Digénis Akritas</i> , qui attirera l'attention d'un grand nombre de lettrés. N. Konemenos publie à Corfou une nouvelle brochure, <i>Και πάλε περί γλώσσας</i> [ <i>Encore sur la langue</i> ], où il tente de		Insurrection en Bosnie-Herzégovine où se rassemblent des combattants volontaires venus des régions limitrophes. L'insurrection provoque une agitation en Serbie, en Bulgarie et au Monténégro, qui se préparent à des actions militaires contre le

503	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
<b>1875</b>	répondre aux critiques suscitées par sa première publication, deux ans auparavant.		pouvoir ottoman.
<b>1876</b>			Un début de soulèvement en Bulgarie, au mois d'avril, est vite réprimé. À Thessalonique les consuls allemand et français sont assassinés par des milices musulmanes. En juin la Serbie et le Monténégro déclarent la guerre à la Porte. À la fin de l'année les représentants des pays européens se réunissent à Istanbul afin de trouver une solution à la nouvelle crise. Lors de cette réunion est soulevée pour la première fois la question des limites géographiques d'une future entité politique bulgare. Le Sultan Abdul-Khamit introduit un système politique constitutionnel. Toutefois, la constitution et l'Assemblée qui naissent seront de très courte durée.
<b>1877</b>			Les propositions de réformes, formulées par les représentants européens, sont rejetées par le Sultan. En avril, la Russie déclare la guerre à l'Empire ottoman. Par ailleurs, durant les premiers mois de l'année, la constitution ottomane est abolie, tandis que les réformes entamées depuis le <i>Hat-i-Humayoun</i> sont interrompues. L'Empire entre dans une phase de régression et de répression, qui durera jusqu'à la révolution des Jeunes Turcs, en 1908.
<b>1878</b>			La guerre russo-turque se termine par l'armistice d'Andrianople. Après une tentative de déclarer la guerre à l'Empire au moment de l'Armistice, la Grèce se contente de susciter des soulèvements en Épire, à Thessalie et en Crète. Le traité de paix de San Stefano, signé entre la Russie et le Sultan, accorde à la Bulgarie le statut de Principauté, et des frontières qui s'étendent à une large partie du sud-est balkanique. Revision du traité de San Stefano à Berlin entre les grandes puissances européennes et l'Empire ottoman. Le nouveau traité qui est signé à Berlin prévoit, entre autres, la constriction de la principauté bulgare et l'annexion de la Thessalie et

504	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
1878			de l'Épire par l'État grec. Les nouvelles frontières gréco-ottomanes devraient se préciser par un accord bilatéral entre les deux intéressées
1879		L'Association Littéraire <i>Parnassos</i> fait un appel aux autres associations grecques du Royaume et de l'étranger pour organiser un colloque. Ce colloque se tient à Athènes et rassemble les représentants de soixante-trois associations. Le principal objectif est la coordination de l'action pour la diffusion des lettres grecques et de la langue.	
1881			Après trois années de négociations, la Thessalie et la région d'Arta sont cédées au Royaume grec avec le traité de Constantinople. Ch. Trikoupis entame son quatrième mandat. La période allant jusqu'en 1895 sera marquée par une série de réformes d'envergure dans le domaine législatif, institutionnel et politique. En outre, de grands travaux d'infrastructures sont mis en œuvre un peu partout dans le pays.
1882	K. Kontos, professeur à l'université d'Athènes, publie un ensemble de remarques et de corrections portant sur la langue puriste, <i>Γλωσσικαί Παρατηρήσεις [Remarques linguistiques]</i> . Il s'agit d'une sorte de « bon usage », et son auteur tente d'ancrer la katharevousa dans le grec ancien en rejetant les formes modernes. Sa publication suscite des réactions hostiles. La même année, Sathas publie un autre corpus majeur du grec médiéval, <i>Χρονικόν Κύπρου [Chronique de Chypre]</i> .	La katharevousa est introduite dans les écoles comme discipline à part entière, dans le cadre de l'enseignement du grec moderne qui vient de s'instaurer.	La crise économique internationale, conjuguée avec la conjoncture intérieure se font sentir dans le pays. Ces années marquent le début de mouvements sociaux qui n'ont toutefois pas la même ampleur que dans le reste de l'Europe.
1883	Premières publications de G. N. Chatzidakis, <i>Περί φθολογικών νόμων...</i> et <i>Περί των ουδετέρων ονομάτων εν τη νέα ελληνική...</i> [ <i>À propos des lois phonétiques...</i> et <i>À propos des substantifs neutres du grec moderne</i> ], qui mettra progressivement les fondements de la science de la linguistique en Grèce.		
1884	D. Vernardakis répond à Kontos ( <i>Ψευδοαττικισμού έλεγχος [Critique du faux atticisme]</i> ), en formulant une critique virulente contre le purisme et en prônant le retour à la langue orale commune. G. Chatzidakis, à son		

505	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
<b>1884</b>	tour, dans un livre paru la même année, <i>Μελέτη επί της νέας ελληνικής...</i> [ <i>Étude sur le grec moderne ...</i> ], critique les points de vu de Vernardakis. Le débat qui s'engage durera jusqu'en 1886.		
<b>1885</b>			Annexion de la Roumélie orientale par la Bulgarie. Bien que la question soit close rapidement avec le consentement des pays européens, le gouvernement grec entreprend la mobilisation des effectifs et des préparations militaires en vue d'une annexion des territoires en Épire. Sans déclaration de guerre, la mobilisation dure neuf mois et se termine sous la pression des chancelleries européennes. Début de l'agitation en Macédoine qui se terminera en 1908 avec le mouvement des Jeunes-Turcs. Guerre des milices, des Églises et des écoles entre Grecs et Bulgares en Macédoine, où seront également impliqués, dans une moindre mesure, Serbes et Valaques.
<b>1886</b>	J. Psychari publie à Paris le premier volume de ses <i>Essais de grammaire historique néo-grecque</i> (le deuxième volume paraîtra en 1889). Cet ouvrage porte sur la formation de l'aspect morpho-syntaxique du grec moderne et propose une esquisse de l'émergence et de l'évolution du grec moderne.		
<b>1888</b>	J. Psychari publie à Paris <i>Το ταξίδι μου</i> [ <i>Mon voyage</i> ]. À travers une critique virulente contre le purisme, l'auteur développe ses positions sur la question de la langue et expose les solutions qui lui paraissent nécessaires, afin d'imposer le démotique. La publication provoque un grand retentissement dans les milieux des lettrés grecs		
<b>1892</b>	E. Roïdis publie <i>Τα Είδωλα</i> [ <i>Les Reflets</i> ] où il développe les arguments démotocistes de manière systématique et sur un ton plus modéré que celui de Psychari.		
<b>1893</b>			Trikoupis déclare au Parlement la cessation des paiements de la dette du pays. Fondation de l'IMRO à Resna : cette organisation est le principal représentant du nationalisme macédonien

506	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
<b>1895</b>			Fondation de la <i>Εθνική Εταιρία</i> [ <i>Société Nationale</i> ] à Athènes par des officiers de l'armée. Fondation à Sofia du <i>Haut Comité Macédonien</i> . Durant les dix années suivantes, on observe en Macédoine l'amplification de la propagande grecque, bulgare et, dans un moindre degré, serbe et roumaine. L'objectif est d'inculquer une conscience nationale aux populations rurales à travers l'expansion et l'encadrement du réseau scolaire et le contrôle des églises.
<b>1897</b>	Publication d'une étude de P. Drakoulis en anglais, <i>Neohellenic Language and Literature</i> , et en grec, <i>Νεοελληνική γλώσσα και φιλολογία</i> , où l'auteur fournit un schéma interprétatif concernant l'évolution du grec, schéma fortement influencé par l' <i>Histoire de la nation grecque</i> de Paparrigopoulos.		Insurrection crétoise, guerre gréco-turque et lourde défaite de l'armée grecque.
<b>1898</b>	La reine Olga traduit le Nouveau Testament en grec moderne. La publication de la traduction se heurte à l'hostilité du Saint Synode et de l'opinion publique. Finalement, elle verra le jour deux ans plus tard.		La Crète acquiert le statut d'autonomie. Dès lors et durant les dix années qui suivent, on assiste à une vague d'immigration vers les États-Unis, qui s'intensifie notamment après la crise agricole dans le Péloponnèse, en 1903.
<b>1901</b>	A. Pallis publie, dans le journal <i>Akropolis</i> , des extraits de sa traduction de l'Évangile en démotique.		Manifestations à Athènes, contre la traduction en démotique de l'Évangile, qui donnent lieu à des incidents sanglants, connus sous le nom d' <i>Evangelika</i> , et qui entraînent la démission du gouvernement.
<b>1903</b>		Parution de la revue <i>Noumas</i> qui devient la tribune des démotocistes pendant la première décennie du siècle. Des manifestations et des incidents ont lieu dans la capitale grecque, à la suite de la mise en scène de <i>L'Orestie</i> d'Eschyle, parce qu'elle a été traduite en démotique.	Insurrection macédonienne à Iliden, violemment réprimée par les autorités, faisant beaucoup des victimes parmi la population civile. Fondation du <i>Μακεδονικό Κομιτάτο</i> [Comité Macédonien] à Athènes.
<b>1904</b>		Fondation de l'association démotociste <i>Η Εθνική μας γλώσσα</i> [«La langue nationale »]. Fondation de la revue démotociste <i>Nea Zoi</i> , à Alexandrie.	Les violences et les confrontations armées en Macédoine s'intensifient jusqu'en 1908, après l'infiltration de nombreux groupuscules armés en provenance de la Grèce et de la Bulgarie. Ces quatre années sont marquées par des assassinats, des



507	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
<b>1904</b>			incendies de villages, d'églises et de monastères, des persécutions de civils, et des intimidations qui font régner un climat de terreur dans les régions rurales.
<b>1905</b>		<i>Αδερφάτο της Εθνικής Γλώσσας</i> [ <i>Confrérie de la langue nationale</i> ], association démotociste, fondée par F. Fotiadis, à Istanbul. La même année est fondée une autre association démotociste ( <i>Εταιρία της Εθνικής Γλώσσας</i> [ <i>Société de la langue nationale</i> ]), à Athènes. Elle sera dissoute un an plus tard, à la suite de dissensions internes.	
<b>1907</b>	E. Gianidis, fait paraître à Athènes un livre dans lequel il reprend les grandes lignes de l'argumentation de Roïdis ( <i>Τα Είδωλα</i> , 1893) pour défendre le démotique. Le livre, écrit en démotique, connaît un franc succès. G. Skliros publie <i>la question sociale</i> ( <i>Το Κοινωνικόν μας Ζήτημα</i> ) où il établit un lien entre socialisme et démotocisme.	Projet de loi concernant les manuels scolaires. Lors du débat, on soulève, pour la première fois au niveau parlementaire, la question de la reconnaissance formelle de la katharevousa en tant que langue des manuels scolaires. L'amendement proposé est finalement rejeté.	
<b>1908</b>		Fondation de l'«École supérieure municipale de jeunes filles» à Volos (Ανώτερο Δημοτικό Παρθεναγωγείο Βόλου), dirigée par A. Delmouzos. Ce dernier introduit des réformes pédagogiques et l'enseignement du démotique. Fondation de l'association démotociste <i>Solomos</i> à Chanée (Crète)	Révolution des Jeunes-Turcs à Thessalonique. L'annonce de la révolution et des réformes, ainsi que l'entrée en vigueur de la Constitution de 1876 mettent un terme à la guerre de milices en Macédoine. Déclaration de l'indépendance de la Bulgarie et annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Empire Austro-hongrois. La Crète déclare unilatéralement son unification avec la Grèce.
<b>1909</b>		Fondation de l'association démotociste <i>Αδελφάτο της Αθήνας</i> [« Confrérie d'Athènes »]. Une autre association de même inspiration est fondée à l'initiative de N. Kazantzakis, en Crète (Héraklion), après la dissolution de celle de la Chanée.	Mouvement militaire à Goudi (15 août) exigeant des réformes des institutions politiques, militaires et administratives. La crise politique ainsi créée sera dénouée grâce à la médiation de E. Venizelos qui propose la dissolution du Parlement, au profit d'une Assemblée chargée d'une réforme constitutionnelle.
<b>1910</b>		Fondation d' <i>Εκπεδευτικός Ομίλος</i> , à Athènes. L'association se donne pour objectif la réforme de l'appareil éducatif et l'introduction du démotique dans les écoles. Sa cible linguistique se distingue de celle de Psychari. Ses activités ne sont pas uniquement linguistiques et littéraires, mais aussi politiques et elle fonctionne comme un groupe de pression.	Le parti de Venizelos remporte une large victoire aux élections de novembre et entame la réforme de la Constitution. À la fin de son mandat, l'Assemblée aura introduit une série de réformes qui marquent la modernisation du cadre institutionnel de l'État grec.

508	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
<b>1911</b>		Les initiatives pédagogiques et linguistiques de Delmouzos à Volos suscitent des réactions de l'Église de la ville, d'une partie des autorités et de la presse locales. Les réactions prennent progressivement de l'ampleur et aboutissent à la démission de Delmouzos et à la fermeture de l'école. La même année, l'Assemblée vote la reconnaissance constitutionnelle de la katharevousa comme langue officielle de l'État.	
<b>1912</b>			Première guerre balkanique. Fin septembre, le Monténégro, la Grèce, la Bulgarie et la Serbie déclarent la guerre à l'Empire ottoman. À la fin de l'année, l'armée grecque occupe Thessalonique, une partie de la Macédoine et de l'Épire, ainsi que le nord de la mer Égée.
<b>1913</b>			Le nouveau statu quo dans les Balkans est reconnu par les autorités ottomanes et les puissances européennes par le Traité de Londres. Au même moment la Grèce et la Serbie font alliance afin d'imposer leurs exigences territoriales face aux revendications bulgares. Au mois de juin, une nouvelle guerre oppose la Bulgarie aux autres pays balkaniques. Au cours de l'été, la Bulgarie perd le contrôle d'une partie non négligeable des territoires conquis. La Grèce et la Serbie, d'un côté, la Roumanie et l'Empire ottoman de l'autre, conquièrent une partie des territoires sous occupation bulgare. Une série de traités internationaux signés jusqu'à la fin de cette année confirment les nouvelles frontières ainsi que l'existence politique des nouveaux États balkaniques.
<b>1914</b>		Procès de Delmouzos à Nauplie pour l'affaire de l'École de Volos. Jugé entre autres pour athéisme et corruption de mineurs, il sera finalement acquitté.	Déclenchement de la Première guerre mondiale et début de l'instabilité politique en Grèce, due aux désaccords sur la politique étrangère du pays entre le Palais et le gouvernement.
<b>1917</b>		Première réforme du système éducatif conduite par les leaders d' <i>Ekpedeftikos Omilos</i> , qui encadrent le ministère de l'Éducation et mettent en place une	

509	Événements éditoriaux	Événements socioculturels et actions associatives	Événements politiques
<b>1917</b>		législation apportant une série de réformes dans le primaire et le secondaire. L'enseignement du démotique est introduit dans les écoles publiques.	
<b>1920</b>		Les lois de la réforme de 1917 sont abrogées par le nouveau gouvernement qui arrive au pouvoir. Les tentatives de réforme se succèdent pendant l'entre-deux-guerres, mais la plupart ont le sort de la réforme de 1917...	
<b>1929</b>	Publication de <i>La grande grammaire scientifique du roméique</i> de J. Psychari, à Athènes. <i>La grammaire</i> n'a pas l'impact attendu dans les cercles démotocistes.		
<b>1938</b>	Publication de la <i>Νεοελληνική γραμματική. Ιστορική εισαγωγή</i> [ <i>Introduction historique à la grammaire du grec moderne</i> ]. de M. Triantafyllidis, qui fera autorité en matière d'histoire de grec moderne.	Le régime de Metaxas met en place un comité, présidé par M. Triantafyllidis, chargé de rédiger une grammaire officielle du grec moderne.	
<b>1941</b>	Publication de la <i>Νεοελληνική γραμματική της δημοτικής</i> [ <i>Grammaire grecque-moderne du démotique</i> ]. Elle sera introduite pour la première fois dans l'enseignement en 1964. Elle constituera la grammaire de référence lors de l'instauration du démotique comme langue officielle, en 1975.		

DE

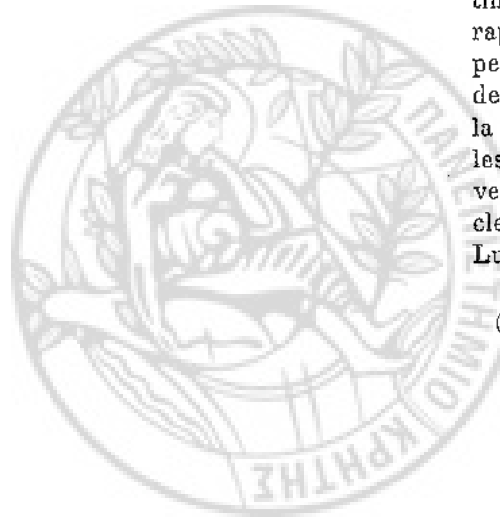
# L'USAGE PRATIQUE

DE LA LANGUE GRECQUE <sup>(1)</sup>

---

Après la chute de Constantinople, les Grecs réfugiés rendirent à l'Occident un immense service; ils lui transmirent la langue, la littérature, la science helléniques, que, jusqu'alors, il n'avait que très imparfaitement possédées. Sans doute le monde moderne a eu trois grands éducateurs, Israël, la Grèce et Rome; au moyen âge cependant, l'initiation n'est guère venue directement que de Rome. Ce fut la chute de Constantinople qui, au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, mit l'Occident en rapport immédiat avec le génie grec, de même qu'un peu plus tard, l'expulsion des Israélites d'Espagne et de Portugal, combinée avec la réforme de Luther, et la vulgarisation de la Bible, fit pénétrer jusque dans les masses la tradition hébraïque. De là le grand mouvement de la Renaissance. « Puisque, dans notre siècle, on commence à restituer toutes choses, » dit Luther, « comme si c'était déjà le jour de la restaura-

(1) Publié en 1864.



tion universelle, il m'est venu à l'esprit d'essayer si l'on ne pourrait pas restituer aussi Moïse, et rappeler les ruisseaux vers leur source (1). »

Ce ne fut là cependant qu'une renaissance en quelque sorte *spirituelle* des trois grands peuples méditerranéens; aujourd'hui cette renaissance se complète et s'achève par une véritable résurrection nationale et matérielle de ces mêmes peuples.

Les Israélites, presque partout émancipés depuis la Révolution française, se sont établis dans toute l'Europe, en s'associant à tous les progrès de la civilisation moderne. D'un autre côté, la Grèce et l'Italie ont été affranchies, et partiellement au moins reconstituées; elles ont repris leur place au milieu de la famille des peuples. Ce que pourront être les conséquences de cette restauration commencée d'Israël et de l'Italie, nous n'avons pas à le rechercher ici. Mais nous voudrions indiquer ce que peuvent et doivent être, au moins sous quelques rapports, les conséquences de la restauration de la Grèce.

Cette restauration a déjà rendu à la race grecque son ancien et véritable centre. Elle a en même temps porté ses colonies sur les points commerciaux les plus considérables de l'Europe et de l'Asie; elle a ouvert aux investigations de la science le théâtre de l'ancienne civilisation hellénique; elle a rendu aux Grecs une part déjà importante dans les affaires de l'Europe. Mais ce qui est d'un intérêt bien plus grand encore, d'un intérêt non plus seulement national, mais universel, cette restauration a doté notre monde d'un instrument de civilisation devenu aujourd'hui indispensable. Elle a mis à notre disposition une langue ayant tous les caractères, remplissant toutes les conditions d'une langue universelle.

(1) Lettre à Georges de Polenz, évêque de Samland, pour lui dédier la traduction du Deutéronome.

Que tous les peuples marchent aujourd'hui à une commune organisation, à une société universelle, c'est ce dont il n'est plus possible de douter. La religion, la politique, la philosophie, les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, conduisent également à cette conclusion. Mais si tel est l'avenir, l'avenir prochain peut-être de l'humanité, la conséquence première de ce grand événement doit être l'établissement d'une langue commune, qui, tout en laissant subsister les idiomes nationaux, signe et gage de l'individualité des peuples, soit cependant le *medium* des relations internationales entre les peuples et entre les individus; qui en même temps aussi serve à l'expression de ces vérités suprêmes, qui sont à la fois et le principe, et le lien commun des sociétés, et à ce titre doivent partout revêtir une forme identique et universelle.

Or il est une langue qui, depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, est devenue un élément nécessaire de l'éducation de tout homme lettré; une langue qui, par ses origines, touche aux origines mêmes de la civilisation, de même que par ses dernières créations elle en représente les plus récents progrès; qui dans l'intervalle est intervenue à toutes les phases de l'histoire, et y a dignement rempli sa mission; qui non-seulement n'est restée étrangère à aucune des grandes manifestations de l'esprit humain, dans la religion, dans la politique, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, mais en a été le premier instrument, et en quelque sorte la *matrice*; qui a été la langue d'Homère et d'Hésiode, d'Hérodote et de Thucydide, de Platon et d'Aristote, d'Hippocrate et de Théophraste, d'Euclide et d'Archimède; qui a été la langue de l'Évangile, de saint Paul, des Pères de l'Église, et en même temps celle de Lucien et de l'empereur Julien; qui a défrayé la littérature, la théologie, la jurisprudence byzantines; qui, dans ce travail de près de trente siècles, n'a rien perdu de sa vitalité primitive, a conservé son vocabulaire complet,

et a gardé sa puissance plastique aussi parfaite qu'au premier jour; langue logique à la fois et euphonique entre toutes (1); qui, momentanément altérée dans une servitude de près de quatre cents ans, une fois la liberté reparue, a essuyé sa rouille, s'est refaite, réparée, repolie, et, quelles que soient les améliorations dont elle puisse encore avoir besoin, s'est mise en quelques jours en état de remplir la tâche nouvelle qui lui était assignée, et a suffi à la régénération de la Grèce moderne, maintenant admise au concert de la civilisation européenne.

Certes, nous ne prétendons pas que ce travail de réparation soit aujourd'hui terminé; et les efforts incessants des Hellènes pour introduire dans leur langue de nouveaux perfectionnements prouvent que telle n'est pas non plus leur pensée. Mais en même temps il faut bien reconnaître que, dans les changements qu'a subis la langue grecque depuis l'antiquité, tout n'est pas à regretter. A bien des égards, au contraire, la langue s'est modifiée dans le sens du progrès logique, accompli par toutes les langues modernes, et ces modifications, loin qu'on puisse songer à les effacer, doivent être soigneusement maintenues. D'autres innovations ont, il est vrai, un caractère moins heureux, et si jusqu'ici elles ont résisté aux tentatives de réforme si vigoureusement poursuivies par les Grecs eux-mêmes depuis le commencement de ce siècle, il y a tout lieu de croire cependant qu'elles finiront par être rectifiées. On peut s'en fier, sous ce rapport, à cet amour du perfectionnement si vif chez les Grecs, et qui prendrait encore une énergie nouvelle le jour où il serait entendu que la langue nationale est appelée à la destination de langue universelle. Dans ce cas, d'ailleurs, le concours des hellénistes étrangers et hellènes

(1) Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo  
Musa loqui.

deviendrait tout naturel, et on devrait attendre de cette association les plus heureux résultats. Rappelons-nous d'ailleurs que le grec ancien est enseigné comme langue nationale dans toutes les écoles helléniques, et, avec un pareil élément d'amélioration, nul progrès n'est impossible. On sait la transformation profonde qui, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, s'est opérée dans la langue française, sous l'influence des langues classiques, et sous la direction des grands écrivains et des studieux grammairiens de cette époque. Cet exemple est de nature à nous faire comprendre quel pourrait être, à l'égard du grec moderne, le succès de réformes infiniment plus simples et plus faciles, si elles étaient convenablement dirigées et toujours maintenues dans de justes limites.

Il y a d'ailleurs un point spécial et du plus grand intérêt pour lequel l'introduction du grec, comme langue internationale universelle, aurait une importance toute particulière; nous voulons parler de l'établissement, dans nos sociétés modernes, d'un système vraiment rationnel d'instruction publique. Sous le régime actuel, le nombre des langues que l'on est conduit à enseigner, en vue des nécessités de la vie pratique, s'est déjà partout considérablement accru et tend à s'accroître encore. De plus, il n'existe aucun lien entre cet enseignement pratique et l'enseignement classique, religieux, moral, littéraire, fondé sur l'étude des littératures hébraïque, grecque et romaine, enseignement qui, sous les auspices du Christianisme, a été et doit continuer à être la base de notre civilisation.

Eh bien, avec l'adoption du grec comme langue internationale universelle, tous ces inconvénients disparaissent. En dehors de la langue nationale, l'enseignement linguistique pratique peut partout se réduire à une seule langue, et cette langue est elle-même la clef de tout l'enseignement classique. Elle a autrefois présidé au développement de la littérature latine. Racine,

Gœthe, André Chénier, sont là pour nous dire ce qu'a pu lui demander la poésie moderne. Le dirai-je enfin? comme langue évangélique, elle me paraît avoir fourni à l'humanité le type le plus parfait d'une langue vulgaire, type dont tous les idiomes modernes se sont logiquement rapprochés, en même temps que les sociétés elles-mêmes se rapprochaient moralement du type religieux chrétien.

Quant aux difficultés que pourrait présenter la réalisation de cette pensée, elles seraient à coup sûr bien moindres que celles qui ont pu s'opposer autrefois à l'introduction du latin comme langue universelle en Occident, et du grec lui-même en Orient. N'oublions pas qu'à titre de langue classique, le grec est déjà universellement adopté, et que par suite tout est de longue main partout préparé pour son enseignement et sa propagation. Il s'agit seulement de développer ce qui existe et d'entrer résolûment dans une direction pratique.

Sous ce rapport, la première mesure à adopter serait l'introduction du grec moderne dans l'enseignement scolaire, comme premier degré de l'enseignement de la langue grecque. La lecture d'ouvrages relatifs à des sujets qui leur sont familiers, donnerait aux élèves une grande facilité pour s'approprier le vocabulaire et les formes grammaticales les plus simples conservées dans la langue moderne. La possession de ce vocabulaire et de cette grammaire, l'adoption de la prononciation nationale qui, sauf en un très petit nombre de points, est incontestablement demeurée la prononciation ancienne (1), mettrait en peu d'années aux mains de la génération nouvelle, dans tous les pays civilisés, l'inappréciable trésor que nous

(1) L'auteur est revenu sur ce sujet avec d'importantes réserves dans son *Mémoire sur la prononciation nationale du grec* (1869), voir page 181.

avons indiqué, une langue générale appropriée à tous les besoins de l'activité et de la pensée humaines.

Il s'agit donc ici de décider si l'œuvre de l'éducation classique moderne, entreprise au temps de la Renaissance, dernièrement développée en France par la fondation de l'école d'Athènes, restera imparfaite, ou si elle se complétera en aboutissant au plus grand résultat pratique qu'il soit possible de concevoir. Il s'agit de décider si ces pensées d'organisation universelle, qui sont le trait caractéristique de notre époque, et dont dernièrement encore l'empereur Napoléon III proclamait la légitimité et l'opportunité, ne peuvent recevoir, même en dehors de la diplomatie, une première réalisation, qui ne manquerait pas d'en assurer le succès définitif.

Nous croyons le moment venu d'entretenir le public de ces questions; car la société humaine tout entière est aujourd'hui engagée dans une crise dont elle ne peut évidemment sortir que par un vaste et puissant effort d'organisation. Cependant, si nous avons été réduit à nos propres convictions, nous n'aurions pas pris la parole; nous n'aurions pas cru que nous y fussions suffisamment autorisé. Mais nous avons eu la satisfaction de trouver ces mêmes convictions exprimées par un des publicistes les plus distingués de la Grèce. Dans un recueil périodique français, publié à Athènes, à la suite de la guerre de Crimée, pour la défense des intérêts grecs en Europe, M. Renieri, depuis ministre de Grèce à Constantinople, aujourd'hui l'un des sous-gouverneurs de la banque nationale hellénique, insérait, il y a déjà neuf ans, un article dans lequel se trouvaient exposées, relativement à l'avenir de la nation grecque et de la langue grecque, des idées tout à fait semblables à celles que nous venons d'énoncer. M. Renieri a bien voulu nous permettre de détacher de son article l'extrait suivant, pour le joindre à notre travail. Heureux de cet accord, et fort de cet appui, nous n'hé-

sitions plus à appeler l'attention du public sur les considérations développées dans les pages précédentes et dans l'article de M. Renieri.

Nous n'ignorons pas d'ailleurs quelles graves et nombreuses objections peuvent nous être opposées, et nous sommes à l'avance préparé aux critiques, aux doutes, à l'indifférence même avec lesquels notre pensée pourra être accueillie. Mais quel que soit l'arrêt définitif qui intervienne, nous croyons que notre tentative a du moins un mérite qui ne saurait lui être refusé, celui de soulever une question tout actuelle. Pour qui a compris notre temps, en effet, il est évident que la question d'une langue universelle, non plus que celle d'une métropole universelle, ne peuvent longtemps encore reposer dans le silence où elles sommeillent aujourd'hui.

M. Renieri a bien voulu traduire en grec moderne l'exposé précédent, ainsi que les fragments de son propre travail que nous y avons ajoutés. Cette traduction paraît en même temps que les textes eux-mêmes (1).

(1) Voir page 119





gouvernement chrétien. C'est à elles à voir si ce ne serait pas écarter la difficulté par une difficulté non moins grande.

Un dernier moyen serait enfin de grouper les Chrétiens qui sont ou ont été sous le joug ottoman, et d'en confier le gouvernement à eux-mêmes, sans porter atteinte à l'intégrité territoriale de l'empire, intégrité garantie par les puissances; sans permettre, c'est à dire, que les débris de ce grand corps deviennent la proie de puissances étrangères. Cette garantie, tout le monde en convient, et L. Palmerston l'a dit du haut de la tribune, n'implique pas que les débris épars ne pourront dans la grande ébullition changer de forme, et que l'Europe s'opposerait jamais à ce que cet empire reçoive intérieurement une existence nouvelle, qui possède des conditions de durée, pourvu que ses relations extérieures restent telles qu'elles conviennent à l'équilibre général. L'Europe ne l'a point fait lorsque la Thessalie et l'Épire se sont révoltées. Elle n'a pas porté ses armes contre les provinces, pour river à tout jamais leurs fers. Elle n'a agi que sur la Grèce libre, qui n'était pas directement intéressée à la révolution. L'Europe n'entend pas, en professant l'intégrité de l'empire ottoman, y éterniser l'esclavage des chrétiens; elle veut en empêcher le démembrement au profit des tiers.

Nous ne prétendons certainement pas dire auquel de tous ces moyens la politique aura recours pour asseoir solidement les bases des négociations. C'est déjà pour nous un avantage immense que du terrain des combats elle ait passé à celui de la discussion. Ce terrain est le nôtre, car c'est celui où le bon sens et le bon droit finissent par triompher.

A.

M. RENIERI.

# LE SPECTATEUR

DE

## L'ORIENT.

---

Livr. 35 et 36. — 10/22 Février 1855.

---

### De l'impopularité de la cause grecque en Occident.

—0000—

III. (\*)

**C**ETTE impopularité va donc cesser. Ce n'est pas une espérance vague, c'est une conviction à laquelle doit aboutir nécessairement tout homme qui se donne la peine d'examiner ce que sont les Turcs, ce que sont les chrétiens leurs sujets, ce que l'Europe veut fonder en Orient. Ces trois points donnés, la conclusion logique, c'est à dire, la popularité de notre émancipation complète, et de la création d'un nouvel empire chrétien, est un résultat nécessaire comme celui d'un théorème d'Euclide.

---

(\*) Voir la livraison 31.

S'ensuit-il pourtant que nous n'ayons rien à faire pour amener ce résultat évident et inévitable, pour chasser de l'horizon les derniers nuages de cette impopularité qui est venue nous envelopper pour quelques mois, comme dans un linceul mortuaire? Cette race grecque qui, oubliée par ses frères d'Occident pendant le cours de quatre siècles, abandonnée au joug le plus brutal et le plus avilissant qui ait jamais pesé sur le cou d'un homme créé à l'image de Dieu, n'a jamais désespéré de son avenir, et par un travail latent et assidu, est parvenue à réduire en poussière les fondemens du grand colosse de la puissance ottomane, devrait-elle à ce moment critique et fatal où l'espérance transmise de père en fils pendant tant de générations va devenir une réalité, rester immobile et impassible comme s'il s'agissait du sort de la Chine ou du Japon?

Non, mille fois non; s'il était possible, il faudrait faire dans l'espace de quelques mois autant de travail qu'en ont fait nos ancêtres pendant le cours de quatre siècles; il faudrait que pas un homme de notre race ne restât en repos pendant un seul instant; car l'heure suprême de notre tyran a sonné au cadran de l'humanité; car *les morts vont vite*; car la succession va s'ouvrir.

Ici on va nous répondre sans doute: quel Spectateur de l'Orient êtes-vous donc? Est-ce que vous revenez du monde de la lune pour ignorer que l'an passé, et précisément au mois de Février, nous avons détaché de la muraille nos fusils couverts de toiles d'araignées depuis la guerre de l'indépendance, et sommes accourus en Épire, en Thessalie pour reconquérir notre héritage et chasser les Turcs en Asie? Est-ce que l'Occident ne nous a pas

forcés bientôt de mettre bas les armes et de rester tranquilles? Vous nous conseillez donc de quitter cette immobilité à laquelle nous sommes condamnés par arrêt de l'Europe? Prenez garde que l'Europe coalisée pour le maintien de l'intégrité de la Turquie, ne vous entende, et qu'un redoutable *quos ego* ne vous impose silence!

Aussi n'est-ce pas notre intention de provoquer par nos conseils une nouvelle levée de boucliers. Quand même il serait en notre pouvoir de nous lever en masse et de courir sus aux derniers Ottomans, nous ne devrions pas le faire. L'année passée, l'empire ottoman respirait encore; à présent il n'y a plus d'empire ottoman, nous irions frapper un fantôme. Derrière le pacha et les autorités turques, nous rencontrerions la vraie autorité, le véritable gouvernement du pays, le Consul européen; les troupes ottomanes se déroberaient à notre approche, et elles nous laisseraient aux prises avec les baïonnettes anglaises et françaises. Il faudrait pour chasser les Turcs vaincre d'abord l'Occident tout entier!

Et cependant, de cette lutte inégale, de cette victoire impossible d'après les idées humaines dépend le sort et l'avenir de notre race. Nous devons vaincre ou périr; nous devons, nouveaux Démétrius Poliorcète, nouveaux Archimède, inventer quelque nouvelle machine de guerre qui puisse forcer l'Occident à lâcher prise et à laisser en nos mains notre ancien héritage.

Or ce n'est pas avec du fer et du bois, ce n'est pas avec la force de la vapeur que nous pourrions arriver à ce grand résultat. Il y a quelque chose de plus fort que toutes les forces matérielles; c'est l'esprit, l'idée, la vérité. C'est avec ces armes invincibles que les anciens

chrétiens, pauvres, ignorans, méprisés, ont vaincu le vainqueur de tous les vainqueurs de la terre, l'empire Romain, ont fondé à Constantinople le premier empire chrétien; c'est avec ces mêmes armes que nous aussi, chrétiens de l'Orient, pauvres, ignorans, méprisés, nous devons vaincre l'Occident, et relever le trône abattu de Constantin.

Les puissances occidentales sont depuis quelque temps maîtresses de Constantinople et des provinces turques, et elles se trouvent déjà mal à l'aise dans leur nouvel établissement. Elles ont sur les bras une guerre gigantesque qui, à peine commencée, leur coûte déjà des sacrifices immenses. Quand même la Russie serait bientôt vaincue et humiliée, ce dont il n'y a pas grande apparence, elles prévoient qu'elles n'en seraient pas plus avancées dans leur projet de pacification de l'Orient. La Turquie, ce cadavre qu'elles soutiennent d'une main, tandis que de l'autre elles s'escriment contre la Russie, continuerait à tomber, tantôt sur l'épaule de la France, tantôt sur l'épaule de l'Angleterre, et ne les laisserait pas en repos un seul moment; car, restaurer l'empire ottoman, c'est tuer et se faire tuer pour lui, payer pour lui, administrer pour lui, négocier pour lui, se rendre haï pour lui, sans espoir de réussir dans sa tâche!

On a déjà compris tout cela; on a senti un poids immense peser sur sa tête, et on invoque du fond du cœur, on cherche des yeux quelqu'un sur qui l'on puisse appuyer l'édifice chancelant de l'empire ottoman. Nous n'avons pas fait la guerre, dit-on déjà (\*), pour les Turcs, nous l'avons faite pour refouler la Russie, et pour fonder en Orient

(\*) Voir un article remarquable du Times inséré dans le Journal des Débats du 13 Janvier.

quelque chose de stable et d'indépendant. Souverain inconnu de l'Orient, montre-nous enfin ton front lumineux pour que nous y reconnaissons les signes de la domination, et que nous puissions te livrer avec confiance ton empire, déblayé par nos soins de tout prétendant étranger.

Or, s'il y avait un moyen de convaincre l'Europe que nous sommes ce souverain inconnu, que nous sommes appelés par les traditions de l'histoire et de la religion, par les nécessités du présent au trône de l'Orient, que nous sommes capables de gouverner, de civiliser ces multitudes dont les rênes échappent à la main déjà roide du dernier des Sultans, n'est-ce pas que nous pourrions nous écrier avec Archimède: *éureka, éureka?* n'est-ce pas que nous aurions trouvé une force à laquelle l'Europe entière devrait et serait bien heureuse de céder?

Or que faut-il que nous fassions, nous chrétiens grecs de l'Orient, pour inspirer cette conviction salutaire à ces Dieux de la terre qui tiennent dans leurs puissantes mains le sort de la Turquie? Voilà notre question de vie et de mort; il s'agit de triompher, non pas dans les plaines de la Macédoine ou de la Thrace, mais dans la conscience de l'Europe!

Pour convaincre les autres, il faut d'abord être convaincu soi-même. Descendons dans notre cœur, connaissons-nous nous mêmes. Avons nous vraiment la conviction de la mission et de l'avenir de notre race? Cette ambition de devenir les souverains de l'Orient, est-ce quelque chose de nouveau chez nous; est-ce l'idée creuse de quelques savans, ou bien est-ce plutôt une tradition et une espérance transmise de père en fils depuis la conquête.



ottomane, scellée par le martyr, consacrée par les révolutions ?

Si quelqu'un osait affirmer à la face du ciel de notre patrie que ce n'est pas une conviction sincère, que ce n'est pas le cri de notre conscience, la foi de notre race; les os des milliers de victimes, qui sont mortes pour elle, sortiraient des tombeaux pour le démentir !

Cette conviction devrait suffire à elle seule pour convaincre l'Europe. Un individu peut se tromper; il peut prendre les fumées de la vanité pour une vocation véritable; mais un peuple entier, une suite entière de générations, c'est quelque chose d'infailible. Ces idées qui sont écrites sur le front des peuples ne sont pas l'ouvrage des hommes; elles sont la révélation de la providence divine.

Descendez dans la conscience du Turc. Il porte encore les attributs de la royauté; extérieurement rien n'annonce de prime abord sa ruine déjà accomplie. Les forts de la terre ont formé autour de lui une phalange de bronze; le canon de la France et de l'Angleterre dit au monde entier que la Turquie doit exister. Et cependant, cette grande démonstration au lieu de le rassurer, lui annonce sa fin prochaine; *tutus esse potest*, comme dit le philosophe latin, *securus non potest*; il sent que le sceptre de l'Orient lui échappe des mains; que ce ne sont pas les ailes de l'aigle moscovite qui le couvrent de leur ombre, mais les ailes de la mort.

Prenez au contraire le chrétien grec, le premier paysan, le premier matelot venu; racontez-lui comme quoi les puissances de la terre ont signé, sous je ne sais quelle date, un protocole à Vienne par lequel l'existence de la Turquie est garantie par elles, est élevée à la dignité d'un

principe du droit public européen. Il sourira d'incrédulité; car sa conscience lui dit que la Turquie s'en va, et que l'heure de sa propre délivrance est arrivée.

Ce désespoir incurable d'un côté; cette foi inébranlable de l'autre, c'est la voix de Dieu.

Malheureusement, ce ne sont pas des raisons qui aient cours parmi les hommes d'état de notre temps. On veut des preuves plus palpables de la mission, de la vocation de notre race; on veut toucher pour croire.

Or, ne s'ensuit-il pas de toute cette argumentation que notre sort est avant tout dans nos mains; que si nous savons nous montrer dignes du brillant avenir auquel nous aspirons, nous finirons par chasser tous les doutes, par imposer à l'Europe notre propre conviction? N'est-ce pas que si nous prouvions par notre conduite que nous possédons les aptitudes nécessaires pour atteindre l'idéal que l'Europe s'est formée du souverain futur de l'Orient, nous aurions gagné notre procès, nous aurions conquis à jamais ses sympathies et son concours, nous serions devenus les maîtres de ses flottes, de ses armées, de ses trésors? N'est-ce pas que nous aurions trouvé le mot mystérieux, le talisman infailible, auquel obéiraient les puissances de la terre?

Ne perdons pas de temps; chaque instant qui se passe en 1855 compte plus pour nous que des années entières ne comptaient au siècle passé. Montrons tous, depuis le roi jusqu'au paysan, que nous avons *la vertu, la force, l'intelligence, l'hellénisme*. Ce sont là les mots mystérieux imprimés sur l'anneau de Salomon, et auxquels s'ouvriront les portes de l'empire d'Orient. Convainçons-nous surtout de cette grande vérité qu'il n'y a pas de chrétien grec, si

bas situé sur l'échelle sociale, qui ne porte dans son sein le sort de sa race. A l'œuvre, à l'œuvre ; fessons tous notre devoir, plus que notre devoir. La récompense est au bout de nos efforts. Paysans, défrichez cette terre sacrée, couvrez-la de vignobles et d'arbres fruitiers ; jetez sur elle ses plus beaux vêtemens, car son jour de fête va poindre à l'horizon, elle ne portera plus que des hommes libres après avoir été foulée pendant tant de siècles par des tyrans et des esclaves. Matelots, sillonnez les mers ; faites flotter partout le pavillon grec ; montrez partout l'activité, l'intrépidité, la sobriété de votre nation. Négocians, continuez à entourer le globe d'une zone de comptoirs distingués par la bonne foi et l'intelligence dans les transactions commerciales. Prêtres, vous qui nous avez conservé pendant 400 ans la langue et la tradition de la liberté, donnez partout l'exemple des vertus chrétiennes. Soldats, montrez-vous forts, courageux, obéissans aux lois, dignes d'être les soldats de l'empire d'Orient. Et vous, écrivains, soldats de l'intelligence, sacrifiez aux grâces, demandez à Dieu l'inspiration de vos ancêtres, écrivez des chefs d'œuvre pour attirer l'attention de l'Europe, comme Alexandre remportait des victoires pour attirer l'attention d'Athènes.

Si les événemens qui se succèdent sous nos yeux ont élevé les devoirs du simple citoyen à l'importance d'une fonction publique, nous n'avons pas de mots suffisans pour exprimer l'importance des devoirs de ceux qui siègent au gouvernement du royaume grec. L'immense responsabilité qui pèse sur eux fait pâlir d'effroi. C'est à eux de nous délivrer de cette impopularité qui nous tue, de démontrer au monde que les Grecs seront capables de gouverner

l'Orient. Si nous ne savons pas administrer ce petit coin de terre que l'héroïsme du peuple grec et les sympathies de l'Europe ont arraché au joug ottoman, de quel droit irons-nous demander à l'Amphyctionie européenne un état si vaste et si difficile à administrer que l'empire Turc ? Nous ne sommes pas de ceux qui affirment que l'état grec a été mal administré depuis sa création. On n'a qu'à comparer la population, les richesses, la civilisation de ce pays avec sa situation en 1821, ou avec les provinces limitrophes de la Turquie, pour fermer la bouche à toutes ces accusations injustes et passionnées la plupart du temps. Mais nous vivons dans une époque critique pour la race grecque ; pour arriver au but de son voyage, il ne lui suffit pas de marcher du pas ordinaire des peuples ; il faut qu'elle fasse des miracles ; pour gagner la bataille, il faut, d'après la tactique du grand général de notre siècle, qu'elle concentre dans un moment et sur un espace donné tout ce qu'elle possède de vertu, de force, d'intelligence. Voilà donc la tâche immense de notre gouvernement tracée. C'est à lui de développer dans le plus bref délai toutes les aptitudes et toutes les capacités de la nation grecque, et d'en faire l'exposition aux yeux de l'Europe. C'est à lui d'élever aux fonctions publiques tout ce que la Grèce compte d'hommes remarquables dans toutes les branches de l'administration ; c'est à lui de rendre les préfectures, les tribunaux, les écoles de grands foyers de vertu, de justice, de civilisation, de progrès. C'est à lui d'ouvrir des routes, de créer des lignes de bateaux à vapeur, pour rapprocher les provinces séparées l'une de l'autre par les montagnes et la mer. C'est à lui de mettre la législation civile en harmonie avec les progrès du pays, et surtout par une

bonne loi sur la constatation de la propriété foncière, de rapprocher les capitaux de la terre dont les tiennent éloignés une méfiance justifiée par des procès scandaleux, et de faire tomber par la concurrence le taux élevé de l'intérêt qui rend impossible toute grande entreprise agricole. C'est à lui de rendre obligatoire dans toutes les écoles l'instruction militaire, de rendre ainsi populaire la tactique européenne, et de jeter par là les fondemens d'une bonne garde nationale, accoutumée depuis l'enfance à l'ordre et à la discipline. C'est à lui d'organiser l'instruction publique sur de nouvelles bases qui fassent sortir des écoles une jeunesse ayant des connaissances moins superficielles, et partant moins de suffisance et plus de moralité. C'est à lui de fixer les conditions d'admissibilité aux fonctions publiques, de sorte que toute personne, quoique n'ayant pas fait des études régulières, ne se croie pas le droit de remplir toute espèce d'emploi, comme il n'arrive que trop souvent. C'est à lui de fonder une Académie des sciences et des lettres, un centre pour nos savans et nos écrivains, un encouragement pour notre jeune littérature, un flambeau pour notre société et notre gouvernement. C'est à lui de laver notre robe nationale de toute tâche qu'y avait laissée un esclavage si long et si rude, et de nous rendre les vrais *candidats* de l'empire chrétien d'Orient.

Au lieu de suivre cette route royale par laquelle nous sommes sûrs d'arriver à un magnifique avenir, quelques uns ont cru que nous pouvions escamoter les sympathies de l'Europe occidentale, en flattant ses passions, en épousant ses préjugés, en reniant ce que nous avons d'original et de national, en singeant ses mœurs et sa civilisation, en jetant la pierre (oh honte à jamais dé-

plorable!) à ceux qui ont conseillé et aidé le mouvement national de 1854. Quand ce mouvement a échoué, quand l'arrêt de sa condamnation a été publié au Pyrée par l'occupation étrangère, ils en ont renié la paternité, ils l'ont condamné et conspué à leur tour, ils l'ont attribué à des instigations étrangères, ils l'ont jeté sur le compte exclusif du parti oriental. C'est un honneur et un cadeau que ce parti s'est empressé d'accepter, mais au quel il ne s'attendait pas de la part de quelques meneurs maladroits du parti occidental.

Il y a une époque de l'histoire de l'ancienne Athènes qui m'a toujours inspiré la plus grande estime pour son peuple. Démosthène avait conseillé la guerre contre Philippe, cette guerre qui amena le désastre de Chéronée. Si cette guerre eût été couronnée par la victoire, le nom de Démosthène aurait été porté aux cieux à l'égal de celui de Thémistocle et d'Aristide. La guerre ayant hâté la ruine de la liberté grecque, on pourrait croire qu'on ait traîné Démosthène aux gémonies. Et cependant il n'en fut rien; le peuple athénien ne cessa d'aimer et d'estimer le grand orateur, et, comme dit Plutarque, en lui rendant toute sorte d'honneurs, il fit voir qu'il ne se repentait pas d'avoir suivi ses conseils.

Le peuple grec a imité en cela la noble conduite des anciens Athéniens. Quoiqu'il y ait peu de personnes que les désastres de 1854 n'aient atteint plus ou moins dans leur position, leur fortune, leurs intérêts, la grande généralité du pays ne s'est pas repentie de ce qui a été fait. On a blâmé peut-être les détails de l'exécution; mais sauf quelques individus qui ont encouru à cause de cela l'antipathie nationale, personne n'a blâmé l'idée mère, le fait



principal, l'essai d'insurrection des races chrétiennes contre leurs oppresseurs.

Pour asseoir le sort du peuple grec sur une base solide et inébranlable, il ne faut pas flatter l'Europe passionnée, descendre au rôle d'un des instrumens de sa colère; car lorsque les passions seront apaisées, elle rejettera loin d'elle avec dédain l'instrument, et elle vouera au mépris le flatteur. Il faut se faire estimer avant tout; il faut se faire aimer et comprendre de cette Europe qui était hier et qui sera demain et toujours; nous voulons dire de ces classes impartiales, intelligentes, ayant des sympathies pour tout ce qui est beau, vrai, original, généreux; de l'aversion pour tout ce qui est faux, violent, laid. Or pour atteindre ce but, il faut que nous soyons nous-mêmes, et non l'imitation des autres. Quand même nous aurions prouvé à l'Occident que nous avons la vertu, la force, l'intelligence, cela ne suffirait pas encore pour qu'on reconnût en nous le trait principal de cet idéal qu'il se forme du souverain futur de l'Orient, si nous ne pouvions prouver en même temps que nous avons aussi l'originalité.

S'il est bon qu'il soit démontré qu'en constituant un empire chrétien, nous pourrions servir les intérêts de l'Europe, nous deviendrons une garantie nouvelle de l'équilibre européen, il est mieux encore qu'il soit démontré que nous ne serons pas le pâle reflet de l'Europe occidentale, que nous pourrions aussi accroître ses richesses morales, pousser plus loin les bornes de son horizon, jeter de nouveaux élémens dans la variété de sa civilisation. L'originalité est chez les peuples le cachet infail-  
 lible d'une grande mission.

Notre originalité à nous c'est l'hellénisme.

Si un ancien revenait au monde, et visitait une après l'autre toutes les nations de l'Europe, il ne comprendrait pas grand'chose aux langues modernes. Seulement en Grèce il entendrait parler une langue familière à son oreille; il y reconnaîtrait les débris de tous les dialectes de l'ancienne langue grecque. C'est une vérité admise déjà par tous les savans que la langue grecque moderne n'est pas la fille de l'ancienne, comme les langues de l'Europe occidentale sont des filles plus ou moins ressemblantes de la langue latine, mais qu'elle est la même langue sous une forme nouvelle (\*). Or quelle est la cause de ce phénomène? Pourquoi sommes nous, sous le rapport du langage, plus proches des anciens que tous les autres peuples de la terre?

Ce témoignage irrécusable prouve que la race grecque a subi moins de transformations et de mélanges que les autres races occidentales, qu'elle a retenu mieux que les autres races une grande part de l'état de la société qui existait avant l'invasion des barbares.

(\*) «I shall set down a passage from Perrhaëtos, and another from a common Greek newspaper, from which the fact will be abundantly evident that the language of Homer is not dead, but lives, and that in a state of purity, to which, considering the extraordinary of its literary existence — 2500 years at least,— there is no parallel perhaps on the face of the globe, in Europe certainly not.... This language, so far from being corrupt, as its ignorant detractors assert, is the most incorrupt language in Europe, perhaps in the world, at the present moment.» I. Stuart Blackie, the pronunciation of Greek. Edinburgh, p. 74, 78. Voyez aussi Ross, Reisen auf den griechischen Inseln, T. 3. p 155 B. O. w. Die abstammung der Griechen München. 1848, et le savant pamphlet du prof. Asopius, τὰ Σοῦτσια Athènes 1853. pag. 77, auxquelles nous empruntons ces citations.

Si nous récusons le témoignage de la langue, nous avons celui de la religion.

Si un des saints pères du Concile de Nicée, si S. Jean Chrysostôme ou S. Basile revenaient à la vie terrestre, dans quelle partie du monde, si ce n'est chez nous, reconnaîtraient-ils l'église chrétienne de leur temps? A la messe, aux cérémonies du baptême, du mariage, etc. ils avoueraient tout de suite que pas un iota n'a été changé, qu'ils retrouvent tout à sa place, même les costumes sacerdotaux, même la psalmodie sacrée, comme si plus de quinze siècles ne s'étaient pas écoulés depuis lors!

Voilà d'après nous le caractère distinctif et saillant de la civilisation grecque, ce qui la distingue de la civilisation occidentale.

L'invasion barbare compte plus de 1200 ans en Occident; elle n'en compte chez nous que 400 (1). En 1453, lorsque l'Europe commençait à sortir renouvelée et transformée du grand creuset du moyen âge, la race grecque, le dernier débris de la société ancienne sous la forme que lui avait donné l'empire gréco-romain, était engloutie par la conquête ottomane. L'événement qui pour l'Occident remonte à une antiquité réculée, n'a eu lieu pour nous qu'avant hier.

Ensuite, la conquête barbare de l'Occident a tout changé dans la société ancienne; la langue, les lois, les mœurs, le sang, l'organisation de l'église elle-même. L'église papale du moyen âge n'est plus l'église de S. Ambroise et de S. Augustin. Chez nous la conquête barbare, comme la lave du Vésuve à Pompéi, a tout recouvert mais n'a

(1) Nous entendons parler des invasions définitives.

rien transformé. Elle n'en a pas eu le temps d'abord; ensuite la religion a élevé une barrière infranchissable entre les conquérans et les vaincus. A son abri, les Grecs devenus raïas ont conservé leur langue, leur organisation municipale, leurs mœurs, leurs églises, leurs traditions littéraires et sociales.

La société occidentale en passant par le moyen âge a subi une transformation complète; elle s'est assimilée des éléments nouveaux; mais elle a perdu aussi le fil de beaucoup de choses qu'elle tâche depuis des siècles de retrouver et de renouer.

La Papauté et la féodalité: voilà les deux grands effets de la conquête barbare que l'Occident a essayé depuis le XV siècle de réformer, en remontant aux traditions antérieures à la chute de l'empire romain.

La réforme religieuse de Luther était un essai de restaurer l'église des premiers siècles du Christianisme, de détruire l'édifice religieux du moyen âge. Mais comme cette réforme a eu lieu dans un temps où l'église grecque qui conservait dans leur pureté les traditions et les traits de l'église primitive, n'était pas bien connue en Occident, cet essai de réforme n'a pas réussi (\*), et l'église prote-

(\*) «In confessum venit sacra eâ ætate esse reformata, quâ antiquissimis Christianorum literis atque omnino primævæ ecclesiæ imagini, in tenebris iacentibus, nova lux nondum affulserit. Sane qui a Pontificis partibus stabant, dogmatis ritibusque Romanis apostolicam vindicabant auctoritatem atque originem: et contra Lutheri ac Cinglii præceptis se addicentes nihil aliud se moliri iactabant, nisi ut Christianorum cætam ad priscae ecclesiæ formam reducerent. At non evenit quod in hæc conspecta iure potest expectari. Decertant armis e sacra scripturâ de promptis, in auxilium vocant posteriorum sæculorum patres; hæc in diocesiæ tela ad res gerendas habent Scholasticorum artes, Pontificum leges et Conciliorum decreta; sed quod præter sacrum codicem carlo causas



stante ressemble à l'église primitive ou à l'église de Basile et de Chrysostôme, moins qu'un vers d'Homère débité par un professeur d'Oxford ne peut ressembler à un vers d'Homère débité par Platon.

La réforme politique qui a suivi la réforme religieuse était un autre essai de réaction contre le moyen âge, une autre révolution contre le système féodal que la conquête barbare avait créé en Occident. On voulait la liberté, l'égalité de tous devant la loi, la fraternité, une royauté forte, organe et représentant de la souveraineté nationale, l'administration romaine. Pour fonder tout cela, pour se dépouiller des habitudes contraires à ces principes, on a fait plusieurs révolutions, on a répandu beaucoup de sang; et cependant on n'est pas encore arrivé à détruire entièrement tout vestige et toute habitude de la féodalité, à déraciner les préjugés des classes, à fondre ensemble la noblesse, la bourgeoisie, le peuple travailleur, à réaliser cette égalité et cette fraternité qui règne depuis des siècles dans la société grecque. Le socialisme est là, menaçant toujours d'un cataclysme, et témoignant par la haine des classes entre elles, que l'esprit du moyen âge, que les habitudes de la conquête barbare n'ont pas encore été complètement vaincues.

» judicatur et caput, priorum sæcularum facies et antiquissimorum patrum  
 » consensus, hunc vides neglectum, hunc ab utriusque exercitus antesigna-  
 » nis plangis ignoratum.» Codex liturgicus ecclesie orientalis par Daniel,  
 » p. 3. Écoutez aussi ce que disent les Catholiques: « nempe magna  
 » illa ecclesiarum reformatarum lumina tantum disciplina sacramentalis  
 » sciebant, quantum Missali vulgari continebatur, vix quid-  
 » quam amplius. Neque negandum est, penitentiorem illius disciplinæ cog-  
 » nitionem Theologis nostris æque defuisse » Renaudot, Liturg. Or. Coll.  
 I, p. XIV.

De la réforme religieuse et politique passons à la réforme littéraire. Là aussi l'Occident s'est aperçu depuis l'époque de la renaissance que la société antérieure à la chute de l'empire romain était non seulement la source du divin et du juste, mais encore du beau et du vrai; que pour s'abreuver à cette source il fallait comprendre l'antiquité; et qu'on ne pouvait se livrer à cette entreprise, sans le secours du seul peuple de la terre qui a conservé quelque chose de la langue et de la tradition hellénique. Les savans grecs dispersés en Occident par la conquête ottomane ont été de vrais initiateurs; ils ont fait une véritable révolution au XV siècle. A peine eurent-ils allumé en Europe le flambeau de l'hellénisme, que l'édifice du moyen âge parut laid et baroque; l'Europe ne douta plus seulement de son église et de ses institutions politiques, elle douta aussi de son goût. A cette heure féconde, les lettres modernes ont créé des ouvrages qui sont des chefs-d'œuvre si on les compare à l'époque du moyen âge, mais qui sont des essais si on les compare aux véritables chefs-d'œuvre du génie grec. Pas plus que la réforme religieuse et politique, la réforme littéraire n'a pas encore atteint son but; et l'Occident en est encore à la recherche de son idéal.

Nous n'avons pas la folie de croire que nous possédons cet idéal qui a échappé jusqu'à présent aux embrasemens de l'Occident; mais nous avons l'orgueil de croire que nous pourrions l'aider puissamment dans cette recherche. Cette noble ambition se fonde sur ce que nous avons moins d'obstacles et de murs de séparation que lui à franchir pour remonter à l'antiquité gréco-chrétienne, pour aspirer son air salubre et fécond; que nous

en sommes plus près par notre langue, notre église, notre histoire, nos traditions sociales et littéraires. Si une poignée de savants grecs a rendu au XV siècle de si grands services à l'Europe, si elle a changé la face du monde, ne pourra-t-on pas, sans être taxés d'une excessive ambition, espérer quelque chose de grand pour les destinées de l'humanité, lorsque le peuple grec tout entier, guéri de ses maux séculaires, ne portant plus à ses mains et à ses pieds les empreintes des chaînes de l'esclavage, qui au dire d'Homère enlève à l'homme la moitié de son âme, viendra s'asseoir au grand banquet des peuples civilisés ?

Et comment ne pas croire aux hautes destinées de ce peuple, lorsque lui, le dernier venu, le mendiant revêtu par la charité publique, lui l'affranchi d'hier, il pourra exprimer ses premières pensées, ses premières aspirations de bonheur et de reconnaissance dans la plus belle des langues, dans une langue qui sera comprise d'un bout à l'autre de l'univers ? La langue française, dit-on, est la langue la plus répandue sur la surface du globe. Que de guerres et de peines et de siècles pour arriver à ce résultat que nous atteindrons d'un bond, à peine éclos à la vie ! La langue grecque est encore plus répandue que la langue française ; on l'apprend dès son enfance dans toutes les écoles de la terre. Ils est vrai qu'à peine a-t-on fini ses études, on n'a rien de plus pressé que de l'oublier, à moins qu'on ne se voue à l'étude de l'antiquité ; mais lorsqu'on saura que ce n'est plus la langue d'une nation morte, que sa littérature n'est pas close, qu'elle continue à être l'organe de la pensée grecque, lorsqu'on saura que pour pénétrer dans cet Orient où commencent à conver-

ger les rayons des idées, des intérêts, des passions du monde tout entier, il faudra passer par le vestibule de la Grèce, on l'étudiera avec plus de soin, et on ne l'oubliera pas.

L'existence d'un grand état grec en Orient ne peut que reculer les bornes de cette langue et de cette littérature, ou plutôt les reporter là où elles étaient jadis. Lorsqu'on apporta au Roi des Parthes la tête du malheureux Crassus, à quoi, croirait-on, était occupé ce barbare ? Il assistait à la représentation d'une tragédie d'Euripide ! Le Parthe comprenait mieux le grec qu'un philologue de Berlin ! (\*) — La langue et la civilisation grecque ont su et sauront encore une fois s'infiltrer au cœur de cette Asie qui semble impénétrable à la civilisation occidentale.

Lorsqu'Aristote eût terminé l'éducation d'Alexandre, quelle récompense demanda-t-il et obtint-il du Roi Philippe son père ? Dans les temps modernes on aurait demandé une pension, une croix, ou un chapeau de cardinal. Aristote eut une récompense digne de lui et de son élève. La ville de Stagyre, patrie du grand philosophe, avait été démantelée par Philippe ; ses habitans avaient été entraînés en esclavage. Le prix de l'éducation d'Alexandre fut la restauration de Stagyre, l'affranchissement de ses habitans.

Notre nation a fait pour l'Europe plus qu'Aristote n'a fait pour Alexandre ; si les signes de Dieu ne trompent pas, elle promet de concourir encore au bonheur du

(\*) Dion Chrysostôme, dans son XXXVI discours, raconte tout au long comme dans son exil il visita sur les bords du Borysthène (le Dniéper) une ville où tous les habitans savaient par cœur les poèmes d'Homère.

genté humain. Peuples civilisés, montrez vous aussi généreux que Philippe! Donnez-nous en récompense la liberté de notre patrie. Pour chaque grand homme que nous avons donné au monde, faites-nous cadeau d'une ville; et l'empire chrétien d'Orient sera aussitôt constitué.

R.

### L'islamisme dans ses rapports avec la civilisation.

—0000—

Un professeur de Pavie, M. Andrée Zambelli, a lu à l'institut de Lombardie six longs mémoires, pour prouver que les institutions, les lois, la vie publique, et la religion de l'Islam, ne sont nullement incompatibles avec la civilisation la plus avancée. Nous ne connaissons ces travaux que par leur côté le plus beau, par l'examen et la réfutation qu'en a faits le profond orientaliste Dr Weil, Bibliothécaire de Heidelberg, dans le *Journal critique du droit*, publié dans cette ville.

M. Zambelli fait un éloge magnifique des derniers Sultans, qui se sont montrés les amis des réformes, et exalte surtout le Sultan actuel, qui, « doué d'une rare intelligence et d'un noble cœur, ne néglige rien pour rapprocher l'Islamisme du Christianisme, l'Orient de l'Occident, et pour introduire notre civilisation dans son vaste empire. » Nous voulons nous associer de grand cœur aux expressions laudatives de M. Zambelli en faveur du Sultan Abdul Medjid; nous voulons croire et à sa haute intelligence,

aux vertus de son cœur, et à son amour des réformes. Mais la question n'est pas là; ce qu'il s'agit de savoir, ce n'est pas si les Sultans aiment les réformes civilisatrices, mais bien si ce sont eux qui peuvent les introduire, si leurs peuples sont susceptibles de les recevoir.

M. Zambelli n'est pas sans savoir que le Coran avec ses appendices est, pour les Turcs, le livre qui contient tout, prescrit tout, et qui, au lieu de poser des principes, et d'en laisser le développement au libre arbitre d'un peuple éclairé et progressif, se mêle de tout réglementer, depuis la foi et le dogme, jusqu'au rituel du culte, depuis la législation, jusqu'aux détails les plus infimes de la vie publique et privée, sans en excepter ni les réglemens de chasse, ni le cérémonial des exercices publics. On doit comprendre qu'un système de théocratie aussi redoutable, n'a pu prendre sa source que chez une nation inculte et barbare, qui n'eût osé faire un pas sans l'intervention divine, et qu'il doit d'autant plus peser à toute éternité sur les destinées de ce peuple, que son grand législateur n'était pas, comme chez les Hébreux, un Dieu immortel, toujours présent, toujours maître de compléter ses lois et de guider son peuple dans la voie de ses destinées, que, par conséquent, Mahomet mort, les Mahométans restèrent rivés à tout jamais à une législation inflexible et barbare.

Le Coran fut sans doute, après la mort de son auteur, commenté, arrangé et complété; il ne pouvait pas en être autrement d'une œuvre si imparfaite, imparfaite surtout par sa prétention de tout embrasser, si obscure et si contradictoire, composée au jour le jour, où souvent les règles se heurtent et s'abrogent, où la disposition postérieure précède en maint endroit celle qu'elle doit remplacer,